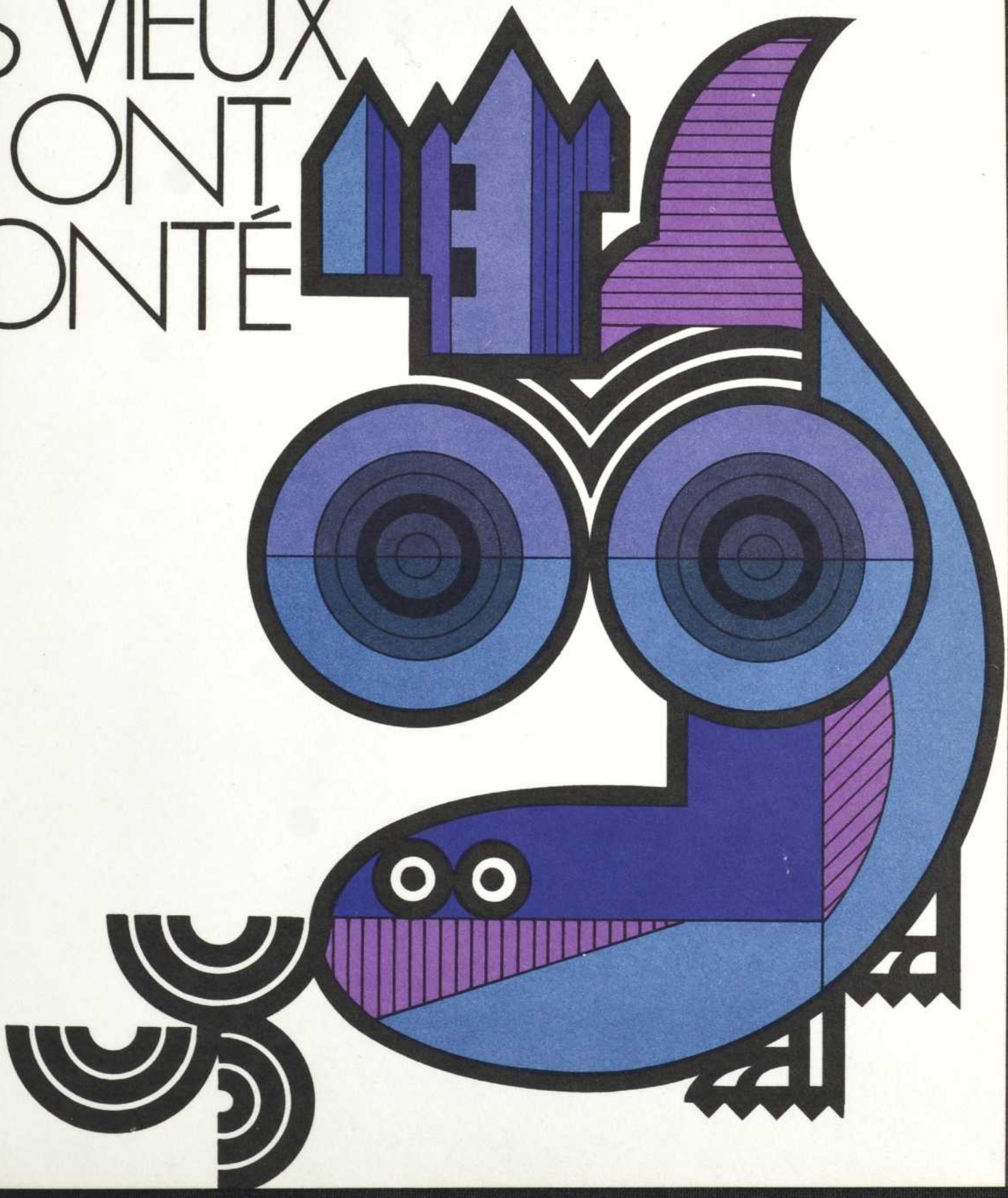
PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

S VIEUX
'ONT
ONTÉ



LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Collection « Documents Historiques », nos 44-45, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1963.
- *De Sumer au Canada français* sur les ailes de la tradition. Collection « Documents Historiques », nos 51-52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, Ontario, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938.* Collection « Archives de folklore », no 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1972.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. I : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. II : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1974.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. III : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. IV : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. V : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VI : contes et légendes (Ontario et Manitoba). Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1975.
- *Les vieux m'ont conté,* vol. VII : contes franco-ontariens. Éditions Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1976.
- *Chansonnier franco-ontarien 1.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1974.
- *Chansonnier franco-ontarien 2.* Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury, Ontario, 1975.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Université de Sudbury
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 8

Contes franco-ontariens

(Répertoire de Maurice Prud'homme)

recueillis et annotés

par

Germain Lemieux, PH.D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris

1976

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Université de Sudbury, Sudbury, Ontario, Canada.

GR
113.5
O5V53
v.9
L5

Dépôt légal – 4e trimestre 1976 – Bibliothèque Nationale du Québec
Copyright Centre franco-ontarien de Folklore 1976

ISBN 0-88502-228-9

D7700479

REMERCIEMENTS

Nos remerciements s'adressent

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967 et 1969, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes contenus dans ce volume,
- au Ministère de l'Éducation de l'Ontario qui, en 1967 et 1968, nous a fait bénéficier de son programme d'échange d'étudiants avec le Québec,
- à nos multiples conteurs franco-ontariens qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes oraux sur bande sonore,
- à la Société historique du Nouvel-Ontario qui, jusqu'à 1958, a encouragé et financé nos enquêtes folkloriques régionales,
- à M. Luc Lacourcière, directeur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

PRÉSENTATION

Ce huitième tome de notre collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ est assez semblable au septième. Il renferme la deuxième tranche du répertoire de Maurice Prud'homme, de Sturgeon Falls, Ontario.

Encore une fois, nous sommes en présence d'une littérature traditionnelle dont les thèmes sont connus de la plupart des peuples, en présence des récits dont les personnages reprennent vie sous l'effet du souffle endiablé et du geste énergique de ce conteur franco-ontarien. Il faut le voir et surtout l'entendre juger Côley, le chien instruit : « Ah ! Côley, le câlin de Côley ! il ne parlait ni l'anglais ni le français . . . »

Nous retrouvons donc, dans ce huitième tome, notre conteur Prud'homme avec son style imagé, ses anathèmes apocalyptiques et ses superlatifs de fabrication domestique.

Le présent tome apporte cependant un peu de neuf dans le domaine de la graphie du texte oral ; nous avons adopté une orthographe syllabique apparemment plus facile à lire et, à notre avis, aussi précise que celle des sept premiers volumes. Nous tiendrons compte dorénavant de ce principe : la virgule ou tout autre signe de ce genre rend la liaison impossible. Ainsi on écrira : « C't habitant, i' dit, ava't enn' maison . . . » D'après la nouvelle façon d'orthographier, nous écrivons *habitant* et *dit* sans crainte que le lecteur fasse de liaison entre le « t » et les voyelles « e » et « a ». Par contre, le lecteur pourra faire la liaison entre les « t » des mots *C't* et *ava't* avec la voyelle suivante.

Dans le corps du membre de phrase, nous continuerons à écrire les mots de façon à maintenir les liaisons ou les particularités phonétiques du conteur. Dans l'exemple « I' di' à sa mére, en sortant : « V'né' avè' moé ! », nous supprimons certaines lettres qui imposeraient au lecteur des liaisons que le conteur ne fait pas. Nous espérons que cette nouvelle orthographe fatiguera moins l'œil du lecteur et se rapprochera davantage du français écrit. Nous nous proposons d'utiliser cette technique de graphie dans les volumes à venir.

Les manuscrits des autres récits de Maurice Prud'homme sont déjà rédigés ; en plus des septième et huitième tomes, le conteur Prud'homme remplira un neuvième volume. Les deux ou trois autres conteurs Prud'homme devraient remplir les trois tomes qui suivront le répertoire de Maurice.

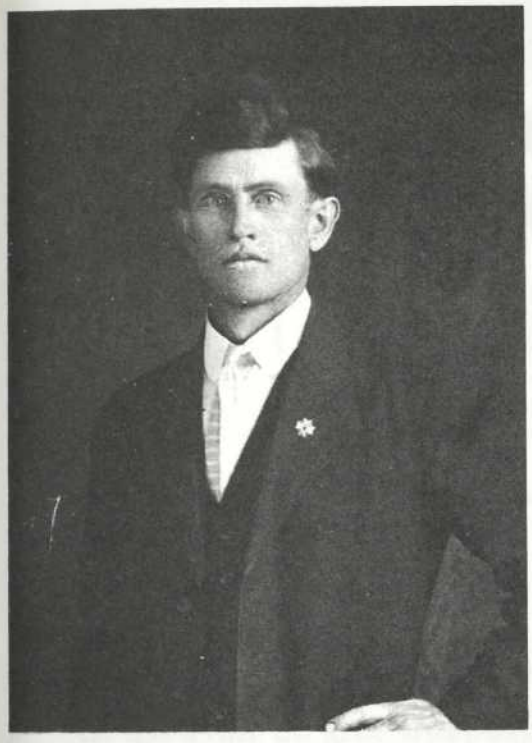
Nos lecteurs continuent de nous communiquer leurs impressions à la suite du contact qu'ils prennent avec notre collection. Les suggestions sont abondantes et constructives ; nous tenons à remercier ceux qui nous tiennent au courant de leur expérience pédagogique dans le domaine du conte. Les nouvelles reçues d'Europe nous prouvent que notre collection est connue outre-mer depuis plusieurs mois. D'après le témoignage de certains correspondants francophones des pays étrangers, les folkloristes et les chercheurs semblent apprécier le répertoire et le talent de nos conteurs canadiens-français.

À mesure que l'on connaît mieux notre collection, on semble vouloir en utiliser le contenu dans des projets d'ordre littéraire et artistique. Nous avons vu apparaître, ces derniers mois, deux ou trois albums de bandes dessinées ; quelques contes traditionnels ont été adaptés à la scène.

On parle même d'une opérette dans un avenir relativement rapproché. Un éditeur européen nous a fait part de son intention d'utiliser nos récits folkloriques pour alimenter la publication d'une littérature pour enfants. Nous le répétons, l'un des buts de notre collection est de fournir aux écrivains et aux artistes une matière abondante d'inspiration en vue de productions basées sur notre littérature traditionnelle.

Même si notre travail est aride, nous pressentons qu'il portera bientôt des fruits abondants, chez nous comme à l'étranger.

Germain Lemieux, s.j.,
directeur du Centre.



Biographie de Maurice Prud'homme

Nous avons connu Maurice Prud'homme, à Sturgeon Falls, Ontario, au cours de l'automne de 1958. Même avant notre première rencontre, la tradition orale... nous avait appris que Maurice Prud'homme était un ancien ouvrier de la forêt, familier avec tous les récits colportés de bouche à oreille dans les chantiers, et membre d'une famille de conteurs depuis quelques générations.

Né à Ottawa le 19 mars 1886, Maurice avait appris, à Ottawa, plusieurs récits de son père Maurice et de son grand-père Alexandre. Ce dernier était originaire de Saint-Jérôme, et son fils, Maurice, de Saint-Placide, Québec. Au cours des séances d'enregistrement, nous apprendrons que l'oncle Joseph Saint-Louis, également de la région d'Ottawa, avait un répertoire de contes assez bien garni.

Notre informateur Maurice Prud'homme, fils, arrive à Warren, Ontario, avec ses parents, en 1904. Il a déjà dix-huit ans; la colonisation et l'exploitation forestière ont besoin de jeunes aussi vigoureux qu'ambitieux. Maurice participera au développement du "Rang des Prud'homme", derrière Warren, avant de se fixer à Sturgeon Falls. Mais il ira travailler, chaque hiver, dans les chantiers de la région, pendant nombre d'années. Il nous raconta plusieurs récits appris en forêt, vers 1919, d'un monsieur Loranger des Trois-Rivières, Québec. Ce témoignage confirme la théorie des échanges fréquents de répertoires folkloriques qui s'opéraient entre bûcherons, dans nos camps forestiers.

Nous avons connu Maurice Prud'homme assez tôt pour enregistrer son très vaste bagage de contes et de chansons. Il s'éteignit à Naughton, près de Copper Cliff, à l'automne de 1967, à l'âge de 81 ans.

1 – FRANÇOIS, LE JOUEUR DE TOURS

Il était une fois un pauvre cultivateur du nom de François. Dans ce temps-là, les habitants étaient peu fortunés et ils vivaient pauvrement.

Dans le village de François, régnait aussi un roi qui s'intéressait à toutes sortes de transactions commerciales. Ce roi s'était lié d'amitié avec François qui, malgré ses friponneries, savait se faire pardonner . . .

Le roi avait de gros troupeaux. François, lui, n'avait qu'une pauvre petite vache maigre. Un bon jour, François dit à sa femme : « Je vais jouer un tour au roi !

– Quelle sorte de tour vas-tu encore lui jouer, demanda-t-elle ?

– Va au château du roi, dit-il, et emprunte-lui son demi-minot. S'il te demande la raison de l'emprunt, réponds-lui simplement que c'est pour mesurer de l'argent. »

La femme de François prend alors le chemin du château ; elle demande au roi s'il ne pourrait pas lui prêter son demi-minot.

« Un demi-minot, dit-il ? Qu'est-ce que François veut mesurer ?

– C'est tout simplement pour mesurer de l'argent.

– Mesurer de l'argent ? Où peut-il bien l'avoir déniché ?

– Si vous voulez en savoir plus long, vous viendrez nous rendre visite. Vous et François, vous êtes d'ailleurs de bons amis.

– C'est bien vrai, dit-il. »

Elle apporte le demi-minot à la maison. François insère sous un cercle du contenant quelques pièces de cinq et de dix sous, pour simuler une réelle richesse. Cette manigance terminée, François donne à sa femme de nouvelles recommandations : « Va remettre le demi-minot au roi. S'il s'informe de la provenance de l'argent mesuré, ne manque pas de répondre que je me suis rendu en ville hier, pour y vendre ma vache au marché et que j'ai réalisé un profit considérable. »

La femme se présente devant le roi et lui rapporte le boniment de son mari.

« Diable ! Comment se fait-il que François ait fait tant d'argent avec une seule vache ? Quel prix peut-il bien l'avoir vendue ?

– Aux dires de François, il l'aurait vendue un sou le poil !

– Un sou le poil !

– C'est bien ça ! Un sou le poil. C'est pour cette raison d'ailleurs qu'il a emprunté le demi-minot. Il voulait mesurer tout l'argent qu'il avait retiré de sa vente.

– Je ne pensais pas, dit le roi, que vendre une vache pouvait être aussi payant ! »

Le roi part et s'en va trouver François : « Écoute donc, François, dit-il, est-ce vrai que tu as vendu ta vache un sou le poil ?

– Ça saute aux yeux, répond François. J'ai d'ailleurs envoyé ma femme emprunter votre demi-minot, pour mesurer l'argent retiré de la vente de ma vache.

– Sapristi ! dit le roi, je vais aller vendre les miennes. »

Aidé de cinq ou six domestiques, le roi mène au marché un troupeau considérable de vaches, une quarantaine de têtes en tout. Sur la place, certains acheteurs s'approchaient pour demander au roi : « Quel est le prix de cette vache-là ?

– Un sou le poil ! »

Estomaqués par cette réponse, ils éclataient de rire et s'en retournaient chez eux. D'autres acheteurs se présentèrent s'informant toujours : « Quel est le prix de ces animaux-là ?

– Un sou le poil ! »

Les animaux passèrent sept ou huit jours au marché, sans manger, les deux flancs collés ensemble. Ah ! ils étaient si maigres qu'ils en faisaient peur. Le roi fut obligé de s'en revenir bredouille au château, n'ayant pu vendre aucune de ses vaches. Le roi décida d'aller trouver François . . .

Chemin faisant, il murmurait : « Diable ! François ne s'en tirera pas si facilement ! Voilà plusieurs mauvais tours qu'il me joue. Il n'est pas quitte avec moi ! » François aperçut venir le roi et mijota alors un nouveau plan. Il venait d'abattre un porc, et sa femme avait recueilli le sang destiné à fabriquer le boudin. François prit la vessie du cochon, puis l'emplit de sang. Il dissimula la vessie sur la poitrine de sa femme.

François possédait un petit sifflet . . .

Il mit rapidement sa femme au courant du coup de théâtre qu'il avait préparé : « Au moment où le roi entrera dans la maison, nous entamerons une dispute. Je foncerai sur toi, le couteau à la main, et j'éventrerai la vessie de cochon. Le sang va jaillir de partout. Tu culbuteras par terre, simulant la mort. Moi, je me lamenterai en disant : « Câlin, je serai pendu pour avoir tué ma femme ! »

Le roi arriva subitement. François hurla quelques invectives à sa femme, s'élança sur elle et lui plongea son couteau dans la poitrine ; la femme culbuta et tomba inerte au milieu d'une mare de sang, au moment où François, surpris par le

roi, s'écriait : « Quand elle me fait enrager, il m'arrive parfois de me laisser emporter par la colère et de la tuer. Et ce n'est pas la première fois que cet incident se produit !

– Ah ! dit le roi, ça arrive souvent ?

– Bien oui ! assez souvent !

– Comment ça se passe ? Tu la tues et elle reprend vie ?

– Bien oui, affirma François.

– Ah ! dit le roi, je ne te crois pas !

– Bien, regardez attentivement. Lorsque je serai fatigué de voir ma femme morte, je lui ferai reprendre vie.

– Lui faire reprendre vie ! Essaie de me le faire croire ! »

François accourt alors vers sa femme, lui soulève légèrement la robe et fait résonner son sifflet deux ou trois fois. La femme commence à remuer . . .

« Diable ! s'exclame le roi, elle reprend vie ! elle reprend bel et bien vie ! Écoute, François, tu vas me vendre ce sifflet magique !

– Ah ! non ; je ne vous vendrai pas mon sifflet. Il m'est d'une trop grande utilité pour m'en départir.

– Bien ! à moi aussi il serait d'une grande utilité. La vieille reine et moi, nous avons souvent de vilaines discordes. Et si, un jour, je me laisse aller à la colère au point de tuer ma reine, je pourrais alors la ramener à la vie avec ce sifflet magique.

– Ah ! non, non, non, non ! Fini le marchandage ! Je ne vous vendrai pas mon sifflet.

– François, je te donnerais cinq mille piastres pour ton sifflet !

– Câlin ! Je n'ai aucune envie de le vendre.

– Voyons ! Voyons ! supplia le roi, n'agis pas sottement ! Pense à la somme que je t'offre.

– Ah ! non ; je ne peux pas !

– Je t'en donnerai douze mille !

– Non ! non, non, non ! Mais, pour en finir, donnez-moi quinze mille piastres, ou bien n'en parlons plus ! »

Le vieux roi donna la somme à François et s'en retourna au château avec le coûteux objet magique.

Le monarque se mit à marcher nerveusement, harcelant sa femme de questions insidieuses pour lui faire perdre patience. L'atmosphère s'animait à un rythme inquiétant. La reine en vint à se mettre en colère. Le roi lui dit alors : « Ma

vieille chipie ! Voilà assez longtemps que tu me tiens tête ! » Il poignarde la reine qui tombe morte à l'instant.

Les serviteurs, témoins de la scène, demandèrent alors au roi : « Qu'est-ce que vous avez fait, pourquoi avez-vous tué votre reine ?

– Ah ! répondit-il, je saurai bien la ranimer tout à l'heure.

– Voyons, elle est morte ! Vous ne pouvez plus rien faire ! »

Le roi laissa passer un peu le temps . . . Il prit ensuite le sifflet et s'approcha de sa reine. Il avait beau siffler, la reine demeurait morte. « Sapristi ! François s'est encore payé ma tête ! Cette fois-ci, c'est la dernière fois. Il mérite la mort ! Ses heures sont comptées. »

Le roi se rend chez François. « Ton sifflet, lui dit-il, il n'a pas la vertu que tu m'as dit !

– Comment ? Vous m'avez vu m'en servir ? S'il n'a pas fonctionné comme il devait, c'est uniquement dû à votre manque d'expérience. Vous aviez beau vous en servir comme je vous l'avais enseigné !

– Arrête un peu, toi ! N'essaie pas de me faire croire que je suis dans l'erreur. C'est un sale tour que tu viens de me jouer, et tu auras à m'en rendre la monnaie. »

Le roi fit alors entrer François dans un grand sac. « Qu'allez-vous faire, demanda François ?

– Je vais aller te jeter à la mer. Tu paieras ainsi pour toutes tes escroqueries ! »

Le roi prend le sac, le met sur son épaule et se dirige vers la mer. Chemin faisant, François commence à marmonner : « Sire mon roi !

– Quoi ?

– Avez-vous attaché le sac ?

– Non, répondit sèchement le roi, je n'ai pas attaché le sac.

– Mais attachez-le. Lorsque vous allez me jeter à l'eau, je vais pouvoir sortir du sac ! Et j'échapperai à la mort . . .

– C'est bien vrai, dit le roi. Je vais aller chercher une corde. »

Le roi laisse alors le sac sur le bord du chemin. François entend tout à coup le grognement de bêtes conduites par un jeune homme. Il pense : « Câlin, je crois être bon pour me tirer d'affaire ! » François commence alors à crier : « Je ne veux pas épouser la princesse du roi ! Je n'en veux pas de la princesse du roi ! Je ne veux pas épouser la princesse du roi ! »

L'homme s'approche et demande à François : « Qu'est-ce que tu dis là ?

– Je ne veux pas épouser la princesse du roi, câlin !

– Tu ne veux pas l'épouser ?

– Non !

– Où t'en vas-tu, les deux pieds dans un sac ?

– On m'emmène épouser la princesse, contre mon gré.

– Cède-moi ta place. Moi, je l'épouserai volontiers ! »

Le passant prend la place de François. Le roi arrive, attache le sac et le lance à la mer de toutes ses forces.

Sur le chemin du retour, le roi rencontre François, menant un important troupeau de cochons. Le vieux roi, stupéfait, ne peut s'empêcher de demander : « À quel endroit as-tu découvert tous ces cochons-là ?

– Vieux câlin ! Vous ne m'avez jeté qu'au bord de la mer et il n'y avait là que des cochons. Si vous m'aviez lancé au large, j'aurais pu ramener de bien plus belles bêtes. Mais au bord, voilà tout ce que j'ai pu ramener.

– François, écoute ! supplie le roi. Je vais prendre place dans le sac, et tu me jetteras à la mer. Mais tâche de me lancer de toutes tes forces afin que, projeté au large, je puisse trouver de belles bêtes. »

François attacha alors le sac et le lança si loin au large que le roi n'en est jamais revenu . . .

FRANÇOIS, LE JOUEUR DE TOURS

Récit folklorique raconté, le 9 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario ; conte appris de son grand-père Alexandre Prud'homme en 1894.

Enregistrement no 1322. Conte-type 1535 IV a, b, V a, b.

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'ést in nommé François, 'tit cultivateur. Dans c'temps-lâ, lés habitants 'ta'ent pâs b'en b'en riches, c'ta't pâs mal pauv'e.

Et p'i' i' y avè' in roi, dans c'plaç'-lâ qu'éta't plein d'barguin' [bargain][1] de t'ut's sort's de magniéres. Et p'i' i' éta't pâs mal tchomme [chum][2] avec le roi. Dés fois, i' gu'i joua't dés méchants tours. Mé', le roi gu'i pardonna't quas'men à tout coup.

Le roi avè' in gros stock[3] d'animaux. Oh ! in gros stock. P'is François, i' avè' 'ienqu'enn' pauv' p'tit' vach' qu'éta't tout' p'tite. I' di' à sa femme, i' dit : « J' m'en vâs joué' in tour au roi !

– Quell' sort' de tour tu vâs gu'i jouer ?

– I' dit, tu vâ' aller lâ, p'is tu vâ' emprêter son d'mi-minot.[4] Si i' te d'mand' pourquoi, tu gu'i diras, c'ést pour mesurer d' l'argent.

– Ah ! c'st oké[5]. »

S'en va su' le roi, p'i' 'a gu'i d'mand' pour emprêter son d'mi-minot.

« In d'mi-minot ? Quoi c'ést qu'François veut mesurer ?

– Ah b'en ! i' dit, i' veut mesurer d' l'argent.

– I' dit, i' veut mesurer d' l'argent ? Où c' qu'i' a pris çâ ?

– Ah b'en ! Si vous v'voulez l'sa'oèr, i' dit, vous viendrez nou' 'oèr, 'a dit, vous êt's b'en tchum avec.

---

1. *Bargain* Vx fr. Bargaigne : Affaire, transaction avantageuse.
2. *Chum* (angl.) : Camarade, compagnon, ami intime.
3. *Stock* (angl.) : Gros nombre, grand troupeau.
4. *Demi-minot :* Mesure de capacité contenant la moitié d'un minot.
5. *O.K. (O.Ké)* (angl.) : Façon américaine de dire oui.

– Ah ! i' dit, oué ! »

Te'jou's, alle arrive a'ec le d'mi-minot p'i' i' prend t'oâs quat' cennes, p'i' emplit çâ dan in sac [cercle] de d'mi-minot, un' coupeul de cinq cennes, dix cennes. « Quiens [tiens] i' dit, vâ gu'i porter son d'mi-minôt. P'is, si i' te d'mand' si j'ai mesuré d' l'argen encôre, lâ, i' dit, tu gu'i dirâs, oui. »

'A dit : « I' â été au marché, hiér . . . en bâs, p'is, 'a dit, i' â vendu sa vache, p'is, 'a dit, i' â eu in coup d'argent dur, hein !

– Ouè ? Câlin ! comment ça s'fa't ? Il l'â b'en vendue cher, sa vache ?

– Ah ! b'en, 'a dit, i' m'â dit qu'i' avait vendu sa vache in sou l'pouel !

– In sou l'pouel ?

– Oué ! 'a dit, in sou l'pouel ! 'A dit, c'pour çâ, 'a dit, qu'i' voulè' a'ouèr le d'mi-minot, 'a dit, pour mesurer l'argent qu'i' avè' eu.

– Ah ! bon, bon ! B'en, c'ést payant, i' dit, çâ ! »

I' pârt ; s'en vâ trouver François : « 'Cou' don [écoute donc], i' dit, François, c'est-tu vrè', i' dit, que t'âs vendu ta vache su' l'marché in sou l'pouel ?

– B'en, i' dit, comm' de réson [raison] ! I' dit, j'ai en-'oueillé charcher vot' d'mi-minot mesurer l'argent, i' dit, que j'ava's fait' avec ma vache !

– Câline ! i' dit, j' m'â' allé' en vend' lés miennes ! »

I' pâr' avec in troupeau du câlin, enn' quarantain' de tête' avec cinq six homm's p'is vâ m'ner çâ su' l'marché. I' y en ava't qui arriva'ent : « Comment c'que c'ést pour c'vach'-lâ ?

– In sou l'pouel ! »

Ah ! i's partè' en riant, i's s'en r'tourna'nt. In aut' eursouda't : « Comment c'que c'ést çâ, cés alimaux-lâ ?

– In sou l'pouel ! »

Lés alimau' i' ont pâssé sept, huit jours su' l'marché, lés deux flancs collé' ensemb'e. Ah ! i' ava'ent d' l'air du sorcier. I' ést obligé de s'en r'venir avec sés alimaux. I' â pâ' 'té capab' d'en vend'e in. S'en vâ trouver . . . i' pârt pour aller trouver François.

I' dit : « Câlin ! i' dit, i' ést pâs clair [clair][6] i' dit ! V'lâ plusieurs coups croch's qu'i' m'fa't ; i' ést pâs clair avec moé, lâ ! » I' aparçoit v'nir le vieux roi qui s'en v'na't. I' v'na't d'fair' bouch'rie. Alle avait ramassé l' sang pour fair' du boudin. I' prend la vessie du cochon, p'i' i' a souff' et p'i' il l'emplit d'sang. I' gu'i pôse enn' corde après p'i' i' enfil' çâ dans l'cou à sa femme.

---

6. *Clear* (angl.) : Libéré, quitte, acquitté, absous.

Quiens, i' ava't son p'tit soufflet. I' dit : « Mecque le roi rent'e, lâ, i' dit, on vâ chiqué' 'a guénille [7], p'i' i' dit, m'âs prend' le couteau, p'i' i' dit, m'âs l'planter dan 'a vessie d'cochon p'is l'sang vâ aller partout p'is, i' dit, jett'-toé à terre, i' dit, fè' 'a morte. I' dit m'âs t'dire, i' dit, câlin ! j'vâ-t-i' êt' pendu ? I' dit, j'ai tué ma femme ! »

P'is : « Ah, ah ! lâ, 'a m'fait choquer dés fois, lâ. P'is, la rag' me prend, p'is j'la cue [tue], p'is ça arriv' souvent, çâ !

– Ah ! i' dit, ça arriv' souvent ?

– B'en, oui, ça arriv' souvent !

– Comment ça s'fa't, çâ ? Tu 'a tues, p'i' 'a r'vient ?

– B'en, i' dit, oui !

– Ah ! i' dit, non ! j'cré' pâs çâ !

– Comment ça s'fa't, çâ ? Tu 'a tues, p'i' 'a r'vient ?

– B'en, i' dit, 'gârdez [regardez] b'en çâ. Mecque j'soeill' tanné, i' dit, lâ, j'la f'rai b'en r'venir.

– I' vâ la fair' r'venir ! C'st à crèr', çâ »

I' pâr' au plus . . . p'is lev' sa jupe. Futt', futt' (sifflé). 'A commence à gigoter.

« B'en, câline ! i' dit, 'a r'vient, 'a r'vient ! 'Coute, i' dit, François, i' dit, tu vâs m'vend' çâ c''tit sifflet-lâ !

– Ah ! i' dit, non ! J'vous vends pâs mon soufflet b'en çartain ! I' dit, c'ést b'en trop c'mmode !

– B'en, i' dit, moé 'ssi [aussi], i' dit, ça s'ra't c'mmod' pour moé ! I' dit, souvent, i' dit, on â dés gribouilles [8], moé p'i' 'a 'ieill' reine, ensemb'e, p'is, i' dit, d'in coup qui m'prendrè' enn' colèr' p'is, i' dit, la tuer, j'pourrais la ram'né' avec çâ !

– Ah ! non, non, non, non ! Ça arriv'râ pâs, i' dit. J'vous vends pâs mon soufflet. Pâs pluss' que l'câlin !

– 'Coute, i' dit, m'âs t'denner, i' dit, cinq mill' piass's pour ton soufflet.

– Ah, câlin ! ça m'tent' pâs d'vend'e !

– 'Ouéyons, 'ouéyons ! i' dit, fais pâs l'fou ! C'ést b'en d' l'argent, çâ !

– Ah ! non ! j'pâs capab'e !

– M'âs t'en denner douz' mille !

– Non, non, non, non ! Quiens, i' dit, dennez-moé quinz' mill' piasses, p'is c'ést fait' ! »

---

7. *Chiquer la guenille :* bouder, être de mauvaise humeur.
8. *Gribouille :* Discorde, désaccord, querelle.

To'hours, le vieux roi, i' prend quinz' mill' piasses, p'i' i' gu'i donne, p'is pâr' a'ec le soufflet. S'en vâ chez eux.

To'hours, commence à rôdâiller[9] p'is temps en temps, i' 'a piqua't pâs mal fort pour la fair' bavassé' in peu. Tout d'in coup, d'in affaire à l'aut'e, 'a s'choque : « Ma vieill' câlin ! v'lâ assez longtemps qu'tu t'choques ! » I' pren in couteau, p'i' i' 'a cue [tue]. La vieille à terre, morte !

P'is lés employés du roi : « Que c'ést vous avez fait' lâ, Sir' mon roi, vous avez tué vot' reine ?

– Ah ! j'la remmèn'rai b'en, i' dit, t't à l'heure.

– Oué ! asteur qu' 'a ést morte, c'st à crèr' vous allez la remm'ner !

– Ah ! i' dit, j'la remm'n'rai bien, i' dit ! Laiss'-lâ in escousse, lâ ! »

Enne escousse après, i' griff' son soufflet, p'is feff, feff (soufflet)... schniqu' ! R'guien v'na't. « C'te câlin d'François-lâ, i' dit, i' m'â joué in tour, lâ. Ah b'en ! lâ, i' dit, i' ést féni, i' dit, i' ést mort, lui ! J'le mè' à mort ! » I' pârt.

S'en vâ su' François. « 'Cou' don, i' dit, François, i' dit, ton câlin d'soufflet, i' dit, i' fonctionn' pâs comm' faut [comme il faut] !

– Comment ? I' dit, vous avez vu quo' c' j'ai fait avec, moé ? P'is, i' â pâs fonctionné pareil pour vous ? Ah b'en ! i' dit, c'ést d'vot' faute, i' dit, v'vous êt's pâs pris comm' faut !

– Arrête in peu, i' dit, pâs d'affair' de minme ! I' dit, c'ést in coup noèr qu'tu m'âs fait' ! I' dit, arrive écitt'. M'â' a'oèr affaire à toé ! » Quiens ! I' y avè' in grand sac. I' dit : « Embarqu' dans l'sac !

– Qu'tu vâs faire ?

– I' dit, m'â' aller t' j'té' à 'a mer. I' dit, v'lâ assez d'coups croch's tu m'fa's !

– Oué ! »

To'hours, i' rent' dans l'sac, p'i' i' po'gn' la poch' su' son épaule, d'minme, p'i' i' pâr' avec. Fè' in p'tit bout'. « 'Cou' don, i' dit, Sir' mon roi...

– I' dit, quoi ?

– I' dit, av'-vou' attaché' 'a poche ?

– I' dit, non ! pâ' attaché 'a poche !

– Mé', i' dit, attachez-lâ, i' dit. Mecqu' vous m'j'té' à l'eau, m'âs t'ed b'en sortir dans c'poch'-lâ. J'me neill'rai [noierai] pâs !

– C'ést b'en vrè', i' dit.

– I' dit, allez m'charché' enn' corde ! »

---

9. *Rôdailler :* Fréquentatif de rôder : aller ici et là.

I' mè' 'a poche au côté du ch'min, p'i' i' pârt charché' enn' corde. I' aparçoit v'nir in gârs. [tout bas] « Câline ! i' dit, m'âs m'en clairer ! » Le gârs qui s'en v'na't. « Ah ! i' dit, moé j'pâs pour marié' 'a princess' du roi ! J'en veux pâs d'la princess' du roi ! Non, j'pâs pour la marier la princess' du roi. »

L'gâ' arrive : « Quo' c'ést qu'tu dis lâ ?

– J'pâs pour marier la princess' du roi, pâs pluss' que l' câlin !

– Tu veux pâ' 'a marguier ?

– Non !

– V'où c'tu vâs ?

– B'en, i' dit, i's m'emmèn'nt pour marié' 'a princesse, p'is j'en veux pâs !

– Denn'-moé ta place. Moé, i' dit, m'en vâ' 'a marier. »

Prend sa place. Le roi arriv' p'i' il attach' la poche, p'is vâ à 'a mer p'i' i' la garroche[10] aussi loin comm' qu'i' a pu.

Rencont' François, i' avè' enn' gagn' [gang] [11] de cochons du câlin' qui s'en al-la't dans l'chemin écitte ; p'i' ouch' 'citt, p'i' schou icitt', p'is schou lâ ! Rencont' le vieux roi. I' dit : « Où c' t'âs pris çâ, cés cochons-lâ, François ?

– Vieux câlin' d'fou ! I' dit, vous m'avez j'té 'inqu'au large [au bord]. Tout' quoi c' j'ai pu po'gner c'ést dés cochons ! 'Ienqu'au bord, p'i' i' dit, si vous m'aviez garroché plus loin au larg' j'a'ra's pu po'gner dés beaux alimaux, mé', i' dit, vous m'avez j'té' 'ienqu'au bord. Tout' c'que j'ai pu po'gner . . .

– I' dit, écoute, i' dit, François, i' dit, m'a prend' ta place, m'â' embarquer dans l'sac, p'i' i' dit, garroch'-moé, toé ! P'is, tâch' de m'garroché' assez loin, i' dit, pour j'po'gn' dés beaux alimaux ! »

I' attach' la poch' p'i' i' gu'i â denné in souign' [swing]. [12] Il l'â garroché assez loin qu'i' ést jamais r'venu. P'is lâ, i' s'ést trouvé clair du vieux roi.

C'ést tout', lâ !

---

10. *Garrocher :* Lancer, projeter.
11. *Gang* (angl.) : Groupe, foule, nombre.
12. *Swing* (angl.) : Mouvement rythmé, oscillation, branle, répétition d'un mouvement oscillatoire.

2 – FRANÇOIS ET TI-QUIENNE

Il était une fois un cultivateur, père de deux garçons : François et Ti-Quienne. François s'occupait des travaux de la ferme, tandis que Ti-Quienne fréquentait les écoles pour y acquérir une grande instruction. Le père avait consacré les trois quarts de ses biens à l'éducation de Ti-Quienne.

François aidait son père aux travaux agricoles : il labourait, semait, charroyait et répandait le fumier sur la terre. Un jour, Ti-Quienne revient chez lui. Oh ! c'était un homme important ! Il était instruit dans les sujets les plus divers.

À cette époque, vivait un roi qui avait une confiance illimitée dans l'intelligence de sa princesse. Il avait fait publier une proclamation : si quelqu'un proposait une énigme que sa princesse ne pourrait résoudre, il obtiendrait la fille du roi en mariage en plus des trois quarts de sa couronne. Si, au contraire, la princesse trouvait la solution de l'énigme, son auteur serait emprisonné dans une basse-fosse.

Plusieurs avaient déjà tenté leur chance mais sans succès. Ti-Quienne prend une décision : « Moi, je vais proposer une énigme à la princesse !

– Si tu y vas, reprend François, j'y vais, moi aussi.

– Voyons ! François, ne me suis pas ! Tu me ferais honte. Tu n'as qu'une décision à prendre : tu n'es qu'un ignorant !

– Je suis aussi savant que toi et si tu y vas, je te suis ! »

Le lendemain matin, Ti-Quienne se lève, monte un cheval et le voilà en route. François se lève un peu plus tard et commence à chercher son frère : « Où est Ti-Quienne ?

– Il est parti ! lui répond-on.

– Eh bien ! je pars, moi aussi ! »

Il se rend à l'écurie, fixe sur le dos de son cheval blanc une vieille selle maculée de fumier. Un vrai attirail de pauvre diable ! Il ramasse une sorte de sac fabriqué de peau de chat ; ce sac était rempli d'objets les plus disparates, de pièces de cinq sous, de dix sous, de un sou, tout un micmac de bibelots divers. Le sac débordait. Il fixe le sac à sa selle et le voilà parti ! Il rattrape Ti-Quienne. « Va-t-en, François, va-t-en ! Ne viens pas me faire honte ! proteste Ti-Quienne.

– Je te le répète, je te survivrai ; ton cheval est plus rapide que le mien, mais je ne te suivrai pas de très loin ! »

Au soir, Ti-Quienne arrive à un café, une sorte de gros hôtel, et y demande à loger. Les serviteurs conduisent son cheval à l'écurie pendant que Ti-Quienne fait son entrée comme un voyageur de haute bourgeoisie.

Tout à coup, François arrive au galop, son cheval blanc toujours souillé de fumier. « Arrête, arrête ! Tu n'as pas de place ici, lui crie Ti-Quienne. Va-t-en, je ne veux plus te voir ! »

François lui montre son sac : « Avec de l'argent on peut s'introduire partout !

– Ah ! tu as de l'argent ? Entre, mon François ! »

François était parcimonieux ; il le fallait bien, vu son peu d'argent. Les deux frères passent la soirée ensemble dans le fumoir. Finalement, ils décident de se coucher. François s'étend sur un banc. Tout à coup, une fée fait son apparition. « Voyons, François ! Tu ne vas tout de même pas passer la nuit sur ce banc ?

– J'ai très peu d'argent et je dois épargner le peu que j'ai !

– Ne bouge pas ! Je vais te trouver une chambre où tu pourras dormir confortablement ! »

Une fois le calme revenu dans l'hôtel, la fée va chercher François et l'amène dans sa propre chambre. Ils passent la nuit ensemble.

Le lendemain matin, la fée lui fait part d'une réflexion : « Tu me sembles ne pas dédaigner prendre un verre.

– Ah oui ! j'aime prendre un coup sans en abuser.

– Tiens ! je vais te donner un flacon magique. Quand tu désireras boire du Rye, tu obtiendras du Rye ; si tu désires du Gin, tu en auras, et si tu décides de boire du Brandy, ton flasque se remplira de Brandy. Toute boisson dont tu auras envie, tu l'obtiendras en tout temps, selon tes désirs. C'est une source inépuisable.

– Je te remercie grandement, je suis bien heureux de ce cadeau », affirme François.

Ti-Quienne reprend la route suivi de François. Le lendemain soir, Ti-Quienne arrive pour souper à une autre auberge où il décide de passer la nuit. Encore une fois, François arrive un peu après son frère. « Va-t-en, va-t-en », lui crie Ti-Quienne.

François lui montre son sac et lui dit : « Avec de l'argent, on pénètre partout !

– Si tu as de l'argent, entre ; tu vas t'en tirer ! »

À l'heure du coucher, François s'allonge sur un banc. Aussitôt, une fée apparaît. « Comment, François, tu couches sur la dure ?

– Il le faut bien, j'ai peu d'argent et j'en ai besoin pour mon voyage !

– Ne bouge pas d'ici, lui dit-elle, je vais te trouver une chambre. »

La charitable fée répète le geste de celle du soir précédent. Quand la paix descend dans l'auberge, elle emmène François dans sa propre chambre.

Le lendemain matin, elle lui présente une petite nappe carrée d'environ trente centimètres de côté. « Tiens, François ! À l'aide de cette nappe, tu pourras dresser une table comme pas un roi n'est capable de le faire. Tu pourras ainsi te procurer tous les mets que tu désires.

– Eh bien ! Voilà un cadeau qui va m'être utile ! Je vous en suis très reconnaissant ! »

Il continue son voyage. Le lendemain soir, les deux frères arrivent à une autre auberge. Ti-Quienne tente d'intimider François, mais ce dernier gagne bientôt sa cause au moyen de sa formule coutumière : « Avec de l'argent, on entre partout !

– Eh bien ! si tu as de l'argent, entre ! »

François passe encore la nuit à l'auberge, et, pour abréger le récit, il couche dans la chambre d'une fée.

Le lendemain matin, la fée lui fait cadeau d'un violon. « Tiens, mon François, tu aimes danser et faire danser les autres. Ce n'est pas un violon ordinaire que je te donne ; tu n'as qu'à donner un premier coup d'archet, il va continuer à jouer et à stimuler les danseurs même s'ils étaient vingt-cinq mille. Une fois la danse engagée, tu pourras déposer ton violon, et les danseurs vont se trémousser aussi longtemps que tu ne leur commanderas pas d'arrêter.

– C'est bien ; ce cadeau pourrait m'être très utile ! »

Et François poursuit sa route à la suite de son frère. Le lendemain, vers trois heures ou quatre heures de l'après-midi, ils arrivent chez le roi. Ti-Quienne frappe à la porte. La princesse l'accueille en lui disant : « Je soupçonne que vous m'apportez une devinette, n'est-ce pas ?

– Oui », de répondre Ti-Quienne.

Ce dernier avait à peine énoncé son énigme que la princesse lui en donne la solution. Sur-le-champ, on attrape mon Ti-Quienne et on le jette dans la basse-fosse avec les autres détenus. Il y en avait déjà une foule dans cette prison, peut-être cinq mille, qui crevaient de faim.

À la nouvelle de l'insuccès de son frère, François se dit à lui-même : « Ti-Quienne se pensait bien intelligent ; pourtant, on n'a pas mis beaucoup de temps à le jeter, tête première, dans la basse-fosse ! Je vais, à mon tour, tenter ma chance ! »

En abordant la princesse, il lui propose une énigme. La solution ne tarde pas à sortir. Et voilà François, lui aussi, dans la basse-fosse ! Il jette un coup d'œil sur les prisonniers. « À ce que je vois, vous êtes tout un groupe de ratés ! Vous n'êtes

pas plus intelligents que moi. Même mon frère Ti-Quienne est ici ! J'ose à peine y penser ; quel plaisir fou nous allons avoir tout à l'heure ! »

François commence donc à faire circuler son petit flacon magique, d'un prisonnier à l'autre. Bientôt l'ivresse gagne les rangs et stimule la voix des chanteurs. La basse-fosse se transforme en un lieu de joie intense.

L'un des détenus fait part d'un regret : « Ah ! si nous avions maintenant de quoi manger ! La fête serait parfaite. »

Aussitôt, François étend sa nappe et fait apparaître dans la basse-fosse une longue table remplie de mets variés et de grande qualité. On buvait, on mangeait, on chantait, c'était une fête indescriptible.

Une des servantes du château entend ce tapage et accourt à la basse-fosse pour connaître la cause d'une situation peu coutumière. Elle aperçoit cette table garnie de divers mets appétissants. Aussitôt, elle court en avertir le roi.

Le roi s'empresse de vérifier les faits décrits pas la servante. « À qui appartient cette nourriture ? demande le monarque.

– Sire mon roi, répond François en se levant, c'est moi qui l'ai tirée de ma nappe !

– Approche-toi, François ! Consentirais-tu à me vendre ce bout de toile ?

–Ah ! non, non et non, répond François. Cette nappe n'est pas à vendre, mais vous pouvez la gagner.

–Oui ? Que faut-il faire pour la gagner ?

– Eh bien ! il faudrait que je puisse voir les jambes de la princesse, jusqu'aux cuisses.

– Je vais y réfléchir », lui répond l'illustre interlocuteur.

Le roi rapporte cette offre à la princesse. « Pourquoi se faire tant de soucis ? Je lui ferai voir mes jambes, jusqu'aux cuisses ! »

Le roi fait entrer François dans la chambre de la princesse ; cette dernière montra ses jambes jusqu'aux cuisses. Sitôt fait, les gendarmes attrapent mon François et, tout de suite, tête première dans la basse-fosse !

Encore une belle ruse inutile ! François se voit de nouveau déjoué. Il se console en se disant : « Rien n'empêche de jouir tout de même des bienfaits de mon flacon ! »

François tire encore son flacon magique et le fait circuler. Voilà tous les détenus ivres une seconde fois et qui chantent à tue-tête. Sur les entrefaites, François prend son violon et l'attaque d'un coup d'archet. Tous commencent à danser et à sauter. « Savez-vous, dit François, que la danse, c'est une bonne façon de passer le temps. Mais vous n'avez pas encore tout vu ! Vous allez voir la vieille reine, le vieux roi et sa princesse danser, eux aussi ! »

Tout d'un coup, l'effet du violon magique rejoint la famille royale. Le roi, la reine et la princesse ne peuvent plus se retenir de danser. Grand Dieu ! quelle sauterie, quelle danse ! Le roi et la reine se sentent bientôt exténués de fatigue. « Arrête-toi, François ! Arrête ton violon, François ! Nous allons en mourir ! Viens ici, François ! Combien demandes-tu comme prix de ce violon ?

– Ah ! il n'est pas à vendre, il est à gagner ! répond François.

– Comment pourrait-on le gagner ?

– Il faudrait que vous me laissiez passer une nuit avec la princesse dans sa chambre.

– Ah ! c'est beaucoup demander, mais je vais lui proposer ta demande. »

La princesse accepte les exigences du jeune homme. « Qu'il vienne ! On s'arrangera pour déjouer ses plans ! » Le soir même, la princesse entre dans sa chambre, se met au lit, et fait entrer François ; six soldats entourent le lit, fusils en joue, prêts à tirer sur le visiteur.

François s'assoit au pied du lit et fixe les yeux sur la princesse. Les soldats pensent en eux-mêmes : « Il va en passer une belle nuit, cette espèce de bêta ! »

Soudain, François, les yeux toujours rivés sur la princesse, décide de lui adresser la parole. « Belle princesse, est-ce que je pourrais faire une entente avec vous ?

– Rien ne s'y oppose ! répond-elle.

– Je vous ferai plusieurs propositions. Si vous répondez « Oui » à la première, vous devez maintenir la même réponse par la suite ; si vous répondez « Non » à la première, les autres réponses aussi seront négatives !

– Accepté, fait la princesse ! Ma première réponse affirmative ou négative se répétera à chacune de vos propositions ! Vous avez ma parole ; les soldats en sont témoins !

– Très bien ! continue François. Maintenant écoutez-moi bien ! Vous opposez-vous à ce que j'enlève mes chaussures ?

– Non », répond-elle.

Bang ! Il lance ses chaussures par terre. « Belle princesse, poursuit François, vous opposez-vous à ce que j'enlève mes habits ? »

Elle avait déjà répondu « Non », il fallait qu'elle réponde « Non » ! « Belle princesse, vous opposez-vous à ce que je couche avec vous ?

– Non ! » répond-elle.

François profite de la permission accordée, sous le nez des soldats impuissants à réprimer le moindre geste du jeune paysan.

Le lendemain matin, le vieux roi entre dans la chambre de sa fille, aperçoit François couché avec la princesse et la serrant par le cou. « Aïe, aïe ! crie le roi aux soldats ; à quoi sert votre présence ici ?

– À l'application de la justice, Sire mon roi ! répond un soldat. Votre princesse a permis à François de lui faire diverses propositions. Elle a accepté de répondre toujours « oui » ou « non » suivant la première réponse affirmative ou négative. Elle a répondu « non » à la première question : Vous opposez-vous à ce que j'enlève mes chaussures ? Elle a dû s'en tenir à la même réponse quand il s'est agi de s'opposer à l'enlèvement des habits et de la montée dans le lit. Vous voyez que tout s'est passé en accord avec la parole donnée de la princesse.

– Eh bien ! s'il en est ainsi, tu as gagné ce que tu désirais, espèce de malpropre ! Maintenant, que vais-je faire des prisonniers de la basse-fosse ?

– Renvoyez-les chez eux, répond François. Je serai là, pour les saluer à leur sortie ! »

Tous les détenus défilèrent devant François. Lorsque ce fut le tour de Ti-Quienne, François lui glissa un message : « Tu demanderas à notre père de t'envoyer continuer tes études. À mon avis, il te manque une certaine dose d'instruction ! »

Et voilà mon conte terminé !

FRANÇOIS ET TI-QUIENNE

Récit folklorique raconté, le 21 septembre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario ; conte appris en 1904 de son oncle Joseph St-Louis d'en bas d'Ottawa. M. St-Louis était alors dans la quarantaine.

Enregistrement no 1292. Conte-type 559 II b précédé de 851 I (devinettes des deux frères).

Bon, on vâ dire, enn' fois, c'étè' in cultivateur ; i' ava't deux garçons : Françoi' et Ti-Qu'enne. I' en avè' in qui travailla't su' 'a terre, François. Et p'i' i' en-'oueillé Ti-Qu'enne aux grand's écoles, fair' b'en instruit. Ah ! i' â dépensé le t'oâs quârts de son bien pour faire instruir' Ti-Quienne.

Et p'is mon François travailla't su' 'a terre, lui. Labourer, sumer [semer], charrier [charroyer] du fumier su' 'a farme [ferme], partout. Mon Ti-Quienne r'ssout [ressoudre]. Oh ! lui, c'ta't pâs drôle ! I' étè' instruit juss' qu' dans l'bout' dés doigts.

I' y avè' enn' plaç' d'in roi, i' y avè' enn' princess' que le roi ava't fait' batt'e au ban que celui qui gu'i denn'rè' enn' dévinette à la princess' qu''a s'ra't pâs capab' déviner, qu'i' rentra't dan' 'a fosse . . . comment qu'i' app'la't çâ, c'foss'-lâ, lâ ? . . . Un' bâss'-fosse. Bon ! Et p'is lés cè'ss [ceux] qui gu'i dennè' enn' devinett' qu' 'a éta't pâs capab' deviner, b'en, i' ava't sa princesse en mariage, p'is l't'oâs quârts de sa couronne.

Ah b'en ! i' y en ava't b'en qui asseya'ent çâ. Ti-Quienne, i' dit : « Moé j'gu'y vâs !

– Françoi' i' dit, si tu gu'y vâs, i' dit, moé 'ssi j' gu'y vâs !

– Françoi' [Ti-quienne] i' dit, viens pâs m'fair' honte. T'és mieux d'resté' écitt' toé ! Quoi c' c'ést qu'tu conna's, i' dit ?

– J'en connè' autant comm' toé, i' dit. Si tu gu'y vâs, i' dit, moé 'ssi j' gu'y vâs ! »

L'lend'main matin, Ti-Quienn' se lèv' de bonne heur' p'is griffe in joual p'is good baï [good-bye][1]. François s'lève en r'târ' [retard] in peu. « 'V'où c'qu'ést Ti-Quienne ?

– I' ést parti !

– B'en, i' dit, moé 'ssi j' gu'y vâs ! »

Pârt, s'en vâ à écurie, p'i' i' avè' in vieux joual blanc. I' gu'i sacre enn' sell' su' l'dos qu'éta't tout' bêurrée de fumier partout. I' ava't d'l'air du guiâb'e [diable] !

Ramâsse enn' grand blaill' [blague] qu'i' ava't faite a'ec enn' peau d'chât, lâ, p'is c'ta't plein d'tout's sort's d'affaires, dés cinq cennes, dés dix cennes, dés cennes, tout's sort's d'affaires, in plein grand sac grand d'minme. Griff' le joual, p'i' i' pârt.

To'hours, eur'joint mon Ti-Quienne. « Vâ-t-en, i' dit, François ! Viens pâs m'fair' honte. Vâ-t-en !

– I' dit, j't'ai dit que j'ira's p'is j' gu'y vâs ! I' dit, j'pourrai t'ed b'en pâs d'suir' [suivre], mé', t'â' in meilleur joual que moé. Mé', i' dit, m'âs d'suir' de d'proch' quand minme. »

Le soèr, arrive à in café, grosse hôtel qu'i' avait. Ti-Quienn' rent' lâ p'i' i' arriv'nt p'i' i's prenn'nt son joual p'is l'mett'nt dedans[2]. Mon Ti-Quienne, lâ, il l'rent' pareil comme in gros mecieu'. Tout d'in coup, Françoi' arrive à la course a'ec son joual blanc tout bêurré d'fumier. « Whô whô ![3] i' dit, t'âs pâs d'affaire écitte, i' dit, toé ! I' dit, vâ-t-en, vâ-t-en ! »

François griff' son sac. I' dit : « Avec d'l'argent, i' dit, on vâ partout !

– Ouè ! t'âs d'argent, t'és-t-âll raït [all right][4]. Rent' mon François ! »

Mon Françoi' i' était tchip [cheap][5]. Folla't b'en qu'i' m'na't cheap, i' ava't pâs grand argent !

To'jours, pâssé la veillé dans smoken-room [smoking-room][6] avec lés aut's ; p'is le soèr, i' ont parti s'coucher. François s'couch' su' in banc. Que c'qui r'ssout ? Enn' fée, à lui !« 'Oueillons [voyons], 'a dit, François, 'a dit, t'és pâs pour couché' écitte !

– I' dit, j'ai pâs d'argent quas'ment, i' dit, faut que j'ménag' mon argent.

– 'A dit, grouill' pâs, 'a dit, ress' tranquille, 'a dit ! Reste écitt', lâ, grouill' pâs ! 'A dit, m'âs t'en a'oèr enn' plaç' pour coucher. »

---

1. *Good-bye* (angl.) : Salut, au revoir !
2. *Dedans* (mettre) : Le faire entrer dans l'écurie.
3. *Whô :* Cri pour arrêter les chevaux ou pour les empêcher de partir. Ici, pour arrêter François.
4. *All right* (angl.) : C'est très bien ! Tu vas t'en tirer.
5. *Cheap* (angl.) : Aller en petit, économiser, lésiner.
6. *Smoking room* (angl.) : Fumoir.

Quand tout â 'té tranquille, 'a vâ l'charcher, p'i' all' l'emmèn' dans sa chamb'e. Pâss' la nuit' avec la fée, dan 'a chamb' d'la fée !

To'jours, le lend'main matin, 'a dit : «François, 'a dit, tu m'âs d'l'air aimer, 'a dit, prendre in coup ?

– Oui, i' dit, j'eum' don çâ, i' dit, prend' in coup temps en temps, pâs trop, mé', i' dit, in peu.

– Quiens, 'a dit, v'lâ in flass' [flasque][7], 'a dit, écitt' que j'te denne. 'A dit, çâ c'ést in flass' de vartu. Si tu veux boér' du raï [Rye], c'ést du Rye, si tu veux boér' du d'jinn [Gin], c'ést du gin, si tu veux boér' du Brandy c'ést du ... n'import' quell' sort' de boésson qu'tu voudrâ' a'ouèr, p'is, 'a dit, i' en manqu' jama's, i' ést to'jours plein !

– B'en, i' dit, j'te r'marcie b'en dés fois, j'su's b'en content ! »

To'jours, Ti-Quienn' pârt, p'is mon François pârt par darriére, p'i' on gu'y vâ su' c'bord-lâ. Le lend'main soèr, i' vâ soupé' encôre à in aut' place, à in aut' gros café, pâssé' 'a journée ... la nuit', lâ. Françoi' arriv' pareil. « Vâ-t-en, vâ-t-en !

– Ah ! i' dit, avec d'l'argent, on vâ partout !

– Viens-t-en, viens-t-en. Rent'e ; t'âs d'l'argent, toé, t'é' âll right ! »

Ça fait qu'pareil. Quand qu' c'ést v'nu l'temps d's'coucher, i' s'ést couché su' in banc. Vers la minme heure, qui c'c'ést qui r'ssout ? « Comment, 'a dit, François, 'a dit, vous couchez ...

– I' faut que j'ménag' mon argent, i' dit ! J'en n'ai pâs gros.

– 'A dit, grouill' pâs, 'a dit, m'âs t'en a'ouèr enn' place ! »

'A a fait' pareil comm' l'aut'e. All' l'â emm'né dans sa chamb' quand tout' a 'té tranquille.

Le lend'main matin, 'a gu'i denne enn' p'tit' nappe, oh ! à peu prè' in pied cârré. « Quiens, 'a dit, François ! Avec ce napp'-lâ, 'a dit, tu peux greiller, 'a dit, la plus bell' tab'e, 'a dit, qu'i' y â pâ' in roi qui peut 'n a'oèr de pareille. A'ouèr tout' que c'qu'i' â ... tu désire' a'ouèr !

– B'en, kâline ! i' dit, ça vâ fair' mon affaire, çâ, i' dit, marci beaucoup ! » I' pârt.

L'lend'main soèr, i' vâ couché' encôre à in aut' place, in aut' café. Ti-Quienn' rent' lâ ; mon François r'ssout pour rentrer. « T'âs pâs d'affaires !

– I' dit, avec d'l'argent, on rent' partout !

– B'en, si t'âs d'l'argent, rent'e ! » Pâss' la nuit' lâ encôre, p' [pour] piqué' au plus court, avec la fée dans sa chamb'e.

---

7. *Flasque :* Gourde, flacon.

L'lend'main matin, 'a gu'i denne in viellon [violon]. « Quiens, 'a dit, mon François. 'A dit, mon François, 'a dit, t'aim's çâ, 'a dit, à danser, p'i' à fair' dansé' 'és aut's. Mé', 'a dit, c'viellon-lâ, 'a dit, t'â' 'ienqu'à pein' de partir à jouer du viellon. 'A dit, quand minme, t'en a'ra's, [aurais], 'a dit, vingt-cinq mill' parsonnes, i's vont s'mett'e à danser, p'is quand qu'tu serr'rais ton viellon, tant qu'tu . . . « Arrêtez pas d'danser », 'a dit, i's vont danser pareil.

– Bon ! i' dit, tout' çâ, i' dit, c'ést c'mmode ! » Continue.

Eul l'end'main, vers t'oâs heure' et d'mie, quatre heur's d' l'après-midi, eur's-soud'nt [ressoudre] su' le roi. Mon Ti-Quienne arrive, cogne à porte. La princess' vient gu'i rouvert [ouvrir] la porte. 'A dit : « Faut crèr' [croire] vous m'emporté' enn' devinette ?

– I' di' oui ! »

Lâ, vite, en l'disant, 'a gu'i avait répond [répondu]. C'ést tout' ! Griff' mon Ti-Quienn' p'is l'fourr' dedan 'a bâss'-fôsse a'ec lés aut'es. I' y en avè' enn' gagn [gang][8] i' y en ava't t'ed b'en cinq mille, lâ. I's creva'ent d'faim 'a-d'dans. Ti-Quienne, [François] i' dit : « In beau fin, oué ! I' ont pâs pris d'tem à l'mett' la têt' la promiér' dan 'a bâss'-fôsse ! »

To'hou's, François, i' dit : « Moé, i' dit, j'm'âs gu'y allé' à mon tour ! » S'en vâ lâ, p'i' i' gu'i denne enn' dévinette. Alle, la minm' chose. Griff' mon François p'is la têt' la promiér' dan 'a bâss'-fôsse.

B'en, i' s'mè' à r'gârdé' és aut'es. « Enn' gang de beaux fins, i' dit, icitt' d'dans ! Oué ! I' dit, vous êt's pâs l'guiâb'e [diable] p'us fins qu'moé. P'is, i' dit, mon frère, Ti-Quienne, qu'ést écitte, i' dit, quand j'pense ! On vâ-t-i' a'ouèr du fonn' [fun][9] t't à l'heure, i' dit, oué ! »

Lâ, mon François qui commence à pâsser son p'tit flass' de in à l'aut'. P'is lés v'lâ pâs mal chauds[10], p'is lés v'lâ parti' à chanter. Ah ! p'i' i's t'avè' [avaient] in taïm [time][11] du kâlin.

Te'hours, i' y a in qui dit : « Si on avait don d'quoi à manger, i' dit, asteur, i' dit, ça gu'ira't-i' b'en ! » I' étend sa nappe. Te v'lâ enn' tab' dan 'a bâss'-fôss' d'in bout' à l'aute, de tout's sort's de bonn's chose' à manger. Ça prenè' in coup, p'is ça chanta't, p'is ça t'ava't du fonn [fun] p'i' ah ! ça avè' in time du kâlin !

Enn' dés fill's du roi, enn' dés fille' engagéres, 'a vâ r'gârder. 'A sava't pâs que c' c'ést ça voula't dir' ce train-lâ[12]. 'A s'aparçoé' de d'çâ qu'i' y avè' enn' tab' qui était garnie, du beau manger de tout's lés sortes, p'is que n'import' quoi qu'i's désira'ent d'a'ouèr. S'en vâ dir' çâ au roi.

8. *Gang* (angl.) : Bande, troupe, foule.
9. *Fun* (angl.) : Joie, plaisir, réjouissance.
10. *Chaud :* Ivre, soûl.
11. *Time* (angl.) : To have a fine time : S'en donner à cœur joie.
12. *Train :* Tapage, bruit, vacarme.

Te'hours, le roi s'en vient, commence à r'gârder çâ. I' dit : « A qui c'que c'ést, i' dit, çâ, ce stoff'-lâ [stuff][13]. » François s'leve, i' dit : « Sir' mon roi, i' dit, c'st à moé !

– Viens 'citte, i' dit, François. Tu m'vendra's pâs çâ, i' dit, c' 'tit' napp'-lâ ?

– Ah ! non, non, non, non, non, non, i' dit. 'A ést pâ' à vend'e, i' dit, 'a ést à gâgner !

– 'A ést à gâgner ?

– Oué !

– Que c'faudra't faire, i' dit, pour çâ ?

– B'en, i' dit, pour çâ, i' dit, faudra't que j'oueill' [je voie] lés jamb's d'la princesse, i' dit, jusqu'aux cuisses.

– Oué ! B'en, i' dit, on vâ 'oèr çâ ! »

I' dit çâ à princesse. B'en, la princesse 'a dit : « Que ça m'sacre, 'a dit ! M'âs gu'i montrer més jamb's jusqu'aux cuisses ! » I' l'fa't rentrer, p'i' 'a gu'i mont' sés jambes. Griff' mon François, p'i' 'a têt' la promiér' dan 'a bâss'-fôsse encôre. «Ah b'en ! I' é' [est] in beau fin. I' ést b'en amanché. Mé', i' dit : « Ça empêch' pâs, i' dit, on â 'a nappe, pareil ! »

I' ava' encôr' son maudit flâcon ; pâss' son flâcon partout. V'lâ lés gârs tout à mo'quié chauds ; ça chanta't. Griff' son viellon, p'i' i' s'mè' à jouer du viellon. Lés gârs dansa'ent. Lés gâ' i' dit : « Sé's-tu [sais-tu] b'en qu'ça vâ b'en, i' dit, à jouer du viellon d'minme. Mé', i' dit, c'ést pâs tout' ! I' dit, 'a vieill' reine et p'is l'vieux roi, p'is, i' dit, 'a princesse, i's vont dansé' 'és aut's. »

Lés v'lâ parti' à danser. P'is ça dansè' oh ! nom d'guieu d'bon Guieu [Dieu] ! Le roi, i' en pouva't p'us, la vieill' rein' non plus. Te'jours : « Aïe, aïe, 'a dit, mon François, 'a dit, arrêt' çâ, 'a dit, on ést après mourir. Viens 'citte, 'a dit, mon François ! I' dit, comment tu d'mand's, i' dit, pour c'viollon-lâ ?

– Oh ! i' ést pâ' à vend'e, i' dit, i' ést à gâgner !

– Que c'faudra't faire, i' dit ? (J'me su's trompé enn' fois, mé' c'st égal, m'âs l'laisser lâ !)

– I' dit, faudra't, i' dit, que j'pâss' la nuit' avec la princesse, dans sa chamb'e.

– Ah b'en ! çâ, i' dit, c'pâs mal kâline. Mé', i' dit, m'âs gu'i d'mander pareil.

– La princesse 'a dit, c'ést correck, 'a dit, ô' arrang'râ b'en çâ ! »

Le soèr, l'fa't rentrer. La princesse éta't couchée dans sa chamb'e, son lit'. Fa't rentrer mon François, p'is prend six saldâts p'is l'mè' à l'entour du lit ; la carabine en l'air, parée à tirer. Mon Françoi' étè' assi' au pied du lit' p'is r'gardè' 'a princes-

13. *Stuff* (angl.) : Ensemble de marchandises assorties, d'outils, de meubles.

se. Lés saldâts disè' en 'és aut's minme : « I' vâ en pâssé' enn' bell' nuit', c'te fin-lâ, lâ ! Oué, enn' bell' nuit' ! »

S'mè' à r'gardé' 'a princesse. I' dit : « Bell' princesse, i' dit, on pourra't-tu faire in marché tou' 'és deux ?

– 'A dit, ça s'pourra't !

– Mé', i' dit, m'âs vous dire enn' chose. Si vous commencé' à dir' que oui, faudra't vous laisser dir' que oui tout l'temps. P'is si vous commencé' à dir' que non, dir' non tout l'temps.

– B'en, 'a dit, c'ést fait' 'a dit. Si j'commence à dir' que oui, m'âs dire oui, p'is si j'commence à dir' que non, ça vâ êt' non, 'a dit, drett' devan 'és soldâts, lâ !

– All right ! Écoutez don, i' dit, bell' princesse. Ça vous déplaira't-tu, i' dit, que j'me déchauss'ra's ?

– 'A dit, non ! »

Bang ! chaussure' à terre. « Bell' princesse, i' dit, ça vous déplaira't-tu que j'vienne à m'déshabiller.

– Ah ! 'a dit, non ! »

Avait commencé à dir' que non. I' dit : « Bell' princesse, i' dit, ça vous déplaira't-tu, i' dit, asteur, j'voula's m'couché' a'ec vous ?

– 'A dit, non ! »

P'i' après çâ, ça a continué, lés saldâts 'ta'ent lâ, mé' i' éta'ent pâs capab's de r'guien dire.

Le lend'main matin, l'vieux roi arrive. I' rouv' la porte, p'i' aparçoit mon François couché avec la princess' p'i' il l'ava't par le cou. « Heill', heille ! i' dit, vous aut's, quoi c'vous avez laissé fair' lâ ?

– A'ec justice, i' dit, Sir' mon roi ! I' dit, 'a promiér' dés choses, i' dit, i' a d'mandé à 'a princess' si 'a voula' faire in marché avec lui ; p'i' 'a a dit qu'oui : si 'a commença' à dir' que oui, dir' que oui ; p'is si' 'a commença' à dir' que non, dir' que non. P'is la promiér' chose, i' gu'i a d'mandé si ça gu'i déplaisait qu'i' v'na' ôter ses chaussures. 'A a dit qu'non. Bang ! lés chaussure' à terre. I' dit, après çâ, i' a d'mandé si ça gu'i d'plaisa't s'déshabiller. 'A dit non. Bang ! Tout à terre ! Et p'i' après çâ, i' dit, i' a d'mandé si ça gu'i déplaisa't, 'a dit, de s'couché' avec. 'A dit qu'non. P'is depu's c'temps-lâ, vous voyez comment ça marche.

– Ah b'en ! i' dit, d'minme, i' dit, c'st âll right, i' dit, mon cochon ! I' dit, d'minme, i' dit, que j'm'âs faire avec lés gens d'la bâss'-fôsse ?

– I' dit, vous allez tout' lés en-'oueiller tout' chaquin chez eux, p'i' i' dit, m'â' êt' lâ pour lés r'ce'ouèr [recevoir], moé, i' dit, à 'a porte, lâ ! »

I' ont commencé à sortir. Quand i' a arrivé à son frèr' Ti-Quienne, i' dit : « Ti-Quienne, i' dit, tu dirâ' à mon pére, i' dit, qu'i' t'en-'oueille à grant' école encôr' te faire instruire. T'és pâ' assé' instruit ! »

Oué ! b'en, c'ést tout', c'cont'-lâ !

3 – LE CHIEN INSTRUIT

Un cultivateur demeurait à une vingtaine de milles de la ville. Il vivait avec sa femme et un fils unique dont l'instruction était assez rudimentaire.

Ce fermier s'occupait du commerce des animaux, et en particulier de la vente des moutons, des porcs et des bêtes à cornes. Mais le paysan et sa femme n'avaient aucune instruction. Le fils, François, aimait prendre un verre et buvait souvent outre mesure. Parfois il se soûlait pendant une couple de semaines.

Un bon jour, François prend un journal dans ses mains et, les yeux rivés sur un texte, il dit à sa mère : « Ah ! quelle découverte ! Il existe une institution, annonce-t-on, où l'on apprend aux chiens à parler le français et l'anglais !

– Eh bien ! si l'on faisait étudier les deux langues à notre petit chien Coley, cette fine bête, ce serait d'une grande utilité pour nous ! Il nous arrive souvent des acheteurs de bestiaux alors que je ne suis pas ici ; d'ailleurs, à mesure que je vieillis, je pense à me retirer quelque part pour finir mes jours.

– Maman, s'écrie François, votre plan de faire étudier Coley est plein de sens pratique ! »

Sur les entrefaites, le fermier entre ; sa femme s'empresse de lui communiquer l'heureuse nouvelle à propos de l'instruction des chiens. Le paysan commence à secouer la tête. « C'est vrai, s'écrie la femme ; c'est écrit dans le journal !

– Combien exige-t-on pour éduquer un chien ?

– Une bagatelle, enchaîne François. Cinquante dollars, pour lui enseigner le français et l'anglais !

– Et ce serait bien commode dans notre commerce, de reprendre la paysanne !

– En effet, ce serait d'une grande utilité ! Nous allons repenser à ce projet. »

Le lendemain matin, au lever, la fermière revient à la charge auprès de son mari : « Sais-tu que ce serait bien utile si Coley parvenait à parler les deux langues ! Ce serait pour nous un avantage appréciable. Si j'étais à ta place, je sacrifierais cinquante dollars pour envoyer Coley étudier le français et l'anglais !

– Tu as bien raison. Cinquante dollars, ce n'est pas une somme exagérée, après tout ! »

Tout de suite, la paysanne transmet la décision à son fils : « Mon François, tu vas te charger de faire éduquer Coley ! » Elle lui confie cinquante dollars, et le jeune homme se met en route, accompagné du chien. Huit jours se passent ; François ne donne aucune nouvelle. Un bon jour, il se décide de regarnir sa bourse : il n'avait plus un sou. Il avait bu toute la somme qu'on lui avait confiée pour l'éducation du chien. Il écrit une lettre à son père que Coley parlait déjà le français et l'anglais au grand émerveillement de tous. « Il est tellement instruit, continue François, dans les deux langues, que je ne suis plus capable de lui en apprendre. Il l'emporte diablement sur moi. Cependant, je viens solliciter une autre somme de cinquante dollars pour que Coley puisse étudier le calcul en français et en anglais ! »

La fermière plaida la cause de Coley auprès de son mari : « Tu ne devrais pas refuser d'ajouter cette somme à l'autre pour permettre à notre chien d'avoir une formation complète. Il pourrait facilement calculer quelle somme représente tant d'animaux vendus à tel prix, sans perdre de temps ! » Le fermier envoie donc cinquante dollars à François. Le cher enfant profite de cet argent pour s'enivrer profondément. « Maintenant, se dit François, quel plan je pourrais bien inventer ? Demander de l'argent ? Ah ! non ; cent piastres . . . on va refuser ! Ce serait une trop grosse somme. Je vais donc m'en retourner en compagnie de Coley ! »

Le jeune homme passe une corde autour du cou du chien et reprend la route vers la maison paternelle. À une faible distance avant de toucher le but, ah ! peut-être à un quart de mille de la ferme, François remarque une petite rivière traversée d'un pont surplombant une chute. François aperçoit de chaque côté du pont un garde-fou d'environ un mètre de hauteur. Une idée surgit dans l'esprit du jeune voyageur à propos de ce diable de Coley qui ne parlait pas et ne connaissait rien à l'arithmétique : « Je vais me débarrasser du chien et je dirai qu'il s'est noyé par accident ! »

François attrape un gros caillou, l'attache à la corde du chien et lance l'animal dans la chute. Coley disparaît dans la rivière. François parvient à la maison paternelle et, en tout premier lieu, rencontre sa mère. « Où est Coley, demande la paysanne ?

– Ah ! Ne m'en parlez pas . . . Un pénible accident ! »

François court à la rencontre du fermier qui revenait de la grange. « Qu'as-tu fait de Coley, demande à son tour le paysan ?

– Ne m'en parlez pas. Ah ! le brave Coley ! Si vous l'aviez entendu s'exprimer en anglais et en français ! Si vous aviez vu comment il se tirait d'affaire dans les différents problèmes mathématiques, dans les différentes façons de trouver la réponse ! Ah ! c'était merveilleux ! Et il était au courant de l'histoire des temps passés ; il m'en faisait aisément le récit.

– C'est vrai ?

– Vous vous souvenez du petit pont qui domine la chute, près d'ici ? Nous étions assis tous les deux, un à côté de l'autre, sur le garde-fou du pont ; il me parlait de maints faits. Tout à coup, il en arrive à me raconter que, pendant la maladie de ma mère, vous aviez caressé la servante. J'ai été tellement indigné que je l'ai culbuté à l'eau d'un coup de poing ! Naturellement, il s'est noyé.

– Tu as bien fait, mon fils ! Câlin ! Il serait venu me vendre auprès de ta mère ! »

LE CHIEN INSTRUIT

Historiette populaire racontée à Sturgeon Falls, Ontario, le 21 septembre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait apprise de son grand-père Alexandre Prud'homme (60 ans), vers 1895.

Enregistrement no 1299. Conte-type 1750 (avec un chien).

I' y avè' in vieux cultivateur qui restè' à pe' prè' enn' vingtain' de mill's d'la ville. I' avè' 'ienqu'in garçon, tout seul, la vieill' p'is l'garçon. Le garçon été' instrui' in peu, mé' pâ' in affaire effréyant.

Et p'is le vieux, i' faisa't commarç' pâs mal su' 'és animaux, lés moutons, lés cochons, lés bête' à cornes. Mé', l'vieu' éta't pâ' instruit, ni la vieill' non plus ; et p'is le garçon, François, i' eumè' à prendre in coup. D'temps en temps, i' r'vira't dés câlins d'brosses [1]. Dés fois, i' éta't parti su' enn' go [sur une go] [2] pour enn' quinzain' de jours.

Enn' journée, i' ava't l'journal, p'i' i' r'gârda't dans l' journal. I' di' à la mére, i' dit : « Vous parlez, i' dit, d'in affaire !

– De quoi, 'a dit, François ?

– B'en, i' dit, i' y â enn' place, lâ, qu'i' instruis'nt lés chiens, i' dit, à parler franca's p'i' angla's !

– 'A dit, p'tit Côley qu'ést si fin, lui, 'a dit, si on l'fesè' instruire, qu'i' parl' l'angla's p'is l'françа's, 'a dit, ça s'ra't b'en c'mmod' pour n'us aut's. 'A dit, quand qu'i' vient dés ach'teu's d'animau' écitt', p'is, moé, 'a dit, j'su's pâ' écitt', p'i' 'a dit, in aut' chose : j'su's pâs pour te'jours resté' écitte. 'A dit, vous savez que j'vieillis, moé, p'is vâ fo'èr [falloir] que j'me eille [aie] in che'-nou' en que'qu' pârt.

– Ah ! i' dit, c'ést b'en vrè' ennéfett' [en effet] ! »

To'hours, lâ, eul pér' rent'e ; 'a cont' çâ au pére. 'A dit : « Oui, c'ést su' l'papier !

– Comment ça coûte ?

---

1. *Brosse :* Cuite. *Prendre une brosse :* S'enivrer.
2. *Go (sur une) :* Expression populaire : Voyage d'aventures ; période d'ébriété.

– Ah ! i' dit, pâs grand-chose, i' dit, cinquant' piasses, i' dit, pour gu'i montrer, i' dit, à parler françа's p'i' angla's.

– Ouè ! B'en, i' dit, ça s'ra't b'en c'mmod' pour n'us aut's !

– Le vieux dit, ça s'ra't b'en c'mmode ennéfett' ! B'en, i' dit, on vâ 'oèr à çâ ! »

Le lend'main matin, le vieux p'i' 'a vieill' s'levent : « Sé's-tu, 'a dit, qu'ça s'ra't c'mmod' pour n'us aut's, 'a dit, Côley parlé' angla's p'is françа's ! S'ra't b'en c'mmod' pour n'us aut'es. A ta place, 'a dit, moé, je l'envoèra's ; j'gu'i denn'ra's cinquant' piasses, p'i' 'a dit, aller l'faire instruire, qu'i' parl' l'angla's p'is l'françа's !

– B'en vrè', i' dit, cinquant' piasses, c'é' 'ienqu' cinquant' piasses !

– B'en, 'a dit, mon François, 'a dit, tu vâs gu'y eller [aller], 'a dit, fére instruir' Côley ! »

'A gu'i denn' cinquant' piasses. François pâr' avec le chien. I' â été huit jours, pâs d'nouvelle ! Tout d'in coup, i' s'décide, i' avait p'u' enn' cenne : i' avait tout' bu l'cinquant' piasses. I' en-'oeill' [envoie] enn' lett' au vieux. – I' dit : « J'viendrai b'en à bout d'la fair' lir' par le 'oésinag' d'alentour ! » – que Côley parlè' angla's p'is françа's qu'i' y avait r'guien d'si drôle à l'oèr faire. I' dit, i' parle assez b'en, i' dit, moé, j'su's pâs capab' d'gu'i en montrer. Pâs mal instruit, p'i' i' dit, i' parl' pâs pire angla's p'is françа's, comm' de raison, mé', i' dit, i' m'bit [beat][3] âll to hell ! Mé', i' dit, ça prendrè' encôr' cinquant' piasses, i' dit, pour gu'i montré' à compté' en angla's p'i' en françа's.

– Ouè ? La vieill' dit : en-'oeill's-y don, 'a dit, tant qu'à a'oèr tout', 'a dit ! Lâ, 'a dit, i' vâ pou'èr [pouvoir] compter si tu vends tant d'animau' à tant p'i' à tant. B'en, i' vâ carculer çâ, lui ; ça prendra pâs d'temps. »

I' gu'i en-'oeille [envoie] encôr' cinquant' piasses. Ah ! mon François r'vire enn' câlin d'brosse encôre. To'hours : «B'en, i' dit, asteur, i' dit, quoi c'que j' leu' amanch'rais b'en ? Ah ! i' dit, j'cré's b'en, i' dit, cent piasses, lâ, arrette in peu ! Ça fa't pâs mal. Ah ! i' dit, j'vâs m'en r'tourné' avec Côley ! »

Po'gn' Côley, mè' enn' cord' dans l'cou, p'i' i' pârt. P'is, avant d'arriver chez eux, i' y avè' enn' p'tit' riviére, ah ! à pe' près p'ted b'en in quârt de mill' de d'chez eux, i' y avè' enn' p'tit' riviére, p'i' i' y avè' in pont drette à 'a têt' d'enn' chute. I' y avè' in garde-corps d'à pe' près t'oâs pié' et d'mi' quat' pieds de haut. Côley d'câlin d'Côley ! i' parla't pâs ni angla's ni françа's, ni compter ni r'guien. I' dit ; « M'âs m'débarrasser d'lui, m'âs gu'i dir' qu'i' a eu enn' bad loqu' [bad luck][4] p'is qu'i' s'ést neillé [noyé]. »

I' avè' enn' cord' dans l'cou ; po'gne enn' gross' roch' p'i' il l'attach' comme i' faut, p'is floukch ! Côley dan 'a chute. Neill' [noie] Côley ! I' s'en r'tourne à maison. Aparçoit . . . l'promier, c'é' 'a vieille : « Que c't'âs fait' de Côley ?

3. *Beat* [to] (angl.) : L'emporter sur. *Beat all to hell :* Au diable.
4. *Bad luck* (angl.) : Malchance, accident.

– Ah ! parlez-moé z-en pâs ! I' dit, enn' bad loqu' [bad luck] de câlin ! »

Le vieux s'en v'na't d'la grange ; s'en vâ au-d'vant du vieux : « Que c't'âs fait' de Côley ?

– Parlez-moé z-en pâs, pauv' Côley ! Si vous l'avié' attendu [entendu], i' dit ! I' parlè' en angla's p'i' en françа's, p'is compter, i' dit, n'importe quoi, i' dit, n'importe quell' magniére, p'i' i' éta't b'en fin. P'i', i' connaissa't tout's lés affair's pâssées, i' dit, ça fa't te' b'en vingt-cinq, trente ans pâssés, i' dit, i' m'raconta't tout' çâ !

– Oué ?

– I' dit, ô' été' assis, t'sé's b'en l'p'tit pont, i' dit, su' 'a chute, ô' été' assis tou' 'és deux, i' dit, su' l'garde-corps, p'i' i' été' assi' au côté d'moé, p'i' i' dit, i' m'conta't tout's sort's d'affaires. I' dit, i' s'en vâ-tu pâs m'dire, i' dit, quand qu'la mère ava't 'té malade, i' dit, qu'vous aviez caressé, i' dit, la fille engagére [5]. I' dit, ça m'â choqué, i' dit, j'gu'i ai sacré enn' claque, p'i' i' dit, i' â timbé à l'eau, p'i' i' s'ést neillé [noyé].

– T'âs b'en fait', i' dit, câlin ! i' éta't pour v'nir me déclâré' à ta mére ! »

5. *Engagère :* Servante, domestique.

4 – LE PRINCE GEORGES

C'était un roi qui avait un fils unique, le prince Georges. Devenu veuf, le roi avait épousé une seconde femme qui ne s'entendait pas très bien avec le prince. Ce dernier ne se sentait pas aimé de la nouvelle reine. D'ailleurs, Georges buvait plus que de raison. Il rentrait au château souvent très tard, la nuit, éméché et dans un état de mauvaise humeur. La vieille reine réprouvait cette inconduite.

Lasse de se chicaner continuellement avec le prince Georges, la reine se décida de parler sérieusement au roi : « Si tu ne chasses pas ton fils du château, c'est moi qui vas quitter les lieux ! Je ne puis plus endurer cet individu qui fait des scènes presque chaque soir, en revenant d'une beuverie ! » Devant cette situation, le vieux roi se dit à lui-même : « La meilleure solution qui me reste, c'est de donner à mon fils sa part d'héritage et de le chasser du château ! »

Le roi remet donc à son fils une somme équivalente à son héritage ; ah! une somme assez rondelette . . . que, moi, j'aurais acceptée volontiers ! Le prince quitte le château et fait la grosse vie, entouré de nombreux amis. Les bamboches succèdent chaque jour aux bamboches ; le prince Georges, les poches bourrées d'argent, paie les dépenses du groupe.

Dans un conte, le temps passe rapidement . . . Après trois ou quatre ans de débauche, le prince Georges se retrouve sans argent, complètement ruiné, plus un sou dans sa poche. Ses amis l'abandonnent comme un pauvre misérable qui erre partout. Voilà Georges dans de beaux draps ! Il décide donc de se tirer d'affaire par ses propres moyens.

Il part sur la route à la recherche d'un emploi. Un cultivateur l'embauche. Le pauvre prince, qui n'avait jamais travaillé, trouva le régime harassant. Il tint le coup pendant une couple de mois. Bientôt, encouragé par le produit de son faible salaire, il quitte son emploi et reprend la route. Toujours attiré par le verre, le voyageur a tôt fait de dissiper son argent. Le voilà encore aux portes de la misère.

Le prince finit par se dénicher un autre emploi, accumule quelques dollars au cours d'un stage d'une couple de mois ; puis il reprend le métier de voyageur en compagnie de quelques débauchés qui l'abandonnent à la disparition du dernier sou.

Le prince Georges avait fait de bonnes études et avait acquis une bonne instruction. Il se trouve un poste dans un bureau. Bien rémunéré, bien habillé, satisfait de son emploi, le prince Georges n'affichait pas son titre de noblesse, mais s'appelait tout simplement Georges. Tout alla bien dans le travail de bureau pendant deux ans. Il avait dit adieu à la bouteille et il était devenu un homme normal.

Un bon jour, Georges demande et obtient une vacance de quinze jours. Il retombe dans ses beuveries, y flambe tout son argent et se retrouve encore une fois seul et sans courage, devant l'incertitude de l'avenir. « Pourtant, se dit-il, je finirai par me trouver un emploi capable de me procurer la tranquillité et un salaire qui me permette d'épargner un peu d'argent ! »

Georges reprend donc la route vers l'inconnu. Il marche une, deux, trois semaines sans s'arrêter, sauf pour quêter sa nourriture chez les paysans. Une bonne journée, tout en poursuivant sa marche, il demande à un fermier : « Quelle distance me reste-t-il à parcourir avant d'atteindre le bout de cette route ?

– Eh ! l'ami ; tu es presque rendu ! Dans une couple d'heures, tu parviendras au bord de la mer. C'est là que s'arrête la route.

– Merci ! J'avais l'ambition de me rendre à la mer et je crois bien que je vais réaliser mon rêve ! »

Georges parvient à la mer et se présente immédiatement dans une pauvre maisonnette où demeurait un vieillard. « Dis-moi donc où tu vas, demande le vieux solitaire ?

– Ah ! je ne le sais vraiment pas. Je suis rendu à bout de courage.

– Oui, je constate que tu es passablement découragé. C'est bien toi le prince Georges, n'est-ce-pas ?

– Comment savez-vous que je suis prince ?

– Eh bien ! je sais que tu es prince, le prince Georges, et que tu es découragé ! Autre point ; ton père t'a donné une belle somme d'argent et tu as tout dépensé ; tu es à sec de finances. Tu as travaillé ici et là pour gagner quelques sous, et maintenant tu es découragé. Tu songes autant à la mort qu'à la vie !

– C'est la vérité !

– Laisse-moi te poser une question : As-tu le sens de la justice ?

– Ah ! si vous faites appel à mon respect de la justice, je réponds affirmativement et sans restriction !

– Es-tu capable de tenir une promesse envers moi ? Ah ! si tu n'as pas le culte de la parole donnée, abandonnons notre conversation !

– Eh bien ! je promets de vous obéir en tout ! Votre plan peut-il me permettre d'espérer . . .

– Oui ! Nous pouvons devenir riches, cent fois millionnaires tous les deux, si tu veux agir comme je vais te le prescrire.

– Très bien ! C'est promis ! J'obéirai à tous vos désirs !

– Suis-moi sur la plage ! »

Une fois rendu à la mer, tout près d'une chaloupe de quatre ou cinq mètres de longueur, le vieillard s'adresse au prince Georges : « Je vais te donner une pelle ; monte dans cette chaloupe. Tu vas te rendre à une île, là-bas, en face d'ici. On ne la voit pas actuellement; elle est trop éloignée. Tu n'auras pas besoin de donner un seul coup d'aviron et pourtant tu vas te diriger en droite ligne sur la mer. Tu vas aborder à une île, une île tout en or. Tu vas remplir ton embarcation, à pleins bords, de ce précieux métal. Quand la chaloupe aura sa pleine cargaison, elle va revenir d'elle-même vers moi. Elle retournera également d'elle-même te rejoindre dans l'île.

La première cargaison me revient ; la seconde est à toi, mais il te faut revenir ici dans la chaloupe qui apportera ta part d'or. Sois assez prudent de te garder une place qui te permette de t'asseoir dans l'embarcation. Si, en effet, tu es trop ambitieux, si tu charges ta chaloupe d'une façon exagérée, la chaloupe va chavirer et va revenir me trouver après t'avoir abandonné sur le rivage de l'île ; nul autre n'habite les alentours de ce coin de terre. Tu y mourras en langueur. Tu éviteras cette catastrophe si tu restes fidèle à ta parole.

– Eh bien ! j'agirai exactement comme vous me l'avez conseillé ! »

Georges saute dans la chaloupe et se laisse conduire jusqu'à l'île. « Ah ! c'est bien vrai qu'il y a de l'or, ici ! » s'écrie Georges. Il remplit l'embarcation d'or, et hop ! Elle se dirige d'elle-même vers le vieillard. Celui-ci décharge sa cargaison, et la chaloupe revient sur la plage de l'île. Georges commence à charger la cargaison qui lui est destinée. Il songe à se réserver une place, mais il croit pouvoir facilement ajouter une pelletée d'or. Il nivelle le chargement. « Ah ! se dit-il, je puis en ajouter une autre pelletée ! Le vieillard en a eu plus que j'en ai dans la chaloupe ; je vais en ajouter encore un tout petit peu ! » Georges distribue une ou deux pelletées d'or au contenu de la chaloupe . . . Mais soudainement, l'embarcation prend la mer et laisse Georges sur la plage. « Ah ! me voilà pris à mon propre piège ! J'ai été trop ambitieux ! s'écrie-t-il ! Je voulais acquérir autant d'or que le vieillard ; une pelletée, puis une autre pelletée . . . J'ai été puni de mon avarice. Il me reste à m'éteindre lentement sur cette plage inhabitée ! »

Il s'éloigne un peu de la mer et s'étend sur le sol pour dormir. Pendant la nuit, l'île est assaillie par une tempête de tonnerre et d'éclairs. Le lendemain matin, à son réveil, Georges jette les yeux dans la direction de la demeure du vieillard. Il ne voit que le ciel et l'eau. «Me voilà dans une piètre situation, pense-t-il! Mais je ne puis croire que personne n'habite cette île ! Une grande île devrait pourtant abriter quelque personnage ! »

Il commence à se balader à droite et à gauche pour passer le temps. Tout à coup, il découvre une route rudimentaire. « Eh bien ! se dit-il, cette route ne s'est pas construite d'elle-même ; il existe certainement quelqu'un dans les environs. Une route est un indice évident d'une présence humaine ! » Il saute sur la route, et en marche ! Il marche près de deux heures avant de rejoindre le bout de l'île. Il aperçoit une maisonnette assez misérable et une sorte de potence pour pendre les condamnés à mort. Georges jette un bref coup d'œil sur ces installations et va frapper à la porte de l'habitation. Un vieillard vient ouvrir. « Ah ! le prince Georges ! Tu as voulu être trop ambitieux ; c'est la cause de ton malheur !

– Un bien grand malheur !

– Les gens qui viennent voler de l'or et qui ne peuvent maîtriser leur ambition, ils finissent leur vie ici même. C'est moi qui les pends !

– Faites votre besogne.

– Tu n'as pas peur de la mort ?

– Pas du tout ! J'aime autant mourir que vivre au milieu de mes tracas ! »

Le prince raconte l'histoire de sa vie depuis son départ du château paternel, et les principaux épisodes de sa vie de travail pénible. « Eh bien ! conclut le vieillard, il se fait passablement tard ; je vais te donner à souper et je procéderai à la pendaison seulement demain matin à neuf heures. Tu auras toute la nuit pour revoir les erreurs de ta vie.

– Faites comme bon vous semblera. »

Le prince Georges accepte le souper offert par le vieillard, et les deux hommes se retirent pour dormir. Le lendemain matin, à cinq heures, le prince Georges est déjà debout. Le vieillard en fait la remarque. « Tu t'es levé très tôt ! Aurais-tu hâte de mourir ?

– Ah ! mourir aujourd'hui, demain ou un autre jour, quelle différence ? Il faut mourir une bonne fois !

– Sais-tu que tu m'as l'air très brave ? Tu ne sembles pas craindre la mort du tout !

– Non ! je ne crains pas de mourir. Vous connaissez l'histoire de ma vie. Rendu au point où je suis, je préfère mourir. Je suis un raté ; je suis incapable de travailler. D'ailleurs, je n'ai jamais rien fait, sauf pendant de brèves périodes, pour me sauver la vie.

– Viens déjeuner », enchaîne le vieillard !

Vers neuf heures, le prince Georges monte sur l'échafaud, à la demande du justicier. « Tu n'a pas peur de mourir, demande ce dernier ?

– Non ; aucune crainte ! Si vous devez me pendre, faites vite ; pendez-moi !

– Jeune homme, j'en ai pendu plusieurs avant toi. Tu es différent des autres, tu sais !

– Je suis différent peut-être du fait que je ne tremble pas devant la mort ?

– Si tu le veux, je te laisse la vie à condition que tu me fasses une promesse ! Promets-moi de ne plus tenter de voler mon or, et je te laisse partir !

– Mais comment ferai-je pour quitter cette île ?

– Ah! c'est un détail négligeable ! Me promets-tu de ne plus jamais voler mon or ?

– Oui, je vous le promets ! J'essaierai de gagner ma vie comme je le pourrai !

– C'est bien ! Descends de l'échafaud et suis-moi ! »

Le vieillard conduit le prince sur le rivage de la mer, déploie avec précaution sur le sable un petit mouchoir rouge et s'adresse ensuite à Georges : « Place tes deux pieds sur ce mouchoir. Tu vas aller aboutir en pleine forêt, un espace boisé presque sans limite. Une fois rendu dans cette forêt, il te faudra te débattre comme tu pourras.

– Peu m'importe la contrée et les difficultés ! »

Georges place un de ses pieds sur le mouchoir et à l'instant où le second touche ce chiffon de toile, il se sent projeté au-dessus de la mer et il se trouve en pleine forêt. « Ah ! se dit-il, me voici encore dans une situation peu rassurante, mais c'est égal ; je suis au moins en vie ! »

Le prince Georges entreprend une course à travers bois ; il marche pendant sept ou huit jours. Une bonne journée, il entend un tapage comme si les sorciers s'étaient chicanés. Il s'immobilise et tend l'oreille. « D'où vient ce vacarme », pense-t-il ? Il continue à avancer, s'approche lentement du lieu d'où venait le tintamarre. Il aperçoit bientôt un lion, un aigle et une fourmi qui se battaient autour d'un gros poisson. Un réclamait son morceau préféré, l'autre revendiquait la même partie, d'où une mésentente bruyante.

Tout à coup, le lion jette un coup d'œil dans la direction du voyageur et y voit un conciliateur. « Hé, toi, viens ici !

– Ah ! diable, pense le prince, je cours à la mort !

– Viens donc ici ! Nous ne te ferons aucun mal ! J'ai toujours entendu dire, continue le lion, que l'homme avait le sens de la justice ; l'aigle aussi est de cet avis.

– En effet, répond Georges, l'homme connait la justice.

– Ici, nous trois, nous nous chicanons depuis trois jours à propos de ce poisson. Il est impossible de faire l'accord sur un point précis ; l'un exige ceci, l'autre réclame cela . . . nous ne pouvons obtenir l'accord au moins de deux d'entre nous au moment de la décision.

– Ah ! vraiment ?

– Eh bien ! toi qui es un homme et un homme juste, tu vas décider de la part de chacun de nous ; nous acceptons d'avance ton jugement dans notre conflit.

– Je tenterai donc de vous venir en aide ! » dit le voyageur.

Le prince Georges s'empare d'un couteau, tranche d'abord la tête du poisson et la place à l'écart. Il éventre le poisson et sépare les viscères de la chair du corps. C'était un poisson d'assez grosse taille ; chaque part était assez impressionnante. Il procède bientôt à l'attribution des parts : « Toi, le lion, tu es fort, tu as de bonnes dents, je te donne le corps du poisson ; c'est ce qui te convient. Toi, la fourmi, tu es petite, tu es souple, tu entres facilement dans les trous ; je te donne la tête. Quand il fera beau, tu mangeras à l'extérieur ; en cas de tempête, tu pénétreras à l'intérieur de l'ossature et tu continueras de manger. Quant à toi, l'aigle, tu es dépourvu de dents, tu trouveras une abondante nourriture dans la tripaille ; il n'y a rien à croquer, c'est une part qui te va !

– C'est parfait ! s'écrie l'aigle.

– Êtes-vous tous satisfaits ? demande le prince.

– Ton jugement ne peut mieux nous satisfaire !

– Eh bien ! je suis heureux de votre acceptation ; j'espère que votre discorde est terminée ! »

Le prince Georges quitte les trois compagnons et reprend la forêt. Il a à peine fait quelques pas, quand le lion dit à l'aigle : « Sais-tu que nous avons manqué à la politesse ?

– Comment, à la politesse ?

– Cet homme a fait la répartition du poisson d'une façon très équitable, et nous l'avons laissé partir sans même l'en remercier ! Voyageur, crie le lion, reviens ici !

– Ah! diable! pense Georges. Ils ont trouvé une autre difficulté. Si la discorde est de retour, je ne m'en tirerai pas facilement ! »

Georges revient sur ses pas. « Excuse notre manque de politesse ! commence le lion, à la vue du prince.

– Pourquoi des excuses ?

– Tu nous a raccordés en séparant admirablement bien notre proie, et nous, nous ne t'avons même pas dit « merci » !

– Qu'est-ce que cet oubli peut me faire ? Voyons ! ce n'est rien !

– Ah ! non ; viens ici ! Fouille dans les crins du bout de ma queue . . . le poil le plus long, arrache-le et garde-le précieusement. Grâce à la vertu de ce poil, tu pourras souhaiter devenir le lion le plus fort de la forêt ! »

À son tour, l'aigle y va de son petit discours : « Regarde attentivement les plumes de la racine de ma queue ; arrache la plus petite que tu y découvriras. Au moyen de cette plume, tu pourras, en le souhaitant, devenir l'aigle le plus fort de l'univers ! »

La fourmi devait aussi faire son cadeau, mais elle hésitait. « Moi, que puis-je faire ? Peu importe ! Arrache ma plus petite patte d'arrière ; elle te permettra de te transformer en fourmi, soit la plus grosse, soit la plus petite de l'univers !

– Je suis enchanté de votre générosité. Grand merci ! »

Le prince quitte ce groupe de bêtes sympathiques. Il marche quelques minutes en songeant à ses cadeaux. « Je ne sais, se dit-il soudainement, quel est le sérieux de ces objets et des soi-disant souhaits ! Je m'en vais tenter d'utiliser le poil du lion ! » Il saisit le poil de l'animal et se souhaite lion, maître de tous les lions . . . Aussitôt il est transformé en lion le plus vigoureux de la forêt. Ah ! Seigneur Jésus ! Il se sent avancer à une allure incroyable.

Il arrive bientôt près de la mer ; il aperçoit un aigle qui volait à une faible distance de la surface liquide. L'oiseau semblait épuisé ; ses ailes heurtaient l'eau de temps en temps, et le prince distinguait facilement le flic-flac d'une aile à la veille de s'arrêter. Un instant avant l'arrivée de l'aigle sur la plage, le prince se transforme en aigle grâce à la vertu de sa plume. Il noue facilement conversation avec l'aigle qui vient de poser le pied sur le sable : « D'où viens-tu donc pour être si épuisé de fatigue ?

– Je suis fatigué, épuisé, à bout de forces ! Je suis le seul à pouvoir traverser au vol la mer que tu vois. Je suis le seul de l'univers à pouvoir accomplir cet exploit !

– Mais comment y parviens-tu ?

– Eh bien ! Tu sais dans quelle direction je suis arrivé ici . . .

– En effet !

– En plein milieu de la mer se dresse une croix dorée qui s'élance de la mer et monte à une quinzaine de pieds hors de l'eau. On peut apercevoir cette croix à une distance d'environ deux cents milles. On voit reluire l'or de loin ; c'est un spectacle saisissant. Quand je parviens à cette croix, je suis très fatigué. Tu as pu constater que j'étais à bout de forces à mon arrivée ; mes ailes touchaient l'eau. Eh bien ! je m'étais reposé près de la croix, à mi-chemin. Je ne serais jamais capable de traverser la mer sans utiliser ce lieu de repos que je suis seul à connaître.

– Moi aussi j'ai l'intention de tenter la traversée de la mer. Si je me dirige dans la direction d'où tu es venu, je pourrais repérer la croix, tu penses, et je pourrais traverser la mer ? Je n'ai pas ta force, mais je parviendrais peut-être à accomplir cet exploit.

– Tu peux essayer ! File exactement dans cette direction, et une fois rendu à cent-cinquante ou deux cents milles, tu vas apercevoir la lueur de la croix !

– Merci ! »

Il se transforme en roi de tous les aigles et il se lance dans les airs. Il vient à bout de rejoindre la croix, mais il était à bout de forces. Il grimpe péniblement sur la base de la croix, de peine et de misère. Le vent était passablement fort, la croix, immense. Il commence à se tasser le long de la croix pour s'abriter du vent et se reposer. La croix, d'une hauteur imposante, se faisait secouer par la mer et le vent. Une idée lui passe par la tête : « Si je me transformais en fourmi, je pourrais plus facilement me reposer à l'abri du vent, le long de la croix ! »

Il se souhaite fourmi et se colle au pied de la croix ; il jouissait de la paix et du repos. Tout à coup, il se décide de vérifier la longueur du monument. Il grimpe, monte, grimpe encore et parvient au bout de la croix. Il découvre un trou au sommet, un trou d'environ deux pouces de diamètre. Cette ouverture laissait voir une sorte de couloir qui circulait du haut en bas de la croix. « Ah ! ma foi ! je serais beaucoup plus à l'aise à l'intérieur pour me reposer sans être dérangé par le vent ! »

Il descend à l'intérieur de la croix ; descend, descend . . . prend un instant de repos et descend toujours en se demandant si ce couloir a une fin. Tout à coup, il aboutit à un local assez vaste. « Je suis certain, pense-t-il, que des humains vivent ici ! » Il était rendu au fond de la mer, toujours transformé en fourmi.

Tout à coup, il voit passer une femme. « Enfin, dit-il, je suis certain qu'une femme vit ici, même si je ne sais pas quel est son âge. Elle va probablement revenir ! » Quelques instants plus tard, la même femme revient dans la pièce. C'était une vieille reine. Peu de temps après, une autre personne passe. « Ah ! un vieux roi ! Diable ! je suis en présence d'un roi et d'une reine amorphosés dans le fond de la mer ! »

Il a à peine formulé sa réflexion, que se présente une jeune fille. « Ah ! une princesse ! Le roi, la reine et leur princesse ! Peut-être y en a-t-il d'autres ? » Il attend. La princesse fait une seconde apparition. « Il me faut observer ce que font ces personnages ! » se dit Georges.

Le prince-fourmi se laisse glisser le long de la muraille et se tient dans un recoin pour éviter de se faire écraser. Les trois personnages prennent leur souper. Il les voit se trémousser à droite et à gauche. Bientôt arrive l'heure du coucher ; on se couchait tôt le soir, dans le château sous-marin ! Le couple royal disparaît dans une chambre. La princesse entre seule dans sa propre chambre. Georges se dit à lui-même : « Je n'irai pas surprendre le roi et la reine dans leur chambre. Je vais plutôt aller visiter la princesse pour découvrir la raison de leur présence dans ce château isolé. »

Le prince traverse la pièce centrale et se rend à la porte de chambre de la princesse. Il se glisse sous la porte et reprend soudainement sa forme humaine. La princesse n'était pas encore endormie. En apercevant un homme au pied de son lit, elle lance un appel désespéré dénonçant la présence d'un homme dans sa

chambre. Le roi et la reine se précipitent vers leur princesse qui crie : « J'ai vu un homme dans ma chambre !

– Ah ! non ; c'est impossible ! Voir un homme dans une chambre au fond de la mer ? Nous sommes ici depuis des années ; jamais personne ne s'est montré. Comment as-tu pu voir un homme ? C'est un rêve, une imagination . . .

– Non, non, je n'ai pas rêvé ; j'étais éveillée et il est venu carrément vers moi.

– Ce sont des inventions, des imaginations. Tu n'as pu voir un homme ici !

– Je vous le répète, j'ai bel et bien vu un homme ! »

Les parents quittent la chambre de leur fille en lui recommandant de s'apaiser et de chasser ce mauvais rêve. Le roi et la reine sont de retour à leur chambre depuis à peine une demi-heure, quand le prince réapparaît sous sa forme humaine dans la chambre de la princesse. Celle-ci lance encore un cri déchirant, les parents accourent près d'elle pour l'entendre dire : « Je viens de revoir cet homme dans ma chambre !

– Ah ! non, reprend le roi. Ce sont des imaginations qui surgissent dans ta tête. Il ne peut y avoir aucun étranger, et tu ne peux en voir aucun. Comment quelqu'un pourrait-il nous sauver, ici, au fond de la mer ?

– C'est bien vrai ! »

Le roi et la reine regagnent de nouveau leur chambre. Quelques minutes plus tard, le prince reprend sa forme humaine et dit à la princesse : « Chut ! chut ! Ne crie pas comme tout à l'heure !

– Ah ! je ne suis donc pas malade ! J'étais certaine d'avoir vu un homme !

– Je ne te ferai aucun mal, continue le prince. Je veux seulement savoir comment expliquez-vous la présence de votre famille dans ce château sous-marin !

– C'est simple ; notre région, notre ville a été entièrement amorphosée. Il ne reste plus rien des bâtisses sinon des tas de pierre ici et là. Tout a été bouleversé et anéanti. C'est la mère de géants qui est à l'origine de cette métamorphose. Une de mes sœurs, Vénus, a été transformée en vieille jument blanche ; elle ressemble à une sorte de crapaud. Elle a les yeux tout crottés, la peau maculée de fumier et porte toujours la tête près de terre. Elle vivote sur une ferme entretenue par des géants. À t'entendre parler, tu as des pouvoirs qui te rendent capable de tout. Tu serais assez gentil pour nous délivrer, si je te disais comment procéder.

– Je le pourrais certainement !

– Mais comment se fait-il, continue la princesse, que tu sois venu jusqu'ici ?

– J'ai le pouvoir de me transformer, à mon gré, en lion, en aigle ou en fourmi. Je me suis souhaité en aigle pour traverser la mer ; je suis arrêté me reposer près de la croix au milieu de la mer. Je suis descendu à l'intérieur de la croix sous forme de fourmi et j'ai aperçu des humains. J'ai voulu savoir qui vous étiez . . .

– Alors, tu es capable de nous libérer de notre prison sous-marine et de délivrer notre ville ! Remonte jusqu'à la croix et dirige-toi, en aigle, chez les géants. Tu y rencontreras trois vieillards, trois vieux jardiniers. Les géants n'ont pas eu assez de force magique pour les amorphoser. Les chevaux dont ils ont besoin, ils les prennent sur la ferme des géants. Les vieillards ont autant de pouvoir que les géants ; et je me demande si tu n'aurais pas, toi, autant de pouvoir que les trois jardiniers ! Quoi qu'il en soit, de tous les chevaux que possèdent les géants, n'en prends pas d'autre que la vieille jument blanche. Autrement, tu seras métamorphosé en cheval comme tant d'autre. La vieille jument blanche, je te l'ai dit, c'est Vénus, ma sœur. Quand tu auras quitté la ferme en compagnie de la jument blanche, tu seras à l'abri de tout danger. C'est Vénus qui va te dévoiler le procédé pour délivrer la ville et nous délivrer, nous, du fond de la mer.

– Eh bien ! toutes ces transformations vont avoir lieu d'ici peu de temps, je te le promets ! »

Sur-le-champ, il prend la forme d'une fourmi et parvient au sommet de la croix. Un autre souhait . . . et la fourmi se change en aigle qui file vers le rivage de la mer, poursuivant dans la direction de sa première traversée. C'était la première fois qu'il visitait ces parages. Il commence à explorer des yeux ce paysage. « C'est bien ce qu'elle m'a raconté, se dit-il ! Voyez donc ces tas de cailloux, ces pierres culbutées ! »

Il découvre soudainement une sorte de masure à une faible distance du rivage. Georges s'y dirige aussitôt. « Bonjour, prince Georges, lui dit un vieux jardinier !

– Bonjour! Comment pouvez-vous savoir que je suis un prince ? En effet, je suis un prince. Vivez-vous seul, ici, vous ?

– Je vis seul ici, mais il y en a deux autres là-bas. »

Georges lui communique son intention de démorphoser la ville et de libérer la famille royale du château sous-marin. « Très bien, reprend le vieillard. Mais écoute, prince Georges ! Tu n'es pas au bout de tes peines ; par contre, tu vas peut-être réussir !

– Eh bien ! jardinier, je me cherche un cheval.

– File chez le géant, pas loin d'ici, et tu vas en trouver un. Permets-moi de te donner un conseil. Le géant a des chevaux en quantité et aux couleurs les plus variées. Tu vas vite t'apercevoir qu'ils sont très éveillés et enjôleurs. Ils vont s'approcher très près de toi, tu vas les flatter ; ils ont des attraits surprenants. Mais, près de la barrière, tu remarqueras une sorte de vieil abri dont il reste à peine un toit. C'est le lieu de refuge d'une vieille jument blanche du nom de Vénus. Choisis cet animal. C'est Vénus qui va te mettre au courant des faits. Elle va t'enseigner comment procéder pour démorphoser les personnes et les lieux. Si tu choisis l'un des autres chevaux, tu vas être métamorphosé en cheval toi aussi.

– Diable de diable, vous êtes passablement renseigné, vous, jardinier !

– Oui ! Les géants n'ont pas réussi à me métamorphoser parce que j'étais aussi puissant qu'eux. Bon ! n'oublie pas les renseignements que je t'ai donnés ! »

Georges se dirige vers le château des géants et demande à visiter les chevaux en vue d'en acheter un. « Je veux cultiver un potager sur une ferme, là-bas, et j'ai besoin d'un cheval, dit-il à un géant.

– Ah ! des chevaux, nous en avons en quantité. Suis-moi ! »

Il accompagne le géant vers un grand champ qui servait de pâturage aux chevaux. Près de la barrière, il aperçoit la vieille jument blanche ; il la reconnaît à ses yeux entourés de pus, à sa robe tachetée de fumier et à sa tête basse. « Regardez comme elle est vieille, cette bête ! s'écrie Georges.

– Un animal qui ne vaut plus rien, plus rien ! »

Le géant lance un sifflement ; les chevaux convergent aussitôt vers l'acheteur éventuel. De belles bêtes que le visiteur avait plaisir à flatter et à caresser quand elles s'approchaient. « Ah ! remarque le prince Georges, je pense que ces chevaux sont trop vigoureux pour moi. J'ai toujours eu peur de ces bêtes trop remuantes. Je préférerais la vieille jument blanche, même si elle n'est pas très ragoûtante !

– Ah ! non ; cette bête-là peut faire vomir un mort ! Elle est malpropre et elle a une allure de chien battu.

– Mais, je crois qu'elle ferait mon affaire ; même si son extérieur n'est pas des plus attrayants, elle serait une bête paisible.

– Ah ! ne va pas choisir cet animal sans valeur ! Prends-toi un cheval plein de vie.

– Je crains un cheval trop rapide ; c'est contraire à mes habitudes. J'ai toujours peur de me faire estropier. Si l'on crie « Hue ! » le cheval fait un saut à droite, en criant « Dia ! » il tourne précipitamment dans le sens opposé. C'est trop rapide pour moi ! je ne serai pas satisfait d'un cheval nerveux. J'ai l'intention de retourner vers la vieille jument blanche, près de la barrière, pour y jeter un coup d'œil attentif.

– Tu peux bien retourner et la conduire chez toi, mais je ne te conseille pas de devenir propriétaire de cette vieillerie. »

Georges considère encore la jument blanche et dit au géant : « Je vais acheter cette vieille bête !

– Comme tu le voudras ! »

Georges reprend la route en conduisant la jument. Après quelques minutes de marche dans le bois, on arrive à un petit cours d'eau. La vieille jument s'arrête soudainement. « Voyons ! dit Georges. Tu ne peux plus marcher ?

– Ah ! oui, je puis continuer à marcher, répond la bête !

– Comment ? Tu parles, toi ?

– Évidemment, je parle ! Tu devrais le savoir ; le vieux jardinier t'a appris que je parlais. D'où viens-tu, toi, et où as-tu voyagé ? »

Il lui raconte sa visite dans le château sous-marin, et conclut par ces mots : « J'ai vu ton père, ta mère et ta sœur !

– Tu les as vus !

– Et je suis venu ici dans l'intention de libérer la ville et de retirer ta famille du fond de la mer.

– Tu es capable, en effet, d'accomplir ces exploits. Mais il va te falloir procéder exactement comme je vais te l'indiquer.

Moi, je vais rester ici aussi longtemps que tu n'auras pas délivré la ville et avoir ramené le château de mon père au même endroit qu'il occupait autrefois. Chaque soir, tu viendras me rendre visite, et je te dirai quoi faire le lendemain.

– Très bien ! »

Vers six heures et demie, elle trace un programme au prince Georges : « Tu vas te rendre au château des géants et tu vas jouer aux cartes tous les soirs ; ils ne sont que trois, le père et ses deux fils. Ils seront donc quatre joueurs grâce à ta présence au château. À neuf heures exactement, ils vont cesser de jouer pour se coucher. Ils vont t'assigner une place près du poêle pour y prendre ton repos. Dès que, à ton avis, ils seront endormis, viens me retrouver ici, et je te tracerai un programme pour demain matin.

– Parfait ! »

Georges se rend chez les géants, joue aux cartes et se couche près du poêle, et au premier ronflement de ses hôtes, il revient vers Vénus. Le lendemain matin la jument blanche annonce le grand événement de la journée : « Il va te falloir livrer une bataille, aujourd'hui !

– Une bataille ?

– Il va te falloir te battre contre un des fils du géant.

– Vraiment !

– Et ce fils de géant se bat après s'être transformé en lion.

– Je n'en ai aucune crainte ; je me ris de sa force de lion ! Je puis, moi aussi, me métamorphoser en lion grâce à un souhait ; je puis devenir le maître des lions de l'univers. Je vais l'étrangler ton géant sans perdre de temps !

– Ma tâche est accomplie : je t'ai transmis les renseignements nécessaires ! »

Le matin arrivé, Georges retourne au château des géants et prend le déjeuner avec eux. Quelques instants plus tard, le vieux géant dit à Georges : «Tu as une rude bataille à livrer aujourd'hui ! Il faut que tu te rendes au bout de la ferme, et là, tu te battras contre mon fils pour démontrer qui de vous deux est le meilleur ! »

Les deux hommes sont décidés de se livrer bataille. Ils montent tous les deux dans une voiture tirée par deux beaux chevaux et ils en descendent à l'autre bout de la propriété. « C'est ici que va avoir lieu la rencontre, dit le géant !

– Parfait ! Te bats-tu à la hallebarde, demande le prince ?

– Ah ! non ; moi, je me bats après m'être changé en lion !

– C'est assez original, se battre sous forme de lion ! Transforme-toi donc en lion pour me montrer si tu es bien effrayant ! »

Le géant se souhaite lion ; il devient un lion de taille moyenne. Georges se métamorphose en maître des lions, et hop ! en deux ou trois coups de dents, l'autre lion tombe étranglé. « Ah ! s'écrie le vieux géant, tu as tué mon fils !

– Eh! oui; il était un adversaire coriace ; il pouvait prendre la forme d'un lion ! Heureusement pour moi, je peux, moi aussi, me transformer en lion. »

Le soir, Georges se rend encore jouer aux cartes avec les deux géants. Un peu après l'heure du coucher, le prince vient trouver Vénus qui lui annonce un autre combat : « Demain matin, dit-elle, tu vas livrer bataille contre le second fils du géant. Lui, il se bat sous forme d'aigle.

– Ah ! oui.

– Surveille-toi bien !

– N'aie pas peur pour moi ! »

À l'heure de la rencontre, il rejoint le fils du géant au bout de la ferme, et apprend de la bouche de son adversaire qu'il se transformait en aigle pour se battre. « En voilà une manière de se battre ! Montre-toi donc en aigle ; je voudrais voir si tu es tellement effrayant ! »

Dès que le jeune géant s'est transformé en aigle, Georges émet son souhait et devient le maître des aigles. Il terrasse le jeune géant, le dévore, saute dans la voiture et revient porter la nouvelle au vieux « Comment ? s'écrie le père, tu as tué mes deux fils, mais tu ne me tueras pas, moi, demain matin !

– Nous verrons bien ! »

Le soir, seulement deux joueurs de cartes prirent place à la table. La partie ne dura pas longtemps. Le vieux géant avait mal accepté la mort de ses deux fils. Georges s'esquive du château et retourne rendre visite à Vénus. « Demain, dit la jument blanche, tu vas te battre contre le vieux géant. Il va déposer, au bout du champ, deux sabres, un long et un court. Dès qu'il t'aura déclaré qu'il utilise le sabre pour se battre, sois attentif et empare-toi du sabre le plus court. Le long n'a aucune valeur ; le petit coupe cent lieues au-delà de la pointe. Si le géant s'empare du petit sabre, il te tranche la tête du premier geste, même s'il est à cent pieds de toi. C'est pourquoi il te faut t'emparer immédiatement de cette arme. Dès que tu l'auras, zioupp ! Fais sauter la tête du géant ! Ensuite, monte en voiture et reviens au château en poussant les chevaux à la limite de leur vitesse. Quand tu au-

ras rejoint le château, il te restera une lourde tâche à accomplir. Tu me trouveras chez les géants à ton retour du combat ! »

Georges file à l'autre bout de la ferme, y rencontre le vieux géant et lui demande de quelle arme il se servirait au cours de ce duel. « Le sabre, répond le géant ! tu vois les deux sabres que j'ai lancés par terre ; choisis celui que tu voudras ! »

Sans hésiter, Georges saute sur le sabre le plus court. « Es-tu fou ? hurle le vieux. Ne prends pas ce sabre-là ; tu as les bras trop courts !

– Au diable, ta remarque ! «

Georges dirige la lame de son sabre vers son vieil adversaire et lui tranche la tête sans plus tarder. Il saute dans la voiture et lance les chevaux à toute allure.

Il arrive au château des géants ; Vénus y était rendue. Son poil était blanc comme neige ; ses mouvements, souples et rapides comme ceux d'un papillon. « Vite, dit-elle, saute sur mon dos ! » En même temps elle lui tend le petit sabre et une boîte de savon : « Tiens, ajoute-t-elle, c'est un bocal que j'ai enlevé à la vieille fée que tu vois là-bas. Enduis tes membres de ce savon. Si jamais la fée te touche, ce savon va te protéger. Tes blessures vont guérir à l'instant. Ce bocal lui appartenait ; moi, je vais la surveiller, et quand tu auras ta chance, attaque-la ; n'aie pas peur ! »

La vieille fée se présente sur son cheval, une bête fringante, qui se déplaçait par sauts. Mais Vénus était encore plus vigoureuse que le coursier de la fée ; de plus elle était au courant de certaines tactiques déroutantes. Georges parvient à tuer la vieille fée. « Bon débarras, s'écrie Vénus ! Les trois géants sont morts et la vieille n'est plus ! Le plus gros de notre tâche est accompli ! Maintenant, continue Vénus, tu vas te rendre jusqu'au dernier étage du château, par l'escalier. Tu vas y découvrir une cruche de cinq gallons, toute empaillée. Regarde bien sur une petite table, tu y trouveras une petite boîte de forme carrée ; apporte-moi cette boîte.

– Entendu ! »

Georges grimpe jusqu'au dernier étage, en rapporte la cruche qu'il dépose sur le perron. Vénus lui commande ensuite d'ouvrir la petite boîte. Georges en retire une sorte de fiole longue et ténue contenant cinq à sept gouttes d'eau. « Eh bien ! Georges, dit Vénus, tu vas t'emparer de cette fiole et tu vas filer au fond de la mer pour en délivrer mon père, ma mère et ma sœur. Il faudra que tu vides cette fiole aux quatre coins du château sous-marin avant minuit précis sans que mon père ni ma mère ne s'en aperçoivent. Il en va autrement de ma sœur. Moi, juste à minuit, je fracasserai la cruche ; sur-le-champ la ville sera entièrement délivrée et le château de mon père transporté ici, pourvu que tu aies vidé une goutte d'eau à chaque coin de ce palais à minuit précis.

– Merci ! C'est parfait ! »

Il attrape la petite fiole et, transformé en aigle, il prend sa volée et file en vitesse vers la croix. Rendu au milieu de la mer, il se change en fourmi pour descendre sous terre. La fiole était minime, mais immense pour une fourmi. Georges, une fois devenu fourmi, parvient à monter dans la croix, monte, monte, monte toujours... Parvenu au sommet, il entreprend de descendre par l'intérieur. Il descend lentement et longtemps... Tout à coup, la princesse passe. Le prince-fourmi se laisse tomber dans les cheveux de la fille du roi, en lui glissant à l'oreille : « Chut ! » La princesse attrape la fiole, la fourmi, et disparaît dans sa chambre.

La fourmi redevient prince et s'empare de la fiole. Il décrit par avance, tel que le lui a recommandé Vénus, ce qu'il doit faire pour délivrer la ville et le château sous-marin. Tout était tranquille autour du prince et de la princesse. Vers neuf heures, le roi et la reine gagnent leur chambre à coucher. Dès que Vénus eut fracassé de son sabot la cruche d'eau, le château était rendu à l'endroit qu'il occupait avant d'être transporté au fond de la mer.

Le lendemain matin, vers cinq heures, la vieille reine se réveille et juge à propos de réveiller le roi : « Aïe, mon vieux !

– Qu'y a-t-il ?

– N'entends-tu pas le bruit des voitures qui se déplacent ?

– Perds-tu la tête, vieille ? Le tapage des voitures ! Est-ce possible d'entendre rouler les voitures au fond de la mer ?

– Eh bien ! moi, il me semble entendre du tapage, vrigne, vragne... comme s'il s'agissait de voitures.

– Ah ! insiste le roi, il doit y avoir tempête sur la mer, et ce sont les vagues qui ébranlent le château !

– Peut-être ! »

Tout à coup, une autre volée de tapage parvient aux oreilles du couple royal: Vrigne, vragne ! Vrigne, vragne ! « Ce n'est pas un bruit de vague, pour le sûr ! » Elle court à la fenêtre, et aperçoit la belle lumière du soleil. Tout un spectacle ! « Regarde, s'écrie la reine ! Je te l'avais bien dit que j'entendais des bruits de voitures. Regarde ! Nous voilà de retour dans notre ville ! Vieux, te rappelles-tu, il y a quelques jours, que notre princesse nous a annoncé, en criant, la présence d'un homme dans sa chambre ? Je parierais que ce visiteur est bel et bien avec notre fille ! »

Le roi et la reine gagnent rapidement la chambre de la princesse. À leur grande surprise, ils aperçoivent le prince Georges près de la jeune fille. « Heureux événement ! » s'écrie le roi. Environ une heure plus tard, Vénus arrive au château. Ce n'était plus une jument blanche, mais une belle princesse. La famille de nouveau rassemblée était heureuse de constater que le prince Georges ait réussi à retirer le château royal du fond de la mer.

Mais bientôt se présente un autre prince, oh ! un prince de grande noblesse qui avait commencé à courtiser Vénus avant la catastrophe. Vénus s'adresse, sans tarder, au prince nouvellement arrivé : « Retirez-vous ! Je ne suis plus votre amie ! Mon amant est maintenant le prince Georges !

– Non ! s'écrie la jeune princesse ; il n'est pas à toi, mais à moi, le prince Georges ! C'est moi qui l'ai rencontré et aimé la première ! »

La discussion s'envenimait rapidement. Le prince Georges crut bon d'intervenir: «Si vous tenez tellement à moi, chères princesses, je vous épouserai toutes les deux !

– Non, non, non ! tranche le vieux roi. Tu ne peux agir de la sorte ! Choisis l'une des deux, celle que tu voudras, peu m'importe, mais fais ton choix !

– Qu'en dis-tu, Vénus, questionne Georges ?

– C'est à toi de prendre la décision !

– Eh bien ! puisque c'est toi qui as collaboré à la réussite de mon exploit, c'est toi que je choisis pour épouse.

– J'approuve ta décision », conclut le roi !

On a fait demander l'évêque, et le mariage eut lieu peu de temps après. Les noces durèrent à peu près trois semaines. Tout le monde des alentours du château avait été invité aux réjouissances : les infirmes, les bossus, tous et chacun.

Je me suis présenté au château, par hasard . . . On m'a placé un bon coup de pied au derrière et l'on m'a crié : « Empresse-toi d'aller raconter ces faits aux autres !»

LE PRINCE GEORGES

Récit folklorique raconté à Sturgeon Falls, Ontario, le 1 er octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris, avant 1919, dans les chantiers d'Ontario.

Enregistrement no 1304. Conte-type 302 I a, II a (princesse, roi et reine amorphosés) d (tue 3 géants), 531 I a (conseils de la jument), III, IV (délivrance des prisonniers et de la jument), précédé de 530 (île de poudre d'or).

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'été' in roi. I' ava't r'guien qu'in prince ; il l'app'la't l'prince Georges ; p'is c'te roi-lâ i' éta't r'marguié en s'cond's noces. Sa promiér' femme ést morte, p'i' i' s'ést r'marguié. P'is sa deuxieum' femme était pâs b'en b'en b'en tchomm' [chum][1] avec le prinç' Georges. I' éta't pâ' aimé par sa deuxieum' femme.

P'is l'prinç' Georges, c'été' in princ' qui buva't b'en gros, b'en gros. I' rentrè' à tout's sort' d'heures, la nuit', et p'is souven i' rentra't b'en soûl p'i' i' chiquè' [chiquait][2] 'a guénille, p'is la vieill' reine aima't pâs çâ.

To'hou's, d'in affaire à l'aut'e, c'éta't pâs mal en chican' tou' 'és deux, la vieill' rein' p'is l'prinç' Georges, 'a di' au vieux roi, 'a dit : « Si tu l'en-'oeill's [envoies] pâs, 'a dit, moé, 'a dit, j'djomp [jump][3], 'a dit, j' m'en vâs ! J'pâs pour resté' écitte, 'a dit, avec c'te gârs-lâ, 'a dit, à chiqué' 'a guénill' de minm' b'en proche à tou' 'és soèrs ! I' arriv' soûl à tou' 'és soèrs ! »

B'en, l'vieux roi, quand qu'i' a vu çâ, b'en, en lui-minme : « J' t-aussi b'en, i' dit, d'gu'i denner de quoi c'qui gu'i r'vient, gu'i denner son héritage, p'is qu'i' s'en a'lle. »

Te'jours, i' gu'i â deunné son héritage, in bon montant. J'a'ra's b'en voulu 'n a'oèr autant, moé ! Mé', j' 'n n'ai pâ' eu ! Te'jours, i' ava't b'en dés amis l'prinç' Georges ; ah ! i' en ava't ! Ça buvè' avec lui à la journée, p'is mon prinç' Georges, i' ava't d' l'argen en masse, p'i' on peill' [paie] !

---

1. *Chum* (angl.) : Compagnon, copain, ami intime.
2. *Chiquer la guenille :* Bouder, chicaner, être de mauvaise humeur.
3. *Jump* [to] (angl.) : S'enfuir, disparaître, quitter la place.

Ah ! b'en ! d'in affaire à l'aut'e – in conte, ça vâ pâs mal vite – v'lâ deux, t'oâs quatre ans d'passés, le v'lâ rendu su' 'a bomm [bum][4], p'u' enn' tôl'[5] p'u' enn' cenne, câssé[6] net' ! Ah b'en ! sés tchomm's [chum] le laissa'ent, partout : i' ava't p'us d'argent. Le v'lâ b'en amanché[7], tout seul, p'u' enn' tôle ! B'en, i' dit : « J'vâs f'oèr, i' dit, j'asseye à m'débatt' de que'qu' magniére ! »

Prend l'chemin, p'i' i' s'ést trouvé enn' djob [job][8] su' in cultivateur ; lui qui ava't jama's travaillé d'sa vie, i' trouva't çâ pâs mal de r'bourse[9], travailler !

Ah b'en ! i' a fait enne escousse [secousse][10] enn' coupeul [couple] de moâs, i' s'ést fait' que'qu's piass's. Pâr' encôre. En-'oeille [envoie] in bout' p'us loin. B'en, sés que'qu's piass's gu'i ont pâs duré longtemps, lui qui aimè' à prend' in coup ! Le v'lâ encôr' câssé.

Trouve in aut' djob [job], encôre enn' coupeul de moâs lâ ; i' fè' encôr' que'qu's piasses. I' s'ést fait' que'qu's t'chomm's [chums] pour commencer, pour qu'qu's jours. Te'jours, sés tchomm's le laisse' encôre : i' ava't p'us d'argent.

Le prinç' Georges, c'étè' in homm' qu'éta't b'en instruit, lâ, b'en instruit. Po'gne enn' djob [job] dan in bureau, dan in office. Ah ! tout alla't b'en, lâ : dés bonn's gage' et p'is, b'en t'nu, b'en habillé. Mé', i' marcha't pâs su' l' nom d'prinç' Georges, i' marcha't su' l'nom d'Georges.

Bon ! Travaille, oh ! à pe' près deux ans lâ. Tout alla't su' 'és roulettes : [11] i' prena't pâ' in coup, r'guien. Tout alla't d'promiér' clâsse. Tout d'in coup, enn' bonn' journée, i' pren in congé, enn' vacanç' pour enn' quinzain' de jours. Le v'lâ parti encôr' su' enn' toune [tune][12], à boére. Bon ! Le v'lâ t'ut seul encôre enn' fois. Ah ! i' éta't b'en découragé. I' sava't pâs quoi c'ést faire. « Faut, i' dit, pourtant, i' dit, j'me trouve, i' dit, enn' place, i' dit, pour que j'peuve êt' tranquille, p'is me fair' d' l'argent, i' dit, pour êt' capab' d'en sévé' [to save][13] in peu ! »

Prend l'chemin, p'is marche ! J'cré's b'en qu'i' â marché, ah ! pour in, deux, t'oâs s'main's san arrêter. I' prenè' in r'pâ' écitt' et lâ, su' 'és cultivateurs. To'hour' enn' bonn' journée, i' était su' c'chemin-lâ, p'i' i' d'mande à in cultivateur : « I' y â-tu loin, i' dit, encôr' pour allé' au bout' du ch'min ?

– Non, i' dit, mon ami, i' dit, t'arrive' au bout du ch'min. I' dit, encôre enn' coupeul d'heures, lâ, p'is tu vâ' arriver, i' dit, au bout' du ch'min, i' dit, au bord d'la mer.

---

4. *Bum* (angl.) : Être sur la *bum :* être sans le sou.
5. *Tôle :* Sou. Sans une tôle : sans argent.
6. *Cassé* (être) : N'avoir plus d'argent sonnant dans sa bourse.
7. *Amanché :* Arrangé, ajusté, être dans telle situation. Ici, être dans de beaux draps.
8. *Job* (angl.) : Position, travail, emploi.
9. *Rebours : avoir un rebours :* être indisposé, malade.
   Être de rebours : être revêche, de mauvaise humeur.
10. *Secousse :* Période . . .
11. *Roulettes (aller sur les) :* Sans accrocher, sans grosses difficultés.
12. *Tune* (angl.) : Ton, mélodie. *Partir sur une tune :* s'enivrer, être ivre.
13. *Save* [to] (angl.) : Mettre en banque, épargner.

– Ouè ? Ah b'en ! i' dit, j'su's parti pour me rend' lâ, p'i' i' dit, m'en vâs m'rend'e ! »

S'ren au bord d'la mer. I' y avè' in vieux, lâ, dan in p'tit chac' [shack][14] su' l'bord d'la mer, de bâti. I' arrive à lui : « Ah ! dis-moé don où c'tu gâgnes, i' dit, mon ami ?

– Ah ! i' dit, je l'sé's pâs, i' dit, v'où c'que j'gâgne ! J' su's pâs mal découragé, lâ.

– Oué ; i' dit, j'voé' çâ, i' dit, qu't'és pâs mal découragé. T'és l'prinç' Georges, toé, i' dit ?

– Comment ? I' dit, vous savez que j' t-in prince ?

– Oué, je l'sé's qu' t'és t-in prince. T'és l'prinç' Georges ; p'i' i' dit, je l'sé's qu' t'és pâs mal découragé. P'is ton pér' t'a denné pâs mal d'argent, p'is t'âs pâssé au travers, p'is t'en âs p'us. T'âs travaillé écitte et lâ, i' dit, pour te fair' que'qu's piass's, p'i' i' dit, lâ, i' dit, t'és découragé. T'aime' autant mourir comm' viv'e, lâ !

– Ah ! i' dit, oui !

– B'en, i' dit, m'âs t'dire enn' chose, moé ; és-tu juss'e ?

– Oué ; i' dit, tant [quant à] qu'à êt' juss'e, j'su's juss'e !

– Es-tu capab' de fére in marché avec moé, i' dit ? B'en, i' dit, faut qu'tu soeill's jusse ! Si t'és pâs juss'e, i' dit, o' vâ êt' aussi b'en d'laisser çâ d'côté !

– B'en, i' dit, m'en vâs fair' de quo' c'vous allez m'dir' de faire. I' dit, i' y a-tu d'quoi 'à-d'dans ?

– Oué, i' dit, on peut s'mett' riches, milguionnair's cent fois, i' dit, tou' 'és deux. D'abord tu vâs fair' tel que m'en vâs t'dire.

– Oué ? B'en, i' dit, c'ést correck, i' dit ! M'en vâs l'fair' que c'vou' allez m'dir' de faire !

– Vien a'ec moé ! »

Il l'emmène au bord d'la mer, lâ, i' y avè' in canot, in canôt d'seiz' pieds, p'is : « M'âs t'denné' enn' pelle. Quiens, i' dit, tu vâ' embarquer ; i' dit, i' y â in île, lâ, su' 'a mer, lâ. I' dit, ô' 'a voé' pâs d'idcitt' ; c'ést trop loin. T'as pâs besoin d'denné' in coup d'aviron, i' dit, tu vâs t'en aller drett' lâ. C'st in îl' d'or, çâ, i' dit. Tu vâ' emplir ton canôt, p'is lâ, i' dit, jusqu'écitt', lâ, b'en plein lâ, p'i' i' dit, l'emplir partout. Mé', i' dit, mecqu'i' y en eille [ait] assez dans l'canot, i' dit, i' vâ s'en v'nir. I' dit, i' vâ s'en r'tourner t'ut seul te trouver.

Mé' i' dit, asteur, i' dit, lâ, l'promier voyag' c'st à moé ! Le deuxieume, c'ést à toé, p'i' i' dit, faut qu'tu t'en r'vienne' avec, toé, lâ. Tâche, i' dit, d'êt' assez fin d' garder ta place. I' dit, à la plac' tu vâs t'assir [t'asseoir], toé, lâ, i' dit, mets-en pâs,

14. *Shack* (angl.) : Masure, habitation rustique, camp.

lâ! Parç' que si t'en mets pluss' quo' c' t'és supposé d'mett'e, i' dit, l'canot, brouch' ! i' vâ r'viré' à l'envers, p'is, i' dit, i' vâ v'nir me trouver, p'is, i' dit, toé, tu vâs t'trouver pris su' l'île, lâ. P'is, i' dit, i' y â parsonne, i' dit, à l'entour de d'lâ, i' dit, i' y â parsonn' su' c'tte îl'-lâ ! I' dit, tu vâs mourir en longueur [langueur]. Faut qu'tu soeill's [sois] juss'e, i' dit !

– B'en, i' dit, m'en vâs fair' c'que tu l'veux !

– C'st âll raït [all right]. [15] »

Saut' dans l'canot p'i' en-'oeill' [envoie] l'aut' bord. Arrive à l'île. « Ah ! câlin ! i' dit, c'ést vrè', i' dit, i' y en â d' l'or, écitt' ! » Emplit l'canot tel qu' l'aut' gu'i avait dit, p'i' hopp ! l'canot pârt s'en vâ l'aut' bord ; l' vieux l'décharg' p'is l'canot r'tourn' su' l'île. Lâ, commence à charger son canot. « Ah ! i' dit, faut j'gard' ma place ! » R'gâr' in 'tit brin : « Ah ! i' dit, j'pourra's b'en en mett'e in aut' pell'tée. » En mè' in aut' pell'tée. Ah ! étend çâ in peu. « Ah ! j'peu' en mett'e in aut' pell'tée. » I' en mè' in aut' pell'tée. Plouch, plouch, plouch ! « Ah ! câlin ! i' dit, i' 'nn avait b'en pluss' que moé, lui ! B'en j'vâs 'n en mett'e in aut' pell'tée. » Mè' in aut' pell'tée. Vrouch' ! l'canot su' 'a mer ; good bye ! « Ah b'en ! lâ, i' dit, j'su's b'en amanché ! I' dit, j'ai été trop saf'e [safre] ! I' dit, j'voula's 'n a'oèr autant comm' lui, p'i' i' dit, ah ! ça m'â porté malchance, i' dit, enn' pell'tée, p'i' enn' pell'tée . . . Lâ, i' dit, me v'lâ écitt', m'âs mourir en longueur [langueur] : parsonne écitt' ! »

To'hours, mont' su' l'île, lâ, p'i' i' s'couche; pâss' la nuit' lâ. Enn' tempêt' du câlin ! Dés éclairs, dés coups d' tonnerre. I' pâss' la nuit' lâ. Te'jours, l'lend'main matin, i' s'réveille, p'i' i' r'gâr' su' l'bord qu'éta't l'vieux, l'aut' bord, i' voya't r'guien : 'oyè' ienqu' le ciel et l'eau. « B'en, me v'lâ b'en amanché, écitt', b'en amanché ! »

« Pourtant, i' dit, câline, i' dit, i' doé' a'èr que'qu's-ins su' c'tte îl'-lâ ! I' dit, i' y â pas moyen, i' dit, in îl' de minme, grande île, pâs mal grande. I' doé' y a'oèr que'qu's-ins ! »

I' s'leve, commence à rôdailler [16]. Tout d'in coup, frappe enn' p'tit' route : « Comment ? I' dit, ce rout'-lâ, i' dit, 'a s'ést pâs fait' t'ut seule ! I' doé' a'oèr que'qu's-ins, i' dit, çartain ! I' dit, moé, i' dit, j'oé' parsonne, mé', i' dit, j'cré' qu'i' y â que'qu's-ins, moé, écitte. I' dit, i' y â enn' route ! »

Pren 'a route, p'i' en-'oeille [envoie] ! Ah ! ça gu'i â pris 'ted b'en enn' coupeul [couple] d'heures, à allé' à l'aut' bout'. I' arrive à l'aut' bout' d'l'île, i' y avè' in aut' p'tit chac' [shack], lâ, et p'i' i' y avè' enn' patent' [17] de bâtie pour pend' le monde, lâ. R'gârd' çâ, vâ cogné' à 'a porte. L'vieux qui arrive : « Quiens, i' dit, prinç' Georges ! Ah ! t'as voulu, i' dit, êt' trop saf'e, hein ? I' t'â arrivé, i' dit, enn' bad loqu' [bad luck][18] ?

---

15. *All right* (angl.) : Très bien ! Entendu ! Ça va.
16. *Rôdailler :* Fréquentatif de rôder : Aller çâ et lâ.
17. *Patente :* Machine. Ici, potence.
18. *Bad Luck* (angl.) : Malchance.

– Oué ; i' m'â arrivé enn' bad loqu' ! B'en çartain qu'i' m'â arrivé enn' bad loqu' !

– Mé', sé's-tu, i' dit, tout's lés gârs qui vienn'nt voler d' l'or, lâ, p'is qui sont trop saf's, lâ, b'en, i' dit, j'lés pen [pends] écitt', moé ! Leu' vie ést au bout'.

– All right !

– Ça t' coût' pâs d'mourir ?

– Ah ! i' dit, non ; j'eume autant mourir comm' viv'e. I' dit, du train que j'su's parti lâ, i' dit ... p'i' i' gu'i cont' son histoèr' tel comment c'que c'éta't, quoi c'qui gu'i avè' arrivé, p'is tout'.

– B'en, i' dit, i' ést pâs mal târd [tard] ; i' dit, m'â' t'denné' à souper, p'i' i' dit, j'te pendrai 'ienqu' demain matin. J'vâs t'denné' 'a nuit' à toé, i' dit, à pensé' à tés vieux péchés ; p'i' i' dit, demain matin, i' dit, m'âs t'denné' à déjeuner, p'is, i' dit, vers neuf heures, i' dit, j'te pendrai !

– All right ! »

Pârt, p'i' i' s'couche. I' â soupé p'i' i's sont couchés. L'lend'main matin, à cinq heures, i' éta't d'bout'. L'vieux gu'i dit : « Tu t'lev's b'en matin ? As-tu hât' de mourir ?

– Ah b'en ! mourir aujo'rd'hui, mourir demain, i' dit, mourir après-d'main ! I' dit, faut te'jours mourir enn' fois !

– Oué ! Mé', i' dit, sé's-tu, i' dit, tu m'âs d' l'air brave, i' dit ! Ça a pâs d' l'air à t'coûter pâ'-en-tout' de mourir ?

– Non ! i' dit, ça m'coût' pâs. J'vous ai dit qu'j'ava's pâssé tout', p'is, i' dit, amanché co' j'su's lâ, j'eume autant mourir ; i' dit, j' su's p'us bon à r'guien ! Travailler, i' dit, j'pâs capab' d'travailler ; j'ai jama's travaillé, i' dit, 'ienqu' dés 'tit's escouss's de minme, lâ. »

To'hours, i' gu'i deunne à déjeuner. Vers neuf heures : « B'en, i' dit, viens-t-en. » I' pârt, mont' su' l'échafaud. « Ça t'coût' pâs, i' dit, d'mourir ?

– Non ; i' dit, ça m'coût' pâs ! I' dit, pendez-moé, i' dit, si vous êt's pour me pend'e, pendez-moé !

– Ah b'en ! i' dit, sé's-tu, i' dit, en v'lâ plusieurs que j'pen [pends] écitte ; i' dit, v'lâ l'promier, i' dit, comm' toé !

– I' y en â, i' dit, ça leu' fait r'guien d'mourir !

– B'en, i' dit, sé's-tu, i' dit, m'âs faire in marché avè' toé. Si tu m'promets, i' dit, de jamè' asseyé' à voler d'l'or, i' dit, m'âs t'laisser vie sauve.

– B'en, i' dit, comment m'âs fair' pour m'en aller d'écitt' ?

– Ah ! çâ, i' dit, c'ést in affair' de r'guien ! Me promets-tu, i' dit, jama's voler d'or ?

– Oui, i' dit, j'vous l'promets. I' dit, m'as vâ' asseyé' à m'défend'e, i' dit, du mieux qu'm'âs vâs pou'oèr [pouvoir].

– Bon ! I' dit, vien avec moé. Descends ! »

Descend p'i' il l'emmène au bord de l'eau, su' l'bord d' la mer, lâ, mè' 'a main dans sa poche, sor' [sort] in p'tit mouchoèr roug' p'i' il l'éten [étend] à terr' comme i' faut. « Quiens, i' dit, mets tés deux pieds su' l'mouchoèr, lâ ! I' dit, é' v'où c'que tu vâ' aller, lâ, c'st en plein boâs. J'sé's pâs comment d'mill's p'is d'mill's p'is d'mill's cârré' en boâs. C'st enn' forêt, çâ, i' dit, à jama's fénir ! I' dit, c'ést lâ qu'tu vâ' aller, lâ. Débâts-toé, i' dit, comm' tu vâs pou'oèr !

– Ah ! ça m'accup' pâs, soit dan enn' place ou dans l'aut'e ! »

I' mè' 'és deux pieds su' l'mouchoèr ; en mettan 'és deux pieds su' l'mouchoèr, hyoup ! l'aut' bord ! L'v'lâ en plein boâs ! « B'en, i' dit, me v'lâ b'en amanché, écitt' ! B'en, i' dit, c'st égal ! J' te'jour' en vie, ennéoué [anyway][19] ! »

Prend l'boâs ; marche, marche. Ça faisa't sept huit jours qu'i' marcha't dans c'boâs-lâ. To'hou's, enn' bonn' journée, i' atten [entend] in train[20], in train. Le sorcié' ést en l'air ! I' arrett' p'i' i' s'mè' à écouter. « Câlin ! quo' c'que c'ést çâ ? » I' approche, approche, approche, approch' tranquill'ment. Quo' c'qu'i' aparçoè' ? In lguion, in aigl' p'i' enn' frémille [fourmi] : i' étè' après s'batt' tou' 'és t'oâs. I' ava'ent po'gné in gros poésson, p'i' étè' après s' batt' tou' 'és toâs pour le poésson. I's voula'ent l'sépârer, p'i' i's s'comprena'ent pâ' enteur eux aut's. In voulè' a'oèr ci, l'aut' voulè' a'oèr çâ, p'is l'aut' in aut' partie, p'is ça arriva't pâs : i's pouva'ent pâs s'comprend'e.

Tout d'in coup, le lguion s'adenne à r'gârder su' c'bord-lâ, il l'aparçoé' : « Hé ! i' dit, viens 'citt', toé !

– Ah b'en, câlin, c'ést féni, lâ !

– Viens don icitte, i' dit ! On t'f'râ r'guien ! Viens 'citt' ! I' dit, on l'â te'jour' attendu dire, i' dit, moé, i' dit, p'is l'aigle, i' dit que l'homm' 'ta't b'en juss'e.

– Oué ! i' dit, l'homme ést b'en juss'e !

– B'en, i' dit, n'us aut'e, i' dit, on ést en chicane, écitte, i' dit ça fait t'oâs jours, i' dit, pour l'amour de c'poesson-là, lâ, p'i' i' dit, on peut pâs s'accorder, i' dit, in veule' a'oèr ci, l'aut' veule' a'oèr çâ, p'is, i' dit, on peut pâ' emm'né' 'és deux toute' ensemb'e.

– Oué !

– B'en, i' dit, toé, t'és l'homme, t'és juss'e, i' dit, tu vâs nous sépârer çâ ! I' dit, de quo' c'tu vâs faire, i' dit, vâ êt' juss'e. On vâ êt' satisfa't de quo' c'tu vâs faire !

– Oué ? C'st all right ! »

---

19. *Anyway* (angl.) : D'une façon ou d'une autre.
20. *Train* : Bruit, vacarme, tapage.

Prend son couteau, coup' la têt' du poesson, met çâ lâ ; il l'évent'e, prend lés tripes, p'is met . . . ça faisè' in gros tâs, in gros poesson. Prend l'corps p'is l'met d'côté. « Quiens, i' dit, le lguion, toé, i' dit, t'âs dés grôss's dents, t'és fort, i' dit, v'lâ l'corps ! Tu vâs manger, çâ, toé ! Toé, i' dit, la frémille, i' dit, t'és p'tite, p'is tu t' mets, i' dit, ques'ment comm' tu veux, tu peu' aller dan 'és trous, partout ; quand i' f'râ beau, tu mang'râ' en dehors, p'is quand i' f'râ mauva's, b'en, tu renteur'râ' en d'dans pour mangé' en d'dans.

P'is, i' dit, toé, l'aigle, t'as pâs d'dents, toé, i' dit, çâ, quo' çâ, écitt', le mou, çâ c'correck pour toé.

– Ah ! c'ést sûr ! Promiér' clâsse !

– B'en, i' dit, êt's-vous tout's content's lâ ?

– Ah ! oui, d'promiér' clâsse ! On ést tout' contente.

– Çâ, c'ést correck, i' dit ! Bon, b'en, i' dit, asteur, i' dit, tâchez pâs d'vous chicaner ! »

Pârt. In coup qu'i' â fait' in bout', le lguion a di' à l'aigle, i' dit : « Sé's-tu, on n'ést pâs poli, i' dit, n'us aut's !

– Comment çâ ?

– B'en, i' dit, c't homm'-lâ, qui nous â si b'en sépâré çâ, p'i' i' dit, on l'â seur'ment pâs r'marcié ! I' dit, on l'laiss'ra pâ' aller d'minme ! Hé ! i' dit, viens 'citte !

– Ah b'en ! i' dit, câlin, i' dit, i' y â que'qu' chose, i' dit, 'és aut' i's sont pâs contente ; i' dit, j'su's pâs clair[21] lâ ! »

I' r'vire. « Sé's-tu, i' dit, le lguion gu'i dit, on n'ést pâs poli, n'us aut's !

– Comment çâ ?

– Toé, i' dit, tu nous a si b'en sépâré çâ, p'is, i' dit, on t'â seûl'ment pâs r'marcié !

– Ah b'en ! i' dit, que ç'ça fait, çâ ? I' dit, c'ést pâs grand-chose, çâ !

– Oué ! Ça fa't que, viens 'citt ! »

Le l'guion dit : « R'gârd'-moé au bout d'la queue, lâ ; i' dit, le pouel [poil] le plus long qu'tu vâ' 'oèr, i' dit, arrach'-lé. Avec c'te pouel-lâ, i' dit, tu peux t'souhaité' en l' guion, le l'guion l'plus fort, i' a dit, dans tout' la forêt. Bon . . . ! »

L'aig', b'en, 'a dit : « Moé 'ssi, 'a dit, r'gârd'-moé 'a dit, autour d'la queue, p'is prends-moé la plum' la plus p'tit' tu vâ' 'oèr. P'is, 'a dit, avec çâ, tu peux t'souhaiter l' maît' de tout's lés aig's, l'aig' le plus fort qui peut pâs s'fére. »

Ah ! la frémille, b'en, 'a dit : « Moé, 'a dit, que j' m'âs faire avec çâ ? B'en, 'a dit, c'st égal ! 'A dit, r'gârde en arguiére, lâ, p'i' arrach'-moé, 'a dit, la plus p'tit'

21. *Clair* (angl.) : Libéré, quitte, libre.

patt' qu'i' y â. 'A dit, avec c'tte patt'-lâ, tu peux t'souhaiter maît' de tout's lés frémill's p'is la plus gross' fremille, p'is la plus p'tit' frémill' qui peut s'faire.

– Oué ? Ah b'en ! i' dit, c'st all right ! Bon, i' dit, marci beaucoup ! »

I' pârt. In coup qu'i' â eu fait' in bout', i' dit : « J'sé's pâs, i' dit, si c'ést vrè', çâ, cés affair's de souhait's-lâ ? I' dit, m'en vâ' asseyer le lguion, lâ, 'oèr ! » Po'gn' le pouel, i' dit : « J'me souhait' maît' de tous lés lguions ! » Ah ! câlin, le v'lâ ! Ouff' ! God ! Djiseuss [Jesus] pouel ! On gu'i vâ su' c'bord-lâ ! I' m'na't ![22]

I' arriv' su' l'bord d'la mer. De quoi c' qu'i' aparçoit v'nir ? In aigle, su' l'eau, su' 'a mer. Aaaahhh ... 'a s'batta't dés aile' à l'eau tant qu' 'a éta't rendue au bout' : flick flack, flick, flack, flick, flack à l'eau. I' arrive, i' s'souhaite en aig' avant qu'i' arrive : « Moé, in aig'e ! I' di' aigle ! »

« Dis-moé don, i' dit, toé, i' dit, de v'où c'que tu d'viens qu'tu m'âs b'en d'l'air fatiquié ?

– Oué, j'su's fatiquié, fatiquié, j'su's rendu au bout', i' dit, rendu au bout'. I' dit, i' y â 'ienqu' moé, i' dit, qui travars' la mer écitte ! I' y a pâ' in aut' aigle, i' dit, dans tout' l'univers qu'ést capab' d'travarsé' 'a mer !

– Oué. Comment c'tu fa's ?

– B'en, i' dit, voés-tu, i' dit, queul sens que j'su's v'nu, lâ, tu m'âs v'nu [vu] v'nir ?

– Oué !

– B'en, i' dit, drette au milguieu [milieu] d'la mer, i' dit, i' y â enn' croi' [croix] en or, lâ, qui sort d'la mer, oh ! à pe' près quinze à seiz' pieds sortie d'l'eau. Tu 'a 'oés c'tte croix-lâ, i' dit, p'ted b'en deux cents milles devant qu' tu soeille' [sois] arrivé lâ. I' dit, 'a r'lui, i' dit, i' y â r'guien d'plus beau. Enn' bell' croi' en or au milguieu d'la mer ! B'en, i' dit, j'arriv' lâ, j'su's b'en fatiqué : tu 'oés, i' dit, j'ai parti de d'lâ, lâ, pour me rend'e écitt', p'is, i' dit, j'ta's rendu au bout', i' dit, qu'lés ail's me battè' à l'eau, tant j'éta's rendu au bout' ![23] Mé', lâ, 'a dit, j'avè' 'ienqu' la mo'quié [moitié] d'la mer de fait'. Si i' y ava't foulu que j'part' d'l'aut' bord pour m'en v'nir écitte, ah ! i' dit, j'a'ra's jamè' été capable ! I' y â 'ienqu' moé qui sé's [sais], 'a dit, d'où c'qu'ést c'croix-lâ, lâ !

– Oué ! B'en, i' dit, moé, i' dit, j'ava's dans l'idée d'asseyé' à travarsé' 'a mer. De minme, i' dit, si j'faisa's su' l'sens qu' t'és v'nu, lâ, j'frapp'ra's c'croix-lâ. J'viendrè' à bout p'têt' b'en. Ah ! i' dit, j'su's pâs capab' comm' toé, mé', i' dit, p'ted b'en qu' j'en viendrè' à bout.

– B'en, asseill'-lé ! Prends drett' su' c'tte division-lâ, p'i' 'a dit, mecqu' t'arrive' à pe' prè' in cent cinquante, deux cents milles, 'a dit, tu vâs voèr la lueur d'la croix, i' dit, lâ.

---

22. *Mener :* Aller à grande allure : avancer rapidement.
23. *Bout (être rendu au) :* Être exténué, à bout de forces.

– All right ! »

To'hours, i' s'souhait' maît' de tous lés aig's, p'i' on pârt, on gu'y vâ su' c'bord-lâ ! To'hours, i' ést v'nu à bout de s'rend'e à la croix, mé', i' éta't pléd ât' [played out][24] pâs mal played out. I' s'ést grimpé, p'is quiens b'en. Hein . . . i' en pouva't p'us !

I' venta't pâs mal p'is ç'a croix-lâ éta't grosse. Commence à s'ranger du long d'la croix, p'is s'rang' pou' s'mett' à abri du vent, v'nir à bout d'se r'poser. Te'jours, le bout' dépâssa't pâs mal long, c'tè' enn' grand croix. Ça l'brâssa't pas mal. In idée qui gu'i prend ; i' dit: «Si j'me mettè' en frémille, i' dit, j'pourra's m'coller du long d'la croi' à l'abri du vent, i' dit, j'pourra's me r'poser b'en mieux ! »

I' s'souhaite en frémille, p'is lâ, collé du long d'la croix, i' était b'en lâ ; i' se r'posa't comme i' faut. I' dit : « J'sé's pâs si 'a ést b'en longue ? » Commence à monter, monte monte, monte, monte, monte . . . i' arriv' drette au bout' d'la croix. I' y avè' in trou dan 'a croix, oh ! à pe' près deux pouc's de grand, qui descend raït trou [right through][25] c'trou-lâ. « Câlin ! i' dit, j's'ra's b'en mieu' en d'dans de d' çâ, i' dit, pour me r'poser, i' dit, à abri du vent : i' vent' pâ' 'à-d'dans ! »

Fa't qu'i' descend ; descend, descend, descend. Arrête enne escouss' se r'poser. « Câlin ! i' dit, j'sé's pâs si i' y â b'en long, i' dit, allé' en bâs ? » Commence à descend'e. Descend, descend, descend. T't d'in coup, i' aparçoit . . . c'ta't grand là-d'dans. I' arrête. I' dit : « I' doé' a'oèr que'qu's-in écitt' ! Çartain, i' dit, i' y â que'qu's-ins là-d'dans ! »

I' éta't dans l'fond d'la mer, lâ. T't d'in coup, i' 'oé' pâssé' enn' créyature [créature][26]. I' a pâs pu 'oèr si c'étè' enn' jeune ou enn' vieille. « Hein ! i' dit, i' y â enn' parsonne écitt' to'jou's, çartain ! C'st enn' créyature, mé' i' dit, j'sé's pâs si c'ést enn' jeune ou b'en don enn' vieille. 'A vâ r'venir, t't à l'heure ! »

In escousse après, 'a s'en r'vient : « Ah ! c'éta't la vieill' reine, çâ. Ah ! c'fa't qu'i' dit, c'st enn' reine, çâ ! » Bon ! 'N escousse après, in aut' qui pâsse : le vieux, le vieux roi. « Quiens, i' dit, câlin ! i' y â enn' rein' p'i' in roi ! Sont emmorphôsés dans l'fond d'la mer, 'és aut's ! »

In escousse après, in aut' qui pâsse : enn' jeune. « Ah ! i' dit, çâ, i' dit, c'st eunn' princesse. Çâ, c'é' 'a reine, p'is, i' dit, le roi p'i' 'a princesse. J'sé's pâs si i' y en â d'aut'e'. » Attend. La princess' r'pâsse encôre. Ah ! encôre elle, lâ ! I' dit : « Faut que j'oueill' [je voie] de quoi c'qu'i's fon écitte, 'és aut's ! »

S'couch' du long, p'i' i' r'descend du long du mur. P'is, i' était lâ pour pâs qu'parsonn' gu'i mett' le pied su' l'dos pour l'écrâser. I' ont soupé. I' 'és voya't rôdâiller partout. To'hours, quand qu'ést v'nu l'heur' de s'coucher – i's s' coucha'ent

---

24. *Played out* (angl.) : À bout de forces, exténué.
25. *Right through* (angl.) : D'un bout à l'autre, de part en part.
26. *Créature :* Femme, fille.

pâs mal de bonne heure, 'és aut's, dans l'fond d' la mer, lâ – l'vieux roi p'is la vieill' rein' pârt p'is s'en vont s'coucher dans leu' chamb'e. La princesse, 'a vâ, 'a rent' dans sa chamb'e, 'a vâ s'coucher dans c'tte chamb'-lâ, t'ut seule, c'é' 'a chamb' d' 'a princesse, çâ ! P'is, i' dit : « J'su's pâs pour aller bâdrer [bother][27] i' dit, le vieux roi p'i' 'a vieill' reine ; i' dit, m'â' allé' 'oèr la princesse, m'âs l' sa'oèr d'la princess' comment ça s'fa't qu'i's sont icitte, 'és aut's, dans l'fond d'la mer. »

I' travars' p'i' i' s'en vâ à 'a chamb'e, p'i' i' rentre en-d'ssour d'la porte. I' s'souhaite en homme. 'A dorma't pâs. Ah ! qu' 'a lâche in cri d'mort, qu'alle ava't vu in homm' dans sa chamb'e. V'lâ l'vieux roi p'i' 'a vieill' rein' qui r'ssoude' à 'a course. « J'ai vu in homm' dans ma chamb'e !

– Ah ! non ; i' dit, ça peut pâ' arriver, çâ, qu' t'eill's vu in homm' dans ta chamb'e, i' dit, dans l'fond d'la mer ! I' dit, ça fa't dés années qu'ô' ést écitt', p'is, i' dit, on l'â jama's vu parsonne ; comment c'tu peu' a'oèr vu çâ ? I' dit, c'st enn' vision, c'st in rêv' que t'as fait' !

– Non, 'a dit, j'ai pâs rêvé, 'a dit, j'éta's pâ' endormie ! I' ést v'nu drette à moé !

– Ah ! çâ, i' dit, c'ést dés affaires, c'ést dés imaginâtions qu'tu t'mats dan 'a tête, i' dit, tu peux pâ' a'oèr vu in homme écitt' !

– D'abord j'vous l'dis, 'a dit, qu'j'ai vu in hoinme !

– Ah ! non, non ! »

To'jours, i' ont dit : « Couch'-toé p'is ress' tranquille ! J'pens' pâ' i' dit... çâ, c'st in rêv' qu't'âs fait' ! » I' ont r'parti, i' ont r'tourné se r'coucher. T'ed b'en, enn' demi-heure après, i' s'souhaite encôre en homme. 'A lâche encôre in aut' cri. Lés v'lâ qui r'ssoude' encôre. A dit : « J'en viens de l''oèr, 'a dit, encôre.

– Ah ! non ; j'te dis qu' c'ést dés idées qu'tu t'fa's dan a têt' de minme ! I' peut pâ' a'oèr parsonn' qui vien écitt' ! Tu peux pâs, i' dit... Comment c' qu'i's peuv'nt v'nir écitt' nous trouver, i' dit, dans l'fond d'la mer ?

– Ah b'en ! 'a dit, c'ést b'en trop vrè', 'a dit. »

To'hours, i's part'nt p'i' i's s'en all'nt [vont] se r'coucher. P'tite escousse après, i' s'souhaite en homme : « Tchu', tchu' ! i' dit, té'-toé [tais-toi], crie pâs d'minme !

– J'ta's pâs folle ! 'A dit, j'sava's b'en, 'a dit, qu'j'ava's vu in homme !

– Oué ! b'en, i' dit, asteur, i' dit, j'te f'rai r'guien, p'is, i' dit, 'ienque enne affair' que j'veux sa'oèr.

– Quoi c'que c'ést ?

– Comment ça s'fa't, i' dit, qu'vous ête' écitte, i' dit, vous aut's dans l'fond d'la mer ?

---

27. *Bother* [to] (angl.) : Ennuyer, importuner, fatiguer.

– 'A dit, not' place, not' ville, lâ' ést toute emmorphôsée, toute emmorphôsée ; partout, i' y â p'us r'guien, tout's lés bâtisses, c'é' y â p'us r'guien, tout's lés bâtisses, c'é' 'ienqu' dés tâs d'roches, dés tâs d'pierre' écitte et lâ ; 'a dit, c'ést tout' culbuté, 'a dit, i' y â p'us r'guien. P'is, i' y a eunn' de més sœurs, 'a dit, lâ ; c'ést lés giants qui on emmorphôsé c'vill'-lâ, avec leu' mére, c'ést leu' mér' qu' ést en têt' de d'çâ. P'is ma sœur, 'a dit, 'a s'appell' Vénuss' : 'a été' emmorphôsée, elle, en vieill' jument blanche. 'A dit, 'a â d'l'air d'in crapaud : lés yeux cireux, lâ, tout' jaun' de fumier, p'i' 'a s'en vâ, la tête à terre, lâ. 'A dit, toé, 'a dit, si tu voula's, 'a dit, d'la magniér' que tu parles, t'és b'en fin, t'és b'en s'matt' [smart][28], tu peux fair' de quoi c'que tu veux. S'ra's-tu capab' de nous délivrer de d'citt', si j'te disa's comment te prend' ?

– Oui !

– Mé', comment ça s'fa't, 'a dit, toé, t'és v'nu écitt' ? »

Lâ i' gu'i â dit qu'i's'ava't souhaité . . . qu'i' s'souhaitè' en lguion, qu'i' se souhaita' en aig' p'is qu'i' s'souhaitè' en frémille ; qu'i' s'éta't souhaité en aig' p'is qu'i' â arrêté su' c'croix-lâ pour se r'pôser, p'is qu'i' â descendu dan 'a croi' en frémille, p'is qu'i' a vu qu'i' éta'ent lâ, 'és aut's. P'is, i' dit : « Quand j'ai vu qu'i's éta'ent lâ, j'ai voulu sa'oèr comment c'que c'ést.

– Bon ! B'en, 'a dit, t'és capab' d'nous délivrer d'édcitt', p'is, 'a dit, délivrer not' ville. 'A dit, tu vâs t'en-r'tourner, p'is, 'a dit, tu vâs t'en-aller lâ, lâ, su' 'és giants. P'is, 'a dit, i' y â enn' coupeul de vieux qui viv'nt lâ ; c'ést dés vieux jardiniers, çâ. 'A dit, i' ava'ent pâ' assez d'pou' oèr pour v'nir à bout d"és emmorphosé' 'és aut's. I's sont t'oâs d"és aut'es. 'A dit, i's prenn'nt dés jouaux, 'és aut's, lâ, 'a dit, su' 'és giants. I' ont autant d'pou'oèr [pouvoir] comme 'és aut's. Mé', 'a dit, toé, 'a dit, és-tu çartain qu' t'âs pâs l'pou'oèr qu'i' ont, 'és aut'es. I' y â 'ienqu' in joual qu' t'és capab' d'a'oèr, lâ. Prends pâ' 'és aut's ; si tu pren 'és aut'es, i's vont t'emmorphosé' en joual, toé, pareil comme 'és aut'es. 'A dit, tu prendrâs la vieill' joument blanche, lâ, Vénuss' ; çâ, c'ést ma sœur. 'A ést emmorphosée en vieill' joument blanche. Elle, 'a dit, après çâ, 'a dit, mecqu' tu l'eill's [aies] sortie de d'lâ, 'a dit, lâ, 'a dit, tu vâs t'trouver clair ; 'a dit, en prenant Vénuss', t'és clair !

Lâ, elle, après çâ, 'a dit, 'a vâ t'dir' quoi c'ést fair' pour délivrer la ville, p'is nous délivrer, écitt', n'us aut's, de dans l'fond d'la mer.

– Oué ! B'en, c'ést fait' ! I' dit, ça vâ s'faire, ça prendra pâs d'temps ! »

P'i' i' s'souhaite en frémille, p'i' i' grimpe, p'i' i' r'monte, p'i' i' s'souhaite en aigle, p'i' en-'oeille à terre ! Folla't pâs qu'i' r'vienn' su' l'minm' bord, su' l'bord qu'i' ava't v'nu. Folla't qu'i' r'tourn' su' l'aut' bord. I' ava't pâs çâ c'bout'-lâ, lui. I' arriv' lâ ; commence à r'gârder çâ partout. I' dit : « C'ést b'en vrè'. » Tous dés tâs d'roches, dés tâs d'cailloux partout, tout' culbutés. I' aparçoé' in p'tit chack [shack] pâs b'en b'en loin s'u' l'bord d'la mer. Pârt, i' s'en vâ lâ. In vieux jardinier : « Bonjour, prinç' Georges!

28. *Smart* (angl.) : Habile, fin, actif, gentil.

– Bonjour ! Comment ça s'fa't vous savez j'su's t-in prince ? Ah ! i' dit, oué, j'su's t-in prince, moé ! I' dit, êt's-vous tout seul écitt' ?

– Oué ; j'su's tout seul écitt' ! Mé', i' dit, i' y en â, i' dit, deux aut's plus loin, lâ. »

I' gu'i â conté qu'i' éta't v'nu pour asseyé' à démorphoser la vill' p'is lés sortir de dans l'fond d'la mer, 'és aut'e. « Oué ; mé', i' dit, écoute, i' dit. Prinç' Georges, i' dit, tu vâ' a'oèr du fil à r'tord'e, t'sé's ! Tu vâs p'ted b'en en v'nir à bout.

– I' dit, j'voudra's m'a'oèr in joual.

– B'en, vâ su' l'giant, lâ, p'is tu vâs 'n a'oèr in. Mé', i' dit, m'âs t'conté' in histoère, moé, i' dit, par 'zamp', lâ. Prends pâs... I' y en â dés beaux jouaux, lâ ; tout's sort's de couleurs. P'is, attends-tu [entends-tu], i' dit, qu'i's sont fins, p'i' i's sont s'matt' [smart]. I's vont s'coller du long d'toé, i' dit, tu vâ' 'és flatter, p'i' i' ont d' l' atout comm' le câlin ! P'i' i' y â... à 'a bârguiér' [barrière], lâ, i' y â enn' 'tit' ched [shed], lâ, 'ienqu' enn' couvarture, p'i' i' y â enn' vieill' joument blanch' qui s'quient [tient] lâ. I's l'appell'nt Venuss' ; i' dit, prends c'tte all'-lâ. P'is, i' dit, elle, 'a vâ tout' te raconter tel comment c'que c'est. Elle, 'a vâ t'mett' su' 'a pist' comment t' prend' pour v'nir à bout de d'çâ. Si tu pren 'és aut'es, i' dit, en prenan 'és aut's, tu vâs timbé' emmorphôsé en joual toé 'ssi !

– Câlin ! i' dit, savez-vous, i' dit, vous êt's pâs mal savant.

– Oué ! I' dit, i' ont pâs 'té capab's d' m'emmorphôser : j' été' aussi savant comme 'és aut's. Mé', i' dit, fais quoi j' te dis ! »

To'hours qu'mon gârs pârt, s'en vâ su' 'és giants. I' d'mand' pour a'oèr çâ. « Oé, on 'n â en masse !

– I' dit, j'veux m'partir, i' dit, enn' 'tit' terre, lâ, d' jardinier, p'is ça m'prendrè' in joual.

– Vien a'ec moé ! »

C'fa't qu'i' pârt, lâ, lui, p'i' i' s'en vâ à in grand pacag' qu'i' y ava't.

Arriv' lâ, arrive à 'a bârguiére ; i' aparçoit c'tte vieill' joument blanch'-lâ : lés yeux cireux, tout' jaun' de fumier, la têt' pendante. « Comment, i' dit, çâ, i' dit, c'ést b'en vieux, çâ !

– Ah ! çâ, i' dit, c'ést bon r'guien, bon r'guien ! »

Lâche in siffle, v'lâ 'és jouaux qui r'ssoudent. Ah ! encôr', p'i' i' éta'ent beaux. P'is, i' dit, çâ, hemmmm... ! I's s'frôla'ent du long d'lui, et p'i' i' 'és flatta't, ; ah ! p'i' i's s'colla'ent. « Ah ! çâ, i' dit, j'cré's b'en, i' dit, c'ést trop smatt' pour moé, çâ ! J'ai pêur de d'çâ, i' dit, moé, dés jouaux smatt' de minme ! I' dit, 'a vieill' joument blanche, si 'a était pâs si dédaigneuse.

– I' dit, ouaff ! I' dit, 'a peut fair' renvoyé' [29] in mort, i' dit, c'tte affair'-lâ. I' dit, 'a ést tout' bêurrée, ça d'l'air du guiâb'e !

– J' dit, ça f'ra't mon affair' çâ. Ça s'ra't tranquille. Mé' i' dit, 'a ést écœurante.

– Ah ! va pâs prend' in affair' de minme ! I' dit, prends que'qu' chos' d'en vie, i' dit !

– Oui, mé', i' dit, j'ai pêur de d'çâ, moé ! Me semb', moé, j' m'arrang'ra's pâs ; i' dit, m'âs 'te' b'en m'faire estropié' a'ec çâ, i' dit ? C'ést trop vite, trop smatt'. I' dit, en criguiant [criant] dji hop ! [gee up] [30], in sau' [saut] écitte, en criguian ha ! bagn' su' l'aut' bord ! Ah ! i' dit, ça march'râ pâs. I' dit, m'âs r'tourné' 'oèr la vieille, lâ, au bord, lâ, 'oèr de quoi c' qu' 'a a d' l'air !

– Tu peux b'en r'tourner p'i' 'a prend' si tu veux. Mé', j' te conseill'ra's pâs, i' dit, moé, i' dit, giant, i' dit, d' prend' çâ ! »

I' commence à r'gârder. « J'cré's b'en, i' dit, m'âs prend' la vieill' joument !

– All right ! »

Pâr' avec. In coup qu'i' a eu fait in bout', i' y avè' in golée [31], dans l'boâs. La vieill' joumen arrête. « Oégnons ! Tu veux p'us marcher ?

– Oué, 'a dit, j'veux marcher !

– Comment ? Tu parles, toé ?

– B'en, 'a dit, comm' de raison, 'a dit, j'parle ! Tu dois l'sa'oèr, i' dit, que j'parle. Le vieux jardinier, i' teul l'a pâs dit que j'parla's ? De v'où c'ést qu'tu d'viens ? De v'où c'ést qu' t'â' été ? »

I' gu'i â conté qu'i' avè' été dans l'fond d'la mer ; p'is c'éta'ent son pér' p'is sa mér' p'is sa sœur. « Oué ! I' dit, lâ, j'su's v'nu écitte, i' dit, pour découvert [découvrir] la ville, p'i' i' dit, sortir ton pér' p'is ta mér' de d'dans l'fond d'la mer, lâ.

– Oué ! 'A dit, t'és capab' all right ! 'A dit, vâ fo'èr tu faiz' tel comm' m'a vâs t'dir' de faire !

'A dit, moé, m'en vâs resté' écitt', lâ, tant que t'a'râs pâs délivré la vill' p'is délivré l'château d'mon pér' dans l'fond d'la mer, p'is l'rem'né' à 'a minm' plaç' d' v'où c'qu' i' éta't, 'a dit, m'âs resté écitt'. P'is, 'a dit, à tout's lés soèrs, que tu vienn's me r'trouvé' écitt', p'is j'te dirai comment faire, le lend'main matin !

– Correck ! »

---

29. *Renvoyer :* Vomir, restituer.
30. *Gee up* (angl.) : Hue ! Ha ! Dia !
31. *Golée* (angl. gully) : Coulée, ravin.

To'hours, le soèr, vers six heures, et d'mie, 'a dit : « Tu vâs monté' au château dés giants, lâ, p'i' 'a dit, tu vâ' aller joué' aux carte' avec 'és aut'es. 'Es aut' i's jouse' [jouent] aux carte' à tous lés soèrs. P'i' i's son [sont] 'ienqu' t'oâs : i' y â l'pér' p'i' 'és deux garçons ; p'i' avec toé, i' dit, ça vâ s'trouver quat'e. P'is, à neuf' heur's juss'e, bagn ! i' arrête', 'és aut's, lâ. I's jous'nt p'i' i's vont s'coucher. P'is toé, i' dit, i's vont t'denné' enn' plaç' cont' le poêle, lâ, i' dit, pour t'coucher. P'is mecqu' tu 'oueill's [voies] qu'i's seille' [soient] endormis, lâ, viens m'trouvé' écitt', p'is m'âs t'dir' comment fair' le lend'main matin.

– Ô Ké ! »

In coup qu'lés aut's ont 'té endormis, lâ, i' â r'viré p'i' i' â été r'trouver Vénuss', dans l'golée, pâsser la nuit' avec Vénuss'. L'lend'main matin, b'en, 'a dit : « Asteur, 'a dit, t'â' enn' batâille à faire aujo'rd'hui.

– Oué ? Quoi c'que c'ést ?

– 'A dit, vâ fo'oèr [falloir] que tu t'batte' avec in dés garçons dés giants, lâ.

– Oué !

– 'A dit, lui, 'a dit, i' s'bâ' en lguion.

– Ah ! i' s'bâ' en lguion ?

– Oué !

– Ah b'en ! i' dit, j'me saqueur [sacre] b'en d'lui ! J' me saqueur b'en d'lui. I' dit, moé, i' dit, j'me mè' en lguion, j'me souhaite en lguion, p'is le maît' dés lguions, i' dit, dans tout' l'univers. I' dit, m'âs t'l'étrangler, ça s'ra pâs long !

– B'en, 'a dit, asteur, 'a dit, j't'avartis. »

L'lend'main matin, i' s'en r'tourne au château dés giants, déjenne [déjeune] avec 'és aut's. Après l'déjenner, l'vieux : « B'en, i' dit, t'â' enn' batâille à faire, aujo'rd'hui ! I' dit, faut qu'tu gu'y e'lle' [ailles] à l'aut' bout d'la terre, lâ, avec mon garçon, lâ, p'is vous allez vous batt' tou' 'és deux, pour 'oèr qui c'que c'ést qu'ést l'meilleur ! »

Oué ; pârt : enn' 'oéture, deux beaux jouaux d'ssus, p'i' i' arrive au bout du champ. Saute en bâs : « B'en, l'giant, i' dit, c'ést icitt' qu'on vâ s'batt'e !

– Oué ? C'st ô Ké ! Comment ç'c'ést qu'tu t'bâts, toé ? I' di' avè' l'polox [pole axe] [2] ?

– Ah ! i' dit, non. I' dit, moé, j'me bâ' en lguion !

– Tu t' bâ' en lguion ? T'és pâs capab' de t'batt' en homm' comm' t'és lâ, i' dit, sans t'mett' en lguion ?

– Ah ! i' dit, c'ést ma magniére, çâ, moé, i' dit, de m'batt' en lguion.

---

32. *Pole axe* (angl.) : Hallebarde. Ancienne arme de guerre.

– Oué ? C'st in affair' curguieux [curieuse] s'batt' en lguion ! Mets-toé don en lguion pour 'oèr si t'és b'en effréyant ! »

I' [le géant] s'souhaite en lguion, moyen lguion ; lui, [Prince Georges], s'souhait' maît' de lguion. P'is bop ! dans t'oâs quat' coups d'gueule, il l'â étranglé. S'souhaite homm' p'is s'en vâ. « Ah ! le vieux, i' dit, t'as tué mon garçon ?

– Ah ! i' di' oui ! I' éta't pâs mal toff' [tough][33] lui, i' s'battè' en lguion. I' dit, enn' chanç' j'éta's capab' de m'mett' en lguion moé 'ssi ! »

Te'jours, le soèr, joue aux carte' encôre a'ec eux aut's; su' l'coup du coucher, s'en vâ r'trouver Vénuss' : « Et p'is, l'aut'e, demain matin, lâ, 'a dit, i' s'bâ' en aig'e, c'ui-lâ !

– Oué ?

– Fè' attention à toé !

– Ah ! i' dit, c'st all right ! »

L'lend'main matin, i' s'en r'tourne à l'aut' bout' du champ, p'i' i' d'mand' commen i' s'batta't ? I' s'battè' en aigle. « Ça en fè' i' dit, enn' magnière, s'batt' en aig'e. I' dit, mets-toé don en aig'e, i' dit, pour 'oèr si t'és b'en effréyant ? »

I' s'souhait' maît' dés aigles, saut' dessus, p'i' il l' dévore. Bon ! Saute en 'oétur' p'i' i' s'en r'vient. « Comment, le vieux dit, t'as tué més deux garçons ? Mé', i' dit, tu m' tueras pâs, moé, d'main matin !

– Ah ! ô' 'oèrâ à çâ ! »

Lâ, i' éta'ent p'u' ienqu' tou' 'és deux. I' ont joué aux carte' enn' p'tite escousse, pâs b'en b'en longtemps. L'vieu' éta't pâs b'en b'en content de 'oèr sés deux garçons morts. S'en r'tourn' trouver Vénuss'. 'A dit : « D'main matin, tu vâs t' batt' avec le vieux ; 'a dit, i' vâ arriver dans l'champ, lâ, p'i' i' vâ a'oèr deux sâb'e' : in grand sâb'e, 'a dit, à pe' près cinq pieds d'long, p'is l'aut'e, in p'ti' à pe' près deux pieds. I' vâ j'ter lés deux sâb'e à terre, p'i' i' vâ dir' qu'i' s' battè' au sâb'e, lui. 'A dit, po'gn' le p'tit ! Fa's 'ttention à toé ! 'A dit, po'gn' le p'tit ; le grand, 'a dit, i' ést bon à r'guien. 'A dit, le p'tit, 'a dit, i' coup' cent l'guieues [lieues] d'van 'a pointe. 'A dit, l'promier coup, 'a dit, si i' mè' 'a main su' l'p'tit, lui, 'a dit, 'ienqu' le promier coup, 'a dit, i' t'coup' le cou, co' minm' qu'i' s'rè' à cent pieds d'toé. 'A dit, l'aut' i' ést bon à r'guien ! Po'gn' le p'tit, p'i' 'a dit, en po'gnant l' p'tit, zoup ! fais-y 'a djob' [job] te' t'suite. P'is, 'a dit, viens-t-en écitte au plus vit' t'és capab', de quoi c' que lés jouaux pourront courir ! 'A di' ô' vâ a'oèr enn' job ; 'a dit, m'âs t'attend' au château, lâ, en arrivant.

– All right ! »

S'en vâ lâ, à l'aut' bout du champ, p'is d'mande au vieux giant comment qu'i' s'batta't ? « Au sâb'e, i' dit. V'lâ 'és sab'e' à terre ; i' 'és garroche : prends ce'z tu voudrâs ! »

---

33. *Tough* (angl.) : Brutal, coriace, dur, endurant.

Bagn' ! i' po'gn' le p'tit. « Tu fou ? i' dit. Po'gn' pâs c' p'tit sâb'-lâ, toé, i' dit. T'â' 'és brâs b'en trop courts. Prends l'grand, i' dit, toé !

– Que l'guiâb' t'emporte ! » Zligne ! I' gu'i flamb' la têt' t'ut' suite.

Saut' dan 'a 'oétur' p'is guédopp' [get up][34], Ti-Pierre ! I' arriv' lâ, Vénuss' 'ta't cont' le château, lâ, dés giants, lâ. 'A éta't blanch' comm' la né'ge [neige] : in vrai papillon dan 'és airs ! « Vite, 'a dit, dépêch'-toé, 'a dit, saute à joual ! » P'i' 'a gu'i deunn' le p'tit sâb'e. « Quiens, 'a dit, c'st enn' cann' [can][35] de save[36] 'a dit, qu' j'ai volé à 'a vieille, lâ, p'i' all' l'a'râ p'us ! 'A dit, frott'-toé, lâ, comme i' faut. 'A dit, si 'a t'touche, 'a ést pâs capab' te fair' mal. C'ést guéri en touchant. 'A dit, c'ta't sa boête à elle ; p'is, 'a dit, moé, 'a dit, m'âs t'la ouatcher [to watch][37]. P'is, 'a dit, quant' t'a'râ' enn' chance, bûche ! Aie pâs pêur ! »

La vieille, in saut 'citt', in saut lâ, p'is quiens b'en écitt', p'is quiens b'en lâ ! Alle avè' in joual b'en smatt', elle itou, mé', Vénuss' éta't b'en plus smatt' que l'joual qu'alle ava't. 'A connaissa't tout's lés trique [tricks][38], elle. Tue la vieille ! La vieill' morte !

« Bon ! B'en, 'a dit, on ést b'en débarrassé ! 'A dit, lés t'oâs giants morts, p'is lâ, 'a vieille ! B'en, 'a dit, asteur, c'ést l'pir' de tout' qui ést fait' !

'A dit, asteur, tu vâs prend' l'escalguier [escalier], 'a dit, dans l'château, lâ, p'is tu vâs monté' à la dargniére [dernière] étage. Tu vâs trouvé' enn' cruche empâillée d' cinq gallons, lâ. Tu vâs r'gârder su' enn' 'tit' tab' qu'i' y â lâ, 'a dit, enn' p'tit' boête, lâ, à pe' près t'oâs pouc's cârrés, lâ. Descen 'a p'tit' boête !

– All right ! »

Monte en haut, descend la cruche, la met su' l'perron. « Bon ! 'a dit, mets'-lâ écitte ! 'A dit, rouv' c' 'tit' boêt-lâ ! » Rouv' la p'tit' boête : i' y avè' enn' p'tit' bouteille, là-d'dans, qui t'nè' [tenait] à pe' près cinq à sept goutt's d'eau. 'A était pâs gros ; 'a été' assez longu' p'is fine. « B'en, 'a dit, toé, tu vâs prend c' tit' bouteill'-lâ, p'is, 'a dit, tu vâs t'en aller dans l'fond d'la mer, pour fair' sortir mon pére, ma mére, ma sœur, p'is, 'a dit, faut c' tit' bouteill'-lâ sœill' vidée aux quat' coins du château, à main-nuit [minuit] juss'e, sans qu'mon pér' p'is ma mér' s'en aperçoèvent ... Avec ma sœur, ça peut faire, mé', pâs ... faut pâs qu'mon pér' p'is ma mér' s'en aparçoèvent, à main-nuit juss'e ! P'is, 'a dit, moé, à main-nuit juss'e, la cruch' de cinq gallons su' l'perron, lâ, paff ! M'âs gu'i sacré' in coup d'patte, 'a dit, m'âs t'eul l'éffoérer[39], p'is, 'a dit, en effoérant la cruche, la ville ést tout' délivrée d'in bou' à l'aut'e, p'is, 'a dit, l'château du roi, 'a dit, rendu écitt' d'abord qu'tu vid'râ' enn' goutt' chaqu' coin du château, à main-nuit juss'e !

---

34. *Get up* (angl.) : Marche, en avant, allons-y.
35. *Can* (angl.) : Boîte de conserve, boîte de fer blanc, contenant cylindrique, en métal.
36. *Save :* Sorte de savon de marque SAVE.
37. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter, observer.
38. *Tricks* (angl.) : Tours, fraudes, artifices, finauderies.
39. *Effoirer :* Briser, réduire en morceaux, en poussière, en bouillie.

– All right ! »

I' griff' c'tte bouteill'-lâ, p'i' on prend sa volée, p'i' on gu'y vâ su' c'bord-lá ! Arrive à 'a croix. C'bouteill'-lâ, 'a était pâs grosse, mé', 'a était pâs mal embarrassant' pour enn' frémille. I' s'souhait' maît' de tout's lés frémilles, p'i' i' s'colle, monte, monte, monte, monte, p'is descend, descend, descend, descend, descend. Tout d'in coup, la princess' pâsse. Paff ! I' gu'i timb' su' 'a tête, pren 'a main à 'a main. Pchss ! 'A gu'i fait' in p'tit pchss ! P'is, lâ, 'a â pensé qu' c'était lui. 'A a po'gné' 'a p'tit' bouteill' p'i' 'a frémille, p'i' 'a à rentré dans sa chamb'e. Lâ, i' s'ést r'souhaité en homme, lâ, i' avè' 'a p'tit' bouteille. P'is lui, i' gu'i â dit que c'c'ést qu'foula't faire : à main-nuit juss' folla't qu'i' câss' ce p'tit' bouteill'-lâ, p'i' en mette enn' goutt' chaqu' coin du château, p'is que Vénuss' câss'ra la cruche à main-nuit juss'e, que tout' la vill' s' trouve êt' délivrée, p'is l'château du roi sorti d'la mer, p'is rendu à sa place. « C'st all right ! »

Te'jours tout éta't tranquille, lâ ; rendu vers neuf heur's neuf heure' et d'mie, l'vieux p'i' 'a vieill' rein' s'couchent.

La princesse... Te'jour' à main-nuit moins cinq, i's part'nt tou' 'és deux, tout' 'ta't tranquille, lâ. Câss'nt la p'tit' bouteille, i' en mette' enn' goutt' chaqu' coin du château ; i's part'nt p'i' i's s'en all'nt [vont] se r'coucher. Le château éta't rendu, en câssan 'a p'tit' bouteille, i' éta't rendu à 'a place où c'qu'i' étè' avant.

L'lend'main matin, vers cinq heures, la vieill' rein' s' réveille. « Heille, 'a dit, vieux !

– Quoi ?

– 'Cou' don [écoute donc], t'attends pâs lâ... l'train d' 'oétures, 'a dit, t'attends-tu çâ ?

– Tu folle, i' dit, vieille ? I' dit, l'train d' 'oétures ! Pour 'oèr si on vâ attend' dés trains d' 'oétures, i' dit, dans l'fond d'la mer !

– B'en, 'a dit, moé, 'a dit, me semb' que j'attends que'qu' chose, l'train d' 'oétures. Vrign', vragn', vrign', vragne ! 'A s'en vâ.

– Ah ! le roi dit, i' doé' y a'oèr enn' gross' tempêt' su' 'a mer, p'i' i' dit, c'ést dés houl's qui tap'nt fort su' l'château, p'is ça fa't paraît' çâ.

– Ah ! ça s'pourra't ! »

T' d'in coup, vrign', vragn', vrign', vragn', vrign', vragn' ! « Ah ! 'a dit, i' y a pâs de houles ! 'A s'leve, p'is, 'a s'en vâ : beau saleil ! I' y avait r'guien d'plus beau ! « R'gârde, 'a dit, j' t'eul l'ai dit, 'a dit, qu'j'attenda's [entendais] dés trains d' 'oétures' hein ! R'gârde, 'a dit, nous v'lâ rendus, 'a dit, à not' demeure ! » La vieille, 'a dit : « Vieux, t'en rappell's-tu, 'a dit, v'lâ que'qu' temps pâssé, lâ, 'a dit, que not' fille, 'a dit, not' princesse â lâché in cri, qu'alle ava't vu in homm' dans sa chamb'e ? 'A dit, m'âs t'gager qu'i' ést lâ ! »

I's part'nt tou' 'és deux p'is s'en alle' à la chamb' d' la princesse. Mon gâ' [gars] éta't lâ avec la princesse. « Ah b'en ! i' dit, nous v'lâ b'en amanchés ! »

A pe' près p'têt' b'en in heure après, quo' c'qui r'ssout ? Vénuss' ! 'A éta't p'u' en joument blanche, lâ, c'tè' enn' bell' princesse. Ah b'en ! lâ, i' éta'ent contents tout' la gagne [gang] [40] ensemb' de 'oèr que l'prinç' George' avait gâgné d'délivré' 'a ville, p'is sortir le château du roi d' dans l'fond d'la mer.

Enne escousse après, quoi c'qui r'ssout? In prince, oh! in tannant d'prince. I' sortè' avec Vénuss', c'prinç'-lâ. Vénuss', 'a dit : « Toé, 'a dit, j'ai p'us d'affaire avec toé pâ'-en-tout' ! 'A dit, c'ést l'prinç' Georges. L'aut' 'a dit, tu l'a'râs pâs l'prinç' Georges ! 'A dit, c'ést moé qui l'â' tchommé [to chum] [41] l'promier ! »

Ah b'en ! le guiâb' étè' aux vache' [42] enne escousse. « Ah b'en ! i' dit, si i' y â tant d'difficultés qu'çâ, i' dit, m'en vâs vous marguier tou' 'és deuss's !

– Le vieux roi : Non, non, non, i' dit, t'és pâs capab'e. I' dit, quelle est-c' tu prends dés deux ? Prends la ceus' tu voudrâs, i' dit, ça fa't pâs d'différence !

– B'en, i' dit, quoi t'en dis, Vénuss' ?

– Ah b'en ! 'a dit, c'ést à ton goût !

– B'en, i' dit, suffit, i' dit, qu'on â fait' in bon coup tou' 'és deu' ensemb'e, i' dit, j'cré's b'en c'ést toé que j' m'en vâs prend'e !

– Bon ! i' dit, c'ést correck, » i' dit le roi !

I' en-'oeill'nt charcher l'évêqu' p'i' i's l'mariss'nt t'ut' suite.

I' ont fait dés noces, lâ, ça a duré partant t'oâs s'main's de temps : tortus, bossus, tout l'mond' 'tai' invité partou' à la ronde.

Moé, j'm'adenn'-t-'y pâ' à pâsser lâ, p'i' i's m'denne' in coup d'pied dans l'darguiére, p'is : « Vâ conter çâ aux aut's ! »

---

40. *Gang* (angl.) : Gr[illegible]pe, bande, foule.
41. *Chum* [to] (angl.) : Choisir pour ami intime, pour camarade.
42. *Le diable est au[illegible] vaches :* On ne s'entend pas ; il y a rivalité, contestation.

5 – LE PRINCE ARTHUR

Il y avait, une fois, un roi veuf qui vivait avec ses deux enfants, le prince Arthur et la princesse Élisabeth. Son pouvoir n'était pas très étendu, tout comme son territoire très restreint et assez pauvre.

Un nommé Gros-Pierre demeurait au château depuis plusieurs années. C'était un homme habile, un homme fiable, un homme d'une seule parole.

Avec les événements, le pauvre roi prenait de l'âge, il devenait de moins en moins agile ; finalement, une guerre vint lui enlever sa couronne et tous ses biens. Il continua à vivre sans misère, avec sa famille, grâce à certaines rentes accordées par le vainqueur. Malgré ces humiliations, le prince Arthur, qui était un homme de cœur, ne quitta pas son père. Après trois ou quatre ans d'inactivité, le vieux roi mourut, laissant le prince Arthur avec Élisabeth et Gros-Pierre. Mais un peu avant sa mort, le roi avait eu un entretien avec Arthur : « Mon fils, dit le roi mourant, suis toujours les conseils de Gros-Pierre ! Ne contredis aucune de ses décisions ; tu le connais, c'est un homme juste, honnête, un homme sur lequel on peut toujours compter. Je te recommande de suivre ses conseils ! »

Le prince promet à son père de toujours respecter l'opinion du dévoué serviteur. Pendant quelques années le prince se contente de vivre au château, mais un bon jour, il fait une proposition à Gros-Pierre : « Que dirais-tu si nous nous procurions un bâtiment pour naviguer et connaître d'autres contrées ? Il me semble que notre santé en serait meilleure, le temps passerait plus rapidement !

– Ah ! à quoi bon visiter d'autres contrées ? Ce sera totalement inutile !

– En effet, ces voyages ne rapporteraient pas la richesse, mais tu ne trouves pas le temps long, ici ? Tout en voyageant sur la mer, on découvrirait d'autres pays, et peut-être . . .

– C'est ton point de vue à toi. Si j'étais à ta place, je ne prendrais pas tant de risques !

– Tant de risques ? Pourquoi parles-tu de risques ?

– L'expérience te dit que, sur la mer, c'est dangereux !

– Voyons, voyons ! Nous sommes habitués à naviguer ! Nous ne sommes pas des enfants ! Je propose de fréter un bâtiment et d'entreprendre une courte croisière de trois ou quatre mois !

– Ah ! parfait ! Si tu y tiens, nous allons nous mettre en route ! »

Ils appareillent un navire et, tous deux, ils se lancent sur la mer. Ils avaient laissé Élisabeth en pension chez une vieille tante. Les deux voyageurs font plusieurs escales pendant les trois ou quatre mois de leur voyage. Un bon matin, au lever, tout était calme, la mer douce et tranquille. Tout à coup, Gros-Pierre a la sensation que le navire est attiré par une force invisible. La coque du bâtiment touche à peine l'eau et file à une grande vitesse malgré l'absence de vent ou de brise. « Nous nous dirigeons vers un point dangereux, souligne Gros-Pierre !

– Que se passe-t-il donc ?

– Tu ne remarques rien d'anormal ? Aucune brise ne pèse dans la voilure, et pourtant regarde à quelle vitesse nous filons ! Le bâtiment ne touche presque pas la mer à peine dépolie par les vagues, et pourtant nous avançons rapidement. Nous sommes attirés par une force quelconque, une montagne de pierre aimantée ou autre phénomène. Notre perte n'est pas éloignée ! Je la vois venir à grands pas ! »

Pendant la conversation, la vitesse n'avait cessé d'augmenter. Tout à coup, Gros-Pierre signale une île en vue. « Tiens ! Vois-tu l'île, là-bas ? C'est là que notre navire va aller se briser et se démembrer ! C'en est fini de notre voyage ! Nous pourrons nous compter chanceux, si nous parvenons à sauver nos vies ! » Ils n'étaient que deux sur le navire, ne l'oublions pas . . .

Quelques instants avant de toucher l'île, environ à un mille ou un mille et demi du rivage, les plaques d'acier commencent à se détacher du bâtiment et piff, paff ! Elles vont se coller sur l'île comme à un aimant. Bientôt le navire touche le rivage et se brise en miettes, Gros-Pierre parvient à se garer de côté, mais à la vue d'Arthur en danger de se faire écraser, il l'attrape par les cheveux, le fait pirouetter en l'air et le lance sur le sable.

Les deux voyageurs s'empressent d'escalader la pente du rivage ; Gros-Pierre fait part de ses réflexions : « Nous voilà dans de beaux draps ! Par bonheur, nous n'avons pas été tués ! Toi, tu en as eu de la chance ! J'ai eu à peine le temps de t'attraper par la chevelure et de t'enlever à une mort certaine ! »

Ils parviennent au sommet de la colline, sur l'île. Gros-Pierre lance un coup d'œil et reprend son monologue : « Nous voilà pris dans un beau piège ! Aucun bâtiment ne peut toucher terre sans se fracasser ; personne ne peut survivre au naufrage. Sur cette île, isolés de toute civilisation, seulement nous deux, soumis à une mort lente ! Misère de misère ! Nous n'avons rien à manger, toutes nos provisions sont disparues lors de la ruine du navire ! Rien ! Plus rien !

– Il faut attendre la fin patiemment ! »

Les deux naufragés passent la nuit sur l'île, à l'abri des arbres. Le lendemain matin, au réveil, Gros-Pierre reprend courage. « Pourtant, dit-il, il faut nous débattre, malgré notre situation ! Il ne faut pas mourir ici sans tenter de bouger !

– Ah ! nous sommes laissés à nos seules ressources . . . à quoi bon nous fatiguer ? »

Les deux compagnons commencent à explorer l'île. Tout à coup ils croisent une route primitive. « Tiens, observe Gros-Pierre, regarde cette route ! Il y a donc quelqu'un sur cette île !

– Où prends-tu cette conclusion, toi ?

– Eh, oui ! une route ne peut pas s'entretenir toute seule ! Là où existe une route, demeure quelqu'un qui l'utilise ! Il y a au moins un homme sur cette île ! Allons à sa rencontre en nous rendant à l'autre extrémité . . . »

L'île n'était pas d'une longueur considérable. Les deux naufragés marchent, marchent, marchent. Plus ils avancent, plus la route s'améliore. Ils parviennent enfin au bout de l'île et découvrent une petite masure habitée par un vieillard. Ce dernier habitait l'île depuis de longues années. « Bonjour, Gros-Pierre ! Bonjour, prince Arthur ! s'écrie-t-il en voyant arriver les naufragés.

– Bonjour ! Comment pouvez-vous nous connaître, vous ?

– Ah ! je connais tout le monde, moi !

– Tout le monde !

– Il vous est arrivé un terrible accident, hier soir, n'est-ce pas ?

– Oui, répond Gros-Pierre ! Le bâtiment fracassé, éparpillé . . . Une chance que nous sommes encore vivants ! Mais notre vie . . . notre vie n'est pas encore hors de danger ! Comment s'y prendre pour quitter cette île ? Aucun bâtiment ne peut accoster ici . . .

– Aucun navire ne passe par ici ; s'il y passe, c'est le naufrage, c'est sa perte ! Vous avez probablement faim . . . Désirez-vous manger ?

– Certainement ! »

Le vieillard leur sert à manger. Le repas terminé, l'insulaire amorce la conversation. Maintenant, il me faut vous parler. Êtes-vous honnêtes, vous deux ?

– Si ! nous sommes honnêtes, reprend Gros-Pierre.

– Oui ! Ta physionomie me garantit ton honnêteté, Gros-Pierre. Quant au prince Arthur, je ne sais si je pourrais me fier à lui ! Vous n'avez pas le même regard, vous deux . . . Mais passons !

Je vais vous donner à chacun un cheval merveilleux, un cheval qui vole comme un oiseau en plus de se déplacer sur la terre, comme tout autre cheval. Vous pouvez traverser une rivière, traverser la mer, franchir tous les obstacles en utilisant ce cheval.

De plus, je vais donner à chacun de vous un sabre magique capable d'abattre, d'un seul coup, tous les guerriers ennemis, fussent-ils des millions ! Ce sabre magique sera efficace à condition que vous combattiez pour une cause juste. Il n'aura aucune vertu particulière si vous vous attaquez à un innocent. Par exemple, vous parvenez à un endroit où il y a guerre. L'une des parties a évidemment tort ; vous vous rangez alors du côté de la justice.

Je veux que vous reveniez ici dans un an et un jour, jour pour jour, heure pour heure, minute pour minute. Arrivez ici à la minute près ! Au cours de votre voyage, vous n'aurez pas le droit de vous marier ; restez célibataires comme vous l'êtes aujourd'hui. Si vous m'obéissez en tout, le cheval et le sabre deviendront votre propriété ; vous pourrez en disposer à votre gré. Si vous manquez à votre parole, je vous enlèverai cheval et sabre et vous mourrez en langueur.

– Je suis capable, moi, répond Gros-Pierre, de garder ma parole !

– Et toi, prince Arthur, interroge le vieillard, peux-tu me donner ta parole ?

– Oui ! Je suis capable de vous obéir !

– Eh bien ! conclut le vieil insulaire, suivez-moi ! »

Il donne à chacun des naufragés le cheval et le sabre promis ; il inscrit la date, l'heure du départ et rappelle le moment du retour. « Maintenant, ajoute le vieillard, je tiens à ce principe : Vous battre pour défendre la justice ! Revenez-moi dans un an et un jour !

– Entendu ! répondent les deux compagnons.

– Bonne chance à vous deux ! En selle ! Et au revoir ! »

Les chevaux emportent les cavaliers dans les airs comme l'auraient fait des oiseaux ! Ils disparaissent rapidement. Ils vont de région en région... Ils arrivent, l'après-midi, vers quatre heures, à une petite ville pavoisée de banderoles de deuil : des écussons et des drapeaux noirs, partout dans la ville ! Les deux voyageurs filent au château royal. Le roi était assis sur un balcon, en compagnie de sa princesse ; le père et la fille pleuraient à chaudes larmes. « Il se passe des choses graves ici, pensa Gros-Pierre. Arrêtons-nous ! »

À la vue des deux compagnons, le roi dit à haute voix : « Deux militaires étrangers !

– Oui, reprend Gros-Pierre, deux étrangers ! Dites-moi donc, Sire le roi, pourquoi vous êtes tout en pleurs et votre ville toute en deuil ?

– En effet, vous êtes bien des étrangers comme je l'ai pressenti tout à l'heure ! Les barbares sont à nos portes ; ils ont des millions et des millions d'hommes sous les armes, et ils veulent nous exterminer.

– Quelles sont leurs raisons d'agir ainsi ?

– Leurs raisons ! Ce sont des païens mus par la haine plus que par la raison !

– Mais pourquoi en veulent-ils à votre vie et à celle de vos sujets ?

– Eh bien ! Ce sont des païens qui nous en veulent à cause de notre religion ; ils sont choqués de constater que nous ne voulons pas abdiquer nos convictions religieuses en faveur du paganisme. Nous avons décidé de rester fidèles à la religion ; c'est surtout pour cette raison que les païens sont devenus nos ennemis mortels !

– Où sont-ils postés, ces ennemis ?

– Ah ! ils ne sont pas éloignés d'ici ; leur camp est à environ quinze milles d'ici. Demain matin, à neuf heures, ils seront dans la ville pour tuer femmes et enfants, tout brûler et saccager.

– Oui ? Notre groupe n'est pas très nombreux ; nous ne sommes que deux, mais nous promettons de vous porter main-forte !

– Je vois assez peu quel secours deux hommes peuvent apporter à un pays !

– Très bien, très bien ! Nous allons essayer de vous donner la victoire ! »

Les deux voyageurs couchent au château, ce soir-là. Le lendemain matin, dès huit heures, le vieux roi courait nerveusement à droite et à gauche. L'ennemi était attendu dans une heure. Les deux étrangers abordent le roi : « Vous donnez des signes de grave inquiétude !

– J'ai raison de m'inquiéter ; l'armée ennemie s'avance à grands pas !

– Ne vous inquiétez plus ! soyez tranquille, Sire le roi ! Nous partons sur-le-champ à la rencontre des ennemis et nous allons obtenir des conditions de paix avec eux ! »

Gros-Pierre et Arthur montent dans le carrosse royal et se dirigent à la rencontre de l'ennemi. Après quelques instants, le vieux roi dit à sa princesse : « Voilà deux beaux illuminés ! Tenter de tenir tête à une armée avec une force de deux hommes ! Il faut nous préparer à la mort, ma fille, la fin est proche ! »

Les deux voyageurs rejoignent l'armée ennemie et demandent au capitaine la raison des massacres projetés. « Ah ! répond le chef, nous sommes fatigués de l'attitude de ce royaume, et nous allons le détruire !

– Tu ferais mieux de changer ton fusil d'épaule ! Autrement c'est nous deux qui allons vous déclarer la guerre !

– Vous autres, déclarer la guerre ! Soldats, tirez ! »

Gros-Pierre et Arthur tirent leur sabre en un clin d'œil et dziii . . . ! Toute l'armée, sauf le capitaine, tombe à la renverse. « Déguerpis au plus vite, crient les deux compagnons au capitaine ! Sinon tu vas subir le même sort ! » Les deux voyageurs remontent dans le carrosse et reviennent au château. Le roi s'attendait à voir arriver le drapeau païen sans aucune opposition. Tout à coup, il aperçoit Gros-Pierre et Arthur exhibant un petit drapeau à la portière d'un carrosse tiré par des chevaux au pas de parade. « Regarde, crie le roi à sa princesse, regarde

qui arrive ! Je n'aurais jamais cru que deux hommes se seraient tirés d'affaire en pareilles circonstances ! »

Le carrosse s'immobilise, et Gros-Pierre s'écrie : « Victoire, Sire le roi !

– Ah ! non ; ce n'est pas possible, de reprendre le monarque !

– Nous les avons tous tués, sauf le capitaine auquel nous avons laissé la vie. Quant au reste, tous sont morts !

– Est-ce vrai ?

– Eh bien ! Nous deux, nous nous battons pour défendre la justice ; si la justice n'avait pas été de votre côté, nous aurions changé de camp. Mais vos ennemis étaient des païens qui, par haine de la religion, ne voulaient pas lâcher pied. Vous avez tenu votre bout et vous étiez dans votre droit. C'est pourquoi nous vous avons donné justice !

– À présent, dit le roi, vous ne me quitterez pas immédiatement. Je vous invite à passer deux ou trois semaines, même un mois, avec nous au château. Vos préoccupations doivent vous obliger à faire de nombreux voyages.

– En effet, nous voyageons constamment !

– Eh bien ! Vous allez prendre un bon repos chez nous !

– Nous ne refusons pas quelques jours de repos », de répondre les deux voyageurs !

La princesse accordait un œil plus que sympathique au prince Arthur. Elle l'aimait beaucoup et le lui faisait voir. Gros-Pierre mit d'abord le prince en garde : « Écoute, surveille ta conduite !

– Pourquoi me surveiller ?

– Tu te rappelles ce que nous avons promis au vieillard : être de retour tel jour à telle heure, rester célibataires... Fais bien attention ; ne va pas faire l'imprudence de te marier ! Autrement, tu prends de gros risques.

– Ah ! il n'y a aucun danger ! »

Pendant un mois de repos au château, les occasions sont fréquentes de causer avec la princesse. L'amour croît et tout à coup, c'est le mariage ! Le prince Arthur épouse la fille du roi. « Tu vois, répète Gros-Pierre, tu vois ce qui est arrivé. Je t'avais pourtant averti. Mais tu as agi à ta guise !

– Écoute-moi ! si je suis obligé de mourir sur l'île, j'y mourrai !

– Non, prince Arthur ! Je ne te laisserai pas mourir seul. Moi, je vais tenir ma promesse jusqu'au bout, et je te ramènerai avec moi après que tu auras perdu ton cheval et ton sabre.

– Tu es bien bon !

– Maintenant, je ne puis m'éterniser ici ; je vais reprendre les voyages. À la fin de la période prévue, je viendrai te rejoindre ici pour arriver dans l'île à la date fixée ! »

Gros-Pierre saute sur son cheval et s'éloigne. Le prince Arthur reste au château avec sa femme et son beau-père, le roi. Une fois par deux ou trois mois, Gros-Pierre venait faire une visite d'une journée chez le roi. Tout allait à merveille ; rien ne troublait le bonheur du château.

La limite de temps fixé par le vieillard approchait à grands pas. Gros-Pierre arrive au château et dit à Arthur : « Es-tu prêt ?

– Oui ; allons-nous-en ! »

Les deux compagnons sautent à cheval et en quelques minutes ils se retrouvent devant le vieillard. « Eh bien ! dit ce dernier, vous êtes ponctuels et honnêtes. Vous êtes revenus le jour prévu, à la minute près ! Toi, Gros-Pierre, tu es fidèle à ta promesse, plus fidèle que le prince Arthur ! Le prince, il est meilleur que je ne l'aurais pensé. Il a suivi partout mes ordonnances sauf qu'il s'est marié !

– C'est vrai, enchaîne Gros-Pierre ; il s'est marié !

– Maintenant, prince, je suis forcé de t'enlever ce que je t'ai donné. Si ton ami Gros-Pierre veut bien te prendre avec lui, je ne m'y opposerai pas. Mais s'il refuse de t'amener, tu vas mourir ici en langueur.

– Vous savez bien, réplique Gros-Pierre, que je ne puis l'abandonner ici ; je me charge de l'amener ! »

Les deux compagnons sautent tous deux sur le même cheval, et houp ! ils se retrouvent au château du roi. La princesse revoit le prince Arthur, son mari, avec grand contentement. Son absence n'avait pas été très longue mais elle craignait qu'il soit forcé de rester dans l'île. Tout dépendait du dévouement de Gros-Pierre.

Le prince Arthur s'installe au château ; Gros-Pierre passe une couple de jours chez le roi, puis quitte ses amis royaux avec ce mot encourageant : « Il faut maintenant que je m'en aille ; je reviendrai vous faire une visite dans deux ou trois mois pour voir comment vous vous tirez d'affaire ! »

Revenons à Élisabeth, pensionnaire chez une vieille tante ! Arthur n'y pensait plus. Il était tellement attaché à sa femme qu'il en avait oublié sa sœur. Eh bien ! les habits ne durent pas indéfiniment ! Le prince Arthur avait abandonné un habit percé ou déchiré et l'avait suspendu dans un hangar, chez le roi. Parmi les servantes, il y en avait une qui avait l'habitude de fouiller dans les poches de vieux habits jetés au rebut pour y récupérer des objets oubliés.

Une bonne journée, la servante, de passage par hasard dans le hangar, aperçoit un vieil habit, celui du prince Arthur. Elle fouille les poches du vieux veston et y découvre un portrait ; c'était le portrait d'une jolie princesse, une personne d'une grande beauté. La servante donne le portrait à la princesse, qui s'empresse de le faire voir au roi, son père, veuf depuis longtemps. Le roi est tout émerveillé

de la beauté de la jeune personne qui apparaît sur le portrait. « C'est peut-être une ancienne amie que le prince Arthur a connue au cours de ses voyages », conclut le roi !

Le roi parle de ce merveilleux portrait au prince Arthur. « Faites-moi donc voir ce portrait », insiste le gendre ! En apercevant l'image, le prince se sent monter l'eau aux yeux et se met à pleurer. « Qu'avez-vous, demande le roi ? Pourquoi vous chagriner à la vue de ce portrait ?

– Je semble contristé, mais, au fond, je suis heureux ! C'est le portrait de ma sœur unique, ma petite sœur que j'avais oubliée !

– C'est votre sœur, questionne le roi ?

– Oui ; c'est ma sœur ! À mon départ, je l'ai placée comme pensionnaire chez une de mes tantes. J'ai été pris par d'autres préoccupations et je n'ai plus pensé à Élisabeth, ma sœur ! Grâce à ce portrait, elle est revenue dans ma mémoire . . .

– Si cette personne est réellement votre sœur, vous allez partir et me la ramener ici. Je suis veuf, vous le savez ! Foi de roi que je suis, je promets d'épouser votre sœur ! Allez me la chercher ! Les dépenses importent peu ! »

Arthur appareille un bâtiment et met le cap sur le pays de ses pères. Une fois rendu, il se présente chez sa tante, et fidèle à sa coutume, il fonce sans frapper, et demande sans autre préambule : « Où est ma sœur Élisabeth ?

– Elle est à faire sa toilette, dans sa chambre ! »

Arthur entre doucement dans la chambre de sa sœur. Élisabeth en est toute humiliée ! Imaginez donc, une princesse en train de vaquer à sa toilette, qui voit entrer subitement un homme dans sa chambre ! « Dehors, crie la princesse ! Sors d'ici ! » Élisabeth ne reconnaissait plus son frère. Il était parti pour les voyages depuis déjà quelques années. « Ah ! répond Arthur, tu ne me reconnais pas ? Je suis ton frère, le prince Arthur ! » Tout de suite, elle lui saute au cou et l'embrasse. Elle était si heureuse d'apprendre que son frère était encore vivant. « Je n'avais pas reçu de nouvelles de toi ; je te pensais mort !

– Je suis venu te chercher. Je suis dans tel royaume, j'ai épousé une princesse. J'ai failli perdre ton souvenir. Grâce à une servante, j'ai retrouvé ton portrait dans la poche d'un vieil habit. Le roi, en voyant ton portrait, a fait serment de t'épouser. Il m'a envoyé te chercher et tu vas épouser le roi !

– Eh bien ! j'en suis heureuse ! »

La vieille tante avait une fille d'une laideur repoussante ; on se repentait toujours de l'avoir regardée. «Eh bien! dit la tante, si tu m'enlèves Élisabeth, moi aussi je te suis !

– Je vous permets de nous accompagner, mais je ne veux pas voir votre fille avec nous !

– Je la laisserai ici !

– Elle est trop laide, trop désagréable à voir ; je ne vous permets pas de l'amener avec vous !

– Non, non ; elle restera ici !

– Je vous permets de nous accompagner, à condition que votre fille ne vous accompagne pas ! »

La vieille tante renferme son laideron de fille dans une grande malle, prévoit des bouches d'air dans la caisse pour empêcher l'asphyxie, et place la malle parmi les autres bagages. Au moment du départ, la tante monte sur le bâtiment après s'être assurée que ses caisses ont été transportées dans ses quartiers. On met à la voile, et en mer !

Après sept ou huit jours de traversée, la vieille tante se promenait, en compagnie de sa nièce, sur le pont du navire. Le prince Arthur, du haut de sa cabine, voyait sa sœur aller ici et là ; il en était un peu jaloux. À un moment où Élisabeth s'était un peu écartée de sa vieille tante, celle-ci se met à crier : « Viens donc voir, viens donc voir, Élisabeth, viens donc voir ce qu'il y a ici ! » La nièce se précipite vers sa tante. Celle-ci lui fait perdre l'équilibre et la bouscule par dessus bord. Le prince Arthur, qui a observé la scène, crie à la tante : « Qu'est-ce que vous avez fait là ? Je vous ai vue culbuter ma sœur à la mer ! Je ne sais ce qui me retient de vous flamber la tête !

– Voyons, voyons, Arthur ! C'est un accident ; je n'y suis pour rien ! »

Au moment où Élisabeth touche l'eau, des sirènes s'en emparent et l'entraînent au fond de la mer. Voilà la sœur d'Arthur enchaînée sous l'eau ! Un bon jour, le prince dormait dans sa cabine. La vieille tante s'introduit près de lui, accompagnée de sa fille, un pistolet à chaque main : « Prince Arthur, crie-t-elle, tu vas me promettre d'affirmer sous serment que cette fille est ta sœur, ou bien je te flambe la tête sur-le-champ !

– Je ne puis le dire, mais je vais faire mieux. Je vais vous promettre, sous serment, d'être sourd et muet jusqu'au retour de Gros-Pierre !

– J'accepte cette promesse, prince ! »

Quelques jours plus tard, le navire accoste au quai du roi. Le monarque vient à la rencontre d'Arthur et de son monde, en beau carrosse attelé de beaux chevaux. Le roi voit descendre du navire la vieille tante et le prince Arthur accompagnés de la laideron. Le roi s'adresse alors au prince: «Ce n'est pas votre sœur, cette disgracieuse personne ? » Le prince ne dit mot. « Voyons, prince Arthur, je vous parle ! Est-ce bien votre sœur », répète le roi ? Le prince ne profère ni geste, ni parole. La vieille y va d'une réponse au roi : « Je ne sais par quel phénomène, mais il est devenu sourd et muet ; il ne comprend plus rien. Oui, c'est bel et bien sa sœur ! »

Le roi se trouvait dans une situation embarrassante. Malgré sa répugnance, il dit à la vieille : « Eh bien ! j'ai fait serment de l'épouser, je vais l'épouser ! » Bien-

tôt eurent lieu les noces du roi et de la fille laideron. De son côté, la femme du prince Arthur se désolait, et pleurait jour et nuit à la vue de la situation pénible de son mari. « C'est une terrible calamité, disait-elle, pour un homme si intelligent ! Il n'entend plus rien, il ne dit plus un mot . . . Ah ! c'est terrible ! »

La vieille tante savait bien que son petit jeu finirait par être découvert. Même si tout semblait bien aller, elle jonglait : « Arthur a fait serment d'être sourd et muet, se disait-elle, pendant toute l'absence de Gros-Pierre ; mais au retour de Gros-Pierre, il va s'empresser de parler, et il va dénoncer nos manigances ! »

La vieille commence à tirer des plans pervers. Le roi possédait de beaux chevaux de tous genres. Un matin, à l'aube, la vieille s'arme d'un sabre, s'en va à l'écurie et tue douze des plus beaux chevaux. Elle file ensuite dans la chambre du prince Arthur, dépose l'arme ensanglantée à côté du prince et se retire après lui avoir maculé les mains de sang. Puis elle court vers le roi : «Sire le roi, s'empresse-t-elle de débiter, le prince Arthur est allé à l'écurie et il a massacré douze de vos plus élégants chevaux. J'ai jeté un coup d'œil dans sa chambre : son sabre repose à côté de lui, tout ensanglanté, et les mains du prince sont rougies de sang !

– Ah ! ce massacre ne me touche en rien. C'est à lui, ces chevaux-là ! Tous mes biens et mes propriétés lui appartiennent ! Il peut en faire comme bon lui semble ! »

La vieille avait manqué sa chance de dresser le roi contre son gendre. Un an ou un an et demi après le mariage du roi – Gros-Pierre tardait toujours à venir, à la grande surprise du monarque – la femme laideron met au monde un garçon, un bel enfant. Le roi en était très heureux. « Diable d'enfer ! même si la mère est laide comme un monstre, elle m'a toujours bien donné un fils d'une grande beauté ! »

La vieille ne renonçait pas à son plan de jeter le discrédit sur le prince. « Je vais finir, se disait-elle, par trouver un moyen de faire disparaître le prince Arthur, pourvu que Gros-Pierre n'arrive pas trop tôt ! » Une nuit, elle s'empare d'une scie et pénètre dans le verger, un grand verger d'arbres rares. Elle abat tous les arbres fruitiers sans n'en laisser un seul. Elle va rapporter ce crime au roi : « Je ne sais ce que vous allez faire du prince Arthur. L'autre jour, il a tué douze de vos plus beaux chevaux, et, la nuit dernière, il a coupé tous les pommiers de votre verger. Il n'en reste pas un seul !

– C'est à lui, ce verger-là ! »

La vieille se demande, encore une fois, comment salir la réputation du prince. Une journée, seule à seule avec sa fille laideron, elle lui dit : « Tu sais, il va falloir bientôt passer aux grands moyens. Il m'est venu une idée : prendre un poignard et tuer ton enfant, et aller porter l'arme dans la chambre du prince Arthur. Ce meurtre lui passerait sûrement sur le dos. Le roi, j'en suis certaine, agirait en justicier pour venger l'enfant qu'il aime beaucoup. La mort de l'enfant déciderait enfin le roi à enlever la vie au prince Arthur ou à le chasser. »

La mère et la fille n'abandonnent pas ce plan. La nuit suivante, la vieille, armée de son poignard, gagne le berceau de l'enfant et tue le fils du roi. Elle va déposer l'arme près du prince et lui souille les mains du sang du petit. Aux premières lueurs du jour, la vieille se rend au berceau et lance un hurlement : « L'enfant est mort ! Le coupable ne peut être autre que le Prince Arthur !

– Je ne pense pas que ce soit l'œuvre de mon gendre, réplique le roi.

– Venez ! Allons à la chambre du prince ! »

La vieille accompagne le roi chez le prince Arthur. On y découvre, en effet, le poignard teint de sang, et du sang en abondance sur les mains du prince. « C'est lui le meurtrier ! » s'écrie le roi. Ce dernier va dégaîner pour tuer Arthur sur-le-champ, mais la princesse, l'épouse du prince, s'interpose entre son mari et son père : « Ce n'est pas lui le meurtrier ! Vous n'avez pas le droit de le tuer seulement à la vue d'un poignard et de mains ensanglantées ! Personne ne l'a vu et vous ne le mettrez pas à mort à cause de soupçons ! »

La vieille était furieuse d'avoir raté sa chance. Et allez donc interroger un sourd et muet ! Le roi le fit conduire près de la mer ; là on planta un solide poteau dans le sable et on enchaîna Arthur à ce poteau, condamné à mourir de faim et de soif à proximité de la mer. Exposé au soleil et aux rigueurs de la température, le prince recevait chaque jour la visite de sa femme, mais il lui était interdit de prendre une bouchée de nourriture ou une gorgée d'eau ; il devait s'éteindre à petit feu.

Gros-Pierre n'avait donné aucune nouvelle. Un bon matin, Élisabeth, la sœur du prince, jetée à la mer par la vieille, et prisonnière des sirènes au fond de la mer, Élisabeth, donc, apparaît sur la plage. Des chaînes d'or aux pieds, aux poignets et au cou, la sœur du prince se traîne deux ou trois cents pieds sur le sable en tirant ses chaînes et crie, en pleurant : « Parle-moi donc, Arthur, parle-moi donc ! Pourquoi ne me dis-tu rien ? » Le prince ne répond pas un seul mot, pas même un « oui » ou un « non ». Impossible de lui arracher un son . . .

À peu de distance du prince, près du rivage, un vieux paysan dormait dans une grange. C'était pendant la période de fenaison ; le vieux fermier coupait son foin à la main, au moyen d'une faulx, et se retirait la nuit dans la grange pour y prendre son repos. Le paysan avait été réveillé par des lamentations, le premier matin, mais il n'avait pu découvrir l'auteur de ces litanies de plaintes.

Le matin suivant, Élisabeth sort de l'eau de nouveau et traîne bruyamment ses chaînes sur le rivage. Elle ne passe pas très loin de la grange ; le vieux paysan, réveillé par le tapage, jette un coup d'œil à travers les fentes de la muraille. Le prince enchaîné au poteau se tenait silencieux ; Élisabeth entama un long monologue pour inviter son frère à lui parler : « Je reviendrai encore demain matin, mais ce sera la dernière fois ! À partir de demain je n'aurai plus la permission de revenir . . . S'il fallait qu'un humain me voie ici présentement et tente de briser mes chaînes avec rapidité, il détacherait ma tête de mes épaules. Demain matin, je reviendrai ici à neuf heures ; un seul homme sur terre pourrait me délivrer. Tu sais,

Gros-Pierre c'est un homme fiable. Pour me libérer, il lui faudrait utiliser une enclume de deux livres en or solide, un marteau de trois quarts de livre en même métal et un ciseau à froid d'une demi-livre. S'il parvient à réunir les chaînes sur l'enclume et à les couper à l'aide du ciseau, d'un seul coup de marteau, je suis libérée des sirènes à tout jamais ! »

Le vieux paysan, caché dans sa grange, entend les moindres paroles de la malheureuse Élisabeth. En attendant le nom de Gros-Pierre, il sursaute. « Mille diables ! Je connais Gros-Pierre, moi ; mais où se trouve-t-il à ce moment ? » Il décampe, court ici, court là, multiplie les annonces, demande des renseignements à tous ceux qu'il rencontre. Tout à coup, il croise un voyageur qui lui donne une précieuse indication : « Gros-Pierre ? Il demeure à environ cinquante milles d'ici ! » Toute de suite, le faucheur trouve un messager qui se charge de demander à Gros-Pierre de venir au plus tôt.

Dès que le message parvient à Gros-Pierre, ce dernier se hâte d'accourir. Le vieux paysan le met au courant des événements : le prince Arthur est enchaîné à un poteau au bord de la mer. De peur d'envenimer la situation, Gros-Pierre décide d'aller visiter le prince Arthur seulement le lendemain matin.

Un peu avant neuf heures, le lendemain, Gros-Pierre caché dans la grange, en compagnie du vieux faucheur, voit sortir de la mer Élisabeth, la sœur du prince Arthur. Elle va, tout en traînant ses chaînes, s'agenouiller devant le prince et commence à le supplier de lui parler. Gros-Pierre se glisse secrètement vers la plage ; dès qu'il rejoint les chaînes, il met rapidement en place l'enclume, les deux chaînes, le ciseau . . . et pan ! La chaîne cède. Au même instant, une grosse vague déferle sur la plage ; on entend une sorte de plainte venant de la mer. Élisabeth évite de se laisser reprendre par la vague ; elle se retourne et saute au cou de Gros-Pierre en lui disant : « Sans toi, Gros-Pierre, je disparaissais à tout jamais ! »

Le prince Arthur pouvait enfin parler. « J'avais fait serment de me montrer sourd et muet jusqu'au jour où tu viendrais me voir ! Mon serment ne vaut plus : tu es enfin arrivé ! » Il raconte à Gros-Pierre les principales aventures de son voyage chez la vieille tante. Les deux anciens compagnons reviennent chez le roi en compagnie de la princesse Élisabeth. Gros-Pierre aborde le roi : « Naïf que vous êtes ! Vous aviez bien observé le portrait de la belle Élisabeth ?

– Certainement !

– Et vous avez pensé qu'elle s'était transformée en une femme si hideuse ? Vous auriez dû songer qu'il s'agissait d'une manigance malhonnête! Vous aviez condamné le prince Arthur à mourir lentement enchaîné à un poteau. Aujourd'hui, le prince Arthur parle et peut se défendre !

– Oui, poursuit Arthur, je parle et la voici ma vraie sœur !

– C'est bien celle-ci qui est sa sœur, affirme à son tour Gros-Pierre ! Mais ce n'est pas vous qui allez l'épouser, c'est moi ! Quant à la vieille tante, je vais m'en occuper ! »

Aussitôt, Gros-Pierre tranche la tête de la vieille et de sa repoussante fille. Peu après, il épouse Élisabeth, sœur du prince Arthur. Les noces ont duré trois semaines. Toute la population environnante, même les gens tordus et bossus, fut invitée aux réjouissances. Par hasard, je me présentai au château, lors de la noce. Je reçus un coup de pied dans le derrière et le conseil de venir vous raconter le récit.

LE PRINCE ARTHUR

Récit folklorique raconté à Sturgeon Falls, Ontario, le 4 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris vers 1908 d'un de ses oncles, Joseph Saint-Louis, dans la cinquantaine.

Enregistrement no 1312. Conte-type 403 III b, IV b, c, d, V (sœur en sirène délivrée par chaîne coupée sur enclume d'or), VI. Précédé de motifs empruntés au type 400 II a, b, et autres : sabre de vertu, etc . . .

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'étè' in roi. I' éta't tout seul avec deux d'sés enfants, le prince Arthur p'is la princesse Élisabeth. Mé', c'étè' in roi qui éta't . . . qui ava't pâs b'en b'en de pou'oèr : i' avè' enn' couronn' qu'était pâs mal [1] p'tite . . . in territoèr' b'en p'tit, p'i' enn' plaç' pauv'e.

Et p'i' i' y avè' in nommé Gros-Pierr' qui restè' avec lui, ça faisa't dés années, plusieurs années qu'i' restè' avec lui. In homm' b'en smatt' [smart] [2], in homm' fiab'e. De quoi c'qu'i' disa't, on pouva't s'fié' à lui. I' éta't d'parole.

Te'jours, d'enne affaire à l'aut'e, l'pauv' vieux roi, i' éta't pâs mal âgé, pâs mal palotte [3], et p'is le v'lâ pris d'guerre. P'i' i' s'ést fait' découronner net : i' a tout' pardu de quoi c' qu'i' ava't. Mé', i's gu'i ont laissé, sa vie, dés rentes ; i's gu'i dennè' assez pour viv' tout' la famill' sans misère.

Quand le prince . . . Arthur c'étè' in jeune homm' pâs mal smatt' ; et pui' i' â resté, oh ! t'oâs quatre ans, p'is son vieux pére ést mort. Le v'lâ t'ut seul, lui p'is sa sœur p'is Gros-Pierre. Gros-Pierr' resta't te'jou' avec 'és aut's. P'is quand son pére ést mort, avant d'mourir, i' dit : «Prince Arthur, i' dit, prends te'jours lés conseils de Gros-Pierre. I' dit, fais jamè' autrement, i' dit, quoi c'qu'i' t'dirâ d'faire ; parç' tu sé's, i' dit, Gros-Pierre, i' dit, c'st in homm' juste, honnête qu'on peut s'fié' à lui. I' dit, tâch' d'l'écouter ! » I' a promi' à son pér' de l'écouter.

Te'jours, que'que' année' après, pou'tant, lui, i' rôdait pâs b'en b'en; i' di' à Gros-Pierre : « 'Cou' [écoute] don, i' dit, si on s'greilla't d'in bâtiment p'is, i' dit,

---

1. *Pas mal :* Passablement, assez.
2. *Smart* (angl.) : Fin, gentil, aimable, habile.
3. *Palotte :* Lourd, qui manque d'agilité, de souplesse.

on alla't faire in voyag' su' 'a mer, i' dit, voèr du pays ! I' dit, me semb'e, i' dit, ça nous f'ra't du bien ; i' dit, çâ, i' dit, ça pâss'ra't l'temps.

– Ah ! Gros-Pierre : que c'ça vâ t'deunner çâ, allé 'oèr du pays ? Ça t'deunn'râ r'guien en tout' !

– Oué, i' dit, j'cré's b'en, i' dit, ça m'denn'ra't pâs grand-chose, mé' c'st égal, i' dit, écitte, i' dit, on trouv' le temps long. I' dit, si on alla't faire in voyag' de minme, i' dit, on voira't du pays, p'i' i' dit, en minm' temps, i' dit, ça . . .

– B'en, c'ést à ton goût, mé', i' dit, moé, i' dit, j'attaqu'ra's pâs çâ !

– Pourquoi ?

– Ah ! b'en, i' dit, tu sé's, i' dit, c'ést dangereux su' 'a mer !

– Oué, mé' on ést accoutumé, i' dit, su' 'a mer, i' dit. Voyons, voyons, i' dit, hein ! On vâ s'gréyer d'in bâtiment, on s'râ pâs longtemps, i' dit, in t'oâs quat' moâs.

– Oué, c'ést b'en correck. Çâ, i' dit, c'ést à ton goût ! Si tu veux gu'y aller, on vâ gu'y eller ! »

I's greille' in bâtiment p'i' i's partent. Et p'is te'jours, lés v'lâ partis su' 'a mer. Au bout' d't'oâs quat' moâs [mois] –i' avè' été à plusieurs plaç's du long d'leu' ch'min – in bon matin, i's s'levent ; tout' 'ta't tranquille, la mer 'ta't belle, b'en calme. Tout d'in coup, i' se sen [sent] attiré . . . leu' bâtiment toucha't qués'ment pâ' à l'eau, tant vit' qu'i' m'na't [mener][4] ! Pâs d'air, pâs d'vent, r'guien ! Te'jours, Pierre i' di' au Prince Arthur, i' dit : « O' a parti su' enn' méchant' piste, i' dit, quiens, lâ !

– Que c' c'ést qu'i' y â ?

– Tu trouv's pâs, i' dit, r'gard' çâ! I' dit, i' y â pâs d'vent, i' dit, tout ést tranquille, p'is r'gârd' çâ, i' dit, si on mène. I' dit, on touch' quésiment pâ' à la houle ; i' dit, la houle ést pâs forte, p'is 'gârde, i' dit, ça mène. I' dit, on ést attiré à que'qu' pârt, lâ, i' dit, par que'qu' chose, i' dit, que'qu' montagn' de pierr' d'a'mant [aimant], que'qu' chose ! Ah ! i' dit, on ést féni : j'voés çâ v'nir, lâ ! »

Te'jours, d'enne affaire à l'aut'e, on mène, p'is ça m'na't su' c'bord-lâ !

I' aparçoè' in île en avant d'és aut'es. I's gu'y alla'ent su' enn' moyenn' touche. « Quiens, r'gârde, i' dit, voés-tu l'île, lâ ? On vâ aller s'briser, i' dit, tout en morceaux là-d'dssus ; i' dit, o' ést féni ! Si on peut v'nir à bout de s'sauvé' 'a vie, i' dit, o' ést b'en chanceux. » I' éta'ent r'guien qu' tou' 'és deux.

Te'jours qu' d'enne affaire à l'aut'e, i' arrivent . . . juste avant d'arrivé' à l'île, lâ, on vâ dire, in mille, in mille et d'mi d' l'île, lés plét's [plates][5] de fer s'arracha'ent d'après le bâtiment : Paff ! su' l'île. I's s'collè' [collaient] après pareil

4. *Mener :* Aller rapidement.
5. *Plate* (angl.) : Lame, plaque.

qués'ment comm' su' l'a'mant [aimant]. I' arriv' là-d'ssus p'i' i' s'câss' tout' en morceaux. Gros-Pierre â fait' in saut d'côté ; p'is l'Prince Arthur était parti pour s'faire écrâser. Il l'â griffé par lés jueux [cheveux] p'i' i' gu'i a deunné in souign [swing][6] p'i' il l'â envoyé r'voler[7] su' l'île.

C'fait qu'i's mont'nt su' c'tte îl'-lâ tou' 'és deux. I' dit : « On ést b'en amanché[8], lâ ! P'is saprement[9] chanceux, i' dit, qu'on s'seill' [se soit] pâs cué [tué]. I' dit, enn' chanç' que j't'ai po'gné par lés jueux, toé, i' dit, tu t'faisa's tuer ! »

Te'jours, mont'nt sur l'île. Rendu lâ, i' dit : « Pourtant, i' dit, on commence à êt' amanché, lâ ! Çâ, i' dit, i' y â parsonn' qui vien écitt'. I' peut pâs v'nir aucun bâtiment ; i' dit, auquin bâtiment qui vien écitt', i' dit, i' s'câss' tout' i' s'bris' tout', p'is, i' dit, i's s'neill'nt [noient] tout'. P'is, i' dit, lâ, i' dit, o' ést amanché su' c'tte îl'-lâ, écitt', lâ, i' dit, on ést t'ut seuls tou' 'és deux ! R'guien qu' tou' 'és deux ! I' dit, o' ést parti écitt', i' dit, pour mourir dans longueur [langueur]. Môseuss' d'affére, i' dit, on l'â r'guien d'quoi manger : tout' quoi c'qu'on ava't, i' dit, ést neillé : ô' â p'us r'guien !

– Ah ! b'en, i' dit, 'cou' don, i' dit, c' tu veux faire ? »

I' ont pâssé la nuit' su' l'bord d'l'île, lâ, du long dés â'b's [arbres]. L'lend'main matin, i' s'réveille. Gros-Pierre i' dit : « Pourtant, i' dit, fau' asseillé' à s'débatt' de que'qu' magniére ! I' dit, faut pâs mourir écitt' !

– B'en, i' dit, ô' ést pri' écitt' ; quoi c'tu veux fére ? »

Commence à rôdailler[10] su' l'île. Ça fait comm' l'aut'e, lâ, frappe enn' p'tit' route. « Quiens, i' dit, r'gârde ! I' y â que'qu'in, i' dit, écitt' !

– L'Prince Arthur dit : comment çâ ?

– B'en, i' dit, r'gârde, i' dit, dé v'où c' qu'i' y â parsonne, i' dit, i' y a pâs d'route ! I' y â que'qu's-uns, i' dit, écitte. I' dit, on vâ allé' 'oèr à l'aut' bout', voèr ! »

Ç'avait pâs long, c'tte îl'-lâ. Marche, marche . . . marche. Pluss' qu'i' alla't, plus qu'la route éta't belle. Arrive à l'aut' bout'. In vieux, lâ, dan in p'tit camp'ment. Ça faisa't dés années p'is dés années que c'vieux-lâ 'ta't lâ. « Quiens, i' dit, bonjour, Gros-Pierre, bonjour, Prince Arthur !

– Bonjour ! Comment ça s'fa't, i' dit, vous m'connaissez ?

– Oué, i' dit, j'conna's tout l'monde !

– J'conna's tout l'monde ?

---

6. *Swing* [to] (angl.) : Donner un swing : Imprimer à quelqu'un ou à quelque chose une poussée qui fait virevolter.
7. *Revoler :* Être projeté.
8. *Amanché* (être bien) : Être dans de beaux draps, dans une situation difficile.
9. *Saprement :* Adv. employé en guise de juron ; il équivaut à maudit.
10. *Rôdailler :* Fréquentatif de rôder : courir çà et là.

– I' dit, i' vous é' [est] arrivé in moyen naufrage, i' dit, hier soèr, hein ?

– Oué ! Tout' câssé, tout' brisé ; i' dit, encôr' b'en chanceux qu'on s'seill' sauvé 'a vie ; mé', not' vie . . . not' vie ést pâs sauvée encôre ! Comment faire, i' dit, pour sortir d'écitte ? I' dit, i' y a pâ' auquin bâtiment qui vâ v'nir écitt' !

– Non ! pâs d'bâtiments qui sont capab's de s'rend'e écitt'. Si i's s'rende' écitt', i's s'câss'nt tout', p'i' i' dit, tout' dispara't. I' dit, vous devé' a'oèr faim ?

– Oué ! »

I' gu'ieu' z-â deunné in lonnch [lunch] [11]. In coup [12] qu'i' o' eu mangé, b'en, i' dit : « Asteur, i' dit, j'ai que'qu' chose à vous conter. Et's-vou' honnête, i' dit, vous aut'es ?

– Oué, i' dit, o' ést honnête . . . Gros-Pierre.

– Oué ! Quant z-à toé, i' dit, j'peux m'fié' à toé, i' dit, 'ienqu' par ta physionomie, mé', i' dit, l'Prince Arthur, lui, i' dit, j' sé's pâs, i' dit, si j'pourra's m'fié' à lui. I' dit, vous avez pâs la minm' physionomie tou' 'és deux ! I' dit, c'st égal.

I' dit, m'âs vous denner chequin in jual [cheval] ; i' r'vol' dans lés airs pareil comme in oéseau ; i' marche à terre pareil comm' lés aut's. Si vous êt's pris pour travarsé' enn' riviére, travarser su' 'a mer, n'importé v'où, i' dit, vous allez partou' avec çâ! I' dit, m'âs vous deunner chequin in sâb' de vartu. Vous pouvez combatt' aucun' guerr' qu''a soeill' pâs . . . d'la magniér' qu' ça soeill'. . . p'is quand minm' qu'i' y en a'ra't dés milguions [millions] p'is dés milguions, p'is dés milguions ; d'inqu' d'in coup, i' dit, vous tuez tout' que c'qu'i' y â lâ ! C'ést dés sâb's de vartu. Mé', i' dit, vous batt' pour la justice ! Pâ' arrivé' à in aut' qui vous fait r'guien, p'is, i' dit, l'bûcher. Non, non, non, non ; mé', i' dit, pour la justice. Vous allé' arrivé' à enn' place, i' dit, mettons qu'i's sont en guerre. I' y en â te'jour' in, soit su' in bor' ou su' l'aut'e, i' dit, qu'ést dans l'tort. B'en, i' dit, vous prendrez pour la justice. P'is, i' dit, j'veux, i' dit, qu'vous soyé' écitt' au bout' d'in an et in jour, jour pour jour, heur' pour heure, menut' pour menute : arrivez juste en temps. P'is, i' dit, si vous fait's tel que j'vous dis d'faire, i' dit, ce joual-lâ s'râ à vous aut's, v's en f'rez quoi c'vous voudrez, p'is, i' dit, vot' beau sâb' de vartu s'râ à vous aut's. Mé', i' dit, si vous fait's pâs tel comm' j'vous ai dit d'faire, i' dit . . . faut pâs qu'vous marguiez [mariez] ; faut vous restiez tou' seu's [seuls] comm' v's êt's lâ. B'en, i' dit, j'vous ôt'rai tout', i' dit, vous mourré' en longueur [langueur].

– Gros Pierre, b'en, i' dit, moé, i' dit, j'su's capab' quiend' [tenir] ma parole !

– Toé, i' dit, l'Prince Arthur ?

– I' dit, oué, j'su's capab'e.

– Bon ! . . . »

---

11. *Lunch* (angl.) : Léger repas, collation.
12. *Un coup que :* Après que . . .

I' leu' deunn' chequin cés deux jouaux [chevaux] lâ, p'i' in sâb'e, prend la dat' qu'i's parta'ent, p'is r'venir à la minm' date, à la minme ... à peu prè' à la minm' heure. P'is : « Asteur, i' dit, j'vous ai denné, j'vous ai dit que c'c'ést vous deviez faire : vous batt' pour la justice, p'i' écitte au bout d'l'année !

– All raït [all right].[13]

– I' dit, j'vous souhait' bonn' chance, tou' 'és deux ! »

Saute' à joual p'is lâ, good-bye [14] ! Ah ! dji ! C'était pareil comme in oéseau dan 'és airs ... On gu'y vâ de c'bord-lâ !

Te'hours, i' arrive' à terre, s'mette' à terre, p'is lés v'lâ partis pareil comm' dés jouaux, bon pâs ... i' alla'ent d'place en place, et p'is ... i' arriv'nt dan enn' p'tit' ville, in soèr, vers quatre heures. Tout été' en deuil partout : dés drapeaux noèrs, p'is dés flaï [flags] [15] noèrs, partou' et partout, partout. Pâss'nt dan 'a ville ; i' arrive' au château, l'château d'in roi qu'i' y ava' lâ. I' été' assis su' l'balcon avec sa princess' p'i' i's brâillè' à chaud's larm's tou' 'és deux. Gros-Pierr' dit : « I' y â que'qu' chose écitte. » I' arrête.

L'vieux roi : « B'en, i' dit, deux gens's d'arme' étrangers !

– Oué, deux gens's d'arme' étrangers ! Dit's-moé don, i' dit, pourquoi c'que c'é', i' dit, qu'vous pleuré' à chaud's larmes, p'i' i' dit, qu'vot' ville, i' dit, ést toute en deuil de minme ?

– B'en, i' dit, j'voés b'en qu'vous ête' étrange ennéfette [16], i' dit, d'la magniér' j'vous ai dit t't à l'heure. I' dit, lés païens s'en viennent, lâ ; i' ont dés milguions p'is dés milguions d'homm's sou' 'és armes, p'i' i' dit, i's veul'nt tout' nous mett'e à mort.

– I' ont-i's raison pour çâ ?

– Non ; i' dit, c'ést dés héritiques, çâ, i' dit, du mond' de c'que ça pâs d'raison !

– I' dit, pour quelle raison, i' dit, qu'i's veul'nt tout' vous mett'e à mort, de minme ?

– B'en, i' dit, c'ést dés héritiques, ça a pâs de r'ligion ; p'is, n'us aut'es, i' dit, en caus' qu'on â enne r'ligion, i' dit, i's sont pâs contents de d'çâ ; i' dit, i's voudra'ent, i' dit, qu'on lâch' not' religion p'is, i' dit, s'rangé' avec 'és aut's ; p'i' i' dit, on veut pâs, p'i' i' dit, i's vont tout' nous mett'e à mort !

– Oué ; i's sont-i's loin de d'citte ?

---

13. *All right* (angl.) : Très bien ; entendu !
14. *Good-bye* (angl.) : Au revoir ! Adieu !
15. *Flag* (angl.) : Drapeau, banderolle.
16. *Ennefette :* En effet.

– Ah ! i' dit, c'ést pâs b'en b'en b'en loin ; c'st 'ted b'en, i' dit, enn' quinzain' de mill's de d'citte. I' dit, d'main matin, i's sont supposés d'êt' écitte à neuf heures, p'is, i' dit, i's vont tout' tuer, femmes, enfants, tout' câsser, briser partout.

– Oué, b'en, i' dit, ô' ést pâs gros [17], o' ést r'guien qu'deux. Mé', i' dit, on peut vous porter main-forte.

– Oué ; quoi c'que ça peut deunner ?

–All right ! Mé', i' dit, on vâ asseillé' à vous deunner victoère.

– Ouè ? »

Te'jours, i' ont couché lâ, c'soèr-lâ. L'lend'main matin, i' éta'ent supposés d'êt' lâ vers neuf heures. Te'jours, i' éta't huit heures. L'vieux roi rôdâilla't su' in bord p'is su' l'aut'e. Gros-Pierr' p'is Prince Arthur i' dit : « Vous avez b'en d'l'air êt' inquiète, i' dit ?

– J'cré's b'en, i' dit, j'peux b'en êt' inquiète, i' dit, l'armée ést pâs loin d'édcitt', p'is, i' dit, qui s'en vien à grands pâs !

– Bon, b'en, i' dit, si vous ête' inquiète, i' dit, restez tranquille, i' dit, on vâ allé' 'és trouver, p'i' i' dit, on vâ prend'e arrang'men avec 'és aut's, de que'qu's magniéres. »

Saut'nt dans l'cârrosse, p'i' i's partent. Coup qu'i' ont fait in p'tit bout', l'vieux roi di' à 'a princesse : « Oui, i' dit, deux beaux fins, çâ ! Deux hommes, i' dit, aller combatt'e in armée comm' çâ! Ah! i' dit, tu peux t'appareillé' à mourir, i' dit, ma fille ! I' dit, ô' ést fini ! »

I' arrive' à l'armée, 'és aut's ; d'mande' au capitain' pour quelle affair' qu'i' voula't fair' tuer c'mond'-lâ ? I' dit : « O' en est tanné [18], p'i' i' dit, on vâ tout' détruire !

– B'en, i' dit, t'és mieux, i' dit, d'changer ta chiqu' de bord, [19] parce, i' dit, on vâ t'fére 'a guerre, n'us aut'es !

– Ah ! fair' la guerre, i' dit. »

Command' son armée à tirer d'ssus. Dzuss ! 'Ienqu'in coup d'sâb'e ! Tout' 'tè' à terre, p'i' i' on 'ienqu' laissé l'capitain' debout . « Pouss'-toé i' dit, au plus vite, i' dit, on vâ t'fér' la djob, toé 'ssi ! »

I's r'vir' de bord. Le vieux roi s'attendè' à voèr v'nir le drapeau dés païen à 'a grand course. Quoi c'qu'i' aparçoè' v'nir ? Sés deux soldâts, Gros-Pierr' p'is Prince Arthur avec chequin in p'tit drapeau, qui v'na'ent, p'i' i's s'en v'na'ent, lés juau' en dansant. « B'en, r'gârde, r'gârde, i' di' à 'a princess' quoi c'qui s'en vien, lâ ! I' dit, j'a'ra's jamais pensé çâ, i' dit, enne affair' de minme ! Deux hommes, i' dit ! »

---

17. *Gros* (pas) : Peu nombreux.
18. *Tanné :* Fatigué, saturé.
19. *Change ta chique de bord :* Abandonne ton projet.

I' arrivent, p'i' i' dit : « Victoère, i' dit, Sir' mon roi !

– Ah ! i' dit, ça peut pâ' arriver !

– Ah ! oui, i' dit, i's sont tout' morts ! R'guien que l'capitain' qui â resté d'bout', i' dit. Tout' le ress' ést mort !

– Ouè ?

– B'en, i' dit, n'us aut'es, i' dit, on s'bât pour la justice. Si vous aviez pâ' eu justice, i' dit, on s'a'ra't pâs battu pour vous ; i' dit, on l'a'ra't pris l'côté dés aut's. Mé', i' dit, vous voulié' avoèr la justice, p'is çâ, c'ést dés païens, p'i' i' dit, en caus' d'leu' r'ligion, i' dit, i' voula'ent pâs devirer d'bord. Vous avez qu'nu [tenu] vot' bout', p'i' i' dit, vous avez b'en fait', p'is, i' dit, vous devié' avoèr justice ; b'en, i' dit, on vous â deunné justice !

– B'en, i' dit, asteur, i' dit, le roi i' dit, vous partirez pâs d'minme, i' dit, vous aut's ! Vous allez pâsser, i' dit, in deux t'oâs s'maines, in moâs [mois], i' dit, avec n'us aut'es ; i' dit, vous devriez fair' b'en du voyageage[20], vous . . .

– I' dit, pâs mal !

– B'en, i' dit, vous allez vous r'posé' enne escousse !

– Ah ! b'en, i' dit, c'correck ! I' dit, on peut b'en prend'e in r'pôs ! »

La princesse avè' in œil su' l'Prince Arthur : Oh ! ouatch ât [watch out][21], c'ta't pâs d'cinq cennes ! Alle éta't te'jour' alentour. Gros-Pierre, i' di' au Prince Arthur, i' dit : « Écoute ! Fè' attention à toé, i' dit, toé !

– Ah ! i' dit, fére attention !

– I' dit, tu sé's quoi c'qu'on â promis ? D'êt' lâ, i' dit, à tell' date, jour pour jour, p'i' i' dit, folla't pâs s'marquier ! Fè' attention ! Pâs fair' la folie de t'marguier, parç' qu'i' dit, t'és féni !

– Ah ! i' dit, i' y â pâs d'danger ! »

To'jours d'in moâs d' temps, i' y â pâs mal de jâsag' qui s'fa't ; p'is le v'lâ en amour avec la princesse, lui 'ssi, i' s'marie, l'Prince Arthur lui 'ssi, s'marie. « Tu voés, i' dit, quoi c'qu'i' y â arrivé ! J'teul l'ava's dit. Mé' non !

– Ah ! b'en, i' dit, 'cou' [écoute] don. I' dit, si j'su's ôbligé d'mourir lâ, b'en, i' dit, j'mourrai !

– B'en, j'te laiss'rai pâs mourir lâ, i' dit. Moé, i' dit, m'âs quieind' ma promess' jusqu'au bout' ; i' dit, j'te ramèn'rai avec moé ; mé, i' dit, tu vâs tout' pard'e, i' dit, de quoi c'que t'ava's !

– Oué ! c'b'en correck !

---

20. *Voyageage :* Action de voyager souvent et en beaucoup de contrées.
21. *Watch out* (angl.) : Attention ! Prenez garde !

– B'en, i' dit, moé, i' dit, j'pâs pour rester b'en b'en b'en longtemps, i' dit, faut que j'faiz' la route ; i' dit, faut que j'voeill' du pays. I' dit, au bout du tem [temps] arrivé, i' dit, j'viendrai t'prend'e écitte, i' dit, en temps, i' dit, pour êt' rendu lâ.

– Oui ! »

Gros-Pierr' pârt. L'princ' ress' lâ avec le vieux roi p'i' 'a princesse ; ça s'trouva't sa femme : i' éta't marguié ! Le temps que Gros-Pierre â 'té parti, à tout's lés deux t'oâs moâs, i' v'na't faire in tour, pâssè' enn' journée avec. Tout alla't b'en ; tout alla't su' 'és roulettes !

To'hours, le bout du tem [temps] arrivé, Gros-Pierre eur'ssout : « Hein, i' dit, és-tu paré ?

– I' dit, oué ! »

Saute' à joual [cheval] ; en l'disant, i' éta'ent rendus jusqu'au vieux. « B'en, i' dit, vous êt's b'en francs, b'en honnêtes ! I' dit, vous avé' arrivé, i' dit, menut' pour menute. Toé, i' dit, Gros-Pierre, i' dit, t'és b'en p'us honnêt' que l'Prince Arthur. L'Prince Arthur, i' dit, i' ést pâs pire, pâs pire ! I' dit, i' â sui' [suivi] sés command'ments partout ; i' dit, quoi c'qu'i' vâ folloèr qu'i' faize. Mé', i' dit, i' a pâs désôblié [désobéi], mé', i' â été s'marguier !

– Ah ! i' dit, c'ést vrè', i' dit, i' s'ést marguié.

– B'en, i' dit, asteur, i' dit, vâ fo'èr [falloir] que j't'ôte, i' dit, quoi j' t'ai deunné. P'is, i' dit, si ton ami, i' dit, Gros-Pierre, i' veut t'emm'né' avec lui, c'ést b'en correck ; mé', si i' veut pâs, b'en, i' dit, tu vâs mourir écitte en longueur [langueur] !

– Gros Pierre, b'en, i' dit, savez b'en, i' dit, j'peux pâs l'laissé' écitt' ; j' m'âs l'emm'ner.

– All right ! »

I' embarqu'nt tou' 'és deux, p'i' houp ! P'i' i's s'en r'tourne'. I' arriv'nt lâ, lâ. La princesse était content' de l'voèr ; ça faisa't pâs b'en b'en longtemps, mé', 'a s'attenda't p'ted b'en qu'i' éta't pour rester lâ. C'ést s'lon l'idée qui a'ra't pâssé à Gros-Pierre. Te'jours, Gros-Pierr' pâsse enn' coupeul [couple] de jours lâ. « B'en, i' dit, asteur, i' dit, faut que j'parte, mé', i' dit, j's'rai pâs b'en b'en longtemps : deux moâs, t'oâs moâs, i' dit, dans l'plus long, p'is j'viendrai fére in tour, i' dit, 'oèr comment c'que tu t'arranges. »

Mé', sa sœur, qui éta't restée, lâ, é v'où c'qu'i' ont parti de d'chez eux, lâ ... ils l'ava'ent mi' en pension su' eunn' de sés tantes. Mé', i' gu'i pensa't p'us. I' eumè' assez c't all'-lâ qu'i' pensa't p'u' à sa sœur. Bon ... !

Te'jours, dés habits, ça dur' pâs tout l'temps, çâ ! I' avè' ôté in habit qui éta't parcé [percé], déchiré, p'i' i' avè' accroché çâ dan in ... enn' ched [shed] [22], comme

22. *Shed* (angl.) : Hangar, remise.

in hangâr ; et p'is, i' y avè' eunn' dés sarvantes, quand 'a voya't du linge accroché d'minme, 'a fouilla't d'dans, pou' 'oèr si i' y ava't pâs que'qu' chos' dedans.

Enn' bonn' journée, te'jours, 'a s'adeunne à aller dan 'a ched p'i' alle aparçoè' c't habit-lâ, l'habit du Prince Arthur, et p'is, 'a trouve in portr'a't [portrait] dans la poch' de côt' [coat][23] du Prince Arthur, in portra't d'enn' créiature [créature][24]. Enn' bell' princesse ! Quett' chose . . .! P'is l'vieux roi, i' était veuve, lui, lâ ! I's partent 'a s'en vâ montrer çâ à son pére, ce portra't-lâ. « B'en, i' dit, tu parles, i' dit, d'in beau portra't ! C'ést 'ted b'en, i' dit, que'que amie, i' dit, qu'i' avè' en que'qu' pârt. »

Te'jours, parl' de d'çâ au Prince Arthur. « B'en, i' dit, montrez-moé-lé don, i' dit, c'portra't-lâ ! » En gu'i montrant l'portra't, i' ést v'nu 'és yeux pleins d'eau : lés gross's larm's qui coula'ent. « C'vous avez, i' dit ? Ça vous fa't b'en d'peine, i' dit, d'vous montrer c'portra't-lâ ?

– Non ; i' dit, ça m'fa't pâs d'peine ! I' dit, j'su's b'en contente, mé', i' dit, çâ, i' dit, j'gu'i pensa's p'us. C'é' enn' de més sœurs, i' dit, çâ. J'ai 'ienque c'sœur-lâ, p'is, i' dit, j'gu'i pensa's p'us.

– C'ést vot' sœur ?

– Oué, c'ést ma sœur ! I' dit, quand j'ai parti, j' l'ai mi' en pension su' eunn' de més tantes ; p'is, i' dit, l'idée m'â parti d' su' elle, i' dit, lâ, j' m'adeunna's p'us . . . Par chanç' que j' m'adeunnè' à a'oèr c'portra't-lâ, i' dit, j' l'a'rè' ô'bliée complèt'ment !

– C'ést vot' sœur, çâ ? B'en, i' dit, vous allé' 'a charcher, p'is vous allez l'am'né' écitt' ! Vous savez, i' dit, moé que j'su's veuve. Foi de roi que j'suis, i' dit, m'âs la marguier ! Allé' 'a charcher. Ça coût' de quoi c'que ça coûte ! »

I' greille in bâtiment, p'i' i' pârt. Te'jou's, d'enne affaire à l'aut'e . . . i' r'ssout là. I' rent'e . . . Il l'avait mi' su' sa tante, en pension. I' été' accoutumé, lui, i' connaissa't b'en sa tante. Rent' tout drette. I' d'mande, i' dit : « De v'où c' qu'ést ma sœur Joséphine [Élisabeth] ?

– B'en, 'a dit, 'a ést dans sa chamb'e lâ, 'a dit, 'a ést après s'changer[25].

Rent' dans sa chamb'e: 'a été' apras s'changer ; lâ, la v'lâ mortifiée: rentrer dans sa chamb'e, 'a été' apras s'changer ! « Dehors, 'a dit, toé ! Vâ-t-en d'écitte ! » All' le r'connaissa't p'us. Ça faisa't plusieurs années qu'i' éta't parti su' son voéyage. I' dit : « 'Cou' don, i' dit, tu me r'conna's pâs, i' dit, l'Prince Arthur ! » 'A se r'vir' de bord p'i' all' l'â po'gné par le cou, p'i' all' l'â embrassé. 'A éta't b'en content' de l'voèr ! 'A dit : « J'pensa's qu' t'éta's mort : j'ava's jamè' eu ni vent ni nouvell' de toé ; 'a dit, j'te pensa's mort !

---

23. *Coat* (angl.) : Habit, blouse, veston.
24. *Créature* : Femme, fille.
25. *Changer* (se) : Changer de vêtements.

– I' dit, lâ, i' dit, j'su's v'nu t'charcher ; i' dit, j'su's dans tell' tell' place. J'su's marguié, i' dit, j'ai marguié enn' princesse, p'i' i' dit, j'ava's ton portra't dans ma poche, p'is, i' dit, à ôter cés habits-lâ, i' dit, pour en mett' d'aut'e, i' dit, la fille engagére [26], i dit, 'a a trouvé c'portra't-lâ. Si alle ava't pâs trouvé c'portra't-lâ, i' dit, j'cré's b'en que j' t'a'rè' ô'bliée. B'en i' dit, le roi, i' dit, i' m'â envoyé t'charcher, p'i' i' a dit : Foi de roi que j'suis ! i' dit, vâ 'a charcher p'is m'âs la marguiér ! I' dit, tu vâs marguier le roi !

– Ah ! b'en, 'a dit, c'ést correck ! »

Mé', la vieille, lâ, sa tante, lâ, alle avè' enn' fill' qu'éta't lait' comme in péché mortel : c' 'ta't pâs r'gardab' qués'ment ! « B'en, 'a dit, Prince Arthur, 'a dit, si t'emmèn's Josephin' d'avec moé, 'a dit, moé 'ssi, 'a dit, j' gu'y vâs !

– Oué ! i' dit, vous pouvez v'nir, mé', i' dit, j'veux pâ' avoèr vot' fille, par 'zamp' ! J'veux pâs qu'vous emm'nez vot' fille.

– J' l'emmèn'rai pâs, lâ !

– C'ést trop laid, i' dit, c'ést pâs r'gardab'e, çâ ; j'veux pâs qu'vous l'am'nez !

– 'A dit, j' l'emmèn'rai pâs.

– Ah ! i' dit, c'st ô ké ![27] M'âs vous emm'ner d'abord que[28] vous l'emmèn'rez pâs. »

La vieill' prenn enn' grand valise, p'i' 'a la renfarm' dan 'a valise, 'a gu'i à deunné dés trous d'air pour qu"a v'na't prend l'air pour pâs qu"a étouffe, pact' [paquette] plusieurs valises ; p'is quand 'a ést parée à partir, elle embarqu' su' l'bâtiment, tout eul bagage avec 'és aut's, p'is lâ, i's parte' en plein' mer.

On vâ êt'e à peu près 'ted b'en, on vâ dire, sept à huit jours... La vieill' se prom'na't su' l'bord du bâtimen avec sa gness' [nièce] Margu'rite, promène écitt', promèn' lâ. P'is l'Prince Arthur, i' éta't dans sa chamb'e lui, lâ, su' l'deck[29] du bâtiment, p'i' i' gu'i envia't çâ.

Margu'rit' s'trouve éloignée d'la vieille, la vieill' gu'i lâche in cri : « Viens don 'oèr, viens don 'oèr, viens don 'oèr quoi qu'i' y â écitte, 'a dit, Margu'rite ! Viens don 'oèr quoi c' qu'i' y â écitt' ! » Alle arrive à 'a cours' p'i' 'a gu'i denne enn' poussée : Plouk ! à 'a mer ! V'lâ Margu'rite à 'a mer ! L'Prince Arthur l'â vue. « Quoi c' vous avez fait' lâ ? I' dit, vous avez transporté, i' dit, ma sœur à 'a mer ? J'sé's pâs, i' dit, quoi c' qui m'quient [retient], i' dit, d'vous flamber la tête !

– Voyons, voyons, 'a dit, Arthur ! C'st enn' bad loqu' [bad luck][30], 'a dit, qu"a a eue : c'ést pâs d'ma faute ! »

---

26. *Engagère* (fille) : Servante, domestique.
27. *O.K.* (ô ké) : Formule américaine pour dire : entendu, c'est très bien.
28. *D'abord que* : Pourvu que, puisque.
29. *Deck* (angl.) : Pont.
30. *Bad luck* (angl.) : Malchance.

En tumban à la mer, i' â des sirènes, dés serèn's dan 'a mer, lâ ; i's l'ont po'gnée p'i' i's l'on emm'née dans l'fond d'la mer avec 'és aut's. La v'lâ pri' [prise], lâ, enchaînée dans l'fond d'la mer !

In bon moment deunné, mon Prince Arthur été' encanté, p'i' i' dorma't. La vieill' le ouatchè' [to watch]. 'A r'ssou'[31] à lui avec deux revolveurs, in chaqu' main, avec sa fill' qu'éta't si laide, lâ. 'A dit : « Prince Arthur, 'a dit, tu vâs dir' que c'ést ta sœur, c't all'-lâ ; ou b'en, 'a dit, j'te flamb' la têt' drette écitt' !

– J'pâs capab'e, i' dit, d'dire, çâ, qu' c'ést ma sœur !

– 'A dit, m'âs t'flamber la tête ! T'a'râs jamè' in pouç' de vie de pluss' ! Vâs-tu l'dire, 'a dit, qu' c'ést ta sœur ?

– Non, je l'dirai pâs ! Mé', i' dit, m'âs faire enne affaire. I' dit, m'en vâs fair' sarment, j' m'â' êt' sour' et muett', jusqu'à temps qu'Gros-Pierr' vienne à moé !

– Ah ! b'en c'st âll right. »

Te'jours, que'qu's jour' après, i' arrive au quai [ké] du roi. Le roi s'en vien à leu' rencont'e a'ec enn' belle 'oéture, dés beaux jouaux [chevaux]. Quoi c'qui débarque ? La vieill' p'is l'Prince Arthur avec c'bétail-lâ, écitt' : c'éta't laid, c'éta't pâs r'gârdab'e ! Le roi i' di' au Prince Arthur, i' dit : « C'ést pâs vot' sœur, çâ ?

– Mot' ! pâ' in mot !

– Voyons, i' dit, Prince Arthur, i' dit, c'ést pâs ta sœur, çâ ?

– Pâ' in mot.

– La vieille 'a dit, j'sé's pâs, 'a dit, quoi c' qu'i' gu'i â arrivé, 'a dit, i' a tumbé sour' et muett', 'a dit, i' comprend p'us r'guien ! J'sé's pâs quoi c' qu'i' gu'i â arrivé ! Alle a di' oui ; c'ést sa sœur, çâ ! »

Ah ! . . . b'en, i' éta't b'en amanché, lâ! «Ah! ah! me v'lâ b'en amanché, lâ ! B'en, i' dit, j'ai dit : Foi de roi que j'suis, i' dit, qu' j'la mariera's ! B'en, i' dit, m'â' vâ' 'a marguier ! »

Il l'â marguiée. V'lâ c'te guibou-lâ [ce hibou-là] marguié a'ec le roi ! Et puis, la princesse, la femm' de Prince Arthur, lâ, ah ! . . . 'a pleura't jour et nuit' pour enne escouss' de l'oèr amanché d'minme ! « B'en, 'a dit, c'ést enne affair' tirrib'e, 'a dit ! In homm' si smatt' [smart], p'i' êt' amanché comm' çâ ! P'is, i' attend r'guien, i' comprend r'guien, i' parl' p'us ni r'guien ! Ah . . . ! »

Te'jours, la vieille, all' l'sava't qu' c'éta't pas pour durer tout l'temps, çâ. 'A dit : « I' â fait' sarment qu'i' s'ra't sour' et muett' jusqu'à temps qu' Gros-Pierr' vienne à lui ; mecqu' Gros-Pierr' vienne, b'en, 'a dit, lâ, i' vâ parler, par 'zamp'e ! 'A dit, deunn'-toé don, ' dit, on vâ s'trouver pris ! » 'A commencè' à tirer dés plans.

---

31. *Ressoudre :* Arr er, survenir.

Le roi, i' ava't dés beaux jouaux [chevaux], dés jouaux d'selle, dés jouaux... tout's sort's de jouaux. In matin, d'bonne heure, 'a griffe in sâb'e, p'i' 'a s'en vâ à écurie, p'i' 'a 'n en cue [tue] douze. 'A s'en vien au lit du Prince Arthur a'ec le sâb' tout' bêurré d'sang, p'i' 'a gu'i met l'sâb'e au côté d'lui, p'i' 'és mains tout's bêurrées d'sang.

'A r'ssou' à la course : « Sir' mon roi, 'a dit, Prince Arthur a 'té dan écurie, p'i' 'a dit, i' a cué [tué], 'a dit, douz' de vos plus plus beaux jouaux. 'A dit, j'ai 'té 'oèr dans sa chamb'e, p'is son sâb' ést au côté d'lui, tout' bêurré d'sang, p'is dés mains tout's bêurrées d'sang.

– Ah ! i' dit, quoi ça m'fa't, çâ, i' dit, moé ? C'st à lui cés jouaux-lâ ! Tout' quoi c'que j'ai écitte, i' dit, c'ést à lui ! C'st tout' à lui, çâ !

– Ah !... » La v'lâ b'en amanchée !

Te'jou's, que'qu' tem [temps] après – ça faisè' in an, in an et d'mi... Gros-Pierr' tarda't tout l'temps de v'nir : i' comprena't pâs çâ – sa femme, la lait' [laide], lâ, mé' alle â in beau p'tit gârs. Ah ! le vieux roi éta't content ! « Kâline ! i' dit, co' minm' qu' c'ést in monss'e [monstre], i' dit... mé', i' dit, j'ai in beau p'tit gâ' ennéoué [anyway][32]. »

Ah ! La vieille 'a dit : « On vâ 'ted b'en v'nir à bout trouver que'qu' chose, en ell' minme, pour s'en débarrasser du Prince Arthur ! Si Gros-Pierr' peut pâs r'ssoud' tout d'in coup ! » 'A pren enn' scie, enn' journée... dan enn' nuit', p'i' 'a s'en vâ dans son varger [verger] ; i' avè' in beau varger. Coup' tout' ! I' ést pâs resté in â'b' debout' ! Tout coupé ! 'A dit : « C'Prince Arthur-lâ, 'a dit, j'sé's pâs, 'a dit, quoi c'vous allé' en faire ? 'A dit, c'st effréyant, l'aut' jour, 'a dit, i' a cué douz' dés plus beaux jouaux, p'i' 'a dit, c'tte nuit', 'a dit, i' a tout' faite eul tour du varger, 'a dit, i' y a pâ' in pommier d'bout' ; tout ést à terre !

– C'fa't qu'i' dit : c'ést à lui, çâ ! »

La vieille 'a dit : « Comment c'qu'on vâ amancher notre affaire ? » Enn' bonn' journée, 'a s'trouva't tout seule avec sa fille : « T'sé's, a dit, vâ fo'èr fair' que'qu' chose ! 'A dit, j'en ai in idée, 'a dit, moé, lâ, 'a dit, d'prend'e in po'gnârd, p'is, 'a dit, tuer ton enfant ! Lâ, 'a dit, çâ, ça vâ gu'i toucher : il l'eum' b'en gros, 'a dit, son enfant ! Ça vâ gu'i toucher, p'i' i' vâ 'ted b'en, 'a dit, gu'i faire ôter la vie ou b'en l'sortir, j'pense, 'a dit, te'jours ; 'a dit, m'â' aller m'ner l'po'gnârd dans sa chamb'e, p'i' 'a dit, j' m'âs gu'i bêurrer lés mains d'sang. Ça vâ gu'i pâsser su' l'dos, 'a dit, c'ést in affair' çartain. » Te'jou's, all right ! Ça vâ comm' çâ !

To'jours, dans la nuit', ma vieill' s'en vâ au barceau du p'tit. Bzzi! 'a gu'i pâss' çâ, 'a bêurrait çâ, alle emmèn' çâ p'i' 'a gu'i bêurr' lés mains, p'i' 'a pârt. Au p'tit jour, le matin, 'a s'leve, 'a s'en vâ au barceau... In cri : « Le p'ti' ést mort ! Çâ, 'a dit, c'ést pâs d'aut' que l'Prince Arthur qui l'â cué !

– Le roi dit : J'pens' pâs que c'soeill' le Prince Arthur !

32. *Anyway* (angl.) : Quand même, tout de même.

– V'nez, on vâ allé' 'oèr ! »

Rent'e a'ec le vieux roi dans sa chamb'e ; i' aparçoè' le po'gnârd plein d'sang, lés mains du Prince Arthur tout's bêurrées d'sang. « B'en, i' dit, c'ést lui ! » Le vieux roi voula't l'tuer, p'i' elle, 'a s'lanç' devant . . . sa fille, la femm' du Prince Arthur ; 'a dit : « C'ést pâs lui ! P'i' 'a dit, vous avez pâs l'droit d' gu'i ôter la vie ! 'A dit, mettons, 'a dit, que l'po'gnâr' ést lâ, p'is que lés mains bêurrées d'sang. B'en, 'a dit, vous êt's pâs capab' d' l'am'né' en cour, 'a dit, parsonn' l'â vu. 'A dit, vous l'mettrez pâ' à mort ! » Ah ! b'en, la vieille étè' en beau kâlin, lâ !

Te'jours, quoi c' qu'i' ont fait' ? I' parl't pâs, i' attenda't [entendait] r'guien ! Ils l'ont pris p'i' ils l'on emm'né du long d'la mer, p'i' i's gu'i ont planté in pôteau dan 'a terr' su' l'bord d'la mer, lâ, p'i' ils l'on enchaîné, lâ ; mourir à longueur [langueur] : r'guien d'quoi manger, r'guien d'quoi à boére, p'is l'eau d'la mer, c'éta't tout ; i' éta't te'jour' au râ' [ras] 'a mer !

Le v'lâ planté lâ, en plein saleil, à tout's sort's de temps. Elle, alla't l'oèr tou' 'és jours ; mé', i' voula't pâs qu'i's gu'i deunne' à manger. Pâ' enn' bouchée : folla't qu'i' meure en longueur [en langueur] !

I' attenda't pâs parler de Gros-Pierre, pâ'-en-tout'. In bon matin, quoi c' qu'i' r'ssout su' l'bord d'la mer ? Sa sœur qui ava't 'té transportée à la mer par la vieille, lâ. Lés serèn's l'ava'ent dans l'fond d'la mer ; alle ava't dés chaîn's d'or dan 'és po'gnets, dans l'cou, p'i' aprè' 'és pieds. 'A s'é' en-v'nue du long d'la mer, in bout', à p'prè' in deux t'oâs cents pieds, pour v'nir à lui, qu'lés chaîn's d'va'ent s'trouvé' à terre ; p'i' 'a brâillè' à chaud's larmes : « Parl'-moé don, Arthur, parl'-moé don ! Que ç' ça veut dire, que c'que t'âs ?

– Mot', pâ' in mot, ni oui, ni non, pâ'-en-tout' ! Pâ' 'apab' de gu'i arraché' in mot ! »

I' y ava't-i' pâ' in vieux qui avè' enn' grange, lâ, du long, lâ, au râs l'bord d'la mer, lâ. I' étè' après fair' lés foins, lâ ; i' coupa't çâ, dans c'temps-lâ, 'a 'a p'tit' faulx, lâ, b'en. I' coucha't lâ dans c'grang'-lâ. Le deuxièm' matin, 'a r'ssou' encôre ; 'a pâssa't pâs b'en b'en loin d'la grange. Le vieux l'avè' attendue [entendue], l'promier matin, mé', i' sava't pâs de quoi c'que c'éta't qui s'lamenta't d'minme. Le deuxième, quand i' â attendu l'train, i' â r'gardé, i' â r'guien dit, pâ' in mot. Lâ' 'a s'ést mi' après lui encôre, le côxer [to coax][33] pour le fair' parler, mé', 'a dit : « J'ai p'us r'guien qu'in matin à v'nir, 'guien qu'demain matin ; après çâ, 'a dit, j'a'rai p'us l'droit d'v'nir ! 'A dit, si fôlè' [fallait] 'a dit, qu' que'qu's-ins touche' à cés chaînes-lâ, lâ, tandiss' j'su's t'écitte après t'parler, 'a dit, i' m'arrach' cés chaînes-lâ, 'a dit, comme in coup d' vent, 'a dit ; i' m'arrach' la têt' de su' 'és épaules. Lâ, 'a dit, j'ai p'u' 'ienqu'in matin, à v'nir te 'oèr, 'a dit, d'main matin. 'A dit, m'âs v'nir écitte à neuf heures. P'is, 'a dit, i' y â rien qu'Gros-Pierr' pour me délivrer d'la plaç' que j'suis. Tu sé's, Gros-Pierre, 'a dit, i' ést fiab'e. Pour me délivrer de d'citte, 'a dit, moé, comm' j'su's pris lâ, 'a dit, ça prendrè' enn' 'tite enclume en or

33. *Coax* [to] (angl.) : Cajoler, amadouer.

solid' de deux liv'e' avec in marteau de t'oâs quârts de liv'e' en or solide avec in ciseau, à frett', lâ, d'ann' demi-liv'e, p'is prend' lés chaîn's p'is la mett' su' l'enclum' p'is lés coupé' 'ienqu' d'in coup d'marteau avec le ciseau. Lâ, 'a dit, j' s'ra's clair [clear][34]. »

Le vieux qui éta't dan 'a grange, lâ, i' a tout attendu [entendu] çâ, lui. Il l'ava't vu, Gros-Pierre. « Kâlin ! i' dit, j'sé's pâs si i' ést b'en loin ! » Pârt, p'i' i' gu'y ella't. Vâ écitt', vâ lâ, p'is dés annonc's partout, p'is dé v'où c' qué'qu'in avè' attendu parler d'Gros-Pierre. I' y en â in qu'i' rencont'e, i' dit : « Gros-Pierre, i' dit, i' ést à peu prè' à cinquant' mill's de d'citte.

– I' dit, on pourra't-i' envoyer, i' dit, in messag' de v'nir au plus vite ? »

Envoeille [envoie], envoeille l'message, Gros-Pierre r'ssout. L'Prince Arthur 'ta't su' l'bord d'la mer, lâ ; le vieu' i' a tout conté qu'i' étè' attaché apra' in pôteau. Mé', i' dit : « Ça vâ dérangé' 'és affaires, çâ ! I' dit, j'gu'irai pâs . . . l'trouver. J'gu'irai d'main matin ! »

L'lend'main matin, l'Prince Arthur [plutôt, Gros-Pierre] était dan 'a grange avec le vieux, lâ. Quoi c' qu'i' aparçoèv'nt sortir d'la mer ? La jeun' Margu'rite ! 'A s'en v'na't toute enchaînée, sés chaînes, ça traîna't . . . P'i' alle arrive au Prince Arthur, p'i' 'a étè' à g'nou d'vant lui, p'i' 'a arrive, p'i' 'a s'lamentè' à tout's lés saints qu'i' v'nà' [pour qu'il vienne] lui parler. Te'jours qu'i' s'coul' tranquill'ment, p'i' i' a pâ' été b'en b'en long : aussitôt qu'i' â été près dés chaînes : Plak ! son enclume, met sa chaîne, sés deux chaîn's dessus, met son ciseau, pan ! En coupant : gné, gné, gné . . . i' vien enn' houl' dans la mer, p'i' 'a sirène 'a denne in coup pour se sortir de d'lâ. La princess' se r'vir' de bord . . . p'i' 'a gu'i saute au cou : « Si ça avait pâ' été d'toé, 'a dit, Prince Arthur [Gros-Pierre], 'a dit, j' s'ra's fénie ! »

Lâ, l'Prince Arthur a parlé. I' dit : « J'ai fait' sarment que j's'ra's sour' et muett' jusqu'à temps qu'tu vienne' à moé, mé', lâ, t'és t-arrivé ! » I' gu'i â tout' conté. I' pâr' avec la princesse, p'i' i's s'en alle' au château du vieux roi.

I' di' au vieux roi, i' dit : « Simple d'esprit que vous êt's ! Vous aviez vu, i' dit, l'portra't, i' dit, d'bell' Margu'rite ?

– I' di' oui !

– P'i' i' dit, vous pensiez qu' c'éta't c'te guibou-lâ ? Vous a'riez dû penser qu' c'éta't que'qu' coup croche, çâ, i' dit, qu'i' s'ava't fait'. Vous aviez pâs grand grand grant' idée. B'en, i' dit, c'ést elle, çâ, i' dit, bell' Margu'rite. I' dit, vous aviez mis l'Prince Arthur attaché apra' in pôteau su' l'bord d'la mer pour qu'i' meure en longueur [langueur]. I' dit, l'Prince Arthur, i' dit, i' parle aujo'rd'hui !

L'Prince a dit : oué, i' dit, j'parle aujo'rd'hui ! I' dit, çâ, c'ést ma sœur !

– Oué, i' dit, c'ést sa sœur, mé', i' dit, toé, i' dit, tu 'a marieras pâs, i' dit, c'ést moé, i' dit, Gros-Pierre, qui vâ' 'a marguier ! I' dit, la vieille, i' dit, m'â' 'n a'oèr soin ! »

34. *Clear* (angl.) : Libéré, quitte.

Toc ! i' flamb' la têt' tou' 'és deux, aux deux, à 'a vieill' p'is sa fill' qu'éta't si laide, lâ.

Lâ, Gros-Pierre â marguié la sœur du Prince Arthur, p'i' i' ont fait' dés noces, lâ, c'â duré pendant t'oâs s'main's de temps. Tout l'mond' 'tè' invité à la ronde : tortus, bossus. Moé, en m'adeunnan à pâsser lâ, i's m'denne' in coup d'pied dans l'darguiére : « Vâ conter çâ aux aut's ! »

6 – LAROMÉE-SANS-PEUR

Il y avait autrefois – et c'est un plaisir de vous en parler – un vieux roi, veuf depuis nombre d'années, et dont le fils unique s'appelait Laromée-Sans-Peur.

Le prince commence bientôt à voyager ici et là ; à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans, lors d'une visite à son père, le prince voyageur reçoit un riche cadeau, une sorte d'héritage. Sans trop savoir de quel côté orienter ses voyages, le prince décide aussitôt de partir à la découverte de nouveaux visages.

Laromée-Sans-Peur voyage partout, sur terre et sur mer. Parfois capitaine de son propre navire, parfois au service des autres, il acquiert une grande expérience de la mer. Mais, fatigué de la navigation, il décide d'organiser sa vie sur la terre ferme ; il commence à se promener de région en région, de ville en ville. Le prince avait acquis de grandes richesses et il s'en servait pour venir charitablement en aide aux miséreux.

Une fois, de passage dans un petit village de campagne d'une grande pauvreté, il aperçoit plusieurs écoliers habillés misérablement. Une grande partie de ces enfants allaient nu-pieds sur la terre gelée de l'automne ou du printemps. Il en choisit une vingtaine parmi eux et les amène dans un magasin où il les habille tout en neuf, des pieds à la tête. Parfois, il visitait les parents de ces enfants pour s'enquérir de leur état ou de leurs besoins ; il leur achetait lui-même des effets, ou bien il leur donnait de l'argent pour se procurer de la nourriture et des objets nécessaires. Il était très charitable et aimait rencontrer les gens des différents centres qu'il visitait.

Mais l'argent ne dure pas indéfiniment ! La richesse vient à s'épuiser ! À force de dépenser, le prince se voit bientôt à sec d'argent. Mais il continue ses voyages à droite et à gauche.

Un bon jour, Laromée-Sans-Peur rencontre un Syrien, un colporteur qui se promenait de maison en maison, un sac sur le dos et une valise à chaque main. « Que fais-tu avec ce bagage, crie le prince au marchand ambulant ?

– Eh bien ! je porte ma marchandise de maison en maison et je la vends ; tout en venant en aide à mes clients – je vends à des prix modérés – je n'ai pas d'autre ambition que de gagner ma vie.

– La vente est bonne ?

– Ah ! certains jours, je fais soixante-quinze sous ou même une piastre de profit. Je trouve ce gain suffisant !

– Je te comprends ; mais si tu montais ton revenu à une dizaine de dollars par jour, tu pourrais développer ton commerce. Tu pourrais te procurer un plus gros stock et augmenter ton chiffre de ventes.

– Je comprends, mais je manque de talent pour développer mon commerce ; je n'ai pas assez d'éloquence. J'aurais besoin de quelqu'un qui parle facilement de façon à pouvoir souligner l'avantage de tel ou tel article, la qualité de telle marchandise. Moi, je n'ai pas cet atout du bon vendeur !

– Si tu veux, reprend Laromée-Sans-Peur, nous allons nous associer et diviser les profits en deux parties égales. De cette façon, sois-en sûr, nous allons faire des recettes d'or ! »

Laromée était à bout d'argent, et pour attraper quelques dollars, il s'associe au colporteur syrien, et les voilà partis! Après quelque temps, le Syrien s'occupait seulement d'acheter la marchandise, et Laromée la distribuait. L'argent abondait.

Laromée voyage en compagnie du Syrien et empoche des sommes importantes. Tout à coup, il fait connaissance d'une vieille fille, à la fois tireuse de cartes et astrologue. Il se lie d'amitié avec la vieille fille, et celle-ci lui apprend d'abord à tirer aux cartes. Peu de temps après, une fois la technique des cartes maîtrisée, Laromée apprend à tirer l'horoscope en véritable professionnel. Ah ! elle s'y connaissait, la vieille fille !

Quand il a bien maîtrisé le langage des cartes et des astres, Laromée va s'installer dans une grosse ville dirigée par un roi. Ce dernier vivait avec sa reine et sa princesse. Laromée commença à recevoir des clients qui voulaient connaître leur horoscope. Les événements qu'il leur annonçait ne manquaient pas d'arriver. Il prédisait la vérité à tout coup.

Le roi entend parler, par hasard, du tireur d'horoscope. « Bah ! ce n'est que pure mystification, de déclarer le monarque ! Est-il possible qu'un simple humain puisse prédire correctement à un autre ce qui va se passer dans un an, deux, trois ou quatre ans ? Aucun homme ne le sait ! Non ; il s'agit de tromperies . . . Je vais aller moi-même faire tirer mon horoscope ; je verrai bien ce qu'il vaut, cet astrologue ! »

Le roi se présente chez Laromée-Sans-Peur. « Bonjour, monsieur !

– Bonjour, Sire le roi ! En quoi puis-je vous être utile ? Je suppose que vous êtes venu faire tirer votre horoscope ?

– Justement !

– Inutile pour moi d'essayer à lire votre avenir, vous ne croyez pas dans mon art !

– Comment ? Je ne crois pas . . . !

– Eh bien ! Vous croyez que je suis un imposteur ; pour vous, personne sur terre ne peut prédire avec certitude ce qu'un autre va faire le lendemain, ce qui va lui arriver, les jours suivants. Vous ne croyez pas qu'un homme puisse renseigner un autre sur l'avenir !

– Comment se fait-il . . . ? Je ne vous ai rien dit de tel !

– C'est vrai, vous ne m'avez rien dit, mais vous l'avez pensé !

– Et vous le savez ?

– Certainement, je le sais ; vous pensez que personne sur terre ne peut lire dans l'avenir. Eh bien ! moi, je vais vous dire ce qui va vous arriver ! »

Laromée-Sans-Peur tire l'horoscope du roi et il lui dit ce qu'il a lu dans l'avenir : « D'ici un an, vous allez être détrôné ; vous perdrez totalement votre couronne. Cependant, je pourrais vous indiquer le moyen de la garder ; mais vous ne me croirez pas, vous n'avez pas confiance dans ma parole.

– Dites-moi, je vous en prie, ce qui va m'arriver et je verrai si, oui ou non, vos propos ont une chance d'être vrais.

– Eh bien ! d'ici un an ou un an et demi, au plus deux ans, vous allez voir arriver à votre quai un bâtiment étranger chargé de barils ; ces petits tonneaux auront à peu près vingt pouces de diamètre et quatre pieds de hauteur. On va vous demander la permission de décharger cette cargaison de vingt-cinq mille barils sur votre terrain. Remarquez bien, Sire le roi, on va placer ces barils sur le bout, dans la position verticale et non dans la position horizontale comme il convient à des futailles ordinaires. Ces barils seront disposés sur le bout, l'un près de l'autre. De chaque baril s'échappera un petit tuyau de la longueur et de la grosseur d'un doigt. Chaque baril contiendra un soldat, assis assez confortablement, portant un masque relié au petit tuyau, pour faciliter la respiration. Ces soldats ne peuvent vivre longtemps sans qu'on les alimente ; autrement, c'est la mort ! On les nourrit de lait ou de substances liquides, pour leur entretenir la vie.

Ces barils ne resteront pas plus de vingt-quatre heures sur votre terrain. Une seule vis maintient un couvercle sur chaque baril ; en la desserrant, le couvercle s'enlève de lui-même. Une fois cinq ou six soldats en liberté, imaginez-vous que la rapidité de libération s'accélère rapidement. Cette armée vous engendrera une guerre sans vous en prévenir !

– Oui, oui ! Cette description est pleine de sens ! Les faits sont tout à fait plausibles . . . »

Le roi quitte l'astrologue et revient le voir quelques jours plus tard. « J'ai bien réfléchi aux événements prédits et je suis convaincu qu'ils peuvent véritablement arriver. Tu vas me suivre au château, et je vais te payer des appointements plus élevés que tu reçois actuellement.

– Ah ! non, non !

– Viens chez moi, je t'en prie !

– Très bien ! »

Laromée-Sans-Peur se rend habiter au château. Six ou sept mois après la visite du roi au tireur d'horoscope, un navire accoste au quai, et le capitaine vient demander au roi la permission de décharger sa cargaison sur un terrain vacant. Le roi accorde facilement la permission. Le bâtiment commence à libérer ses cales, sous les regards du roi et de Laromée. « Ah ! oui, dit le roi, je vois le petit tuyau qui s'échappe des barils . . .

– Regardez bien, Sire le roi ! On dépose tous les barils sur un plan vertical et non sur l'horizontal . . . Un soldat dans chaque baril !

– Comment faudrait-il procéder pour se débarrasser de ces ennemis ?

– Ne dites rien, Sire le roi ! Laissez-les placer leurs barils ; quand ils auront terminé leur besogne, je vous ferai part de mon plan. Vous mettrez de vingt à vingt-cinq hommes à ma disposition et je me charge de vous débarrasser de ces intrus ! Pas un de ces soldats ne va survivre dans ces barils ! »

Dès que la cargaison est arrimée sur le terrain, Laromée s'adresse au roi : « Maintenant, je réclame le service de vingt-cinq hommes, et comme matériel, cinquante tonneaux d'huile et un grand chaudron d'une capacité d'une dizaine de tonneaux. On va faire bouillir de l'huile et, au moyen d'un petit entonnoir introduit dans le tuyau de chaque baril, on va inonder d'huile bouillante chacun des soldats. Ce petit tuyau est relié à la bouche de chaque soldat pour lui permettre de respirer ; étouffé par l'huile bouillante, le militaire ne peut se trémousser pour se libérer. Ainsi, ils meurent tous, l'un après l'autre ! »

Le roi et son aide ont réussi, d'étape en étape, à mettre leur plan à exécution. Pas un seul soldat n'échappa à la mort ! Les membres de l'équipage chargés d'enlever le couvercle des barils, s'aperçurent bientôt que tous les soldats étaient morts . . . Il ne leur restait qu'à remettre les barils dans les cales du navire et à déguerpir en douce.

Laromée-Sans-Peur est maintenant installé au château du roi, respecté de tous. Le roi en avait une confiance sans bornes. « Eh bien ! lui assura le roi, maintenant, tu vas fixer ta demeure ici, et je vais te donner ma couronne. De plus, tu feras, de ma princesse, ton épouse.

– Ah ! non ; je n'ai pas l'envie de me marier ! Pour actuellement, le mariage ne me tente pas. Je vais demeurer au château un certain temps ; si je m'y plais, j'accepterai votre offre. Si, par contre, je m'y embête, je reprendrai les voyages dont j'ai l'habitude. Quand j'en aurai assez du château, je partirai, quitte à y revenir comme à la maison paternelle.

– Fais à ton goût ! Mais tu es certain que tu ne tiens pas à te marier ?

– Le mariage ne me tente pas, c'est un fait ! »

Laromée-Sans-Peur passe une couple d'années au château du roi. Rien ne troublait la paix et le bonheur. Mais, une bonne journée, Laromée dit au roi : « Voilà longtemps que je n'ai pas voyagé sur la mer. Je désirerais entreprendre une croisière.

– Ah ! quel profit vas-tu retirer de ce voyage ?

– Je voudrais élargir un peu le cadre de mes connaissances géographiques. Je n'irais pas très loin ; une petite course d'une couple de mois !

– Eh bien ! Quant à moi, je te permets d'y aller, mais, si j'étais à ta place, je n'irais pas !

– J'ai l'expérience de la mer . . .

– Alors, tu connais bien des endroits ?

– Oui, j'en ai visité beaucoup, mais un voyage sur mer, au grand air, coupé par de nombreuses escales, me changerait les idées.

– Eh bien ! je t'approuve ; vas-y ! »

Le roi fait appareiller un bâtiment, et Laromée-Sans-Peur prend le large. Le voyage n'a pas duré longtemps. Après quelques arrêts, le navire met le cap sur le pays du roi, mais fait escale dans une nouvelle contrée. Le capitaine connaissait les parages de cet endroit. Il savait, par exemple, qu'il existait une passe interdite à tout navire sous peine d'y faire naufrage et de perdre tout l'équipage après s'être fracassé. Laromée tenait à tenter l'expérience, le capitaine s'objectait. « Tu vas filer vers cette passe, commande Laromée au capitaine !

– Non ! Je n'irai pas !

– Mets le cap vers cette passe ! C'est moi qui suis le patron, à bord ; toi, tu n'es que le capitaine ! Tu vas m'obéir !

– Eh bien ! si tu y tiens tellement, allons-y ! »

Le capitaine tourne la barre, et en avant ! La passe était large à peu près d'un mille, et barrée par une sorte de bas-fond. Le bâtiment fonce à toute voile dans ce récif. Vrigne, vragne ! la coque du bâtiment vole en éclats. Tout l'équipage se noie sauf lui, Laromée-Sans-Peur, qui gagne l'île à la nage. Il constate bientôt qu'il est seul sur l'île, sans aucun navire en vue. Il se rend compte qu'aucun bâtiment ne peut aborder à ce coin de terre ! Tout découragé, il entreprend une promenade sur l'île, parmi les petits pins verts, rangés comme des pommiers et aux branches très fournies.

Trois jours se passent ; Laromée n'a rien trouvé pour se nourrir : il croit sa fin arrivée.

Un bon matin, vers neuf heures de l'avant-midi, il est assis sous un petit pin vert, non loin de la mer ; tout à coup, en levant les yeux, il aperçoit un bâtiment qui se dirige droit sur lui. « Diable se dit-il, que va-t-il se passer ? » Pris par crain-

te, il grimpe dans le petit arbre de la grosseur d'une jambe et s'y tient caché. Le bâtiment file jusqu'à trois cents pieds de la plage et s'arrête à une courte distance de Laromée. Une chaloupe se détache du bâtiment ; l'embarcation porte un jeune homme et deux autres plus agés.

Les hommes mettent pied à terre à une faible distance de la cachette de Laromée. Les hommes portent deux pelles ; ils déchargent sur la plage une certaine quantité de provisions et de bagage. L'un des deux hommes creuse le sable à la pelle, quelque temps, à une cinquantaine de pieds du poste d'observation de Laromée. Bientôt les deux hommes nettoient un trou de deux à trois pieds de profondeur, dans le sable sec. Ils soulèvent ensuite un couvercle rond de quatre pieds de diamètre.

Une fois le couvercle retiré de l'excavation, les trois hommes s'affairent à introduire, dans un caveau souterrain, de la nourriture, du bagage, toutes sortes de meubles imaginables. Tout à coup deux hommes sortent du caveau – un des trois n'en sort pas – replacent le couvercle circulaire au fond de l'excavation, et le recouvrent de deux pieds et demi à trois pieds de sable. Ensuite, ils égalisent minutieusement le sable remué, sautent dans la chaloupe et filent vers le bâtiment qui ne tarde pas à mettre le cap vers la haute mer.

Imagine-t-on l'étonnement de Laromée ? « Quelle affaire ! se dit-il. Trois sont arrivés mais seulement deux sont repartis ; ils ont entassé, dans un caveau, quantité de bagage, mais le bon homme qui est resté dans le souterrain ne risque-t-il pas de mourir ? On lui a sans doute laissé de la nourriture, mais quelle histoire peut se cacher là-dessus ? Je vais tenter de pénétrer dans cette cachette pour éclairer mes doutes ! »

Dès que le bâtiment est disparu à l'horizon, Laromée descend de son arbre et commence, au moyen de ses mains, à creuser le sable et à libérer l'excavation que l'on vient de remplir. Poignée par poignée, il retire le sable et l'éloigne du trou. Il parvient à repérer le couvercle et à l'enlever. Il descend dans le souterrain ; il se trouve face à face avec un prince. « Dites-moi donc, mon ami, lui demande Laromée, pourquoi on vous a ainsi isolé sous terre, privé de tout contact avec l'extérieur ?

– Ah ! répond le prince, c'est une longue histoire, mais je vais vous la raconter comme ma mère elle-même m'en a livré le secret.

Quand tu es venu au monde, trois vieilles fées s'étaient donné rendez-vous au château. Autrefois les fées étaient nombreuses. Une des fées – elles parlaient ensemble dans une autre pièce – une des fées commence à dire : « Moi, je vais faire un don au petit prince naissant !

– Quel don veux-tu lui faire, demande une autre ?

– Je lui souhaite d'être l'homme le plus intelligent de l'univers !

– Puisque tu lui fais un don, moi aussi je vais lui en faire un ! Je lui souhaite de devenir le chantre le plus renommé de la terre, un artiste que personne ne puisse surpasser ! »

La troisième fée se tourne vers les deux autres : « Moi aussi, je vais lui faire un souhait, mais tout à fait différent des vôtres ! Je prédis que, le jour de son vingt et unième anniversaire de naissance, jour pour jour, heure pour heure, il sera tué par le prince Laromée-Sans-Peur ! »

Ma mère, de son lit, avait tout entendu. Mes gens m'ont conduit ici et enfermé dans ce souterrain pour m'empêcher d'être tué par Laromée-Sans-Peur !

– Eh bien ! sache, dit le visiteur, que Laromée-Sans-Peur, c'est moi ! Je ne te tuerai pas, c'est certain ! Cette prédiction ne peut se réaliser. Quel que soit le souhait de la vieille fée. moi, je ne te tuerai pas ! »

Le prince avait été enfermé dans cette chambre souterraine pour trois mois. Une quinzaine de jours après son anniversaire de naissance, ses hommes devaient venir le chercher et le ramener au château. La date de naissance était passée, et il restait au prince trois jours avant de retourner chez lui.

Laromée et le prince vivaient ensemble dans la cachette souterraine. Une bonne journée, ils étaient tous deux étendus sur leur lit, accoudés sur les oreillers qu'une tablette assez large surplombait quelques pieds plus haut. La tablette supportait un pain de sucre d'érable. La conversation tomba sur ce produit particulier. « Tiens, dit le prince, sur la tablette, juste au-dessus de notre tête, tu trouveras un pain de sucre ! »

Laromée lève le bras, saisit le produit en question et le tire vers lui. Au même moment, il heurte un poignard placé également sur la tablette ; l'arme dégringole et vient percer le prince au cœur. La mort ne tarde guère . . . « Me voici encore en présence d'une déception, s'écrie Laromée ! Moi qui espérais quitter l'île en même temps que le prince . . . Il va me falloir mourir en langueur, seul sur cette île ! »

Laromée quitte la cachette, replace le panneau et comble de nouveau l'excavation en y ramenant du sable, le mieux qu'il peut ; il grimpe ensuite dans son sapin-observatoire. Le lendemain, il aperçoit venir le navire à belle allure. Le bateau s'immobilise, trois hommes en descendent : les deux personnages du voyage précèdent et le vieux roi. Le père du prince commence à examiner les lieux : « Un accident est arrivé ! Je parie que mon fils est mort !

– Tout doux, tout doux, dit l'un des deux aides ! Le sable semble avoir été fraîchement remué, mais il ne faut pas tirer de conclusion trop rapide !

– Conclusion rapide ou non, reprend le roi, j'ai l'intuition que le prince a été tué ! »

On s'empresse de libérer l'entrée de la chambre souterraine ; le prince était bel et bien mort. « Tu vois, dit l'un des aides, on l'a amené ici pour le protéger ! Qui aurait pensé qu'un assassin pourrait le rejoindre dans cette cachette ? » Malgré leur déception, les envoyés sortent tout le bagage de la chambre souterraine et le transportent sur le navire. Ils emportent également le cadavre du prince. Le bâtiment quitte l'île de nouveau ; Laromée, caché dans les branches de son pin, les

yeux mouillés de larmes, regarde le groupe s'éloigner, en se répétant à lui-même : « Je suis perdu ! Moi aussi, je vais bientôt mourir ! »

Laromée se laisse glisser au pied de son pin, et file au bout de l'île. Il s'arrête au milieu d'une sorte de triangle formé par trois petits pins ; attiré par l'ombre des branches, il s'appuie à un tronc d'arbre et se met à penser profondément à son sort. Bientôt, il s'endort et fait un rêve. Il comprend que s'il creuse au pied du pin qui l'abrite, il trouvera un arc accompagné d'une flèche. Qu'il regarde de l'autre côté du bras de mer ; malgré l'éloignement de ce rivage, il y verra un cheval rouge portant une lune blanche au front. Il entrevoit, dans son rêve, qu'en tirant la flèche dans la lune blanche, un canot sans aviron abordera près de lui ; il n'aura qu'à monter dans le canot et à se laisser conduire sans dire un mot, ni penser au bon Dieu, même si le canot touche à peine l'eau. Il entend quelqu'un lui dire : « Le canot va te déposer de l'autre côté du bras de mer, et, malgré l'épaisse forêt qui borde l'eau, tu seras plus en sécurité que dans une île ! »

Soudain, il ouvre les yeux et réfléchit à son rêve. Si c'était vrai ! Il commence à gratter, à enlever la terre, au pied de l'arbre . . . L'arc et la flèche sont bel et bien là ! Il les dégage et pense à fouiller du regard l'autre rive du bras de mer. Il ne voyait rien, absolument rien ! « Diable de diable ! pense Laromée, que se passe-t-il ? Je ne distingue rien ! Pourtant, d'après mon rêve, je devais découvrir un cheval rouge portant une lune blanche au front ? »

Ah ! tout à coup, il aperçoit l'animal merveilleux. « Maintenant, s'écrie Laromée, je vais tenter de te ficher ma flèche dans le front ! Je n'ai aucune crainte de te manquer ! » Il était habile tireur. Il tend la corde de l'arc, et zioum . . . ! Sans tarder, le canot touche la plage de l'île. « Il ne faut pas que je me recommande à qui que ce soit », se dit Laromée !

Il saute dans le canot, prend place à l'avant, et le canot démarre à toute vitesse, à tel point que l'eau volait comme brume dans le vent. Pris de peur, il s'en fallut de peu qu'il se recommandât au bon Dieu ! Mais, il resta fidèle à la consigne du rêve ; il empêcha ainsi le canot de chavirer et évita la noyade. Il se cramponna à l'embarcation et s'immobilisa bientôt sur la plage de l'autre rive.

Il se retrouve au bord d'une forêt très dense. « Au moins, se dit le voyageur, j'ai les pieds sur la terre ferme. Je ne sais trop dans quelle direction m'aventurer. Ah ! je vais suivre la grève ! » Il commence à marcher le long de la mer. Marche, marche, marche donc ! Il a marché pendant huit jours. De temps en temps il trouvait, sur la plage, un poisson plus ou moins frais. Il se nourrissait du peu qu'il rencontrait sur sa route. Souvent le repas n'était pas très appétissant, mais il pouvait prolonger la vie !

Après huit jours de marche, Laromée parvient à un petit cours d'eau qui se jetait dans la mer ; on y avait érigé une sorte de plate-forme pour faciliter le ravitaillement en eau potable. « Tiens, se dit-il, il y a des humains dans les environs ! Eh oui ! voici une route ! » Il s'engage sur cette route et arrive à un château, un

luxueux château, en pleine forêt. Il frappe à la porte ; un homme vient ouvrir et le salue : « Bonjour, monsieur !

– Bonjour ! Me serait-il possible d'obtenir ici une collation ?

– Certainement ! Vous pourrez manger. Entrez ! »

Laromée observe que son hôte est privé de l'œil gauche. Le voyageur prend un bon repas tout en racontant l'histoire des derniers jours. « Je n'ai presque pas mangé, dit-il, depuis une semaine ; je me suis nourri, le long de la mer, de poissons à demi gâtés. Je suis épuisé ; me serait-il possible de passer la nuit ici ?

– Je regrette, monsieur, mais vous ne pouvez loger ici !

– Pourquoi ? Je ne suis pas un malfaiteur, je suis à bout de force : j'aimerais me reposer, une nuit . . .

– Je vais être franc avec vous, mon ami ! Je ne suis pas seul ici ; nous sommes sept compagnons, tous privés de l'œil gauche. Nous allons vous permettre de loger au château à une condition : vous vous mêlerez de vos propres affaires et non des nôtres !

– C'est très bien ! Votre condition est tout à fait acceptable. Je suis capable de ne pas me laisser intéresser par votre vie privée.

– Alors, installez-vous chez nous ! »

L'heure du souper arrivée, les sept compagnons entourent la table ; chacun d'eux a l'œil gauche crevé. Laromée ne passe aucune remarque. Le souper terminé, on cause quelque temps, et le chef de la bande annonce que l'heure du coucher est venue.

Les sept borgnes se barbouillent la figure de noir ; bientôt on peut les prendre pour des nègres. Puis ils commencent à s'arracher les cheveux, à se lamenter ou à rire . . . Ah ! un tapage assourdissant ! Laromée les regarde agir sans rien dire mais il pense en lui-même : « Quelle bande de fous ! La face barbouillée de noir, des lamentations, des éclats de rire, des bruits disparates . . . une scène d'enfer ! » Il endure ces manifestations en silence.

Bientôt les sept borgnes se lavent la figure. Laromée ne peut plus se retenir. « Mes amis, commence-t-il, je ne puis plus me taire.

– Que se passe-t-il donc ?

– Tous les sept, vous vous êtes maquillés comme des nègres, vous vous êtes tiré les cheveux, vous avez pleuré, ri, d'une façon délirante. Quelle est donc la raison de votre comportement ?

– Vous voulez vraiment la connaître ?

– Oui, répond Laromée !

– Eh bien ! vous l'apprendrez demain matin ! »

Les sept compagnons et le voyageur se couchent. Le lendemain matin, après le déjeuner, le chef du groupe dit à Laromée : « Hier soir, vous vouliez connaître la raison de notre conduite un peu étrange ; vous allez l'apprendre par vous-même, ce matin ! »

Les borgnes attrapent un mouton, l'égorgent et l'écorchent. Ils font venir Laromée et lui tracent son programme. « Viens ici ; tu vas t'accroupir et tu vas tenir ce couteau aiguisé, dans ta main, à la hauteur de ton front. Nous allons t'immobiliser dans la peau de mouton. Quand la peau sera cousue autour de toi, nous te placerons sur la colline ; un aigle va t'agripper dans ses serres et te transporter dans les airs. Dès que tu auras la sensation de toucher la terre solide, fends soudainement la peau qui te tient prisonnier. L'aigle va prendre peur et tu seras abandonné à ton sort. Tu apprendras, par la suite, la raison de notre conduite ! »

Laromée se plie à ce plan. Ils le renferment dans la peau de mouton, l'aigle le transporte assez loin ; dès que Laromée se sent sur la terre, de son couteau, il fend la peau. L'aigle décampe, et Laromée se trouve à côté d'une route. Une fois de plus, le voyageur ne se voit pas au bout de ses peines, en pleine forêt inconnue. Il s'engage sur la route et file, file ! Tout à coup, il est en vue d'un beau château, en plein bois. Laromée se met à réfléchir : « Encore un beau château en pleine forêt ! Il me réserve sans doute une surprise. Les borgnes m'ont annoncé que j'apprendrais la raison de leur conduite surprenante. C'est peut-être ici ! »

Il frappe à la porte du château. C'était la demeure d'un groupe de filles d'environ cinq cents. Laromée avait à peine fini de frapper qu'une nuée de filles l'attrapent et le tirent à l'intérieur sans le laisser toucher le plancher. Une fois installé au château, Laromée devient le centre d'attraction et l'objet des petits soins de toutes les filles. C'est un prince et, c'est le cas de le dire, on le traite en prince.

Laromée demeurait dans ce château depuis onze mois. Jamais il n'avait pu être plus choyé ni plus heureux. Un bon matin, toutes les filles du groupe convergent vers lui en faisant entendre des pleurs et des gémissements. « Dites-moi donc, demande Laromée, de quelle maladie vous souffrez, ce matin ?

– Nous partons toutes, ce matin, répond l'une d'elles ; tu resteras seul ici. Nous serons absentes pendant un mois. Quand nous reviendrons, nous en sommes certaines, tu ne seras plus ici. Tu es le maître du château dont voici les clés. Tu peux visiter toutes les chambres ; tu as toutes les clés. Mais il t'est défendu de visiter la chambre qui correspond à cette clé-ci. Si tu outrepasses cette défense, tu le regretteras !

– Ah ! je dispose du reste du château ; j'en ai assez à visiter sans ouvrir cette chambre. Je n'irai certainement pas !

– Es-tu bien certain de pouvoir tenir ta résolution ? »

Les filles s'en vont ; Laromée est tout seul au château. Rien ne lui manque ; tout lui arrive à souhait. Les filles devaient être absentes pendant trente jours. Le vingt-neuvième jour, il ne restait à Laromée que peu à visiter dans le château. Il

avait joui de tous les chefs-d'œuvre, de toutes les musiques, de toutes les commodités du palais. La fameuse chambre interdite commence à intéresser Laromée. « Même si je visitais cette chambre, personne ne le saurait ; il ne reste qu'une journée avant le retour des filles. »

Laromée se dirige vers la chambre interdite ; c'était une pièce toute vitrée, située au dernier étage. Il insère la clé dans la serrure et pousse la porte. Il aperçoit un beau cheval vert, un magnifique cheval ailé qui voltige dans les airs comme un oiseau. « Ah ! s'écrie Laromée, si j'avais su que cette chambre abritait une pareille merveille, je l'aurais visitée depuis longtemps ! » Laromée saute sur le dos du cheval ailé, passe à travers la fenêtre et prend les airs. Il va faire une tournée au-dessus du château des sept borgnes ; au moment de reprendre le chemin du retour, le cheval lance un coup de queue à Laromée et lui crève l'œil gauche. Le cavalier dégringole en bas du cheval et rentre au château. « Tu sais maintenant, dit l'un des borgnes, tu sais pourquoi nous nous barbouillons la figure chaque soir, que nous nous lamentons et nous arrachons les cheveux ! Si tu n'étais pas entré comme nous dans cette chambre interdite, tu serais encore en santé aujourd'hui ! Pour contenter ta curiosité, tu as visité la chambre, et aujourd'hui tu es borgne comme nous !

– Eh bien ! maintenant je vais m'installer au château avec vous !

– Non, non ; nous sommes assez nombreux ici. Il n'y a pas de place pour toi ! Trouve-toi un domicile où tu voudras, mais pas ici !

– Diable de diable ! je suis dans un vilain pétrin ! Vous devriez bien m'accepter chez vous . . .

– Non ; nous sommes assez nombreux, ici ! »

Laromée revient à la grève et continue sa route. Après trois ou quatre jours de marche, il découvre, sur la plage, un vieux quai de bois tout délabré, tout disloqué. Il commence à inspecter les alentours ; en quittant la plage, il croise une route qui semble servir de temps en temps. « Comment ? se dit-il, quelqu'un habite les environs ! »

Il suit la route. Bientôt il parvient à une vieille maison en ruine ; la route se terminait à la porte de cette masure. « Voilà un fait bizarre ; une maison croûlante et des traces de vie ! » Il franchit la porte. Il trouve une table, une miche de pain, une brique de lard cuit. La faim le pousse à s'attabler. Il mange pendant quelques minutes . . . un homme entre : « Bonjour, prince Laromée !

– Je ne suis pas un prince, moi !

– Oui, oui ; tu es le prince Laromée-Sans-Peur, réplique-t-il sans hésiter !

– C'est bien ! Es-tu ici depuis longtemps, toi ?

– Depuis très longtemps, et j'y suis tout seul, tout seul !

– Comment se fait-il . . .

– Ici, tout autour . . . Ah ! suis-moi, je vais te montrer les lieux ! »

Les deux hommes vont en promenade et le visiteur aperçoit des monceaux de pierre à droite et à gauche, des tas de ruines éparpillées un peu partout. « Comme tu le vois, dit le résident au voyageur, c'est une ville . . . une ville amorphosée. Je suis le seul à avoir résisté : on n'a pas été capable de me transformer. Il y a une vingtaine d'années que la ville a été métamorphosée avec sa population.

– Sais-tu comment s'y prendre pour délivrer cette ville et ses habitants ?

– Non ; je n'en sais absolument rien. Mes parents sont morts avant ce grand événement. Une de mes sœurs qui prenait soin de moi a été amorphosée. C'est tout ce que je sais ! Tu peux demeurer avec moi un certain temps ; la vie me paraîtra moins monotone !

– C'est très bien ! Je vais passer quelques jours avec toi, pour me reposer ; mais il me faudra bientôt partir de peur de trop m'ennuyer dans ce paysage.

– Comme tu le voudras ! »

Laromée commença à se reposer dans la masure de son ami. Un bon jour, il se dirige vers la plage et se promène sur le quai vermoulu. Un petit serpent noir, ah ! de quelques pouces de longueur, sort de sa cachette et vient frôler les jambes du promeneur. Au moment où ce dernier se prépare à lui décocher un coup de talon, il aperçoit une petite grenouille verte sur un bout de planche, à quelques pieds de distance ; la grenouille lui lance un cri strident : Riiiiiii . . . ! Au même instant, le serpent commence à se tortiller entre les pieds de Laromée. Celui-ci lui assène un coup de talon sur la tête. Pan ! Le serpent tombe sans vie.

Sur-le-champ, une belle princesse saute au cou de Laromée-Sans-Peur. La petite grenouille, c'était une princesse amorphosée ; c'était la sœur du prince devenu le solitaire de la maison en ruine. « Ce serpent à sonnettes, c'est lui qui a métamorphosé toute la ville ! » crie la princesse. Laromée continua à se reposer quelques jours dans la ville nouvellement libérée. Son repos terminé, Laromée se mit en route pour continuer son voyage.

Laromée parvint à une autre ville où demeurait le prince Jacques. Ce prince Jacques était un spécialiste du tir à l'arc. Il en était arrivé à une précision inégalable. Tout ce qu'il visait, il l'atteignait infailliblement. Comme pour souligner son adresse peu ordinaire, le prince Jacques avait fait une sorte de promesse solennelle : « Aujourd'hui, en signe de mon habileté au tir à l'arc, je vise l'œil droit du premier homme que je vais rencontrer ! » Par malheur, ce premier homme, c'était Laromée-Sans-Peur déjà privé de l'œil gauche depuis sa randonnée sur le cheval vert. Le prince Jacques vise l'œil droit de Laromée, et pan ! Voilà Laromée aveugle pour toujours, dans ce milieu inconnu !

Laromée fut conduit dans un de ces hopitaux ou de ces refuges où l'on prend soin des aveugles et des grands malades. C'est dans une institution de ce genre que la vie de Laromée-Sans-Peur s'éteignit . . .

LAROMÉE-SANS-PEUR

Récit folklorique raconté, le 5 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris dans un camp de chantier d'un monsieur Loranger des Trois-Rivières, un conteur dans la quarantaine, en 1913

Enregistrement no 1317. Conte-type 934 A et 954 (1001 Nuits : Histoire du troisième Kalender, fils du roi).

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'étè' in roi. C'te vieux roi-lâ, i' était veuv' [veuf] ça f'sa't plusieurs années pâssés, p'i' i' avè' 'ienqu'in prince. I' ava't 'té ba'tisé [baptisé] su' l'nom d' Laromée-Sans-Pêur.

C'étè' in prince, dans l'temps que i' â commencé à 'oéyager d'in bor' et d' l'aut'e, i' éta't pas mal [1] âgé, i' a'ra't dû a'oèr vingt-deux, vingt-t'oâs ans. I' â laissé son père, p'i' i' a eu enn' grosse héritag' de son pére, i' dit : « J'sé's pâs su' quel bord que j' m'en vâ' aller, i' dit, faut que j'voeill' du pays ! »

Et p'i' il â 'oéyagé : i' â été su' 'a mer, i' â été partout ; i' â été capitain' su' 'a mer, su' sés bôt's [boats] [2] de mer. I' éta't b'en connaissant [3], i' ést v'nu qu'i' éta't b'en connaissant su' 'a mer. Et p'is, i' s'ést tanné [4] de d'çâ, i' s'ést en-r'tourné à terre, p'i' i' â commencé à s'prom'ner dan enn' plass' [place] p'is dans l'aut'e. I' ava't b'en d' l'argen et p'i' i' éta't b'en charitab' pour le pauvre monde ; du mond' qu'i' voya't qui ava't d'la misère, i' leu's éda't [aidait].

Enn' fois, i' avè' arrivé dan enn' p'tit' ville, in p'tit villag' de campagne, lâ ; c'éta't b'en pauv'e, b'en pauv'e, b'en pauv'e. I' y ava't p'usieurs enfants qui allè' à école, p'i' i' éta'ent mal habillés. Lés t'oâs quârts d' 'és aut' éta'ent nu-pieds, p'is la terr' 'tait frett' dans l'temps, dans su' l'automne ou b'e' don dans l'printemps d'bonne heure. I' en prena't dix, quinze, vingt d' 'és aut's, p'i' i' 'és emm'nè' au magasin p'i' i' 'és habilla't d'in bout à l'aut'e, tout en neu' [neuf], lâ. P'i' i' alla't faire in tour chez eux, p'i' 'oèr comment c' qu'i' éta'ent, p'is si i' ava'ent besoin d'in p'tit que'qu' chose, p'i' i' leu's ach'tè' ou b'en i' leu' denna't d' l'argent pour s'

---

1. *Mal (pas) :* Passablement, assez.
2. *Boat* (angl.) : Navire, bâtiment. Vx fr. bot : chaloupe, gros bâtiment flamand.
3. *Connaissant :* Connaisseur ; savant.
4. *Tanné :* Fatigué.

aj'té' [acheter] à manger, p'is cés affair's-lâ. I' éta't b'en charitab'e, p'i' i' s'prom'na't d'minm' dans enn' plass' [place] p'is dans l'aut'e, 'oèr du pays.

Te'hours, d'enne affaire à l'aut'e, l'argent, ça dur' pâs tout l'temps : ça vient, ça s'us' [s'use] d' l'argent ! I' ést v'nu pâs mal, pâs mal hard op' [hard up] [5]. B'en, ça l'empêcha't pâs de rôdâiller [6] d'in bord p'is d' l'aut'e.

Enn' bonn' journée, i' fa't rencont' d'in Syrien, in peddleur [peddler] [7] de porte en porte, lâ : enn' coupeul de valis's p'i' in paquet su' l'dos. « 'Cou' don, i' dit, quoi c'que tu fa's, i' dit, avec çâ, toé ?

– B'en, i' dit, moé, j'peddl' [to peddle] de porte en porte, p'is j' vends, i' dit, édé' [aider] au monde, p'i' i' dit, j'vends pâs b'en b'en b'en cher ; i' dit, d'abord j'quiens ma vie, i' dit, moé, c'ést tout' quoi je d'mande.

– Vends-tu b'en ?

– Ah ! b'en, i' di' i' y â dés journées, i' dit, j' m'âs fair' soixante-quinz' cennes, enn' piasse, à moé, clair [8]. D'abord qu'ça m'quien aller !

– Oué, b'en ! C'ést b'en correck, mé' i' dit, si tu venda's, par 'zamp', on vâ dire, i' dit, pour enn' dizain' de piass's par jour, lâ, ça t'paiera't b'en mieux. I' dit, tu pourra's gréyer [9] du meilleur stoff [stuff] [10], p'i' i' dit, en vend' b'en p'uss'.

– Oui ; mé', i' dit, j'ai pâs . . . j'ai pâs la mouch' pour çâ, i' dit, moé ; pâ' assez d'gueule, et p'is ça prendra't que'qu's-in, i' dit, qui â 'a parole en bouche, i' dit, pour livrer ci p'is çâ, p'is çâ, c'ést du bon, p'is çâ, r'gârde, i' dit, c'ést du bon stoff . . . B'en, i' dit, moé, pâs capab'e !

– I' dit, on vâ s'mett' de mo'quié [moitié], si tu veux, tou' és deux. P'is, i' dit, tu 'oèr qu'on vâ fair' d' l'argent. »

I' éta't rendu pas mal hard op' [hard up] ; i' voulait s' fair' que'qu's piass's. S'met d'moquié a'ec le Syrien. Le v'lâ parti avec. En dargnier, le Syrien ach'ta't l'stoff, p'is, lui, l'venda't, p'i' i's faisa'ent d' l'argent en masse ! [11]

Te'hours quant' i' a eu fait' pas mal d'argent, p'i' i' â voyagé d'place en place avec le Syrien, p'i' i' venda't comme in câlin, rencont'e enn' vieill' fille, enn' tireus' de cartes, p'i' enn' tireus' d'haroscope. Te'hours, fa't tchomm' [chum] [12] a'ec la vieill' fille. La vieill' fill' gu'i â montré comment tiré' aux cartes. Que'qu' tem après, quand qu'i' a eu appri' à tiré' aux cartes, lâ, 'a gu'i â montré comment tirer l'haroscope, p'i' i' emm'na't tout' la vérité. Ah ! 'a éta't bonn' la vieill' fille !

---

5. *Hard up* (angl.) : À sec, à court (d'argent).
6. *Rôdailler :* Flâner en errant çà et là.
7. *Peddler* (angl.) : Marchand ambulant, colporteur.
8. *Clair* (vx fr.) : Tous frais déduits.
9. *Gréer* (greyer) : Procurer, obtenir.
10. *Stuff* (angl.) : Butin, marchandise, effets.
11. *Masse* (en) : En quantité, beaucoup.
12. *Chum* (angl.) : Ami, copain, intime. Ici : nouer amitié.

Te'jours, quand qu'i' a tout' eu appris çâ comme i' faut, lâ, p'i' i' pârt, i' s'en vâ dan enn' ville, gross' ville. I' y avè' in roi, dans c'plass' [place]-lâ, lâ, qu'éta't roi d'la place, et p'i' i' avè' enn' princess' p'is sa vieill' reine. C'fa't qu'i' 'n â tiré plusieurs, lâ, dés haroscopes. P'is de quo' c' qu'i' leu' disa't qu'éta't pour arriver, ça arrivè' à tout coup. B'en, i' s' trompa't pâs.

Le roi a-tu pâs su çâ, lui. « Fouah ! i' dit, c'é' 'ienqu' dés ment'ries, çâ ! Pour 'oèr, i' dit, si i' y â in homme, i' dit, su' 'a terre, i' dit, qu'ést capab' de dir' la vérité à in aut'e, de quoi c'qui vâ gu'i arriver, i' dit, dan in an, dans deux ans, dans t'oâs ans, dans quatre ans... i' dit, i' y en a pâs de d'çâ! C'ést dés pêurs, çâ ! I' dit, m'â' aller l' 'oèr, moé, i' dit, fair' tirer mon haroscope, pour 'oèr si c'ést vrè' qui ést bon d'minme. »

I' pârt p'i' i' s'en vâ l'trouver : « Bonjour, i' dit, mecieu' ! Bonjour !

– Bonjour, Sir' moi roi ! Que j'pourra's fair' pour vous ? J'suppose, i' dit, qu'vous êt's v'nu, i' dit, pour fair' tirer vot' haroscope ?

– I' di' oui, j'su's v'nu pour çâ !

– Mé', i' dit, ça m'ser' [sert] à r'guien d'vous tirer, i' dit, vous 'n n'avez pâs confiance !

– Comment, i' dit, vous 'n n'avez pâs confiance !

– Non ; i' dit, vous pensez que j' su' 'ienqu'in illuminâtion, qu'i' y â parsonn' su' 'a terr' qui ést capab' de dire à in aut' de quoi c'qu'i' vâ fair' d'enn' journée à l'aut', p'is de quoi c' qui vâ gu'i arriver. Vous crayez [croyez] pâ' en çâ!

– Comment ça s'fa't, çâ ? I' dit, j'vous l'ai pâs dit !

– Non ; vous m' l'avez pâs dit, mé' je l'sé's que vous l'avez dit.

– Vous l'savez ?

– Oué, i' dit, j'eul l'sé's ! Vous avez dit qu'i' y ava't pâs parsonn' su' 'a terr' qui éta't capab' de fair' dés affair's pareilles. Moé, i' dit, j'm'en vâs vous l'dir' de quoi c'qui vâ vous arriver ! »

I' gu'i tir' son haroscope. I' dit : « Vous, i' dit, enteur ci in an, vous allé' êt' détrôné, lâ. Vous allez pard' vot' couronne, i' dit, à nett'. Mé', j'peux vous dir' comment faire, par 'zamp', pour pâs vous pardiez vot' couronne. Mé', i' dit, vous m'crèrez [croirez] pâs ! I' dit, vous creyez pâs, i' dit, en moé ! Vous m'crèrez pâs !

– Quoi c' qui vâ m'arriver ? Cont'-moé-lé, p'is m'â' 'oèr si ça a du bon sens, oui ou non.

– Dedan enteur ci in an, in an et d'mi, dans l'pluss', deux ans, i' dit, vâ r'ssoud' in bateau, lâ, d'la mer, à vot' château, vot' quai, lâ, chargé d'quarts [13], dés quârts, oh ! on vâ dire, à pe' près dans lés vingt pouces, quat' pieds de haut, p'i' i's

13. *Quart :* Baril, tonneau, futaille.

vont vous d'mander parmission pour décharger cés quârts'-lâ. I' vâ gu'y a'oèr vingt-cinq mill' quarts. I's vont vous d'mander parmission pour décharger cés quarts-lâ su' vot' terrain. I' dit, vous leu' denn'rez la parmission de décharger cés quârts-lâ su' vot' terrain. I' dit, r'marquez b'en ; i' dit, cés quarts-lâ, i' dit, i's von êt' tout' mis su' l'bout' ; i's s'ront pâs mis su' l'platt', i' dit, comme on cord' dés quârts, i' dit, par . . . 'Ienqu'in rang partout, tout est su' l'bout'. P'is, i' dit, chaqu' quârt, i' dit, i' y â enn' 'tit' pipe, long d'minme, i' dit, gross' comm' le doigt, qui sort d'lâ. P'is c'ést creux, çâ. Chaqu' quârt, lâ, c'st in saldât. I'ést assis dans c'quârt-lâ, lâ, b'en confortab'e, p'i' i' dit, i' â in mass' [masque] su' l'visage, p'i' i' dit, c'tte pip'-lâ c'pour prend' l'air. P'is, i' dit, si i'ést trop longtemps lâ, i' dit, faut qu'i' 'és soègn'nt cés saldâts-lâ ; i' dit, i's vont mourir. I' dit, i' 'és coul'nt du lait, dés affair's de minme, p'i' i' dit, i's s'quienn't [tiennent] la vie.

P'is, i' dit, mecqu'i's soeill'nt su' vot' terrain, lâ, i's s'ront pâs lâ pluss' que vingt-quatre heures. Çâ, i' dit, c'ést tout' in couver' [couvercle] avec in çarcle à l'entour avec in aviss' [vis], lâ. I' y â 'ienqu' la peine : toupp ! p'is le couvert sort. P'is, i' dit, mecqu'i' y en eill' cinq six d' 'és aut' de lib's [libres], ça leu' prend pâs d'temps, çâ, d'déboucher cés câlins d'quârts-lâ. I' dit, i's vont vous fair' guerre, p'is v'vous en attendrez pâs !

– Oué ? Hhh hhh [bouche fermée] ! B'en, d'minme, i' dit, ça a du bon sens. Ça a du bon sens qu'ça peu' arriver ! »

Te'jours, i' â parti, i' s'est en-r'tourné. Que'qu's jour' après, i' r'ssout ; i' dit : « J'ai honglé [jonglé] [14] à çâ p'is, i' dit, j'ai pensé, i' dit, quo' c'qui pourrè' arriver, p'is j'voés, i' dit, qu' c'ést vra' ! Tu vâs t'en-v'nir avec moé, i' dit. M'âs t'payer b'en d'meilleur's gag's qu' t'és capab' faire écitt' !

– Ah ! i' dit, non !

– Viens-t-en avec moé.

– A' raït [all right] [15]. »

I' s'st en-allé avec le roi. 'Ted b'en, à pe' près si' [six] ou sè' [sept] moâ' après, in bâtimen arrive. L'capitain' débarque, i' s'en vient gu'i d'mander parmission pour débarquer cés quârts-lâ su' son terrain. « C'st ôkay [O.K.] [16] «

Commence à décharger, p'is l'vieux roi, p'is Laromée-Sans-Pêur : « On l'â r'guien . . . voyez-vous.

– Ah ! i' dit, oui, c'ést c'tit bout d'pip' qui sort . . .

– I' dit, r'gârdez, i' dit, i' 'és mett'nt tout' debout', i's lés mett'nt pâs su' l'platt' ; in soldât chaque.

– Comment c'qu'on va fair' pour s'débarrasser d'çâ ?

---

14. *Jongler :* Réfléchir intensément, penser profondément.
15. *All right* (angl.) : Formule d'acceptation. Très bien ! Parfait ! Entendu !
16. *O.K.* (angl.) : Façon américaine de dire oui.

– Dites r'guien, i' dit, laissez-lés faire. Laissez-lés placer leu's quârts, p'is mecqu'i' eill'nt [aient] placé leu's quârts, i' dit, j' vous dirai quo' ç' c'ést faire, moé ! Vous m'bèr'ré [barer][17] à pe' près vin [vingt] à vingt-cinq z-hommes, p'i' i' dit, m'âs leu' fair' la djob [job][19], moé ! I' y en a pâ' in, i' dit, d'eux aut's qui vâ resté' en vie, i' dit, dans cés quarts-lâ ! »

In coup qu'i' on eu tout' débarqué, tout' placé' lâ, i' dit : « Asteur, i' dit, j'veu' a'oèr vingt-cinq z-hommes, p'i' i' dit, cinquant' quârts d'huile, i' dit, a'ec in grand cha'dron qui quien à pe' près dix quârts d'huile à la fois. On vâ 'a fair' chauffer c'tte huil'-lâ, i' dit, bouillante, a'ec enn' p'tite entonnoèr, i' dit, qui rent' dans c'pip'-lâ, lâ ; p'i' on vâ arrivé' avec d' l' huil' bouillante, ploff ! p'i' i' dit, i's sont féni' 'és aut's, lâ ! C' 'tit dalôt-lâ, i' dit, i' leu' rent' dans 'a bouch' pour respirer, p'i' i's sont pâ' 'apab'e', i' dit, d' s'escouer pour sortir de d'lâ. I' dit, lâ, i' dit, o' 'és fait tout' mourir ! »

Te'hours, d'enne affaire à l'aut'e, i' on amanché leu's histoèr' de minme, p'i' i's l's ont tout' fait' mourir. I' ont arrivé pour ouvert [ouvrir], mé', i' éta'ent tout' morts : i' éta'ent pâs capab's. Ça sa'vè' à r'guien. Quand qu'i' ont vu qu'i' éta'ent tout' morts, i' ont r'paqu'té d'nouveau, p'is guett' [get] [19] !

V'lâ mon Laromée-Sans-Pêur placé au château, p'i' i' éta't porté su' 'a main du roi. Ah ! le roi 'nn avè' enn' confiance effréyante. « B'en, i' dit, asteur, tu vâs resté' icitt', p'i' i' dit, m'âs t'denner ma couronne, p'is m'âs t'denner ma princesse en marguiage ; tu vâ' a'oèr ma princesse en marguiage !

– Ah ! i' dit, j'su's pâs pressé de m'marguier : ça m'tent' pâs, ça m'en dit pâs, i' dit, de m' marguier pour asteur. Mé', i' dit, m'en vâs resté' a'ec vou' enne escousse, p'i' i' dit, si ça m'plaît, c'ést correck ; si ça m'plaît pâs, b'en, i' dit, moé, j' su' accoutumé su' l' oéyage. J'partirai, p'i' i' dit, quand j' s'rai tanné, i' dit, mon chez-nous s'râ écitte, i' dit, j'viendrai vous r'trouver.

– Hhou ! correck, i' dit, à ton goût ! Comm' tu voudrâs ! Ça t'tent' pâs de t'marguier ?

– I' dit, non, ça m'tent' pâs ! »

To'hours, pâsse enn' coupell d'années lâ, a'ec le vieux roi. Tout alla't b'en, tout alla't su' 'és roulettes ! [20] Enn' bonn' journée, i' di' au vieux roi : « V'lâ enn' bonne escousse, i' dit, que j'ai pâs 'té prend' in 'oéyag' su' 'a mer. Ça m'tent'ra't b'en gros d'aller faire in 'oéyag' su' 'a mer.

– Ah ! i' dit, quo' ça vâ t'denner, çâ ?

– B'en, i' dit, 'oèr du pays ; ah ! in p'tit bout'. To'hours que j' gu'irai pas b'en loin ; enn' coupell' de moâs !

---

17. *Barer :* Donner, fournir.
18. *Job* (angl.) : Travail, emploi. *Faire la job à quelqu'un :* s'en débarrasser.
19. *Get* [to] (angl.) : Aller, partir.
20. *Roulettes (aller sur les) :* Sans difficulté, sans contretemps.

– B'en i' dit, tu peux b'en gu'y aller s'tu veux, mé', i' dit, moé, i' dit, j' gu'ira's pas.

– J' t-accoutumé su' 'a mer.

– I' dit, t'en â vu b'en dés places.

– Oué ; j'en ai vu b'en, mé', me semb', i' dit, d'prend' in 'oéyag' su' 'a mer, i' dit, moé, lâ, i' dit, j' sé's pâs, i' dit, ça m'f'ra't du bien, i' dit, d'prend' la grant' air, m'prom'ner dan enn' plass' [place] p'is dans l'aut'e, 'oèr du pays.

– B'en, i' dit, c'ést correck ! »

I' gu'i greill' [greyer][21] d'in bâtiment, p'i' i' pârt. Ah ! i' â pâs 'té longtemps dan lé' 'oéyages. I' ont fait' plusieurs places, p'is, en s'en r'venant, i' â r'pâssé dan enn' plass' nouvelle, et p'i' i' avè' in capitain' qui connaissa't çâ c'plass'-lâ, lâ, su' 'a mer, dans cés entours-lâ, lâ. I' y avè' enn' place, i' y ava't pâ' auquin [aucun] bâtiment qui pouva't pâsser lâ. P'is c'ta't pâs faisab'e. Si i' passè' in bâtiment lâ, i' faisè' 'aufrag' [naufrage] p'i' i' câssa't tout en morceaux, p'is tout' l'équipag' s' neya't. I' dit : « Ça m'ser' à r'guien.

– I' dit, tu vâs pâsser lâ !

– Non, i' dit, j'pâss' pâs lâ !

– B'en, i' dit, tu vâs pâsser. I' dit, c'ést moé quiést l'patron, c'ést pâs toé. Toé, i' dit, t'és l'capitain' du bôt' [boat], mé', i' dit, c'ést moi qu'ést l'patron de c'tte affèr'-lâ. I' dit, tu vâs pâsser, lâ !

– Ah b'en ! i' dit, si tu l'veu' abesul'ment [absolument] ! »

I' s'lance. I' avè' in île enteur terre, p'i' i' y avè' in dos d'cheval, lâ, on vâ dire, dans l'eau, t'sé's. I' s'lanç' là-d'dan à bride abattue, p'i' heill' ! vrign, vragn' ! tout' câssé en morceaux. Tout' l'équipag' s'ést neyé à pârt de lui p'is d'Laromée-Sans-Pêur. I' â nâgé à terre, su' l'île. I' y ava't p'us proch' de l'îl' que d'allé' à la vraie atterrage.

Ah ! le v'lâ lâ su' c'tte îl'-lâ, tout seul, auquin [aucun] bâtiment qui approcha't de c'tte îl'-lâ, pâ' 'apab' d'approcher null' pârt. Te'jours, le v'lâ b'en amanché, lâ. S'prom'na't su' l'île : tous dés beaux p'tits pins verts, lâ, pareils comm' dés pommiers, lâ. Lés branch's 'ta'ent taït [tight][22], t'sé's.

Ça faisè' à pe' près t'oâs jours qu'i' éta't su' c'tte îl'-lâ à r'guien d'quoi manger ; i' s'pensa't b'en féni. In bon matin, i' étè' assis – i' étè' à pe' près vers lés neuf heur's d' l'avant-médi – i' étè' assi' en-d'ssour d'in p'tit pin vert, pâs loin du bord d'la mer. I' s'lev' la vue, quoi c' qu'i' aparçoè' v'nir ? In bâtiment, p'i' i' v'na't fer [fair][23] pour lui ! « Câlin ! i' dit, quo' c'que c'ést çâ, i' dit ! » La pêur le prend. Grimp' dans c' p'tit pin-lâ qu'i' y ava't ; i' étè' à pe' près gros d'minme. Mont'

21. *Gréyer :* Bâtir, procurer, pourvoir, construire.
22. *Tight* (angl.) : Serré, tassé.
23. *Fair* (angl.) : Juste, franchement, droit.

dans, p'i' i' s'cache. Le bâtiment s'en vient drett' à terre, lâ, à pe' près, on vâ dire, in t'oâs quat' cents pieds d' l'île, mouille enn' chaloup' p'i' i' débarqu' t'oâs hommes, in jeune avec deux homm's plu' âgés. I' arrive' à l'îl' drett' pâs loin de v'où c' qu'i' éta't, lui ; i' étè' assis dans l'pin p'is lés aut's, lâ, i' arriv'nt drett' lâ, avec deux pelles. P' i' i' ont débarqué du stoff [stuff], emm'né' su' l'bord, lâ, p'i' i' y â in, i' a pri' enn' pelle, p'i' i' â travaillé enne escousse, lâ, pâs loin de v'où c' qu'i' éta't, lui, lâ, 'ted b'en à pe' près cinquant' pieds de v-où c' qu'i' éta't. I' 'és r'gârda't faire, lâ. I' on ôté à pe' prè' in deux pié' [pieds] et d'mi à t'oâs pieds d'terr' d'épais ; tout du beau sâb' [sable], t'sé's, lâ. I' ont tout' 'ettoyé [nettoyé] çâ b'en nett', lâ, p'i' i' ont l'vé in couver' [couvercle], in couvert qui avè' à pe' près quat' pié' [pieds] en rond.

Ça commence à rentrer du stoff [stuff] là-d'dans, rent' du stoff, de quoi manger, tout's sort's d'affaires, tout's sort's d'affaire' imaginab'e. Et p'is quand i' on eu féni, i' ont sorti, i' y en â in qui à resté dans l'trou. I' ont mis l'couvert, i' ont pris la terr' p'i' ils l'ont tout' mis par-dessus, tout eur'couvert çâ a'ec d'la terre, deux pié' et d'mi à t'oâs pieds d'terr' tout partout ; i' ont tout' b'en égalé çâ, tout égal. Saut'nt dan 'a chaloupe, p'is s'en alle' au bâtiment, r'vir'nt de bord, p'is goud baïe [good-bye] [24] !

« Hein ! Tu parl's d'in affaire ! I' ont rentré t'oâs, i' ont rentré du stoff [stuff] en masse, â' raït [all right], mé', i' dit, c'ui-lâ, i' dit, qu'i' o' enterré là-d'dans, lâ, i' dit, i' vâ mourir c'te gârs-lâ ! C'ést vra', i' dit, i' ont rentré b'en du stuff, mé' quell' sort' d'histoèr' que ça peu' êt', çâ, i' dit ? B'en, i' dit, ça m'amanche [25], çâ ! Mé', i' dit, m'en vâ' allé' 'oèr ! »

Quand i' 'és â pardus de vue, i' descend de d'lâ, p'is commence à gratter, p'is gratte, a'ec sés mains, p'i' en-'oeill' la terre, p'i' en-'oeille la terre, p'is r'cul' la terre. I' a tout' déterré le couvert 'mme i' faut. Lev' le couvert p'is descend. C'tè' in prinç' qu'i' y ava't lâ, qu'i' ava'ent renfarmé lâ. C'te prinç'-lâ, quand qu'i' ést v'nu au monde, le cez' [celui] qui ava't resté dans l'trou, lâ, i' y ava't t'oâs vieilles, c'éta't suppôsé d'êt' dés vieill's fées, lâ ; dans l'ancien temps t'a' attendu parler dés vieill's fées, lâ ? I' y en â eunne, 'a dit – sa mér' 'ta't dans sa chamb'e, p'is l'aut' 'ta't dans in aut' appartement – i' y en â eunne, 'a dit : « Moé, 'a dit, c'te p'tit prinç'-lâ, 'a dit, j' gu'i fè' in souhett'.

– L'aut' a dit, quoi c'que tu vâs gu'i souhetter ?

– 'A dit, j'souhette, 'a dit, que c'prinç'-lâ fais' l'homm' le plus smatt' [smart] [26] qu'i' peut pâs gu'y a'oèr, 'a dit, su' 'a terre.

– Oué ? A' raï [all right] ! B'en, 'a dit, toé, tu gu'i fè' in souhett', b'en, 'a dit, moé 'ssi m'âs gu'i faire in souhett' ».

C'ta't l'deuxième. 'A dit : « J' souhett', moé, 'a dit, c't homm'-lâ seill' le plus beau chanteu' qui peut s'faire en chanteu' ; qu'i' seill' pâs bittab' [to beat][27].

---

24. *Good-bye* (angl.) : Au revoir ! Adieu !
25. *Amancher (quelqu'un)* : Lui créer un problème, le laisser dans le doute.
26. *Smart* (angl.) : Gentil, habile, aimable.
27. *Beat* [to] (angl.) : L'emporter sur, dépasser. *Beatable* : qui peut être dépassé.

– L'aut' se r'vir' de bord, b'en, 'a dit, moé 'ssi, j' gu'i en fè' in, in souhett', mé', 'a dit, j'fais pâs l'minm' souhett' de vous aut's.

– Non ?

– Non ! J' souhett', moé, 'a dit, à l'âg' de vingt et in ans, juss', jour pour jour, heur' pour heure, qu'i' vâ s'fair' tuer par le prinç' Laromée-Sans-Pêur ! »

I' l'avè' emm'né lâ, la mér' 'ta't dans l'lit' p'i' alle ava't tout' attendu, p'i' i's l'avè' emm'né lâ, p'i' asseill' d'le mett' dans l'souterrain, lâ ; i' éta'ent çartains qu' parsonn' le trouv'ra't, lâ. Ils l'ont renfarmé dans c'souterrain-lâ, p'is farmé' pour pâs qu'i' s'fais' tuer. P'is qui c' qu'il l'â deterré de d'lâ, ôter l'couvert p'i' aller l'trouver ? C'ést Laromée-Sans-Pêur. P'is c'ta't lui qu'éta't supposé d'eul l'tuer. I' gu'i d'mande, i' dit : « Dis-moé don, i' dit, pourquoi c'que c'ést, i' dit, qu'i's t'ont mi' icitt' p'is, i' dit, enterré comm' çâ, i' dit, pour pâs qu'tu sortes ?

– B'en i' dit, m'en vâs t'eul l'dire ! »

I' gu'i â conté tel comm' c'éta't : lés souhett's que lés vieille' ava'ent fait's. P'is : « C'tte vieill'-lâ, i' dit, 'a m'â souhetté, à l'âg' de vingt et in ans jour pour jour, heur' pour heure, que j'éta's pour êt' tué par Laromée-Sans-Pêur, in prinç' qui â 'té ba'tisé [baptisé] su' l'nom d'Laromée-Sans-Pêur.

– P'is t'éta's pour êt' tué par lui ?

– I' dit, oui !

– B'en, i' dit, tu sa'râs, i' dit, mon vieux, i' dit, qu' c'ést moé, i' dit, qu'ést Laromée-Sans-Pêur, p'is j'te cuerai [tuerai] pâs ! C'ést in affér' çartain, i' dit, c'st écrit dans l'ciel, i' dit, j'te cuerai pâs. Ça peut pâ' arriver, i' dit ! Qu'alle eill' [ait] souhetté de quoi c' qu''a voudrâ, i' dit, moé, i' dit, j'te cuerai pâs !

– A' raït [all right] ! »

Te'jours, i' ava't 'té mis lâ, lui, pour t'oâs moâs. Après sa dat' de naissance, enn' quinzain' de jours, i's v'na'ent le r'charcher p'i' ils l'emm'na'ent. Te'jours, i' ava't p'u' 'ienqu' t'oâs jour' à lui, à attend' lâ, qu'i's d'va'ent v'nir le charcher. Sa dat' de naissanc' 'ta't pâssée, tout', p'i' i' étè' avec.

Enn' bonn' journée, i' éta'ent couchés tou' 'és deux, accantés [28] su' leu's ar'guiers [oreillers] su' l'lit', p'i' à la têt' de leu' lit', i' y avè' enn' tablette, à pe' prè' oh! huit neu' [neuf] pouç's de large, t'sé's; ça denna't t'oâs quat' pieds d'long. P'i' i' y avè' in pain d'suc [sucre] du payi' [29], 'à-d'ssus. I' éta'ent couchés tou' 'és deux, p'i' i's jâsa'ent. Tout d'in coup, Laromée-Sans-Pêur, i' dit : « Moé, i' dit, j'mang'ra's b'en in morceau d'suc [sucre] du pays !

– Quiens, i' dit, i' y en â in, i' dit, lâ, écitt', su' 'a tablette au-d'ssus d'not' tête. »

---

28. *Accanté :* Appu[illé], penché.
29. *Sucre du pays* Sucre d'érable.

I' tend la main d'minme, p'is po'gn' le suc du pays, p'i' i' l'tire, p'is, en l'tirant, 'ta'ent couché' in contre à côte ; i' y ava't-i' pâ' in poégnârd, lâ ? Tir' le poégnârd p'i' i' gui' planteur çâ au cœur. Ah! i' ést mort ! I' éta't supposé d'êt' tué par lui, p'is c'ést lui qui l'â tué. En tirant l'pain d'suc, le poégnârd gu'i â planté au cœur « Ah ! bon ! B'en, i' dit, me v'lâ b'en n-amanché, lâ, b'en n-amanché, lâ ! I' dit, moé, j'carcula's d' m'en allé' a'ec 'és aut's. Asteur, j' t-encôr' pris ! I' dit, m'âs mourir en longueur [langueur] su' c'tte îl'-lâ ! »

I' sort du trou, p'i' i' r'met l'couvert, p'i' i' remmèn' la terre autant comm' qu'i' â pu, partout, tout' ést égalé autant comm' qu'i' â pu. Grimp' dans son pommier... dans son p'tit sapin vert, lâ.

L'lend'main, i' aparçoit v'nir le bôt [boat], p'i' i' v'na't. I' arriv' lâ. I' ont débarqué lés deux qui étè' avec lui. L' pér' commence à r'gârder çâ. I' dit : « I' y â que'qu' chos' d'arrivé ! » à son pére, le vieux roi qui étè' avec 'és aut's. « I' y â que'qu' chos' d'arrivé ! I' dit, r'gârde, i' dit, la terre, i' dit, 'a ést fraîch' mouvée [to move][30]. J'gag'rè' aucun' chose, i' dit, moé, qu'i' ést mort !

– Vâ t'assir' ! Comm' de raison, i' dit, ça a d' l'air frais, mé', i' dit, faut pâs s'fier, i' dit, lâ-d'ssus b'en b'en !

– Fié' ou non, i' dit, j'su's çartain, i' dit, moé, qu'i' ést mort ! »

Déterr' le couvert, p'is rent' lâ : i' était mort ! « Allons, pepére ! I' dit, voés-tu, on l'â emm'né séfe [safe][31], i' dit, p'i' on pensa't qu' jama's parsonn' l'a'ra't trouvé, écitt' !»

Te'jours, i' ont tout' pacqu'té [empaqueté], sorti de d'lâ ; i' éta't mort, â' raït [all right] ! I' ont parti avec, p'is mon gâ' â resté lâ, dans l'pommier [le pin], lâ, lés yeux pleins d'eau, p'i' il l'és r'gârdè' aller. I' dit : « J'su's b'en n-amanché ! I' dit, j' su's féni, moé, à mon tour ! »

I' descend de d'lâ, i' s'en vâ au bout' de l'île ; i' y ava't t'oâs p'tits pin à pe' près d'enn' dizain' de pouces, planté, en tripied [trépied], lâ ; i' y avè' enn' belle omb'e, lâ. S'accot' su' in, cell' du milguieu, lâ, p'i' i' gongla't. S'endort. I' â rêvé, le temps qu'i' dorma't, que le pin qu'i' étè' accoté d'ssus, éta't creusé' au pied, mouver [to move] la terre, creusé' au pied, qu'i' trouverè' enn' flèche, montée, tout' quoi c'qui gu'i' fôla't, lâ, et p'is de r'gârdé' à terre, l'aut' bord ; i' éta't juss' pour v'nir à bout d'distinguer l'éterrage [l'atterrage], l'aut' bord c'ta't pâs mal loin – qu'i' éta't pour 'oèr in jual rouge avec enn' lun' blanch' dans l'front. Prend' la flèch' p'is de l'tirer drett' fer [fair] dan 'a lun' blanche. Ça faisè' in bout', çâ, tiré' a'ec enn' flèche ! Qu'i' éta't pour r'ssoud' in canô' [canot] à lui, pas d'aviron, eur'guien ; d'inqu' le canot seul. D'embarquer dans l'canot p'is qu'i' v'nè' aller d'la magnièr' qu'i' v'na't vouloèr ; co' minm' qu'i' touch'ra't quas'ment pâ' à l'eau, lâ, pâs s'lamenté' au bon Guieu [Dieu] ; pâs l' mot ! I' dit : « I' vâ t'emm'né' à terre, l'aut' bord. P'i' i' dit, après çâ, b'en, t'és t-en plein boâs. Mé', i' dit, lâ, t'és pâs su' l'eau, dan in île ! »

30. *Move [to move]* (ang.) : Transporter, remuer.
31. *Safe* (angl.) : En sécurité, à l'abri du danger.

Te'jours, i' s'réveille. Tout d'in coup, i' commence à pensé' à son rêv' qu'i' ava't fait'. Câlin ! se r'vir' de bord, commence à gratter, déterr' çâ : la montur' d'la flèche, tout' lâ, i' strip' [to strip][32] ; commence à r'gârder l'aut' bord. I' 'oéya't r'guien, r'guien en tout'. « Maudit câlin ! i' dit, quoi ç'ça veut dire, çâ ? J'voé's r'guien ; i' dit, à attend' parler, dans mon rêve, i' dit, j' 'oèrè' in joual rouge a'ec enn' lun' blanch' dans l'front ! »

Tout d'in coup, il l'aparçoit. « Bon ! i' dit, asteur, i' dit, j' m'en vâs t'denner çâ ! I' dit, j'pens' pâs j'te manque ! » I' éta't pas mal adrett'. Zioumm ! (claquement dans les mains). L'canot r'ssou' à lui. I' dit : « Faut pâs que j'me lamente, i' dit, à parsonne ! »

I' embarqu' dans l'canot, i' embarque en avant, p'i' on gu'y vâ ! Ah câline ! qu'i' en frisa't. La pêur le prend. I' a b'en râsé de s'lamenté' au bon Guieu. Si i' s'ava't lamenté au bon Guieu, hououpp ! i' r'virè' à l'envers, p'is mon gârs s'neya't. « Non ! I' dit, c'ést çâ l'idée, p'i' en-'oeille à terre ! »

Arriv' l'aut' bord, mé' en plein boâs. « B'en, i' dit, j'su's rendu à terre ennéowé [anyway][33]. J'sé's pâs quel bord, i' dit, j' m'en vâs prend'e ? Ah ! i' dit, j' m'âs prend' c'bord-lâ ! » Pârt du long d'la mer, p'is marche, p'is marche, marche. I' â marché pour huit jours. Po'gna't dés poéssons, su' l'bord d'la mer, qu'étè' à mo'quié [moitié] gâtés ; i' ava't pâs d'aut' chose, i' mangea't çâ. C'ta't pâs b'en b'en ragoûtant, mé' pour se sauvé' 'a vie.

Au bout d'huit jours, i' arrive, oh ! quas'ment comme enn' p'tit' plat'forme, in p'tit quai qu'i' ava'ent fait' pour v'nir charcher d' l'eau à in p'tit criqu' [creek][34] qui sorta't, qui v'na't timbé' à la mer. S'mè' à r'gârder. « Quiens, i' y â que'qu's-in, i' dit, icitt'. I' y â enn' route ! »

Prend la route. Arrive à in château dans l'boâs, que'qu' chos' de beau. S'en vâ cogné' à 'a porte ; i' y â in homm' qui s'en vient gu'i rouvert [ouvrir] la porte. « Bonjour, mecieu' !

– Bonjour ! I' dit, j'pourra's t-i' a'oèr, i' dit, in lonnch' [lunch][35] ?

– Chour' [sure][36] i' dit, vous pouvé' a'oèr in lonnch' ! Entrez »

I' avè' 'ienqu'in œil c'gârs-lâ ; l'œil gauch' crevé. All right ! I' gu'i denne à manger. P'i' i' [le prince] dit : « Ça fè' huit jours, i' dit, qu' j'ai quas'ment pâs mangé, p'is dés affair's du long d'la mer, i' dit, à mo'quié gâtées. J' su's b'en fatiquié ! I' dit, j'pourra's pâs, i' dit, a'oèr à coucher, à soèr, écitt' ?

– Non, mecieu' ! Pâ' 'apab' d'a'oèr à couché' écitt' !

---

32. *Strip* [to] (angl.) : Développer, débarrasser.
33. *Anyway* (angl.) : En tout cas, de toute façon, peu importe.
34. *Creek* (angl.) : Petit cours d'eau, ruisseau.
35. *Lunch* (angl.) : Repas léger.
36. *Sure* (angl.) : Certainement !

– Pour quell' raison ? I' dit, j' su's pâ' in malfecteur [malfaiteur] ; j'aim'ra's b'en à me r'poser, i' dit, a'oèr enn' nuit' à moé, capab' de me r'poser 'mme i' faut.

– M'âs vous dire enn' chose, i' dit, mon ami. On vâ vous garder. I' dit, moé, j'su's pâs t'ut seul icitt' ; i' di' o' ést sept, tout' amanchés pareils. On vâ vous gardé' à coucher d'abord [37] vous vous mêl'rez d'vos affaires, pâs vous mêler dés affair's qui vous r'gârdent pas !

– Oué ! Ah b'en ! i' dit, c'st all right ! I' dit, si i' y â 'ienqu' çâ, i' dit, j' su's capab' de m'mêler d' més affaires.

– All right ! »

Le temps de soupé' arrivé, lés aut' on arrivé, tout' avêugu' [aveugle] d' l'œil gauche, tout' la gagn' [gang] [38], tou' 'és sept, tout' l'œil gauch' crevé. All right ! Te'jours, i' â soupé, jâsé in escousse [secousse] [39]. « B'en, i' dit, asteur, i' dit, c'ést l'temps de s'coucher ! »

I's s'barbouill'nt noèr' comm' dés nègu's [nègres] tout's lés sept, tout barbouillés noèrs, noèrs, noèrs comm' dés vrais nègu's, lâ ; p'i' ça s'tirè' aux jueux, p'is ça brâilla't[40], p'is ça r'guia't [riait], p'is ça . . . ah ! in train[41] effréyant. Mon gârs, i' éta't lâ, i' 'és r'gârda't faire. « Maudit ! tu parl's dés . . . en lui-minme, i' dit, dés maudits fous, çâ ! Barbouillés noèrs, lâ, p'is ça brâille, p'is ça rit, p'is ça fa't tout's sort's de train ! » I' ôsa't pâ' à fair' grand-chose.

Te'jours, i's part'nt p'i' i's s'lavent ; vont s'laver tout' la gang. I' dit : « C'ést plus fort que moé, i' dit, més amis !

– Quo' c' qu'i' y â ?

– I' dit, vous avez barbouillé, i' dit, tous lés sept, noèrs comm' dés nègres, p'is, i' dit, vous tirié' aux jueux, p'i' i' dit, vous brâilliez, p'i' enne aut' escousse, i' dit, vous r'guiié' [riiez] i' dit, enne affaire effréyante. Dit's-moé don, i' dit, pourquoi c'que c'ést qu'vous faite' enne affair' de minme ?

– Voulez-vous l'sa'oèr ?

– I' di' oui !

– B'en, i' dit, vous allez l' sa'oèr demain matin.

– Ouè ? A' raït [all right] ! »

I's s'couchent. L'lend'main matin, i' ont déjenné ; in coup qu'i' on eu déjenné : « B'en, i' dit, asteur, i' dit, vous vouliez sa'oèr, i' dit, mon ami, pourquoi c'que c'ést qu'on s'ést barbouillé d'minme, p'is, i' dit, brâiller, p'is s'tiré' 'és jueux, p'is tout' ? Vous allez l' sa'oèr, à matin !

---

37. *D'abord que :* Pourvu que, à condition que.
38. *Gang* (angl.) : Groupe, bande, équipe.
39. *Secousse :* Période de temps, certain espace de temps.
40. *Brailler :* Pleurer, se lamenter.
41. *Train :* Tapage, vacarme, bruit assourdissant.

– Oué ?

– V'né' écitt' ! »

Po'gne' in a'neau [agneau], lâ, in mouton, lâ, l'tusent, p'i' i's l' pleument. « Viens 'citt' ! » Prenn'nt la peau, p'i' i' s'accroupit, lâ, p'i' i's l'ont cousu dan 'a peau avec in grand couteau à bouch'rie, long d'minme, qui flamba't comme in râsoèr. « Quiens, çâ, i' dit, quiens çâ d'minme, lâ, le dos du couteau accoté dans l'front, lâ. Quiens, çâ d'minme, p'is quiens-lé b'en. I' dit, on vâ t'coud' dan 'a peau, lâ, p'i, i' dit, on vâ t'mett' su' 'a côte, icitt', lâ ; tu 'oé' 'a côte, icitt', lâ ; i' dit, tu s'râs pâs lâ dix menutes, i' dit, i' vâ r'ssoud' in aigu'e [aigle], p'i' i' dit, i' vâ t'agrafer[42], p'i' i' dit, i' vâ prend' lés air' avec toé. P'is, i' dit, mecqu'i' t'mette à terre, vrouch ! fends la peau, i' dit, a'ec le couteau. Lâ, i' dit, i' vâ a'oèr pêur, i' dit, i' vâ s'sauver. B'en, i' dit, lâ, tu vâs sa'oèr pourquoi c'que c'ést qu'on s'barbouill' de minme !

– Oué ? C'st ô ké ! » [43]

I's l'coudent, i's l'mett'nt su' 'a côte, lâ ; l'aigle arriv' p'i' i' t' l'agrafe, p'is guett' [get] en l'air ! I' â fait in bon bout'. Tout d'in cou' [coup] i' l'descend, en l'mettan à terre, i' s'ést senti mettre à terre, vrouch ! I' étè' à terre. In beau ch'min. Lâ, goud baï [good bye] ! I' [l'aigle] a eu pêur, i' s'ést poussé [44]. « Me v'lâ b'en amanché icitt' ! I' dit, pas plus rich' que j'étè' avant, i' dit ! Me v'lâ en plein boâs ; i' dit, i' y â in beau ch'min, i' dit . . . » Tout' de c' qu'i' voula't. Prend l'chemin, p'is file, file. In coup qu'i' a eu fa't in bout', i' aparçoé' in beau château, que'qu' chos' de beau. « Câlin ! in beau château icitte, i' dit, en plein boâs ! » Cés gârs-lâ étè' en plein boâs. « Beau château, icitt', i' dit, encôre en plein boâs, i' dit, i' doé' a'oèr que'qu' chos' là-d'dans. I's m'ont dit qu' c'ést icitt' que j'eul l'sa'ra's pourquoi c'que c'ést. Mé', i' dit, on vâ 'oèr ! »

Arrive au château. C'ta't tout's dés fill's qu'i' y ava't lâ : i' y en avè' à pe' près 'ted b'en cinq cents. Ah ! en frappan à la porte, i' y en arrive enn' gang, p'i' i's l'griffe : i' toucha't pâ' à terre. I's l'rentent, ah ! p'i' i's 'nn ava'ent soin de c'gârs-lâ, ah ! i 'ava't tout's lés soins voulus. Ah ! i' éta't b'en usé [45] comm' – c'étè' in prince – mé' i' étè' usé comme in prince.

I' â 'té onz' moâ' a'ec 'és aut's, porté su' la main ; i' pouva't pâ' êt' plu' heureux que çâ, jama's d'sa vie. I' éta't porté su' 'a main.

In bon matin, i's r'ssoude' à lui tout' la gang qu'i y ava't lâ. Ça brâilla't tout' la gang, à chaud's larm's tout' la gang. « Dit's-moé don, i' dit, c'vous avez vous aut's, à matin ?

---

42. *Agrafer :* Attraper.
43. *O.K. [Ô Ké]* (angl.) : Façon américaine d'accepter une proposition. Très bien ! Entendu ! Parfait !
44. *Pousser (se) :* Déguerpir, décamper, déloger en vitesse.
45. *User :* Sens anglais de TO USE, faire usage de. Être usé est pris dans le sens de être traité.

– 'A dit, à matin, 'a dit, on pârt tout' la gang, p'is, 'a dit, on va t'laisser tout seul pour trent' jours, p'is j' su's çartain . . . on ést çartain qu' mec'qu'on r'vienne icitt', tu s'râs p'u' icitt', toé ! Le château est à toé ; v'lâ lés clés du château, p'is tout's lés clés de tout' le château, de tout's lés port's qu'i' y â après l'château, partout. I' y â 'ienqu' enn' chamb'e, 'a dit – t'â' 'a clé icitt', c'ést elle – on t'défend d'rentrer dans c'chamb'-lâ. Si tu rent's lâ, i' ['a] dit, tu 'n aurâs du chagrin !

– C'ést pâs çartain, 'a dit, qu' tu gu'irâs pâs ! »

– Ah ! i' dit, i' y â assez d'place à allé' i' dit, sans rentrer dans c'chamb'-lâ ; i' dit, j' gu'irai pâs ! »

Te'hours, v'lâ mon gârs tout seul lâ. I' éta't b'en, lâ, i' ava't tout à souhett', là-d'dans. I' éta'ent parties pour trent' jours. La vingt-neuvièm' journée – i' ava't p'u' 'ienqu' enn' journée, après – i' ava't tout's visité lés aut's places ; ah ! c'éta't beau, p'is tout's sort's de bell's affair's partout, dés bell's misiques, tout's sort's d'affaire' imaginab's. Te'jours, i' dit : « C'chamb'-lâ, i' dit, co' minm' je r'gârd'ra's d'dans, j'ai p'u' 'ienqu'enn' journée ; i' dit, i's l'sa'ront pâs qu' j'ai r'gârdé d'dans ! »

Mè' 'a clé d'dans, rouv' la porte ; c'éta't la dargniére étage, çâ, p'is c'étè' en vit' [vitre] raït throu [right through][46] ; toute enn' bell' chamb' de vit'e. En rouvrant la porte, in beau joual vert qu'i' y ava't là-d'dans. Oh ! in tannant [47] d'beau joual a'ec dés ailes : i' r'vola't dan 'és airs pareil comme in oéseau. « Eh ! i' dit, a'oèr su, i' dit, qu' c'étè' icitt', çâ, i' y â longtemps qu' j'a'ra's rouvert la porte ! »

Saute à joual, p'is vouff ! au travers, p'is goud baï [good bye] ! I' â été r'virer de v-où c' qu'éta'ent lés sept gârs lâ, p'is, en r'virant, i' â sacré in coup d'queue, p'i' i' gu'i â crevé l'œil gauche, p'i' i' a timbé en bas. Débarque, p'i' arrive en bâs. « B'en, sé's-tu, asteur, i' dit, pourquoi c'que c'é' i' dit, qu'on s'barbouilla't, i' dit, à tou' 'és soèrs, p'is qu'on brâilla't p'is s'arrachè' 'és jueux ? Si t'ava's pâ' été dans c'chamb'-lâ, pareil comm' n'us aut's, toé, tu s'ra's b'en encôre aujo'rd'hui. Mé', i' dit, t'és t-allé . . . trop curguieux [curieux], i' dit, â foulu qu' tu gu'y a'll's. Mé', i' dit, t'as p'u' 'ienqu' in œil ; t'és t'-amanché pareil 'omm' [comme] n'us aut's !

– Bon, b'en, i' dit, asteur, m'âs resté' a'ec vous aut's.

– Non ! I' dit, ô' ést assé' icitt'. Pâs d'plass' [place] pour toé icitt' ! Trouv'-toé enn' plass' de v-où c'tu voudrâs.

– Ah b'en ! i' dit, câlin ! me v'lâ mal amanché, lâ ! I' dit, vous deveriez [devriez] m'gardé' a'ec vous aut's.

– Non ! ô' ést assez, lâ !»

Te'hou's, pârt, prend l'bord d'la mer, p'is marche. T'oâs quat' jour' après, i' r'ssou' à in vieux qué' [quai] su' l'bord d'la mer. C'tait tout en démanche [48]. Rô-

46. *Right through* (angl.) : De part en part, d'un travers à l'autre.
47. *Tannant de :* Extraordinaire, splendide.
48. *Démanche* (en) : En ruine, délabré.

dâill' su' l'qué', in vieux qué' de boâs, lâ, p'is c'éta't tout' câssâillé. Commence à rôdâiller su' in bord p'is su' l'aut'e. S'en vâ à terre, p'is frappe[49] enn' route ; b'en, enn' route, 'a éta't pâs b'en b'en usée souvent, mé' d'temps en temps. « Comment ? I' dit, que'qu's-ins qui vien icitt' ! » I' â examiné çâ ; pren 'a route . . .

I' r'ssou' à enn' vieill' bâtiss' qu'éta't toute en démanche ; p'i' i' y avè' enn' porte, lâ, p'is ce rout'-lâ alla't drett' à 'a porte. « Ça fa't curguieux, çâ, hein ! Tout en démanche. P'is faudra't qu'i' y eill' que'qu's-in écitt' ! »

I' rent'e ; i' y avè' enn' tab'e, i' y ava't du pain, du lârd cuit. P'is, i' ava't faim ; s'mè' à manger. Comm' qu'i' étè' apras manger, pâs b'en b'en longtem après qu'i' a eu commencé, i' y â in homm' qui arriv' p'i' i' rente. « Bonjour, i' dit, prinç' Laromée !

– J'su's pâ' in prince, moé !

– Ah ! i' dit, oui, t'és t-in prince : prinç' Laromée-Sans-Pêur, i' dit, toé !

– Oué ! C'fa't-u longtemps, i' dit, qu' t'és t-icitt', toé ?

– Oué ! B'en longtemps, i' dit, qu' chu' [je suis] t-icitt' ; p'is j' su's tout seul itou, tout seul.

– Comment ça s'fa't, çâ ?

– Çâ, i' dit, icitt', lâ, . . . vien a'ec moé ! M'âs t'monter çâ ! »

Pren un' march' p'i' i' gu'i montre çâ : dés tâs d'pierre icitte et lâ, partout, tout épâillé partout. « Çâ, i' dit, c'st enn' ville !

– C'st enn' ville ?

– Oué ! Enn' vill' qu'ést emmorphôsée, çâ. P'i' i' y â 'ienqu' moé, i' dit, qu'i' ont pâ' été capab's d'emmorphoser. Ça fa't l' moins, i' dit, vin [vingt] à vingt-cinq ans que c'ést emmorphôsé, c'plaç'-lâ, icitt', p'i' i' y â b'en du monde, i' dit, icitt', tout emmorphôsé.

– Comment faire ? I' dit, sé's-tu, i' dit, tu pourra's pâs sa'oèr i' dit, comment qu'on s'prendra't b'en, i' dit, pour v'nir à bout . . .

– Ah ! j'conna's r'guien de d'çâ, i' dit, moé ; r'guien, r'guien, r'guien ! I' dit, moé, i' dit, mon pére ést mort, ma mére ést morte, devant qu'on l's â emmorphôsés. J'avè' enn' de més sœur' a'ec moé ; 'a ést emmorphôsée, elle. P'is, i' dit, tout' le ress'e, i' dit, c'ést tout' que j'peux t'en dire, moé, lâ. Fa't qu'tu peux resté' avec moé enne escousse, i' dit ; ça pâss' le temps !

– B'en, i' dit, c'st ô Ké ! I' dit, m'âs rester que'qu's jour' avec toé, i' dit, pour me r'pôser, p'is, i' dit, après çâ, b'en i' dit, j' pâ' 'apab' resté' icitt', moé ! C'ést trô' ennuyant. M'âs partir !

– All right ! »

---

49. *Frapper :* Rejoindre, croiser, découvrir.

Ah ! i' â pâssé que'qu's jour' avec lui. Enn' bonn' journée, i' pârt, en gâgnant du bord d'la mer où c' qu'éta't l'qué' [quai], commence à s'prom'né' 'a-d'ssu' encôre . . . In 'tit sarpent noèr, oh ! à pe' près long d'minme, s'en vient fortiller dans sés jambes. Bagn' ! i' sacre in coup d'talon su' 'a tête.

Devant qu'i' d'vien à mett'e gu'i denné' in coup d'talon, i' aparçoè' enn' p'tit' gornouill' [grenouille] varte, 'ted b'en à pe' près dix pieds d'lui. 'A éta't su' in p'tit bout' de boâs, d'madrier, que' chose, lâ, p'i' 'a éta't lâ : Rrriiiiii . . . ! et p'is l'sarpent gu'i â arrivé dan 'és jambes. Pan ! i' gu'i â denné in coup d'talon. En gu'i dennan in coup d'talon, su' 'a tête, i' gu'i â écrâsé 'a tête. I' ést mort.

La p'tit' gornouille, 'a gu'i â sauté au cou. C'ta't pâ' enn' gornouille, c'tè' enn' princesse, la princess' qui avè' été emmorphôsée . . . le gârs qui éta't lâ, qui étè' avec lui, c'tè' in prince, çâ, p'is çâ, c'éta't sa sœur qui étè' emmorphôsée, p'i' 'a étè' en gornouille, lâ, elle. P'is quand qu'i' â cué [tué] l'sarpent, lâ, 'a dit : « Çâ, 'a dit, c'ést la – comment qu'i' appellaient çâ encôre ? c'st à caus' que j'veux l'nommer, lâ . . . – le sarpen à sonnettes, 'a dit, çâ, 'a dit, i' a tout' emmorphôsé 'a place, icitt'. »

Lâ, i' â pâssé que'qu's jours. Tout' la vill' s'trouva't tout' démorphôsée partout, lâ. P'is, lâ, i' â pâssé que'qu's jour' avec 'és aut's, lâ, p'i' i' â r'continué son voéyage [voyage] et p'i' i' y avè' in prince, à in aut' place, le prinç' Jâcques, i' ava't pratiqué d'tirer la flèche . . . la flèche. P'is dans son pratiquage, i' pouva't frapper n'importe quoi. Ça faisa't pâs d'différence ; de quo' c' qu'i' tira't d'ssus, il l'avè' à tout coup.

I' dit : « Asteur, i' dit, pour m'assurer, i' dit, le promier homm' que j' m'en vâs rencontrer, i' dit, je l'tir' dans l'œil drett' [droit] ! » P'is lui qui ava't l'œil gauch' crevé par le joual, lâ ! I' s'ést adeunné à rencontrer c'prinç'-lâ. « Quiens, i' dit, in bon shott' [shot] [50] ! Boum ! I' gu'i crev' l'autre œil. Le v'lâ aveugue, t'ut seul, lâ !

Lâ, i' s'ést en-allé dans lés grand hôpitals, p'i' ils l'ont mis dans lés maisons qui ont soin dés aveugles, cés affair's-lâ, lâ, et p'is c'ést d'minm' que sa vie â féni, à lui. Çâ, c'ést la fin de d'çâ . . .

50. *Shot* (angl.) : Coup de fusil.

7 – LE BÉLIER ET LA MOUTONNE

Une fois, c'était un vieux et une vieille qui demeuraient à l'écart dans un coin éloigné et tranquille. Leur vie s'écoulait dans la pauvreté. Entourés d'une fille et d'un garçon, les deux paysans étaient forcés de se débattre pour joindre les deux bouts ; ils y réussissaient mais avec quelle difficulté !

Les deux vieux, même éloignés des grands centres, vieillissaient sans trop s'en rendre compte. Ils avaient atteint un âge assez avancé. Leur fils et leur fille avaient toujours travaillé à leurs côtés. Un jour, le paysan se sent frappé durement par la maladie. Il appelle son fils : « J'ai une faveur à te demander, mon Jean – c'était le nom de son garçon – et je voudrais que tu me fasses une promesse !

– Parlez, mon père, je verrai si c'est possible.

– Eh ! oui, c'est possible. Tu sais, nous avons passé notre vie ici ; nous avons fait de grands sacrifices pour vous élever, toi et ta sœur. J'attends de toi la promesse de ne jamais abandonner ta sœur. Je voudrais que tu continues à avoir soin d'elle.

– Rassurez-vous, papa, je n'abandonnerai jamais ma sœur, je vous le promets ! »

Quelques jours plus tard, le vieux paysan mourait. Un an ou deux après, ce fut le tour de la vieille mère. Voilà Jean et sa sœur laissés à eux-mêmes, seuls dans ce monde ! Ils n'avaient jamais vécu ailleurs, ils avaient toujours connu la misère. Une couple de mois après les funérailles de la maman, Jean se confie à sa sœur : « Notre père a passé sa vie ici, et il a dû travailler fort pour joindre les deux bouts. Si nous nous entêtons à rester ici, nous aussi, nous ne réussirons pas plus que lui. Nous ne pourrons faire autrement : c'est une région pauvre et sans avenir ! Si tu veux, nous ferions aussi bien de vendre notre peu de biens et de fuir vers l'inconnu. J'ai promis à notre père de ne jamais t'abandonner et j'entends bien respecter ma promesse. Mais il faut . . .

– Très bien ! J'approuve ton projet de quitter notre coin ! »

Le dimanche suivant, à la porte de l'église, Jean fait annoncer un encan ; il avait décidé de vendre tous ses biens, mais au comptant. Comme l'argent liquide était rare dans la région, Jean encaissa une bien pitoyable somme au cours de l'encan.

Le frère et la sœur chargent sur leur dos le peu d'effets personnels qu'il leur restait, et entreprennent un long voyage à pied. À cette époque, on s'accommodait assez facilement de ces randonnées vers l'inconnu. Jean et sa sœur marchent toute la journée; le soir, ils demandent à loger chez un cultivateur. Le lendemain, ils reprennent la route. Leur voyage durait déjà depuis trois mois ; chaque soir, ils logeaient chez des paysans. Les deux voyageurs s'apercevaient, depuis peu de jours, que la prospérité augmentait de jour en jour ; ils passaient devant des fermes pourvues de beaux bâtiments, des terres fertiles, de riches troupeaux, tout annonçait la joie de vivre. « Diable ! dit Jean à sa sœur, la population est à l'aise par ici ! C'est le temps de trouver un propriétaire qui nous donnerait, à chacun de nous deux, un emploi : toi, tu pourrais travailler dans la maison, et moi, sur la ferme. Nous allons commencer à tenter notre chance auprès des habitants. »

Le soir même, ils logent chez un riche fermier, et Jean aborde le sujet de deux emplois simultanés. « Non, répond le propriétaire ; j'aurais besoin d'une fille, mais non d'un homme ! » Jean expose à son hôte la promesse faite de ne pas quitter sa sœur. « Ah ! tu as bien fait, poursuit le paysan, de faire cette promesse à ton père ! tu vas certainement trouver bientôt un emploi pour vous deux au même endroit ! »

Le lendemain, ils continuent leur route ; ils logent, le soir, chez un autre cultivateur. Jean lui expose ses besoins. Celui-ci aurait besoin d'un homme, mais non d'une fille. Les jours suivants, les deux voyageurs reçoivent à peu près la même réponse : on avait besoin d'une femme ou d'un homme, mais non des deux à la même ferme . . .

Un après-midi, vers quatre heures, Jean et sa sœur parviennent à une ferme d'apparence assez cossue. Le propriétaire travaillait à l'extérieur, et noue conversation avec les deux voyageurs. Ceux-ci en profitent pour lui demander à loger. Le cultivateur les accepte avec empressement. Mais quand vient la demande d'emplois, il a une réponse maintes fois entendue : « J'aurais besoin d'un homme, mais non d'une femme ! » Jean lui parle de l'obligation qu'il a prise de ne pas quitter sa sœur ; le paysan lui donne l'espoir de trouver bientôt un emploi pour les deux.

Il restait une couple d'heures avant le souper. Le cultivateur prit congé des visiteurs. « Vous allez m'excuser, dit-il, je vais terminer mon travail avant le souper, et nous continuerons notre conversation après le repas ! » Pendant que le paysan vaque à son travail, Jean fait une promenade sur la route, une brève course d'environ un quart de mille. Il parvient à un point où deux routes se croisaient. Son attention est attirée par l'autre route transversale qui plonge en pleine forêt ; cette route était droite à perte de vue. « Diable de diable, une belle route ! Dommage qu'elle pique en plein pays boisé ! »

Jean revient chez le cultivateur. Après le souper, la conversation s'anime. « Écoutez donc, demande Jean à son hôte ; j'ai été faire une promenade tout à l'heure et j'ai découvert une route ouverte en pleine forêt. Sauriez-vous sur quelle longueur s'étend ce chemin ?

– Non ; je ne saurais vous le dire ! C'est une route qui a été tracée, il y a longtemps ; c'était avant mon temps. Même mon père ne se rappelait pas l'époque où cette route a été construite. C'est une route presque interminable. Les autorités ont envoyé des éclaireurs à cheval pour savoir où se terminait cette route. Les enquêteurs ne sont jamais parvenus à remplir leur mission : la route était trop longue !

– Eh bien ! il me vient une idée ; j'ai l'intention de suivre ce chemin-là. Quand je rejoindrai le bout de cette voie, je trouverai peut-être un employeur pour moi et ma sœur !

– Ah ! c'est possible, approuve le cultivateur ; mais n'oublie pas que ce chemin est très long et passablement dangereux. Beaucoup de bêtes féroces vivent dans cette forêt. Si, par malheur, vous vous faites dévorer tous les deux, vous ne seriez pas plus avancés !

– J'ai comme une intuition que cette route nous sera favorable.

– Si tu es décidé de te lancer sur ce chemin, je vais te venir en aide. Je vais vous donner autant de provisions que vous pourrez en porter, vous deux ; de plus, je vais te faire cadeau d'un fusil et d'inépuisables munitions, au cas où vous seriez attaqués. On ne sait jamais . . .

– Accepté, accepté », répond Jean !

Le lendemain matin, les deux voyageurs se chargent des provisions du paysan, reçoivent un fusil, des munitions, et s'engagent sur la route qui pique en pleine forêt. Ils marchent, marchent . . . vers une heure et demie de l'après-midi, ils s'arrêtent près d'un cours d'eau ; ils collationnent et continuent leur route. Vers cinq heures, le soir, ils s'installent près d'un autre ruisseau qui traverse le chemin. « Tiens, ma sœur, dit Jean, nous sommes mieux de profiter de cette eau ; cherche quand nous aurons la même chance ! Nous allons casser des branches, nous fabriquer un abri, ramasser du bois pour entretenir un feu toute la nuit. Tu sais, nous sommes en pleine forêt peuplée de bêtes sauvages ; le feu les éloignera certainement !

– Fais comme tu l'entends ! »

Le frère et la sœur organisent leur campement de branches de sapin, recueillent une bonne quantité de bois, puis Jean s'adresse à sa sœur : « Je vais aller chercher un peu d'eau et tu vas nous préparer du thé ! » Une fois l'eau puisée, Jean annonce à sa sœur qu'il va faire une tournée dans la forêt : « Pendant que tu prépares le thé, moi, je vais tenter d'abattre quelques petits gibiers, des perdrix ou des lièvres. Nous possédons d'abondantes provisions, mais nous ne savons pas combien longtemps il nous faudra voyager. Le moindre gibier soulagerait nos réserves alimentaires.

– C'est bien vrai ; il faut songer à nos provisions ! »

Jean tombe sur un groupe de perdrix ; d'un coup de fusil, il en abat cinq de belle apparence. De retour auprès de sa sœur, ses perdrix à la main, Jean aperçoit

deux vieilles femmes en compagnie de la jeune fille. C'était deux fées. « Ah, diable ! s'écrie Jean ; voilà maintenant deux fées ! » Et les fées passent la nuit dans le campement à raconter des histoires terrifiantes.

Le lendemain matin, Jean annonce son programme : « Nous allons plier bagage très tôt ; nous ne savons pas si nous finirons par arriver au bout de cette route !

– Ah ! disent les fées, vous allez réussir ; vous aller arriver au bout de la route. Vous découvrirez des gens très riches là-bas ! »

Les voyageurs étaient heureux. Les vieilles fées leur donnaient le pouvoir de marcher deux ou trois fois plus rapidement qu'ils ne l'auraient fait. Ils avançaient à grande vitesse. Le soir, ils établissent un autre campement ; Jean, de deux coups de fusil, tue quatre perdrix et deux lièvres. De retour à la cabane, Jean trouve trois fées qui causent avec sa sœur. Elles passent la nuit avec les voyageurs et leur conseillent de ne pas se décourager. « Vous allez certainement trouver un employeur au bout de cette route ! »

Le voyage continue. À chaque soir il se présente une fée de plus au campement temporaire. De sorte que le sixième soir, Jean trouve six fées en compagnie de sa sœur. L'une d'elle leur fait une prédiction encourageante : « Dans un jour ou deux, vous allez atteindre le bout de la route, peut-être même plus tôt. Mais, de toute façon, vous terminerez votre voyage dans les deux prochains jours. »

Jean et sa sœur reprennent la route, le matin. Vers quatre heures, l'après-midi, ils parviennent à un endroit où le bois semblait avoir été exploité ; la forêt était moins dense. Tout à coup, il aperçoit un petit animal en train de traverser la route. « Hé ! dit-il à sa sœur, nous nous rapprochons des fermes, je viens d'apercevoir un mouton ! Il vient de traverser la route ! » Il s'approche lentement . . . Ce n'était pas un mouton ; c'était une biche.

À cette époque on se servait du fusil à baguette et à chien. Jean place sur la cheminée de son fusil une capsule fulminante et tire la gachette. Plack ! L'arme ne tire pas. Arrache cette capsule et la remplace par une autre. Plack ! Nouvelle déception ! Il essaie une autre capsule . . . Bagn ! L'animal culbute.

Jean court vers la biche abattue. Il se retrouve non près d'une biche, mais d'une vieille femme sans vie. La vieille était transformée en biche. « Ah ! là, s'écrie Jean tout penaud, j'ai fait une grosse bêtise ! » Il rassemble des feuilles pour en recouvrir le cadavre de la vieille. Tout à coup, une autre vieille, une fée, bondit près de Jean. « Ah ! mon gars ! Tu en as fait un beau coup d'éclat !

–Oui ; ne m'en parlez pas, grand'mère ! J'ai vu une biche traverser la route et j'ai essayé de l'abattre ; mon fusil a raté deux fois, mais il s'est décidé à tirer au troisième coup. Je suis bien peiné de l'accident, mais que voulez-vous faire ?

– Pauvre petit, dit la fée, si tu savais comme tu nous as libérées d'un lourd fardeau. Celle que tu as tuée, c'est la fée Félicité qui nous tenait en esclavage, ici dans cette forêt. Tu as bien fait ! Nous te devons un grand merci ! »

Ce soir-là, sept fées passèrent la nuit au campement des deux jeunes voyageurs. Le lendemain matin, l'une d'elle déclara à Jean et à sa sœur : « Tôt cet après-midi, vous allez arriver à une grosse ville ! » En effet, dans l'après-midi, ils entrent dans une belle ville. Un roi habitait cette cité. Le roi s'était fait enlever son prince et sa princesse – du même âge que les deux voyageurs – par les géants magiciens de la Montagne de Glace. Le vieux roi avait sacrifié les trois quarts de ses soldats à faire la guerre aux ravisseurs, mais sans succès. Rien ni personne ne pouvait vaincre les géants magiciens. Le roi et la reine, assis en plein air, aperçoivent venir les deux jeunes voyageurs, un paquet sur le dos. Le roi dit à la reine : « Regarde donc, dans le monde ! les deux jeunes gens qui approchent ! Ce sont notre prince et notre princesse ! »

Les fées, par leur pouvoir magique, avaient donné à Jean et à sa sœur les traits du prince et de la princesse disparus. Le roi ne peut se tenir de les appeler. « Eh bien, Sire le roi. Dites-moi donc, vous deux – il les prenait pour ses enfants – dites-moi donc d'où vous venez ?

– Nous venons d'une région passablement éloignée d'ici. Nous avons pris plusieurs jours à traverser la forêt. Notre village natal porte tel nom ... nos parents sont morts. Avant de mourir, mon père m'a fait promettre à moi, l'aîné de la famille, de ne jamais abandonner ma sœur, Anna, et de toujours la garder avec moi. Tout le long de la route, j'ai essayé d'obtenir au même endroit un emploi pour ma sœur et moi, mais peine perdue ! Dans une ferme, on avait besoin seulement d'un homme, ailleurs, on réclamait les services seulement d'une fille ... Finalement, des gens nous ont conseillé de traverser la forêt ; des gens riches, nous ont-ils dit, pourraient nous employer tous les deux au même endroit. »

Le vieux roi ne cessait de fixer sur ces jeunes gens ses yeux mouillés de larmes. Il croyait revoir ses propres enfants. « Eh bien ! dit-il à Jean, je voudrais te faire une proposition ; je ne sais ce que tu en penseras. Tu cherches un emploi pour toi et un autre pour ta sœur au même endroit ?

– C'est exact !

– Comment aimerais-tu t'installer en compagnie de ta sœur, ici même au château ? Je vous adopterais pour mes propres enfants. Vous serez traités comme des princes. Si vous acceptez mon offre, vous serez considérés comme mes deux enfants !

– Si c'est votre bon plaisir, Sire le roi, c'est aussi le mien ! »

Et voilà nos voyageurs devenus les enfants du roi ! Tout allait bien au château pour Jean et sa sœur. Mais le temps passe rapidement ... Quatre ans se sont déjà écoulés ; les deux enfants adoptifs du roi n'avaient qu'à manifester un désir et tout leur était accordé. Jean portait un habit de prince ; Anna, une toilette de princesse. Malgré leur stage assez prolongé chez le roi, ils n'avaient pas encore visité tout le château.

Le roi avait bien confiance en son fils adoptif. Un jour, le roi demande à Jean de le suivre. Les deux personnages empruntent un couloir et aboutissent à une pièce meublée d'une table et de quelques chaises. « Tiens, dit le roi en s'adressant à Jean, assieds-toi ! » Tout en s'asseyant, le jeune homme jette un coup d'œil sur le mur de la pièce et y aperçoit deux portraits. Jean quitte précipitamment son siège et commence à observer de plus près les deux peintures. À la vue de cette réaction, le roi regretta d'avoir attiré Jean dans cette chambre ; il n'avait pas pensé à la présence de ces portraits. « Qui sont ces deux enfants-là, demande le jeune homme ?

– Ce sont mes deux enfants ! Je vous ai adoptés, ta sœur et toi, pour les remplacer. Vous leur ressemblez tellement que l'on peut s'y tromper. C'est la raison pour laquelle je vous ai offert de vous aider comme je les aurais aidés.

– Mais où sont-ils rendus, Sire le roi ?

– Ah ! je ne pourrais le dire. D'après certains renseignements, ils seraient entre les mains des géants de la Montagne de Glace. J'ai sacrifié les trois quarts de mon armée pour mater ces géants magiciens, mais rien n'en est résulté, sauf que mes gens ont tous été tués. Ces montres résistent à toute force !

– Eh bien ! c'est la première fois que vous me signalez ce fait. Voilà quatre ans que je demeure avec vous et vous ne m'avez jamais parlé de vos enfants !

– C'est vrai ! Eh bien ! je suis rentré ici sans réfléchir ; tu as vu les portraits. Il a bien fallu que je te dise la vérité.

– Maintenant au courant de votre situation, je vais vous faire part de ma décision : je marcherai, je ferai le tour de la terre, s'il le faut, mais je vais tenter de retrouver vos enfants !

– Chut, chut ! Réfléchis un peu ! je vous adopte pour les remplacer, et tu veux nous quitter ? Je sais que tu ne réussiras pas à les retrouver ! »

Vu l'entêtement du vieux roi, Jean change d'attitude. Quelques jours plus tard, le jeune homme devient pensif. « Qu'est-ce que tu as, demande le roi, à te tourmenter de la sorte ?

– Ah ! ne vous inquiétez pas de mes problèmes ! Vous savez que je suis parti de mon village depuis assez longtemps. J'y ai laissé deux oncles plutôt pauvres ; je viens de penser à eux. Ah ! s'ils avaient la chance que j'ai de disposer de tout ce dont j'ai besoin !

– Écoute donc ! Aimerais-tu les revoir ?

– Assurément ! Mais ce n'est pas à la porte !

– Ah ! ne te fais pas une montagne de rien ! Il s'agit de brider un bon cheval ! Va dans mon écurie, et choisis-toi le meilleur des coursiers que tu y découvriras ! Prépare-toi une bonne quantité d'argent ; il va te falloir venir en aide à tes deux oncles !

– Très bien ! Je vais m'en occuper ! »

Jean reçoit du roi un gros magot d'argent et se dirige vers les écuries, se choisit un des meilleurs chevaux et allons-y ! À une cinquantaine de milles de la ville, en pleine forêt, Jean traverse un petit pont de bois qui reliait les deux rives d'un cours d'eau. Le pont traversé, le voyageur aperçoit une vieille fée qui sortait des broussailles. « Ah ! je te l'avais bien dit, s'écrie la fée, que tu reviendrais nous voir !

– C'est vrai ; mais je ne croyais jamais de vous rencontrer ici !

– Dis moi donc, Jean, quelle randonnée tu as encore entreprise ?

– Eh bien ! j'étais parti dans l'intention d'aller revoir mon pays natal.

– Non, non ; tu n'iras pas ! Je te quitte un instant ; attends-moi ici quelques minutes. En m'attendant, fouille au pied de cet arbre-là, gratte avec attention ; tu vas découvrir un petit sabre d'environ deux pieds de longueur et une petite boîte contenant un chapelet. Prends soin de ces objets : tu en auras bientôt besoin ! »

La vieille fée disparaît, et Jean commence à remuer la terre au pied de l'arbre. Il trouve, en effet, le sabre et le coffret. Mais à la vue de l'eau qui coule sous le pont, Jean sent le besoin d'aller étancher sa soif. Comme il dévale la pente en vue de boire au ruisseau, il entend deux bêlements, et soudainement un bélier et une brebis viennent le frôler. Jean ressent un grand intérêt pour ces beaux moutons. Il obéit à la première idée qui lui vient en tête ; il saisit le chapelet du coffret et le lance dans le cou de la brebis. L'animal est subitement transformé en belle princesse. Pendant ce temps, le bélier escalade la pente à toute vitesse et disparaît dans la forêt. Jean ne savait trop comment manifester son étonnement. La princesse lui saute au cou et l'embrasse pour lui témoigner sa reconnaissance. Jean l'avait délivrée de l'emprise des géants magiciens ; sans le savoir, Jean se trouvait à la Montagne de Glace.

Le jeune homme ramène la princesse près du pont. La vieille fée rejoint Jean sans tarder : « Ah ! tu n'as pas perdu ton temps ! Quoi qu'il en soit, tu as délivré au moins la princesse !

– Ah ! oui ; je suis satisfait de ce premier résultat !

– Mais tu vas délivrer le prince aussi ! Pas aujourd'hui ; seulement demain matin ! »

Le lendemain, la fée donne à Jean des instructions précises : « Tu as un bon cheval ! Prends sa bride et tourne-la dans l'autre sens de façon à placer les œillères en arrière. Saute sur ton coursier et conduis-le dans la route qui escalade la montagne. Le long de ce chemin, tu vas entendre toutes sortes de cris : « Tue-le ! Vite, coupes-y le cou ! Frappe ! » Mais prends bien garde de regarder derrière toi ; autrement tu vas mourir ! Et aie soin de faire tournoyer ton sabre devant toi. Les bêtes féroces qui veulent te tuer vont tomber mortes des deux côtés de la route. Tu vas bientôt parvenir au château des géants ; tu vas être reçu par un géant de

quinze pieds de hauteur, aux épaules de six pieds de largeur. Un monstre effrayant ! Mais n'aie pas peur. Dès que tu lui apercevras le nez, n'hésite pas ; présente-lui ton sabre de cette façon. C'est un sabre magique ; tu vas tuer le géant du premier coup !

Une fois à l'intérieur du château, tu vas voir arriver une petite vieille dans un décor tout blanc, près d'un fauteuil doré. La vieille va te dire : « Hé ! mon petit monsieur, venez vous asseoir et vous reposer une minute ! » Si tu lui obéis, tu vas être transformé en pierre noire. Réponds plutôt : « Ma vieille-toute-croche, si vous n'allez pas me chercher le bélier que vous cachez à l'étage supérieur, dans le clocher, je vous flambe la tête!» Dès que tu seras en présence du bélier, jette-lui le chapelet autour du cou et il va être transformé en beau prince. Reviens en compagnie du prince, mais aie soin de couper le cou de la vieille avant de quitter le château. Si tu épargnes sa vie, cette vieille te jouera de vilains tours !

– Entendu ! »

Le lendemain matin, Jean entreprend de gravir la montagne ; il fait tournoyer son sabre et monte sans perdre de temps, ni faire de cas des cris et des hurlements. Jean parvient au château et donne un coup de sabre dans la porte ; dès que le géant se montre le nez, le jeune homme lui tranche le cou !

Jean fonce dans le château et rencontre la petite vieille qui lui dit en tremblant : « Voici un beau fauteuil en or ; assieds-toi pour te reposer !

– Va t'asseoir toi-même, vieille-toute-croche ! Si tu refuses d'aller me chercher mon bélier dans le clocher du bâteau, je t'abats la tête d'un coup de sabre !

– Oui, oui, oui ! Je te le ramène à l'instant ! »

La vieille revient et ramène le bélier. Jean lui lance le chapelet autour du cou ; il se transforme sur-le-champ en prince ! Ce dernier en pleure de joie, Jean se tourne vers la vieille et, d'un coup de sabre, lui abat la tête. Quelques minutes plus tard, il arrive au pied de la montagne en compagnie du prince. La fée le reçoit avec des mots doucereux : « Enfin, tu as obtenu un grand succès ! Ce prince et cette princesse sont les deux enfants du roi qui vous a adoptés, toi et ta sœur !

– Oui, mais je me demande comment nous allons nous entendre au château, maintenant.

– Mais tu as promis au roi que tu irais chercher ses enfants ?

– C'est vrai ! »

Au moment de songer au retour, Jean eut un instant d'hésitation : « Je n'ai qu'un cheval et nous sommes quatre ! Comment allons-nous retourner au château du roi ?

– Ah ! répond la fée, je vais y voir, moi ! Tu as un bon cheval, je puis en ajouter un autre semblable . . . »

La fée fait un simple souhait et une élégante calèche apparaît, attelée d'un beau cheval auquel on adjoint celui de Jean. Et les passagers prennent place dans cette merveille de calèche : la princesse et la fée dans le siège arrière, le prince et Jean, à l'avant, sur le siège élevé. La calèche, tirée par deux bons chevaux fringants, se dirige rapidement vers le château du roi.

Jean avait quitté le château quinze jours plus tôt pour entreprendre son voyage dans son village natal. Le roi commençait à s'inquiéter. « Diable ! comme il prend du temps à revenir ! » Chaque jour il sortait sur le balcon, longue-vue en mains, pour surveiller de tous côtés le retour de Jean.

Un bon jour, le roi était encore aux aguets ; il aperçoit une voiture s'avancer rapidement dans un nuage de poussière. « Diable de diable ! Qu'est-ce qui s'en vient ? Je n'ai encore jamais vu de voiture de ce modèle . . . une vraie belle voiture ! Ils sont quatre passagers : deux en avant, et deux en arrière ! » Il ne pouvait distinguer s'il s'agissait simplement d'hommes ou de couples. Mais la voiture approchait à grand train. Bientôt, il distingue deux hommes en avant, et deux femmes en arrière. Il appelle la vieille reine : « Viens voir qui s'en vient ! » La reine attrape la longue-vue et commence à décrire ce qu'elle observe. « Oui, ils sont quatre, et quel élégant carrosse et quels beaux chevaux ! Ils avancent avec grande rapidité en soulevant la poussière. Oui, deux hommes sur le siège d'avant et deux femmes sur l'autre banquette ! »

Pendant que le roi et la reine s'échangent leurs impressions, les voyageurs approchent. Tout à coup, on entend un « Ouôh » sonore près du portique. Le roi descend à toute jambe. En apercevant les voyageurs, il tombe évanoui ; on le ramène à ses sens grâce à des frictions d'eau froide. La reine arrive à son tour et vient près de défaillir. Les quatre passagers montent au château. « Ah ! commence Jean, vous ne vouliez pas, Sire le roi, que je risque ma vie pour aller chercher vos enfants. Je suis allé à leur recherche, et les voici votre prince et votre princesse !

– Eh, oui !

– Maintenant, dit Jean à sa sœur, nous allons penser à plier bagage et à continuer notre route !

– Ah ! non, ah ! non, proteste le roi. Il n'en est pas question !

– Eh bien ! dit Jean, je vous propose un moyen de nous entendre. Ma sœur est peut-être aussi jolie que votre princesse ?

– Certainement !

– Et moi, n'est-il pas vrai que je ressemble à votre prince ? La différence n'est pas tellement grande ! Voici maintenant ma proposition : votre prince épouse ma sœur, et moi, votre princesse. Nous formerons ainsi une famille unie !

– J'accepte cette proposition », s'écrie le roi !

Les noces durèrent trois semaines entières. Tout le monde, même les gens tortus et bossus, y a été invité. Je suis arrêté, en passant, pour écouter aux portes. On m'a jeté de hauts cris et l'on ma appliqué un bon coup de pied au derrière en me recommandant de raconter ces faits à mes amis.

LE BÉLIER ET LA MOUTONNE

Récit populaire raconté le 6 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris d'un monsieur Loranger des Trois-Rivières, P.Q., vers 1914.

Enregistrement no 1319. Conte-type 450.

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'tè' in vieux p'i' enn' vieille. I's resta'ent dan enn' p'tit' place éloignée, b'en loin, b'en tranquille ; c'tè' enn' plaç' b'en pauv'e. I' ava'ent deux enfants, enn' fill' p'i' in garçon, et p'is m'âs dir' comm' c'te gârs, i's tira'ent l'guiâb' par la queue pour v'nir à bout d'viv'e ; i's 'n n ava'ent b'en d'la misère !

Te'jours, le vieux p'i' 'a vieille, comm' de raison, on ést tu' seul, on vieillit tout l'temps, plus vite, dés fois, qu'on pense . . . i' éta'ent rendus pas mal vieux. P'is lés deux enfan ava'ent to'hours resté a'ec 'és aut's, la fill' p'is son garçon, to'hours resté a'ec 'és aut's.

To'hours, v'lâ l'vieux b'en malade ; i' appell' son garçon, i' dit : « Viens 'citt', i' dit, j'ai que'qu' chose à te d'mander, p'is, i' dit, j'veux, i' dit, qu'tu me l'promesses !

– Oué, b'en, i' dit, si c'ést fesab'e !

– Ah ! oui, oui, i' dit, c'ést fesab'e !

– Qu'est-c'que c'ést ?

– Tu sé's, i' dit, icitt', n'us aut's, on â pâssé not' vie icitt'. On vous â él'vés tou' 'és deux, toé p'is ta sœur, p'i' i' dit, on l'â eu b'en d'la misère ! Mé', i' dit, j'voudra's que tu m'promess's de jama's laisser ta sœur, pâs partir p'is t'en aller p'is laisser ta sœur, tout' seule. Çâ, i' dit, j'eum'ra's pâs çâ ! I' dit, j'eume, i' dit, qu'tu gard'ra's ta sœur avec toé tout l'temps.

– Oué ? C'st âll raït [all right] [1], i' dit, l'pére, i' dit, j'vous l'promets. »

---

1. *All right* (angl.) : Très bien ! Parfait !

To'hours, que'qu's jour' après, l'vieu' ést mort. Ah ! i' on enterré l'vieux... Que'que' année' après, in an ou deux, la vieille ést morte. Lés v'lâ 'ienqu' tou' 'és deux t'u' seuls ! To'hours, la vieille ést morte : i's l'enterr'nt...

P'is, i' ava'ent pâssé leu' vie lâ, 'és aut's, à 'n n arracher, p'i' i's connaissa'ent de quoi c'que c'éta't qu'la misère. Oh ! enn' coupeul' de moâ' in coup qu'la vieille â été enterrée, i' di' à sa sœur, i' dit : « Tu sé's, i' dit, i' y â in affaire, i' dit : mon pére â pâssé sa vie écitt', p'i' i' dit, i' a te'jours b'en travaillé juss' pour emm'ner lés deux boute' ensemb' pour v'nir à bout' de viv'e. I' dit, si on reste écitt' n'us aut's, i' dit, on vâ fair' la minm' chose : on n'ést pâs capab' de faire autrement, i' dit, c'st enn' plaç' de r'guien ! I' dit, on ést aussi b'en d'vend' le p'tit brin qu'on l'â lâ, p'i' i' dit, s'en aller ! Tu sé's, i' dit, j'ai promi' à mon père, i' dit, d'jama's t'laisser, p'i' i' dit, j'te laiss'rai pâs !

– All right ! 'A dit, c'st à ton goût, çâ, toé ! »

Te'hours, le dimanche, i' fè' in annonc' su' l'perron d'l'églis' qu'i' faisè' encan, qu'i' venda't tout', mé' tout' pour du cach' [cash][2] ! Mé', le cash éta't râr' dans c'plaç'-lâ. I' ést v'nu à bout d'vend'e, b'en, in p'tit mâgôt d'pâs grand-chose.

Te'hours, i's s'amanch'nt checun in p'tit paquet d'ling' qu'i' ava'ent, p'i' i's prenn'nt le ch'min ! Dans c'temps-lâ, c'éta't pâs difficil' de 'oyager d'in bor' et d' l'aut'e... To'hours, i's prenn'nt le ch'min, march'nt tout' la journée. Le soèr, d'mande' à loger su' que'qu' cultivateur ; couch'nt lâ. L'lend'main matin, parte' encôr' p'i' i's marchent. I' ont marché pour à peu près t'oâs mois. Tou' 'és soèrs, i's logè' en que'qu' pârt.

To'hours, au bout d'troâs mois, i' ava'ent faite in bon bout' ; ah ! p'is la place ava't d'l'air pâs mal mieux : dés gros cultivateurs, b'en bâtis, dés bell's terres, dés beaux bâtiments, i' y avait r'guien d'plus beau. Dés beaux stocks [stocks][3] d'animaux... i' dit : « Câline ! le monde ést plu' en moyen, écitt' ! I' dit, on vâ r'gârder, i' dit, asteur, i' dit, pour se trouvé' enn' place, dé où c'qu'on pourra't rester tou' 'és deux, i' dit, travailler tou' 'és deux ; i' dit, toé, travailler dan 'a méson, p'is moé, travailler su' 'a terre. I' dit, on vâ asseyé' à s'trouvé' enn' place ! »

To'hours... c'soèr-lâ, couch' su' in habitant qui éta't b'en riche... Te'jours, sond' l'habitant pour 'ouèr si i' a' ra't pâs d'ouvrag' pour lés deux. « Non ! P'i' i' dit, j'a'ra's b'en besoin d'enn' fille, mé', i' dit, pâs d'in homme. » Ah ! i' éta't pâs capab'e. I' conte à l'habitant... « Ah ! i' dit, t'âs b'en fait', i' dit, d'avoèr promis çâ à ton pére. I' dit, tu vâs trouver, i' dit, que'qu's-ins t't' à l'heure, i' dit, qui pourra'ent vous employer tou' 'és deux ! »

Continu'nt l'lend'main. L'lend'main soèr, arrive' encôre à in aut' place ; i's couche' encôr' lâ, p'i' i's r'sond'nt le cultivateur encôr' pour avoèr enn' plaç' tou' 'és deux. « Non ! i' dit, j'a'ra's b'en besoin d'in homme, mé', i' dit, pâs d'eunn' fille ! » Enn' place, i' ava't besoin d'enn' fille, l'aut' place, i' ava't besoin d'in hom-

2. *Cash* (angl.) : Argent comptant.
3. *Stock* (angl.) : Belle race d'animaux.

me... Te'jours, i' ont marché encôr' plusieurs jours. Pâs moyen de trouver d'plaç' pour rester tou' 'és deux, avoèr d'l'ouvrage à minm' place.

La dargniér' journée qu'i' ont marché su' c'ch'min-lâ, i' on arrivé su' in cultivateur, in gros cultivateur. To'hours qu'i' éta't b'en greyé [4]. Vers quatre heures, i' arrête' lâ ; i' éta't dehors, commence' à parlé' avec p'i' i's gu'i d'mand'nt si i's pouva'ent loger lâ, c'soèr-lâ ? I' dit : « Oui ! Chour [sure] [5] ! I' dit, j'ai d'la place en masse. » I' d'mand' pour enn' djob [job] [6], lui aussi... Non ! I' éta't pâs capab'e. I' dit : « J'a'ra's besoin d'in homme, mé' pâs d'fille ! » I' gu'i cont' çâ... « B'en, i' dit, ça a du bon sens, i' dit ; tu vâ' en trouver que'qu' place en que'qu' pârt ! »

I' éta't d'bonne heure encôr' pour le souper, l'cultivateur, i' ava't que'qu' chose à faire. « B'en, tu vâs m'excuser, i' dit, j' m'âs raj'ver [rachever] mon ouvrage devant l'souper, p'is, i' dit, après, b'en, i' dit, on jâs'râ ensemb'e.

– Correck ! »

L'cultivateur s'en vâ à son ouvrage. Lui, i' s'en vient, p'is prend l'chemin, p'i' i' fè' in bout', pâs b'en b'en b'en long, oh ! 'teud b'en in quârt de mille. I' arrive à quat' fourch's de ch'min : i' y avè' in ch'min qui travarsa't l'aut', p'is, voyez-vous, ça f'sa't quat' fourch's de ch'min. I' r'gârd' su' in bord, c'tè' in ch'min d'boâs ; p'is tant loin qu'i' pouva't voèr, ce ch'min-lâ éta't drette, mé', en plein boâs. « Câline ! i' dit, c'st in beau ch'min, çâ ! Ça m'â d'l'air, i' dit, à êt' en plein boâs, i' dit... »

To'hours, i' s'en r'vient. Après souper, i' commence à parlé' avec le cultivateur : « Écoutez don, i' dit, j'ai 'té faire enn' marche, lâ, t't à l'heure, lâ, p'i' i' dit, j'ai vu in ch'min, i' dit, qui m'â l'air d'in ch'min d'boâs ! I' ést-i' b'en long c'chemin-lâ ?

– Ah ! i' dit, je l'sé's pâs comment long !

– Comment, i' dit' vous l'savez pâs ?

– Non, i' dit, j'peux pâs te dir' comment long qu'il ést. C'st in ch'min, çâ, i' dit, qu'â été fait', i' dit, dés années pâssées. J'me rappell' pâs l'temps qu'i' â été fait', moé ; p'is mon pér' s'rappell' pâs, s'rapp'la't pâs l'temps que c'ch'min-lâ â 'té fait'. C'te ch'min-lâ, i' â quésiment pâs d'bout' ! I' dit, le gouvernemen a envoyé, i' dit, dés courrié' à joual, i' dit, pour 'ouèr le bout du ch'min. I' ont jamais 'té capab's de r'joind' le bout du ch'min ; i' dit, i' ont 'té obligés de r'virer. I' ést b'en long.

– Oui, b'en, écoutez don ! Moé, i' dit, j'ai enne idée.

– Quelle idée qu' t'âs ?

– I' dit, j'ai envie d'enteurprend' ce ch'min-lâ. 'Teud b'en, i' dit, mecqu' j'arrive au bout de c'ch'min-lâ, i' dit, j'pourrai trouver 'ted b'en du monde, i' dit, qui pourra't 'ted b'en nous empleyer tou' 'és deux.

---

4. *Gréyer :* Bien équiper, pourvu de tout ce qu'il lui faut.
5. *Sure* (angl.) : Certainement !
6. *Job* (angl.) : Emploi, travail, tâche.

– Ah ! b'en, i' dit, ça s'pourra't, mé', i' dit, écoute, i' dit, c'ést long, ce ch'min-lâ ! C'ést dangereux : c'st en plein boâs. Dan 'a forêt, i' dit, i' y â b'en dés méchant's bêtes, dan 'a forêt ; tout's sort's de méchant's bêtes. Tout d'in coup, i' dit, qu'vous vous fait' étrangler, i' dit, tou' 'és deux, i' dit, vous s'rez pâs plu' avancés.

– B'en, i' dit, ça m'dit, i' dit, moé, d'attaquer ce ch'min-lâ.

– B'en, i' dit, 'cou' don, si ça t'dit de l'attaquer, i' dit, m'âs faire in marché avec toé, i' dit, moé. M'âs t'deunner dés provisions, i' dit, tant qu'vous pourré' en porter tou' 'és deux ; p'i' i' dit, m'en vâs d'deunné' in fésil p'is d'la monition [munitions] en masse, i' dit, t'en manqu'râs pâs ! I' dit, en tout' 'és câs qu'vous êt's mal pris, dés fois . . .

– Ah ! correck ! »

Te'jou's, l'lend'mon matin, i' l'greill' p'i' i' gu'i denn' de quoi c'qu'i' éta'ent capab's d'porter tou' 'és deux, p'i' in bon fésil p'is d'la monition. P'i' i's prenn'nt le ch'min. March'nt tout' la journée. Ver' in heure, in heure et d'mie, i' ont frappé in p'tit cours d'eau ; i' on arrêté, i's s'sont fait in p'tit lonch [lunch][7], in p'tit brin d'thé, i' ont pri' in p'tit lonch, 'i' i' ont continué leu' route.

Le soèr vers cinq heures, r'joigne' in aut' p'tit cours d'eau qui travarsa't l'chemin. « Quiens, i' di' à sa sœur, i' dit, in p'tit cours d'eau, i' dit, charch' quand est-c' qu'on vâ n'en trouvé' in aut' ! I' dit, on ést aussi b'en d'resté' écitt' p'is d'se câssé' in camp'ment, couper dés branches, p'is, i' dit, s'faire in abri avec dés branches, p'i' i' dit, s'ramâsser du bois pour avoèr du feu tout' la nuit'. I' dit, on ést dans l'boâs, écitt' ; i' y â 'teud b'en dés bêt's faroce' en masse. P'is, i' dit, du feu, i' dit, lés éloègne.

– C' b'en vrè', 'a dit. »

To'hours, i's s'amanche' in p'tit camp'men avec dés branch's de sapin, p'i' i's s'ramâss'nt du boâs, in bon tas d'boâs, p'is, i' di' à sa sœur, i' dit : « J' m'â' aller charché' enn' p'tit' cheguiér' d'eau, p'i' i' dit, tu vâs fér' du thé !

– Correck ! »

I' descend . . . i' y avè' enn' p'tit' côte, descen au p'tit cours d'eau, p'i' i' ramène enn' cheguiérée d'eau p'i' i' gu'i denne. « Quiens, i' dit, tandi' qu'tu vas fair' du thé, i' dit, moé, m'â' aller faire in tour dans l'bois, lâ, i' dit ; avec mon fésil, i' dit, m'âs 'teud b'en joind' que'qu' chose, i' dit, 'teud b'en que'qu' pa'drix, 'teud b'en que'qu' eul l'guieuv'e [lièvre]. I' dit, on l'â b'en dés provisions, mé', i' dit, charch' comment long qu'on l'â à faire ? I' dit, si j'voya's que'qu' chose, i' dit, ça consarv'ra't nos provisions !

– Bon . . . 'a dit, c'ést b'en vrè' ! »

Pârt. Arrive enn' volée d'pa'drix. Bagne ! I' en tue cinq d'in coup, cinq bell's pa'drix. I' emmèn' çâ ; i' arrive à sa sœur . . . i' y avè' enn' vieill' de rendue avec

7. *Lunch* (angl.) : Repas léger, collation.

elle. « Quiens, 'a dit, bonjour. Bonjour ! » Lui, i' s'app'la't Ti-Jean ; lés Ti-Jean sont te'jours smatt' [smart][8] !

To'hours, 'a dit : « Dit's-moé don, 'a dit, où vous êt's partis pour aller ?

– B'en, 'a dit, on ést allé, 'a dit, pour r'joind' le bout' de ch'min lâ. »

Conte à la vieill' la minme affaire : qu'i' avait promi' à son pére . . . 'A dit : « Vous avez b'en fa't d'avoèr promis çâ ! Abandonnez pâs vot' sœur !

– Okay ! »

C'fa't qu'i's partent. I' ont mangé ensemb'e, p'is l'lend'main matin, i' ést parti, p'is la vieille 'a dit : « J'vous souhette, 'a dit, qu'vous allez réussir dans c'bout'-lâ. » C'étè' enn' vieill' fée.

To'hours, marche ! Vers deux heures, po'gne in aut' p'tit cours d'eau. I' arrêtt'nt, p'i' i's prenne' enn' tâss' de thé, p'i' in p'tit lunch, p'i' i's r'continuss'nt leu' rout'. Vers quatre heure' et d'mie cinq heur's, c'étè' amanché essprès [exprès], in aut' p'tit cours d'eau ! I' arrêtt'nt lâ, p'is pâss'nt la nuit' lâ. S'en vâ, p'is tue encore enn' aut' gagn' [gang][9] de pa'drix, p'i' i' r'ssout lâ : i' y ava't deux vieille' avec sa sœur. « 'Cré câline ! i' dit : hier à soèr, i' dit, i' y en avè' eunne, p'i' à soèr, i' dit, i' y en â deuss' ! » Ah ! p'is lés vieill's pâssa'ent la nuit' avec 'és aut's, p'i' i' en conta'ent dés pêurs, cés vieill's-lâ !

Te'hours, le lend'main matin : « B'en, i' dit, on vâ décoller d'bonne heure, i' dit ; charch' quand est-c' qu'on vâ trouver l'bout' ?

– Lés vieille' i's dis'nt, vous allez réussir, p'is, vous allez gu'y aller, p'is vous allez trouver du mond' b'en riche, i's dis'nt, par lâ !

– Ouè ? »

B'en, i' éta'ent contentes. C'tés vieill's-lâ i's gu'ieu souhetta'ent qu'i's marchent, qu'i's fèz' deux fois, trois fois le r'doub' de ch'min qu'i' a'ra'ent fait'. I's gu'y alla'ent su' enn' touche ![10]

Te'jours, le lend'main soèr, pou' coupé' au p'us court, câsse' in aut' camp'ment, p'is rent' dans l'boâs pareil comme avant pour aller s'tuer que'qu' chose ; tue quat' cinq pa'drix p'is deux l'guieuves. Deux coups d'fésil ! To'jours, i' s'en r'vient, i' y en ava'ent t'oâs vieill's rendues lâ. Ah ! to'jours, d'enne affaire à l'aut', lés vieill's pâss'nt la nuit' avec 'és aut's, p'is lés vieill's leu' conseilla'ent de pas s'courager, qu'i' alla'ent trouver que'qu' chos' de bon au bout de c'ch'min-lâ.

Le lend'main matin, i' pâr' encôr' p'is marche encôr' tout' la journée. Le lend'main soèr, in aut' camp'ment. I' s'en vâ encôr' charcher que'qu' chose . . . Quat' vieilles, ce soèr-lâ, lâ ! A tou' 'és soèrs, i' y en avè' enn' de pluss' ! Te'jours, d'enne affaire à l'aut', pou' coupé' au plus court, le sixieum' soèr, i' arriv' lâ, i' y

8. *Smart* (angl.) : Intelligent, habile, doué.
9. *Gang* (angl.) : Troupe, foule.
10. *Touche* (sur une) : Rapidement, à toute vitesse.

en avait six ! 'A dit : « Asteur, 'a dit, dan enn' coupeul de jours, 'a dit, vous allez r'joind' le bout' du ch'min, 'teud b'en avant, itou, mé', 'a dit, j'cré' b'en, 'a dit, qu'ça vâ b'en vous prend' deux jours, énéoué [anyway] [11]. »

Partent. Continussent. Rendu vers quatre heures, le lend'main... oué, i' y ava't... pareil comm' si l'boâ' avè' été eur'scié, in peu, que l'boâ' était p'us clair. I's voeille' enn' bich' travarser l' chemin. Bouk ! en sautant dans l'chemin pour travarser l'chemin. « Hé ! i' di' à sa sœur, i' dit, on approch' dés habitants, i' dit, lâ : j'viens de voèr travarsé' in mouton. I' travarsa't l'chemin d'minme. » I' approch' p'i' i' avance ; mé', c'tait pâ' in mouton, c'tè' enn' biche.

Dans c'temps-lâ, i's tira'ent l'fézi' chargé à 'a baguette, lâ, avec in cap, [12] lâ. Bagn' ! flasch... l'fésil a pâs voulu partir. I' dit : « Ça parle au câlin ! » I' arrach' c'tte cap-lâ, p'i' i' en mè' in aut'... Bagne encôre ! Flasch... encôre ! I' 'n en griffe in aut', p'is, bagn' ! Lâ, i' l'â eu !

I' pârt, i' s'en vâ lâ ; c'éta't pâ' enn' bich' qu'i' ava't tuée lâ. 'A été' en biche ; c'été' enn' vieille...! Ah...! i' été' en peine, lâ. « Ah b'en, lâ, i' dit, j'ai fait' in câlin d'coup ! » Ça r'emmèn' la biche ; i' commence à rapâiller [13] dés feuill's p'is lés ram'ner par dessu' 'a vieill' pour l'enterrer. Quoi c'qui r'ssou' à lui ? In aut' vieille : « Ah ! b'en, 'a dit, mon gârs, lâ, 'a dit, t'âs fait' in méchant coup, lâ. par 'zamp' ; in tannant !

– Oui ! Parlez-moé z-en pâs, i' dit, ma grand'mére, i' dit, c'tè' enn' bich' qui travarsa't l'chemin ; p'i' i' dit, j'ai tiré d'ssus, p'i' i' dit, mon fésil voula't pâs partir, lui non plus ! G'uien qu'eul l'toâsieum' coup qui â parti. P'is, l't'oâsieum' coup, i' â parti, p'is j' l'ai tuée ! Ça m'fa't b'en d'la peine, mé', i' dit, quoi...

– Pauv' p'tit gârs, 'a dit, si tu savais, 'a dit, le bien qu'tu nous â fait' ! C'ést la fée Félicité, çâ, qui nous qu'nè' en esclavag' depu's dés années p'is dés années, 'a dit, dans c'forêt-lâ, écitt'. T'âs b'en faite ! 'A dit, on t'doé', 'a dit, in gros r'marci'ment ! »

Ce soèr-lâ, i' y en ava't sept. Ah ! i' ont pâssé la nuit' lâ. To'jou's, le lend'main matin, b'en, 'a dit, lés vieilles, 'a dit : « Asteur, 'a dit, de bonne heure apro'médi, 'a dit, vous allez frappé' enn' gross' ville, lâ... gross' gross' ville !

– All right ! »

I's partent. In coup qu'i' on eu fait in bout'... i' y avè' in roi dans c'plaç'-lâ. On r'vien à in n'aut'e affaire, lâ ; i' y avè' enn' princess' p'i' in prince, à peu près d' leu' z-âge à 'és aut's, qu'avè' été volés par lés giants magiciens d'la montagn' de glace. Et p'is le vieux roi ava't dépensé lés trois quârts de son monde à fair' guerre, mé', i' éta't pâs capab'e : i's tua'ent tout'. R'guien pouva't résister devan 'és aut's ! B'en, ça ress' de minme...

---

11. *Anyway* (angl.) : D'une façon ou d'une autre.
12. *Cap* (angl.) : Capsule ; fusil qui s'amorce au moyen de capsules.
13. *Rapâiller* : Ramasser.

Te'hours, cés deux jeun's-lâ continuss'nt leu' route, continuss'nt leu' route. Le vieux roi p'is la vieill' reine étè' assis dehors, i' aparçoé' v'nir cés deux jeun's-lâ, avec chaquin in paquet su' l'dos. Le roi di' à la vieill' reine, i' dit : « R'gâr' don, r'gâr' don, r'gâr' don, i' dit, quoi c'qui vient lâ ! Câline ! C'ést nos deux enfants, çâ ! »

Par le pouvoèr dés vieill's fées, lâ, i's souhetta'ent qu'cés deux enfants-lâ v'na'ent pareils comm' lés enfants du roi. Le vieux roi lés appelle . . . « Oué, i' dit, le roi, qu'est-c'qui a'ra't pour vous, i' dit, Sir' mon roi ?

– Ah ! i' dit, r'guien en tout', i' dit. Dit's-moé don, i' dit, vous aut's . . . i' 'és prena't pour sés enfants ! . . . de v'où c'que c'ést que vous d'venez ?

– Ah ! n'us aut', i' dit, on vient pâs mal de d'loin écitt' ! On l'â travarsé c'ch'min d'boâs-lâ, i' dit ; ça fa't plusieurs jours, i' dit, qu'on ést parti ; on r'vient de telle et tell' place ; p'is, i' dit, mon pér' p'is ma mér' sont morts tou' 'és deux ; p'is, i' dit, d'vant qu' mon pér' meure, i' dit, i' m'â fait' promettre, i' dit, de pâs laisser ma p'tit' sœur : to'hours la gardé' avec moé ! P'i' i' dit, tout l'long du ch'min, i' dit, j'ai asseyé à a'ouèr enn' plaç' pour nos deux, i' dit, pour travailler tou' 'és deu' ensemb'e, mé', pâs moyen ! A enn' place, i' ava't besoin d'enn' fille, l'aut' place, i' ava't besoin d'in homme . . . I' dit, i' y ava't pâs moyen de trouver d'place ! I' dit, i's m'ont conseillé, à Anna p'i' à moé-minme, i' dit, d'travarser c'ch'min-lâ, que dès que j'trouv'ra's du monde assé' en moyen, i' dit, pour nous empleyer tou' 'és deux ! »

P'is l'vieux roi ava't lés yeux pleins d'eau, lés yeux su' cés enfants-lâ ; i' y ava't r'guien d'plus pareil que 'és siens ! « B'en, i' dit, j'a'ra's que'qu' chose, i' dit, à t'dire, i' dit, mon jeune. J'sé's pâs si ça vâ t'plaire. I' dit, tu charche' enn' plaç' pour êt' tou' 'és deu' ensemb'e ?

– I' di' oui !

– Comment c' t'eum'ra's, i' dit, à rester tou' 'és deux, écitte avec n'us aut's ? I' dit, m'âs vous prend' pareil comm' si vous étiez més enfants propres ! Vous allé' êt' portés su' la main écitt', p'i' i' dit, tu rest'râ' avec ta p'tit' sœur tant qu'tu voudrâs ! Ça fait pâs d'diffarence. I' dit, si vous voulez resté' a'ec n'us aut's, m'âs vous prend' comm' més enfants !

– Okay [14] ! Si c'ést d'vot' goût, Sir' mon roi, c'ést l'mien ! »

Bon . . . ! Lés v'lâ lâ, lâ, tou' 'és deux. Ah ! tout alla't b'en, su' 'és roulettes . . . Allons . . . ! Dan in affair' de minme, le temps s'pâss' vite. Ça faisa't trois quatre ans déjà qu'i' éta'ent rendus lâ, p'i' i's t'ava'ent tout' à souhett', habillé en qualité d'prince, l'aut' habillée pareill' comme enn' princesse. I' ava'ent pâs tout' vu . . . Ça faisè' enn' bonne escouss' qu'i' éta'ent lâ, p'i' i' ava'ent pâs tout' vu c' châteaulâ. Te'hours b'en, le vieux roi l'euma't b'en. « Ti-Jean, i' dit, tu vâs v'nir avec

14. *Okay* (angl.) : Façon américaine de dire oui.

moé ! » Prend l'pâssag' p'is rent' dan in appartement qu'i' y ava't lâ : tab'e, que'qu's chaises . . . « Quiens, i' dit, assis-toé ! »

En s'assisant, i' s'adeunne à r'gârder su' l'mur, i' aparçoè' deux portra'ts. I' s'leuve, commence à r'gârder çâ . . . I' dit : « Qui c' c'ést çâ, cés deux enfants-lâ ? » Ah ! le vieux roi, i' â eu d'la pein' d'l'avoèr emm'né lâ : i' pensa't pâ' à cés portra'ts-lâ. « Çâ, i' dit, c'ést més deux enfants propres. J'vous ai pris, tou' 'és deux, i' dit, vous aut's pour lés remplacer. Vous leu' r'ssemblez, i' dit, i' y â r'guien d'plus pareil ! C'ést pour çâ, i' dit, que j'vous ai ramâssés, i' dit, pour lés remplacer, p'is, i' dit, vous ête' él'vés pareil comme 'és aut' a'rè' été él'vés.

– Dé où c'qu'i's sont ?

– Ah ! je l'sé's pâs ! C'ést supposé, i' dit, qu'is sont enteur lés mains du giant d'la montagn' de glace. P'i' i' dit, j'ai dépensé pluss' que lés trois quârts de mon mond' pour asseyer d'lés avoèr, p'is ça ser' à r'guien, i' dit, i's tuz'nt tout', i' dit, i' y â r'guien qui résist' devan 'és aut's.

– Oué ! P'is, i' dit, c'ést la promiér' fois, i' dit, qu'vous me l'dit's, lâ ! I' dit, ça fa't quatre ans que j'su's t-écitt', p'is, i' dit, vous m'en avez jamais parlé de d'çâ !

– Non ! I' dit, c'ést parc' que j'me su's t-adeunné à rentré' écitt', p'i' i' dit, t'és â vus ! I' dit, a foulu que j'te dis' la vérité !

– B'en, i' dit, m'âs vous dire in affère, i' dit, moé, asteur. I' dit, j'm'en vâs lés trouver ; j'march'rai tant qu'terr' s'râ terre, p'i' i' dit, j' m'en vâs lés trouver, p'i' i' dit, m'âs lés ra'ouèr, i' dit, cés deux enfants-lâ !

– Ah ! l'vieux roi dit : chut', chut', chut' ! I' dit, voignons ! I' dit, i' y â te'jour' in bout', i' dit, j'vous ramâss' pour lés remplacer, p'is tu vâs t'en aller, i' dit, asteur ! P'i' i' dit, je l'sé's qu' tu s'râs pâs capab' d'lés avoèr ! »

Ah ! quand qu'i' â vu çâ, i' â changé sa chiqu' de bord [15], p'i' i' fè' 'ouèr de r'guien !

Té'hours, que'qu's jour' après, i' éta't jongleux. Le roi dit : « Que c'que t'âs, i' dit, Ti-Jean, à jongler d'minme ?

– Oh ! . . . i' dit, pâs grand-chose ; i' dit, v'savez, i' dit, ça fè' enne escouss' que j'su's parti d'par cheu' nous, lâ, p'i' i' dit, j'ai deux oncles, p'i' i' dit, i's sont pâs riches, p'i' i' dit, j'pense à 'és aut's tout d'in coup, lâ. Si i' éta'ent don amanchés, i' dit, comm' que j'su' écitt', i' dit, a'ouèr tout à souhett' !

– 'Cou' don, i' dit, eum'ra's-tu çâ, aller lés voèr ?

– Oué ! Mé', c'st in bout', çâ, i' dit, aller r'virer lâ !

– Oui, mé', ça fa't r'guien, çâ ! I' dit, avec in bon joual . . . Vâ à l'écurie, p'is choésis l'meilleur dés jouaux qu'i' y â lâ ! P'is, i' dit, vâs-y, p'i' i' dit, emport' d'l'argen en masse ! Faut leu' z-en deunner pour lés mett'e à l'aise in peu.

---

15. *Changer sa chique de bord :* Abandonner son projet.

– Ah ! i' dit, c'st ôkay ! I' dit, m'âs l'asseyer ! »

To'hours, le roi gu'i deunne in bon paquet d'argent, p'i' i' s'en vâ à l'écurie, p'is pren in dés bons jouaux qu'i' y ava't lâ, p'is saute à joual, p'is get up [16] !

In coup qu'i' fut rendu, oh ! on vâ dire à peu près cinquant' mille' en dehors d'la ville, qu'i' eut pris l'boâs, lâ, i' arrive à in golée [gully] [17] qu'i' y ava't, t'sé' b'en, in p'tit pon en boâs là-d'ssus, travars' le pont. Comm' qu'i' arriv' l'aut' bord du pont, quoi c'qui sort du boâs ? Enn' de cés vieill's-lâ. « Ah b'en, 'a dit, mon Ti-Jean, je t'l'ava's dit, 'a dit, qu'tu r'viendra's nous r'voèr, hein ?

– Oui, c'b'en vrè' ! Mé', i' dit, j'pensa's pâs, i' dit, vous rencontré' écitt' !

– B'en, dis-moé don, 'a dit, où c'tu gâgnes, lâ ?

– B'en, i' dit, j'éta's parti, i' dit, pour aller m'prom'ner, i' dit, dan 'a place où c'que j'ai été él'vé, lâ . . .

– Ah ! tu gu'iras pâs ! Tu gu'iras pâs ! Quiens, 'a dit, tu vâs m'attend'e écitt' cinq menutes. J's'rai pâs longtemps 'a dit, m'âs r'venir tout d'suite. P'is, 'a dit, r'gârde au pied de c't â'b'-lâ, écitt', lâ ; gratte, lâ, au pied d'l'â'b'e, lâ, 'a dit, tu vâs trouvé' in sâb'e, in p'tit sâb'e à peu près deux pieds d'long. P'is tu vâs trouvé' enn' p'tit' boète au pied d'l'â'b'e, 'a dit, avec in chap'let d'dans. Prends çâ, p'is, 'a dit, tu vâs 'n n avoèr de besoin, 'a dit, de c'tte affair'-lâ. Commenç' çâ ! »

Te'hours, i' gratte au pied d'l'â'b'e, trouv' la p'tit' boète, trouv' le sâb'e, p'is dans c'te p'tit golée-lâ, i' y avè' in p'tit cours d'eau, lâ, qui coula't là-d'dans. La soèf le prend . . . i' dit : « « M'â' aller boére ! » Descen en bâs pour aller boére au p'tit cours d'eau. Quoi c'qui r'ssou' à lui ? In belguier [bélier] p'i' enn' moutonne : Bêh, ê ê ê ê . . . p'i' i's frôla'ent le long d'lui . . . « Câline ! I' dit, i's sont beaux ! I' dit, c'ést dés beaux moutons, çâ ! »

To'hours, i' ava't c'chap'let-lâ qu'i' ava't mis dans sa poche, dan 'a p'tit' boète. In idée qu'i' gu'i prend : prend l'chap'let, p'is gârroch' le chap'let dans l'cou d'la moutonne ! En gu'i garrochant l'chap'let dans l'cou, la v'lâ en bell' princesse, p'is l' belguier prend la montagn' p'i' i' grimpa't de quoi c' qu'i' pouva't courir. « B'en, i' dit, ça parle au câlin, i' dit, çâ. » La princess' le po'gn' par le cou, p'i' 'a éta't content' de voèr qu'alle éta't délivrée enteur lés giants d'la montagn' de glace ; c'ést justement là qu'i' éta'ent !

Bon . . . ! I' la ramène au ch'min, la vieille eur'ssout : « Ah ! 'a dit, t'âs pâs pris d'temps. 'A dit, t'âs te'jours le principal : t'â' 'a princesse !

– Oui.

– Mé', 'a dit, tu vâ' avoèr l'autre itou ! 'A dit, pâ' aujourd'hui, mé', 'a dit, d'main matin ! »

---

16. *Get up* (angl.) : En route. Un commandement qu'un charretier donne à son cheval pour lui indiquer qu'il faut avancer.
17. *Gully* (angl.) : Ravin, ruisseau, petit cours d'eau.

L'lend'main matin, 'a dit : « T'â' in bon joual, lâ : 'a dit, tu vâs prend' la brid' de ton joual, tu vâ' 'a r'viré' à l'envers ; tu vâs gu'i mett' la bride à l'envers, lés gardes-yeu' en arguiére. P'is, i' dit, tu vâs sauté' à joual, p'is, 'a dit, tu vâs prend' la route, lâ, qui mont' dan 'a montagne, lâ. P'is ça vâ t'criguier [crier] tout's sort's de cris imaginab's : « Boung ! Vit', tue ! Coup's-y l'cou ! Fesse, fesse ! Tue ! » P'i' ar'gârd' pâ' en arguiére. Si tu r'gârde' en arguiére, t'és féni ! P'is, 'a dit, roul' ton sâb' de minme, en avant d'toé ! I' y â b'en dés méchant's bêt's, p'i' 'a dit, i's vont culbuter chaqu' bord d'la route. P'is, 'a dit, tu vâ' arrivé' au château dés giants, lâ. In giant, 'a dit, de quinz' pieds, dés épaule' à peu près six pieds d'large ! Ah ! 'a dit, in bétail effréyant. 'A dit, aies-en pâs pêur ! En s'montrant l'né' [nez], 'a dit, pâs d'pardon ! R'guien qu'in coup d'minme, 'a dit. Çâ, c'st in sâb' de vartu. Tu l'tues t'ut d'suit' du promier coup !

Tu vas rentrer ; i' vâ r'ssoud' enn' p'tit' vieille à toé, p'i' 'a dit, tout ést en blanc, lâ, avec in beau fauteuil en or. « Hé ! pauv' p'tit mecieu', assisez-vous, p'is r'posez-vou' enn' menute!» Vâ pâs t'assir! Si tu t'assis, 'a dit, t'és féni! T'és t-emmorphôsé en pierr' noère, 'a dit, lâ. Tu dirâ' à 'a vieille : « Ma vieill' tout en travers ! Si vou' allez pâs m'charcher mon belguier [bélier] dans l'étage en haut, lâ, j'vous flamb' la tête ! » 'A dit, 'a vâ charcher le belguier, p'is tu gu'i jett'râs l'chap'let dans l'cou, p'is, 'a dit, i' vâ s'trouver délivré, pareil comm' la moutonne. P'is, après çâ, 'a dit, tu t'en r'viendrâ' avec. P'is, tu tuerâ' 'a vieille avant d'partir de d'lâ ! Coup's-y l'cou, 'a dit, 'a vieille ! Laiss'-la pâs viv'e, parç' qu''a pourra't t'jouer dés tours !

– All right ! »

To'hours, l'lend'main matin, i' griff' la montagne, p'is ça monta't. Son sâb' roulè' en avant d'lui. P'is ça criguia't : « Tue ! Hache ! Abîme ! Po'gn'-lé don ! Tue ! Tue ! Fesse ! » Ah b'en ! mon gârs monta't, p'i' i' en faisa't pâs d'câs. P'i' i' arrive au château, p'is sacre in coup d'sâb' dan 'a porte. Le giant s'montr' le nez. En s'montrant l'nez, zligne ! I' gu'i coup' le cou. Bon ! . . . I' rent' tout drett'.

La vieill' s'en vient ; 'a dit, tout en tremblant : « T'â' in beau fauteuil en or. Assis-toé, 'a dit, pour te r'poser.

– Vâ t'assir, i' dit, ma vieill' tout en travers. Si tu vâs pâs m'charcher mon belguier, i' dit, en haut, i' dit, dans l'clocher, i' dit, j'te flamb' la tête !

– Oui, oui, oui, oui. J' m'â' aller l'charcher ! »

La vieill' monte, p'i' 'a gu'i descend son belguier. I' jett' le chap'let dans l'cou, le v'lâ délivré en prince ! Ah ! i' en brâilla't, tant qu'i' éta't content. P'is, i' dit : « Toé, ma vieill' câline ! » Zligne ! I' d'i flamb' la tête. Po'gn' le prince, p'i' i' l'descen en bâ' avec lui.

Ah ! la vieille, b'en, 'a dit : « Lâ, 'a dit, t'âs fait' in bon coup. Tu 'és âs tou' 'és deux, lâ, t'és âs tou' 'és deux ! Çâ, 'a dit, c'ést lés enfants du roi de v'où c'que vous restez tou' 'és deux, lâ.

– Oui, mé', i' dit, 'ted b'en qu'ça arriv'râ pâs b'en b'en, i' dit, çâ ?

– Oui, mé', 'a dit, t'âs di' au roi qu' tu gu'irè' 'és charcher ?

– Oui, c'ést vrè' ! »

Bon . . . ! Lâ, i' ava't r'guien qu'in joual ; i's s'trouva'ent quat', cinq avec la vieille . . . « Comment qu'on vâ s'arranger, i' dit, asteur, pour se rend' ?

– Ah ! la vieill' dit, m'â' arranger çâ, moé. 'A dit, t'â' in bon joual ; avec in aut' pareil . . . ! »

Souhette in joual, in beau joual ; souhette enn' bell' voéture, in beau carrosse, i' y ava't r'guien d'plus beau ! Deux sièges, in Gladstône, [18] le siège en l'air, p'is deu' en arguiére, lâ. La vieill' p'is la princesse, s'assise' en arguiére, p'is Ti-Jean et p'is l'prinç' s'assise' en avant, p'i' i's prenn'nt le ch'min. Deux bons jouaux, ça gu'y alla't ! Deux mains dan 'és guides, p'is tout' n'en frisa't !

Ça faisè' enn' quinzain' de jours qu'i éta't parti dans son 'ouéyage. Le vieux roi commencè' à trouver l'temps long : « Câline ! i' dit, ça prend du temps, i' dit, i' ést longtemp à son 'ouéyage!» À tou' 'és jours, i' éta't su' l'balcon a'ec in set[19] d'longu'-vue, p'i' i' r'gârda't partout, d'tout bord, d'tout côté, pour voèr s'il l'voèra't pâs v'nir en que'qu' pârt.

To'hours, enn' bonn' journée, i' éta't planté, p'i' i' r'gârda't, p'i' i' examina't. I' aparçoé v'nir enne 'ouéture, p'is ça m'na't! La poussiér' lés suiva't! «Câline! Quoi c'que c'ést çâ ? I' dit, j'ai jama's vu enn' voétur' de minme encôre ! Câline ! c'st enn' bell' voéture ! P'is, i' dit, i's sont quat' : deu' en avant, p'is, i' dit, deu' en arguiére ! » I' pouva't pâs voèr si c'éta't dés homme' ou b'en don si i's s'trouva'ent mélangés ; i' pouva't pâ' 'ouèr ! Plus ça alla't, plus ça approcha't.

Tout d'in coup, i' commence à 'és distinguer : deux homme' en avant, p'is deux créiature' en arguiére. Appell' la vieill' reine : « Viens voèr, viens voèr écitt' quoi c'qui vient lâ! R'gârde!» La vieill' rein' po'gn' la longu'-vue, p'is commence à r'gârder. 'A dit : « Oui, 'a dit, i's sont quat', p'i' i' ont-i' enn' belle 'ouéture ! P'is, 'a dit, dés beaux jouaux smatt' ! Ça mène, ça mène ! 'A dit, r'gâr' don 'a poussiér' c'qui 'és suit ! 'A dit, i' y â deux créiature' en arguiére, p'is, 'a dit, deux homme' en avant. I' s'trouv'nt quat' ! »

Lâ' i' étè' intéressé' à r'gârdé' à çâ, p'i' i's s'approcha'ent tout l'temps, p'is ça v'na't tout l'temps. I' arriv'nt lâ d'van 'a porte : « Ouôh ! »

Le vieux roi descen à la course. En lés aparcevant, timbe à la renvars' sans connaissance. Griff' d'l'eau, p'is lave, p'is frott' comme i' faut, p'i' i' r'vient. La vieille a pâs pardu connaissance, mé', ça a pâssé proche. Ah ! lâ, i's rent'nt tou' 'és quat'. Ti-Jean, b'en, i' dit : « Sir' mon roi, i' dit, vous vouliez pâs i' dit, que j'v'nè' à gu'y aller. J'ai été lés charcher. C't eux aut's, i' dit, vos enfants, çâ ?

– Oui !

---

18. *Gladstone :* Marque de calèche très élégante.
19. *Set* (angl.) : Paire.

– I' dit, asteur, i' dit, n'us aut's i' dit, vâ folloèr pacqu'ter not' p'tit pac'-sac [pack-sack] [20], p'is, i' dit, s'en aller !

– Ah ! a . . .h ! i' dit, non ! Ah ! i' dit, non, i' dit, non ! Ça march'ra pâs d'mi-me !

– B'en, i' dit, i' y â r'guien qu'enn' magniére, j'pourrè' 'ouèr, i' dit, qu'ça vâ marcher comme i' faut. Ma sœur, i' dit, ést aussi bell' comm' vot' princesse ?

– Ah ! i' dit, oué !

– P'i' i' dit, moé, i' dit, je r'ssemb' b'en à vot' garçon ; i' dit, o' ést b'en proch' pareil ! B'en, i' dit, m'en vâs vous faire enn' comparaison : i' dit, vot' garçon vâ marguier ma sœur, p'i' i' dit, moé, m'âs marguié' 'a princesse ! P'is, i' dit, on s'arrang'râ tout' en famille !

– Le vieux roi dit, c'ést correck ! »

I' ont fait' dés noces, lâ ; ça duré pendant t'oâs s'main's de temps. Tortus, bossus, tout l'mond' gu'y étè' en général. P'is moé, en passant lâ, j'ai monté écouter. Heille ! heille ! I' m' sacre in coup d'pied dans l'darguiére, i' dit : « Vâ conter çâ aux aut's ! »

20. *Pack-sack* (angl.) : Havresac.

8 – LES DEUX FORESTIERS DEVENUS FERMIERS

Une fois, c'était deux bons amis qui gagnaient leur vie à travailler à l'industrie forestière. Ils travaillaient ensemble depuis plusieurs années. Chaque printemps, ils sortaient de la forêt, les poches pleines d'argent, mais deux ou trois semaines plus tard, ils se retrouvaient sans un sou dans leur bourse. Puis, pleins de bonnes résolutions, ils s'orientaient vers une autre région, soit pour le flottage des billots sur les rivières, soit pour exécuter d'autres travaux.

Pendant une vingtaine d'années, les deux amis gagnèrent leur vie à droite et à gauche. Un bon jour, les voilà tous les deux découragés ! « Sais-tu, dit l'un, que nous sommes idiots de courir de rivière en rivière, de forêt en forêt et d'aboutir toujours à rien ! Te rappelles-tu cet endroit où nous avons observé de la belle terre cultivable ? Si nous y retournions pour nous choisir une terre à défricher ; chacun de nous deviendrait propriétaire, se bâtirait d'abord une cabane. Ensuite il pourrait se marier. La femme s'occuperait de la maison, et l'homme, du défrichement. Dans quelques années à peine, nous pourrions peut-être accéder à une certaine aisance.

– Pauvre de nous ! dit l'autre. Tu as un bel idéal, mais quant à moi, je pense que nous risquons de nous mettre la corde au cou en nous mariant . . .

– La corde au cou, la corde au cou ! Nos parents se sont mariés, d'autres se sont mariés et ils ont vécu honorablement. Pourquoi ne pourrions-nous pas faire comme eux ?

– Écoute ! Penses-tu que nous pourrions plaire à des filles ? Nous avons traîné notre misère un peu partout. Les trois quarts de la population nous connaissent par cœur ; ils nous prennent pour des vauriens, pour des ratés. En moins de trois semaines nous étions sans argent !

– Très bien ! Mais c'est un défaut que nous allons corriger ! Ne crains pas ; nous finirons par nous trouver des épouses ! »

Ils décident de devenir habitants. Chacun se choisit une surface de cent soixante acres, y bâtit une maisonnette, s'achète une vache avec les quelques dollars économisés. Après force démarches et maintes visites, chacun se fait accepter comme époux par une femme. Chaque couple s'installe sur son domaine. La richesse faisait défaut, mais le travail était abondant de l'aube à la nuit tombante.

Semaine et dimanche, on trimait dur sans prendre de repos. Le mot d'ordre semblait être : « Vas-y, mon vieux ! »

Les deux couples nouvellement installés en pays neuf s'en tiraient bien. Les femmes avaient chacune leur comportement ; l'une était malpropre d'une façon déconcertante. L'autre alliait l'intelligence à un sens peu ordinaire de la propreté. Autant cette dernière cultivait l'ordre et l'éclat de la propreté, autant l'autre réussissait à donner à sa maison une atmosphère de désordre et de lieu de débarras. Bientôt, la mésentente intervient entre les deux femmes. Les relations amicales en souffrent grandement. La malpropre défendait à son mari d'aller visiter son ancien compagnon ; l'autre femme ne voulait pas que son mari se montre chez sa rivale.

Un bon dimanche, alors que les deux nouveaux habitants travaillaient dans le bois – ils se croyaient obligés de travailler le dimanche pour arriver à vivre – le mari dont la femme aimait la propreté, bûchait comme un déchaîné, pour faire reculer un peu la forêt. Il aperçoit venir un étranger qui s'avance à grands pas. « Diable ! où va-t-il, celui-là ? » L'étranger s'approche : « Bonjour, l'ami !

– Bonjour, répond le bûcheron !

– Écoute donc, c'est bien aujourd'hui dimanche ?

– En effet, c'est dimanche !

– Tu travailles, le dimanche, toi ? Tu ne sais pas encore que, le dimanche, on ne travaille pas ? Le bon Dieu a réservé cette journée pour son service. On ne travaille pas, le dimanche ; on se repose et on sert le bon Dieu.

– Très bien ! Mais je ne puis agir autrement que je ne le fais. Si je cessais de travailler, le dimanche, je ne pourrais gagner assez pour vivre.

– Ah ! c'est une simple imagination ! Tu pourrais t'exempter de travailler, le dimanche, si tu le voulais !

– Eh bien ! je ne vois pas comment je pourrais faire face à mes obligations en ne travaillant que six jours !

– Je vais te révéler un secret. Si tu veux suivre mes directives, tu vas réussir sans travailler, le dimanche !

– Je veux bien, mais que me faut-il faire ?

– Écoute ; tu as une vache ?

– Oui !

– Eh bien ! Retourne chez toi, prends ta hache et assomme ta vache !

– Tuer ma vache ? Diable ! C'est fou ! J'ai deux enfants ; les petits revenus de cet animal en plus des minces sommes d'argent gagné suffisent à peine à faire vivre la famille ! Privés des produits laitiers, que vont manger les enfants ?

– Ah ! je veux te donner un secret ; fais-en ce que tu voudras. Retourne à ta maison, tue ta vache, dépose ses quatre pattes dans une marmite et fais-les

bouillir. Quand les pattes seront cuites, sors-les une par une au bout d'une fourchette, et ce que tu souhaiteras, tu l'obtiendras ! Tu as donc la possibilité de faire quatre souhaits.

– Est-ce vrai ?

– Oui ! Tout ce que tu vas souhaiter, tu vas l'obtenir ! N'oublie pas que tu disposes d'un souhait pour chaque patte de ta vache !

– Eh bien ! Je vais essayer d'utiliser ton secret ! Bonjour ! »

L'étranger reprend la forêt, et le bûcheron regagne sa maisonnette. Il entre, s'assoit, la tête basse, et se met à réfléchir en silence. Sa femme remarque ce comportement : « Qu'est-ce que tu as ? Es-tu malade, toi, demande l'épouse ?

– Non ; je ne suis pas malade !

– Eh bien ! tu as un air bizarre : tu portes la tête basse et tu sembles rêveur !

– En effet, je réfléchis intensément.

– Mais quel problème tentes-tu de résoudre ?

– Ah ! je n'ose pas en parler.

– C'est la première fois que tu me cacherais une difficulté ! Dis-moi donc ce qui te tracasse, je t'en prie !

– Eh bien ! voici. Pendant que je bûchais aujourd'hui, un étranger est arrivé à moi, à grands pas. Je ne sais pas son nom, je ne l'ai jamais vu, j'ignore tout de lui. Il m'a dit : « Tu ne sais donc pas que c'est aujourd'hui dimanche ? Tu ne devrais pas travailler, le dimanche !

– Oui ! Mais, lui répondis-je, il me faut travailler chaque jour, si je veux rencontrer mes obligations ! Sais-tu ce qu'il m'a rétorqué ? Il m'a affirmé que je n'aurais plus à travailler, le dimanche, si je suivais ses conseils.

– Quel conseil t'a-t-il donné, de continuer la femme ?

– Il m'a dit de tuer ma vache. Tuer notre vache, mais c'est impensable ! Nous en avons grand besoin de cette vache.

– Oui ; nous avons besoin d'elle pour faire face à une partie seulement de nos problèmes d'alimentation !

– Mais il ne s'en est pas tenu au seul abattage de la vache ; il m'a dit d'en faire bouillir les quatre pattes dans une marmite jusqu'à la cuisson complète. Il me restera à prendre ces pattes une par une à bout de fourchette et de formuler un souhait. D'après cet étranger, je pourrais ainsi profiter infailliblement de quatre souhaits.

– C'est une directive bien bizarre, de s'exclamer la femme du bûcheron ! Et tu ne connais pas cet homme-là ?

– Aucunement ! Je ne l'avais même jamais rencontré !

– Après tout, continue la paysanne, notre vache est à nous, c'est toute notre richesse, mais ce n'est peut-être pas imprudent de la sacrifier. Qui nous dit que cet homme-là n'est pas une sorte de génie qui sait tout ?

– Je vais certainement suivre son conseil, si tu m'y encourages !

– Je t'accorde volontiers mon consentement ! »

Le bûcheron se rend à l'étable, tue la vache, en coupe les quatre pattes et les place dans un grand chaudron sur le feu. Il regarde bouillir les pattes à gros bouillons tout en réfléchissant aux conséquences de sa décision. Bientôt, la femme s'adresse à son mari : « Tiens, je crois que les pattes sont cuites ! » Le paysan pique une patte au bout d'une fourchette et demande à sa compagne : « Quel serait, tu penses, le meilleur souhait à formuler ?

– En tout premier, je pense . . . Ton but, en t'installant ici, c'était de te constituer un domaine. Souhaite donc que ta propriété soit entièrement défrichée ! »

Le mari énonce son souhait, et voilà qu'apparaît subitement la longue pièce de terre débarrassée d'arbres et de souches, nettoyée en tous sens. Au coucher du soleil, le soir, il admire avec orgueil cette grande propriété. « Ah ! c'était donc bien vrai ce que m'a recommandé l'étranger ! »

Le paysan attrape une autre patte au bout de sa fourchette. « Qu'est-ce que je vais souhaiter, cette fois-ci, ma femme ?

– C'est toi, le chef, ce n'est pas moi !

– Oui ; mais j'ai le droit de te demander ton avis.

– C'est vrai ! Et bien ! Pour compléter l'aspect de ces belles terres défrichées, souhaite donc de jouir d'une confortable maison, d'une grange et de grandes étables prêtes à abriter de riches troupeaux rassemblés dans les environs ! »

Le souhait bel et bien émis, nos deux paysans se trouvent logés dans une somptueuse maison, propriétaires d'une grosse grange, de graineries, d'étables et de beaux animaux, de bêtes à cornes au nombre de cinquante ou soixante à la porte des bâtiments. « Ah ! s'écrie le fermier, il avait raison de me garantir que je ne travaillerais plus le dimanche ! »

Il restait encore deux pattes dans la marmite. Le fermier demande de nouveau à sa femme comment utiliser le prochain souhait. Le domaine était déjà tout défriché et enrichi de nouvelles bâtisses en plus des troupeaux, mais elle lui fit encore une suggestion qui avait encore trait à leur ferme. « Souhaite donc, dit-elle, que notre immense propriété soit entourée et divisée par une clôture soignée ; demande ensuite que tes terres soient ensemencées et déjà reverdies par le grain en herbe ! »

En quelques instants, le souhait est formulé, et les terres apparaissent clôturées et couvertes de jeunes pousses. Mais il restait un dernier souhait à utiliser. « Que vais-je demander, dit le fermier, par la vertu de la dernière patte ?

– Même si nous avons un riche domaine et de beaux troupeaux, répond la femme, nous n'avons pas beaucoup d'argent ! Demande donc de trouver dans la cave de notre maison un caveau de douze pieds de côté, rempli d'or et d'argent ! »

Aussitôt le fermier se voit exaucé. « Maintenant, s'exclame l'ancien bûcheron, je suis à l'aise, je n'aurai plus besoin de travailler, le dimanche ! » Le matin arrivé, la voisine, la femme malpropre se réveille et regarde par la fenêtre ; elle reste bouche bée à la vue de la ferme de leur ancien ami. Elle appelle son mari encore au lit et l'invite à regarder le nouveau phénomène. « Viens voir quelque chose d'étonnant ! Regarde chez ton ancien ami ! Viens admirer ses troupeaux, sa grange, sa maison ; vois cette ferme sillonnée de fossés, quadrillée de clôtures ! Tu vas aller t'enquérir de la raison de ce succès si rapide de notre voisin !

– Ah ! non, non ; je n'y vais pas ! C'est trop humiliant et embarrassant après la rupture qui s'est produite. Tu boudes la femme de mon ami et m'as défendu de leur rendre visite ; comment veux-tu que je retourne chez eux ?

– Retournes-y, je t'en prie . . .

– Non, je n'irai pas, du moins pas aujourd'hui ! Je vais laisser le temps réparer un peu la situation ! »

Le lendemain, le bûcheron – le mari de la femme malpropre – se décide d'aller rendre visite à son compagnon, « Dis-moi donc, de demander le visiteur, comment expliquer que tu sois arrivé si tôt à une telle prospérité ?

– Ah ! mon vieux, comme nous avons été amis depuis longtemps, je vais te mettre au courant de mon secret. Même si ta femme te défendait de me rendre visite, tu aurais dû continuer à me visiter. Tout de même, je vais te renseigner sur mon succès.

Tu sais, le travail, le dimanche . . . Eh bien ! c'est fini pour moi !

– J'en suis convaincu !

– J'ai toujours travaillé, le dimanche, jusqu'à la semaine dernière. J'ai reçu, dans la forêt, la visite d'un étranger qui m'a chicané parce que je travaillais le dimanche. Je lui ai expliqué que j'étais forcé d'agir ainsi. Je ne t'en dis pas davantage, mais je te conseille de retourner au travail, dimanche prochain ; tu vas probablement recevoir, toi aussi, la visite de cet étranger ! »

Le dimanche arrivé, le bûcheron va faire de l'abatis comme d'habitude. Le même personnage se présente à lui et lui donne le même conseil : tuer sa vache et faire un souhait par la vertu de chacune des quatre pattes de l'animal. De retour à la maison, le bûcheron raconte son aventure à sa femme : « Tue-la, la vache, de reprendre la femme ; tue-la au plus tôt ! »

Le bûcheron prend sa hache, assomme la vache et en apporte les quatre pattes à la maison et les place dans une marmite, en présence de sa femme et de son fils âgé de cinq ou six ans. La marmite bout, bout bientôt à gros bouillons. Sur les entrefaites, le bûcheron est obligé de sortir. Dès qu'il a le dos tourné, sa femme se dit à elle-même : « Il faut que j'expérimente moi-même l'efficacité des soi-disant souhaits ! »

Elle saisit une fourchette et s'approche de la marmite; le garçonnet la regarde avec de grands yeux surpris. La maman commence : « Je souhaite que mon petit ait une grosse moustache noire ! » Aussitôt, le garçonnet se sent affublé d'une affreuse moustache. « Pauvre petit, s'écrie la maman, tu fais trop pitié ! » Elle pique une autre patte, du bout de sa fourchette, et fait disparaître la moustache de l'enfant au moyen d'un second souhait. Voilà déjà deux souhaits de perdus !

Le mari rentre dans sa maisonnette : « Dis-moi donc, ma femme, ce que tu viens de manigancer ?

– Ah ! Ne m'en parle pas ! J'ai voulu vérifier l'efficacité de ces souhaits ; sans trop réfléchir, j'ai souhaité que notre fils ait une grosse moustache. Mais j'ai eu pitié de lui et j'ai utilisé un second souhait ; sa moustache est disparue !

– Diablesse de sotte ! Je souhaite que la marmite te colle au fessier ! »

Imagine-t-on la situation pitoyable de la pauvre femme ! Une marmite collée aux fesses ! Le bûcheron s'aperçut bientôt qu'il fallait réparer cette saute d'humeur. Il utilisa le quatrième souhait pour retirer la marmite du fessier de sa femme.

C'est ainsi que les quatre souhaits ne furent d'aucune utilité pour cette famille.

LES DEUX FORESTIERS DEVENUS FERMIERS

Récit folklorique raconté, le 9 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario. Notre conteur déclare avoir appris ce récit de son grand-père, Alexandre Prud'homme, il y a près de 65 ans. M. Alexandre Prud'homme était natif de Saint-Jérôme, P.Q.

Enregistrement no 1320. Conte-type 750 A (avec 4 souhaits à un sage, puis à un sot).

J'vâs vous dire, enn' fois, c'tait deu' 'oéyageurs, deux grands ami' ensemb'e. I' â 'oéyagé pour plusieurs année' ensemb'e, plusieurs années. Et p'is, ça descenda't le printemps ; dans deux s'maines, t'oâs s'main's c'éta't câssé, [1] p'u' enn' tôl' [2] dans leu' poche.

Ah b'en ! i's s'cracha'ent dan 'és mains [3] p'is r'vira'ent d'bord p'i' r'en-'oueill' su' in aut' bord. Ç'fa't qu'ça alla't su' . . . 'és draves, tout's sort's d'affaires.

I' ont fait' çâ pour enn' vingtain' d'années d'in bord et d' l' aut'e, comm' çâ. In bon coup te'hours, i's s'décourag'nt tou' 'és deux. « Sé's-tu, i' dit, o' ést fou, i' dit, d'courâiller lés draves, lés boâs partout, p'is, i' dit, o' ést te'hour' au minm' point. T'en rappell's-tu i' dit, telle et tell' plass' [place] lâ, i' dit, i' y â du beau terrain, que'qu' chos' de beau, lâ. I' dit, si o' alla't lâ, p'i' i' dit, s'prend' chaquin in lot, lâ, p'is d'faire enn' terre, i' dit, lâ. I' dit, on peut s'bâtir in p'tit chac' [shack] [4] pour commencer, p'i' i' dit, on pourra't s'marguier, p'i' i' dit, a'oèr chaquin enn' femme, p'i' i' dit, qui nous brâss'ra't la bouillotte [5] et p'is n'us aut's travailler, p'i' i' dit, ça prendrâ pâs b'en b'en dés années, i' dit, qu'on s'rè' en moyen t'ed b'en.

– Câline ! l'aut'e' i' dit, c'ést b'en à ton goût ! Me semb'e, i' dit, moé, qu'on s'met l'câb' dans l'cou en faisan in affér' de . . .

---

1. *Cassé :* Sans le sou.
2. *Tôle :* Argent, sou.
3. *Mains (se cracher dans les) :* S'encourager, se préparer à affronter les difficultés.
4. *Shack* (angl.) : Hutte, cabane, demeure improvisée.
5. *Bouillotte :* Nourriture, menu quotidien, nourriture préparée sur le feu.

– Hâ . . . câb' dans l'cou ! I' dit, nos parents, i' dit, mon pér' p'is ma mére, i's s'sont marguiés, i' dit, p'i' in aut' s'ést marguié, p'i' in aut' s'ést marguié, p'i' i' dit, i' ont vétu [vécu] correck ! I' dit, pourquoi qu'on vivra't pâs comm' lés aut's ?

– I' dit, 'cou' don, i' dit, pens's-tu qu'on pourra't v'nir à bout de s'trouver, i' dit, à s'marguier ? I' dit, on l'â courâillé d'in bor' et d' l'aut'e écitt' et lâ. P'is l't'oâs quârts du monde alentour d' écitt' i's nous connaiss'nt tout', i's nous prenn'nt pour dés bomm's [bums] [6], i' dit, dés bon à r'guien. I' dit, dans quinz' jours, t'oâs s'maines, ô' éta't câssé !

– Ah oui ! Mé' i' dit, çâ, i' dit, on vâ mett' çâ d'côté, i' dit, o' en trouv'râ b'en ! »

To'hours, d'in affaire à l'aut'e, s'en all'nt [vont] lâ, p'is s'prenn'nt chaquin in lot, d'cent soixante âcres. Et p'i' i's s' bâtiss'nt chaquin in shack ; i' ava'ent que'qu's piasses. I's s'ajèt'nt [achète] chaquin enn' vache. Et p'is commence' à rôdailler écitte et lâ ; s'trouv'nt chaquin enn' femme, â' raït [all right] [7].

Pârt, i's s'en vont lâ. Mé', i' éta'ent pâs riches. Hein ! ça travailla't c't 'és gârs-lâ, du p'tit jour, le matin, à la grand noèrceur, le soèr. Pâs de r'pôs, dimanch' comm' la s'main' pareil, ça arrêta't pâs. Give it to him [8], 'tit vieux !

Te'hours, i' s'ést en-allé, lâ, tout' 'ta't neu', tout' 'ta't nouveau, lés deux femm's s'arrangea'ent b'en. I' y en avè' enn' dés deux, qu'éta't salope la câlin ! qu'alle éta't salope ! L'aut' c'tè' enn' b'en . . . enn' femm' b'en smatt' [smart] [9] p'is b'en prop'e. A t'na't tout en ord' p'is toute r'luisa't partout. Mé' l'aut'e, tout' en traîn' partou' ah ! in vrai jackpott' [jack-pot] [10].

Te'hours, lés v'lâ en chican' tou' 'és deuss'. Ah! b'en v'lâ tout' l'histoèr' démanchée ! La ceuss' qui éta't salope, 'a voulait pâs qu'son mari gu'y all' faire in tour, allé' 'oèr son tchomm' [chum] [11]. L'aut'e, ça gu'i a'ra't faite r'guien, mé' elle : « Ah ! tu gu'irâs pâs lâ ! » en caus' qu' 'a été' en chicane avec elle, la femm' de l'aut'e.

To'hours, enn' bonn' journée, c'te gârs-lâ qu'sa femm' 'ta't si prop'e, lâ, i' alla't travaillé' à tou' 'és dimanches, p'is l'aut' pareil. C'tait juss' pour emm'ner lés deux bout' ensemb'e. Vers quatre heur's d' l'après-médi, c'te gârs-lâ, i' éta't dans l'boâs, lâ, p'i' i' bûcha't comme in câlin, p'is c'éta't pour fair' d'la terr' neuve [12]. P'i' en-'oueill' p'i' en-'oueille ! Quoi c'qu'i' aparçoé' v'nir ? In homm' qui s'en v'nè' à lui à grands pâs. « Câlin ! où c' qu'i' vâ, lui, i' dit, icitt', lâ ?

I' arrive à lui : « Bonhour, mon ami !

---

6. *Bum* (angl.) : Vaurien, fainéant, viveur.
7. *All right* (angl.) : Très bien ! Ça va ! Entendu !
8. *Give it to him* (angl.) : Vas-y ! Ne perds pas de temps !
9. *Smart* (angl.) : Intelligent, habile, talentueux, prévenant.
10. *Jack-pot* (angl.) : Lieu de débarras où tout est en désordre.
11. *Chum* (angl.) : Ami intime, camarade, copain.
12. *Terre neuve* (faire la) : Abattre les arbres, arracher les souches pour préparer le terrain.

– Bonhour, bonhour !

– 'Cou' don, i' dit, c'st aujo'rd'hui dimanche ?

– Oué ! c'st aujo'rd'hui dimanche !

– P'i' i' dit, tu travaill's le dimanche, toé ? Tu sé's b'en i' dit, l'dimanche, i' dit, c'ést pâ' enn' journée pour travailler. I' dit l'bon Dieu a résarvé c'journée-lâ, i' dit, pour le sarvir. Pâs . . . pâs pour travailler. C'st enn' journée pour te r'poser p'is sarvir le bon Guieu [Dieu].

– Oué ! mé' i' dit, j'pâ' 'apab' faire autrement. Si j'travailla's pâs l'dimanche, j'pourra's pâs v'nir à bout de viv'e, d' remm'né' 'és deux bout' ensemb'e.

– Ah ! i' dit c'é' 'ienqu' in idée qu'tu t'fa's lâ, toé, t'sé's, 'ienqu' in idée. Tu pourra's t'exempter d'travailler l'dimanche, si tu voula's.

– B'en, j'peux pâ' 'oèr comment, i' dit, j'pourrè' arriver, si j'travailla's pâs l'dimanche !

– Quiens, i' dit, m'âs t'dire enn' chose. I' dit, s'tu veux fair' tout' que j' m'en vâs t'dire, tu vâs r'ussir. Mé', i' dit, tu travaill'râs p'us l'dimanche.

– Quoi c'que c'ést j' m'en vâs faire ?

– Écoute, i' dit, lâ ! T'â' enn' vache ?

– I' di' oui !

– B'en, i' dit, tu vâs t'en aller che' vous. Tu vâs prend' la hach' p'is tu vâs cuer [tuer] çâ, c'vach'-lâ !

– Tuer ma vache ? Câlin ! i' dit, i' y a pâs d'bon sen [sens] i' dit. J'ai deux enfants, p'i' i' dit, ça prend tout', i' dit, a'ec ma vache, i' dit, p'is l' p'tit brin d'argent que j'peux fair' pour, i' dit, quiend' tout' la famille aller. Si i' ava'ent pâs d'vache, cés enfants-lâ, i' dit, quo' c' qu'i' a'ra'ent ?

– Ah b'en ! i' dit, 'coute, i' dit, moé, j'te dis çâ, i' dit, fais quo' c'tu voudrâs ! Vâ-t-en, p'i' i' dit, tue ta vache. P'i' i' dit, coup's-y lés quat' pattes, lâ, p'i' i' dit, mets çâ dan enn' marmitte, i' dit, fa's-lés bouillir. P'i' i' dit, mecqu'i's soeill'nt cuites, lâ, i' dit, pren enn' fourchett' p'i' i' dit, piqu's-en enn' p'is sors-lâ d'la marmite ; p'i' i' dit, quo' c'tu vâs souhaiter, tu vâs l'a'oèr. T'âs quat' souhaites, i' dit, a'ec cés patt's-lâ.

– Oué ?

– P'i' i' dit, n'importe quoi tu vâs souhaiter, i' dit, tu vâs l'a'oèr ! T'â' in souhait' chaqu' patte.

– Oué ? B'en, i' dit, m'âs l'asseyer. Bonjour !

– Bonjour ! »

P'i' i' s'en vâ, lui, s'en vâ chez eu' au p'tit shack. I' arriv' chez eux p'i' i' s'assit, la tête enteur lés deux jamb's p'i' i' jongla't [13]. Sa femme 'a dit, 'a dit : « Quoi c' que t'âs, toé, 'a dit, és-tu malade ?

– Non, i' dit, j'pâs malade.

– B'en, 'a dit, t'âs d' l'air curguieux, 'a dit, la tête enteur lés deux jamb's, p'is tu jong'es !

– Oué, i' dit, j'jong'e !

– Quoi ç' c'ést qu' t'â' à jongler ?

– Ah b'en ! i' dit, ça m'coût' de l'dire.

– Ça t'coût' de l'dire ? 'Cou' don, 'a dit, tu m'âs jama's fait d'cachette encôre ?

– Non, jama's fa't d'cachette.

– Mé', 'a dit, dis-moé-lé, 'a dit, quoi c'que t'âs !

– B'en, i' dit, écoute. J'étè' après travailler, lâ, p'is, i' dit, i' a r'ssou' in homme à moé – i' dit, j'sé's pâs qui c' que c'ést, i' dit, je l'conna's pâs, j' l'ai jama's vu – à grands pâs ; i' m'â dit, i' dit : « T'sé's pâs, i' dit, c'st aujo'rd'hui dimanche ?

– J'ai di' oui !

– I' dit, tu sé's pâs, i' dit, qu'on travaill' pâs l'dimanche ?

– J'ai dit, oui ; mé', j'ai dit, faut que j'travaill' pour remm'né' 'és deux bout' ensemb'e !

Sé's-tu, i' dit quoi c' qu'i' m'â dit d'faire ? I' dit, i' m'â dit que j'travaill'ra's p'us l'dimanche, si j'faisa's de quoi c' qu'i' m'dit.

– Quo' c'que c'ést qui t'â dit ?

– B'en, i' dit, i' m'â dit d'prend' ma hach' p'is tué' 'a vache ! Ça arriv'ra pâs, çâ, tuer not' vache. B'en, on â d'besoin de c'vach'-lâ !

– Oui, p'i' 'a dit, encôre.

– P'is, i' a dit d'couper lés quat' patt's p'i' 'és mett' dan enn' marmite, p'is d' lés fair' bouillir jusqu'à temps qu'i's soeill'nt cuites. P'is, i' dit, après çâ, prend' enn' fourchett' p'i' en piqué' enne ; j'ai quat' souhait's [souhaits], in souhait' chaqu' patte, p'is quoi c'que j'souhait'ra's, j'éta's pour l'a'oèr.

– Ah b'en ! 'a dit, c'st enne affair' curguieuse. Tu l'conna's pâs c't homm'-lâ ?

– Non ! J'conna's pas ; j' l'ai jama's vu.

– Sé's-tu, 'a dit, t'sé's, not' vache, â' raït [all right] on 'a 'ienqu' çâ, mé', 'a dit, ça vau' 'a pein' de l'asseyer ! charche, 'a dit, qui c'que c'ést, c't homm'-lâ, 'a dit ? 'Ted b'en, çâ, 'a dit, quequ' savant ; a dit, charch' qui c'que c'ést ?

13. *Jongler :* Réfléchir intensément, se concentrer.

– B'en, i' dit, j'eul l'asseille, si t'és consentante !

– All right ! 'a dit, j'su's consentante ! »

I' pârt. Bagn' ! tue 'a vache, p'i' i' gu'i coup' lés quat' pattes, p'i' i' rent' çâ, p'i' i' met çâ dans in grand cha'dron, su' l'poêle, p'i' i' bouille à gros bouillons. Mon gâ' éta't lâ, p'i' i' r'gârda't çâ bouilli [bouillir], p'i' i' jongla't. « Quiens, 'a dit, i's sont cuites, j'cré's, 'a dit, tés pattes ! »

R'gard' çâ. Po'gne enn' fourchette, p'i' i' en pique enne, i' di' à sa femme, i' dit : « Quoi c' qu'on s'ra't mieux de souhaiter ?

– B'en, 'a dit, la promiér' chose . . . 'a dit, t' t' és t-en-v'nu écitt', 'a dit, pour te faire enn' terre, 'a dit, souhait' don ta terr' fait' d'in bout à l'aut'e'. »

Le v'lâ, sa terr' fait' d'in bout à l'aut'e ! C'tè' à la breunant' [brunante], le soèr, çâ. « B'en, i' dit, câlin ! » I' 'oéya't çâ tout' fait' d'in bout à l'aut'e, pâ' enn' chousse [souche], pâs r'guien tout' nett' partout ! « B'en, i' dit, ça parle au câlin ! C'ést b'en trop la vérité qu'i' m'â contée ! »

I' en pique in aut'e : « Quoi j' m'en vâs souhaité' avec c'tte all'-lâ, i' dit ?

– B'en, 'cou' don, 'a dit, asteur, 'a dit, 'cou' don, 'a dit, c'ést pâs moé qu'ést maît' [maître], c'ést toé qu'és maît'e !

– Oué ! Mé', i' dit, j'ai l'droit d'te d'mandé' in avis ?

– Oué ! c' b'en correck. B'en, 'a dit, asteur qu'ta terre ést tout' fait' d'in bout à l'aut'e, 'a dit, souhait' don, 'a dit, b'en bâtie, 'a dit, enn' bell' maison, enn' bell' grange, dés beaux atab'es [étables], p'i' 'a dit, in beau stoc [stock][14] d'alimaux d'vant la grange ! »

Le v'lâ enn' bell' maison, que'qu' chos' de beau, enn' bell' gross' grange, dés grain'ries, enn' étab'e, et p'i' in beau sett' [set][15] d'alimaux, 'ted b'en enn' cinquant' soixan têt's de beaux bête' à corn's devant sa port' de grange. « B'en, i' dit, ça parle au câlin ! I' dit, i' me l' l'â b'en dit j'travaill'ra's p'us l'dimanche ! » I' avè' encôr' deux pattes !

I' dit : « Asteur, i' dit, à c'tte all'-lâ, quoi c'que j' m'en vâs souhaiter ?

– B'en, 'cou' don ! Ta terre ést fait' d'in bout à l'aut'e, on â enn' bell' maison, enn' bell' grange, dés beaux étab'es, in beau stoc [stock] d'alimaux . . . 'A dit, souhait' don, 'a dit, ta terr' tout' b'en cleturée partout, lâ, p'is toute ens'mencée, lâ, la grain' commence à l'ver ! »

Le v'lâ, tout son grain p'is sa terr' fait', tout' cleturée partout, p'is son grain qui poussa't, i' y ava't r'guien d'plus beau ! Ah ! i' 'nn' avè' encôre eunne ! « Quoi faire, i' dit, à c'tte all'-lâ ?

---

14. *Stock* (angl.) : Troupeau.
15. *Set* (angl.) : Choix, série, assemblage.

– B'en, 'a dit, asteur, 'a dit, on l'â tout' quoi c'qu'on l'â d'besoin, lâ, i' dit, on l'â in beau stock, mé', i' dit, on l'â pâs grant' [grand] argent. 'A dit : « Souhait'-toé don in beau cârré dan 'a cave, lâ, à pe' près douz' pieds cârrés, plein d'or p'is d'argent ! »

Le v'lâ, bagn' ! « B'en, i' dit, asteur, i' dit, o' ést correck ! I' dit, j' travaill'rai p'us l'dimanche ! » Le lend'main matin, sa 'oésine, la salope, au côté, lâ, 'a se réveill' p'i' 'a s'en vâ r'gârder dehors. 'A ress' la gueul' grand' de minme ; la v'lâ b'en . . . « R'gardez-moé don çâ, 'a dit ; quoi c'que ça veut dire, çâ ? R'gârde ! » All' l'réveille, 'a dit : « Quiens, 'a dit, vien 'oèr !

– Quoi ?

– Vien 'oèr que'qu' chose ! »

I' s'leve. « Vien 'oèr dans l'châssis[16] ! R'gâr' don, 'a dit, comment c'qu'i' ést amanché[17], 'a dit, ton tchomme [chum] à matin ! R'gâr' don çâ c'beau gros stock d'alimaux, enn' bell' grange ! R'gâr' don c'bell' maison qu'i' â ! R'gâr' don sa terr' tout' fait' tout' fosseyée [fossoyée], lés bell's cletur's partout ! 'A dit, tu vâ' allé' 'oèr, 'a dit, que c'que ça dépend, çâ. I' â r'ussi b'en qu' trop vit' c'gârs-lâ !

– Ah ! i' dit, non ; i' dit, j' gu'y vâs pâs ! I' dit, ça m'coûte, ça m'gêne, i' dit, d'aller lâ. Câlin ! i' di' o' ést . . . pâs moé, mé', i' dit, toé, t'és t-en chicane avec elle, p'is, i' dit, tu m'âs te'jours défendu d'aller lâ ; p'is ça m'coût' d'apparaît' lâ, moé ! Te'jours . . .

– Vâs-y don, p'is vâs-y don . . .

– Non ; j' gu'y vâs pâs ! Pâ' aujo'rd'hui ; j' m'en vâ attend' que l'temps s'passe in peu. »

Le lend'main, i' pârt, p'is s'en vâ fére in tour. « Dis-moé don, i' dit, comment ça s'fa't, çâ, qu' t'as r'ussi d'minm' tout d'in coup ?

– Ah ! i' dit, mon vieux, i' dit, suffit, i' dit, qu'o' â te'jour' été b'en tchomm's [chum] tou' 'és deux, i' dit, i' dit, m'âs te l'dire. Co' minm' qu' ta femme, i' dit, 'a voula't pâs qu'tu v'nè' à v'nir écitte, i' dit, t'a'ra's dû v'nir pareil. Mé', i' dit, m'âs te l'dir' pareil !

– Tu sé's b'en, i' dit, l'affair' du travaillage, le dimanche, lâ !

– I' dit, oui !

– I' dit, j' travaill' p'us !

– J'te cré's, i' dit, qu'tu travaill'râs p'us !

– B'en, i' dit, j'ai te'jours travaillé, i' dit, jusqu'à dimanche ; p'is, i' dit, i' r'ssou' in homme à moé dans l'boâs, p'i' i' dit, i' m'â d'mandé si j'sava's qu' c'éta't

16. *Châssis :* Fenêtre.
17. *Amanché :* Arrangé, pourvu, disposé, réparé.

dimanche. J' gu'i ai dit qu'oui. I' dit, on travaill' pâs l'dimanche. B'en, j'ai dit, je l'sé's b'en, mé' j'ai dit, folla't que j' v'na's travailler. B'en i' dit, dimanch' prochain, i' dit, toé, i' dit, r'tourn' travailler ; i' vâ 'ted b'en aller t' 'oèr à ton tour ! »

L' dimanch' d'ensuite, i' pârt, lui, p'i' i' s'en vâ travaillé' encôr' pareil comm' de coutume. Le minme homm' s'en vâ l'trouver, p'i' i' gu'i dit la minme affaire, la minme histoère ; p'is de tuer sa vach' p'i' i' avè' in souhait' chaqu' patte. Ah ! câlin ! I' r'vir' de bord, i' arriv' chez eux, p'i' i' gu'i cont' çâ. « Cue, cue, 'a dit, au plus vite, cue ! »

Bon ! I' s'en vâ, p'i' i' cue 'a vache, coup' lés quat' pattes, p'i' i' lés rent'e. Lui, i' avè' in p'tit gârs, 'ienqu' in p'tit gârs d'à pe' près cinq à six ans. P'is mè' 'és patt's dan enn' marmite, p'is çâ bouillè' à gros bouillons. Tout d'in coup, lui, i' â 'té ôbligé d'aller faire in tour dehors ; tandis qu'i' a été parti dehors, 'a dit : « Faut j'oeill' pour 'oèr si c'ést vrai ! » Po'gne enn' fourchett' p'i' 'a pique enn' patte. L' 'tit gârs, i' éta't lâ, lés yeux grands d'minme, p'i' i' 'a r'gârda't. 'A dit : « J'souhaite enn' gross' moustache à mon p'tit gârs ! » Le v'lâ a'ec enn' gross' moustach' noère. « Pauv' p'tit, 'a dit, i' fait-tu piquié [pitié] in peu ! » 'A â 'té ôbligée d'prend' in aut' patt' pour gu'i ôter c'moustach'-lâ. V'lâ deux patt's de gaspillées !

Lui, i' rent'e. « Dis-moé don, i' dit, que c'tu viens d'fair' lâ ?

– Ah ! 'a dit, parl's-moé-z-en pâs, 'a dit, j'voulè' 'oèr si c'éta't vra', p'is, 'a dit, j' m'en vâs p'is j'souhaite enn' gross' moustache au p'tit gârs', p'i' 'a dit, i' avè' enn' gross' moustach' noère. Pauv' p'tit, 'a dit, i' ava't don l'air . . . i' faisa't don piquié ! 'A dit, j'ai été ôbligée d'en prend' in aut' pour gu'i ôter c'moustach'-lâ : i' faisa't trop piquié.

– Ma maudit' câlin ! i' dit, t'â' été faire in plan d'minme, p'is gu'i enl'ver çâ. I' dit, j'te souhait' la marmit' collée au fessier, i' dit, câlin ! »

Ah b'en ! la v'lâ b'en amanchée, lâ, la marmit' collée au fessier ! I' â été ôbligé d'prend' l'aut' patt' pour gu'i ôter la marmit' qu'alle avait d'collée au fessier.

De minme, i' â tout' pardu. C'ést tout' çâ !

9 – FRANÇOIS ROBERT, CORDONNIER DE SON MÉTIER

Il est bon de vous dire qu'il y avait une fois un cordonnier bien timide qui se nommait François Robert et qui vivait seul dans sa maison car il était célibataire. Il recevait souvent la visite de son curé, qui lui demanda un jour : « Pourquoi ne penses-tu pas à te marier ? » Et François de répondre : « Monsieur le Curé, il n'existe pas de personne aussi timide que moi ; je ne suis pas capable de regarder une femme en pleine face tellement je suis gêné. Un simple coup d'œil sur une fille, et je dois aussitôt baisser la tête ; ma gêne excessive m'empêche d'envisager les femmes.

– Mais c'est terrible, mon François, d'être aussi timide, reprit le curé.

– Je le sais bien, mais que voulez-vous que je fasse pour corriger la situation ? Dans quelques années, peut-être arriverai-je à maîtriser ma gêne !

– Oui, mais tu es déjà assez vieux. Quel âge as-tu ?

– Environ trente-sept ou trente-huit.

– À cet âge-là, tu devrais être marié depuis longtemps. Tu es cordonnier et tu vis tout seul dans ta maison. Tu travailles comme un mercenaire, sans compter les heures que tu occupes à préparer tes repas ou à entretenir ta maison. Avec une femme, tu ne t'ennuierais pas ; il y aurait de la vie chez toi. Elle vaquerait aux soins du ménage, elle te nourrirait bien ; enfin, tu serais heureux.

– Oui, mais comprenez-moi donc, monsieur le Curé ; je suis incapable de me trouver une femme.

– Et si je t'en trouvais une, moi, mon François, que dirais-tu ? Est-ce que tu te marierais si une fille voulait bien t'accepter comme époux ?

– Bien sûr que je me marierais !

– À ce compte-là, rétorqua le curé, je vais veiller à te trouver une femme, mon François. Je connais plusieurs bonnes filles ; quelques-unes sont un peu plus jeunes que toi, mais il se trouve aussi de bonnes vieilles filles qui ont à peu près ton âge.

– C'est parfait, monsieur le Curé. Si vous en trouvez une qui réponde un peu à mes goûts, j'accepterai bien de l'épouser si elle veut bien de moi.

– Entendu, François, je vais m'en occuper. »

Le curé partit. Mais il n'oublia pas d'aller à la recherche d'une femme pour François. Dans une maison où il se rendit, il en trouva deux ou trois ; dans une autre, quatre ou cinq. Et partout, il ne rencontrait que de bonnes filles. Un beau jour, il entra dans une maison où vivaient trois vieilles filles dont les âges s'échelonnaient de vingt-cinq à trente-cinq ans. « Écoutez donc, mes demoiselles, pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Qu'attendez-vous pour prendre mari ? » L'une des trois prit la parole : « La faute n'est pas à nous, monsieur le Curé ; si on trouvait des maris, on n'hésiterait pas à se marier. Présentez-nous des hommes pour qui le mariage a de l'attrait et vous allez voir qu'on va se marier.

– Bon ! reprit le curé, j'en ai justement un. Que l'une de vous trois fasse son choix ! Dès demain après-midi, et pas plus tard, je vous le ferai connaître.

– D'accord ! » acquiescèrent les trois vieilles filles.

Le soir même, le curé se rendit voir François pour lui faire part de ses démarches : « Eh bien ! mon ami, dit-il, j'en ai trouvé trois et chacune d'elles est prête à t'épouser. Tu choisiras celle qui te convient le mieux.

– Oui ? à ce compte-là, je suis bien d'accord. Vous savez que je suis indécis et timide ; mais si vous venez avec moi, je vais tenter ma chance et je vais essayer de garder la tête haute. »

Le lendemain après-midi, en compagnie du curé, François se rendit chez les demoiselles en question. Une fois qu'il fut entré dans la maison, sa gêne le reprit : « Tiens, mon François, lui dit le curé, regarde ces trois belles femmes en santé ; et chacune d'elles te désire déjà. Laquelle des trois choisis-tu ? »

Sans la regarder en pleine face, François s'adressa ainsi à l'une d'elles : « Vous, mademoiselle, est-ce que ça vous plairait de m'épouser ?

– Certainement, lui répondit-elle.

– Bon, c'est parfait, de reprendre François. Je vais vous prendre ici tout de suite, sans cérémonie. »

Le curé bénit donc leur union après quoi il s'adressa à la nouvelle épousée : « Maintenant que vous êtes mariée, madame François, dit-il, vous allez quitter la maison avec votre époux.

– Bon ! Entendu ! »

La mariée prépara ses bagages puis quitta la maison de ses sœurs pour suivre son mari. Elle filait le parfait bonheur avec François. Le curé allait souvent rendre visite au couple. Un jour, il demanda à François ce qu'il pensait de sa nouvelle vie. « Ça va à merveille, monsieur le Curé ; j'ai un seul regret, celui de ne pas m'être « dégêné » assez vite. »

Je ne sais pas si je dois vous l'avouer, mais peu importe... Le curé, vous le savez, n'était pas timide avec les femmes et savait être doux avec elles. Un bon

jour, alors que François vaquait à ses travaux, à l'extérieur de la maison, le curé entra dans la maison : « Écoute, Madame François, dit-il, comment te débrouilles-tu avec ton mari ?

– À merveille, lui répondit-elle ; nous nous entendons très bien.

– Oui ?

– Ah ! oui, tout va très bien.

– Il est toujours de bonne humeur, François ?

– Toujours !

– Sais-tu, reprit le curé, que ton mari n'exerce pas un métier facile ?

– Pourquoi dites-vous cela, monsieur le Curé ?

– Parce qu'il reste toujours à la maison, rétorqua le visiteur. Chaque fois que je viens ici, il est toujours dans la maison. S'il sortait quelquefois, comme le font les autres hommes, je pourrais te rendre visite plus souvent ; et ensemble, on pourrait avoir plus d'agrément.

– Monsieur le Curé, répondit-elle, je n'accepte pas de marché semblable. Je ne suis mariée ni avec Pierre ni avec Jacques mais avec François. Je vous le répète : je suis mariée à François. »

Choqué de cette réponse, le curé ne tarda pas à se retirer. Or, il se trouvait que le roi de la région était son frère. Il pensa en lui-même : « Moi, je vais lui jouer un vilain tour à mon François. »

Il s'en fut donc chez le roi son frère et lui parla ainsi : « Est-ce que tu savais qu'ici, dans la région, se trouve un homme qui a les pouvoirs d'un véritable sorcier ?

– Non !

– Oui, je te l'assure, il s'agit d'un vrai sorcier. Cet être-là fait tout ce qu'il veut.

– Ça me surprendrait, lui répondit le roi. Mais, je vais bientôt vérifier la véracité de tes paroles. »

Le curé continua cependant à rendre visite à la femme de François, qui ne le recevait pas trop chaleureusement. Or, dans le village, vivait une vieille femme, qui gagnait honorablement sa vie en effectuant des petits travaux ; elle était bien vieille et très pauvre. On était à cette époque de l'année, à l'automne, vers la Toussaint, où il y a déjà de grosses gelées blanches. Les routes d'autrefois n'étaient pas comme celles d'aujourd'hui ; elles étaient passablement boueuses. Et quand l'automne apportait son cortège de gelées, les chemins se recouvraient de givre.

Cette année-là, François avait préparé un lot de petits souliers, qu'il vendait cinquante sous la paire, à cause de la qualité du cuir. Presque tous les gens du voisinage en avaient acheté et il lui en restait encore, si bien qu'il dut penser à se ren-

dre dans un petit village situé à une dizaine de milles de chez lui, pour écouler sa marchandise.

Un beau matin, il partit tôt de chez lui portant sur son dos une bonne quantité de souliers et se dirigea vers le village voisin. En route, il aperçut la vieille, qui le devançait et qui marchait à une allure très rapide. Tout à coup, elle perdit pied et se retrouva par terre. Pieds nus, par une gelée semblable, la vieille s'évertuait à se frotter les orteils pour les réchauffer. François se disait en lui-même : « Si je peux arriver à la rejoindre, je vais lui vendre à coup sûr une paire de souliers ! »

Il parvint enfin à la rattraper : « Bonjour, mémère, lui dit-il !

– Bonjour ! de répondre la vieille.

– Pieds nus comme vous l'êtes, vous n'avez sûrement pas chaud, ce matin ! Je vais vous vendre à bon compte une paire de souliers !

– Oui, mon François, ajouta-t-elle. J'en achèterais volontiers une paire, mais je n'ai pas un sou en poche. Comment veux-tu que je me paie des souliers ? Je n'en ai pas les moyens ! »

François sortit alors une paire de souliers : « Tiens, dit-il, essayez-les. »

La vieille prit les souliers et les mit à ses pieds ; ils lui faisaient comme si elle les avait toujours portés. Puis, se tournant dans la direction du cordonnier, elle ajouta : « Tiens, mon pauvre François ! C'est regrettable d'être aussi pauvre que moi . . . J'achèterais volontiers les souliers que j'ai essayés, car ils me font comme un gant.

– Pauvre vieille ! Je vous les donne, oui je vous les donne, les souliers. Je ne peux me résigner à vous laisser poursuivre votre route dans de telles conditions. Gardez-les !

– Tu ne peux savoir comme je suis contente, mon François. Merci mille fois ! Mais où vas-tu ?

– Je me dirige vers le village voisin, lui répondit-il. Presque tout le monde de chez nous a acheté ma marchandise, si bien que je ne suis plus capable d'en vendre. Avec moi, j'ai un lot de huit douzaines de paires de souliers que je compte vendre là-bas.

– Mon François, tu vas vendre tous tes souliers dès ton arrivée. Combien m'as-tu dis que tu les vendais, déjà ?

– Cinquante sous la paire.

– Eh bien, là-bas, je souhaite que tu vendes tous tes souliers au prix d'un dollar et demi la paire !

– Si je pouvais obtenir un dollar la paire, lui répondit François, je serais bien content.

– Ne t'en fais pas ; tu obtiendras pour chaque paire un dollar et demi. »

François continua son petit bonhomme de chemin et arriva bientôt au village. Au bout d'une heure, il avait épuisé toute sa marchandise et il avait obtenu un dollar et demi pour chaque paire de chaussures : « Ah bien, câline, se dit-il en lui-même ! Ça m'a été profitable d'en avoir donné une paire à la vieille femme ! »

Rentré chez lui, il confectionna une autre série de souliers, puis il retourna les vendre au même prix dans le village voisin. « Ça m'a payé en pépère ! » pensa-t-il encore en lui-même après avoir épuisé son stock. Et il regagna sa maison.

Peu de temps après son retour, soit environ deux heures plus tard, un homme se présente et lui dit : « Tu sais, François, tu sais bien la vieille qui se promène ici et là, la pauvre vieille, là . . .

– Oui . . .

– Eh bien, elle est morte! On peut la voir quelque part, sur le bord du chemin ; personne ne semble s'en préoccuper. Pauvre vieille ! Si j'étais un peu plus fortuné, j'irais la chercher puis je la ferais enterrer. Mais je n'ai pas un sou en poche.

– Si c'est ainsi, je vais y aller, moi, reprit François ! »

Il partit donc recueillir la dépouille de la vieille femme et il lui fit fabriquer un cercueil de bois brut. Puis il lui fit chanter un petit service et se chargea de l'enterrer lui-même. Trois ou quatre dollars lui avaient suffi pour procurer à la vieille une sépulture décente.

Quelque temps après ces événements, le curé retourna voir son frère et lui dit : « As-tu l'intention de le laisser poursuivre son manège ? C'est dangereux, un homme semblable ! Un vrai sorcier, je te le dis !

– Oui ? Je vais essayer de faire quelque chose pour toi. »

Le roi délégua une ambassade à François Robert : « Si tu es vraiment sorcier, lui déclarèrent les envoyés au nom du roi, je te somme de venir abattre la montagne qui se trouve devant chez moi – il y avait en effet une grosse montagne devant le château du roi – tu vas venir la raser suivant les plans que je t'indiquerai ; * de plus tu devras me montrer une chose que je n'ai jamais vue, sinon tu seras pendu demain matin, à sept heures, à ma porte. Si tu es sorcier, cette tâche n'est pas au-dessus de tes forces ! »

François pris le message, et le relut puis il se tourna vers sa femme et lui dit : « Le roi m'a mis dans de beaux draps.

– Explique-toi donc.

– Quelqu'un lui a suggéré que j'étais sorcier. Alors, comme il croit que j'en suis un, il veut que j'aille abattre la montagne devant son château et il m'accorde un délai de vingt-quatre heures. Si je n'accomplis pas cette tâche, je serai pendu. Je me vois donc presque obligé de déguerpir d'ici.

– Toi, t'en aller ? Mais tu ne peux faire cela.

---

* Le détail qui suit n'apparaît, dans la version originale, que vers la fin.

– Ah bien, répondit-il à sa femme, je suis incapable d'accomplir cette tâche ; je ne suis pas un sorcier, moi ! »

François prépara quelques bagages puis salua sa femme : « Je ne te verrai plus ; je dois m'effacer de la circulation ! »

Il se dirigea vers la forêt. Il marcha trois jours dans le bois, avec une bien maigre pitance et pas une seule goutte d'eau. Le troisième soir, à la brûnante, il parvint à un ruisseau ; il était dévoré par une soif terrible. Comme il se couchait sur le sol pour mieux s'abreuver au ruisseau, il entendit soudain proférer son nom : « François ! »

Levant la tête, il regarda dans toutes les directions, mais il ne parvint à identifier d'où provenait le cri. Il se pencha à nouveau pour boire et entendit encore le même appel : « François ! » Il répéta son manège : il leva la tête, scruta partout, et ne vit rien : « Mais, pensa-t-il, qui est-ce qui m'appelle ainsi sans que je ne le voie ? »

Il se pencha une autre fois vers le ruisseau. Le même cri se fit entendre : « François ! » Il leva la tête et trouva devant lui une vieille femme toute vêtue de blanc. Il lui demanda alors : « Que veux-tu ? Qu'est-ce que tu veux, toi ?

– Te souviens-tu, François, de la vieille à qui tu as donné une paire de souliers et que tu as recueillie le long de la route ? De la vieille qui était morte, que tu as enterrée, et à qui tu as fait chanter un petit service ? Eh bien ! c'est moi, cette vieille. Je vais te donner le même pouvoir que j'avais lorsque je vivais. J'avais souhaité que tu vendes tes souliers un dollar et cinquante la paire ; puis tu l'as obtenu, ce prix, hein ?

– Oui, de répondre François.

– Tiens, rétorqua la vieille ! Je vais te donner une petite baguette. Tout souhait que tu formuleras avec cette baguette, se réalisera. Peu importe la nature de ton souhait ! Sache, mon François, que monsieur le Curé va rendre visite à ta femme !

– Je le savais, reprit François. Mais je ne puis être là, ce soir.

– Oui, tu en es capable ! Maintenant, je te souhaite le bonsoir, mais il ne faut pas que tu me rendes la pareille. »

Puis la vieille disparut. François se dit alors : « C'est incroyable, une telle apparition ! Des petites baguettes semblables, j'aurais pu en fabriquer des millions ; mais même si je m'en étais servi pour demander quelque chose, je n'aurais rien obtenu en retour ! »

François s'abreuva ensuite au ruisseau puis il s'assit. La nuit venait à grand pas : « Si j'essayais cette petite baguette, pensa-t-il ; je n'ai rien à perdre ! » Il la prit dans ses mains et il prononça : « Par la vertu de ma petite baguette, je souhaite me trouver dès maintenant derrière ma maison. » En un tournemain, son souhait était exaucé : « Ah bien, câline, ça n'a pas été long ! Mais c'est vrai, ce qu'elle

m'a dit ! Je m'en vais attendre encore un peu pour voir si elle ne m'a pas trompé. »

Peu de temps après, on frappe à la porte ; toc, toc, toc ! « Qui est là ?

– C'est moi, c'est moi.

– Qui, moi ?

– Bien, reprit-il, monsieur le Curé.

– Bon . . .

– Ouvre, lui dit-il, ouvre-moi la porte ! »

Il entra dans la maison. Pendant ce temps, François se disait en lui-même : « Ah bien ! vous autres, mes « câlines », je vais vous jouer un vilain tour ! » Il était à peu près neuf heures. Le curé causa un peu avec la femme, puis lui dit : « On va se coucher un peu.

– Ah ! ne soyez pas pressé, lui répondit-elle.

– Mais je le suis ! »

La femme se mit à genoux et récita sa prière. Le curé l'interrompit : « Laisse faire, tu la réciteras plus tard . . . »

Ils allèrent donc au lit. Mais ils n'étaient pas aussitôt couchés que François murmura : « Par la vertu de ma petite baguette, je souhaite, ma femme, que tu aies envie d'uriner ! » Sa femme se leva à l'instant, tira le vase de nuit et s'y assit . . . François poursuivit : « Je souhaite, que le vase te colle aux fesses ! » Après avoir achevé sa besogne, la femme tenta de se libérer du vase de nuit, mais peine perdue ! Elle était incapable de se lever ; elle était bien emprisonnée au vase.

Nous avons oublié de mentionner qu'avant le départ de François, sa femme avait engagé pour quelque temps une servante qui devait la décharger d'une partie de sa tâche. La bonne se trouvait à la maison, ce jour-là. La femme de François l'appela à son aide. « Hé ! la fille !

– Chut ! Tais-toi ! Ferme-la, reprit le curé.

– Qu'est-ce que tu as ?

– Elle va bien découvrir que je suis ici avec toi. Ne dit pas un mot !

– Entendu !

– Je vais régler ton problème, moi. »

Le curé se leva dans le but avoué de tirer sur le vase de nuit, et de le dégager de la femme. Au même moment, François intervint : « Je souhaite que tes mains restent fixées au vase ! »

Voilà le curé collé lui aussi ! Il tenta par tous les moyens de se libérer de sa position, mais de guerre lasse il alerta la servante. Celle-ci accourut pour voir ce

qui se passait. Elle appuya ses deux mains sur les fesses du curé et ne put elle non plus se dégager de sa position : « Ah bien, câline, pensa François ! »

François contourna la maison et frappa à la porte : « Toc, toc, toc.

– Qui est là ? lui répondit-on.

– C'est moi, c'est moi, ma femme. Ouvre-moi la porte. »

Les trois s'empressèrent de se cacher sous le lit. François ouvrit la porte et pénétra dans la maison. La lampe était éteinte ; il l'alluma, fouilla partout mais ne vit rien : « Écoute-moi donc, ma femme, dit-il ; où te caches-tu ainsi ?

– Je suis ici, lui répondit-elle.

– Ici, sous le lit ? »

Vous savez qu'à cette époque, on cousait des courroies aux matelas des lits. François saisit la courroie, souleva le matelas et regarda sous le lit : « Ah bien, dit-il, ma femme reçoit de la visite : monsieur le Curé, puis la servante aussi ! Bien, ça parle au câline !

– Oui, oui, mon François, répondit le curé.

– Sortez de votre cachette.

– Non !

– Câline ! Vous allez sortir et ça ne tardera pas ! »

François s'en alla dehors. Dans ce temps-là, les gens portaient tous des ceintures de laine. François prit sa ceinture, la passa autour de la poignée de la porte et, dans une crampe fixée au cadre, il attacha bien solidement la porte : « De cette façon, pensa-t-il, vous ne pourrez pas m'échapper. »

Puis il se rendit chez son voisin et lui demanda : « Écoute donc, combien demanderais-tu pour passer la nuit avec moi ? Je vais acheter une belle grosse bouteille de rhum et nous allons boire un coup jusqu'à neuf heures demain matin.

– Oh ! cinquante sous, lui répondit-il.

– C'est parfait ! Je suis d'accord. »

Il s'amena alors avec son voisin, enleva sa ceinture de la porte, entra dans la maison et il s'assit : puis les deux amis commencèrent à boire : « Sais-tu, dis François, que nous ne sommes pas polis nous autres !

– Comment ça, pas polis ?

– Oui ! Monsieur le Curé est ici, et nous ne pensons même pas à lui offrir un verre !

– Comment ? Va donc t'asseoir, toi ! Es-tu fou ?

– Tu crois que je suis fou ! »

François s'en alla dans la chambre, se pencha sous le lit et dit au curé : « Prendriez-vous un verre, monsieur le Curé ?

– Chut, chut, mon François, je te remercie mille fois.

– Mais qu'est-ce qui arrive ? Quelle sorte de voyou traîne ici ? lui lança son voisin.

– Laisse faire ! Tu en sauras davantage demain. »

François accompagné du voisin quitta la maison vers dix heures et se rendit au château pour abattre la montagne suivant les exigences du roi. Ils revinrent au petit jour après avoir accompli la besogne. François dit à son voisin : « Tu vas te rendre chez toi, et tu attelleras ton cheval au palonnier et tu l'amèneras ici ! »

Il arriva avec son cheval, le recula dans la porte ; puis François cria à sa femme : « Ma femme, sors de ta cachette, sors, j'ai dit ! »

Mais la femme ne voulait pas pour tout l'or du monde quitter sa cachette : « Sors, lui dit-il, et agrippe-toi au palonnier ! »

Lorsqu'elle appuya ses mains sur le palonnier, François prononça la formule magique : « Touche, colle ! » Sa femme était bien emprisonnée : plus moyen pour elle de se détacher. « Viens-t-en, Dragon », dit-il au cheval.

Les trois sortirent à grand' peine de leur réduit. Il était encore tôt; à peu près six heures du matin. Le long de la route, le cheval et sa suite passèrent près d'un vieux Français, en train de mettre son pain au four, au moyen d'une pelle. En voyant arriver le palonnier auquel étaient agrippés les trois malheureux, il s'écria : « Regarde-moi donc ça, cet attirail. Un scandale inimaginable ! Nom de Dieu, je vais vous ficher un coup de pelle.

– Frappe, frappe, reprit François ! »

Il s'apprêtait à leur donner un coup de pelle quand François se servit de sa formule : « Touche, colle ! » Le voilà parti lui aussi avec l'attelage ! Puis marche, Ti-Pierre ! « Ah bien, câline, dit le Français, me voilà dans de beaux draps, nom de Dieu. »

Le vieux avait mangé une bonne quantité de maïs ce matin-là et il venait de déchirer le fond de son pantalon en essayant de se déprendre. Il lâcha un pet et libéra un grain de maïs qui alla s'accrocher à son pantalon. Par hasard, un gros dindon qui se pavanait dans les parages, fut témoin de la scène. François utilisa encore une fois sa formule merveilleuse. Le dindon sauta au fessier du vieux Français pour saisir le grain de maïs. Mais à son tour, il se trouva prisonnier lui aussi ! Le dindon se mit à battre des ailes et à donner des coups de pattes au Français qui n'achevait plus de se tortiller comme un ver : « Nom de Dieu ! dindon du diable, si je pouvais te mettre la main au collet, je te tordrais volontiers le cou, mais je ne parviens pas à me libérer ! »

Et la cavalcade de poursuivre son chemin. Un peu plus loin, un petit renard, qui se promenait par là sauta sur le dindon. Puis, encore une fois, le « Touche, colle » produisit son effet et le renard se retrouva en queue.

La bande rejoignit une fille qui cheminait avec son ami. Les deux jeunes gens virent de loin le cortège et se cachèrent le visage pour ne pas être témoins d'une scène aussi horrible. Quand ils furent à la hauteur de l'attelage, le jeune homme marchait derrière son amie : « Regardez donc, mademoiselle, dit François, la belle petite bête ! Flattez-lui le poil du dos. » La jeune fille acquiesça à la demande de l'homme et elle fut prise par le « Touche, colle ! » Son compagnon resta figé sur place et la regarda partir avec le cortège : « Comment, cria-t-il, ce câlin-là va emmener ma fille ! » Il courut vers le défilé et saisit son amie à bras le corps pour la détacher. Mais il fut victime lui aussi du « Touche, colle ! »

Le cortège passa devant la maison de la jeune fille dont le père était justement sur le pas de la porte : « Ah bien, dit-il, quelle horreur ! »

Il courut vite, attrapa le garçon pour l'arracher de sa fille, mais il n'échappa pas lui non plus à la force irrésistible du « Touche, colle ! » Il dut se résigner à suivre le cortège.

Pour abréger notre histoire, disons que François arriva enfin au château avec ce défilé grotesque. Il se rendit auprès du vieux roi et lui annonça : « Votre montagne est abattue comme vous me l'aviez demandé. Est-ce bien cela que vous désiriez ? Puis vous m'avez dit de vous montrer une chose que vous n'aviez jamais vue. Venez jeter un coup d'œil dehors ! »

François le conduisit au défilé qu'il lui fit voir de près. Le roi ne put s'empêcher de constater : « Oui ! C'est en effet une chose que je n'ai jamais vue ! Mais comment se fait-il que mon frère, le curé, soit intégré à cet attelage ?

– Ah bien, lui répondit François, je l'ignore.

– Tu as répondu à toutes mes exigences ; tu es quitte envers moi, François. Mais je me demande si . . .

– Vous n'avez pas besoin de vous inquiétez de moi. Je ne vous jouerai pas de mauvais tour si vous me libérez de mes engagements.

– Oui, répondit le roi, je te considère quitte envers moi. »

Il signa une formule qu'il remit à François : « Maintenant, Sire le roi, vous allez m'accompagner ! »

François s'en fut avec le roi en direction du cortège. Il alla trouver sa femme et lui dit : « Accepteras-tu encore de recevoir la visite de curés pendant mon absence ?

– Non, répondit-elle, jamais de ma vie.

– Et vous, monsieur le Curé, allez-vous continuer à fréquenter les femmes des autres maris ?

– Jamais, mon François ! de rétorquer le curé. Je me couvrirai le visage d'un voile pour aller confesser, de crainte de les regarder.

– Et toi, la servante, vas-tu encore agir de la sorte ?

– Ah ! non », répondit-elle à son tour !

Finalement, François libéra tout le monde et chacun s'en retourna chez lui.

Et c'est tout ce que je sais de cette histoire.

FRANÇOIS ROBERT, CORDONNIER DE SON MÉTIER

Conte folklorique raconté le 11 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris vers 1898, de son grand-père, Alexandre Prud'homme.

Enregistrement no 1323. Conte-type 571 (collés ensemble) avec le mort reconnaissant 505 (cocu).

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'étè' in nommé François Robert, cordognier [cordonnier] de son métier. C'éta't, François Robert, in vieux garçon b'en gêné [1], ah ! gêné enne affaire effréyante.

Souvent, le curé alla't faire in tour, lâ. « 'Cou' don [écoute donc], i' di' à mon François. Pourquoi c'que c'ést que tu t'maries pâs ?

– Ah ! i' dit, mecieu' l'Curé, j' t-assez gêné, i' dit, gêné, i' dit, i' peut pâs s'en fair' de pire. I' dit, j'su's pâs capab' de r'gârder, i' dit, enn' fille, i' dit, enn' créyature [créature][2], i' dit, en plein visage. J'pâs capab'e, i' dit, ça m'gên' trop. I' dit, moé, j'jette juss' in œil dessus, p'i' aussitôt, i' dit, j'ai 'a tête en bâs ; i' dit, j' su's pâs capab' d' l'envisager tant j'su's gêné.

– C'st enne affaire effréyante, çâ, i' dit, mon François, i' dit, d'êt' gêné d'mine !

– Oui ; mé', i' dit, écoutez don, i' dit, que c'vous voulez que j'fasse ? Ah b'en ! i' dit, 't-êt' b'en plus târ' [tard] i' dit, j'viendrai à m'dégêner ?

– Oui ; mé', t'és rendu assez vieux, i' dit, mon François. Quel âg' que t'âs ?

– Oh ! i' dit, dan 'és trent' sept, trente-huit.

– Oué ; b'en, i' dit, tu devrè' êt' marguié v'lâ longtemps. I' dit, t'é' in 'tit cordognier, t'és t'ut seul, i' dit, dans ta maison, tout seul, tout seul, tout seul. Tu travaill's comme in marcenaire, faut qu' t'arrêt's fér' tés r'pâs pour manger, p'i' enteurtenir ta maison. I' dit, si t'avè' enn' femme, dan 'a méson, i' dit, ça s'rè' in désennui pour toé. I' di, ça mettra't la vie dan 'a méson ! I' dit, 'a quiendrè' 'a méson

1. *Gêné :* Timide.
2. *Créature :* femme ou fille.

'mm' i' faut, i' dit, 'a f'ra't tés r'pâs, du bon manger ; lâ, i' dit, tu s'rè' heureux, i' dit, lâ !

– Oui, mé', écoutez don, lâ ! J'pâs capab'e !

– 'Cou don, i' dit, mon François, si j' t'en trouvè' enne, moé ? Quoi c'tu dira's, i' dit ? Tu t'mariera's-tu, i' dit, si 'a voula't d'toé ?

– B'en çartain, i' dit, j'me mariera's !

– B'en, i' dit, m'âs r'gârdé' à çâ, mon François ! J'en conna's b'en, i' dit, moé, dés bonn's filles, oh ! i' dit, p't-êt' b'en in p'tit brin plus jeun' que toé, p'i' i' y en â, i' dit, à pe' près d'ton âge, i' dit, dés bonn's vieill's filles.

– I' dit, c'ést correck, i' dit, mecieu' l'Curé ! I' dit, si vous m'en trouvé' enne, i' dit, d'mon goû' in peu, p'i' i' dit, si 'a veut d'moé, i' dit, c'ést correck ; ça vâ s'faire.

– All right[3] ! i' dit, m'âs r'gardé' à çâ. »

To'hours, l'curé, i' allè' écitte et lâ, lui. Rent' dan enn' méson, i' y en ava't deuss' t'oâss', in aut' méson, i' y en ava't quat, cinq, in aut' méson, i' y en avè' enn' deuss', tout's dés bonn's fille' en vie. I' rent' dan enn' méson, i' y en ava't t'oâss', partir, on vâ dir' de vingt-cinq an allé' à trent'-cinq, dés vieill's filles.

« 'Cou' don, i' dit, més vieill's filles, v'vous marguiez pâs ? I' dit, dit's-moé don quoi c'vous fait's v'vous marguiez pâs ?

– B'en, 'a dit, 'coutez don, 'a dit, mecieu' l'Curé, c'ést pâs d'not' faute. Si on trouvè' à s'marguier, 'a dit, on s' mariera't, 'a dit, emm'nez-nous-en dés marguieux [marieux][4] vous allez voèr, 'a dit, comme on vâ s'marguier !

– Bon ! i' dit, j'en ai in ! I' dit, m'âs vous laisser l' choix, i' dit, enteur [entre] vô's t'oâss' p'is lui. I' dit, m'âs l'emm'ner, i' dit, pas plus târd, i' dit, que demain apro-médi.

– Correck ! »

Le soèr, i' s'en vâ trouver mon François : « B'en, i' dit, mon François, i' dit, j'en ai trouvé t'oâss', p'is, i' dit, i's veul'nt de toé tou' 'és t'oâsse', i' dit, tu choésiras, i' dit, la cess' tu voudrâs !

– Oué ? B'en, i' dit, c'ést correck ! Ça m'coût' pâs mal, mé', i' dit, suffit qu'vous allé' êt' avec moé, i' dit, m'â' vâs l'faire, i' dit ; m'en vâ' asseyer de m'quieind [tenir] la tête en l'air in peu. »

Te'hou' i' pâr' avec le curé l'lend'main apros-médi, p'i' i' s'en vâ lâ. Rent'e. Ah ! mon François, i' ava't la façon courte : i' éta't gêné enne affaire effréyante. « Quiens, i' dit, mon François, 'gârd' çâ, i' dit, t'oâs bell's tounes[5], i' dit, p'i' i's veul'nt de toé, i' dit, tou' 'és t'oâss' ! Quelle est-c'tu prends dés t'oâss' ?

---

3. *All right* (angl.) : Accepté, entendu !
4. *Marieux, euse :* Pour qui le mariage a de l'attrait.
5. *Toune :* Fillette ou jeune fille qui a de l'embonpoint.

– Mmmmm . . . I' ava't b'en in œil de côté. B'en, i' dit, mam'zelle, vous, i' dit, ça vous f'ra't-tu plésir d'vous marguié' avec moé ?

– Chour [sure][6] ! 'a dit.

– Bon ! i' dit, [le curé], c'ést correck ! I' dit, m'âs vous marguier t'ut suit' t'ut suite écitte ; i' dit, ça vâ êt' fait', plus vit' fait' ! »

I' és marie. Bon ! « B'en, i' dit, asteur, i' dit, vous êt's marguiée, i' dit, madam' François, i' dit, vous allez vous en aller, i' dit, avec vot' mari, i' dit, asteur !

– Bon ! Correck ! »

'A s'appareille, p'is, te'jou's, 'a s'en vâ. Tout alla't su' 'és roulettes. Te'hours, le curé alla't faire in tour, souvent, lâ. D'mande à François comment ça alla't. « Ah, i' dit, ça vâ b'en b'en b'en ! I' dit, mecieu' l'Curé, ça vâ b'en ; avoèr su çâ, i' dit, j' m'a'ra's dégêné avan asteur, mé', i' dit, écoutez don ! »

T'jours, j'sé's pâs si j'devra's l'dire, mé' c'st égal . . . Le curé, i' avè' enn' bell' façon a'ec lés femmes, v'savez. Te'jou's enn' bonn' journée, i' rent'e, p'is mon François 'ta't dehor' après fair' que'qu' chose. « 'Cou don, i' dit, la François, i' dit, comment c'tu t'arrange' a'ec ton mari ?

– 'A dit, d'promiér' clâsse, 'a dit ; ça vâ su' 'és roulettes !

– Oué ?

– Ah ! oui, tout' vâ b'en.

– I' dit, te'jours de bonne humeur, i' dit, mon François ?

– Tout' vâ b'en !

– Sé's-tu, i' dit, par 'zample, i' dit, ton mari i' â in câlin d'méquier [métier] !

– Comment çâ, 'a dit, mecieu' l'Curé ?

– B'en, oui, b'en, i' dit, i' ést te'jours dan 'a méson. Chaqu' fois que j'vien écitte, i' ést écitt' dan 'a méson ! I' dit, si i' allè' en dehors, i' dit, comm' lés autre' hommes, i' dit, j'pourra's v'nir, i' dit, plus souvent, p'i' i' dit, on pourrè' a'oèr plus d'agrément, ensemb'e !

– 'A dit, mecieu' l'Curé, 'a dit, pâs d'affair' de minme ! 'A dit, vous savez, j'su's marguiée avec François, 'a dit, j' su's pâs marguiée a'ec Pierr' p'is Jâcques. J'su's marguiée a'ec François ! »

Ah ! ç'al l'â choqué, l'curé. Pâs 'té longtemps ; i' â parti, s'st en allé. P'is, l'curé, i' avait-i' pâs le roi d'la place, qui s'trouva't son frére ; p'i' i' dit : « M'âs gu'i joué' enn' patte, i' dit, à mon François, moé ! »

I' pârt, s'en vâ trouver le roi, son frére : « 'Cou' don, i' dit, sé's-tu, i' dit, qu'on l'â, i' dit, in homme, i' dit, écitt', n'us aut's, dan 'a place, i' dit, qui ést vraiment sorcier ?

---

6. *Sure* (angl.) : Certainement !

– Non !

– Oué, oué ; i' dit, d'abord j'teul l'dit ; in vrè' sorcier, i' dit. I' fa't de quoi c'qu'i' veut, i' dit, c'gârs-lâ !

– Ouah ! b'en, i' dit, j'pens' pâs ; mé', i' dit, on vâ 'oèr à çâ, i' dit, dans que'qu' temps. »

Te'jours, le curé alla't faire in tour temps en temps, mé' pâ' enn' bell' façon b'en, b'en, lâ, j'pens' pâs, pâ'-en-tout'. I' y avè' enn' vieille, dans c'plaç'-lâ, qui allè' en journée [7] pâs mal. 'A éta't b'en vieill' p'is b'en pauv'e, p'is c'éta't dans c'tte es-couss'-lâ, vers cés tem [temps] écitt', dans l'automne, en approchant la Toussaint ; i' v'na't dés gross's g'lées blanches. Dans c'temps-lâ, lés ch'mins c'éta't pâs comme asteur. Lés ch'mins 'ta'ent pâs mal bouzeux [boueux]. P'is quand qu'i' v'na't dés gross's g'lées d'minme, l'automne, i' s'faisa't du frâzi' [fraisil][8] su' l'chemin, dés mottons [9] lâ.

P'is mon François, i' ava't fa't enn' charg' de p'tits anciens souguiers [souliers] d'bœu', lâ ; i' venda't çâ cinquant' cenn's la pére [paire] : du bon cuir. Et, de v'où c'qu'i' éta't, i' éta't p'us capab' d'en vend' qués'ment, que'ment, tell'men i' 'n n ava't vendu qués'men à tout l'monde. I' en fè' enn' charge pour aller vend' çâ, in p'tit villag' plus loin qu'i' y ava't, oh ! enn' dizain' de mill's de d'lâ.

L'matin, i' pârt de bonne heure a'ec enn' charg' su' son dos pour aller vend' çâ, au p'tit village 'oésin. I' aparçoé' la vieill' qui s'en allè' en avant d'lui. Ah ! 'a gu'y alla't su' enn' touche [10] ! Tout d'in cou' [coup] 'a s'saqueur [sacre] su' l'fessié' à terre. 'A éta't nu-pieds, p'is c'ta't dur su' 'és pieds, nu-pieds ! P'is, 'a s'frottè' 'és arteils, p'i' 'a s'souffa't dans 'és arteils pour s'réchauffé' 'és arteils : i' faisa't frett', la terre g'lée d'minme. I' dit : « Si j'peux don la r'joind'e, i' dit, m'âs gu'i vend' enn' pér' [paire] de souguiers [souliers] çartain ! »

En-'oeill' p'i' en-'oeille, p'i' en-'oeille ! Te'jours, vien à bout de r'joind' la vieille : « Bonjour, i' dit, memére !

– Bonjour !

– I' dit, vous devriez pâ' a'oèr chau' [chaud] aux pieds, à matin, vous , i' dit, amanchée comm' vous êt's lâ ? I' dit, m'âs vous vend' enn' pér' [paire] de souguiers, i' dit, pâs cher, memére !

– Ouè 'a dit, mon François, 'a dit, J'en achèt'rais b'en enn' pére, mé', 'a dit, j'ai pâ' enn' cenn' qui m'adore, pâ' enn' cenne ! Comment c'tu veux que j'm'ajète [achète] enn' pér' de suguiers ? J'pâs capab'e ! »

I' en pren enn' pére : « Quiens, i' dit, asseyez çâ ! » Pren 'és suguiers p'i' 'a 'és asseille : pareil comm' si i' avè' été fait's pour elle ! Ah ! i's gu'i coula'ent su' sés

7. *Journée (aller en)* : Gagner sa vie comme journalier.
8. *Frasil* : Petite glace fine, peu épaisse.
9. *Motton* : Petite motte de terre durcie.
10. *Touche (aller sur une)* : Avancer, s'en aller à vive allure.

pieds. « Quiens, pauv' François ! C'ést d'valeur, 'a dit, qu'j'eill' pâs d'argent ! 'A dit, j'ach't'ra's cell'-citte : 'a dit, i's m'font pareil comm' si i' ava'ent 'té fait's pour moé !

– Pauv' vieille ! J'vous lés deunne, j'vous lés deunn' lés suguiers ! J'pâs capab'e, i' dit, d'vous voèr pâtir de minme, marcher su' 'a terr' g'lée, nu-pieds. J'vous lés deunne !

– B'en, 'a dit, j'su's b'en contente, 'a dit, mon François ! J'te r'marcie b'en dés fois ! V'où c'tu gâgnes, 'a dit, mon François ?

– B'en, i' dit, j'm'en vâ' au village 'oésin ; i' dit, j'su's p'us capab' d'en vend'e, i' dit, lâ, i' dit, tout l'mond' 'n n â ach'té, qués'ment ; p'is, i' dit, j'en ai enn' charge, lâ ! I' dit, j'en ai huit douzaines. M'en vâ' au village 'oésin p'is j'vâs vend' çâ, lâ.

– 'A dit, mon François, tu vâs tout's lés vend' en arrivant. 'A dit, comment c'tu vends çâ, 'a dit, 'a pére [paire] ?

– I' dit, cinquant' cenn's la pére [paire].

– B'en, 'a dit, tu vâs t'en aller lâ, p'is, 'a dit, j'souhait' que tu vend's tés suguiers, toutes, 'a dit, à enn' piasse et d'mi 'a pére [paire] !

– Heille ! i' dit, si j'pou'è' [pouvais] 'és vend' enn' piasse, i' dit, j's'ra's b'en content.

– 'A dit, tu vâ' 'és vend' enn' piasse et d'mie ! »

Continue sa route, arrive au p'tit village. I' a pâs 'té lâ in heure, i' ava't tout' vendu enn' piasse et d'mie 'a pére [paire]. « B'en, i' dit, câlin ! i' dit, ça m'â payé de 'n a'oèr deunné enn' pére à 'a vieille ! »
»

I' s'en r'vient chez eux. Claque encôre in aut' bonn'ch [bunch][11] de suguiers du câlin. Te'jours, après, i' s'en r'tourne encôre ; vend toute encôr' sa charg' qu'i' ava't faite, enn' piasse et d'mie 'a pére. « B'en, i' dit, ça m'â payé, i' dit, en pepére, çâ » I' s'en r'vient chez eux.

Pâs longtemps, in coup qu'i' éta't rendu chez eux, enn' coupell' d'heures, i' y â in gârs qui r'ssout lâ, in homme : « Heille i' dit, François, i' dit, t'sé's b'en, i' dit, la vieille, lâ, qui vâ en journée écitte et lâ, i' dit, la vieill' si pauv'e, lâ . . .

– Oué !

– I' dit, 'a ést morte. I' dit, 'a ést l'long du ch'min, i' dit, à telle et tell' place, i' dit, parsonn' n'en fa't d'câs, pauveur vieille ! Si j'ava's p'us d'argen in peu, i' dit, moé, j'gu'irè' [j'irais] 'a charcher, p'is, i' dit, j'la f'rè' enterrer, mé' i' dit, j'ai r'guien.

– François dit, m'âs gu'y aller, moé ! »

---

11. *Bunch* (angl.) : Quantité, assortiment, série.

I' pârt, i' s'en vâ charché' 'a vieille, p'i' i' gu'i fè' in çarcueil comm' dans c'temps-lâ, en boâs [bois] roff' [rough] [12]. Et p'i' i' gu'i fa't chanté' in p'tit sarvice, p'i' i' enterr' la vieille. Ça gu'i ava't coûté t'oâs quat' piasses. Enterr' la vieille ! Bon ! v'lâ la vieille enterrée.

L'curé s'en vâ trouver son frére encôre ; i' dit : « Quoi c' tu vâ' en fair' de d'çâ, toé ? Vâs-tu laisser fair' çâ d'minme ? I' dit, tu sé's, in gârs d'minme. C'ést dangereux, i' dit, çâ. In vrè' sorcier, i' dit, çâ !

– Oué ? B'en, dis don r'guien ; j'vâs t'amancher çâ. »

I' en-'oeille [envoie] in embassade à François Robert : « Si t'és vraiment sorcier, i' dit, tu vâs v'nir abatt' la montagn' que j'ai d'vant mon château. » I' avè' enn' gross' montagn' devant son château. « Tu vâs v'nir l'abattre, i' dit, d' la magniér' que j'désir' de l'a'oèr, ou b'e don, i' dit, tu vâ' êt' pendu, i' dit, toé, d'main matin, à sept heures, à ma porte, si t'abats pâs c'tte montagn'-lâ qui ést d'vant mon château. Si t'és sorcier, t'és capab' de l'faire ! »

Po'gn' çâ p'i' i' lit çâ. I' di' à sa femme, i' dit : « Le roi m'â enteurpris.

– Comment çâ ?

– I' dit, j'sé's pâs ; i' dit, i' y en â qui ont 'té gu'i dir' que j'éta's sorcier, p'is, i' dit, pu'sque j'su's sorcier, i' dit, i' veut que j' gu'y alle abatt' la montagn' qu'i' y â d'vant son château, enteur 'ci vingt-quatre heures. P'is si j'ai pâ' abattu 'a montagne, i' dit, j'vâ' êt' pendu. I' dit, j' m'â' êt' ôbligé d'sacrer mon camp[13], i' dit, d' m'en aller.

– Toé, tu peux pâs t'en aller.

– Ah b'en ! i' dit, j'su's pâs capab' d'fair' çâ ; j'su's pâ' in sorcier, moé ! »

Paqu' [paquette] in p'tit paquet, p'is bonjour ! I' dit : « J'te r' voirai p'us. Faut que j' m'effaç' de d'citt ! »

Prend l'boâs. March' t'oâs jours, dans c'boâs-lâ. Tant, i' ava't, in p'tit lonch [lunch][14], pâs grand-chose, pâs d'eau pour boére . . In soèr, vers la brunante, à 'a t'oâsieum' journée, au soèr, i' r'ssou' à in p'tit cours d'eau, p'i' i' avè' enn' soeff qu'i' enragea't. I' s'pench' p'i' i' s'mè' à plein vent' pour boér' dans l'cours d'eau, ça gu'i lâche in cri : « François ! » I' s'lèv' la tête, i' r'gârd' partout ; i' 'oya't r'guien. I' s'penche encôre. Comm' qu'i' s'pencha't pour boére, encôre in aut' cri : « François ! » I' s'lev' la tête, r'gâr' partout, i' voya't r'guien. « Mé', câlin ! qui c'que c'é', i' dit, qui m'appell' de minme, et p'is j'voé's r'guien ? » I' se r'penche encôre, ça gu'i lâche in aut' cri : « François ! » I' s'lev' la tête. I' aparçoè' enn' vieill' tout en blanc, d'vant lui. « Quoi c'tu veux ? i' dit.

– Quoi c'tu veux ? T'en rappell's-tu, 'a dit, d'la vieille, 'a dit, François, lâ, 'a dit, à qui t'as deunné enn' pér de suguiers, lâ, p'is que t'âs ramâssée le long du

12. *Rough* (angl.) : Raboteux, brut, non poli.
13. *Camp (sacrer le)* : Déguerpir, prendre la fuite.
14. *Lunch* (angl.) : Collation, repas léger.

ch'min, qui éta't morte, p'is, 'a dit, qu'tu l'â' enterrée, p'is qu'tu gu'i âs fa't chanté' in p'tit sarvice ? B'en, 'a dit, c'ést moé, çâ ! 'A dit, m'âs t'deunner, 'a dit, l'minm' pouvoèr que j'ava's dans l'temps qu' j'éta's su' 'a terre, moé. 'A dit, j'ava's souhaité qu'tu vend's tés suguiers d'enn' piasse et d'mie 'a pére [paire] ; p'is t'és âs vendus, hein ?

– I' di' oui !

– 'A dit, quiens ! 'A dit, m'âs t'deunné' enn' p'tit' bayette [baguette], 'a dit, 'a ést à pe' près long d'minme. 'A dit, quo' c'tu souhait'râ' avec c'tte p'tit' bayett'-lâ, 'a dit, tu vâs l'a'oèr ! N'importe quoi, qu'ça seill' que ç'ça voudrâ ! Tu sa'râs, 'a dit, mon François, 'a dit, mecieu' l'Curé vâ allé' 'oèr ta femme, à soèr !

– Ah b'en ! i' dit, j'sava's ! J'pâs capab' d'êt' lâ, à soèr.

– Ah ! 'a di' oui, t'és capab'e ! B'en, 'a dit, m'âs t'dir' bonsoèr, p'is, 'a dit, dis-moé-lé pâs ! »

'A a disparu. François . . . pouh ! « J'peux pâ' 'oèr, i' dit, si c'ést créyab' dés affér's de minme ! Dés p'tit's bayett's de minme, i' dit, j'a'ra's pu' en fair' dés milguions, i' dit, p'is co' minm' j'a'ra's souhaité quoi j'a'ra's voulu avec, j'a'ra's r'guien eu ! »

Te'jours, i' boé' au p'tit cours d'eau, après çâ, i' s'assit. La noèrceur s'en v'na't pâs mal vite. « B'en, i' dit, dés fois, i' dit, on sé' pâs ! » Po'gn' la p'tit' bayette. « Par la vartu d'ma p'tit' bayette, i' dit, j'me souhait' rendu drett' darriér' la méson che' nous ! » Bagn ! le v'lâ rendu. « B'en, i' dit, câlin ! i' dit, ça vâ vite. C'ést vra', câlin, çâ ! B'en, i' dit, m'en vâ' attend'e enne escouss' pour 'oèr si 'a m'â conté' 'a vérité !

– Enne escousse apras, ça frappe à 'a porte, toc, toc, toc !

– « Qui ést lâ ?

– I' dit, c'ést moé, c'ést moé, lâ, i' dit, François !

– Qui, moé ?

– B'en, i' dit, mecieu' l'Curé.

– B'en . . .

– I' dit, rouv'e, rouv'e, rouv'e, rouv' la porte ! »

P'i' i' rent'e. Te'jours, all right ! i' rent'e. « B'en, i' dit, més câlin ! i' dit, vous aut's, i' dit, m'en vâs vous jouer l' tour ! » Te'jours, i' été' à pe' près dan 'és neuf heures. Parle enn' p'tite escousse . . . « B'en, i' dit, on vâ s'couché' enn' escousse.

– Ah ! 'a dit, pâs d'presse !

– I' dit, oui, oui ! »

'A s'mè' à g'noux p'is dit sa priére.

I' dit, « Laiss' fére, i' dit, t'as dirâs [plus tard] . . . »

Te'jours, s'couche. Après qu'i' s'ést couché, François dit: «Par la vartu d'ma p'tit' bayette, toé, i' di' à sa femme, i' dit, j'souhaite, i' dit, qu' t'eille [tu aies] envie d'lâcher[15] d' l'eau ! » 'A s'leve, i' y ava't l'vâse, tir' le vâse, s'assit su' l'vâse... « J'souhaite, i' dit, que l'vâs' te colle aux fesses ! » Bagne ! v'lâ l'vâs' collé aux fesses. Te'jours, 'a aseille à se l'ver de d'lâ, schnick ![16] 'a éta't p'us capab' d'se l'ver ; 'a éta't pri' taït [tight][17]

Lés dargniers [derniers] jours, devant qu'i' parte, alle avè' enn' fille engagér'[18] pour gu'i éder [aider] pour que'qu's jours. La fille éta't lâ ; 'a [la femme] lâche in cri : « Heille ! 'a dit, la fille ! » (tout bas)

– Tchut'! Te'-toé [tais-toi] ! Té'-toé, i' dit, parl' pâs !

– Quo' c't'âs ?

– B'en, i' dit, 'a vâ voèr j'su's t'icitt' ! Parl'-pâs !

– 'A dit : ô Ké !

– I' dit, m'âs t'amancher çâ ! »

I' s'lev' p'is s'en vâ pour l'po'gner pour le tord' pour l'ôter de d'lâ. I' [François] dit : « J'souhait' qu'lés mains t'colle' apras l'potte ! » Bagn'! le v'lâ collé lui 'ssi ! B'en, câlin ! Tirâille écitt', tirâill' lâ, lâche in cri à 'a sarvante. La sarvant' s'en vien à la cours' pour voèr que c' qu'i' y ava't. 'A s'coll' lés deux mains d'ssu' 'és fess's du curé. La v'lâ collée ! « B'en, i' dit, câlin ! »

François fait l'tour, arrive à 'a porte : Tâ, tâ, tâ ! « Qui c'qui ést lâ ?

– C'ést moé, c'ést moé, çâ, ma femme ! Rouv'e, rouv'e, rouv' la porte. »

Eh câlin ! vroum', en d'ssour du lit' tou' 'és t'oâs. « B'en, i' dit, ça parle au câlin ! qu'ça veut dir' çâ ? »

I' rouv' la port' p'i' i' rent'e. La lampe étè' éteint ; i' allum' la lampe, p'i' i' r'gâr' partout : i' voya't r'guien. « 'Cou' don, i' dit, lâ, i' dit, de v'où c'que t'és, don lâ, ma femme ?

– 'A dit, j' t'écitt' !

– Écitte ? En d'ssour du lit' ? »

I' y ava't te'jours dés suspent's[19] dans c'temps-lâ. Po'gn' la suspent' p'i' i' leve... Commence à r'gârdé en d'ssour. « B'en, i' dit, p'is d'la vésite, i' dit, mecieu' l'Curé itou, p'i' i' dit, la sarvante itou ! B'en, i' dit, ça parle au câlin !

– I' dit, oué, oué, oué, mon François !

– B'en, i' dit, sortez de d'lâ !

---

15. *Lâcher de l'eau :* Uriner.
16. *Schnick :* Expression indiquant que le coup est manqué.
17. *Tight* (angl.) : Hermétiquement fermé, étroitement relié, serré.
18. *Engagère (fille) :* Bonne, servante, domestique.
19. *Suspente :* Sorte de courroie ou ganse cousue au matelas du lit.

– I' dit, non.

– Câlin ! Vous allez sortir t't à l'heure ! »

Sort dehors ; p'is dans c'temps-lâ, i's porta'ent tout' dés ceinture' en lain' lâ. I' pâss' çâ dan 'a porte, lâ, comm' . . . c'tait tout's dés po'gnées, on vâ dire, t'sé's b'en, avec enn' clanche, lâ. P'i' i' y avè' enn' crampe en d'hors, quand qu'i's voula'ent bârré' 'a porte, lâ. Pâss' sa ceintur' là-d'dans, p'i' attach' la port' b'en taït [tight]. I' dit : « Vous pourrez pâs vous sauver ! »

I' pârt, i' s'en vâ su' son voésin. « 'Cou' don, i' dit, comment [combien] c'tu m'charg'ra's [to charge][20], i' dit, pour pâssé' 'a nuit', i' dit, avec moé ? I' dit, m'en vâ' aller charcher i' dit, enn' bell' gross' bouteill' de Rum, i' dit, on vâ prend' in coup, i' dit, à aller jusqu'à neuf heures, demain matin.

– Oh ! i' dit, cinquant' cennes.

– C'st all right ! C'ést fait' ! »

I' arrive avec son voésin, i' démanch' la porte, p'i' i' rent'e, s'assit, prenne' in p'tit coup. « Sés'-tu, i' dit, on n'est pâs gêné, n'us aut's !

– Comment çâ, pâs gêné ?

– I' di' oui ! I' dit, mecieu l'Curé ést icitt', p'i' i' dit, on gu'i offfrira't pâ' à prend' in p'tit coup seul'men a'ec n'us aut's !

– Comment ? Vâ don t'assir', toé ! Es-tu fou, toé ?

– I' dit, oué ! »

I' s'en vâ, i' s'penche, p'i' i' lev' la suspent' du lit : « Prendriez-vou' in p'tit coup, mecieu' l'Curé ?

– T'chutt', i' dit, mon François ; j'te r'marcie b'en dés fois !

– Comment ça s'fa't, çâ, i' dit ? Quell' sort de trimp' [tramp][21] qu'i' y â écitt' ?

– Laiss' faire ! I' dit, tu vas n'en sa'oèr plus long d'main ! »

Au p'tit jour, le lend'main matin, i' di' à son voésin, i' dit : « Tu vâ' aller che' vous, lâ, p'is tu vâ' att'ler ton joual, lâ, p'is tu vâs l'mett' 'ienqu' su' in bacu' [bacul][22] ; emmèn'-lé écitt' ! »

I' arrive avè' son joual, racul' le joual dan 'a porte, i' dit : « Ma femme, i' dit, sors de d'lâ, sors ! » Ah ! 'a voula't pâs sortir de lâ. « Sors de d'lâ ; i' dit, mets tés mains là-d'ssus su' l'bacu' ! » en mettant sés mains là-d'ssus, « Touche, colle ! » 'A éta't pris : p'us capab' d' s'arracher de d'lâ. Com ân [come on], Dragon ! Pârt.

---

20. *Charge* [to] (angl.) : Exiger, demander, réclamer.
21. *Tramp* (angl.) : Chemineau, vagabond, voyou.
22. *Bacul* : Pièce de bois à laquelle s'attachent les traits des chevaux.

Sort de d'lâ tou' 'és t'oâs à 'a ripe enn' gip [rip and gip][23]. C'était d'bonne heure, çâ, c'ta't vers six heures, le matin. I' y avè' in vieux França's du long du ch'min, qui étè' apras mett' du pain dans l'four avec enn' pelle. I' aparçoit çâ, b'en, i' dit : « Gârd'-moé don çâ, c'tte affaire effréyante, i' di' in scandale impârab'e [incomparable], i' dit, c'st-tu pâs câlin, çâ ! I' dit, nom de Dieu, i' dit, j' m'âs vous bougré' in coup d'pelle.

– Fess' fesse, i' dit, François ! »

I' s'en vâ pour denné' in coup d'pelle. « Touche, colle ! » Le v'lâ parti avec ! P'is march' Ti-Pierre ! « B'en, i' dit, câlin ! i' dit, me v'lâ b'en pris, lâ, i' dit, nom de Dieu ! »

Le vieux França's, i' avait mangé pâs mal de blé d'Inde, et p'is sés culotte' ont déchiré'; i' lâche in pet p'i' i' y â in grain d'blé-d'Ind' qui â sorti ; p'i' i' été' accroché. Pâsse in gros co' d'Inde [coq d'Inde] ; i' aparçoé çâ. François gu'i souhait' p'i' i' gu'i saute au fessier pour po'gner l' grain d'blé d'Inde ; saute au fessier p'is le v'lâ pris. P'is le co'd'Ind' se batta't lés ailes, p'i' i' rua't, p'is l'França's s'tortilla't su' in bord p'is su l'aut'e. « Nom de Dieu d'co' d'Ind' du guiâb'e, si j'pouvais t'mett' la main su' l'cou, j'te teurdra's [tordrais] b'en l'cou, mé' j'pâs capab' d'lâcher ! »

Continue ! En-'oeille ! In p'tit bout' plus loin, in p'tit r'nârd qui s'en v'na't du long du ch'min. I' souhait' que le r'nârd saut' su' l'co' d'Ind'e. Le r'nârd saut' su' l'co' d'Inde. Le « touche, colle », lui 'ssi ! Marche avec !

'A r'join enn' fill' qui s'en v'na't du long du ch'min avec son ami. Ah ! les v'lâ qui s'bouch'nt le visag' pour pâ' 'oèr çâ : c'tè' enne affaire effréyante. Quand qu'i' â arrivé lâ, lui, i' étè' en arguière : «R'gârdez don, i' dit, mam'zelle, bell' 'tit' bête; i' dit, pâssez-y don 'a main su' l'dos su' l'pouel ! 'A gu'i pâss' la main su' l'dos ... « Touche, colle ! » Mon gârs 'ta't planté lâ, son tchomm' [chum][24], p'i' i' 'a r'gârdè' aller. « Comment, i' dit, ce câlin-lâ vâ-t-i emm'ner ma fille ? » I' 'a griffe à brass'corps [bras le corps] pour l'arracher de d'lâ : « Touche, colle ! »

Pâsse en avant d'la maison du pére d'la fille, aparçoit çâ. « B'en, i' dit, c'st-i' pâs câlin ! » I' pâr' à la course, p'i' i' agraff' le gârs pour teul l'arracher de d'lâ. « Touche, colle ! » lui 'ssi ! Marche avec !

Te'jours, pour piqué' au plus court, i' r'ssout su' l' vieux roi, avec çâ. P'i' i' ava't 'té abatt' la montagne, dans la nuit' avec le gârs, lâ, partir, on vâ dire, de dix heure' à allé' au matin, tel que le roi désira't de l'a'oèr. Et puis, i' di' au vieux roi, i' dit : « Vot' montagne ést abattue, i' dit, d'la magniér' vous vouliez l'a'oèr ?

– I' di' oui !

– C'ést çâ qu'vous désirez ? P'is vous m'avez dit d'vous emm'né' enne affair' que vous avez jamais vue d'vot' vie ? I' dit, v'nez voèr çâ ! »

---

23. *Rip and gip* (angl.) : De peine et de misère.
24. *Chum* (angl.) : Ami intime, compagnon.

Mont' [montre] çâ, tout' çâ. R'gâr' çâ . . . « Oué'! C'st enne affair' que j'ai jama's vue ennéfett' [en effet] ! P'is, i' dit, mon frère, le curé, qui ést lâ ! I' dit, comment ça s'fa't ?

– Ah b'en ! i' dit, j'eul l'sé's pas !

– I' dit, m'âs t'deunner ta clairance [clearance][25], i' dit, mon François. De minme, i' dit, lâ . . .

– I' dit, vous avez pas besoin d'a'oèr pêur de moé ; i' dit, j'vous jouerai auquin tour noèr ! Vous m'deunnez ma clairanç' t'laire [claire] ?

– I' di' oui ! »

Sign' le papier p'i' i' gu'i deunne : « Quiens !

– I' dit, asteur, i' dit, vous allez v'nir avec moé ! »

I' pârt, s'en vâ trouver sa femme, p'i' i' dit : « Accepteras-tu dés curés, i' dit, encôre, à v'nir s'prom'ner ?

– 'A dit, non ; jama's, 'a dit, d'ma vie !

– Vous, i' dit, mecieu' l'Curé, i' dit, allez-vou' allé' 'oèr lés femm's dés aut' encôre ?

– Jama's, i' dit, mon François ! I' dit, j'me mettrai in voell' dans l'visag' pour aller confesser, à craint' d' 'és r'gârder !

– P'is, i' dit, toé, la sarvante, i' dit, vâs-tu fére dés affèr's de minme encôre ?

– Ah ! 'a dit, non ! »

Te'jours, i' 'és à tout' lâchés, p'i' i's sont en-r'tournés chequin chez eux.

P'is, lâ, c'ést tout' quoi c'j'en sé's !

25. *Clearance* (angl.) : Décharge, quittance.

10 – LE PETIT POULAIN

(ou l'oiseau d'or)

Une fois – un conte commence toujours par « Une fois » – une fois, donc, c'était un vieux et une vieille qui étaient très pauvres. Ils avaient un petit garçon de douze ou treize ans ; à cette époque, c'était encore un enfant ! Tout l'avoir de la famille se résumait à une vieille jument, ah ! une très vieille jument blanche, et à une petite langue de terre sablonneuse qui produisait seulement de l'oxalide ou surette. Dans ce temps-là, cette région ne comptait que des pauvres gens.

Un bon printemps, la vieille jument met au monde un beau petit poulain blanc d'une blancheur de lait. Le vieux dit à la vieille : «Qu'est-ce que nous allons faire de ce petit animal ? » Le petit poulain était élégant et agile. « Sais-tu, mon vieux, répond la femme, nous n'avons pas grand-chose à donner en héritage à notre garçon. Si nous lui donnions cette fine bête ? D'ailleurs nous ne possédons pas d'autre richesse.

– Eh bien ! l'idée est parfaite ! Nous allons faire don de cet animal à notre fils ! »

Il fait venir le garçonnet : « Je n'ai pas d'héritage à te donner. Tu sais comme nous sommes pauvres ! Mais je vais te donner le petit poulain blanc. Il va être ta propriété ; c'est toi qui vas en avoir soin !

– Ah ! c'est un bel héritage ! Merci ! »

Le petit garçon était bien fier de son petit poulain blanc. Tous les jours il allait trouver son poulain sur une sorte de terrasse dans le champ, et il le caressait. Ah ! il l'aimait son petit poulain ! Le jeune cheval faisait des exercices de course folle, la queue déployée au vent. Le jeune garçon s'extasiait devant l'agilité du petit animal.

Le poulain passa l'été au pâturage, et chaque jour le jeune propriétaire alla lui rendre visite et l'admirer. Tantôt l'animal se frottait sur le visiteur, tantôt ce dernier cajolait l'animal en signe d'amitié.

L'automne arrivé, le petit garçon logea son petit cheval dans l'écurie, il en prenait bien soin ; il le nourrissait, l'étrillait, le brossait ; ah ! il soignait la beauté de son poulain ! Il veilla ainsi, tout l'hiver, au soin de la bête ; celle-ci s'était passablement développée.

Au printemps suivant, il conduisit encore le poulain au pacage en compagnie de la vieille jument. Tous les jours, il alla faire son tour. L'automne de nouveau venu, il le remit en hivernement dans l'écurie. Le printemps suivant, le poulain avait bel et bien deux ans.

Un matin, le garçon, en train d'étriller son cheval, se laisse aller à une confidence : « Ah ! j'ai donc envie de sauter sur ton dos et d'aller faire une randonnée ! » Il continue à flatter son petit poulain. « Tiens, tiens, décide-t-il rapidement, je fais une promenade à cheval ! » Il fait un pas pour détacher le poulain. « Ouôh ! ne me détache pas !

– Comment, tu parles, toi ?

– Oui je parle, reprend la bête, mais ne le dis à personne ! Fais bien attention de déclarer ce phénomène ! Ne monte pas sur mon dos ; je suis trop jeune. Je n'ai pas tout à fait deux ans encore, et j'ai les reins trop faibles. Tu vas me forcer le dos, et je n'aurai pas autant de force plus tard. Laisse-moi tranquille encore un an, puis prends soin de moi de ton mieux, et tu verras plus tard jusqu'à quel point nous aurons du plaisir. Mon corps sera parfaitement développé, et à ce moment nous pourrons faire de longues promenades !

– Très bien ! »

Après un autre mois au pâturage, surveillé et dorloté par le jeune homme, le poulain revient à l'écurie à l'automne. À l'approche du printemps, le garçonnet – comme il le faisait souvent – converse avec l'animal : « Écoute, là, tu as maintenant trois ans ! Tu m'as dit, l'an dernier, d'attendre encore un an. Eh bien ! maintenant je peux aller faire une promenade à cheval !

– Ah ! non ! je ne suis pas capable. Laisse-moi encore un an. J'aurai alors quatre ans, je serai fort et robuste. Mes os vont se raffermir, mes reins vont renforcir . . .

– Entendu ! Je t'accorde encore un an ! »

Quand le poulain eut quatre ans, il plaida encore sa cause et obtint la promesse de n'être pas monté avant sa cinquième année, et jusqu'à six ans. La sixième année arrivée, le jeune homme parla plus fort que le cheval : « Écoute ! dit le garçonnet, dis ce que tu voudras, il faut que je te selle !

– Non ; attends encore un an !

– Ah non ! Je n'attends plus. Tu as six ans ; tu es fort et vigoureux. Il y a une fin à l'attente !

– Très bien ! allons-y tous les deux, » répond le poulain !

Le garçon saute à cheval sur le poulain ; ils partent, et à quelle vitesse, grand Dieu ! Le poulain trotte pendant quelques instants, puis il s'arrête. « Qu'est-ce qui se passe, demande le jeune cavalier ?

– Es-tu capable de te tenir sur mon dos sans lâcher prise ? Je ne voudrais pas te blesser en t'exposant à tomber ! Nous allons faire la course la plus rapide que tu as observée dans ta vie. Tiens-toi fermement !

– Ah ! ne crains rien ! Je suis capable de me tenir ! »

Le cheval prend son élan. Il atteint presque la vitesse d'un oiseau dans les airs. Il débouche dans un chemin de forêt. Le cheval suggère de suivre cette route et d'y trotter plusieurs minutes pour goûter la fraîcheur des arbres. Il parvient à une côte très abrupte. Il arrête : « Je vais monter cette côte lentement et, une fois rendus au sommet, nous allons entrer dans une forêt de beau bois franc de deux milles de largeur tranché d'un travers à l'autre par une belle route. Nous allons entreprendre la traversée de la forêt ; vers le milieu je vais m'arrêter net. Porte une grande attention à mes paroles, de façon à pouvoir faire exactement ce que je te dirai. Sinon, c'est la mort pour nous deux !

– Comment, dit le garçon, la mort pour nous deux ?

– Eh bien ! arrivé au milieu du bois, je vais m'immobiliser. Un oiseau doré va apparaître, un gros oiseau à peu près de la grosseur d'une poule. L'oiseau va me sauter sur la tête et va s'y reposer tout en examinant les alentours. Ne tente pas de le toucher, sinon il peut nous mettre en poussière sur-le-champ. Cet oiseau a une puissance peu ordinaire. Il peut passer à travers une montagne d'acier. Il faut surtout te garder d'y toucher, même s'il passe par-dessus ta tête pour sauter sur ma croupe. Ensuite, il va s'introduire carrément entre tes jambes. À ce moment, tu pourrais l'attraper sans difficulté mais n'y touche pas, je t'en prie. Autrement, c'est notre perte ; il nous pulvérise tous les deux !

– Ah ! vraiment ?

– Eh bien ! te sens-tu capable de le voir évoluer sans lui toucher ? Ah ! tu auras toutes les chances de le saisir quand il viendra entre tes jambes, mais n'oublie pas mes recommandations. N'y touche pas ! Il décidera alors de nous quitter, et nous, nous pourrons continuer notre route.

– J'ai tout compris, » conclut Ti-Jean !

Le poulain entreprend donc d'escalader la montagne. Une fois au milieu de la forêt de bois franc, le cheval s'arrête. Bientôt, l'oiseau d'or arrive, et se pose entre les deux oreilles du poulain et commence à examiner partout. Soudain, il saute par-dessus le garçon, et prend place sur la croupe du coursier. Un autre saut amène l'oiseau sur l'arçon de la selle, juste près du bas-ventre de Ti-Jean. Quel bel oiseau ! Et le volatile jetait de tous côtés des regards interrogateurs. « Ah ! si je voulais, se disait Ti-Jean, je pourrais m'en emparer facilement ! » Tout à coup, après avoir semblé regarder dans une autre direction, il décide de l'attraper ! Frouch ! L'oiseau s'enfuit ; Jean reste avec deux plumes d'or entre les mains. Le poulain galope de toutes ses forces, et l'oiseau d'or le suit de près.

À la limite de la forêt, l'oiseau d'or dit au jeune cavalier : « Ti-Jean, tu es bien chanceux d'avoir pu fuir de la sorte ! Si tu n'avais pas un poulain si rapide, je

t'aurais attrapé, et, sans tarder, je vous aurais réduit en poussière, toi et ton cheval. Tu t'en rends compte, j'espère ! si jamais tu reviens ici, tâche de te surveiller de près ! »

Ti-Jean et le poulain continuent leur chemin. Après vingt-cinq ou trente milles de chevauchée en dehors de la forêt, à travers les fermes cultivées, ils arrivent en vue du château d'un roi passablement riche. Ce roi-là entretenait deux cents paires de chevaux, des bêtes dont on se servait à la guerre. Le roi n'avait pas voulu se départir d'une paire de chevaux ruinés à la bataille ; il les gardait en souvenir des bons services de ces deux bêtes à la guerre.

Avant d'accéder aux propriétés du roi, le poulain s'arrête et dit à Ti-Jean : « Tu vois ce château, là-bas ? Eh bien! c'est la demeure d'un roi qui possède un grand nombre de chevaux. Il en possède au moins deux cents paires, et il a désigné un homme pour prendre soin de chaque paire de chevaux. Il veut que ses chevaux se maintiennent en forme. Mais il a une paire de vieux chevaux fatigués dont personne ne veut plus avoir soin. Tu vas aller demander au roi s'il ne voudrait pas embaucher un homme fiable pour avoir soin des chevaux. Il va te répondre par la négative. Alors, tu lui diras : « Je croyais que vous en aviez besoin. J'ai une grande expérience des chevaux ; je tiens toujours les miens en bonne forme ! » Le roi va te répondre : « Je garde une vieille paire de chevaux dont personne veut prendre soin. Si tu veux t'en charger, je vais te les confier ! »

Chaque paire de chevaux occupait une écurie indépendante, séparée des autres. «Tu accepteras de prendre les deux chevaux ruinés, continue le coursier, et tu exigeras pour ton poulain une écurie particulière, de façon à pouvoir vivre isolément, nous aussi. À mesure que tu réussiras dans ton travail, nous tracerons notre programme de vie !

– C'est entendu ! »

Le garçon aborde le roi et lui demande s'il n'avait pas besoin d'un homme pour prendre soin des chevaux. Tout se passe exactement comme l'avait prévu le poulain. Le roi accepte donc que Ti-Jean s'occupe des deux chevaux ruinés. Il lui donne aussi une écurie particulière destinée à loger son poulain.

Un soir, le cheval merveilleux dit à Ti-Jean: «Maintenant, tu vas faire ce que je vais te confier. Au début, ta vie sera assez monotone. Mais, avec le temps, on va t'espionner d'assez près. Dans trois mois, il va y avoir une exposition, à laquelle tous les chevaux du roi vont participer. Naturellement, un des chevaux va gagner le premier des trois prix. Toi, tu participeras au concours avec tes deux chevaux ruinés. Tu ne te présenteras pas à l'exposition au début du concours. Tu t'y rendras plus tard après en avoir obtenu la permission du roi.

– Très bien !

– Maintenant tu vas verrouiller ta porte d'écurie ; personne ne doit te surprendre dans l'écurie à faire le travail que je vais t'indiquer. Aussi, tu condamneras les deux petites fenêtres pour empêcher les curieux de te voir. Tu vas prendre

les deux plumes d'or que l'oiseau t'a laissées entre les mains et tu vas en frotter les chevaux à partir du bout des oreilles jusqu'au bout de la queue. Ces chevaux vont devenir des modèles de beauté, d'élégance et d'énergie ; il faudra utiliser les doubles guides pour les conduire. Ce sera la plus belle paire de chevaux des écuries du roi. Mais ce dernier ignore tout à propos de ces bêtes. Surveille-toi bien de façon à ne pas te faire trahir.

– Je suivrai scrupuleusement tes instructions ! »

Ti-Jean a accompli sa besogne dans le plus grand secret ; personne n'a eu connaissance de son pouvoir merveilleux. Le temps de l'exposition arrivé, le vieux roi dit à Ti-Jean : « Conduis tous mes chevaux sur le terrain de l'exposition. Tu n'as pas vu quels beaux chevaux je possède! Comme ils vivent tous séparés les uns des autres, tu n'as pas pu les observer. Mais je puis t'assurer que certains parmi eux sont d'une beauté ravissante.

– Et moi, est-ce que je vais conduire les miens ?

– Ah non ! dit le roi ; les tiens sont de vieux chevaux ruinés !

– À vos ordres ! »

Tout le monde converge vers le terrain de l'exposition. Des juges ont examiné toutes les bêtes, et c'est une belle paire de chevaux noirs qui a gagné le premier prix. C'était de beaux chevaux noirs, pleins d'énergie, qui forçaient sans cesse les doubles guides. Une paire de chevaux gris décroche le deuxième prix, et le troisième prix va à une paire de chevaux blonds. Ti-Jean dit au roi : « J'aurais dû amener mes deux chevaux !

– Ces vieux chevaux, répond le roi, n'auraient pas remporté de prix ; ce sont des bêtes à bout de forces ! Le cocher qui avait remporté le premier prix avec ses chevaux noirs dit au roi : « Laissez-le donc aller ! Il va du moins nous amuser avec ces vieilles rosses !

– Pauvre Ti-Jean, si ce geste peut le consoler ; soit ! »

Ti-Jean revient sur le terrain, derrière ses vieux chevaux ; ce ne sont pas des chevaux ruinés ! Ti-Jean a peine à les conduire au bout de ses guides. L'encolure arrondie, ces bêtes caracolaient, s'avançant parfois sur les seules pattes postérieures, en une sorte de danse endiablée. Une vraie démonstration de beauté et d'élégance ! On enlève le premier prix au responsable des chevaux noirs et on le donne à Ti-Jean, malgré la colère du pauvre valet ainsi humilié. « Dites-moi donc quelle magie il a employée pour revigorer ces vieux chevaux ruinés ? » s'écrie le valet indigné.

Le groupe des employés du roi commencent à surveiller Ti-Jean. Le petit poulain blanc l'avertit : « Il va te falloir redoubler de prudence. Ferme ta porte à clé et place dans le trou de la serrure un tampon d'ouate ou une guénille pour empêcher les indiscrets de t'observer par la moindre fissure de la porte. S'ils découvrent la façon dont tu soignes les chevaux, tes déboires n'en sont pas à leur fin. Tes en-

nemis vont pénétrer dans l'écurie ou ils vont essayer de percer des trous à travers les murs pour étudier ce que tu fais. Si tu entends quelque bruit, tiens-toi sur tes gardes.

– Ah ! reprend Ti-Jean, ils ne me prendront pas ! »

La surveillance de la part des employés ne se relâcha pas pendant deux ou trois mois, mais personne ne put saisir le secret de Ti-Jean. Certains soirs, les espions tentèrent de percer des trous avec une tarière, mais Ti-Jean s'en aperçut et les chassa en criant : « Pas d'écornifleurs chez moi ! »

Un soir cependant, pour économiser le temps, Ti-Jean entra dans l'écurie, ferma la porte à clé et oublia de bloquer le trou de la serrure. Un employé glissa un œil près de la clé et aperçut Ti-Jean en train de frotter ses chevaux. Aucune lueur de fanal, aucun dispositif d'éclairage ne distribuait la lumière à l'intérieur de l'écurie, mais l'espion se rendit compte que les plumes d'or éclairaient la pièce comme en plein jour. Il courut vers ses compagnons : « Je l'ai ! leur dit-il ; il frotte ses chevaux avec des plumes d'or. Ce sont des plumes de l'oiseau merveilleux qui habite la forêt voisine. Il est venu à bout de s'emparer de l'oiseau ou des plumes d'une façon que nous ignorons. Cet oiseau en or est assez puissant pour passer à travers une montagne d'acier ! »

Le roi était veuf et il avait entendu parler d'une belle princesse, la plus belle princesse du monde, mais prisonnière et peut-être métamorphosée. Le roi rêvait de l'épouser.

Les employés du roi, au courant de ce projet, vont rapporter au roi que Ti-Jean s'est vanté de pouvoir aller chercher la belle princesse.

«Eh bien! va dire à Ti-Jean, commande le roi, qu'il vienne ici ! » Le valet va trouver Jean et lui transmet ce message : « Le vieux roi veut te voir !

– Très bien ! je vais y aller ! »

Ti-Jean va trouver son poulain blanc. « Est-ce que tu es au courant de la dernière nouvelle ?

– Je connais une nouvelle ; je ne sais si c'est la plus récente . . . Le vieux roi te fait demander. Il veut que tu lui amènes la plus belle princesse de l'univers.

– Comment as-tu appris cette nouvelle, toi ?

– Ah ! moi, reprend le poulain, je sais tout !

– Crois-tu que je puisse découvrir cette princesse ?

– Je ne sais même pas où elle demeure la plus belle princesse de l'univers !

– Bien ! je vais aller voir le roi ! » conclut Ti-Jean. Le jeune homme se présente devant le roi : « Sire mon roi, que puis-je faire pour vous ? Vous vouliez me parler ?

– En effet ! Tu t'es vanté de pouvoir aller chercher la plus belle princesse de l'univers ?

– Ah non ! jamais de la vie ! Je ne me suis jamais vanté d'un tel exploit ! Je ne sais même pas où elle est, la plus belle princesse de l'univers !

– Tu t'es vanté de pouvoir aller chercher la princesse ! Si c'était faux, mes valets n'auraient pu inventer pareille nouvelle. Alors, je t'accorde deux semaines pour penser à ton affaire. Si tu refuses d'y aller, foi de roi ! tu seras pendu à ma porte ! »

Ti-Jean va raconter son chagrin au poulain blanc. « Ah ! là, c'est ta perte ! Si tu m'avais laissé vieillir encore un an, me laisser en paix jusqu'à sept ans, j'aurais été capable d'aller la chercher, la princesse ; je sais où elle est. La plus belle princesse de l'univers est au milieu de la Mer Rouge. Elle demeure dans un beau château suspendu à des chaînes d'or. J'aurais été capable de nager jusque là, de ramener la princesse et le château. Mais je n'ai pas la force, et tu peux t'en blâmer toi-même. Je ne sais pas comment tu vas t'y prendre ! »

Ti-Jean se couche dans un coin et s'endort. Une demi-heure après, son cheval commence à piocher, réveille son maître : « Ti-Jean, j'ai trouvé un moyen . . .

– Lequel ?

– Tu vas aller trouver le roi et dis-lui que, pour aller chercher la belle princesse, il te faut un vaisseau en or, recouvert en écailles, et cinq cents instruments de musique au fond de la cale et pas deux du même timbre. Il faut que le bâtiment soit préparé dans deux semaines. Si tu gagnes ce point, tu réussiras peut-être ! »

Ti-Jean se rend chez le roi et exige tout ce dont il a besoin. « Deux semaines, réplique le roi, ce n'est pas long ! Je vais faire mon possible, mais je ne crois pas que le bâtiment soit prêt avant un mois. Penses-y bien ! Un bâtiment en or recouvert en écailles, pourvu de mâts en or, des voiles de soie d'une épaisseur multiple, et cinq cents instruments de musique dans la cale ! »

Au bout d'un mois, tout l'équipement promis était prêt. Avant de partir, Ti-Jean s'entretient avec son poulain ; celui-ci lui prédit tout ce qui l'attend. « Tu vas filer à tel endroit, commence le poulain ; à une distance de quinze ou vingt milles avant d'arriver au château, tu vas apercevoir une lueur dans le firmament. Lorsque tu seras rendu à environ cinq milles du château, tu jetteras les ancres, tu prendras une chaloupe et tu te feras déposer au château de la princesse. Celle-ci va te faire visiter sa demeure de fond en comble. Quand tu auras visité son château, tu l'inviteras à te rendre visite sur ton bâtiment, un bijou de bâtiment ! Avant son arrivée, tu donneras des instructions à tes matelots. Dès que la princesse aura mis le pied dans ton vaisseau, tu la conduiras dans la cale. Elle va essayer un instrument de musique ici, et un autre instrument là. Toi, tu vas l'accompagner et tu la garderas aussi longtemps que possible dans la cale. Pendant ce temps, l'équipage va hisser les voiles. Quand vous sortirez de la cale, il faut que vous soyez rendus assez

loin pour que la princesse ne puisse voir la lueur de son château. Autrement, si elle entrevoit la lueur de sa demeure, elle n'a qu'un pas à faire pour t'échapper. »

Ti-Jean obéit aux conseils du poulain blanc. Après avoir visité le château de la princesse, il l'invite à visiter son vaisseau. « Certainement ! répond la princesse ; je vais aller visiter ton bâtiment. » Elle monte dans le navire et disparaît bientôt dans la cale. Pendant ce temps, l'équipage hisse les voiles. La princesse essaie plusieurs instruments de musique, et, la lassitude se faisant sentir : « Je crois qu'il est assez tard ; je dois m'en retourner, dit la princesse.

– N'abandonnez pas si tôt, intervient Ti-Jean ! Plus on avance vers l'autre bout, plus la qualité des instruments augmente ! »

Elle continue à visiter les différents instruments. Après l'espace d'une heure et demie à deux heures passé dans la cale, la princesse revient à la charge : « Bon ! maintenant il est assez tard ; je crois que je vais m'en retourner ! » Elle monte sur le pont du bâtiment et lance un coup d'œil au firmament . . . La lueur avait disparu ! Elle dit à Ti-Jean, sur un ton badin : « Ah ! prince Jean, tu m'as enlevée, n'est-ce pas ? » Elle porte la main à sa blouse, en tire un gros paquet de clés, les clés de son château, et lance bruyamment ce lot de clés à la mer. « J'ai un mot à te dire, prince. Personne n'aura la possibilité d'aller fouiller dans mon château ! »

Ti-Jean et la princesse continuent leur route et parviennent au quai du vieux roi. Ce dernier vient à leur rencontre et s'extasie de la beauté de la princesse. Il lui propose immédiatement le mariage. « Ah ! non ; il n'en est pas question tout de suite ! Je vous épouserais, mais je ne me contenterai pas de demeurer dans un poulailler comme le vôtre ! Ah ! ridicule, cette grange ! Je vous épouserai quand mon château à moi sera transporté ici même. Le finaud qui a réussi à m'enlever et à m'amener ici doit être assez habile pour transporter ici mon château ! »

Les choses en restèrent là, bien que le bruit de ce discours se soit quelque peu colporté. Ti-Jean ne s'était vanté de rien, mais bientôt l'un de ses ennemis va affirmer au roi que le jeune homme s'est vanté de pouvoir aller chercher le château de la princesse. « Dites à Ti-Jean de venir me voir ! » commande le roi.

Au sortir du château, Ti-Jean va raconter à son poulain blanc l'entrevue qu'il a eue avec le roi. « Je m'en doutais bien ! reprend le cheval. Maintenant, tu n'as que le château à aller chercher, puisque la princesse est ici. Mais, je ne sais pas comment tu vas t'y prendre pour transporter le château ici. Si tu m'avais laissé vieillir jusqu'à sept ans, je serais capable d'aller le chercher. Je t'avais pourtant prévenu ! Cette tâche est au-dessus de mes forces ! »

Passablement découragé, Ti-Jean, tout en pleurs, se couche dans un coin et s'endort en murmurant : « Je suis un homme perdu ! » Peu de temps après, le poulain réveille Ti-Jean : « Comment, mon cheval, as-tu trouvé un moyen de me tirer d'affaire ?

– Oui ; mais je ne sais pas si tu vas réussir. Tu pourras tout de même essayer.

– Quelle solution as-tu trouvée ?

– Tu vas aller trouver le roi et tu vas lui exposer les exigences de tes préparatifs. Pour aller chercher le château, dis au roi que tu as besoin de trois vaisseaux ; un pour toi et ton équipage, un autre chargé de blé et un troisième chargé de viande de bœuf. Exige que tout soit prêt dans trois semaines. Si le roi accepte ta demande, je te dirai à ce moment ce que tu devras faire. »

Ti-Jean va trouver le roi et lui détaille ses exigences. Le roi accepte de pourvoir à ces préparatifs, et, au bout de trois semaines, tout était prêt.

Ti-Jean retourne dire adieu à son poulain blanc. « Tout est prêt, dit-il, il va falloir que je parte !

– Écoute-moi bien, lui dit le poulain. Tu vas prendre la mer ; je ne sais pas au juste quels oiseaux tu vas rencontrer en premier lieu. De toute façon, tu vas rencontrer une volée d'aigles ; ces oiseaux vont s'abattre sur ton vaisseau rempli de blé ; le navire va venir près de sombrer sous leur poids. Tu jetteras tout le blé à l'eau à grandes pelletées ; nettoie le vaisseau entièrement. Les aigles vont alors recueillir sur l'eau tout le blé que tu y auras déversé. Tu pourras peut-être recevoir de l'aide de ces oiseaux ; c'est difficile à affirmer avec certitude, mais c'est possible !

Après cet incident, tu poursuivras ta route. Tu verras venir une volée de tuques. Une tuque, c'est un oiseau de la grosseur d'un éléphant et d'une force incroyable. Ces gros oiseaux vont s'abattre sur ton vaisseau chargé de viande. Tu jetteras la viande à l'eau et c'est là que les tuques vont la manger. Tu continueras ta route. Je pense que ces oiseaux vont t'offrir leur aide ; sinon je ne sais pas comment tu pourras transporter ce château-là ici. »

Ti-Jean monte dans son vaisseau, prend la mer et commence à surveiller autour de lui. Au bout d'une quinzaine de jours, le voilà aux prises avec cette volée d'aigles. Ils s'abattent sur le vaisseau chargé de grain et leur poids met le navire en péril. Une quarantaine de manœuvres s'empressent de jeter le blé à la mer. Les aigles quittent le navire pour manger le grain sur l'eau, et Ti-Jean file vers le château de la princesse.

Après un repas si copieux, les aigles ont peine à bouger. « Savez-vous, dit le chef des aigles à ses subordonnés, que nous avons manqué à la plus élémentaire politesse ! Cet homme nous a donné un repas royal et nous ne l'avons même pas remercié ! Je tenterais l'impossible pour venir en aide à ce capitaine !

– Oui, c'est vrai, » crient les autres aigles !

Un des aigles n'avait pas mangé d'une façon désordonnée ; il dit à son chef : « Eh bien ! moi, je vais rejoindre le bâtiment ! En quelques coups d'ailes, le porte-parole des aigles est en face de Ti-Jean. « Écoute, Ti-Jean ; tu nous as procuré un bon repas et nous t'avons même pas remercié !

– Ah ! oubliez ce cadeau !

– Non, ce n'est pas notre intention de tout oublier ! Nous avons fait un banquet, le meilleur de notre vie, peut-être. Nous savons que c'est grâce à toi. Nous pourrions tenter l'impossible pour t'accorder notre aide !

– Je vous suis reconnaissant d'une telle offre, mais je ne puis voir actuellement comment vous pourriez m'aider.

– Si tu viens qu'à avoir besoin de nous autres, insiste l'aigle, tu n'as qu'à penser à nous. Nous accourrons à ton aide ! »

Ti-Jean rencontre bientôt la volée de tuques au-dessus de la mer. Les oiseaux envahissent le vaisseau chargé de viande. Ti-Jean est fidèle une autre fois à la consigne du poulain blanc. Il fait déverser toute la cargaison de viande à la mer. Les tuques s'en repaissent pendant que Ti-Jean continue sa route. Après ce repas de choix, l'un des immenses oiseaux s'écrie : « Vous êtes-vous rendu compte que nous avons totalement manqué de politesse ! Ti-Jean nous a offert un repas de haute qualité et nous ne l'avons même pas remercié ! Il faudrait tout entreprendre pour le dédommager !

– C'est vrai, c'est bien vrai, de dire les autres ! Nous pourrions l'aider, quels que soient ses besoins ! »

Parmi le groupe se trouvait un oiseau qui avait mangé modérément ; il dit à son groupe : « Si vous le voulez je vais aller lui parler ! »

Le messager ne tarde pas à rejoindre Ti-Jean, « Excuse-nous d'avoir manqué à la politesse ; tu nous as donné un abondant repas, deux bœufs à chacun, un repas qui a apaisé notre faim . . . et nous ne t'avons même pas remercié ! Nous sommes disposés à tout faire pour te venir en aide.

– Vous arrivez à temps, en effet ! Est-ce que ce serait trop difficile pour vous autres d'aller chercher le château de la princesse dans le chenal de la mer Rouge et de le transporter sur le terrain du roi ?

– Ce serait une tâche bien facile pour nous autres. Ce qui est plus difficile, c'est de décrocher le château ! »

Ti-Jean pense alors à ses autres amis : « Les aigles, à moi ! » Aussitôt des milliers d'aigles se précipitent vers lui et unissent leur force à celle des tuques. Ils décrochent facilement le château suspendu à quatre chaînes d'or. Les tuques agrippent le château et le transportent sur le terrain du roi.

Le lendemain matin, le vieux roi, à son réveil, aperçoit le château. Oh ! c'était une merveille ! Il va aussitôt réveiller la princesse.

Le château arrivé, le mariage est à la veille d'avoir lieu, d'après le roi. La princesse jette un coup d'œil sur son château. « Ah ! une belle pièce ! s'écrie-t-elle, mais qu'est-ce que je vais faire de ce château ?

– Mais c'est votre château, princesse !

– Oui, c'est mon château, mais je ne puis y entrer : les portes sont toutes fermées, et mes clés sont dans le fond de la mer. Quand Ti-Jean est venu m'enlever de mon château, j'ai lancé mes clés à la mer, sous ses yeux, pour empêcher qui que ce soit de visiter mon château. Celui qui est venu m'enlever de mon château et qui a pu déposer mon château ici, est capable d'aller chercher mes clés ! »

Les pourparlers s'arrêtèrent là, pour le moment. Quelque temps après, les employés du roi, profitant de certains cancans, vont dire au monarque que Jean s'est vanté de pouvoir aller chercher les clés de la princesse ; évidemment, c'était une fausseté.

Le roi fait demander Ti-Jean : « Tu t'es vanté que tu pouvais aller chercher les clés du château de la princesse ?

– Jamais de la vie ! Je ne me suis jamais vanté d'un tel exploit !

– D'après tes protestations, tu ne t'étais pas vanté de pouvoir ramener la princesse. Tu as pourtant réussi ? Ensuite, tu n'étais pas capable de transporter le château, et cependant tu l'as fort bien transporté ! Maintenant, il faut que tu retrouves les clés du château ! Tu sais où elles sont ; tu vas aller les chercher !

– Je vais essayer, continue Ti-Jean, mais je ne me suis jamais vanté d'un tel pouvoir ! »

Ti-Jean retourne vers son poulain : « Je ne sais pas comment je vais m'y prendre pour aller chercher ces clés-là !

– Moi, encore bien moins ! enchaîne le poulain. Si tu m'avais laissé libre jusqu'à sept ans, j'aurais pu y aller, plonger et les repêcher ; mais mes forces sont trop limitées, et c'est de ta faute ! »

Ti-Jean répond timidement et s'endort dans son coin. Peu après, son poulain le réveille. « Qu'est-ce qui a surgi dans ta tête ? demande Ti-Jean. Qu'est-ce que tu as trouvé ?

– Ah ! assez peu, assez peu ! Demain matin, à six heures, tu vas te rendre au bord de la mer. Tu vas t'asseoir sur une grosse roche au bord de l'eau, et tu passeras la journée là.

– Assis sur une pierre ?

– Eh oui ! Chaque vague qui déferle lance toujours des poissons sur le sable du rivage. Prends ces poissons et remets-les à l'eau pour leur sauver la vie. Tu pourrais peut-être obtenir un peu d'aide d'un poisson dont tu sauveras la vie. Qui sait si l'un d'eux n'irait pas chercher les clés du château ?

– Ah ! reprend Ti-Jean en grognant ; une chance bien mince !

– Oui, une petite chance, mais on ne sait jamais. Essaie, et ensuite tu jugeras ! Ne te décourage pas ! Aie confiance !

– Très bien ! je vais t'obéir ! »

Le lendemain matin, à six heures, Ti-Jean va s'asseoir sur une pierre au bord de la mer. De grosses vagues déferlaient sur le rivage ; elles jetaient sur la plage, parfois trois, cinq ou six poissons. Ti-Jean les ramassait et il les jetait à l'eau. Toute sa journée fut occupée par ce geste machinal. Il permit ainsi à des milliers de poissons de retourner dans la mer. Mais bientôt Ti-Jean se dit en lui-même : « J'ai sauvé la vie à tant de poissons en les rejetant à l'eau, et pas un seul ne me vient en aide ! »

Tout à coup une grosse vague jette aux pieds du jeune homme un petit poisson d'environ cinq à six pouces de longueur. Le petit poisson se démenait comme un diable.

Ti-Jean le regarde frétiller. Il se dit à lui-même : « Ah ! son sort fait pitié ! » Il le prend et le lance à l'eau. Le poisson se retourne, se sort la tête de l'eau, en criant : « Ti-Jean !

– Quoi ? répond le jeune homme.

– Tu m'as sauvé la vie et je ne t'ai même pas remercié !

– Comment ? Tu ne m'as pas remercié . . .

– Oui ! Tu m'as remis à l'eau au moment où j'allais expirer. Moi, je suis le roi de la mer !

– Toi, le roi de la mer !

– Oui, et si je suis capable de te rendre service, je le ferai volontiers !

– Écoute donc ! Serais-tu capable d'aller me chercher les clés que la princesse a jetées au milieu de la mer, il y a environ un mois ?

– Je sais où elles sont, mais je ne suis pas assez fort pour tirer du fond cette masse de clés. Je vais envoyer quelques poissons à ma place ! »

Il organise une sorte de concours entre trois ou quatre gros brochets d'environ quatre à cinq pieds de longueur, pour aller chercher ce paquet de clés. « Le premier arrivé, c'est lui qui s'emparera du paquet de clés ! » Les brochets s'élancent à une vitesse folle. Un des concurrents attrape les clés et les rapporte à la plage ; le roi de la mer les remet à Ti-Jean, très fier de posséder les clés de la princesse. Il va trouver le roi : « Tiens, les voilà les clés !

– Je le savais bien, dit le roi, que tu irais les chercher.

– Ouais. J'ai été les chercher mais je ne m'en étais pas vanté ! »

Le roi va trouver la princesse : « Voilà, vos clés ! » Elle prend les clés et les examine. « Elle ressemblent bien aux miennes ! » Elle va les essayer dans les serrures et se rend compte qu'il s'agit bel et bien des clés de son château. « Maintenant, princesse, dit le roi, nous pouvons nous marier ?

– Non ! Pas si vite !

– Comment non ? Quand allez-vous mettre fin à vos exigences ?

– Prends patience ! J'en aurai encore beaucoup d'autres avant notre mariage ! Ah ! il ne reste à peu près rien de très difficile à obtenir ! Une de mes exigences entre autres va être assez difficile à satisfaire. Ti-Jean m'a donné plus d'une fois satisfaction ; il devrait pouvoir accomplir une autre mission.

– Quelle mission ?

– Il faut que Jean aille me chercher trois bouteilles d'eau revigorante.

– De l'eau revigorante ?

– Quand j'aurai reçu cette eau merveilleuse, nous pourrons nous marier. Il y aura peut-être quelques petites difficultés mais je ne crois pas que le reste des problèmes soit insoluble ! »

Les cancans voyagent rapidement. Un des ennemis de Ti-Jean va trouver le roi et lui dit : « Ti-Jean s'est vanté de pouvoir rapporter les trois bouteilles d'eau merveilleuse !

– Très bien ! »

Le roi fait demander Ti-Jean : « Tu t'es vanté de pouvoir trouver les trois bouteilles d'eau revigorante ?

– Non, proteste Ti-Jean ; je ne me suis jamais vanté d'un tel tour de force !

– Foi de roi que je suis ! Tu t'en es vanté, et il faut que tu ailles les chercher ; autrement, tu seras pendu !

– Avant de mourir, je vais faire un effort, mais je tiens à affirmer que je ne me suis pas vanté de pouvoir réussir cette mission ! »

Ti-Jean va trouver son poulain blanc. « Maintenant, dit le cheval, ta misère commence à prendre fin. Il ne t'en reste pas pour longtemps à souffrir. Je sais où elle est la fontaine d'eau merveilleuse ; ce n'est pas très loin d'ici. Mais, c'est moi qui vas être obligé de faire le travail, pas toi ! Je ne sais pas si je vais réussir, et cela à cause de toi. Si tu m'avais laissé vieillir un an de plus je serais certain du succès. Mais je doute de pouvoir m'en tirer sans grande difficulté.

C'est un poulain rouge qui garde la fontaine d'eau revigorante. Celle-ci est protégée par un mur de pierre d'environ vingt pieds de hauteur. Un gros bœuf surveille une barrière d'acier. C'est un bœuf à trois cornes, une chaque côté puis une autre, acérée comme une alêne en plein milieu du front. C'est une corne qui a une longueur de six pieds. Si je viens à bout de déjouer le bœuf, il ne me restera que le cheval à combattre ; j'en viendrai peut-être à bout. Mais si les deux se tournent contre moi en même temps, je ne sais comment les événements peuvent tourner.

Maintenant, va trouver le roi et dis-lui que pour aller chercher de l'eau merveilleuse, il faut que ton poulain soit ferré en or solide, que ses fers portent des pinces pointues, six pouces de hauteur et des crampons de sept pouces, pointus comme des alênes. Exige que tout soit prêt demain matin à sept heures !

– Ah ! c'est un travail qui peut se faire rapidement ! »

Ti-Jean transmet ces détails au roi ; ce dernier promet de lui procurer les fers exigés.

Le lendemain matin, le poulain blanc était prêt à partir. La princesse dit au roi : « Je veux parler à Ti-Jean avant son départ. » Jean se rend au château. « Ti-Jean, dit la princesse, je veux te parler privément !

– Accordé !

– Je veux avoir deux bouteilles d'eau revigorante ; l'autre peut contenir de l'eau de mer ou de l'eau de rivière. Ce dernier détail n'a aucune importance. Je veux avoir au moins deux bouteilles d'eau revigorante, mais tu peux en apporter trois si tu veux. Deux bouteilles suffiront si tu ne peux pas en avoir davantage.

– Entendu, répond Ti-Jean !

– Quant au reste, de conclure la princesse, je m'en charge ! »

Ti-Jean saute sur son poulain blanc et décampe. À environ un quart de mille du mur de pierre, le poulain s'arrête près d'un petit pont qui enjambait un étroit cours d'eau d'environ deux pieds et demi de largeur. Le courant en était rapide.

« Ici, dit le poulain, tu vas descendre et tu vas m'attendre. Tiens un œil fixé sur le petit ruisseau. Dans dix ou quinze minutes, tu vas apercevoir des traces de sang dans l'eau. Le sang va monter et descendre à quelques reprises. Si tu constates que le courant de sang se laisse entraîner par l'eau vers le bas du ruisselet, sache que ma vie s'achève. Tu n'auras qu'à revenir sur tes pas et te dire : « Tout est terminé ! Mon poulain est mort ! » Mais au contraire, si tu vois les traces de sang rebrousser le courant à vive allure, relève la tête, et tu me verras revenir.

Si je parviens à franchir le mur de pierre sans me laisser voir par le bœuf, ma tâche sera assez facile. À mon retour, il se peut que l'animal me voie et qu'il me donne la chasse sur un parcours de deux milles. Dès que tu me verras revenir à toute allure, prépare-toi à poser ta main sur moi, sur n'importe quelle partie de mon corps ; tu te trouveras comme soudé à moi-même et nous filerons tous les deux pour libérer son champ le plus tôt possible. Quand nous serons sortis de la zone dont le bœuf est le gardien, nous serons en sûreté et nous pourrons alors nous reposer ! »

Ti-Jean s'installe sur le bord du petit ruisseau pendant que le poulain blanc se dirige au grand galop vers la barrière d'acier. Le bœuf était endormi ; le cheval franchit la barrière d'un saut, et se dirige vers la fontaine d'eau merveilleuse, à quelque distance du mur de pierre. Tout était paisible. Le bœuf était resté à sa barrière, mais le poulain rouge fait bientôt son apparition.

Ah ! voilà la bataille engagée entre le poulain rouge et le poulain blanc ! Ils commencent à s'échanger de solides coups. Le poulain blanc juge plus prudent de se placer sur le dos par terre et d'attaquer l'adversaire au moyen de ses pattes.

Dès que le poulain rouge veut piétiner le poulain blanc, ce dernier attaque l'adversaire à coups de crampons dans le ventre, lui fait perdre son sang et l'abat.

Une fois débarrassé du poulain rouge, le poulain de Ti-Jean file à la fontaine d'eau revigorante. Ses trois bouteilles suspendues au cou, il écoute quelques instants le glou-glou-glou caractéristique et il rapporte les bouteilles remplies d'eau merveilleuse. Au moment où le poulain blanc arrive à la barrière, il se rend compte que le bœuf est réveillé. Il saute par-dessus la barrière et le bœuf se lance à sa poursuite.

Entretemps, Ti-Jean observe que le courant de sang monte et descend. Soudain, le sang s'oriente rapidement vers le haut du ruisseau. Ti-Jean se lève la tête et aperçoit son poulain tout maculé de sang. Il se dit à lui-même : « Mais ce n'est pas le mien, celui-là ; c'est le poulain rouge ! » Quand le cheval passe près de lui, Ti-Jean lui donne une tape par en arrière et se sent uni à la bête qui décampe à toute jambe. Après une course folle de deux milles, le poulain s'arrête. « Sais-tu, lui dit Ti-Jean, que j'ai eu peur à l'instant où je t'ai aperçu venir ! Je t'ai pris pour le poulain rouge !

– En effet, ma couleur blanche est passablement défraîchie, mais le principal, c'est de revenir vivant ! »

Après s'être reposés, les deux voyageurs reprennent la route et font halte près d'un autre petit cours d'eau. « Maintenant, Ti-Jean, commande le poulain, tu vas me laver et libérer mon poil de toute trace de sang ! »

Ti-Jean lave son poulain de son mieux ; il était blanc comme la neige, mais il portait de larges blessures. Le cheval demande un autre service à son maître. « Ti-Jean, la princesse t'a dit de rapporter deux bouteilles d'eau merveilleuse et une bouteille d'eau de ruisseau ou d'eau de mer. Nous en possédons actuellement trois ; utilise une de ces bouteilles pour me frotter tout le corps ! »

Jean prend l'une des bouteilles d'eau merveilleuse et humecte tout le poil de son cheval. Les égratignures, et les blessures, disparaissent totalement. « Vois-tu, continue le poulain, comme cette eau a une vertu guérissante ! C'est très utile ! Maintenant, filons au château et tu remettras ces bouteilles à la princesse elle-même. Voici les deux bouteilles d'eau merveilleuse et voilà la bouteille d'eau ordinaire ! Pour prévenir toute erreur, j'ai fait une profonde marque dans le bouchon de cette dernière. »

Ti-Jean rencontre le roi et lui rend compte de sa mission. « J'ai apporté à la princesse les trois bouteilles d'eau merveilleuse qu'elle exigeait.

– Ah ! pense le roi, enfin, le mariage ! Finis les tracas ! »

Le roi va visiter la princesse : « Vous avez reçu vos trois bouteilles d'eau revigorante ?

– Oui ; mais ce n'est pas tout ! J'exige encore autre chose !

– Encore autre chose ! Quand donc vos exigences vont-elles être satisfaites ?

– Ah ! Sire, il s'agit d'un détail assez simple !

– Expliquez-vous, princesse !

– Vous verrez à me faire fabriquer en plein air une sorte de piscine d'acier de vingt pieds de côté, capable de contenir une nappe de plomb de huit pieds d'épaisseur. Sous cette piscine, vous ferez installer un haut-fourneau de sorte que le plomb puisse bouillir à gros bouillons. Quand cette piscine de plomb fondu sera prête, nous nous marierons !

– C'est bien là votre dernière exigence, princesse ?

– Oui, Sire, c'est ma dernière ! Avouez que c'est une bagatelle ! »

Le roi fait fabriquer cette piscine au-dessus d'un haut-fourneau qui tient en ébullition une épaisse réserve de plomb. Le roi vient annoncer à la princesse qu'il s'est plié à sa dernière exigence. « Princesse, tout est prêt : la piscine contient le plomb bouillant. » La princesse jette un coup d'œil et s'exclame : « C'est justement ce que je désirais ! Maintenant allez chercher Ti-Jean. » Tous trois nous avons préparé la sauce ! Il faut y goûter tous les trois ! »

Le roi fait venir Ti-Jean. La princesse dit à Ti-Jean : « Je vais enlever mes habits et tu vas me frotter, des cheveux au bout des orteilles avec le contenu d'une bouteille d'eau revigorante que tu as apportée. Tu remarqueras bien ce qui va se passer ! » La princesse enlève ses habits ; Ti-Jean la frotte de la tête aux pieds. Elle va donner la main au vieux roi, ensuite à Ti-Jean et leur dit : « Vous n'avez jamais vu un poisson se baigner dans le plomb bouillant. Regardez bien ! » Elle plonge dans la piscine de plomb fondu, et commence à évoluer à la nage sans aucun malaise. Elle tend la main à Ti-Jean, qui la tire hors de la piscine. « Maintenant, dit la princesse, qui de vous deux va imiter mon geste ? » Ah ! le vieux roi tirait de l'arrière un peu. « Et toi, Jean ? questionne la princesse.

– Ah ! quant à moi, je suis prêt ! »

Il se déshabille ; la princesse le frotte avec le contenu de l'autre bouteille d'eau merveilleuse. Ti-Jean donne la main à la princesse, ensuite au roi, puis il plonge dans la nappe de plomb fondu. Il nage dans ce liquide comme un poisson dans l'eau. Il évolue quelques moments dans la piscine, et bientôt la princesse l'en retire en lui tendant la main. « Maintenant, Sire, dit la princesse, votre tour !

– Ah ! s'il le faut, je vais m'exécuter ! »

Le roi se déshabille et la princesse le frotte par tout le corps avec le contenu de la bouteille d'eau naturelle. Il tend la main à la princesse, à Ti-Jean, et leur dit : « Au revoir ! » La princesse lui dit : « Adieu ! » Le roi s'élance dans la piscine, mais en touchant le plomb bouillant il fond comme une chandelle. La princesse était donc débarrassée du vieux roi. Elle dit à Ti-Jean : « Tu es venu m'enlever, tu es allé chercher mon château ; ensuite tu es retourné à la recherche de mes clés et dernièrement tu m'as rapporté l'eau merveilleuse. Tu as mérité que je t'épouse ! »

Elle fait venir l'évêque, et le mariage a lieu sur-le-champ. Les noces ont duré trois semaines ou un mois. Boiteux, bossus, à peu près tout le monde y prit part. Quant à moi, je m'y suis présenté, mais on m'a reçu de la façon ordinaire : un coup de pied dans le derrière et « Va raconter cette histoire aux autres ! »

LE PETIT POULAIN

(ou l'oiseau d'or)

Récit folklorique raconté le 11 novembre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris d'un bûcheron, un monsieur Loranger des Trois-Rivières, dans les chantiers ontariens, vers 1919.

Enregistrement no 1325. Conte-type 531 I a (poulain blanc) b, c, II (suggéré), III a, b, c, IV a, b.

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'été' in vieux p'i' enn' vieille. Ça commenç' te'jours par « enn' fois » ! C'ta't b'en pauv'e, b'en pauv'e, b'en pauv'e.

I' y avè' in p'tit garçon, ah ! à pe' près douz' tréze ans. Dans c'temps-lâ, à douz' tréze ans, i' éta't jeune encôre ! Te'jours, i' avè' enn' vieill' joument blanche, oh ! 'a éta't b'en vieille. C'tout' quoi c' qu'i' ava't, p'i' in p'tit morceau d'terr' de sâbl' qui poussè' 'ienqu' d'la surett'[1] de d'ssus qués'ment. C'ta't b'en pauv'e. I' y ava't parsonn' de rich' dans cés escouss's [secousse]-lâ, dans cés plaç's-lâ.

Te'jours, in bon printemps, c'ta vieill' joument-lâ, tu pâ' eu in p'tit poulain, in beau p'tit poulain blanc, blanc pareil comm' du lait ! Le vieux di' à 'a vieille : « Quoi c' qu'on vâ faire avec çâ, c'tte affair'-lâ, n'us aut's ? » Mé', i' éta't smatt' [smart][3], oh ! smatt' !

La vieille, 'a dit : « Sé's-tu, 'a dit, l'vieux, 'a dit, on l'a pâs grand-chose, 'a dit, on devra't denner c'tit poulain-lâ, 'a dit, à not' gârs, 'a dit, pour héritage. C'é' 'a seule affair' qu'on peut gu'i denner, 'a dit, on l'â r'guien ! »

Le vieux : « B'en, i' dit, c'ést correck, on peut b'en gu'i denner ! » Te'jours, i' di' au p'tit gârs, i' dit : « On n'â r'guien à t'denner, i' dit, tu sé's. On ést b'en pauv'e, mé', i' dit, on vâ t'denner c'tit poulain-lâ. Çâ, i' dit, ça vâ êt' à toé, i' dit, tu vâs 'n a'oèr soin !

— Ouè ? B'en, c'ést correck ! »

---

1. *Surette :* Nom populaire de l'oxalide, aussi appelée « pain des oiseaux. »
2. *Secousse :* Période de temps.
3. *Smart* (angl.) : Agile, élégant, souple, aimable.

Ah ! i' éta't content d'son p'tit poulain blanc ! À tous lés jours, i' éta't dan enn' plét'[4] de terrain, lâ, p'i' i' alla't faire in tour, p'i' i' s'en alla't l'trouver, p'i' il l'flatta't ; ah ! il l'aima't son p'tit poulain ! P'i' i' prena't dès rilles, la queue su' l'dos, p'i' on gu'y vâ su' c' bord-lâ ! « Eh ! qu'i' ést don smatt', mon p'tit poulain ! »

Te'jours, i' â pâssé l'été au pacag' de minme, p'i' â tou' 'és jours, i' alla't faire in tour, l'examiner, p'is l'p'tit poulain s'frôla't du long d'lui, p'i' il l'flatta't, ah ! i' éta'ent tchomms [chum][5] tou' 'és deux !

Quand qu' l'automne a pris, qu'i' â foulu qu'il l'mett' dedans[6] pour le soégner, b'en c'ést lui qui ava't soin d' son p'tit poulain. I' alla't lâ p'i' il l'soégna't, p'i' il l'étrilla't, p'i' il l'brossa't ; ah ! i' éta't beau !

Te'jours, i' 'n â eu soin d'minm' tout' la belle hiver. Il ava't profité pâs mal dans l'courant d'l'hiver. I' 'n avè' eu b'en soin. Te'jours, dans l'printemps d'ensuite, il l' lâche encôre au pacage avec c'tte vieill' joument-lâ. Ah ! i' faisa't pareil ; à tou' 'és jours, i' alla't fair' son tour. Encôr' l'automne arrivé, il l'metta't d'dans, p'i' i' pâssa't l'hiver après, p'i' i' 'n ava't b'en soin. Dans l'printemps d'ensuite, i' s'trouvè' à a'oèr deux ans.

« Câlin, i' dit, in matin – i' étè' apras l'étriller p'is l'brosser – ça m'tente don, i' dit, d'embarqué' à joual su' toé p'is d'prend' enn' raïd [ride][7] ! » Ah ! ress' lâ enne escousse ; il l'flatta't. « Quiens, quiens, quiens, i' dit, ni à in ni à deux, i' dit, j'pren enn' raïd ! »

I' l'po'gn' pour le détacher : « Ouhô ![8] i' dit, détach'-moé pâs !

– Comment, i' dit, tu parles, toé ?

– B'en, i' dit, oui, j'parle ; mé', i' dit, dis-lé pâ' à parsonn' par 'zamp'e. Fè' attention à toé, i' dit, pâs m' déclârer. Dis-lé pâ' à personne ! I' dit, embarqu' pâ' à joual su' moé ; i' dit, j'trop jeune ! J'ai pâs d't't à fait' més deux an encôre, lâ ! P'is, i' dit, j'ai lés reins trop faib'e, i' dit, tu vâs m'fair' du tort, p'is m'âs faire enne affair' de r'guien, pâs d'force. Laiss'-moé faire, i' dit, encôre in an, p'i' aie soin d'moé 'mm' i' faut. Tu vâ' 'oèr t't à l'heure, i' dit, on vâ a'oèr du fonn' [fun][9] ! P'is lâ, i' dit, m'â êt' fort, i' dit, m'â' a'oèr lés reins forts, p'i' i' dit, on vâ s'prom'ner !

– All right ! »

Te'hours, pren in moâ' encôre au pacage, p'is pâss' l'été lâ, p'i' il ava't l'oeil à son p'tit poulain, i' 'n ava't b'en soin. Dans l'automne, le r'met d'dan encôre, p'is, en v'nant su' l'printemps. « Écoute, lâ, i' dit – p'i' i's s'parla'ent d'temps en temps

---

4. *Plate :* Un platin.
5. *Chum* (angl.) : Ami intime, camarade.
6. *Dedans :* Mettre un cheval dedans : le conduire dans une écurie, dans un abri.
7. *Ride* (angl.) : Course, promenade à cheval.
8. *Ouhô :* Commandement pour faire arrêter un cheval.
9. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.

– i' dit, t'as t'oâs ans, i' dit ; lâ i' dit, tu m'âs di' encôre in an, i' dit, lâ, i' dit, j'su's capab' de prend' enn' raïd ! »

– Ah ! i' dit, non. Ah non ! i' dit, pâs capab'e !

– Mé', i' dit, 'cou' don, i' dit . . .

– B'en, i' dit, laiss'-moé fére encôre in an. I' dit, lâ, i' dit, m'â' a'oèr quatre ans. I' dit, lâ, i' dit, m'â' êt' fort ! Lâ, m'â' êt' capab'e. Lés os vont m'durcir, tout', p'i' i' dit, lés reins vont m'renforcir, p'is, i' dit, lâ, m'â' êt' bon !

– All right ! I'dit j'te deunne encôre in an ! »

Te'jours, d'enne affaire à l'aut', l'année d'ensuite, c'tè' encôr' la minm' chose ; i' ava't quatre ans. « Ah ! i' dit, j'trop jeune encôr' ! » Lâ, r'tarde encôr' d'in an, jusqu'à temps qu'i' eill' cinq. Ah ! c'tte année-lâ pâssée, le r'tard' d'encôr' d'in an. I' état't pour a'oèr six. « Ah ! b'en, i' dit, écoute ! Moé, i' dit, i' y a pâ' à dire, i' dit, faut qu' j'y ell' fére in tour !

– Non, non, i' dit ; encôre in an !

– B'en, i' dit, t'âs six ans, lâ, i' dit, t'és capable et fort !

– I' dit, j'voudrè' a'oèr encôre in an !

– Ah non ! J't'en denn' p'us ! I' dit, c'st assez, çâ !

– Ah b'en, ô ké ! »

Le sort, p'is saute à joual, p'i' i' pârt. On pârt su' c'bord-lâ ! Ah ! Djizuss [Jesus] Pouell ! p'i' i' m'na't[10] ! Te'jours, fè' in p'tit bout' p'i' i' arrête. « Quoi c' t'âs ?

– I' dit, és-tu capab' de t'quieind' 'mm' i' faut, lâ ? On vâ prend', i' dit, enn' raïd, lâ ! La raïd la plus vite, i' dit, que t'âs jama's vue p'is qu't'âs jama's pris d'ta vie ! Tu capab' de t'tiend' 'mm' i' faut, i' dit, pour pâs timbé' en bâs ? I' dit, tu peux timbé' en bâs p'is t'fair' mal ! I' dit, j' voudra's pâs qu'tu t'faiz' mal.

– Ah ! i' y a pâs d'danger ! J'capab' de m'quieind'e.

– I' dit, quiens-toé b'en ! »

I' pârt. Holy jumping gee ! qu'i' marcha't ! Ah ! ça gu'y alla't, quasiment comme in oéseau dan 'és airs. Vâ r'virer p'is s'en r'vient, p'i' i' arriv' dan in ch'min d'boâs. « Quiens, i' dit, on vâ prend' ce ch'min d'boâs-lâ, écitt' ! P'i' on vâ faire in p'tit bout', 'oèr . . . prend' la fraîch' du boâs. »

I' arrive au pied d'enn' côte, ah ! enn' gross' côte d'l'apic. I' arrête, p'i' i' dit : « Voés-tu c'côt'-lâ ?

– Oué !

– B'en, i' dit, on vâ monté' 'a côt' tranquill'ment, lâ, p'is, i' dit, après çâ, on vâ arriver su' l'dessus d'la côte. Çâ, i' dit, c'st in beau boâs ! Ah ! in beau boâs franc,

10. *Mener :* Aller rapidement, se déplacer en vitesse.

i' dit, i' â deux mill's de travers, lâ ; i' dit, i' y â in beau ch'min comm' çâ, raït throu [right through][11]. Lâ, on vâ prend' le boâs, lâ, p'is vers le milguieu du bois franc, lâ, m'a' vâ' arrêter net' ; p'is, i' dit, fa's b'en attention, fa's tel que j' m'en vâs dire, parc' qu'i' dit, o' ést mort tou' 'és deux !

– Comment çâ, morts tou' 'és deux ?

– B'en, i' dit, mecqu' j'arrive au milguieu du boâs, lâ, i' dit m'en vâ' arrêter. I' dit, i' vâ r'ssoud' in oéseau d'or, oh ! i' dit, à pe' près d'la grosseur, i' dit, d'enn' gross' poule, lâ, comme in gros coq. I' dit, i' vâ arriver, p'is, i' dit, i' vâ m'sauter su' 'a tête ; i' vâ se r'poser su' ma tête enteur més deux areilles, p'i' i' dit, i' vâ examiner partout. Fè' attention à toé, i' dit, pâs gu'i toucher, pâs gu'i faire eurguien, parç' que si tu gu'i fa's que'qu' chose, i' dit, i' nous mè' en poussiér' drett' lâ, i' dit. Çâ, i' dit, c't oéseau d'or-lâ, i' dit, i' peut pâssé' au travers d'enn' montagn' d'acier. I' y â r'guien à son épreuve. I' dit, faut pâs gu'i toucher. Lâ, i' dit, i' vâ sauter par 'ssu' ta tête, p'is, i' dit, i' vâ embarquer su' ma croupe, lâ. P'is, i' dit, après çâ, i' dit, i' vâ sauter fer [fair][12] enteur tés deux jambes. Lâ, tu vâ' avoèr beau de l'po'gner. Mé', touches-y pâs ! Fè' attention à toé ! Si t'âs l'malheur d'y toucher, i' dit, on ést mort tou' 'és deux, i' dit, i' nous mè' en poussiére !

– Ouè ?

– B'en, i' dit, és-tu capab' d'fér' çâ, i' dit, d'pâs gu'i toucher ? Tu vâ' avoèr tout's lés chanç' de l'po'gné' enteur tés deux jambes, lâ. Ôblie pas ! Touches-y pâs, p'i' i' vâ partir p'i' i' vâ s'en aller ! P'is nous aut' on continuerâ not' route. I' dit, si tu gu'i touches, lâ, o' ést pâs capab' de s'sauver, i' dit, i' ést b'en plus vit' que nous aut's. I' dit, i' nous mè' en poussiér' tou' 'és deux !

– All right ! »

I' prend l'chemin, p'i' i' monte. Arrive au milguieu du boâs franc p'i' i' arrête. Promiér' chose, l'oéseau d'or arrive, p'i' i' se r'pos' su' 'a têt' de son poulain enteur lés deux areilles, p'i' i' examina't partout. T't d'in coup, pioup ! i' saut' par-dessus lui, p'i i' s'en vâ en arguiér' su' 'a croup' de son poulain. Fè' in djomp [jump][13] p'i' i' vient s'braquer drett' enteur sés deux jamb's su' l'bout d'la selle. Oh ! i' état't beau ! P'i' i' examina't partout. « Eh ! câlin, i' dit, j'a'ra's b'en tout's lés chanc's de l' po'gner, si j'voula's ! »

Ah ! r'gârde écitt', r'gârd' lâ, p'is t't d'in coup, i' s' décide : i' te l'griffe. Frouch' ! Good-bye ! I' â resté lâ avec deux plum's d'or. P'is son joual pârt de quoi c'qu'i' pouva't courir, p'is l'oéseau d'or en arguiére, p'i' on gu'y vâ su' c'bord-lâ !

B'en, i' a sorti du boâs, in coup qu'i' â été sorti du boâs : « Ah ah ! i' dit, toé, i' dit, t'és b'en chanceux, i' dit, mon p'tit Jean, i' dit, d't'avoèr sauvé ! I' dit, si t'ava's

11. *Right through* (angl.) : D'un bout à l'autre, d'un travers à l'autre.
12. *Fair* (angl.) : Justement, carrément.
13. *Jump* (angl.) : Saut.

pâs, i' dit, in joual comm' t'en â' in lâ, i' dit, j' t'a'ra's r'joint, i' dit, ça a'ra't pâs 'té long, p'is j' t'a'ra's mi' en poussiére, toé p'is ton joual. C'ést clair ! Mé', i' dit, si tu r'viens qu'à r'venir écitte, i' dit, t'âs besoin d'faire attention à toé ! »

Te'hours, continue sa route. In coup qu'i' on eu fait', oh ! on vâ dir' vingt-cinq à trent' milles, en dehors, su' 'és cultivateurs, partout, arriv' s'in roi qu'i' y ava't lâ, in roi qu' éta't b'en riche. Ce roi-lâ, i' garda't deux cents tim's [team][14] de jouaux, tout's dés jouaux pour allé' en guerre. I' y en avè' enn' vieill' tim' de jouaux d'guerr' qu'éta't ruiné d'guerre, p'i' i' 'és garda't pareil, en caus' qu'i' ava'ent fait' in bon sarvice, en guerre.

L'poulain arrête, p'i' i' dit : « Voés-tu l'château du roi, lâ ?

– I' dit, oué !

– B'en, i' dit, ce roi-lâ, i' dit, i' gard' b'en dés jouaux. I' â deux cents tim's de jouaux, p'i' i' dit, i' â in homm' chaqu' tim' de jouaux pour 'n a'oèr soin ; i' dit, i' veut quieind sés jouau' en bonn' chép' [shape][15]. P'is, i' dit, i' â enn' vieill' tim' de jouaux, lâ, parsonn' veut 'n n'a'oèr soin d'cés jouaux, lâ, parsonne. P'is, i' dit, tu vâs t'en aller lâ, p'is tu vâs d'mandé' au roi si i' voudra't pâ' a'oèr in homm' b'en fiab'[16] pour avoèr soin dés jouaux. I' vâ dir' que non ; tu diras : « J'pensa's qu'vous en a'rié' eu besoin. J'su's b'en bon pour lés jouaux, b'en bon pour 'n avoèr soin, tout' ; p'i' i' dit, j'quiens te'jours més jouau' en bonn' chépe ! »

P'is, i' vâ dire, i' dit : « I'y â enn' vieill' tim', i' dit, lâ, qu'parsonn' veul' 'n a'oèr soin. Si tu veux lés prend' en soin, i' dit, c'ést correck, i' dit, m'âs t' lés laissé' a'oèr soin. »

Chaqu' tim' de jouaux, i' y ava't dés écuries t'ut seul, pâs mêlé' avec d'aut's. Chaqu' tim' de jouau' i' ava'ent leu's écuries seuls.

« Prends cés jouaux-lâ, i' dit, lâ, 'n a'oèr soin. Tu dirâ' au roi que te fau' in écurie pour ton poulain, pour qu'on soeill' seul n'us aut' étou. P'is, i' dit, après çâ, b'en, i' dit, o' arrang'râ çâ, in coup qu' t'a'ras fait' çâ, b'en.

– All right ! »

Continue, p'i' i' arriv' su' le roi, p'is, i' gu'i d'mand' çâ, si i' ava't pâs besoin d'in homm' pour avoèr soin dés jouaux. « Ah ! i' dit, non ; i' dit, j'ai deux cents tim's de jouaux, moé, lâ, p'is, i' dit, in homm' chaqu' pour a'oèr soin d'chaqu' tim'. P'is tout's més jouaux sont pâr'[17] à pârt, tout's dés écuries t'ut seul.

– B'en, i' dit, j'pensa's qu'vous 'n a'rié' eu besoin ; i' dit, c'pour çâ qu' j'ai arrêté en pâssant.

---

14. *Team* (angl.) : Attelage, paire de chevaux.
15. *Shape* (angl.) : Condition, mine.
16. *Fiable :* Digne de confiance ; à qui l'on peut se fier.
17. *Part (part à part) :* À l'écart les uns des autres.

– Oué ; mé', écoute. I' dit, j'ai enn' vieill' tim' de jouaux, lâ, qu'ést ruinée d'guerre, p'is, i' dit, j'ai parsonn' pour 'n a'oèr soin d'cés deux jouaux-lâ. P'is, i' dit, j'aim'ra's b'en, i' dit, à lés garder tant qu'i's viv'ront, i' dit, pour que'qu's-uns qui vont 'n a'oèr b'en soin !

– B'en, i' dit, m'âs lés prend'e, i' dit, moé !

– Correck ! De minme, i' dit, tu vâs prend' lés vieux jouaux ?

– Oué ! Mé', i' dit, écoutez ; i' dit, j'ai in p'tit poulain, i' dit, moé, p'is j'aim'rè' a'oèr in écurie tout seul, i' dit, pour avoèr . . . pour mett' mon poulain d'dans, pour qu'on seill' seuls.

– O Ké, i' dit ! »

P'is, i' gu'i denne in écurie, pis son poulain d'dans. I' gu'i â montré' 'és aut's. Ah b'en ! c'ést correck ! Te'hours, i' â commencé a'oèr soin d'cès jouaux-lâ.

In soèr, son p'tit poulain gu'i dit : « Asteur, i' dit, tu vâs fair' quoi c' m'en vâs t'dire. P'is, pour commencer, i' dit, ça vâ êt' tel que tel ; mé', i' dit, t't à l'heure, i' dit, i's vont 'ted b'en t'ouatcher [to watch][18] pâs mal de proche. I' dit, dans t'oâs moâs d'asteur, lâ, i' dit, i' vâ gu'y a'oèr l'exhibition[19], p'is tout's lés jouaux du roi, i' dit, lâ, i's vont tout' à l'exhibition. Comm' de raison, i' dit, i' y en â in qui vâ gâgner l'promier prix, parmi 'a gagn' [gang][20]. I' y â t'oâs prix, l'promier, l'deuxieum', p'is l't'oâsieume. P'is, i' dit, toé, i' dit, vâ fo'èr que tu gu'y a'lle' avec cés vieux jouaux-lâ ; i' dit, tu gu'iras pâs t'ut suite, mé', i' dit, tu vâs d'mander parmission au vieux roi ; i' dit, plus târd !

– All right !

– Te'jours, b'en, i' dit, asteur, i' dit, tu vâs bârrer ta port' d'écurie, i' dit, lâ, pour qu'parsonn' te po'gne, i' dit, dan écurie, i' dit, à fair' la djob [job][21] que tu vâs faire. D'faire attention à toé, i' dit, pour pâs qu'parsonn' te 'œill' [voie]. Tu farm'râ' 'a porte, i' dit, p'is d'boucher – i' y ava't deux p'tits châssis[22] – boucher lés deux p'tits châssis, i' dit, pour pâs qu'i' 'œille' en d'dans. P'is tu vâs prend'e . . . i' ava't resté dan 'és main avec deux plum's d'or de l'oéseau, lâ ; tu vâs prend' enn' de cés plum's d'or-lâ, p'is, i' dit, tu vâs lés frotté' a'ec cés plum's d'or-lâ, i' dit, partir du bout dés areille' aller jusqu'au bout d'la queue, partout. Cés jouaux-lâ, i' dit, i's vont v'nir assez beau, assez smatt' assez guém' [game][23] lâ, i' dit, à deux mains dan 'és guides. Ça vâ êt' la plus bell' tim' que le roi vâ a'oèr, çâ ! Mé', i' dit, il l'sé' pas, lâ ; mé', i' dit, fè' attention à toé, i' dit, qu'tu sœill's pâs po'gné !

– All right ! »

---

18. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter, épier.
19. *Exhibition* (angl.) : Exposition.
20. *Gang* (angl.) : Groupe, foule, bande, équipe.
21. *Job* (angl.) : Ouvrage, travail, occupation.
22. *Châssis* : Fenêtre.
23. *Game* : adj. (angl.) : Batailleur, plein de force, plein d'énergie.

I' s'é' [s'est] ouatché [watch] de d'proche en pepére ! I' ont pâs 'té capab' de l'po'gner. T'jou's, quant' c'ést v'nu la journée d' l'exhibition, ah ! l'vieux roi, i' dit ; « Mon Ti-Jean, i' dit, lâ, i' dit, emmèn' tout's més jouaux su' l'terrain d' l'exhibition, lâ ! I' dit, j'ai dés beaux jouaux ; t'as pâs vu çâ b'en b'en, i' dit, toé, lâ : i's sont tout's pâr' à pârt ; mé', i' dit, j'en ai dés tannan [tannants] au travers[24] ! »

– All right ! »

Ça ress' de minme. « P'is, i' dit, moé m'as-tu emm'né' 'és miens.

– Ah ! i' dit, non. Lés quiens [tiens], c'ést dés vieux jouaux ruinés !

– Ah ! ô Ké ! »

Te'jours, i's s'en all'nt tout' au terrain d' l'exhibition. Arrive' au terrain d'l'exhibition, p'i' i' ont pâssé l'examen à tout's lés jouaux qu'i' y ava't lâ ; p'i' i' y en â in qui â po'gné l'promier prix : enn' bell' tim' de jouaux noèrs. Oh ! i' éta'ent beaux ! Dés beaux jouaux grâs, pleins d'pep'[25], p'i' à deux mains dan 'és guides. In aut' enn' tim' de jouaux gri' â po'gné l'deuxieum' prix. In aut'e, enn' tim' de jouaux blonds, â po'gné l't'oâsieum' prix. Ah ! c'ést tout's lés prix qu'i' y ava't.

L' p'tit gârs di' au roi, i' dit : « P'tit-Jean, i' dit, c'ést b'en d'valeur, i' dit, Sir' mon roi !

– Quoi c'ést qu'i' y â ?

– J'a'ra's b'en dû, i' dit, avoèr emm'né' 'és miens !

– Ah ! i' dit, dés vieux jouaux d'minme, quoi c'ést bon, ça, i' dit ? C'ést bon r'guien ! I' dit, t'a'ra's pâs po'gné' eurguien avec çâ ! »

Le gâ' a'ec lés beaux jouaux noèrs, lâ, qui ava't po'gné l'promier prix : « Laissez-lé don aller, i' dit, en voulant rir' de lui, laissez-lé don aller, i' dit, qu'i' gu'y ell' lés charcher, i' dit, cés jeun's « pitons »[26] !

– Ah ! i' dit, j'peux pas . . . Ça vâ te'jours le contenter, pauv' 'tit gârs ! »

I' r'ssou' avec çâ. Ah ! i' ést à deux mains dan 'és guides, et p'is c'tè' 'ienqu' su' enn' patte, p'is c'ta't 'mm' dés poules, p'is ça dansa't su' in bord, p'is su' l'aut'e, p'is l' collè' [collet] en roue[27], p'i' ah ! p'i' hein ! Ah ! i' éta'ent beaux.

Le gâ' a'ec lés jouaux noèrs, i' â pardu son prix. C'ést lui qui â po'gné l'promier prix. Ah b'en ! i' étè' en câlin, lâ ! « Dis-moé don, i' dit, de quo' c'qu'i' â fait' a'ec cés jouaux-lâ, lui ? »

A enn' gagn [gang] de minme, i's s'sont mi' à l'ouatcher [watch]. Ouatche écitt', p'i' ouatch' . . . Lâ, son p'tit poulain l'avartit : « Lâ, i' dit, t'âs besoin de t'ouatché' en pepére ! Lâ, i' dit, bârre . . . La clé, le trou d'la clé, i' dit, la serrur'

---

24. *Travers (au) :* Parmi.
25. *Pep* (angl.) : Symbole de l'énergie, de la force.
26. *Piton :* Vieux cheval.
27. *Roue :* Avoir le collet en roue : faire le beau, porter beau (en parlant d'un cheval).

qu'tu bârr's ta porte, i' dit, laiss'-lé pâs d'minme ! I' dit quant' . . . bârr' ta porte, p'is, i' dit, mets que'qu' chos' dedans, i' dit, in morceau d'ouett' [ouate], que'qu' chose, i' dit, pour boucher, pâ' 'oèr clair; p'is, i' dit, fè' attention, qu'i' y eill' pas d'trou null' pârt pour pâs qu'i's vœill'nt [voient], parç' qu'i' dit, i's vont t' po'gner! P'is, i' dit si i's sont capab's d'découvert, i' dit, de quo' c'tu fè' a'ec cés jouaux-lâ, i' dit, toé, i' dit, t'âs pâs féni ! I' dit, minme, i' dit, i's vont gu'y allé' a'ec toé dan écurie, lâ, p'i' i' vont 'ted b'en asseillé' à parcer dés trous d'mèche, dés trous d'tariére au travers, pour 'oèr de quoi c'tu fa's. I' dit, si t'attends [entends] que'qu' chose, i' dit, quiens-toé su' tés gardes !

– Ah ! i' dit, i's m'po'gn'ront pâs ! »

Te'hours, ça été, çâ, pour enn' bonne escousse, in deux, t'oâs moâs ; i's ouatchaient çâ, en pepére, mé', i' éta'ent pâ' 'apab's de l'po'gner. Dés soèrs, i's v'nè' avec in tariére, parcer dés trous ; i' sorta't p'i' i' 'és en-'oeilla't. Pâs d'ch'niqueu' [to sneak] [28] alentour !

Te'jours, in bon soèr, i' rent'e, p'is, i' éta't pressé, p'i' i' a-tu pâ' ô'blié d'boucher l'trou d'la serrure. In qui arrive, p'i' i' r'gârde. Il l'aperçoit qui été' après frotter sés jouaux. I' y ava't pâs d'lumiére, pâs d'fanal, eurgien, eurgien, p'i' i' voya't qu'ça éclaira't pareil comme en plein jour.

I' r'vir' de bord, i' di' aux aut's, i' dit : « J'eul l'ai ! I' dit, i' frott' cés jouaux-lâ, i' dit, avec dés plum's d'or. Çâ, i' dit, c'ést dés plum's d'or de l'oéseau d'dans l'boâs, i' dit, écitt', lâ, qu'i' a v'nu à bout d'po'gner, lui, lâ ! charche, i' dit, comment c'qu'i i' â pris çâ ? I' dit, c't oéseau d'or-lâ peut pâssé' au travers d'enn' montagn' de fer ! »

Lâ, i' ont remporté [rapporté] au roi – le vieux roi était veuve, et p'i i' avè' attendu parler qu'i' y avè' enn' princesse, la plus bell' princess' de l'univers, qu' 'a éta't pri' emmorphosée – et p'is que Ti-Jean s'ava't vanté qu'i' éta't capab' aller charcher c' princess'-lâ, p'is l'vieux roi voula't l'a'oèr pour se marguier, lui.

To'hours, in qui pârt, s'en vâ trouver l'vieux roi p'i' i' gu'i cont' çâ. I' dit : « Sir' mon roi, i' dit, on l'â vot' Ti-Jean, lâ, i' dit ; i' dit, j'sé's pâs si c'ést vra', i' dit, i' s'ést vanté l'aut' jour, qu'i' état't capab' d'aller charcher, i' dit, la plus bell' princess' de l'univers. P'is, i' dit, v'lâ longtemps qu'vous en attendez parler ; p'is, i' dit, i' s'ést vanté qu'i' éta't capab' d'allé' 'a charcher !

– Oué ? I' dit, vâ dire à Ti-Jean qu'i' vienne icitte ! »

I' pârt, s'en vâ trouver Ti-Jean : « Heille ! i' dit, le vieux roi, i' dit, i' veut t' oèr !

– O Ké ! I' dit, m'âs gu'y aller ! »

I' pârt, s'en vâ trouver son poulain. I' dit : « As-tu su 'és dargniér's nouvelles ?

28. *Sneak* [to] (angl.) : Indiscret, écornifleur, importun.

– L'poulain dit, non ; mé', i' dit, j'en ai r'çu. J'sé's pâs si c'ést çâ ? L'vieux roi veut t' 'oèr. Faut qu'tu e'll's [ailles] charcher, i' dit, la plus bell' princess' de l'univers !

– Comment tu sé's çâ, toé ?

– Ah ! i' dit, moé, i' dit, j'sé's tout' !

– Oué ? Pens's-tu, i' dit, j'vâ' êt' capab' d'allé' 'a charcher ?

– Hou . . . ! j'sé's pâ' où c'que c'ést, çâ, seul'ment, moé, i' dit, la plus bell' princess' de l'univers !

– B'en, i' dit, m'â' aller l' 'oèr, lâ. »

Pârt, s'en vâ trouver le roi. P'is « Sir' mon roi, i' dit, quo' c'qu'i' y â à vot' sarvice ? I' dit, vous voulez m' 'oèr ?

– I' dit, oui ! Ti-Jean, i' dit, tu t'és vanté qu' t'éta's capab' d'aller charcher, i' dit, la plus bell' princess' de l'univers ?

– Ah ! i' dit, non, i' dit, jama's d'ma vie ! Jama's vanté de d'çâ ! I' dit, j'sé's pas si . . . de v'où c'qu'alle ést seul'ment, la plus bell' princess' de l'univers.

– Ti-Jean, i' dit, foi de roi que j'suis ! i' dit, si tu vâs pâs m'charcher, i' dit, la plus bell' princess' de l'univers, i' dit, m'âs t'deunner, i' dit, deux s'maine' à pensé' à çâ, p'is, i' dit, si t'és pâs capab' gu'y aller, i' dit – p'is, tu t'en és vanté, i' dit, lés aut's l'a'ra'ent pâs dit – tu vâ' êt' pendu, i' dit, à ma porte ! »

Ah ! b'en le v'lâ pas mal chagriné. I' pârt, s'en vâ trouver son poulain, p'i' i' gu'i cont' çâ. « Ah ! i' dit, lâ, i' dit, t'és féni ! I' dit, si tu m'ava's laissé faire, i' dit, comm' j' t'ai dit, lâ : i' di' encôre in an, jusqu'à sept ans ! i' dit, j'a'ra's 'té capab' allé' 'a charcher ! Moé, i' dit, j'sé' de v'où c'qu'alle est. La princess' d'l'univers, i' dit, 'a ést au milguieu d'la Mer Rouge, suspendu, i' dit, dan in château, in beau château en or, suspendu su' dés chaîn's d'or. P'is j'a'rè' été capab' i' dit, nâger jusque lâ, p'is l'emm'ner, elle, p'is l'château, tout' ! Mé', i' dit, lâ, i' dit, j'pâs capab'e. I can't do it ! i' dit, j'ai pâs les forç's pour. Çâ, i' dit, tu peux t'blâmer, i' dit, pour çâ, toé ! T'as pas voulu ! B'en, i' dit, j'sé's pâs, j'sé's pâs comment tu vâs prend'e, i' dit, tu vâs faire, i' dit ! J'cré's, i' dit, qu't'és féni, t'és féni, féni, féni ! »

Te'hours, i' s'couch' dan in coin, lâ, p'i' i' s'endort. Oh ! enn' demi-heure après, i' l'réveille. Commence à piocher p'i i' l'réveille. I' dit : « J'ai trouvé in plan !

– Oué ?

– I' dit, tu vâ' aller trouver le roi, p'is tu vâs gu'i dire, i' dit, qu'pour aller charcher la plus bell' princess' de l'univers, te fau' in bâtiment tout en or, le d'ssu' en écaille, avec cinq cents misiqu's dans l'fond d'cale, pâ' enn' du minm' son ; qu'ça sœill' paré, i' dit, pour dans deux s'maines. P'is, si t'as çâ, i' dit, p't-êt' b'en que tu vâs réussir ! »

S'en vâ trouver le roi, p'i' i' gu'i cont' çâ quoi c' qu'i' voulè' avoèr. « Câlin ! i' dit, deux s'maines ! I' dit, écoute in peu, i' dit, arrête ! C'ést vite, çâ ! Mé', i' dit,

m'âs fair' mon possib'e, mé', i' dit, j'pens' pâs d' l'a'oèr, avan in moâs, paré. In bâtimen en or, le d'ssu' en écaille, p'is dés beaux mâ' [mâts] en or, p'is dés 'oèle' en soie piquée cinq six doub'es, p'is cinq cents misiqu's dans l'fond d'cal' pâ' ann' [une] du minm' son ! »

All right ! To'hours, au bout d'in moâs tout' 'ta't paré. Bon ! Avant d'partir, jâse avec son poulain, p'i' i' gu'i dit dé v'où d'aller, tell' place ; p'is, i' dit : « Devant d'arrivé' au château, i' dit, tu vâs voèr le château ; i' dit, oh ! i' dit, quinze à vingt mill's devant qu'tu sœill's [sois] rendu lâ, tu vâ' 'oèr la lueur du château i' dit, qui brille au firmâment. P'is, i' dit, mecqu' tu sœill's rendu, i' dit, oh ! à pe' près, i' dit, quat' à cinq mill's du château, mets lés ank's [ancres], p'is, i' dit, pren enn' chaloupe, p'is fais-toé m'ner lâ. P'is, i' dit, elle, 'a vâ t'fair' vésiter son château, partout. I' dit, mecqu' tu eill's vésité son château, i' dit, tu l'invit'râs v'nir 'oèr ton bâtiment. « J'ai t-in beau bâtiment ! » P'is, i' dit, fa's le conseil avec tés mat'lots : aussitôt qu'la princess' s'râ embarquée p'is débarquée dans l'bâtiment, 'a ést dans l'fond, 'a vâ asseillé' enn' misiqu' 'citt' p'i' enn' misiqu' lâ; p'i' i' dit, lés cèz' qui vont . . . toé, tu vâ êt' avec elle, lâ, p'is tâch' d'la quieind' au fond d'cale aussi longtemps qu'tu vâ êt' capab'e. P'is qu'lés aut' hiss'nt lé' 'oèles, p'is guett'nt le temps qu' 'a vâ êt' dans l'fond du bâtiment. I' dit, mecqu' 'a r'ssort' du bâtiment, si 'a 'oé' [voit] la lueur d'son château, i' dit, 'a fè' 'ienqu'in pâs p'i' 'a ést d'ssus ! Faut qu'tu sœill's rendu assez loin pour pâs qu' 'a 'œill' [voie] la lueur d' son bâtiment [château].

– Oué ? All right ! »

Te'jours, i' pârt p'is s'en vâ lâ. Quand qu'i' a arrivé, on vâ dire, â pe' près quat' à cinq mill's de d'lâ, i' arrête, mè' 'és ank's [ancres], p'is s'en va lâ a'ec enn' chaloupe. « Quiens, 'a dit, l'prinç' Jean ! In prinç' si smatt' !

– Ah ! comm' lés aut's, semblable aux aut's !

– 'A dit, v'lâ b'en longtemps qu' j'attends parler du prinç' Jean ! »

Te'jours, all' l'invit' de vésiter son château. Alle ava't que'qu' chos' de beau. Vâ ed'citt', vâ lâ, partout. Quand qu'i' a v'nu paré â partir, b'en, i' dit : « Asteur, i' dit, m'âs m'en r'tourner. Mé', i' dit, j'ai v'nu vous rend' vésite, mé', i' dit, vous allez v'nir me rend' vésite, â mon bâtiment. J'vous assure, i' dit, qu' j'ai in beau bâtiment, tout en or, le d'ssu' en écaille, p'is, i' dit, dés beau mâ' en or, dé' 'oèles, i' dit, cinq six doub's d'épais tout en soie, p'is, i' dit, j'ai à pe' près . . . j'ai cinq cents misiqu's comme i' faut, dans l'fond d'cale. Tout's sort's de misique' imaginab'es, p'i' i' y en a pâ' enn' du minm' son.

– Ah b'en ! a dit, m'â allé' 'oèr çâ, b'en çartain ! »

Pâr' avec lui, p'is s'en vâ. Ah ! en embarquant, i' 'a descend dans l'fond d'cale ; lés aut', hop ! hiss'nt lé' 'oèles [voiles], p'is good-bye ! on gu'y vâ su' c'bord-lâ ! Oh ! asseille enne, asseill' l'aut'e, asseille écitte, asseill' lâ, p'i', ah ! 'a commence â êt' tannée[29] « J'cré's b'en, 'a dit, i' ést pâs mal târd, m'âs m'en r'tourner !

29. *Tanné :* Fatigué, ennuyé.

– B'en, oui ; mé' pluss' on s'en vâ â l'aut' bout', pluss' i's sont belles ! »

R'commence, asseille écitt', p'is asseill' lâ. Câlin ! ça fasè' in heure et d'mie à deux heur's qu'a 'a éta't dans l'fond d'cale. « Ah b'en ! 'a dit, asteur, c'st assez târd, 'a dit, j'cré's b'en j' m'âs m'en r'tourner ! »

'A sort du fond d'cale ; en arrivant dehors, 'gârde écitt', p'us de lueur, p'us r'guien! «Ah! 'a dit, prinç' Jean, 'a dit, tu m'âs volée! [sur un ton badin] tu m'âs volée, Hein ? B'en, 'a dit, prinç' Jean, 'a dit, m'âs justement t'dire enn' chose. » Mè' 'a main dans sa blouse, comm' çâ, p'i' 'a sor' [sort] in gros paquet d'clés qui appartenè' à son château. « Parsonne a'râ l'privilège, 'a dit, d'aller fouiller dans mon château ! » Floukch ! Lés clés dans l'fond d'la mer ! « Parsonne, 'a dit, vâ aller dans mon château ! »

Te'jours, continuent leu' route ; arrive' au quai du vieux roi. L'vieux roi vient lés rencontrer : « Ah ! c'ést-tu que'qu' chos' de beau ! » C'éta't beau ! Ah ! l'vieux roi 'ta't b'en content. Ah ! i' voula't s'marguié' a'ec la princesse.

« Ah ! non, 'a dit, i' y a pâs d'danger. 'A dit, j'me mariera's, mé', 'a dit, j'pâs pour rester, 'a dit, dan in poulailler comm' vous avez lâ, 'a dit, vous ! Ppffâ ! C'ést bon à r'guien ! 'A dit, m'âs vous marguier, si j'ai mon château écitt'. P'is, 'a dit, le cez' qui â 'té assez fin, 'a dit, de m'voler d'mon château, p'is m'emm'né' écitte, 'a dit, i' ést assez fin pour aller le charcher, mon château ! »

Mé', ça a resté lâ, p'i' i' s'en ava't pâs vanté. Te'hours, çâ, ça été porté aux a'reill's d'in p'is d' l'aut'e. I' y en â in qui s'en vâ trouver le roi, p'i' i' gu'i dit que Ti-Jean s'ava't vanté qu'i' éta't capab' d'aller charcher l' château d'la princesse. Ah b'en ! i' a pâs r'tardé : « Dite' à Ti-Jean qu'i' vienne écitt' ! »

S'en vâ, p'i' i' cont' çâ encôre à son poulain. « Je l'sava's b'en ! P'is, i' dit, lâ, asteur, t'â' 'ienqu' le château à aller charcher, i' dit, la princesse ést écitt'. Mé', i' dit, j'sé's pâs comment c'tu vâs faire, i' dit, pour emm'ner çâ écitt'. Si tu m'ava's laissé, i' dit, jusqu'à sept ans, i' dit, lâ, j'a'rè' été capab' d'aller l'charcher ; j'teul l'ai dit déjà. Mé', i' dit, j'su's pâs capab'e. Ça m'ser' [sert] à r'guien ! »

Te'jours, mon Ti-Jean 'ta't pâs mal en peine ; i' s'couch' dan in coin, lâ, p'i' i' s'endor' en brâillant : « Câlin ! i' dit, j'su's féni ! » Enne escousse après, il l'réveille encôre. « Comment, i' dit, as-tu trouvé que'qu' chose ?

– Oui ! Mé', i' dit, j'sé's pâs si tu vâs réussir ! I' dit, mé', on peu' asseiller !

– Quoi c'que c'ést ?

– I' dit, tu vâ' aller trouver le roi, p'is tu vâs gu'i dir' qu'pour aller charcher l'château d'la princesse, ça t'prend t'oâs batiments : in bâtiment pour toé, ton équipage, p'is deux bâtimen à pârt de d'çâ, in chargé d'blé, p'is, i' dit, l'aut' chargé d'bœuf. Qu'ça soeill' paré, i' dit, enteur ci t'oâs s'maines. P'is, i' dit, après çâ, j'te dirai quo' c'c'ést fair', si tu l' l'âs. »

Te'jours, i' pârt, s'en vâ trouver le roi, p'i' i' gu'i cont' çâ, quoi c'gu'i follat't. « B'en, i' dit, m'en vâ' asseiller ». Au bout d't'oâs s'maines, tout' 'ta't paré. S'en vâ trouver son poulain. I' dit : « Tout ést paré ; vâ fo'èr que j'parte !

– I' dit, asteur, i' dit, m'âs te dir' que'qu' chose. I' dit, tu vâs prend' la mer, lâ ; j'sé's pâs quoi c'tu vâs r'joind' le promier, mé', i' dit, c'st égal ! T'és supposé, i' dit, de r'joind' in volier [30] d'outardes . . . pâs d'outardes, d'aigles ; p'is, i' dit, i's von embarquer su' ton bâtiment d'blé, i' dit, i's vont qués'ment l'caler [31], mé', i' dit, en-'oeille ! Fa's j'ter l'blé à l'eau ! En-'oeill' le blé, i' dit, à grands pell'tée' à l'eau ! P'is, i' dit, décharg'-lé net'. Lâ, i' dit, i's vont se j'té' à l'eau, p'is, i' dit, i's vont tout manger le blé que tu jette' à l'eau. Tu pourra's 'ted b'en a'oèr d' l'aid' d' 'és aut's, p'is 'ted b'en qu'non. C'ést malaisé à dire.

B'en, i' dit, après çâ, i' dit, tu continueras ta route. I' vâ arrivé', i' dit, in volier d'tuques. Çâ, i' dit, c'ést gros, i' dit, comm' dés gros éléphants, lâ, p'is c'ést fort, i' dit, enne affaire effréyante. I' dit, i's vont grimper su' ton bâtiment d'bœuf ; jett' toute l'bœuf à l'eau ! P'is, i' dit, i's vont griffer l'bœuf, p'i' i's vont l'manger. Tu continuerâs ta route. Si t'as pâs d'aid' d' 'és aut's, i' dit, j'sé's pâs comment c'tu vâs faire, i' dit, pour emm'ner c'te château-lâ écitt', pâ'-en-tout' ! Mé', i' dit, j'pens' tu vâ' avoèr d' l'aid' d' 'és aut's. »

To'hours, i' embarque, p'is guet' [get][32]. Au bout' d'enn' quinzain' de jours, le v'lâ pri' a'ec ce volier d'aigles. Embarqu'nt su' l'bâtiment, b'en proch' cal'nt le bâtiment, p'i' en-'oeille, p'i' en-'oeille, p'i' en-'oeille enn' quarantain' d' hommes, p'is l'gâ' en-'oeill' le blé à l'eau. Ah ! ils l'ont lâché ; i' a tout' déchargé p'i' i' a continué sa route.

In coup qu'i' â fait in bout', lés aigle' avè' assez mangé qu'i' ava'ent d'la misère à s'grouiller. « Sé's-tu, l'maît' dés aigles, i' dit, sé's-tu, o' ést pâs b'en b'en poli, n'us aut's ! C't homm'-lâ, i' nous à denné in si bon snack [33], p'is, i' dit, on l'a seur'ment pâ' eurmarcié. 'A dit, moé, 'a dit, j'pourra's fair' n'importe quoi, 'a dit, pour aidé' à c't homm'-lâ. Lés aut's dis'nt : « C'ést vra' ! » I' y en avè' enn' qui ava't pâs mangé t't à fait' tant qu'lés aut's : « B'en, 'a dit, m'âs le r'joind"e, moé ! »

Pârt, all' le r'joint : « 'Cou' don, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, toé qui nous âs deunné in si bon snack, p'is 'a dit, on t'â seur'ment pâs r'marcié !

– Ah ! i' dit, c'ést r'guien, çâ !

– Ah b'en! 'a dit, i' y â pas de «r'guien»! 'A dit, o' a pri' in snack, lâ, fa't b'en longtemps qu'o' a pâs pris. P'is, 'a dit, on t'â seur'ment pâs r'marcié ! 'A dit, on pourra't fair' n'importe quoi pour toé, si o' éta't capab' t'aider !

– B'en, i' dit, écoutez ! I' dit, pâs pour le moment !

---

30. *Volier (ou vollier)* : Troupe d'oiseaux qui volent ensemble.
31. *Caler* : S'enfoncer (un bâtiment) dans l'eau.
32. *Get* (angl.) : En route ! Allons-y !
33. *Snack* (angl.) : Festin, repas copieux.

– B'en, 'a dit, si tu vien à a'oèr besoin d' n'us aut's, lâ, 'ienqu' la pein' de pensé' à n'us aut's, p'is, 'a dit, on vâ êt' lâ, 'a dit, pour t'éder ! »

Te'jours, arrive au volier de tuques, dan 'a mer, lâ ; i' fè' encôr' la minm' chose : â garroché son bœuf à l'eau. Continue. In coup qu'i' 'n ava't fait' in bout', enn' dés tuques, 'a dit : « Sé's-tu, 'a dit, on n'ést pâs poli, n'us aut's ; c't homm'-lâ qui nous a deunné in si bon snack, p'i' on l'a seur'ment pâs r'marcié ! 'A dit, j'pourra's fair' n'importe quoi. » Lés aut' ont dit : « Oui, oui, oui, i' dit, on pourra't gu'i éder, n'importe quoi c' qu'i' voudrâ ! » Enne, qu'éta't comm' l'aigle, lâ, 'a dit : « J'ai pâs mangé b'en b'en gros, 'a dit, m'âs le r'joind'e, moé ! » All' le r'joint. 'A dit çâ, 'a dit : « Sé's-tu qu'on n'ést pâs poli ; 'a dit, toé, qu'tu nous âs deunné in si bon snack, du bon bœuf, ah ! on l'a mangé tant qu'on â voulu p'is, 'a dit, on t'â seur'ment pâs r'marcié. 'A dit, on pourra't fair' n'importe quoi, si on ést capab' fair' que'qu' chos' pour toé !

– Oué, i' dit, c'ést b'en vrè' ennéfett' [en effet] ! Mé', i' dit, écoutez don, i' dit ! C' s'ra't-tu b'en du troub' [34] pour vous aut', i' dit, aller m'charcher l'château d'la princesse, qui ést suspendu à quat' chaîn's d'or, i' dit, dans l'ch'naill [chenal] d'la Mer Rouge, lâ, p'is, i' dit, me l'transporter, i' dit, su' l'terrain du roi, i' dit, lâ ?

– Oué ! B'en, 'a dit, çâ, c'st in affair' b'en aisée à fair' pour n'us aut's ! 'Ienqu'i' dit, foudra't décrocher, 'a dit, c'te château-lâ de d'lâ : i' ést accroché !

– Lés aigle' à moé ! »

I' r'ssoud'nt. Parte', 'és aut' a'ec lés tuques, p'is, i's décroch'nt le château qui éta't suspendu s'lés quat' chaîn's d'or, p'is lés tuqu's lés griff'nt p'is l'emmèn'nt right through su' l'terrain du roi.

L'lend'main matin, l'vieux roi s'réveill' p'i' i' aparçoit l'château. Oh ! c'éta't que'qu' chos' de beau ! Hé . . . vâ réveiller la princesse au plus vite! Son château 'tè' arrivé, i' éta't pour s'marguier !

'A arriv' p'i' 'a r'gârd' son château. « Oué ! in beau château, all right ! Mé', 'a dit, quoi j' m'en vâs faire a'ec c'château-lâ ?

– B'en, i' dit, c'ést vot' château, çâ ?

– 'A di' oui, c'ést mon château. Mé', 'a dit, j'pâs capab' rentrer là-d'dans, 'a dit, lés port's sont tout's bârrées, p'is, 'a dit, més clés sont dans l'fond d'la mer ! 'A dit, quand Ti-Blanc [Ti-Jean] a v'nu m'charcher, 'a dit, lâ, qu'i' ést v'nu m'voler d'mon château, 'a dit, j'ai gorroché més clé' à 'a mer drett' devant lui. P'is, 'a dit, j'ai dit qu'parsonne 'ara't l'droit d'aller vésiter mon château. P'is, 'a dit, lui, i' ést v'nu m'voler dans mon château, p'i' i' â été charcher mon château, p'is l'â emm'né écitte, 'a dit, i' ést capab' d'aller charcher més clés ! »

Mé', ça a resté lâ. Ti-Jean s'ava't pâs vanté. Te'hours, encôr' que'qu' tem [temps] apras, à porté' aux areill's dés aut's, i's s'en vont dire au roi que Ti-Jean

34. *Trouble* (angl.) : Souci, peine, difficulté.

s'ava't vanté qu' i' éta't capab' d'aller charché' 'és clés. Fait d'mander Ti-Jean : « Ti-Jean, i' dit, tu t'és vanté qu' t'éta's capab' d' a'er [aller] charché' 'és clés d'la princesse ?

– Jama's d'la vie ! I' dit, j' m'en su's jama's vanté !

– A t'attend' [entendre] parler, i' dit, tu t'ava's pâs vanté qu' t'éta's capab' d'charcher la princesse, hein ! Tu gu'y â' été, hein ? P'is, après çâ, t'éta's pâs capab' d'aller charcher l'château, hein ? T'âs 'té l'charcher, l'château ! I' ést écitt' ! B'en, i' dit, asteur, i' dit, faut sés clés ; p'is tu sé's de v'où c' qu'i's sont, toé ! Tu vâ' aller lés charcher !

– B'en, i' dit, j'm'en vâ' asseiller, mé', i' dit, j' m'en su's jama's vanté, mé', j'vâ' asseiller ! »

Vâ trouver son poulain. « B'en, i' dit, lâ, i' dit, j'sé's pâs, i' dit, comment fair' pour aller charcher çâ ! Lés clés d'la princess' sont dans l'fond d'la mer ; i' dit, 'a ést â gorrochée' à 'a mer devant moé. Comment fair' pour aller charcher çâ ? Je l'sé's pâs, i' dit, comment j'vâs m'prend'e !

– I' dit, moé non plus! Si tu m'ava's laissé faire, i' dit, jusqu'à sept ans, i' dit, j'a'ra's pu gu'y aller, plonger, p'i' allé' 'és charcher ! Mé', j'pâs capab'e, lâ. J'ai pâs lés forç's pour ! C'ést d'ta faute ! 'Oés-tu tout' le troub' ça t' deunne, çâ, pour pâs m'a'oèr laissé faire in an d'pluss' !

– Ah b'en, i' dit, 'cou' don, i' dit, qui c'c'ést qu'a'ra't pensé à çâ ?

– B'en, i' dit, mon vieux, i' dit, j'sé's pâs, i' dit, comment c'tu vâs t'amancher, pour çâ ?

– Je l'sé's pâs, pâ'-en-tout' ! »

Te'hours, i' s'endort dans son coin. Escousse apras, il l'réveille «Quoi c't'as jonglé [35], quoi c't'âs trouvé ?

– Ah ! i' dit, pâs grand-chose, pâs grand-chose ! I' dit, d'main matin, à six heures, tu vâs partir d'icitt', p'is tu vâs t'en aller su' l'bord d'la mer, lâ. I' y â dés gross's roches, su' l'bord d'la mer ; lâ, tu t'assirâs, i' dit, su' l' bord de l'eau, lâ, su' enn' gross' roche, p'i' i' dit, tu vâs pâssé' 'a journée lâ.

– Ah ! . . . su' enn' gross' roche !

– Tu sé's, i' dit, chaqu' vagu' qui vient, chaqu' houl' qui vient, i' dit, i' gorroch' te'jours dés poésson à terr' chesse [sèche]. Po'gn'-lés p'is mets-lé' à l'eau pou' leu' sauvé' 'a vie. Tu pourra's 'ted b'en r'joind'e, i' dit, que'qu' chos' lâ, en leu' sauvant la vie, 'és aut's, i' dit, qui gu'ira'ent charcher tés clés.

– Ah ! p'tit' chance !

– I' dit, oué, p'tit' chance, mé' on !sé' pâs ! I' dit, asseill'-lé ! Mecqu'tu l'eill' asseillé, b'en, i' dit, lâ, tu 'oérâs ! Décourag'-toé pâs ! I' dit, faut pâs s'décourager !

---

35. *Jongler :* Réfléchir, penser sérieusement.

– B'en, câlin ! i' dit, j' m'en vâs gu'y aller ! »

L'lend'main matin, à six heures, i' pârt, s'en vâ lâ, p'i' i' s'assit su' l'bord d'la mer, lâ. I' v'na't dés grosse' ouéve' [wave][36] en roulant. Dés fois, i' y en ava't cinq, t'oâs, quat', cinq, six, lés po'gna't, p'is plouff', plouff', lés j'tè' à l'eau. Tout' la bell' journée, d'minme, stédé [steady][37] ! Si i' 'n n'a pâs j'té enn' coupeul de milguion à l'eau, i' 'n n'â pâs j'té in. « Oué ! i' dit, in beau fin ! Beau fin, i' dit : avoèr gorroché c'pauv' p'tit poésson-lâ, i' dit, à l'eau, leu' sauvé' 'a vie, p'i', i' dit, parsonn' me port' main-forte ! »

Tout d'in coup, i' r'ssou' enn' grosse ouéve [wave]; i' r'vole[38] in p'tit poésson à terre, à pe' près long d'minme, cinq à six pouces, drett' à sés pieds, p'i' i' gigota't comme in câlin. P'i' il le r'gârda't gigoter. « Ah ! i' dit, c'ést encôr' de valeur ![39] » Po'gne, p'is l'gorroche à l'eau. I' r'vir' de bord, sort la têt' de l'eau : « Ti-Jean !

– Quoi ?

– I' dit, toé, tu m'âs sauvé 'a vie, p'is tu m'âs . . . J't'ai seul'ment pâs r'marcié !

– Comment çâ ? Tu m'âs pâs r'marcié . . . !

– Oui ! I' dit, tu m'âs sauvé 'a vie : j'ta's pris, i' dit, pour mourir lâ, p'i' i' dit, tu m'âs r'mis . . . Moé, i' dit, j' su's le roi de tout' la mer !

– Le roi de tout' la mer ?

– Oué ! Si i' y â que'qu' chos' j'pourra's fair' pour toé, i' dit, n'importe quoi ça soeille, que j' s'rai capab' de faire, i' dit, m'en vâs l'fair' pour toé !

– B'en écoute, don ! I' dit, s'ra's-tu capab'e, i' dit, toé, i' dit, aller m'charcher lés clés qu'la princesse à j'tées dans l'milguieu de la mer, i' dit, v'lâ à pe' près, i' dit, in moâs passé ?

– J'sé' où c'qu'i's sont, mé', i' dit, j'su's pas capab'e, i' dit, j'su's pâ' assez fort d'sortir c'paquet d'clés-lâ. B'en, i' dit, m'â' envoyer que'qu's-in ! »

I' engag' t'oâs quat' gros brochets, à pe' près quat' à cinq pieds d'long, allé' à charcher c'paquet d'clés-lâ. Ah ! i's part'nt : « C'ést l'promier rendu, i' dit, qui a'râ l'paquet d'clés ! » Hemm ! câlin ça gu'y alla't su' enn' touche[40] !

I' arrive au paquet d'clés, p'is guet', p'i' i' arrive à terre, à lui, p'i' i' gu'i denn' lés clés. Ah ! il éta't content' c'ta't d'a'oèr lés clés ! S'en vâ trouver le roi, p'i' i' gu'i denn' lés clés : « V'lâ 'és clés !

– Je l'sava's b'en, i' dit, qu'tu gu'irè' 'és charcher !

– Oué ! J'ai été 'és charcher, mé', i' dit, j'm'en su's pâs vanté.

---

36. *Wave* (angl.) : Vague, houle.
37. *Steady* (angl.) : Avec constance, assurance, persistance.
38. *Revoler :* Être lancé, projeté.
39. *Valeur (de) :* Regrettable, attristant, dommage.
40. *Touche (aller sur une) :* Aller rapidement, se déplacer à une grande vitesse.

– All right ! »

S'en vâ trouvé' 'a princess' p'is : « V'lâ vos clés ! » Prend lés clés : « Oué ! Ça b'en d' l'air d' 'és aut's ! » S'en vâ, p'i' 'a lés asseill' dans son château, partout. « Ah ! c'st 'és aut's !

– B'en, i' dit, asteur, i' dit, le roi, i' dit, on vâ s'marguier !

– Non . . . non !

– Comment ? I' dit, quand est-ce, i' dit, que tu vâ' avoèr féni, i' dit ?

– Ça vâ t'en prend' b'en, 'a dit, d'vant que j'te marisse !

– Ah b'en ! i' dit, i' y a pas grand-chose, lâ ! P't-êt' b'en que'qu's p'tit's affaire' encôre, mé' pâs grand-chos' de b'en b'en mal'isé à avoèr !

– I' y â 'ienqu'enne affaire, 'a dit, qui vâ êt' mal'isé ; 'a dit, 'a promièr' chose, lâ, mé', 'a dit, Ti-Jean a tout' fait', 'a di', i' ést capab' d'a'oèr çâ, lui !

– Quoi c'que c'ést ?

– 'A dit, faut qu'Ti-Jean gu'y ell' me charcher, 'a dit, t'oâs bouteill's d'eau d'vie.

– T'oâs bouteill's d'eau d'vie ?

– 'A dit, oué ! Après çâ, b'en, 'a dit, j'pens' qu'on s' marierâ ; 'ted b'en que'qu's p'tit's affaires, mé', 'a dit, j'pens' pâs qu'on ait grand troub'e avec le ress'e ! »

Lés nouvell's s'remport'nt vite. In qui pârt s'en vâ trouver le roi : « Ti-Jean, i' s'ést assez vanté qu'i' éta't capab' d'aller charcher lés t'oâs bouteill's d'eau d'vie !

– Ouè ? »

Fait d'mander Ti-Jean : « Ti-Jean, i' dit, tu t'és vanté, i' dit, qu' t'éta's capab' d'aller charcher t'oâs bouteill's d'eau d'vie ?

– Non ! J' m'en su's pâs vanté. Çartain, i' dit !

– Foi de roi que j'suis, i' dit, Ti-Jean ! Tu t'en és vanté, p'is, i' dit, faut qu'tu gu'y all's lés charcher, ou b'en don, i' dit, ta vie ést au bout' ; m' âs t'pend'e !

– B'en, i' dit, câlin ! I' dit, j' m'en su's pâs vanté, p'is j'sé's pâs d'où c'que c'ést. Mé', i' dit, pu'sque faut, d'vant d'mourir, i' dit, j'vâs faire in effor' encôre ! »

Pârt, p'is s'en vâ trouver son poulain. « Justement, i' dit, lâ, i' dit, t'ajeve, lâ ! I' y â pâs grand-chos' de pluss' !

– Ouè ?

– I' dit, c'st encor' de ta faute ! La fontain' d'eau d' vie, j'sé' où c'qu'alle est, i' dit ! 'A ést pas b'en b'en b'en loin d'écitt'. Mé', i' dit, ça vâ forcer, i' dit, lâ, i' dit, c'ést moé, i' dit, qui vâ' êt' ôbligé d'fair la djob [job], i' dit, c'ést pâs toé! P'is, j'sé's pâs si m'en vâ' en v'nir à bout. Si tu m'ava's laissé faire encôre in an d' pluss',

b'en, i' dit, lâ, j' s'ra's çartain, i' dit, çartain. Mé', i' dit, lâ, lâ, je l'sé's pâs si j'vâ' en v'nir à bout.

C'st in poulain rouge, i' dit, qui gard' la fontain' d'eau d'vie, lâ. P'is, i' dit, i' y â enn' bârguiére, lâ, enn' cletur' de pierre, lâ, 'a a pe' près vingt pieds de haut ; p'i' i' y â enn' barguiér' de fer, lâ, p'is, i' dit, à la bârguiére, i' y â in gros bœu', lâ, à t'oâs cornes : i' a enn' corn' chaqu' bord, p'is, i' dit, enn' corn' dans l'fron [front] à pe' près six pieds d'long, qui ést pointue comme enne alène. Mé', si j'peux v'nir à bout, i' dit, de m'clairer [to clear][41] du bœu', lâ, i' dit, m'â' a'oèr 'ienqu' le joual à m'batt' avec, mé', i' dit, m'âs 'ted b'en en v'nir à bout. Mé', i' dit, si j'ai lés deu' après moé, i' dit, j'sé's pâs comment ça vâ arriver.

B'en, i' dit, asteur, tu vâ' aller trouver le roi p'is tu vâs gu'i dir' qu'pour aller charcher d' l'eau d'vie, faut que ton poulain soeill' [soit] ferré en or solide : dés pinç's de six pouc's de long, pointue comm' dés alènes, dés crampons de sè' [sept] pouc's de long, pointus comm' dés alènes ; faut qu'i's soeill'nt parés pour demain matin pour sept heures !

– Ah ! i' dit, ça vâ êt' vit' fait' ! »

Pârt, s'en vâ dir' çâ au roi. Le roi dit, c'ést correck ! L'lend'main matin, son joual 'ta't paré. La princesse, 'a dit, au roi, 'a dit : « Devant qu'Ti-Jean parte, 'a dit, vous lui direz j'veux l' 'oèr !

– Oué ! All right ! »

Te'hou's, i' s'en vâ au château. La princesse, 'a dit : « Ti-Jean, 'a dit, j'veux t' 'oèr, te parler, 'a dit, parsonnell'ment, 'a dit !

– O Ké !

– 'A dit, j'veu' a'oèr deux bouteill's d'eau d'vie, l'aut' d'l'eau d'mer, d' l'eau c'crique [42], ça fait pâs d'diffarence. 'A dit, j'veux 'n a'oèr deux bouteilles ; mé' 'a dit, tu peux 'n emm'ner t'oâss's si tu veux. Mé', 'a dit, deux bouteill's vâ faire, si tu peux pâs 'n n'a'oèr autrement.

– O Ké !

– P'is, 'a dit, le ress'e, 'a dit, o' arrang'ra çâ. »

S'en vâ, po'gn' son poulain, p'i' i' pârt. I' arrive, on vâ dire, oh ! à pe' prè' à in quârt de mill' de v'où c'qu'i' y ava't c'gros mur de pierr'-lâ, gross' bârguiére en fer. I' y avè' in p'tit pont, lâ, p'i' in p'tit cours d'eau, ah ! pâs large, ah ! à pe' près 'ted b'en deux pieds, deux pié' et d'mi d'large, p'i' in beau p'tit courant vite...

Arriv' lâ, au pont, i' arrête. « Quiens, i' dit, tu vâs débarquer, toé ; i' dit, tu vâs resté' écitt'. Tu vâs r'gârder lâ, dans l' p'tit crique, lâ. I' dit, t't à l'heure, oh ! i' dit, dans quinz' menutes, dix menutes, quinz' menutes, i' dit tu vâs voèr in courant d'sang dans l'eau, lâ : i' vâ monter, i' vâ descend'e, i' vâ r'monter, i' vâ r'descend'e,

41. *Clear* [to] (angl.) : Libérer, débarrasser.
42. *Crique :* Ruisseau, petite rivière.

i' vâ monté i' vâ descend'e : mecqu' tu l' 'oeill's partir en descendant p'i' i' s'en vâ, i' dit, t'és féni ! T'és t-aussi b'en de r'virer d'bord p'is d'dire « tout' ést féni », i' dit, j' s'rai mort !

Mé', si tu 'oés l'courant d'sang, i' dit, monter, p'is qu'i' mont' pâs mal vite, i' dit, t'â' 'ienqu' 'a pein' de r'dressé' 'a tête, p'i' i' dit, tu vâs m' 'oèr v'nir. B'en, i' dit, si j'vien à bout d'rentrer lâ, i' dit, sans que l'bœu' m' 'oeille, i' dit, j'su's correck. Mé', i' dit, mecque j' sorte, lâ, i' vâ 'ted b'en m''oèr, p'is, i' dit, i' vâ m' poursuir'e [poursuivre] pour deux milles. Mecqu' tu 'oeill's le courant d'sang monter, i' dit, lev'-toé, 'a tête, tu vâs m''oèr v'nir, p'is, i' dit, m'en vâ v'nir: ça vâ m'ner ! Po'gne-moé de v'où c'tu pourrâs ; d'ebord qu'tu pourras m'mett' enn' main, i' dit, apras moé, p'i' i' dit, m'âs t'traîner ; tu vâs t'trouver collé, p'is m'âs t'traîner.

P'is, i' dit, on vâ clairer [to clear] son terrain, p'i' i' dit, après çâ, on vâ s'trouver clair. I' dit, après çâ, i' dit, on prendrâ nos aises, enne escousse, se r'poser.

– All right ! »

S'assit lâ, p'i' i' arrive, p'i' i' gu'y alla't su' c'bord-lâ tranquill'ment : i' en porta't qués'ment pâ' à terre. Arrive à 'a bârguiére ; le bœu' éta't couché p'i' i' dorma't, p'is flouck ! (claque dans les mains), par dessus ! Arrive à la fontain' d'eau d'vie, 'ted b'en in d'mi-mille, in mill' de d'lâ ; tout' 'ta't tranquille, le bœu' ouatcha't [watch] 'a bârguiére.

Ah ! le v'lâ pris ![43] Çâ, c'tè' in poulain rouge, p'is lui éta't blanc. Lés v'lâ pris, p'is ça s'bûcha't. Lui, quand qu'i' s'ést senti êt' chauffé trop fort, lâ, i' s' sacre su' l'dô' à terre, p'is l'aut' embarqua't d'ssus ; p'i' à coup d'pattes, p'i' i' lev' sés pattes, sés grands crampons, p'is zign' zagn' ! dans l'vent'e, p'i' il l'â coffré : i' â pardu assez d'sang qu'i' ést mort.

Lâ, i' s'en vâ à 'a fontain' d'eau d'vie ; i' ava't sés bouteille' attachées dans l'cou, p'is glou glou glou glou glou ! i' emplit lés t'oâsse'. I' arrive à 'a bârguiére, mé' le câlin d'bœu' éta't-tu pâs réveillé ! Fè' in chien in tour, p'i' i' enfile, v'loup ! par dessu' 'a barguiére, p'is l'bœu' par darguiére.

Mon Ti-Jean qu'éta't lâ, qui r'gârda't dans le... p'is qui 'oéya't c'courant d'sang-lâ monter p'is descend'e. Tout d'in coup, i' pâr' [part] en montant. I' s'lev' la têt' p'is l'aparçoit v'nir. « Câlin, i' dit, c'ést pâs l'mien, çâ ! I' dit, c'ést l'poulain rouge ! » P'is, i' v'na't. Ni in ni in ... ! Quand qu'i' arrive, i' gu'i sacre enn' claque, te'jours, par darguiére, p'is, good-bye ! on gu'y vâ su' c'bord-lâ !

Fè' à pe' près deux milles, p'i' i' arrête. « Câlin ! i' dit, sé's-tu, i' dit, enne affaire, i' dit ?

– Quoi ?

– J'ai eu pêur, i' dit, enne escousse ; j'pensa's qu' c'éta't l'poulain roug' qui s'en v'nè' à la course.

---

43. *Prendre (se) :* Se battre, se quereller.

– Oué. I' dit, attends-tu, i' dit, j'su's pâs blanc, j'su's rouge, mé' i' dit, on vâ s'remm'ner ! »

I's s'son arrêté' enne escousse, se r'posent. Fè' in p'tit bout', p'i' i' arrive in aut'e p'tit cours d'eau. I' dit : « Asteur, i' dit, tu vâs m'laver b'en net', prend' d'l'eau p'is m'laver b'en net', tout ôter c'sang-lâ, lâ ! »

Il l'lav' comme i' faut ; lâ, i' éta't blanc comm' la nége, mé' i' ava't dés méchant's coupures. Mé', i' dit : « La princess' t'â dit, i' dit, d'emporter deux bouteill's d'eau d'vie ; l'aut'e, d' l'eau d'crique, d'l'eau d'mer, ça faisa't pareil, mé' d'en emporter. B'en, on 'n â emporté t'oâss'. B'en, tu vâs prend' enn' de cés bouteill's d'eau-lâ, lâ, p'i' i' dit, tu vas m'frotter partout, partout, partout, partout, i' dit, avec çâ. »

Pren 'a bouteill' d'eau, p'is commence à l'frotter. B'en, à mesur' qu'i' l'frotte, i' y ava't pâs r'guien qui gu'i resta't, pâ' enn' grafignure [44], tout's lés coupur's qu'i' ava't 'taient tout's guéries. « Voés-tu si c'ést fin, ce stoff-lâ [stuff] [45], hein ? C'ést c'mmode, çâ ! Mé', i' dit, asteur, on vâ s'en allé' au château, p'is tu vâs denner cés bouteill's d'eau-lâ, i' dit, à la princesse ell'-minme ; v'lâ lés deux bouteill's d'eau d'vie, p'is v'lâ la bouteill' d'eau d'crique ! » I' â fait enn' coch' su' l'bouchon pour eur'marquer la bouteill' d'eau d'crique.

I' di' au roi, i' dit : « J'ai emporté, i' dit, lés t'oâs bouteill's d'eau d'vie, i' dit, à la princesse ! »

– Ah ! ça gu'y est ! Lâ, tout ést féni ! »

Pârt, s'en vâ trouvé' 'a princesse : « B'en, i' dit, vous avez vos t'oâs bouteill's d'eau d'vie !

– Oué ; 'a dit, çâ, 'a dit, c'ést pâs tout'. I' y â encôr' d'aut' chose !

– I' y â encôr' d'aut' chose ! Quand est-c' que ça vâ rajuer [achever] don, çâ ?

– Ah ! 'a dit, çâ, c'st enne affair' de pâs grand-chose . . . i' y a pâs grand-chose.

– Quoi c'que c'ést ?

– B'en, 'a dit, asteur j'ai lés t'oâs bouteill's d'eau d'vie, lâ, 'a dit, vous allez faire in bâlêur [boiler] [46] dehors, en acier, en fer, n'importe quoi, vingt pieds cârrés, avec huit pieds d'épais d'plomb d'dans, avec in feu roulant, en d'ssour, que c'plomb-lâ bouille à gros bouillons. 'A dit, après çâ, b'en, 'a dit, lâ, on s'marierâ !

– Çâ, c'é' 'a dargniér' chose ?

– Oué. Ah b'en ! 'a dit, çâ, c'st in affair' de r'guien ! »

Fait fair' ce gros bâlêur [boiler]-lâ, p'is mè' huit pieds d'épais d'plomb d'dans, p'i' in gros feu roulan en d'ssour qui bouillè' à gros bouillons.

---

44. *Grafignure* : Égratignure, éraflure.
45. *Stuff* (angl.) : Produit, lotion.
46. *Boiler* (angl.) : Bouilloire.

« B'en, i' dit, tout ést paré, lâ : le bâlêur [boiler] ést plein, p'is, i' dit, i' bouille à gros bouillons ! »

'A pârt, commence à r'gârder çâ : in plat'-form' du long, à pe' près vingt-cinq à trent' pieds d'long par huit pieds d'large. 'A dit, c'ést justement quoi j'voula's. 'A dit, asteur, 'a dit, vous allé' aller charcher Ti-Jean ! 'A dit, o' ést tou' 'és t'oâs dans 'a sauce. 'A dit, faut fair' la minm' chose, 'a dit, tou' 'és t'oâs !

– Oué ? All right ! »

Fait v'nir Ti-Jean. « B'en, 'a dit, asteur, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, tu vâs prend' enn' de cés bouteill's d'eau d'vie-lâ, lâ : i' 'n â t'oâss' ». Mé', Ti-Jean connaisa't que' c'qu'éta't la bouteill' d'eau de crique. 'A dit « M'âs m'déshabiller, lâ, flambant' nue, p'is, 'a dit, tu vâs m'frotter partir du bout' dés jueux aller jusqu'au bout' dés arteils. 'A dit, après çâ, 'a dit, tu vâ' 'oèr, 'a dit, que c'qui vâ arriver ! »

'A s'déshabille, p'i' i' 'a frott' d'in bout' à l'aut'e ; 'a s'en vâ, denn' la main au vieux roi, denn' la main à Ti-Jean. 'A dit : « Vous avez jama's vu in poesson s'baigner, 'a dit, dans l'plomb bouillant ? » Floukch ! 'a nâgea't là-d'dans, i' y avait r'guien d'plus beau. 'A denn' la main à Ti-Jean ; Ti-Jean la sort. « Mé', 'a dit, asteur, 'a dit, quel est-c' de vo's deux qui vâ fair' pareil ? » Ah ! l'vieux roi tira't d' l'arguière in p'tit brin. « Ti-Jean, 'a dit, toé ?

– Ah ! i' dit, moé, j'su's paré ! »

I' s'déshabill' p'i' 'a l'frott' comme i' fau' avec l'aut' bouteill' d'eau d'vie. I' denn' la main à 'a princesse, denn' la main au vieux roi, p'is flouck ! p'i' i' nâgea't là-d'dans comme in poésson. I' nâge in escousse, 'a gu'i denn' la main p'i' 'a l'sort.

« B'en, 'a dit, asteur, c'ést à vot' tour !

– Ah b'en ! i' dit, s'il l'faut, i' dit, c'ést all right ! »

I' s'déshabill' p'i' 'a l'frott' comme i' faut, avec la bouteill' d'eau d'crique. I's gu'i denn'nt la main, tou' 'és deux. I' di' au r''oèr ! 'A dit, good-bye !

En faisant floukch ! i' a fondu comme enn' chandelle. La v'lâ clair [clear] du vieux roi ! « B'en, 'a dit, asteur, 'a dit, çâ, 'a dit, 'oés-tu, 'a dit, t'és v'nu m'voler, t'âs 'té charcher mon château, t'â' été charcher més clés, t'â' été charcher l'eau d'vie, tout ést clair, 'a dit, asteur ! »

Fa't v'nir l'évêque, p'i' i's s'marissent. 'A dit : « T'âs gâgné, 'a dit, d' m'a'oèr, toé ! » Fa't v'nir l'évêque, p'i' i's s'marissent.

P'is lés noce' â duré pendant t'oâs s'maine' in moâs d' temps. Tortus, bossus, tout l'mond' gu'y éta't, en général ; p'is moé, en pâssant lâ, i' mont fait' la minm' chose : i's m'ont denné in coup d'pied dans l'darguiére : « Vâ conter çâ aux aut's ! »

11 – LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Il me fait plaisir de vous raconter cette histoire. Une fois, c'était un roi veuf ; il avait eu un fils qui s'appellera bientôt Ti-Jean. Le roi épousa, en seconde noces, une vieille reine veuve, mère de trois princesses. La nouvelle épouse du roi était antipathique au fils du roi. Elle donnait couramment au prince le nom de Ti-Jean et ne lui manifestait aucune tendresse.

Le prince était pourtant un bon jeune homme, mais la nouvelle reine ne voulait même pas le voir dans son entourage.

Le roi possédait un immense troupeau de bêtes à cornes, un gros troupeau de trois à quatre cents têtes. Un beau petit bœuf bleu vivait au milieu de cet imposant troupeau. Obligé par la reine, le roi dut ordonner à son prince d'aller conduire son troupeau dans le pâturage.

Ti-Jean partit donc chaque matin pour accompagner le troupeau aux champs ; on ne lui donnait qu'une maigre nourriture et souvent peu appétissante. Après quelques jours de ce régime, Ti-Jean, un bon matin, se voit aborder par le petit bœuf bleu. « Sais-tu, dit ce dernier, que ta situation n'est pas rose !

– Comment, riposte Ti-Jean, tu parles, toi ?

– Oui, je parle ; mais n'en dis mot à personne. Prends bien garde de révéler ce secret. Par contre, je vais faire une promesse en vue de te rendre la vie agréable. Je vais te procurer de la nourriture plus recherchée que la meilleure du château. Tu vas être nourri ici d'une façon supérieure à celle que les meilleurs cuisiniers pourraient le faire, chez toi !

– Tu es sérieux ? J'accepte ton aide, et je compterai seulement sur toi pour me nourrir !

– Eh bien ! Ti-Jean, jette un coup d'œil dans mon oreille gauche ! Tu ne vois pas un objet blanc ?

– Oui !

– Saisis-le et tire-le vers toi ! »

Ti-Jean obéit à son interlocuteur. Il se voit en possession d'une petite nappe de forme carrée. À l'invitation du petit bœuf, Ti-Jean s'assoit et étend la nappe sur ses genoux. Aussitôt, apparaissent des mets de toutes sortes, des plats jusque-là in-

connus. Ah ! Dieu ! quelle volupté ! Chaque jour, il faisait ainsi deux ou trois repas et, une fois rassasié, il replaçait la nappe dans l'oreille du petit animal.

La reine, qui avait décidé de faire mourir le jeune prince en lui donnant de la nourriture gâtée, s'aperçoit par hasard que Ti-Jean prenait de l'embonpoint. Elle flaire tout de suite des traces de magie dans le comportement du prince. Elle demande donc à l'aînée de ses filles de se charger d'une sorte d'enquête : « Rends-toi au pâturage et surveille les agissements de Ti-Jean ! Il ne peut pas acquérir une si belle apparence sans un procédé louche ou un certain miracle quelque part.

– Très bien, maman, répond la princesse.

– Et surveille-le bien, ajoute la reine ! Prends bien garde de t'endormir et de le laisser sans surveillance !

– Ah ! non ; soyez sans crainte ! Je ne m'endormirai pas !

– Bonne chance, ma fille ! »

Le matin arrivé, Ti-Jean prend sa course derrière le troupeau. Il était à peine de retour dans le pacage que le petit bœuf bleu s'approche de Ti-Jean: «Tu vas retenir l'attention d'un surveillant, aujourd'hui !

– Un surveillant ?

– Eh, oui ! La vieille reine va envoyer l'aînée de ses filles te surveiller en vue de découvrir ce que tu manges et comment tu parviens à avoir si belle apparence. Quand tu décideras de prendre ton repas, avertis-moi. Je t'apprendrai une formule destinée à endormir la princesse. Elle ne pourra se réveiller pendant la période de ton repas. Quand tu auras fini de manger, tu replaceras la nappe dans mon oreille. À ce moment, elle pourra reprendre connaissance ; mais avant cet instant, elle n'aura connaissance de rien !

– Parfait ! »

Ti-Jean remarque bientôt que l'aînée des princesses se glisse furtivement dans le champ et jette un coup d'œil interrogateur à droite et à gauche. Il s'approche de l'animal et lui dit : « C'est le temps !

– Eh bien! reprend le petit bœuf, assieds-toi à terre, ici même, et répète trois fois : « Un œil, dors ! Deux yeux, dors ! » Ensuite, « Dors-tu ? » et trois fois « Dors, deux yeux ! » Elle va tomber endormie et ne se réveillera pas sinon après ton repas. »

Ti-Jean endort la princesse, s'empare de la nappe, mange un bon dîner et replace l'objet magique dans l'oreille du petit bœuf. La princesse se réveille et revient au château, tard dans l'après-midi. « Qu'est-ce que tu as vu, demande la reine ?

– Rien du tout ! Rien, rien, rien de rien !

– Eh bien ! tu vas y retourner demain. »

Le lendemain, la princesse se rend de nouveau au champ. Mais le bouvillon en avertit Ti-Jean. Il lui recommande d'endormir la surveillante par la formule : « Un œil, dors ! Deux yeux, dors-tu ? Un œil, dors ! Deux yeux, dors-tu ? Deux yeux, dors, dors ! Deux yeux, dors, dors ! »

Sous l'effet de cette formule, la princesse tombe automatiquement endormie. Pendant trois jours d'affilée, il lui fut impossible de voir le moindre geste du vacher. La vieille reine commença à douter de l'efficacité de sa fille. « Peut-être, pensa-t-elle, qu'elle se couche et s'endort ? Je vais envoyer la deuxième ! »

La deuxième princesse se prépare à aller épier le jeune vacher. Ce dernier apprend la nouvelle par le bouvillon : « Une autre princesse va venir t'espionner aujourd'hui, mais ne t'en fais pas. Tu vas la déjouer en utilisant la même formule ! »

Dès que la faim se fait sentir, Ti-Jean s'assoit et commence à réciter les paroles magiques : « Un œil, dors ! Deux yeux, dors ! Un œil . . . » La surveillante sombre dans le sommeil. Ti-Jean prend son repas sans inquiétude.

Après deux jours d'insuccès, la vieille reine décide de députer sa plus jeune fille auprès du prince-vacher. La cadette des princesses avait ceci de particulier qu'elle avait trois yeux. Le petit bœuf bleu en avertit Ti-Jean : « Aujourd'hui, fais bien attention. La princesse qui vient te surveiller possède trois yeux. La besogne sera un peu plus difficile. Si tu te trompes en utilisant la formule, tu peux endormir deux yeux tout en laissant le troisième éveillé. Il te faudra être attentif.

– Ah ! j'y verrai en temps et lieu !

– Maintenant, je vais t'expliquer la nouvelle formule que tu devras utiliser pour déjouer la plus jeune des princesses. Tu diras : Un œil, dors ! Deux yeux, dors ! Un œil, dors ! Deux yeux, dors ! Un œil, dors ! Deux yeux, dors ! À partir d'ici, tu chanteras : Dors ! Trois yeux, dors ! Trois yeux, dors ! Un œil, dors ! Deux yeux, dors ! Trois yeux, dors ! Et soudainement, elle va tomber endormie . . .

– C'est parfait ! »

L'heure du repas arrivée, Ti-Jean dit à son petit bœuf : « C'est le bon temps ! » Il s'assoit et commence à réciter sa formule : « Un œil, dors ! Deux yeux, dors ! Trois yeux, dors ! Un œil, dors ! Deux yeux, dors ! Trois yeux, dors ! Et il chante : Dors ! Deux yeux, dors ! Deux yeux, dors ! Deux yeux . . . »

La princesse tombe endormie, mais deux yeux seulement se ferment ; le troisième reste ouvert et observe les gestes du vacher. La jeune fille saisit le secret de Ti-Jean et revient au château triomphante: « Eh bien! moi, j'ai découvert l'explication tant recherchée ! Il mange à une table mieux pourvue d'aliments que la nôtre. Sa nourriture est bien meilleure qu'ici. Je comprends qu'il prenne de l'embonpoint !

– Mais où prend-il cette nourriture, de demander la mère et ses filles ?

– Il prend une petite nappe carrée d'à peu près douze pouces de côté, il la tire de l'oreille du petit bœuf bleu ; cette nappe lui procure tous les mets imaginables et, en plus, une grosse bouteille de vin pour l'aider à digérer.

– Eh bien ! dit la reine, il va nous falloir nous occuper de ce petit animal ! »

La reine donne des ordres pour capturer le bouvillon, mais les employés n'y parviennent pas. Elle décide de le vendre au boucher. De retour au pacage, le matin, le petit bœuf bleu confie un plan au jeune vacher : « Des employés ont tenté de m'attraper en vue de me tuer, mais ils n'en ont jamais été capables. Ils m'ont donc vendu au boucher. Ce dernier va te forcer à conduire le troupeau vers les bâtiments de ferme. Tiens-toi près de la barrière au moment où les bêtes vont commencer à quitter le pacage. Dès que je me présenterai au passage de la barrière, attrape-moi comme tu le pourras, du moins touche-moi de la main et tu vas me suivre. Nous nous éloignerons rapidement et ils ne pourront pas s'emparer de moi !

– Entendu ! Je n'y manquerai pas ! »

Ti-Jean met le troupeau en branle vers les bâtiments ; les bêtes franchissent la barrière groupe après groupe sous le nez du vacher immobilisé près de la barrière. Quand le bouvillon constate que le défilé tire à sa fin, il prend son élan et file rapidement vers la barrière. Ti-Jean le touche du plat de la main et disparaît en un clin d'œil en compagnie du petit animal. Après une course d'une couple de milles, le petit bœuf s'immobilise à côté de la route. « Je ne me suis pas trompé, Ti-Jean ; ils ne nous ont pas attrapés ! Maintenant, il nous faudra bientôt quitter cette route principale ; si nous persistons à suivre ce chemin, nous serons en danger de nous faire pincer. Nos ennemis ont difficilement accepté leur échec ; ils peuvent se venger ! Mais, ne crains rien ; ils ne nous arrêteront pas ! »

Les deux amis utilisent maintenant une route de forestiers. Ils marchent, marchent cinq ou six milles, et soudainement ils parviennent à une barrière qui bloque le passage. « Je crois, dit le petit bœuf, que je suis à peu près rendu au bout de mon chemin. Il est douteux que je puisse me rendre plus loin. Tu vas m'attendre ici. La route est sous la surveillance d'un gros bœuf roux qui se tient là-bas dans le champ. C'est lui qui est chargé d'empêcher les voyageurs de passer. Je vais me rendre mesurer mes forces aux siennes ; je me crois capable de le battre, mais si, dans une heure, je ne suis pas de retour, tu sauras que je suis mort. Tu pourras alors continuer ta route seul.

Quand tu auras constaté ma mort, dis-toi que je ne suis pas très éloigné. Rejoins mon cadavre et, au moyen de ton couteau, tu détacheras mes cornes du crâne, et tu enlèveras une lanière de peau, toute d'une pièce, depuis ma tête jusqu'à la queue. Tu enrouleras cette lanière autour de la taille et elle te donnera le pouvoir de te tirer d'embarras en toute circonstance. Tu n'auras qu'à dire : « Tords, babiche ! Dévore, corne ! » rien ne pourra te résister !

– Eh bien ! je suivrai ton conseil ! »

Le petit bœuf quitte la route ; Ti-Jean attend, attend ... Aucun retour ! Le vacher prend la direction du petit bœuf. Il découvre bientôt le cadavre de l'animal qui gisait par terre. Ti-Jean tire son couteau, déracine les cornes du petit bœuf et enlève une lanière de peau de trois pouces de largeur, depuis la tête jusqu'à la queue inclusivement. Il enroule ce trophée autour de sa taille et quitte les lieux.

Après une marche de plusieurs minutes, Ti-Jean pense à la formule magique confiée par le petit animal pour jouir d'une grande force. Il se décide de vérifier la vertu de sa lanière de peau. Il arrive près d'un orme immense surmonté d'un sommet très touffu. Il encercle le tronc de l'arbre, de ses deux bras, et s'écrie : « Tords, babiche ! Dévore, corne ! » Ti-Jean broie littéralement l'orme en mille aiguillettes. « Diable ! c'est donc vrai que je suis fort ! »

Il continue sa route. Bientôt il aperçoit la demeure d'un riche cultivateur, d'un seigneur. Pour porter le nom de seigneur, à cette époque, il fallait posséder au moins cent vaches laitières. Ti-Jean se suspend dans le dos un écriteau portant l'inscription : « Maître vacher de père en fils ! » À l'entendre faire son éloge il était le meilleur vacher de l'univers. Le seigneur voit passer Ti-Jean et lui crie : « Est-ce que ton annonce est vraie ou fausse ?

– Si elle était fausse, je ne porterais pas la tête si haute !

– Alors, viens ici. Mon vacher m'a faussé compagnie, ce matin, et je m'en cherche un autre.

– Oui ? Et quel salaire offrez-vous ?

– Soixante-quinze dollars par mois en plus de la nourriture, une abondante nourriture si tu fais un bon travail ; mais si tu négliges ta tâche, les avantages diminueront d'autant.

– Eh bien ! moi, j'exige d'être bien nourri. Je ne suis pas un paresseux, je suis un gros travailleur. Vous possédez combien de vaches ? Cent vaches ?

– Oui ; il me faut posséder cent vaches pour mériter le titre de gros seigneur. Suis-moi ; je vais aller te faire visiter le pacage ! »

Ti-Jean accompagne le seigneur. Ils aboutissent dans le pâturage ; la terre était dénudée, on apercevait quelques brins d'herbe desséchés, longs comme la moitié d'un doigt. Tout herbage était dévoré, le pacage était en partie occupé par d'immenses tilleuls dont les larges feuilles ne poussaient qu'au sommet des arbres. Mais du tilleul ! Ti-Jean jette un coup d'œil sur le pacage, et se décide de dire au seigneur : « Votre troupeau est trop abondant pour un si pauvre pacage ! Vos bêtes crèvent de faim. Mais je vais essayer de leur donner à manger. Pourriez-vous me procurer une hache bien aiguisée ? Je vais commencer par couper des branches chargées de feuilles. Les vaches vont du moins s'emplir la panse de quelque chose !

– Ton plan est plein de bon sens, mon garçon ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean conduit les vaches dans le pacage, et s'acharne à couper des branches et à les disposer par tas. Les vaches dévorent les feuillages à

pleine gueule. Ti-Jean avance d'un arbre à l'autre, il s'avance petit à petit... Il aperçoit soudain une forte clôture d'acier, une clôture de grosse broche lacée, de douze pieds de hauteur, soutenue par de gros poteaux de métal. Pas un animal ne pouvait outrepasser. Pourtant, le champ qui s'étendait de l'autre côté de cette clôture regorgeait de beau trèfle rouge d'un pied de hauteur. De beaux pommiers s'élançaient de ce pré embaumé de trèfle. Ti-Jean se rappela que le seigneur avait insisté sur un point : empêcher les animaux de briser la clôture. Mais c'était un mur à toute épreuve... Les propriétaires de la clôture et du trèfle étaient trois géants, des colosses effrayants.

Ti-Jean occupa toute sa première journée à couper des branches chargées de feuilles. Le soir, les vaches avaient la panse arrondie ; elles avaient mangé abondamment. Le lendemain matin, le nouveau vacher conduit encore les vaches au pacage. Chemin faisant, il rumine une idée. « Diable ! si je continue à couper des branches pour nourrir le troupeau, dans une semaine tous les arbres seront dépouillés de leur verdure ! Ne me serait-il pas possible de renverser la clôture des géants ? »

Il parvient à la clôture, pense à sa lanière de peau enroulée à sa taille, et croise les mains autour du premier pôteau... Vroufff ! Le pôteau croule par terre. Il répète le geste au pôteau suivant, et, au suivant... Une large brèche s'ouvre dans la solide clôture ; Ti-Jean dirige son troupeau vers la brèche et pousse les vaches vers le pré de trèfle des géants, de l'autre côté de la clôture. Ah ! sapristie ! les vaches prenaient des gueulées de trèfle grosses comme le bras.

Le soir venu, Ti-Jean ramène le troupeau dans le pacage du seigneur, redresse la clôture et revient au château derrière le troupeau. Ah ! le rendement des vaches s'était amélioré ; depuis deux jours, elles mangeaient à leur faim. Les cent vaches donnaient déjà trente seaux de lait de plus que les jours précédents. Le seigneur rejoint le vacher : « Ah ! Bondance ! les vaches commencent à améliorer leur rendement laitier !

– Moi, répond Ti-Jean, je ne suis pas un paresseux. J'en coupe des branches vertes !

– Continue, mon garçon ! »

Le soir, vers neuf heures, on entend le cri d'un géant, un cri épouvantable qui fait vibrer le clocher du château. Ti-Jean dormait sur un canapé, au sous-sol. Le seigneur court vers Ti-Jean et lui crie : « Écoute donc ! Tu n'aurais pas causé du dommage aux géants, toi ?

– Pas du tout ! Pourquoi cette question ?

– Eh bien ! un des géants vient de lancer un cri épouvantable qui a fait trembler le château.

– Ah ! oui, j'y pense. Leur mère est de retour des pays lointains, et ils fêtent bruyamment cet événement !

– Oui ? Ah ! je comprends . . . »

Le lendemain matin, Ti-Jean décide de reconduire son troupeau au pré de très bonne heure. Il réveille en hâte les servantes, les presse de traire les vaches au plus tôt. « Debout ! Dépêchez-vous. Vite, allez traire les vaches. J'ai beaucoup à faire aujourd'hui, moi ! » Les servantes rechignent, pleurnichent, mais traient les vaches. La traite est encore plus abondante ; la tâche des servantes en était augmentée.

Ti-Jean reconduit ses vaches près du pré des géants. En un clin d'œil, il renverse la clôture et laisse pénétrer de nouveau le troupeau dans la prairie de trèfle des voisins. Vers neuf heures, le matin, se présente un géant, une sorte de monstre grand d'une vingtaine de pieds : « Aïe ver de terre, crie-t-il à Ti-Jean ! As-tu l'intention de nous faire crever en laissant tes animaux dévorer notre bien ?

– Va donc cueillir de la gomme, espèce de mal-bâti que tu es ! Tu ne vaux rien ! Ne me laisse pas te mettre ma main sur le dos, parce que tu vas t'apercevoir . . .

– Ah ! la main sur le dos ! Tu veux te battre ?

– Certainement ! »

Ti-Jean fait un bond et attrape le géant, en prononçant la formule : « Tords, babiche ! Dévore, corne ! » Les deux adversaires commencent à tirailler dans un sens et dans l'autre, Ti-Jean ne lâchait pas prise malgré le peu d'effet de ses efforts. Ti-Jean aperçoit un fossé qui servait à l'égouttement du terrain ; ce fossé recevait une petite quantité d'eau qui entretenait une épaisse vase dans les environs. Ti-Jean recule le géant petit à petit vers la région vaseuse. Il finit par le forcer à s'appuyer les pieds dans la boue. La tâche devient facile ; Ti-Jean enfonce le géant dans la vase jusqu'au cou, et revient au thème du défi : « Qui est le meilleur de nous deux ?

– Ah ! c'est toi, mais lâche-moi !

– Non, reprend Ti-Jean ! Je n'ai pas du tout l'intention de te laisser la vie sauve ! »

Ti-Jean appuie fortement sur la tête du géant et enfonce l'adversaire entièrement dans la boue. Incapable de se libérer, le géant dit adieu à la vie . . .

La journée s'écoule dans la paix. Le soir, le vacher conduit le troupeau seigneurial hors du pré des géants, rafistole la clôture et ramène les vaches au manoir. On commence à faire la traite, la quantité de lait est tellement considérable que le seigneur est obligé d'envoyer chercher en ville des bidons et des seaux. Quelle satisfaction pour le seigneur ! « Comment se fait-il, Ti-Jean, que le rendement du troupeau atteigne un tel niveau ?

– Ah ! je vous l'ai déjà dit ; je ne suis pas un paresseux : je travaille ! Je passe mon temps à amonceler des feuilles pour nourrir les vaches. Votre pacage est ruiné ! »

Dans la soirée, vers neuf heures, on entend, au manoir, un cri déchirant, plus effrayant que le soir précédent. Ils étaient trois, rappelons-le ; il n'en restait que deux depuis la mort de l'autre. En entendant ce hurlement, le seigneur descend, à toute jambe, à la chambre du vacher : « Mais, qu'est-ce que tu as bien pu leur faire ? Ils doivent être en fureur, pour crier de la sorte !

– Laissez-moi donc la paix ! Je vous l'ai dit hier ; ils se réjouissent à l'occasion du retour de leur mère d'un long voyage ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean sort toutes les servantes de leur sommeil une demi-heure plus tôt que d'habitude : « Dépêchez-vous ! Trayez les vaches ! » Ah, ah, ah ! tout le manoir était sens dessus dessous ; les pleurs, les lamentations ... Une fois la traite terminée, Ti-Jean exige un meilleur menu que d'habitude pour le repas du midi : « Je réclame un repas plus abondant. Je travaille fort et j'ai besoin de manger plus qu'un employé normal ! »

Le seigneur prend la part du vacher : « Donnez-lui un bon repas ; tout ce qu'il désire !

– En plus, ajoute Ti-Jean, je veux avoir une bouteille de vin pour boire un bon verre ! »

Les servantes lui préparent un panier bien garni, et Ti-Jean regagne le pacage. Son premier geste est d'abattre la clôture des géants et de laisser les vaches se vautrer dans le trèfle. Tout à coup, un géant accourt. « Ver de terre, lance-t-il, tu as tué mon frère, mais tu ne me tueras pas, moi ! » Ti-Jean attrape ce puissant visiteur, et récite de nouveau sa formule : « Tords, babiche ! Dévore, corne ! » Il le pousse, le fait reculer dans la direction du fossé, et le noie, lui aussi, dans la vase.

De retour au manoir, le soir, Ti-Jean apprend que la quantité de lait du troupeau a encore augmenté. À neuf heures, le manoir vient près de s'écrouler sous l'effet d'un cri épouvantable. C'était la protestation du dernier des géants, du chef de la famille. Le seigneur rejoint Ti-Jean en trois sauts. « Que leur as-tu fait, aux géants, Ti-Jean ?

– Absolument rien ! Ne me dérangez donc pas ! C'est toujours la même raison : ils fêtent le retour de voyage de leur mère ! Allez vous coucher, et laissez-moi donc tranquille ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean était à peine de retour dans le pré de trèfle ; le père des géants bondit près du vacher. « Ah ! mon ver de terre ! Tu as tué mes deux fils, mais moi, tu ne m'auras pas !

– Arrête, arrête, gros boursouflé ! Je vais te montrer comment on se bat à l'ancienne mode ! »

Il l'empoigne et recourt encore à sa formule : « Tords, babiche ! Dévore, corne ! » Malgré tout, le gros géant ne se laissait pas manipuler facilement. Chacun attaquait et essuyait des revers. Le géant surveillait le fossé et se gardait bien de s'y laisser pousser. Il se rappelait le sort des autres. Mais peu à peu la force du va-

cher le contraignit à reculer dans la boue du cours d'eau et à s'y enfoncer jusqu'aux épaules. « Écoute-moi, supplie le géant, ne me plonge pas à jamais dans cette boue. Je vais d'abord te parler !

– Parle, je t'écoute !

– Si tu veux me laisser la vie je vais te faire don de toutes mes propriétés et de tous mes biens. Dans la cave de ma maison, tu vas trouver sept tonneaux d'or munis de couvercles scellés. Ensuite tu te rendras aux écuries. Il y en a trois dont les trois portes sont côte à côte. Dans la première écurie, tu trouveras un cheval blanc, blanc comme du lait, un habit blanc, un chien blanc et un sabre de couleur blanche, un sabre magique capable de trancher à cent lieues de la lame. Aucun roi, aucune armée ne peut te vaincre, si tu te sers de cette arme.

Dans la deuxième écurie, tu découvriras un cheval noir, un habit noir, un chien noir et un sabre noir, un sabre magique qui tranche à cent lieues de la lame. Dans la troisième écurie, tu trouveras un cheval doré, un habit doré, un chien doré et un sabre magique tout en or qui coupe à cent lieues de la lame. Personne ne peut te résister si tu utilises cette arme. Si tu veux me laisser la vie, je te fais don de toutes ces merveilles. Elles seront tiennes !

– Oui ? Eh bien ! je veux d'abord me rendre compte de la véracité de tes dires. »

Le géant était incapable de bouger dans son trou de glaise. Ti-Jean file au château et repère les sept tonneaux d'or, dans la cave, tels que décrits. Dans les écuries, il trouve les chevaux, un blanc, un noir et un de couleur dorée, les habits de la couleur des chevaux et les sabres magiques. Il retourne au château du géant et s'y procure une plume, de l'encre et du papier. De retour au trou de vase, un sabre magique à ses côtés, il dit au géant: «Tu vas certifier, par un écrit signé de ta main, que tu me concèdes la propriété de tous tes biens en pur don!» Sous les yeux du vacher armé du sabre, le géant signe son nom au bas du document comportant le don de ses biens. « Maintenant, souligne le géant, toutes mes propriétés sont à toi ; je ne m'y intéresse plus !

– Eh bien ! mon grand vaurien, si je te libère, je sais que tu vas retrouver ta parenté et que tu vas revenir me déclarer la guerre. Eh bien, non ! »

Le vacher prend le sabre magique, et topp ! La tête du géant roule par terre. Enfin, les champs appartenaient à Ti-Jean ! Le vacher n'avait plus beaucoup de souci. Chaque matin, il conduisait le troupeau dans ses prairies, et, le soir, il le ramenait.

Dans ce coin de pays, vivait un roi qui avait une fille de près de quinze ans. Une bête-à-sept-têtes se présentait chaque année dans la région pour y dévorer une fille le jour de son quinzième anniversaire.

Un soir, le seigneur vient trouver son vacher et le met au courant d'un grave événement : « Nous sommes à la veille, dit le seigneur, d'assister à une scène effroyable !

– Une scène effroyable !

– Il s'agit de la princesse du roi. C'est elle qui doit être dévorée, cette année, par la bête-à-sept-têtes. Chaque année, ce monstre vient croquer une fille de quinze ans, le jour de sa fête. Il se trouve que, cette année, seule la fille du roi, d'après le sort, peut satisfaire l'appétit de la bête. Elle aura quinze ans demain et sera dévorée en ce jour d'anniversaire.

– Ah ! ne venez pas me déranger, vous autres, à propos de vos princesses ! Et quel intérêt pour moi ? C'est une fillette comme une autre. Ce n'est pas la première jeune fille que la bête-à-sept-têtes va dévorer ?

– Non ; mais, cette fois-ci, il s'agit d'une princesse !

– Princesse ou non, ce fait ne m'intéresse en rien ! »

Le lendemain matin, il fallait conduire la princesse dans le jardin où l'attendait le monstre. Une haute clôture de pierre de quatre pieds d'épaisseur entourait une tour. On pénétrait dans le jardin de la bête en ouvrant une lourde barrière d'acier ; on y déposait la victime et l'on se retirait.

Ce jour-là, Ti-Jean conduit son troupeau très tôt au pâturage. La bête-à-sept-têtes, il le savait, devait apparaître à neuf heures. Le vacher file en vitesse à l'écurie, revêt l'habit blanc – ces habits s'adaptaient à la taille de tout humain – détache le chien blanc, s'empare du sabre blanc et saute sur le dos du cheval blanc. Arrivés au jardin de la bête, le cheval et le chien franchissent le haut mur d'un seul bond. Ti-Jean s'approche de la princesse. « Ah ! beau prince, s'écrie-t-elle, ne restez pas ici !

– M'en aller ? Et pourquoi ? Je n'ai pas l'intention de vous quitter ; je suis venu vous secourir ! Je ne puis vous abandonner !

– De grâce ! Sauvez-vous ! C'est déjà assez que la bête me dévore ! Ne lui offrez pas, en plus, votre corps, votre cheval et votre chien ! Elle va nous détruire tous !

– Eh bien ! je ne partage pas votre crainte. Je vais d'abord livrer bataille à ce monstre.

– Non, non ; vous ne pourrez tenir le coup ! Vous feriez mieux de me quitter ! »

La princesse était assise ; Ti-Jean s'étend par terre et s'appuie la tête sur les genoux de la fillette, en lui disant : « Quand vous verrez apparaître la bête-à-sept-têtes, avertissez-moi ! Je serai debout pour la recevoir ! »

Bientôt la bête s'annonce : « Moi, qui pensais, affirme-t-elle, de n'en avoir qu'un à dévorer, ce matin ! J'en ai quatre !

– Très bien, rétorque Ti-Jean ! Tu pourras les dévorer si tu les gagnes !

– Ah ! une bouchée ! »

Ti-Jean lance son chien. Ce dernier pénètre par une tête et sort à la queue, la gueule chargée d'une masse de chair de cinq cents livres. Pendant ce temps, Ti-Jean abat deux têtes au moyen de son sabre. La bête recule et lance un cri : « Partie remise à demain ! Je file au fond de la mer pour me nourrir d'herbe de force, et nous continuerons la bataille demain !

– À demain «, crie à son tour Ti-Jean !

La princesse trouve tout naturel d'inviter le cavalier: «Vous allez m'accompagner au château !

– Non, princesse ; je ne puis ! »

Il suit la princesse jusqu'à la barrière du jardin, puis retourne sur ses pas, franchit le mur de pierre, et le voilà disparu ! Le lendemain matin, il revient près de la princesse, sur le dos du cheval noir, suivi du chien noir, vêtu de l'habit noir.

En l'apercevant la princesse lui dit : « Vous n'êtes pas le même qu'hier ; vous feriez mieux de vous retirer !

– Ah ! je n'ai pas les mêmes habits qu'hier, mais je suis le même prince ! »

Il répète le geste de la veille ; il s'appuie la tête sur les genoux de la princesse et lui demande de l'avertir à l'approche de la bête. Quelques minutes plus tard, la princesse pousse Ti-Jean, en criant : « Voilà la bête, et elle est sept fois plus forte qu'hier ! » L'instant d'après, Ti-Jean était en selle et lançait son chien sur la bête. Le chien entre, lui aussi, dans une des gueules et s'échappe à l'autre bout en tenant entre ses dents une masse de chair de trois mille livres. Deux autres têtes gisaient sans vie, abattues par la puissance du sabre. Il ne restait donc plus à la bête que trois têtes vivantes. « Partie remise à demain, crie le monstre ! Je retourne au fond de la mer pour me nourrir d'herbe de force ! »

Une fois de plus, la princesse entendit le prince refuser son invitation à l'accompagner au château. « Comment se fait-il, lui dit le roi, que ce prince refuse de t'accompagner ici ?

– Non ; il ne veut pas m'accompagner. Il fait quelques pas avec moi, puis retourne à deux cents pieds de la barrière ; de ce point, le cheval s'élance par dessus le mur qu'il franchit avec l'agilité d'un oiseau dans les airs.

– Oui ! Mais, il est censé revenir demain ?

– Certainement ! Il m'a promis de me retrouver dans le jardin de la bête, demain matin. C'est probablement sa dernière visite. Il ne reste que trois têtes à trancher ; quatre sont déjà abattues !

– Eh bien, dit le roi, je vais placer mon plus habile soldat dans la tour, armé d'un sabre, pour tenter d'attraper une preuve quelconque de l'identité de ce prince ! »

Le lendemain matin, le roi désigne un soldat et lui fait faire le guet dans la tour du jardin de la bête. Ti-Jean s'empresse de reconduire son troupeau au

champ, et file à l'écurie. Il revêt l'habit doré, empoigne le sabre d'or, détache le chien, saute sur le dos du cheval à couleur dorée et, à la suite d'un saut rapide, se retrouve près de la princesse. Celle-ci lui adresse la même remarque que le jour précédent: « Vous n'êtes pas le même prince qu'hier ; vous feriez mieux de me quitter immédiatement !

– Ne craignez rien, princesse ! Je suis le même sous des habits différents ! »

La princesse remarque un trait nouveau : le cavalier portait, ce jour-là, une belle paire de bottes en or lui montant jusqu'au genou, ce qui ajoutait à son élégance. Tout se passe comme les jours précédents. Ti-Jean saute sur son cheval à la vue de la bête ; il commande à son chien d'attaquer. Ce dernier s'introduit dans une gueule et va sortir à l'arrière non sans s'être emparé d'une masse considérable de chair. Ti-Jean, de son côté, joue du sabre et abat les trois dernières têtes. «Eh bien ! prince, s'écrie la princesse, vous avez remporté la victoire, vous allez m'accompagner au château de mon père !

– Ah ! non ; je n'en suis pas capable !

– Pas capable ? »

Ti-Jean fait pivoter son cheval et vient pour franchir le mur. Le fichu de soldat du roi l'attendait au passage. Il lance un coup de sabre au cavalier et tranche le bout de la botte d'or en plus d'une partie du gros orteil. Ti-Jean s'enfuit sur son coursier. Le soldat ramasse les bribes de la botte et des orteils et revient en hâte chez le roi. « C'est tout ce que j'ai pu recueillir de ce personnage bizarre. Il monte un cheval de couleur dorée, porte un habit d'or et se fait suivre d'un chien de même couleur. Ce sont les seuls objets que j'ai remportés en vue de découvrir l'identité de ce cavalier.

– Eh bien ! dit le roi, nous allons tout de même essayer de retrouver des traces de ce personnage mystérieux. Ces objets sont suffisants, je crois, pour l'identifier ! »

Le soir, Ti-Jean ramène ses vaches au manoir après avoir pris soin de relever la clôture du pré des défunts géants. Un pied entortillé de pansements, Ti-Jean s'approche du seigneur tout en sautillant : « Je me suis estropié aujourd'hui en coupant des branches d'arbres. Je ne pourrai pas retourner à mon travail demain matin ; ma convalescence va peut-être durer quinze jours ou trois semaines. Je me suis tranché le bout du pied !

– Je vais voir à te remplacer ! »

Le seigneur ne pousse pas plus loin l'interrogatoire et désigne un autre vacher temporaire. De son côté, le roi commence à faire d'intenses recherches pour retrouver la fameuse botte en or. Il publie un ban : « Celui qui se présentera avec une paire de bottes en or dont le pied gauche est coupé à l'endroit des orteils, recevra la princesse en mariage, si la chaussure en or correspond parfaitement à la partie qu'en possède le roi ! »

Quelques instants après avoir quitté le jardin de la bête-à-sept-têtes, la princesse croise un employé du roi qui charroyait du charbon ; on désignait ce manœuvre par le nom de charbonnier. À la vue de la princesse, le charbonnier lui demande : « Où vas-tu de ce pas, toi ?

– Je m'en vais chez moi !

– Aurais-tu l'intention de faire ruiner la ville de ton père par la bête-à-sept-têtes qui doit te dévorer ?

– Mais non ! Elle est morte, la bête-à-sept-têtes ! C'est un prince qui l'a tuée !

– Tu en es certaine ? Eh bien ! tu vas venir me montrer les restes de la bête ! Monte dans mon tombereau ! »

Le charbonnier aide la princesse à grimper dans la voiture et se dirige vers le jardin où a eu lieu la défaite du monstre. Le charbonnier constate que les têtes gisent séparées du cadavre de la bête. Le paysan ramasse ces têtes et les dépose dans son tombereau, sans savoir que Ti-Jean avait coupé la langue de chaque tête et avait enveloppé le tout dans un mouchoir dont lui avait fait cadeau la princesse.

Le charbonnier revient au château du roi et, en montrant les têtes de la bête, tente de se faire passer pour l'homme mystérieux qui a sauvé la vie de la princesse. Malheureusement, il ne portait pas de bottes d'or, et aucune de ses chaussures ne portait les traces de l'accident rapporté par le soldat. Toutefois, on garda le charbonnier au château, on lui donna un habit de prince et l'on en eut bien soin. Pendant ce temps, plus d'un sujet se procurait des bottes en or, avariait le bout du pied gauche et venait se présenter au château ; mais la pièce authentique ne correspondait pas à la botte avariée. Un autre se présentait . . . un autre et un autre ; ce n'était pas la vraie chaussure recherchée !

Le vieux roi commençait à désespérer de pouvoir retrouver l'auteur d'un si bel exploit. Un bon jour, le seigneur se trouve, par hasard, au château du roi, et entend parler de l'inutilité de tant d'efforts pour retrouver un mystérieux prince qui aurait perdu une partie de sa botte d'or et un orteil après une bataille contre la bête-à-sept-têtes. « Écoutez-moi, s'écrie le seigneur. Aïe ! Cette journée-là, mon vacher est revenu des champs, sur un seul pied en me racontant qu'il s'était blessé aux orteils en coupant des branches au moyen de sa hache. Mais, j'ai maintenant des doutes . . . Se pourrait-il ? On ne sait jamais . . . C'est difficile parfois de juger un homme à le voir !

– C'est vrai, dit le roi, mais je vais envoyer chercher ton vacher ! »

Le roi dépêche quinze soldats, à la suite d'un capitaine, chargés de ramener le vacher en question. Ils se présentent au manoir ; Ti-Jean était assis sur le perron. Le capitaine l'interpelle : « C'est vous que l'on appelle Ti-Jean ?

– C'est bien moi !

– Eh bien ! le roi vous fait demander. Il veut vous voir immédiatement ; il a une affaire urgente à régler avec vous !

– Oui ? Allez donc dire au roi que je suis aussi important que lui. Quand j'aurai besoin de lui, j'irai le trouver, mais s'il a besoin de moi, c'est à lui de venir vers moi !

– C'est bien ! Je transmettrai votre message au roi ! »

Le capitaine fait demi-tour et revient au château, à la tête de son détachement de soldats. Il raconte au roi comment Ti-Jean l'a reçu. Le roi donne immédiatement cinq mille soldats au capitaine avec l'ordre de lui ramener Ti-Jean mort ou vif. Mais après le départ des quinze soldats, Ti-Jean était allé à l'écurie et en avait rapporté un sabre magique.

Le capitaine se présente de nouveau devant Ti-Jean à la tête de ses cinq mille soldats : « Ti-Jean, tu le sais, nous avons du roi l'ordre de te ramener mort ou en vie !

– Oui ! Avez-vous transmis au roi, répond Ti-Jean d'un ton dédaigneux, ce que je vous ai dit à l'adresse de votre monarque : de venir me voir s'il veut me parler ?

– Oui, je lui ai tout dit. Mais regarde l'armée qu'il m'a confiée pour te faire obéir !

– Je me moque bien des rois et des troupes, moi ! Voulez-vous décamper, s'il vous plaît ?

– Non ; il faut que tu reviennes, mort ou vivant, avec nous !

– Eh bien ! »

Il saisit son sabre magique et le fait tourner en direction des soldats. On entend un petit bruit de lame dans l'air . . . et toute l'armée s'écrase, sauf le capitaine. Dieu sait à quelle allure le capitaine détale en direction du château ! « Sire, mon roi, s'empresse-t-il de dire au monarque, vous feriez mieux d'aller parler vous-même à Ti-Jean. Je lui ai fait part de notre mission de le ramener mort ou vivant, et il nous a tous sommés de nous retirer. J'ai alors commandé à mes soldats de le tuer, mais, lui, d'un seul geste de son sabre, il a abattu toute la troupe. Je suis resté seul debout et j'ai déguerpi sans plus insister.

– Eh bien ! dit le roi, je vais me rendre lui parler ! »

Le roi monte rapidement dans un beau carrosse et se rend au manoir où demeurait le vacher. « Tu es bien Ti-Jean, demande le roi ?

– Oui !

– Sais-tu que ce n'est pas poli de m'obliger, moi, un roi, à venir te chercher ?

– Sire mon roi, je suis aussi important que vous ! Quand j'aurai besoin de vous, j'irai vous trouver ; quand c'est vous qui aurez besoin de moi, vous viendrez me voir !

– Je comprends ton point de vue ! Maintenant, vas-tu me suivre ?

– Oui, je vais aller chez vous, mais partez seul, je vais vous dépasser dans un instant. »

Le roi reprend la route, Ti-Jean file à l'écurie, revêt son habit blanc, saute sur son cheval blanc et dépasse le carrosse du roi. Ti-Jean se rend jusqu'au château, fait demi-tour sous les yeux de la princesse et revient à l'écurie où il reprend son habit noir et son cheval noir. Après une galopade au château, il utilise l'habit et le cheval dorés et parvient au château en même temps que le roi. Celui-ci saisit le morceau de la botte d'or recueilli par le soldat, et l'approche de la botte du cavalier... Elle complète parfaitement la chaussure de Ti-Jean. « Nous l'avons enfin trouvé notre homme », s'écrie le roi !

Le roi décide de donner un grand banquet pour souligner le mérite du héros qui a sauvé sa princesse en détruisant la bête-à-sept-têtes. Les invités sont nombreux. Il fallait bien régler le cas du charbonnier qui prétendait avoir sauvé la princesse. Il possédait toutes les têtes du monstre. Le roi expose le but de la fête. « Nous sommes heureux d'avoir parmi nous l'homme qui a détruit la bête-à-sept-têtes. Vous pouvez voir de vos yeux les têtes de la bête. C'est le charbonnier qui les a recueillies. D'après ce que vous voyez, c'est lui qui a bel et bien détruit le monstre ! »

Mais Ti-Jean intervient : « Mais, Sire mon roi, avez-vous déjà connu une bête dont la tête est dépourvue de langue ?

– Non ; jamais !

– Eh bien ! faites donc inspecter ces têtes pour vérifier la présence des langues. »

Le roi fait ouvrir les gueules, on ne trouve aucune langue. « Les langues, affirme Ti-Jean, ont été enlevées ! » À cet instant, il tire de sa poche le mouchoir de la princesse contenant les sept langues de la bête. « Voyez, dit-il, les langues dans le mouchoir de la princesse !

– Alors, c'est toi, Ti-Jean, qui as détruit la bête ?

– Oui, c'est moi !

– Que veux-tu que l'on fasse du charbonnier ?

– Ne le punissez pas ! Renvoyez-le charroyer son charbon ! »

Peu après, on célébra les noces, au château, des noces qui ont duré environ trois semaines. Les infirmes, les bossus, tout le monde fut invité aux divertissements. Quant à moi, de passage au château, en ces temps-là, on m'a donné un coup de pied dans le derrière et l'on m'a fortement conseillé d'aller raconter ces faits aux autres.

LA BÊTE-À-SEPT-TÊTES

Récit folklorique raconté le 13 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris de son grand-père paternel, Alexandre, déjà dans la soixantaine, en 1905.

Enregistrement no 1327. Contes-types 511 A I (assisté par un bœuf bleu ; nourriture provenant d'une nappe magique) ; II (un œil, deux yeux, trois yeux) ; III, IV (une courroie enlevée à la peau donne force) ; 314A (3 chevaux, 3 chiens, 3 habits, sabre) ; 300 I a (chiens et chevaux hérités des géants) II, III a, b, ; IV a b, c, f, g, ; V, VI, (et blessure au pied) ; VII a, c, d, (anneau et mouchoir).

C'ést bon d'vous dire, enn' fois c'été' in roi. Ce roi-là, i' éta't r'marguié (remarié) en s'cond's noç's, p'i' i' avè' in prinç' du premier lit, et pui' 'a vieill' rein' qu'i' a r'marguié la deuxième, lâ, alle ava't deux princesses . . . t'oâs princesses, et p'i' 'a éta't pâs b'en b'en tchomm' [chum][1]. All' l'app'la't Ti-Jean, c'ui-lâ, le prinç' du roi.

I' éta't b'en in bon jeune homme, tout', mé' la vieill' l'aima't pâs pâ'-en-tout', pâ'-en-tout' : 'a voula't pâs l'voèr à l'entour.

Le vieux roi, i' avè' in gros tr'upeau [troupeau] d'alimaux [animaux], ah ! in tannant[2] d'gros, à pe' près 'ted b'en t'oâs quat' cents têt's de bête' à cornes, et p'is dans la bonn'ch [bunch][3] de d'çâ, lâ, i' y avè' in p'tit bœu' bleu. Et p'is le vieux roif l'en-'oeilla't garder lés alimau' au pacage. C'éta't la vieill' qui faisa't çâ, mé' i' été' ôbligé d'ôbéir à 'a vieille. De minme, il l'en-'oeilla't gardé' 'és alimau' au pacage.

P'is que'qu's jours, in coup qu'i' a eu commencé à garder cés alimaux-lâ, l"tit bœu bleu s'en vient l'trouver. I' ava't r'guien d'quoi manger l'pauv' p'tit câlin ! Dés affair's qui éta'ent pâs mangeab's. « Sé's-tu, i' dit, t'és mal amanché[4], toé !

— Comment, i' dit, tu parl's, toé ?

---

1. *Chum* (angl.) : Ami, camarade, familier.
2. *Tannant de* : Extraordinaire, immense.
3. *Bunch* (angl.) : Masse, foule, groupe.
4. *Amanché (mal)* : Sans de vilains draps, en mauvaise situation.

– I' di' oui, j'parle, mé', i' dit, dis-lé pâs ! Parl's-en pâs, i' dit, que j'parle. Mé', i' dit, m'âs faire in marché avec toé. I' dit, tu vâ' êt' b'en, icitt'. I' dit, m'âs t'deunné' à manger, i' dit, moé, i' dit, tu pourras jamè' en manger d'meilleur che' vous ; i' dit, tu vâ êt' mieux, i' dit, b'en mieux nourri que quoi c' qu'i's peuv'nt te deunné' 'és aut's, co' minm' qu'i's t'denn'ra'ent de dans l'meilleur !

– Oué ? B'en, i' dit, c'ést correck, i' dit, m'en vâs prend' ton idée, p'i' i' dit, j' f'rai pâ' autrement.

– B'en, i' dit, r'gârd'-moé dans l'areill' gauche, lâ ; 'oés-tu, i' dit, que'qu' chos' de blanc, lâ ?

– Oué !

– B'en, i' dit, po'gn' çâ, lâ, p'is tir' dessus ! »

I' po'gne, p'is tir' dessus. Enn' bell' 'tit' nappe, ah ! à pe' prè' in pied cârré. I' dit : « Assis-toé à terre, lâ, p'i' étends c'napp'-lâ ! » I' étend la napp' su' sés g'noux. Câlin ! tout's sort's de chose' imaginab'es, p'is dés affair's qu'i' ava't jama's mangées d'sa vie. Ah b'en, câlin ! i' éta't b'en ! P'i' à tou' 'és jours, i' mangea't deux t'oâs fois par jour ; p'is quand qu'i' ava't féni, i' r'metta't la nappe à 'a minm' plass' [place] dans son areille.

La vieill' reine, 'a s'ést-tu pâ' aparçue de d'çâ qu'i' engraissa't ; 'a gu'i denna't r'guien qu' dés affair's qu'éta'ent pâs mangeab'es. 'A voula't l'fair' mourir, p'i' i' engraissa't. « B'en, 'a dit, i' y â que'qu' chos' d'là-d'dans. 'A di' à la plus vieill' de sés filles, 'a dit : « Tu vâs gu'y aller, toé, p'is tu vâs l'ouâtché' [to watch][6], 'a dit, quoi c' qu'i' fa't ; 'a dit, i' y â que'qu' chose, que'qu' murâk [miracle] en que'qu' pârt qui s'fa't, 'a dit, pour qu'i' engraiss' de minme !

– 'A dit, correck !

– P'is, 'a dit, ouatch' [watch] ! Fè' attention à toé, 'a dit, d'pâs t'endormir p'is, 'a dit, pâs l'ouatcher.

– 'A dit, pâs d'danger, 'a dit, j' m'endormirai pâs !

– A' raït [all right][6] ! »

L'matin, i' s'en vâ a'ec lés alimau' en courant, rendu au pacage, l' 'tit bœu' bleu s'en vient l'trouver, i' dit : « Tu vâ' a'oèr in ouatch'man' [watchman][7] au-jo'rd'hui !

– J'vâ' a'oèr in ouatch'man' ?

– Oué ! I' dit, la vieille, i' dit, alle en-'oeill' la plus vieill' de sés filles, 'a dit, ouatcher quoi ç c'ést qu'tu manges, quoi ç' c'ést qu'tu fa's pour manger pour qu' t'engraiss's de minme ? Mé', i' dit, mecqu' tu soeill's [sois] pour manger, lâ, i' dit,

---

5. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.
6. *All right* (angl.) : Très bien ! Parfait !
7. *Watchman* (angl.) : Gardien, surveillant.

tu me l'dirâs, i' dit, m'âs t'dir' quo' ç' c'ést dire. Tu vâs l'endormir, p'i' i' dit, 'a s'réveill'ra pâs tant qu'tu vâs manger. P'is, i' dit, quant' t'a'râs féni, tu l'serr'râs, b'en, lâ, 'a pourrâ s'réveiller. P'i' i' dit, 'a voèrâ r'guien !

– O ké [O.K.][8] ! »

Te'jours, il l'aparçoé' qui chniqua't [to sneak][9] partou' icitte et lâ ; i' en faisa't pâs d'câs. Te'jours, i' s'approche, p'i' i' dit : « C'ést l'temps !

– B'en, i' dit, assis-toé icitte à terre, lâ, p'is, i' dit, tu dirâs, i' dit : In œil, dors ! Deux yeux, dors ! In œil, dors ! Deux yeux, dors ! In œil, dors ! Deux yeux, dors ! Dors-tu ? Dors, deux yeux ! Dors, deux yeux ! Dors, deux yeux ! I' dit, 'a vâ timbé' endormie, p'is, i' dit, 'a s'réveill'ra pâs ! »

Prend la nappe, p'i' i' mang' p'i' i' 'a r'serre à 'a minm' place. 'A arriv' târd dan 'près-midi p'is : « Ah ! 'a dit, quoi c't'as vu ?

– 'A dit, r'guien en tout' ! R'guien, r'guien, r'guien, r'guien en tout' !

– B'en, 'a dit, tu vâs gu'y r'tourner d'main encôre ! »

Le lend'main, 'a gu'y â r'tourné. Encôr' pareil, la minme, affaire. I' gu'i disa't la minm' affair' de quo' c' qu'i' gu'i ava't dit : « In œil, dors ! Deux yeux, dors-tu ? In œil, dors ! Deux yeux, dors-tu ? Deux yeux, dors ! Dors ! Deux yeux, dors, dors ! » Bagne ! 'a timbe endormie. 'A â 'té t'oâs jours de file, de minme, qu' 'a éta't pâ' 'apab' de r'guien 'oèr. Quand qu' 'a a vu çâ, elle, 'a dit : « Ted b'en, 'a dit, qu' 'a s'couche, p'is qu' 'a dort ? 'A dit, m'â' en-'oeiller l'aut'e ! »

Alle en-'oeill' l'aut'e. La minme, affaire, i' â fa't. I' dit : « 'A 'nn en-'oeille in aut'e, aujo'rd'hui, lâ ; mé' i' dit, ça fa't r'guien, çâ. Tu vâ' en v'nir à bout pareil comm' l'aut'e, i' dit !

– Â right ! »

To'hours, quand qu'i' a eu faim, i' s'assit p'is commence : « In œil dors ! Deux yeux, dors ! In œil, dors ! Deux yeux, dors ! In œil, dors ! Deux yeux, dors ! In œil, dors ! Deux yeux, dors ! Dors, deux yeux ! Dors, dors, deux yeux ! » Bagne ! 'a timbe endormie, p'i' i' mange.

To'hours, alle â été deux jours, elle. 'A dit : « M'â' en-'oeiller l'aut'e ! » B'en, l'aut' étè' in p'tit brin plu' embrouillant : alle ava't t'oâs yeux, l'aut'e ! « B'en, i' dit, asteur, i' dit, fa's 'ttention à toé, i' dit ! Alle en-'oeill' l'aut'e, lâ, i' dit, la dargniére â t'oâs yeux. Tu sé's, i' dit, c'é' in p'tit brin plus defficile. T'as besoin, i' dit, d'pâs t'tromper, parç' que tu peu' endormir deux yeux p'is 'nn a'oèr in qui dort pâs !

– Oh ! i' dit, on vâ . . . arrang'râ b'en çâ.

---

8. *O.K.* (angl.) : Façon populaire d'accepter une proposition.
9. *Sneak* (angl.) : prononcé SHNEAK par les Irlandais : Se glisser, aller furtivement.

– I' dit, asteur, m'âs t'espliquer comment : In œil, dors ! Deux yeux, dors ! In œil, dors ! Deux yeux, dors ! In œil, dors ! Deux yeux dors ! T'oâs yeux, dors ! Troâs yeux, dors ! In œil, dors ! Deux yeux, dors ! Troâs yeux, dors !



Dors! Troâs yeux, dors! Troâs yeux...

Dors ! troâs yeux, dors ! Troâs yeux . . .

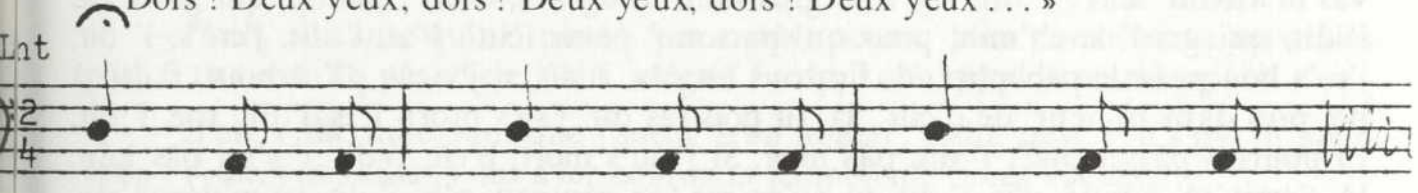
Bagne ! i' dit, 'a vâ timbé' endormie

– Bon ! b'en, c'st all right ! »

Te'jours, quand qu'i' a v'nu l'temps d'manger, i' dit : « C'ést l'temps, lâ !

I' commence : « In œil, dors ! Deux yeux, dors ! Troâs yeux, dors ! In œil, dors ! Deux yeux, dors ! Troâs yeux dors !

Dors ! Deux yeux, dors ! Deux yeux, dors ! Deux yeux . . . »



Dors! Deux yeux, dors! Deux yeux, dors! Deux yeux..."

'A s'ést endormie, mé' i' y en avè' in d'réveillé. All' l'â vu. Ah ! alle arriv' chez eux : « B'en, 'a dit, moé, j'ai trouvé. 'A dit, i' â enn' plus bell' tab'e, 'a dit, qu'on l'â, n'us aut's ! 'A dit, b'en meilleur manger qu'on l'â, n'us aut's ! 'A dit, i' peut b'en engraisser !

– De v-où c' qu'i' prend çâ ?

– Dans l'areill' du 'tit bœu' bleu. I' sort enn' bell' p'tit' nappe, 'a dit, ' pe' près douz' tréz' pouç's cârrés, p'is, 'a dit, i' y â tout's sort's de chose' imaginab's, p'is, 'a dit, par-dessus l'marché, enn' bell' gross' bouteill' de vin itou, pour prend' in coup.

– B'en, 'a dit, on vâ 'nn a'oèr soin de c' 'tit bœu'-lâ, n'us aut's ! »

Asseille [essaie] à po'gner l' 'tit bœu', pour le tuer. No ! Schnick ![10] Pâs moyen de l' po'gner ! « B'en, 'a dit, on vâ l' vend'e, l'vend' au boucher ! »

Te'jours, le matin, pârt, s'en vâ dans l'cham [champ] avec : « Haïlle ! i' dit, i' on asseillé à m'po'gner, tout' faire, tu sé's, i' dit, pour asseyé' à m'tuer, p'i' i' ont jama's 'té capab's. B'en, i' dit, lâ i's m'ont vendu au boucher, p'is, i' dit, lés bouchers vont t' danné' ord' d'emm'ner lés alimaux, p'is, i' dit, quiens-toé au râ' 'a

10. *Schnick :* Expression qui traduit la déception, l'insuccès.

bârguiére, lâ, mecqu'i's soeill'nt commencé à sortir; p'is, i' dit, mecque j' pâsse, po'gn'-moé de v-où c'tu voudrâs, co' minm' qu'tu m... l'inque m'mett' la main apras moé, i' dit, tu vâs suir' [suivre], p'i' i' dit, on vâ s'pousser[11] d'eux aut's. I's sont pâs capab's de m'po'gner !

– All right ! »

Te'jours, fa't pâsser lés alimaux, p'is ça pâssa't, p'is ça pâssa't. Lui, quand qu'i' a v'nu 'oèr quand qu' c'éta't pâs mal juss', i' prend sa cours' p'is s'en vâ à 'a bârguiére, p'i' i' ar'ssou' à la cours' p'i' i' enfil' p'is flac ! i' s'adeunne... p'is goud baïe [good-bye][12]. I' ont fait enn' coupel de milles, lâ, p'i' i' ont pris l'côté. «J' t'eul l'ai dit qu'is nous po'gn'ra'ent pas ! B'en, i' dit, asteur, i' dit, ô' ést pâs pour suir' le grand ch'min b'en b'en long, parç' qu'on peut 'ted b'en s'fair po'gner. I' dit, tu sé's, i' dit, i's sont en câlin, lâ, d'pâs v'nir à bout d' m'a'oèr po'gné, mé', i' dit, i's nous po'gn'ront pâs ! »

Pren in ch'min d'côté, in ch'min d'boâs [13] qu'i' y ava't ; oh ! fè' à pe' près cinq six mill's dans c'ch'min-lâ. I' arrive à enn' bârguiér' dans l' chemin. « B'en, i' dit, çâ, c'é' à pe' près l' bout' de not' chemin, çâ ; c'ést juss' si j'peu' 'a pâsser. P'is tu vâs m'attend' icitt'. I' dit, i' y â in gros bœu' rouge, lâ, dans l'champ, qui gard' çâ, i' dit, qui gard' le ch'min, pour qu' parsonn' pâsse icitt'. P'is, i' dit, j'cré's, i' dit, j'su's bon pour le cabocher. [14]. En tous lés câs, i' dit, si j'viens pâ' à bout, i' dit, à pe' près dans in heur' de d'citt', lâ, tu pourras dir' j'su's mort. P'is, i' dit, toé, i' dit, tu pourras pâsser, mé', i' dit, pâs moé. Si j' su's mort, b'en, i' dit, j' s'rai pâs loin, lâ, t'arriv'râ' à moé, p'is, i' dit, tu po'gn'ras ton couteau, p'is, i' dit, tu m'décoll'râs, i' dit, lés corn's de d'ssu' 'a tête, lâ, p'is tu m'pleum'râs, i' dit, enn' lisiér' de peau, partir dés corn's raït throu' [right through] [15] aller jusqu'à 'a queue' p'i' i' dit, tu po'gn'râs çâ, lâ, p'i' i' dit, tortill' çâ alentour de toé. P'is, i' dit, i' y â r'guien, i' dit, pour t'empêcher d'pâsser null' pârt. T'â' 'ienqu' 'a pein' de dire : « Tords, babiche [16], dévore, corne ! » P'is, i' dit, tu vâs pâsser : i' y â r'guien à ton épreuve !

– Oué ! B'en, i' dit, c'st ô Ké ! »

Attend, p'i' attend, p'i' attend. R'guien v'na't. « B'en, i' dit, i' ést mort ! » Comm' de fait' ! I' arriv' lâ, i' étè' à terr, p'i' i' éta't mort. Bon ! Griff' son couteau, p'i' i' gu'i décoll' lés corn's de d'ssu' 'a tête et p'i' i' gu'i pleume enn' lisiér' d'à pe' près t'oâs pouç's de larg' raït throu' [right through] su' l'dos, p'is la queue avec. Tortill' çâ à l'entour de lui, p'i' i' pârt. In coup [17] qu'i' a eu fa't in bout' : « J' sé's pâs si c'ést vra', çâ ? I' m'â dit de dire : « Tords, babiche ! Dévore, corne ! » I' dit, m'en vâ' asseiller çâ, 'oèr ! »

---

11. *Pousser* (se) : Partir en vitesse. Décamper.
12. *Good-bye* (angl.) : Adieu, au revoir, salut.
13. *Chemin de bois :* Passage rudimentaire pratiquée dans la forêt pour faciliter le transport du bois.
14. Cabocher : *Frapper à la tête, battre.*
15. *Right through* (angl.) : D'un bout à l'autre, sans arrêt.
16. *Babiche :* Lanière de cuir.
17. *Coup* (un coup que) : Après que.

I' arrive à in orme, oh ! à pe' près deux pieds su' 'a chousse [souche]. I' avè' enn' gross' tête. I' arrive à l'orm' p'i' il l'brasse à brass'-corps [18]. « Tords, babiche ! Dévore, corne ! » Tord tout' l'orm' en auguillettes. « T'ans [tiens], i' dit, c'ést vra', câlin ! i' dit, j'su's fort ! »

Continue son ch'min. Arriv' su' in seigneur . . . in seigneur, in gros . . . in cultivateur b'en riche. Mé', pour avoèr le nom d' seigneur, folla't qu'i' gard' cent vache' à la't [lait] ; en bâs d'cent vach's, b'en, i' ava't pâs l'nom de gros seigneur. Folla't qu'i' gard' cent vache' à la't. I' s'braque in écriteau dans l'dos, lui : « Bon gardeu' d'vach's de pére en fi' [fils] ! » I' éta't pâs bittab' [beatable] ! [19] Il l'aparçoé' passer : « Heille ! i' dit, viens 'citt', toé ! I' dit, c'tu vrè' que c' t'âs d'marqué dans l'dos ?

– I' dit, oué, i' dit, c'ést vra' ! I' dit, si c'éta't pâs vrai, j'me quiendra's pâs l'corps raid' d'minme !

– I' dit, viens 'citt' ! I' dit, mon gardeu' d'vaches, i' dit, i' ést djompé [to jump] [20] à matin, p'is, i' dit, ça m'en pren in aut'e !

– Oué ? B'en, i' dit, commen c'que ça peille [paie] ?

– I' dit, soixante-quinz' piass's par moâs, nourri, b'en nourri si tu travailles, p'is, si tu travaill's pâs, b'en, i' dit, soégné' 'a ripp' enn' jipp' [rip and gip] [21].

– B'en, i' dit, moé, faut que j'soeill' b'en nourri ; i' dit, moé, j'su's pâ' in par's-seux ; i' dit, j'travaille. Vous avez comment [combien] ? Cent vâches ?

– I' di' oui ! Faut que j'gard' cent vaches, i' dit, pour a'oèr le nom d'gros seigneur. Vien a'ec moé, i' dit, m'âs t'montrer l'pacage ».

Pâr' avec lui. C'éta't nett' : i' y avè' 'ienqu' dés p'tit's affair's de chicots d'harb' [herbe] longs d'minme ; c'ta't tout' plumé, i' 'n n'ava't pâ' assez grand pour le troupeau qu'i' ava't. P'i' i' ava't dés gros boâs blancs, lâ, dés affair's de deux pieds, t'oâs pieds su' 'a chousse [souche], dés gross' têtes, c'ta't tout's dés grands feuill's de minme, tu sé's, du boâs blanc !

To'hours, b'en i' di' au vieux roi, i' dit : « Vous avez b'en trop . . . pâs du [au] roi, au seigneur, i' dit, v's avez b'en trop, i' dit, d'alimaux, i' dit, pour le pacag' vous avez lâ ! I' dit, i's crev'nt de faim. Mé', i' dit, m'âs 'nn a'oèr soin, moé. I' dit, avez-vou' enne . . . j'veu' a'oèr enn' bonne hache, i' dit, enne hach' qui coupe ; i' dit, m'â' aller couper dés branche' a'ec dés feuilles, p'is, i' dit, i' vont s'emplir le vent' [ventre] a'ec que'qu' chose !

– Â raït [all right] ! »

---

18. *Brasse-corps (à) :* A bras-le-corps.
19. *Beatable* (angl.) : Pas bitable : Insurpassable.
20. *Jump* [to] (angl.) : S'enfuir, disparaître, abandonner un emploi, à la cachette.
21. *Rip and gip* (angl.) : Rip et de rap *(Gloss. du parler français)*

Te'hou's, l'lend'main matin, i' pâr' a'ec lés vaches, p'is s'en vâ dans c'pacag'-lâ. Commence à couper dés branches, p'is coup' dés branches, dés tâ' icitt', p'is dés tâs lâ, partout, p'is lés vach's mangea'ent ça à plein' gueule. I' avance, avance. I' arrive à enn' cletur' de fer, dés pôteaux d'fer, lâ, qui éta'ent gros comm' çâ, lâ, douz' pieds d'long : enn' cletur' de douz' pieds d'haut, d'la gross' broch' cârrottée [carreautée][22] b'en forte, lâ. I' y ava't pâ' in alimal qu' éta't capab' de pâssé' au travers de d'çâ. P'is, su' l'aut' bord de d'çâ, i' y ava't du beau treuff [trèfle] tout rouge, lâ, qui étè' haut d'minme, à plein' terre, p'is dés beaux pommiers là-d'dans. P'is le vieux seigneur l'ava't b'en avarti de faire attention qu' sés alimaux câss'nt pâs c'cletur'-lâ ; mé', c'ta't pâs câssab'e.

L'aut' bord de d'çâ c'ta't t'oâs giants qui resta'ent lâ ; ah ! dés bétail' effréyants. To'hours, i' â coupé dés branch's tout' la journée, c'journée-lâ. L'soèr, i' ava'ent l'vent' pas mal plein, lés vaches. I' ava'ent mangé pâs mal. L'lend'main matin, s'en r'tourn' lâ a'ec sés vaches. « Câlin ! i' dit, si j'continue, dan enn' semaine, i' dit, j'a'rai p'u' enn' branch' vart' après lés â'b'es. I' dit, j' sé's pâs, i' dit, si j' s'ra's pâs capab' j'ter c'cletur'-lâ à terre ? »

I' s'en vâ à in d'cés pôteaux-lâ, pâss' sés mains... rrroufff ! à terre ! N'en voé' in aut'e, vrouch ! à terre ! I' en jett' t'oâs à terre. P' is, so ! so ! so ! i' ramèn' lés vaches, p'i' en-'oeill' su' l'terrain dés giants, l'aut' bord. Ah b'en ! câlin ! lâ, ça envala't, ça rongea't çâ, lâ, gros 'mm' le brâs.

Le soèr, fa't remm'ner sés alimaux l'aut' bord, p'is r'lev' la cleture, p'is s'en r'tourne avec lés vaches. Ah b'en, câlin ! lés vache' avè' haussé : ça faisa't deux jours qu'i' éta'ent b'en soègnées, lâ, i' avè' haussé pâs mal. P'is, su' enn' centain' de vaches, i' ava't te'jour' eu enn' trentain' de cheguiér's [chaudières] de la't d'pluss'. « Câlin ! i' dit, i' ont haussé, 'és vaches !

– I' dit, moé, i' dit, j'su's pâ' in câlin d'par'sseux ; i' dit, j'en coup' dés branches !

– All right ! »

Le lend'main matin... Vers neuf heures, le soèr – c'soèr-lâ, lâ – ça lâche in cri, in cri d'giant qu'tout' 'nn â tremblé. Le clocher d'son château, lâ, 'nn â sonné. I' éta't couché en bâs su' in chôfâ [sofa] ; s'en vâ l'trouver, i' [le seigneur] dit : « Cou' [écoute] don, i' dit, t'âs r'guien fait aux giants ?

– I' dit, non ; i' dit, quoi c' qu'i' y â ?

– B'en, i' dit, i' vient d'lâché' in cri, lâ, in cri épouvantab'e, i' dit, que l'château en â branlé.

– Ah oui ! B'en, i' dit, j'cré's b'en, i' dit, leu' mére, i' dit, 'a ést en prom'nad' dan 'és vieux pays, lâ ; p'is, i' dit, c'ést pour çâ, i' dit, i's son en réjouissanç' du câlin !

– Oué ? Ah, ah... C'st all right ! »

22. *Carreauté :* À carreaux.

L'lend'main matin, t'jou's, en lui-minme : « M'âs m'en aller d' bonne heure ! » I' s'lev' de bonne heure : « Hourrah ! lés sarvantes, i' dit, tiré' 'és vaches ! » Ah ! câlin ! ça morva't, ça brâilla't. « Guett' op' [get up][23] guett' [get], guett' [get]' hôrah ! plus vite ! i' dit, j'ai d' l'ouvrage à faire aujo'rd'hui, moé ! » Ça brâilla't ; lés v'lâ partie' en tiran 'és vaches, p'i' encôr' b'en p'us d'la't. Ça leu' denna't b'en plus d'ouvrage.

Arriv' lâ, vrouch ! la cleture à terre, p'i' en-'oeill' lés alimaux l'aut' bord. Vers neuf heures, quoi c'qui r'ssout ? In giant, in affaire ! Ah ! i' y ava't p'us d'bout' : j'cré's b'en qu'i' avè' à p'près vingt pieds d'long. « Heille ! i' dit, ver de terre, i' dit, t'â' envie d'nous fair' périr, toé ? I' dit, t'es t-apras tout' fair' manger not' bien, i' dit, par tés alimaux ?

– Vâ don à la gomme, i' dit, grand calâb'[24] de câlin qu't'es, toé ! I' dit, t'és bon à r'guien. Si j'te mè' 'a main su' l'dos, i' dit, tu vâs t'aparce'oèr . . .

– Oshhh ! t'mè' 'a main su' l'dos ! Aim'ra's-tu çâ t'batt'e ?

– I' di' oué ! »

I' fè' in saut p'i' il l'agrafe :[25] « Tords, babich' p'is devore, corne ! » P'is quiens b'en 'citt', p'is quiens b'en lâ ! M'â' asseyer ! . . . Ça gu'i prena't tout' son p'tit change[26] ; p'is tire icitt' p'is tir' lâ ! I' y avè' in fôsset pour égoutter l'terrain, lâ, p'i' i' y avè' in p'tit brin d'eau qui coula't là-d'dans ; c'éta't mou. Le racul' là-d'dans, p'i' il l'cal'[27] jusqu'au cou, icitt', calé dan 'a boue, lâ. « Hein ! i' dit, qui c'que c'ést qu'ést l'meilleur de n'us aut'es ?

– Ah ! i' dit, c'ést toé, i' dit, lâch'-moé !

– Non ! i' dit, j'su's pâs pour te lâcher, pas pluss' que l'câlin ! »

I' l' renfonç' par dessu' 'a têt' pour pâs qu'i' seill' 'apab' de s'sortir. P'is i' ést mort. Le soèr, fait pâsser sés alimaux, p'i' i' r'lev' sa cleture, p'i' i' s'en r'tourne encôre au château a'ec lés alimaux. Ah b'en ! câline ! i' avè' haussé encôre, c'journée-lâ. A été ôbligé en-'oeillé' en vill' pour charcher dés vaisseaux p'is dés cheguiéres [chaudières]. Ah ! le seigneur éta't content de 'oèr, lui : « Comment ça s'fa't qu'i' hauss'nt de minme ?

– I' dit, j'vous l'ai dit, i' dit, qu' j'éta's pâ' in par'sseux, moé, i' dit, que j'travaille ! I' dit, j'pâss' mon temps, i' dit, à couper dés branch's pou' qu'i's mangent. I' dit, i' y â r'guien dans c'pacag'-lâ ! »

Le soèr, à neuf heures, oh ! in cri effréyant, b'en pir' que l'soèr d'avant. I' éta'ent t'oâs, 'és aut's, lâ. P'is, i' 'n n'ava't, i' en resta't p'u' 'ienqu' deux. Le sei-

23. *Get up* (angl.) : Levez-vous !
24. *Calâbre :* Homme de grande taille, grand corps, homme mal bâti.
25. *Agrafer :* Attraper.
26. *Change* (prendre tout son petit) : Venir à un cheveu d'échouer. Arriver à son but avec de grandes difficultés.
27. *Caler :* Enfoncer.

gneur pârt, p'i' i' descen à la course, p'is : « Quo' c'tu leu's âs fait' ? I' dit, c'st enne affaire effréyante, i' dit, çâ, i' dit, dés cris d'minme, i' dit . . .

– I' dit, j'vous l'ai dit, hier à soèr, c'tait leu' mèr' qu'éta't v'nue dés vieux pays, p'is sonta'ent d'enn' réjouissance . . . Viens don pâs m'achaler [28] !

– All right ! »

I' pârt. L'lend'main matin, i' raveill' lés fille' enn' demi-heur' plus vite, p'is : « Hôrah ! tiré' 'és vaches ! » Ah b'en ! le guiâb'e été' aux vaches : ça brâilla't. P'is, i' dit : « J'veu' a'oèr in meilleur lonn'ch [lunch] [29] itou ! I' dit, c'que vous m'dennez'.'.'. i' dit, moé, j'travaille, p'is ça m'pren in meilleur lunch que çâ ; i' dit, j'en n'ai pâ' assez ! » Le roi dit : « Deunnez-y in bon lunch ! Deunnez-y quoi c'qu'i' veu' a'oèr !

– P'i' i' dit, oui, i' dit, j'veu' a'oèr enn' bouteill' de vin avec, itou, pour prend' in coup ! »

Ah ! i's gu'i ont deunné. I' pârt. En arrivant lâ, encôr' pareil. Hal' [30] la cleture à terre, p'is lés alimaux l'aut' bord ! Le deuxième, i' r'ssout : « Ah ! i' dit, ver de terre, i' dit, t'âs tué mon frére, mé' i' dit, tu m'tueras pâs, moé ! »

Lés v'lâ pri' encôr' tou' 'és deux. « Tords, babiche ! Dévore, corne ! » P'is, il l'racule encôr' dans c'câlin d'fôsset-lâ, p'i' il l'cale encôr' par-d'ssu' 'a tête ! Le v'lâ mort.

Le soèr, i' s'en r'tourne encôre. Ah ! i' y en ava't du lè' [lait] en masse. [31] À neuf heures, encôre in cri épouvantab'e : c'ta't l'dargnier, çâ. Çâ, c'ta't l'pér' dés giants. Ah ! in cri, lâ, que l' château, i' â quas'men écrâsé. I' descen à 'a course : « Quoi c'tu leu's à fait' ?

– I' dit, ar'guien ! I' dit, v'nez don pâs m'achaler ! J'vous l'ai dit, hier à soèr : c'ta't leu' mèr' qu'été' arrivée dés vieux pays ; p'i' i's sont dan enn' réjouissanç' du câlin, lâ ! Voulez-vous m'laisser tranquille ? Allez-don vous coucher ! » Te'hou's, i' â parti.

L'lend'main matin, s'en r'tourne encôr' lâ. Quo' c'qui r'ssout ? L'pér' dés giants. « Ah ! i' dit, ver de terr' que t'ès ! T'as tué més deux garçons, mé', i' dit, moé, tu m'tuerâs pâs !

– Arrête, arrête, i' dit, grand chienn' que t'ès ! I' dit, m'âs t' montrer, i' dit, comment c'qu'on s'bâ' à 'a bell' bâll ox [pole axe][32]. I' l'agrafe : « Tords, babiche ! Dévore, corne ! » Mé', i' a eu du fil à r'tord' a'ec c'ui-lâ. Quiens b'en 'citt', quiens b'en lâ ! P'i' i' voula't pâs gu'y 'ller su' l'bord du fôsset, lui : il l'sava't qu'lés deux aut's 'ta'ent lâ. Mé', i' a v'nu à bout de gu'y eller [aller] p'i' il l'â calé jusqu'icitt'.

---

28. *Achaler :* Ennuyer, fatiguer, irriter.
29. *Lunch* (angl.) : Collation, dîner froid apporté au travail.
30. *Haler :* Tirer
31. *Masse* (en) : En grande quantité, beaucoup.
32. *Pole axe* (angl.) : Hallebarde.

« Écoute, i' dit ! I' dit, lâch'-moé, p'i' i' dit, m'âs t' conter que'qu' chose, moé.

– Conte, i' dit, j' t'écoute !

– Si tu veux m'lâcher, i' dit, m'deunner vie sauve, m'âs tout' te passer quoi c' j'ai écitt', lâ, m'âs tout' te pâssé' à ton nom év'ré thign' [everything][33] qu'i' y â écitt', tout', tout', tout' ! I' dit, tu vâ' allé' à 'a méson, lâ, p'is tu vâs descend' dan 'a cave, lâ ; i' y â sept, sè' [sept] tonn's d'or, lâ, d' foncées [34] dan 'a cave, lâ, p'is, i' dit, après çâ, i' dit, tu r'vir'ras d'bord p'is tu gu'irâ' à écurie ; i' dit, i' y â t'oâs écuries, enn' conteur [contre] l'aut', lâ, t'oâs portes. Tu rentr'ras dan 'a promiér' port' nomber' [number] in ; i' vâ a'oèr in joual blanc, lâ, blanc comm' du lè' [lait], in habit blanche blanche, in chien blanc, in sâbeul' [sabre] blanc d'vartu, i' dit, qui coup' cent l'guieues [lieues] d'vant la pointe. I' dit, i' y a pâ' auquin roi ni auquenn' [aucune] guerr' qu'ést capab' d'arrivé' avec toé !

Après çâ, i' dit, tu rentr'râs dans l'aut' porte : i' y â in joual noèr, in habit noèr, in chien noèr, in sâbeul noèr qui coup' cent l'guieues d'vant la pointe, sâbeul' de vartu. Tu renteur'râs [rentreras] dans l'aut' porte : i' y â in joual d'or, in habit d'or, in chien d'or, p'i' i' dit, in sâbeul' d'or, de vartu, qui coup' cent l'guieues d'vant la pointe. I' dit, i' y â r'guien d' capab' d'arrivé' avec toé ! Si tu veux m'laisser vie sauve, i' dit, c'st à toé, çâ !

– Oué ? B'en, i' dit, m'en vâ' allé' 'oèr çâ ! »

I' éta't pris, lui ; i' éta't pâ' 'apab' sortir de d'lâ tout d'in coup. I' pârt, s'en vâ au château. I' examin' çâ ; s'en vâ dan 'a cave, lés sept tonn's d'or 'ta'ent lâ, all right, foncées. S'en vâ à écurie, p'i' i' a trouvé tel comm' qu'i' gu'i ava't dit : joual blanc, joual noèr, joual d'or, dés habits d'or, tout' quoi ç' c'ést qu'i' ava't. « Bon ! b'en, i' dit, asteur, i' dit, c' pâs tout', çâ ! »

S'en r'tourne au château dés giants, i' emmène enn' plum' p'is d' l'enk' [encre], p'i' enn' grand feuill' de papier. « Asteur, i' dit, tu vâs m'signer çâ d'ta main, lâ, en pur don qu' tu m'denn's tout'. » P'is, i' avè' emm'né in dés sâb's de vartu qu'i' y avè' à écurie. P'i' i' gu'i sign' çâ qu'i' gu'i denna't tout' : « Bon ! i' dit, çâ, c'st à toé ! Tout' çâ, i' dit, c'st à toé, i' dit, j' m'en bâdeur [bâdre] [35] p'us !

– Ouè ! P'is, asteur, i' dit, mon grand câlin, si j'te deunn' vie sauve, quoi ç' c'ést qu'tu vâs faire ? Tu vâs t'en aller dan 'és vieux pays trouver d'la parenté, p'is tu vâs r'ssoud' écitt', p'is tu vâs m'fair' guerre ! » Schnick ! Topp' ! i' gu'i flamb' la têt' drett' lâ. I' éta't féni !

Bon ! c'tè' à lui, lâ. B'en, lâ, i' ava't pâs grand grande accupâtion. I' allè' à tou' 'és matins, p'i' i' lâcha't sés vach's là-d'dans, p'is l'soèr, il lés remm'na't.

Dans c'plass' [place]-là, i' y avè' in roi, p'i' i' avè' enn' fill' de quinze ans. P'i' i' y ava't la bête-à-sept-têtes, dans c'plass'-lâ, qui mangè' enn' fill' de quinze ans juste à tous l's ans, qui timba't su' la fill' du roi. I' 'n n'ava't pas d'aut's.

---

33. *Everything* (angl.) : Tout, toute chose.
34. *Foncé :* Qui a un fond. Ici, c'est plutôt : qui a un couvercle.
35. *Bâdrer* [de l'angl. Bother] : Inquiéter, s'occuper, se tracasser.

Lui, le soèr, le vieux seigneur vient l'trouver. I' dit : « I' y â enn' méchante affaire, i' dit, qui vâ arriver.

– Enn' méchante affaire ?

– Oué ! I' dit, le roi, i' dit, sa princesse, i' dit, faut qu' 'a soeill' mangée c'tte année, i' dit, par la bête-à-sept-têtes. La bête-à-sept-têt's mange enn' fill' de quinze ans, i' dit, à tell' date, à quinze ans juste, p'i' i' dit, i' y â 'ienqu' la fill' du roi qui timb' dans l'sort. P'is, i' dit, c'ést ell' qui vâ êt' mangée par la bête-à-sept-têtes !

– Ah ! v'nez don pâs m'achaler, i' dit, vous, avec vos princesses, p'ss . . . ah ! quoi ça m'sac' [sacre] çâ ! 'A ést pâs pluss' qu'in aut'e, elle, i' dit ! N'en v'lâ b'en dés fill's de quinze ans qu' 'a mang' la bête-à-sept-têtes, lâ !

– Oué ! mé', i' dit, çâ, i' dit, c'st enn' princesse, tu sé's !

– Princesse ou non, v'nez don pâs m'achaler !

– All right ! »

Te'jours, l'lend'main matin, i' alla'ent m'ner la fille, la princess' du roi su' l'terrain d'la bête-à-sept-têtes. I' y avè' enn' tour, lâ, enn' cletur' de pierre, vingt pieds d'haut, quat' pieds d'épais, gross' bârguiére en fer de v-où c' qu'is rentra'ent, lâ. I' arriva'ent lâ, i's rentra'ent su' l'terrain d'la bête-à-sept-têtes, p'is i's s'en r'tourna'ent.

Bon ! lui, i' pârt de bonne heure, c'matin-lâ, i' vâ m'ner sés alimaux, p'i' 'a bête-à-sept-têtes' éta't supposée d'êt' lâ à neuf heures. S'en vâ à écurie, prend l'habit blanche, c't habit blanch'-lâ, n'importe quel habit qu'i' y ava't lâ faisa't su' n'importe qui, à la grosseur p'i' 'a grandeur qu'i' éta't. S'habille, prend son chien blanc, son sâbeul blanc, p'i' i' saute à joual. Arrive à 'a cleture, cés jouaux-lâ, ça pouva't sauter par-dessu' enn' cletur' de cent pieds. Youp' ! l'aut' bord !

S'en vâ la trouver. « Ah ! 'a dit, beau prince, 'a dit, allez-vous-en !

– Comment, i' dit, m'en aller ? Ah ! non, i' dit, j'pâs pour m'en-aller ! J'su's v'nu icitte, i' dit, pour vous porter main-forte, i' dit, j'pâs pour m'en-aller !

– Ah ! allez-vous-en, 'a dit, i' y â b'en assez d'moé qui vâ' êt' mangée, sans 'n a'oèr enn' gagn' [gang] de minme à manger : moé, vous, vot' joual, vot' chien, 'a dit, on vâ tout' s'fair' manger !

– B'en, i' dit, j'pens' pâs ; i' dit, on vâ asseillé' [essayer] à gu'i fair' guerre.

– Ah ! 'a dit, vous êt's pâs capab'e, 'a dit, vous ête' aussi b'en d'vous en aller ! »

Te'jours, 'a été' assis, p'i' i' s'couche, p'i' i' s'accot' la têt' su' sés g'noux. « Quand vous voèrez v'nir la lueur d'la bête-à-sept-têtes, i' dit, poussez-moé ; j' s'rai drett' lâ ! » V'lâ la bête-à-sept-têt's qui r'ssout. All' l'pousse. Flopp' ! i' éta't su' son joual ! Ah ! la bête-à-sept-tête' arrive : « Moé, 'a dit, j' pensa's 'n n'a'oèr 'ienqu'in à manger, 'a dit, à matin, 'a dit, j'en ai quat'e !

– Oué ! Tu vâ' 'és manger, si tu 'és gâgnes . . .

– Ah ! c'st in affair' de r'guien ! »

Command' son chien ; son chien gu'i rent' par enn' tête, sort par darguière avec quinz' cent liv's pésant. P'is lui, i' abât deux tête' a'ec son sâb'e. 'A tir' d'arguiére ; 'a dit : « Partie à d'main ! M'â' aller dans l'fond d'la mer, 'a dit, manger d' l'harb' de force, p'i' 'a dit, on se r'prendrâ d'main !

– All right ! »

La princesse 'a dit : « vous allez vous en v'nir avec moé, au château.

– Ah ! i' dit, non ! »

Arriv', mèn' la princess' jusqu'à la bârguiére, 'a s'en vâ, p'is lui, flipp' ! par-dessu' 'a cleture, p'is goud baï [good-bye] ! i' s'en r'tourne. Le lend'main matin, i' éta't supposé d'êt' lâ encôre à neuf heures. I' s'en r'tourn' lâ, habillé en noèr, in joual noèr, chien noèr. La princesse 'a dit : « Vous êt's pâs l'min' d'higuièr [hier], 'a dit, vous ête' aussi b'en d'vous en aller !

– Ah ! i' dit, j' su's l'minm' d'héguièr, mé' i' dit, j'ai pâs lés minmes . . . lés minm's habits, mé', j'su's l'minm' d' héguièr. »

Fè' encôr' pareil, i' s'couch' la têt' su' sés g'noux, quand qu'la lueur d'la bête-à-sept-têt's viendrâ de l'pousser. Tout d'in coup, 'a arrive. « Ah ! 'a dit, la v'lâ, sept fois pir' qu'higuièr ! » Saut' su' son joual, command' son chien noèr, sort par darguiére avec t'oâs mill' liv's pésant. Ah ! p'i' i' abât deux aut's têtes. I' y en resta't p'u' 'ienqu' t'oâss's ; ça faisa't quat' qu'i' coupa't. « Partie à d'main ! i' dit, j'vâs r'tourner dans l'fond d'la mer manger d' l'harb' de force. »

'A voula't l' emm'ner. Non ! To'hours, in coup rendu chez eux ! « Comment ça s'fa't, çâ, i' dit, t'és pâ' 'apab' de l'emm'né' écitt', c' 'tit prinç'-lâ ?

– Non ; 'a dit, i' veut pâs v'nir ! 'A dit, à pe' prè' à deux cents pieds d'la bârguiére, lâ, 'a dit, i' saut' par-dessu' 'a cleture a'ec son joual ; c'ést pareil comme in oéseau dan 'és airs, çâ.

– Oué ? P'is, i' dit, i' ést supposé de v'nir demain encôre ?

– Oué ! I' m'â dit qu'i' m'â garanti qu'i' viendra't d'main ; p'i' 'a dit, j'cré's b'en qu' c'ést b'en 'a dargniér' journée, d'main, parç' qu' 'a dit, la bête-à-sept-têtes, i' gu'i ress' p'u' 'ienqu' t'oâs têtes ; i' 'nn â quat' d'à terre !

– Oué ? B'en, i' dit, m'âs mett' mon saldât l'plus smatt' [smart] que j'ai, i' dit, su' 'a tour, lâ, a'ec in sâb' pour asseyé' à prend' dés r'marqu's de c'prinç-lâ de que'qu' magniére. »

– V'lâ mon gârs pris planté lâ ! L'lend'main matin : « Hôrah ! sés vache' au plus câlin, p'i' i' s'en r'tourne à écurie p'is prend son joual d'or, son habit d'or, p'is son chien d'or, son sâbeul d'or, p'i' i' pârt. Arrive, zioup' ! par-dessus ; s'en vâ trouvé' 'a princesse. « Ah ! la princess' dit, vous êt's pâs l' minm' d'héguièr [hier], 'a dit, vous êt's mieux d'vous en aller !

– J'su's l'minm' d'hier, i' dit, i' y â 'ienqu' j'ai pâ' 'és minm's habits. »

I' avè' enn' bell' pér' [paire] de botte' en or qui gu'i v'na't qués'men aux g'noux ; ah ! i' éta't b'en amanché, lâ. Te'jours, c'ta't pareil comm' la journée avant. La bête-à-sept-tête' r'ssout ; command' son chien ; sort, avec trent' mill' liv's pésant, en arguiér', p'i' i' gu'i coup' lés t'oâs aut's têtes. V'lâ la bête-à-sept-têt's morte. « B'en, 'a dit, asteur que vous êt's . . . v's allez vous en v'nir . . .

– Ah ! non, i' dit, j'su's pâs capab'e !

– Pâs capab'e ? »

Te'jours, r'vir' de bord, vient pour sauter. Le câlin d'saldât-lâ 'ta't-tu pâs lâ, lâ ? Zligne ! i' gu'i coup' le bout' . . . le bout' dés arteils que' minme, le bout' d'la grosse arteil, p'is l'aut' au côté, p'is l'bout d'sa botte en or. Continue. I' [le soldat] ramâss' çâ. S'en vâ su' le roi avec çâ. I' dit : « C'ést tout', çâ, c'ést tout's lés r'marqu's qu' j'ai 'té capab' d'a'oèr. I' dit, i' t'â in joual d'or, in habit d'or, in chien d'or, p'is, i' dit, la seule . . . quo' c'que j'ai pu a'oèr de r'marque.

– B'en, i' dit, on vâ asseillé' à trouver qui c'que c'ést. Avec çâ, i' dit, j'cré's qu'on peut trouver . . . »

Le soèr, lui, i' arrive, avec sés alimaux, p'i' i' ava't . . . i' s'avè' env'loppé l'pied, et p'i' i' s'en v'nè' en boettant [boitant]. I' dit, au vieux seigneur, i' dit : « J'me su's t-estropié aujo'rd'hui, i' dit, en coupant dés branches, p'is, i' dit, j's'rai pâ' 'apab' d' gu'y 'ller d'main matin ! » I' ava't r'levé sa cleture, i' ava't tout' b'en amanché. I' dit : « M'âs 'nn a'oèr, i' dit, 'té b'en, i' dit, pour quinz' jours, t'oâs s'maines. I' dit, j'me su's coupé l'bout du pied, i' dit, nett' !

– All right ! »

Ça ress' de minme ; mè' in aut' à sa place. Lâ, lui, i' [le roi] commence à charcher pour c'te câlin d'bott' d'or-lâ. Fa't battre au ban que cez' qui a'rè' enn' pére [paire] de botte' en or, p'is qui a'ra't le pied gauche, le bout du pied coupé a'ec la grosse arteil . . . que l'aut'e, le morceau qui â qui f'sa't, qui fitta't [to fit][36] juss' dessus, qu'i' a'ra't sa princesse en marguiage.

Quand qu'la princesse a sorti de d'lâ, i' y avè' in gârs, lâ, qui châreuia't [charroyait] du charbon – i' app'la'ent çâ in charbognier – rencont' la princesse : « Où tu vâs, toé ?

– 'A dit, j' m'en vâs che' nous !

– As-tu envie de faire r'virer la vill' de ton pére à l'envers, i' dit, par c'tte bête-à-sept-têtes ; i' dit, 'a ést supposée de t'manger.

– 'A dit, la bête-à-sept-têtes, 'a ést morte : 'a dit, alle â été tuée, 'a dit, par in prince.

– Oué ? B'en, i' dit, tu vâs v'nir me montrer çâ, 'oèr ! Embarque ! »

---

36. *Fit* [to fit] (angl.) : S'ajuster, correspondre, s'adapter.

P'is, i' 'a griffe, p'i' alle embarqu' dans son tomb'reau p'is s'en vâ montrer çâ. Lés têt's 'ta'ent toute' à terre, coupées. « Oué ! »

Mé' . . . oui, lui [le prince], i' ava't fait d'aut's choses. In coup d'partir, i' ava't pris son couteau, p'i' i' ava't tout's coupé lés langu's dans lés têt's d'la bête-à-sept-têtes, p'i' i' ava't mis çâ dans in mouchoèr d'la princesse. Et p'is, le charbognier prend tout's cés têt's-lâ, p'is met çâ dans son tomb'reau.

I' arriv' su' l'vieux roi, p'i' i' gu'i â dit qu' c'éta't lui. Mé', par lés marqu's du saldât, c'éta't pâs lui ! Te'hours, i' ont gardé mon charbognier lâ, p'i' i's 'nn on eu b'en soin p'i' ils l'on habillé en qualité d'prince. Te'hours, in qui s' faisa't faire enn' pér' de bott's d'or, p'is le bout' du pied gauch' coupé, p'i' i' alla't fair' çâ, ça fitta't [to fit] pâs ! In aut' faisa't pareil, f'sa't fitter çâ, ça faisa't pâs ! In aut' encôr' su' in aut' bord ; non, ça faisa't pâs !

B'en, l'vieux roi dit : « J'sé's pâs comment ça s'fa't, i' dit, qu'ça a arrivé d'minme, p'is, i' dit, on n'ést pâs capab' de l' trouver ! » Le vieux seigneur, i' éta't-tu pâs lâ, enn' journée ? P'i' i's s'parla'ent de d'çâ. I' [le seigneur] dit : « 'Cou' don, i' dit, heille ! i' dit, j'ai mon gardeu' d'vaches, lâ ! C'journée-lâ, i' dit, i' s'ést trouvé estropié du bout du pied coupé, nett'. I' dit, i' m'â dit qu'i' s'ava't coupé a'ec sa hache, i' dit, en coupant dés branches, mé', i' dit, c'ést à sa'oèr, çâ ! Ça s'pourra't 'ted b'en, i' dit . . . on sé' pâs, i' dit, ô' ést pâs capab' juger l'monde, i' dit, à lé' 'oèr !

– C'ést vra' !

– B'en, i' dit, m'âs l'en-'oeiller charcher. »

I' en-'oeill' quinz' saldâ' avec le capitaine, aller charcher c't homm'-lâ. Sont allés ; i' étè' assis su' l'perron. I' arrive à lui, p'i' i' dit : « C'ést vous, i' dit, qui ést Ti-Jean ?

– I' di' oui !

– I' dit, le roi, i' dit, vous fait d'mander. I' veut vou' 'oèr absôlument, qu'i' â affaire à vous !

– Oué ! B'en, vous diré' au roi, i' dit, que j'su's t-autant comm' lui ; quand qu'i' a'râ besoin d'moé, i' dit, i' viendrâ m' charcher, p'is quand j'a'rai besoin d'lui, i' dit, moé, j' gu'irai l'charcher !

– Oué ? Ah b'en ! Â raït [all right] ! »

R'vir' de bord. I' arriv' su' le roi, p'i' i' cont' çâ. Ouè ? En-'oeill' cinq mill' soldâts, capitaine en tête, d' l'emm'ner mor' ou en vie. Le temps qu'i' ont 'té r'virer su' l'vieux roi, lui i' â été à écurie p'i' i' â 'té s'charché' in sâb' de vartu.

I arrive' à lui : « Tu sé's, i' dit, mon Ti-Jean, i' dit, on â dés ord's de t'emm'ner, mor' ou en vie.

– Ouè ? P'ffe ! L'avez-vous di' au roi, i' dit, quo' c'j'vous ai dit ? Si i' ava't besoin d'moé, qu'i' vienn' me charcher, p'is si j'a'ra's besoin d'lui, j' gu'ira's l'charcher !

– I' dit, oui, on gu'i â dit ; p'is, i' dit, 'gâr' [regarde] i' dit, de quo' c'qu'i' â en-'oeillé, i' dit, enn' gross' troup' p'is, i' dit, l'capitaine en tête !

– C'est moé, i' dit, qui m'saqueur [sacre] b'en dés rois p'is dés troupes ! I' dit, allez-vous vous en aller ?

– Non ; i' dit, faut qu'on t'emmène, mor' ou en vie !

– Ouè ? B'en . . . »

Ziouff ! i' ress' p'u' 'ienqu' le capitaine, lâ. P'is, i' pârt. Ah ! Djisus [Jesus] pouel ! I' gu'y alla't su' l'bord-lâ. Arriv' su' le roi : « Vieux roi, i' dit, vous êt's mieux d' gu'y aller vous-même, i' dit. J' gu'i ai dit qu'on éta't supposé d' l'emm'ner, mor' ou en vie. P'is, i' nous â dit, d' s'en aller, p'i' i' dit, j'ava's commandé, i' dit, mon armée, d'tirer d'ssus. P'is, i' di', i' â 'ienqu' fait' çâ ; i' dit, bouff ! tout à terre, tout' mort. P'is, i' dit, i' y avè' 'ienqu' moé qui â resté lâ ; p'is, i' dit, j'ai décollé [37] de d'lâ !

– B'en, i' dit, j' m'en vâs gu'y aller ! »

Saut' dan enn' 'oéture, enn' belle 'oéture, p'i' i' s'en vâ lâ. I' dit : « Ouôh ! Ti-Jean ?

– I' di' oui !

– Sé's-tu, i' dit, qu' c'ést pâs b'en b'en poli, i' dit, pour in roi, de v'nir êt' ôbligé d'te charcher !

– Sir' mon roi, i' dit, j' t-aussi mecieu' comm' vous ! Quant' j'a'rai besoin d'vous, i' dit, moé, i' dit, j' gu'irai vous charcher, p'is quant' vous a'rez besoin d'moé, i' dit, vous viendrez m'charcher !

– B'en, i' dit, c'ést correc' ! I' dit, vâs-tu v'nir ?

– I' di' oui, m'âs gu'y aller ! B'en, i' dit, allez-vous-en, i' dit, m'â vâs vous r'pâssé' en ch'min t't à l'heure ! »

I' r'vir' de bord, s'en vâ à écurie, griff' son joual blanc, son habit blanche, r'pâss' le roi en ch'min, p'is s'en vâ r'virer d'vant l'château. La princess' l'â vu. R'vir' de bord, prend son joual noèr, son habit noèr, p'is r'vire encôre, p'is s'en r'tourne encôre, prend son joual d'or p'is son habit, i' arriv' lâ quant' et [38] le roi. Le roi griff' le bout d'la botte. Clotch ! Collé taït [tight] [39]. « Ah b'en ! i' dit, lâ, i' dit, on l' l'â, i' dit, l'gârs ! »

Bon ! Lâ, i' ont fait in gros souper. I' ont tout' invité l'monde en général, suffit qu'i' ava't sauvé la vie d'sa princesse, qu'i' ava't tué la bête-à-sept-têtes. Mon charbognier [charbonnier] éta't lâ, lui, p'i' i' créya't [croyait] b'en d'a'oèr la princesse : i' ava't tout's lés têtes. L'vieux roi ! « B'en, i' dit, ô' ést b'en chanceux, i' dit,

37. *Décoller :* Décamper, partir précipitamment.
38. *Quand et :* Avec, en même temps que, en compagnie de.
39. *Tight* (angl.) : Hermétiquement fermé, de façon imperméable.

d'a'oèr in homme écitt', i' dit, qui â détruit la bête-à-sept-têtes. I' dit, i' â tout's lés têtes. V'né' 'oèr çâ ! » I' leu' monteur [montre] tout's lés têtes. Bon ! « C'ést b'en vra', i' dit, vous voyez, i' dit, c'ést lui qui a tué 'a bête-à-sept-têtes ! »

Ti-Jean dit : « 'Cou' don, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, avez-vous déjà vu enn' tête, vous, sans langue ?

– Non !

– B'en, r'gârdez don dans cés têtes-lâ, i' dit, pour 'oèr si i' y â dés langues ! »

R'gârd' çâ ; « Pâs d'langues ! I' dit : « Lés langue' ont 'té coupées ! » Pâss' la main, p'is sort le mouchoèr d'la princess' qu'i' ava't tout's mis lés langu's dedans. « Quiens, i' dit, v'lâ lés langues, icitt', avec le mouchoèr d'la princesse !

– Ah ! i' dit, c'ést vous, c'ést vous qui l'avez détruit ?

– I' di' oui !

– Quoi ç' c'ést qu'vous voulez que j'faiz' au charbognier ?

– Ah ! i' dit, r'guien en tout' ! Son méquier [métier] c'ést in charbognier. Qu'i' s'en r'tourn' châguier [charroyer] du charbon ! »

P'is lâ, i' ont fait' dés noces. Ça a duré à pe' près, ah ! câlin ! t'oâs s'main's de temps. Tortus, bossus, tout' l'monde, tè' invité en général. P'is moé, en passant lâ, i's m'ont denné in coup d' pied encôr' dans l'darguiére, p'i' i's m'ont dit : « Vâ conter çâ aux aut's ! »

12 – BARBE-BLEUE

Il me fait plaisir de vous raconter une histoire. C'était un roi qui n'avait pour tout enfant qu'une princesse, une jolie princesse, une fille de grande beauté.

Un prince, qui allait de ville en ville à la recherche d'une belle épouse, rencontre un jour la jolie princesse du roi. Il commence à lui faire une cour assidue, et bientôt se lie d'amitié avec elle. C'était un prince intelligent, délicat dans ses manières et qui avait gagné les bonnes grâces de tout son entourage. Amoureux l'un de l'autre, la princesse et le prince décident de s'épouser. Le vieux roi donna son assentiment au mariage de sa fille et de ce prince aussi intelligent que riche. Il accorda la main de sa princesse à ce prince. Mais ce dernier demeurait dans une contrée très éloignée. À cette époque on ne parlait pas d'automobiles, mais bien de carrosses et de chevaux.

Les noces eurent lieu et durèrent passablement longtemps, quelques semaines peut-être de grandes réjouissances. Les noces terminées, le nouveau couple se prépara à retourner dans le pays d'origine du prince. Un convoi de plusieurs voitures s'organisa pour accompagner les nouveaux mariés jusqu'à une certaine étape ; le roi, la reine et de hauts fonctionnaires daignèrent se déplacer pour souligner le départ de la princesse. Le convoi voyagea pendant trois semaines. On ne parcourait pas de grandes distances chaque jour ; on avançait lentement. Arrivés à une grosse ville, les voyageurs passèrent trois ou quatre jours au même hôtel, puis vinrent les adieux. Les nouveaux époux devaient revenir en visite plus tard.

À son départ du château paternel, la princesse avait apporté un petit chien, un petit chien de poche comme on dit parfois, un chien tout menu qu'elle tenait dans sa poche de manteau sans vouloir s'en séparer. Quand vint le moment de la séparation, le cortège royal rebroussa chemin, et les nouveaux mariés continuèrent leur route.

À soixante ou soixante-quinze milles du lieu de la séparation, le prince fait tourner sa voiture sur une route de forestiers, route cahoteuse qui enjambe les rochers, les souches et d'autres obstacles. Le prince ne modère nullement la vitesse des chevaux. La voiture bondit à chaque roche, à chaque trou. La mariée commence à se plaindre gentiment à son mari : « Tu conduis trop rapidement ! Les courbatures me coupent le souffle !

– Ce n'est encore rien, malheureuse que tu es ! Tes souffrances vont augmenter avec le temps ! »

Le prince continue sa course folle rythmée de bonds et de secousses. La princesse désire rendre l'âme. La voiture finit par atteindre une petite clairière où s'élèvent une misérable cabane de bois non équarri et une pitoyable écurie de même style. « Tiens, dit-il à la princesse, descends ici, malheureuse ! Rentre dans cette masure ; ce sera ici ta demeure ! »

Le prince conduit ses chevaux à l'écurie. Dans la cabane, la princesse trouve une fillette nommée Olive que le prince avait épousée. Olive dit à la princesse : « Pauvre princesse, c'est bien regrettable, mais pendant que je suis seule avec vous, je vais vous apprendre brutalement la vérité. Vous allez être mise à mort, continue-t-elle en pleurant, vous allez être mise à mort demain matin entre neuf et dix heures. Quinze autres jeunes filles ont déjà été tuées et sont suspendues à des crochets par la mâchoire. Vous, vous allez terminer vos jours de la même façon ! Ah ! je voudrais bien m'enfuir d'ici, mais je n'en suis pas capable ! Je suis comme prise au piège. »

La princesse attrape une feuille de papier le plus rapidement possible, y écrit un message et attache le bout de papier dans le cou de son petit chien et lui dit : « Va, va ! Dépêche-toi ! » Ce petit animal détale à toute vitesse vers le château, pour avertir les parents de venir le plus tôt possible au secours de leur princesse en danger d'être mise à mort.

Le lendemain matin, après avoir passé la nuit avec la princesse, le prince fait part à sa nouvelle femme d'une grave décision : « Aujourd'hui même tu vas être mise à mort. Ta vie tire à sa fin !

– Vraiment ? Mais, tu ne parles pas sérieusement ! Qu'est-ce qui s'est passé dans ta tête ? Tu étais si aimable et maintenant tu me menaces de mort !

– Oui ! je ne change pas de décision, tu vas mourir ! »

Habillé de blanc, le poignard déjà en main, le prince vient de nouveau s'adresser à sa femme : « Vite, vite ! dépêche-toi à faire un acte de soumission devant la mort.

– Mais j'ai une faveur à te demander avant de mourir ! »

Olive s'était fabriquée une sorte de plate-forme reliée à un escalier d'une dizaine de marches, pour rejoindre sa corde à linge, les jours de lavage. La princesse avait fait une entente avec Olive : « Je vais tenter, avait dit la princesse, d'obtenir de mon mari de pouvoir chanter un couplet de chanson à chaque marche d'escalier de ta plate-forme. Toi, tu te tiendras au sommet de l'escalier et tu répondras aux interrogations de ma chanson. De cette façon, pendant que je vais gravir les marches d'escalier, je vais sauver assez de temps pour permettre aux gens du château de me porter secours avant que je parvienne au sommet de l'escalier ! »

La fillette avait accepté de collaborer à ce stratagème. Mais revenons à l'entretien du prince et de la princesse . . . Celle-ci lui dit : « Je te demande une faveur et c'est la dernière que je vais solliciter. Olive, viens ici ! Monte sur ta plate-forme.

– Pourquoi, princesse, monter là-haut ?

– Eh bien ! c'est un service que je te demande. Je veux que tout se passe de cette façon : je vais chanter un couplet de chanson à chaque marche de l'escalier qui conduit à la plate-forme. Quand j'atteindrai ce sommet, Prince, vous pourrez me tuer, si vous le désirez !

– J'accepte de t'accorder cette faveur, mais fais vite », rétorque le prince !

Olive s'installe sur la plate-forme et la princesse pose ses pieds sur la première marche de l'escalier en entonnant son premier couplet :

« Olive, Olive, Olive,
Les voyez-vous venir ?

et la servante continue :

« Oh ! non, ma maîtresse,
Je ne les vois pas venir
Mais la forêt est sombre
Et la route reluit ! »

« Comment, s'écrie le prince ? La forêt est sombre et la route reluit ! » Il empoigne la princesse, et la lance trois ou quatre marches plus haut. La condamnée perd connaissance. « Dépêche-toi, dépêche-toi donc, hurle le prince. Plus vite, plus vite ! Bouge ! » Après quelques instants, la princesse reprend ses sens et continue sa chanson :

« Olive, Olive, Olive,

Les voyez-vous venir ? » la servante continue le couplet :

« Oh ! non, ma maîtresse,
Je ne les vois pas venir !
Mais la forêt est sombre
Et la route reluit ! »

« Comment, de s'écrier le prince, encore la même niaiserie ? » Il agrippe la princesse et la lance un peu plus haut. De nouveau, la condamnée perd connaissance pendant trois ou quatre minutes. En revenant à elle, la princesse échappe cette remarque : « Je monte beaucoup trop rapidement ! » Elle revient à sa chanson :

« Olive, Olive, Olive,
Les voyez-vous venir ? »

Olive intervient de nouveau, en chantant :

« Ah ! non, ma maîtresse,
Je ne les vois pas venir.
Mais la forêt est sombre
Et la route reluit ! »

« Encore la même absurdité ! » crie le prince. Il la culbute deux ou trois gradins plus haut ; il ne lui restait plus que deux marches à franchir. Elle s'évanouit une autre fois et demeure étendue pendant quelques minutes. La princesse finit par se relever et s'adresse à son bourreau : « Je n'ai plus que deux degrés à gravir ! Laisse-moi monter toute seule ; il me reste encore deux couplets à chanter !

– Va, va, rétorque le prince ! Hâte-toi donc ! »

La princesse reprend sa chanson :

« Olive, Olive, Olive,
Les voyez-vous venir ? »

La fillette continue d'un ton triomphant :

« Ah ! oui, ma maîtresse,
Oui, je les vois venir !
La forêt en résonne,
La poussière les suit ! »

À ce moment précis, le roi et des soldats, à cheval, mettent pied à terre en arrière de la masure. Le prince quitte les lieux à la course et va se cacher sous son lit. Le roi entre, la princesse lui fait signe que son mari est sous le lit. Le royal visiteur arrache un de ses gants et le lance sous le lit, en disant à l'un de ses soldats : « Rapporte-moi mon gant ! »

Le soldat se penche, soulève le rideau suspendu sous les bords de la couchette, et aperçoit le prince. « Comment, tu es là, toi ?

– Oui, oui, répond-il timidement.

– Que fais-tu là ?

– Eh bien ! j'avais l'intention de faire couler le sang, mais j'ai eu peur et je me suis caché !

– Dis-toi bien que tu n'en feras plus couler de sang ! »

La troupe visite les bâtisses et découvre l'endroit où le prince suspendait ses femmes à un crochet après les avoir tuées. Les soldats attrapent le tueur par les flancs et lui transpercent la gorge sur le crochet et l'y laissent suspendu.

C'est tout ce que je sais de cette courte histoire . . .

BARBE-BLEUE

Récit folklorique raconté, le 13 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) de Sturgeon Falls, Ontario ; conte qu'il a appris dans les chantiers vers 1919.

Enregistrement no 1328. Conte-type 312 I, II, III (sauvée par le chien), chanson incluse.

C'ést bon d'vous dire enn' fois, c'tè' in roi ; i' avè' 'ienqu' in enfant, enn' princesse, enn' bell' princesse, que'qu' chos' de beau ! P'i' i' avè' in prinç' qui 'oéyagea't d'place en plaç' partout, qui charché' de quet' chos' de beau. P'i' i' a rencontré c'princess'-lâ, p'i' i' â commencé à rôdâillé' avec. I' ést v'nu b'en ami avec.

Te'jours, d'in affaire à l'aut'e, i' été' aimé. In prinç' qu'éta't b'en smatt' [smart], [1] b'en fin su' tout's lés magniéres, p'i' i' été' aimé d'tout l'monde.

Te'jours, lés v'lâ en amour tou' 'és deux, la princess' p'is l'prinç'-lâ. Lés v'lâ décidés de s'marguier. Le vieux roi éta't b'en consentant, 'oèr que c'été' in homm' b'en smatt', p'i' in prinç' b'en riche. I' â consenti de gu'i laisser sa princesse en marguiage. Mé' i' resta't b'en loin de d'lâ. Dans cés années-lâ, i' y ava't pâs d'étô [auto] comme aujo'rd'hui ; tout' s'faisè' a'ec lés jouaux.

Te'jours, i' ont fait' dés noç's que ça a duré pâs mal [2] longtemps, plusieurs semaines ! Oh ! i' on eu b'en du plésir. Te'jours, i' s'ést mi' en frais d' s'en r'tourner par chez eux d' v'où c' qu'i' resta't. B'en, i' ont parti plusieur' 'oéture' [voiture] ensemb'e : le vieux roi, la vieill' reine et p'is dés 'oésinages, du monde haut placé pour aller la r'conduir' jusqu'à in çartain bout'.

I' ont 'té t'oâs s'main's su' 'a go [3], pour eur'conduir' la princesse. Ah ! i's faisa'ent pâs b'en b'en dés cents mill's par jour ; ça alla't pâs vite. Te'jours, la dargniér' plaç' qu'i' on arrêté, enn' gross' ville. I' ont pâssé t'oâs quat' jour' ensemb', lâ, et p'i' i's s'sont fait' dés adieux p'i' i' 'ta'ent pour se r'oèr plus târd.

P'is la p'tit' princesse, quand qu'alle â parti d'chez eux, alle avè' in p'tit chien, enn' p'tit' chienne, oh ! in p'tit chien d'poche, lâ, qu'i' appelle, à pe' prè' in pied

---

1. *Smart* (angl.) : Habile, intelligent, fin, actif, aimable.
2. *Mal* (pas) : Pasablement, assez.
3. *Go : « to be on a go »* — avoir le pied en l'air : Ici : en voyage.

d'long ; 'ta't tout p'tit. 'A qu'na't [tenait] çâ dans sa poch' de côt' [coat][4] ; 'a â te'jour' emm'né . . . traîné ce p'tit chien-lâ avec elle. Te'jours, quand qu'i's son eu laissés, lâ, i' ont parti chequin d' leu' bord.

In coup qu'i' on eu fait' à pe' près t'ed b'en in soixante et quinze, quatre-vingts mill's de d'lâ, i' [le prince marié] pren in ch'min d'boâs. In ch'min b'en roff [rough][5] dans lés roches, dans lés chousses [souches], dans l'guiâb'e ; p'i' i' m'na't[6] lâ-d'dans que la 'oétur' sauta't t'oâs quat' pieds dan 'és airs, su' enn' roch' p'is su' l'aut'e. 'A [la mariée] commencè' à s'plaind'e : « Tu mèn's trop vite ! Les points m'mangent !

– C'ést r'guien çâ, i' dit, malheureus' que t'ès ! Tu vâs 'n arracher[7] b'en pluss' que çâ t't' à l'heure ! »

Te'hours, continue sa rout' de minme ; 'a n'en pouva't p'us. Arriv' dan enn' p'tit' clairennç' [clearance][8], dans l'boâs, lâ, i' y avè' in p'tit chack [shack][9] de logu' [log][10] et p'i' i' y avè' enn' p'tite écurie d'log' in p'tit brin plus loin. « Quiens, i' dit, débarque écitte, i' dit, malh'ureus' que t'és ! I' dit, rent' dans c'chack-lâ, c'ést ta demeure, çâ ! »

Continue avec sés jouaux, lui, à lés mett' dedans[11]. I' y avè' enn' fille, lâ, qu'i' ava't marguiée[12]. « Ah ! 'a dit, pauv' princesse, 'a dit. C'ést b'en d'valeur[13], mé' 'a dit, tandis que j' su's t'ut seule avec toé, 'a dit, m'âs te l'dir' t'et' suite ! 'A brâillè' à chaud's larmes. 'A dit : « Tu vâ êt' mi' à mort demain matin, 'a dit, pâs plus târd que neuf à dix heures. 'A di' i' y en â quinz' de tuées lâ, d'accrochées, dan 'és crochets, là, dan 'a margoulette[14], lâ, 'A dit, toé, 'a dit, tu vâs fénir pareil. 'A dit, j'voudra's b'en sortir d'ed'citt' moé, mé', 'a dit, j'su's pâs capab'e ! 'A dit, j'su's pris ! »

Te'hours, 'a griffe in papié' au plus câlin p'i' 'a écrit d'ssus, p'i' all' l'attach' dans l'cou d'son p'tit chien. P'is : « Get ![15] 'a dit dépêch'-toé ! » 'A marqu' çâ su' l'papier : de v'nir à son s'cour' [secours] au plus vit' que possib'e, qu 'a éta't pour êt' mi' à mort. » Ah câlin ! l' p'tit chien pârt, p'i' 'a gu'y alla't su' c'bord-lâ.

Te'jours, le lend'main matin, – ont pâssé la nuit' ensemb' – le lend'main matin : « B'en, i' dit, aujo'rd'hui, i' dit, la décision, i' dit, tu meurs ! Ta vie ést au bout' !

---

4. *Coat* (angl.) : Pardessus, manteau.
5. *Rough* (angl.) : Raboteux, accidenté, difficile.
6. *Mener :* Conduire rapidement, se déplacer en vitesse.
7. *Arracher* (en) : Éprouver de grandes difficultés.
8. *Clearance* (angl.) : Défrichement ; endroit défriché.
9. *Shack* (angl.) : Demeure primitive, hutte, cabane.
10. *Log* (angl.) : Billot (bille de bois en grume).
11. *Dedans* (mettre) : Faire entrer (ses chevaux) dans l'écurie.
12. *Mariée :* Épousée.
13. *Valeur* (être de) : Fâcheux, ennuyeux, regrettable.
14. *Margoulette :* Mâchoire (parfois bouche).
15. *Get* (angl.) : Va ! en avant !

– Ouè ? Es-tu fou, 'a dit ? Quo' ç' c'ést qui t'pâss' dan 'a tête à matin, toé ? Toé, t'éta's si fin, p'is te v'lâ rendu, 'a dit, comm' çâ, 'a dit, T'â' envie d'me cuer [tuer] ?

– Oué, oué, oué. I' dit, tu vâs mourir ! »

I' étè' habillé tout' en blanc, lâ, poégnârd dan 'és mains : « Horâ ! i' dit, dépêch'-toé fair' ta décision, lâ !

– Mé', 'a dit, j'ai enn' grâce à te d'mander d'vant d'mourir. »

La fill' qu'i' y ava't lâ, alle avè' enn' corde à ling' dehors, lâ, p'i' alle ava't fait' comme enn' magniér' de . . . d'in p'tit stann' [stand] [16] ; i' ava't p' t'ed b'en enn' dizain' de march's pour monter, p'i' 'a hala't su' 'a cord' pour étend' son linge. P'i' alle avè' arrangé çâ – ell' c'te fill'-lâ, 'a s'app'lè' Olive – et p'i' 'a â 'manché çâ 'vec Oliv' qu' 'a éta't pour obteind' [obtenir] de chanté' in couplè' d'chanson chaqu' march' pour monter su' l'stann' d'la corde à linge. P'i' 'a dit : « P't-êt' b'en, 'a dit, avec çâ, lâ, eul l'temps que j' m'âs t'rend' lâ, p'ted b'en qu'i's vont pou'oèr, eux aut'es, 'a dit, v'nir me porter main-fort' devant que j'soeill' rendu d'ssus !

– Â raït [all right] [17] ! »

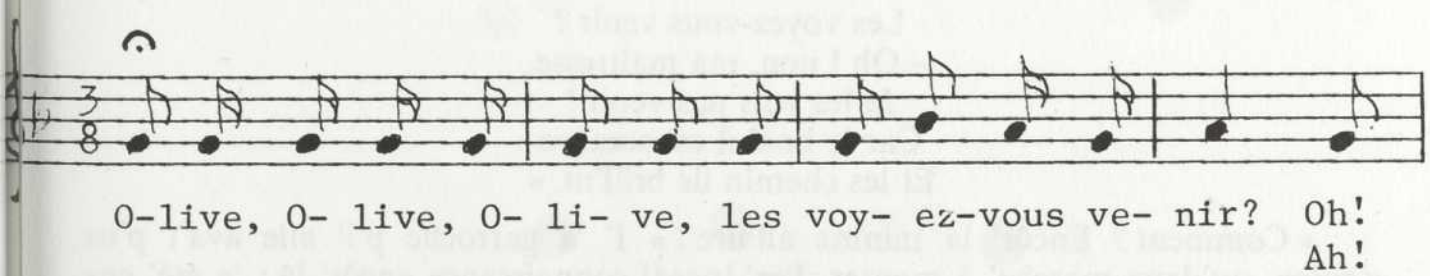
Te'jours, lâ : « B'en, 'a dit, j'te d'mande enn' faveur, p'i' 'a dit, c'é' 'a dargniér' faveur que j'vâs te d'mander ! 'A dit, Olive, viens 'citte. 'A dit, monte en haut su' l'stann', lâ !

– Pourquoi, 'a dit, monter su' l'stann' ?

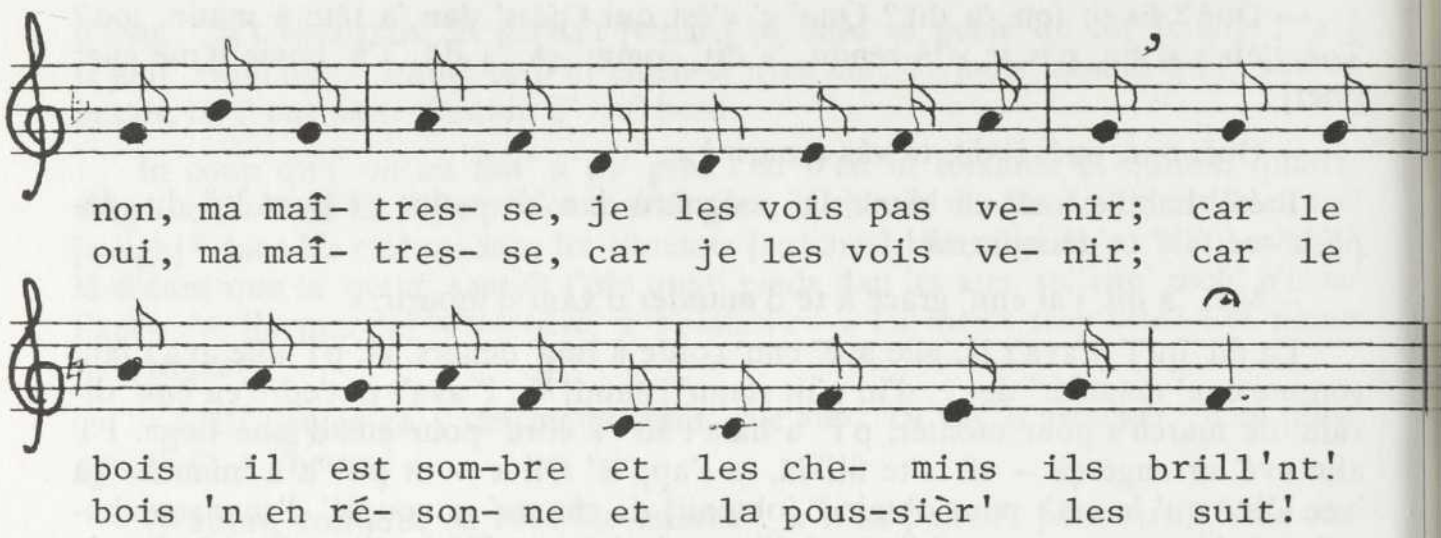
– B'en, 'a dit, c'st enn' faveur, j'te d'mande, p'i' 'a dit, faut qu'ça soeill' fait' de minme ! 'A dit, j'veux chanté' in couplet d'chanson chaqu' march' qu'i' y â à monter, 'a dit, pour aller su' l'stann' en haut. P'i', 'a dit, in coup que j' s'rai rendu su' l'stann', b'en, lâ, lâ, c'ést féni ! Lâ, tu pourrâs fair' de moé qu' tu voudrâs, m'cuer, m'fair' quo' c'tu voudrâs.

– C'st ô Ké ! I' dit, en-'oueill', p'is dépêch'-toé ! »

'A pâr, 'a mont' su' 'a promiér' marche.



16. *Stand* (angl.) : Estrade, tribune.
17. *All right* (angl.) : Très bien ! entendu !



– Comment, i' dit, le boâ' ést sombr' p'is le ch'min ils bri' [brillent] ? »

I' a griffe, p'i' i' a jett' t'oâs quat' march's plus haut. 'A â pardu connaissance. « Horâ horâ ! Dépêch'-toé, dépêch'-toé, vite, vite, vite, p'is dépêch'-toé ! » Ah ! 'a ést r'venue in peu. « Dépêch'-toé ! »

« Olive, Olive, Olive,
Les voyez-vous venir ?
– Oh ! non, ma maîtresse,
Je les vois pas venir !
Car le boâ' il est sombr'
Mais les chemins ils brill'nt. »

Comment, i' dit, encôr' la minme affére ? » I' a griffe, p'i' i' a jette encôre enn' coupeul de march's plus haut. 'A r'per' encôr' connaissance. 'A â été' encôr' t'oâs quat' menut's lâ, à l'envers. Quand qu' 'a ést r'venue, b'en, 'a dit, p'i' 'a dit . . . « J' mont' b'en trop vite ! »

'A r'commence encôre :

« Olive, Olive, Olive,
Les voyez-vous venir ?
– Oh ! non, ma maîtresse,
Je les vois pas venir !
Car le boâ' il est sombre
Et les chemin ils brill'nt. »

« Comment ? Encôr' la minme affaire ! » I' 'a garroche p'i' alle ava't p'us r'guien, qu'deux marche' à monter. Per' [perd] connaissance encôr' lâ ; 'a été' encôr' que'qu's menute' à terre. 'A r'vient, mé', 'a dit : « J'ai p'u' ienqu' deux marches, 'a dit, à monter. Tâche de m'donner, 'a dit, cés deux march's-lâ ! J'ai p'u' ienqu' deux couplets !

– Heille ! i' dit dépêch'-toé ! »

« Olive, Olive, Olive,
Les voyez-vous venir ?
– Ah ! oui, ma maîtresse,
Car je les vois venir !
Car le boâ' il 'n en sonn'
P'is la poussièr' lés suit !

En disant çâ, ouôh ! drette en arguiére l'château ! Ah ! lui, i' prend sa course, p'i' i' s'enfile en-d'ssour du lit qu'i' y ava't, la têt' la promiére !

Le roi débarque, 'a gu'i fait sign' qu'i' étè' en-d'ssour du lit'. Arrache in d'sés gants, p'is gorroche en-d'ssour. I' di' à in d'sés soldâts, i' dit : « Vâ charcher mon gant, lâ ! » Lèv' la suspente[18] : « Comment, i' dit, t'és, lâ, toé ?

– I' di' oui !

– Que c'tu fais lâ ?

– B'en, j'ta's parti pour fair' bouch'rie p'is, i' dit, j'ai eu honte, p'i' i' dit, j' me su's caché.

– B'en, i' dit, t'en f'râs p'us d'bouch'rie ! »

Lâ, i' ont fait, le tour, p'i' i' ont trouvé de v'où c'qu'i' accrocha't tout's sés femmes, in coup qu'i' éta'ent mortes.

Ils l'ont griffé par lés deux flancs p'i' i' l'on accroché à la place. Çâ c'ést tout' quoi j'en sé's de c'tte all'-lâ. C'ést pâs long . . .

18. *Suspente :* Dispositif pour suspendre le tour de lit.

13 – LE GROS PRÊTRE QUI DEMANDE UN VICAIRE

Je vais vous conter l'histoire d'un prêtre. Ce prêtre était d'une corpulence spectaculaire ; il pesait tout près de quatre cents livres. Le bon curé exerçait son ministère dans une toute petite paroisse qui ne réunissait pas plus de soixante-quinze à quatre-vingts familles.

La grosseur du curé l'incommodait beaucoup ; il s'épuisait au moindre travail. Si encore il avait bénéficié des services d'un vicaire ! Mais non ! La paroisse ne comptait pas assez de fidèles pour qu'on lui assigne un vicaire. Le pasteur ne pouvait oublier sa fatigue.

Quatre ou cinq dimanches consécutifs, le curé, du haut de sa chaire, annonça à ses paroissiens : « Ma résistance diminue chaque jour ; il me faudra bientôt les services d'un vicaire qui puisse me seconder dans mes tâches ; ce ministère me tue. Je n'en peux plus ! »

Mais il était impossible d'obtenir un vicaire, vu le peu de population de la paroisse. Le gros curé élevait des volailles dans sa basse-cour ; il en gardait bien près de deux cents. Toutes de belles volailles !

Une des paroissiennes du village, une vieille dame dans la cinquantaine, aussi corpulente que son curé, élevait, elle aussi, un bon nombre de poules. Le curé prenait plaisir à se rendre voir les volailles de la bonne femme, lorsqu'il passait chez elle, à l'occasion de la visite paroissiale ; il passait bien près de deux heures à observer ces volailles, qu'il comparait intérieurement aux siennes.

Un bon jour, la femme se dit en elle-même : « Si le curé pouvait donc se montrer le nez ici, je lui jouerais un de ces vilains tours. »

Le bon prêtre ne tarda pas à aller visiter la vieille dame. Il parla quelque temps avec elle et en vint à lui demander : « Écoutez donc ! la mère, élevez-vous encore de belles volailles ?

– Oh oui ! s'empressa-t-elle de lui répondre. Des volailles magnifiques, pardessus le marché ! »

Parmi son lot de poules, la vieille gardait un petit coq tout maigre dont le cou n'était pas plus gros qu'un doigt ; le pauvre volatile était si faible qu'il en laissait traîner ses ailes. Quand aux autres coqs de belle allure, elle les avait cachés intentionnellement à l'occasion de la visite de son curé.

La vieille se fit un plaisir de conduire le pasteur vers le poulailler et de lui faire admirer les plus belles pièces de sa basse-cour. Le curé fut émerveillé de voir toutes ces belles poules rousses bien dodues. Il eut tôt fait d'avouer à la dame : « Bon ! la mère, vous me battez encore une fois ! Vos poules sont bien plus belles que les miennes ! »

Tout à coup, il aperçoit dans un coin du poulailler le petit coq à l'allure pitoyable. Stupéfait, il demande à la dame : « Écoutez donc ! Est-ce là le seul coq de votre basse-cour ?

– Oui, répond-elle hypocritement. C'est le seul coq du poulailler. Et je vous assure qu'il fait son devoir. Il n'a pas besoin de vicaire à son service ! »

L'histoire se termine ici . . .

LE GROS PRÊTRE QUI DEMANDE UN VICAIRE

Historiette racontée à Sturgeon Falls, Ontario, le 26 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait entendue raconter dans les chantiers, vers 1908.

Enregistrement no 1356.

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c"tè' in prêt'e. I' ést . . . in gros tchonk [chunk][1] lâ. I' pésè' à pe' près dan 'és t'oâs cent cinquante à quat' cent [livres]. Et p'i' i' éta't dan enn' p'tit' paroèss' de campagne, b'en p'tite. P'i' oh ! i' ava't t'ed b'en, on vâ dire à pe' près dan 'és soixante et quinze à quatre-vingt familles, dan 'a paroèsse.

Et p'is ça l'fatiqua't b'en ; 'ta't gros, p'is ça l'fatiqua't b'en. I' a'rè' aimé a'oèr in vicaire, mé' la paroèss' 'ta't pâ' assez gross' pour a'oèr in vicaire ; enn' p'tit' paroèess' de minme. Ah ! mé' ça l'fatiqua't.

Ça faisa't quat' cinq dimanch's de fil' qu'i' annonçè' en chaire : « J'pâs capab'e. Va fa'oèr qu' j'eille in vicair' pour m'aider ; i' dit, ça m' magan'[2] trop ! »

Mé', i' éta't pâs capab' d'a'oèr in vicair' dan enn' p'tit' paroèss' comm' çâ. Et p'is c'tè' in prêt'e, çâ, qui aima't b'en à garder dés volâill's, lâ, I' ava't to'hour' in bon troupeau d'volâilles, in soixante et quinze, cent, cent cinquante, deux cents volâilles. P'i' i' ava't te'hours dés bell's volailles.

Et p'is, dans c'paroèss'-lâ, i' y avè' enn' vieille, oh ! on vâ dire' à pe' près d'enn' cinquantain' d'années. Enn' gross' tchonk [chunk] semblab'e au curé de c'paroèss'-lâ. 'A éta't pâs mal grosse, in . . . proch' lés t'oâs cents.

« Oh ! 'a dit, si i' pouva't don s'montrer la face icitte, 'a dit, m'âs-tu l'arrangé' in peu ! » Quand qu'i' faisa't la vésit' de sa paroèsse, i' arrêta't lâ pâs mal longtemps. Dés foi' i' éta't, in heure, deux heures. P'is la vieill'-lâ aima't çâ garder b'en dés volâilles. Souven 'a 'n'en gardè' in troupeau effréyant.

B'en, alle ava't to'hours dés bell' volâilles. Oh ! Te'hours, le curé quand qu'i' alla't lâ fair' sa vésit' de paroèsse, i' aimè' à 'oèr lés volâill's d'la mère, 'oèr quell' sort' de volâill's qu"a ava't.

---

1. *Chunk* (angl.) : Gros morceau (pain), gros tronçon (bois).
2. *Maganer :* Malmener, fatiguer.

Te'jours, i' arriv' lâ. Jâse enne escousse. « 'Cou' don, i' dit, la mére, i' dit, avez-vous dés bell's volâilles ?

– Oh oui ! 'a dit, dés tannant's [3] de bell's volâilles ! »

Mé', alle avè' enn' gagn' [gang] [4] de volâilles, p'i' alle avè' in p'tit coq, oh ! i' éta't maigue, le cou gros comm' le doigt. Lés ail's gu'i traînè' à terre. 'A â tou' caché sés beaux coqs, tout' caché à nett'.

P'i' 'a s'mè' à dire : « M'en vâs vous montrer çâ ! » 'A s'en vâ, p'i' 'a gu'i montr' tout's sés volâilles. Oh ! 'a 'n ava't dés tannant's de bell's volâilles, dés bell's gross' volâilles roug's p'is qu'éta'ent grâsses.

I' commence à r'gârder çâ. « Bon, la mére, i' dit, vous m'bitté' [to beat] [5] encôr' c'tte année ! Vous avez dés plus bell's volâill's que moé, i' dit, encôre ! »

Tout d'in coup, i' aparçoit c'tit coq qui éta't dan in coin, qui s'trainè' 'és ailes. « B'en, écoutez don, i' dit, c'pâ' 'ienqu' c'coq-lâ qu' vous avez ?

– Oui ! 'a dit, j'vous assure. C'é' 'inqu' c'coq-lâ qu'j'ai. P'is j'vous assur' qui fa't son d'oèr [devoir]. I' a pâs be'oin d'vicair' non plus ! »

P'is ça finit lâ !

---

3. *Tannant :* Tannant de : Extraordinaire, magnifique.
4. *Gang* (angl.) : Troupeau, bande, bon nombre.
5. *Beat* [to] (angl.) : Battre, surpasser, vaincre, l'emporter sur.

14 – LE CURÉ TIMIDE

Une bonne fois, dans une petite paroisse de campagne, vivait un jeune prêtre, ordonné depuis quelques années à peine. Ce prêtre était victime d'une timidité excessive. Bien sûr, il pouvait chanter sa messe, mais sa gêne se manifestait surtout quand il devait prêcher ; juste avant de monter en chaire, il se sentait inspiré pour faire un long discours à ses paroissiens. Mais aussitôt qu'il était en chaire, c'était le blanc de mémoire ; il avait oublié la matière de son sermon.

Les paroissiens en vinrent à ne plus aimer ce prêtre ; ils se disaient entre eux : « Notre curé monte en chaire, et après trois ou quatre bouts de phrases il n'a plus rien à dire. Ce serait si agréable d'avoir un curé qui nous fasse un sermon de plusieurs minutes et qui sache nous faire des remontrances ; le nôtre est loin de satisfaire à ces exigences ! »

Quelques habitants du village décidèrent un bon jour d'écrire à l'évêque afin de lui faire part de leurs doléances. La missive disait à peu près ceci : « Le curé en charge de notre paroisse ne sait que chanter la messe ; quand vient le temps de monter en chaire, son sermon se résume à deux ou trois mots . . . Nous voudrions avoir un curé qui soit capable de prêcher ! »

L'évêque ne tarda pas à faire des démarches pour faire suite aux remarques des paroissiens. Il se rendit dans leur village et s'en fut trouver le pauvre prêtre peu estimé et commença à causer avec lui : « Veux-tu bien m'expliquer pourquoi un jeune prêtre comme toi, intelligent, instruit, ne puisse pas prêcher ? Comment se fait-il que tu ne fasses pas de sermon, le dimanche ?

– Ne m'en parlez pas, monseigneur, fit le jeune prêtre. Quand je quitte le chœur, je me sens prêt à affronter mes paroissiens et à leur faire un sermon d'une heure ; mais je ne suis pas aussitôt rendu en chaire que j'ai oublié la matière de mon sermon !

– Il y a sûrement du mystère dans ton affaire, reprit l'évêque. Tu vas suivre mon conseil ; rends-toi visiter le médecin. Il saura bien détecter ton mal : tu souffres sûrement de quelque maladie ! »

Le jeune prêtre suivit les conseils de son évêque ; il se rendit chez le médecin et lui exposa ouvertement son problème. Le médecin lui dit : « Vraiment, je ne peux être efficace dans une situation semblable. Je reconnais toutefois qu'il y a un

déséquilibre quelque part. Écoute-moi un peu. Rends-toi voir le dentiste, à quelques pas d'ici. Ton problème dépend peut-être de tes dents ; elles pourraient être en mauvais état. Tu n'aurais pas mal aux dents, par hasard ?

– Parfois je ressens des douleurs, fit le prêtre.

– Alors, c'est cela ! Rends-toi chez le dentiste ! »

Le jeune prêtre va trouver le dentiste ; ce dernier lui fait subir un examen : « Tes dents sont bien vilaines, bien vilaines ! Il faudrait absolument les extraire jusqu'à la dernière !

– Penses-tu, ajouta le prêtre, que je ressentirais une grosse amélioration ?

– Ah oui ! une amélioration importante ! Ce sont tes dents qui occasionnent ce problème. Il me faut à tout prix les extraire ! »

Le dentiste lui arrache donc toutes les dents. Pendant deux ou trois jours, le pauvre prêtre ne put s'exprimer qu'à travers des « blah blah blah blah », un peu comme moi, qui n'ai plus une seule dent dans la bouche. Désespéré, le jeune prêtre retourne voir son dentiste et lui demande : « Quand croyez-vous que je pourrai avoir des dents artificielles qui me permettent de parler pour me faire comprendre ?

– J'en ai en réserve, des dentiers, lui répond le dentiste. Des neufs que j'ai moi-même fabriqués, et d'autres qui ont déjà servi. Je vais t'en faire essayer un pour voir si tes gencives sont préparées à recevoir des dents artificielles. »

Le dentiste lui met dans la bouche un assemblage de dents artificielles ; le prêtre ne se sent pas trop incommodé par ce dentier. Toutefois, le praticien lui dit : « Porte ces dents quelque temps, tu constateras bientôt la différence ; un peu plus tard, reviens me voir. D'ici là, je t'aurai fabriqué un autre dentier qui s'ajustera exactement à ta bouche.

– Très bien ! »

Le prêtre garde le dentier artificiel et s'en retourne chez lui. Le dimanche suivant, il chante sa messe comme d'habitude ; quand vient le temps du sermon, il monte en chaire. Cette fois-ci, ah, ah, ah, ah ! il ne finissait plus de parler et de prêcher ! Une heure, une heure et demie de sermon, et le jeune prêtre était toujours en chaire, et puis « piac, piac, piac . . . », l'inspiration ne tarissait pas.

Pendant un mois, le prêtre utilisa ce dentier ; et pendant un mois, à tous les dimanches, ses sermons n'en finissaient plus. Si bien que les paroissiens s'en étonnèrent et se dirent entre eux : « Câline ! Il y a quelque temps, on avait de la misère à lui arracher un mot ; et aujourd'hui, il parle beaucoup trop ! »

On écrivit à nouveau à l'évêque : « On ne sait plus ce qui se passe, rapportait la lettre ; il y a un mois, notre curé ne pouvait pas parler en chaire. Et le voilà maintenant qu'il ne s'arrête plus ! Ses sermons nous tiennent à l'église pendant deux heures, deux heures et demie ! »

L'évêque revient au village pour rencontrer le prêtre et lui faire part de la lettre des paroissiens : « Comment expliques-tu ce revirement ? demanda-t-il au curé !

– Je ne le sais pas plus que vous », répond le prêtre.

Peu après, le jeune curé se rend chez son dentiste : « Écoute-moi bien, dit-il. Depuis que je porte ces dents artificielles, je suis incapable d'arrêter de parler. Et quand je prêche, les mots viennent spontanément malgré moi !

– Montre-moi donc ton dentier », de lui proposer l'autre.

Le prêtre enlève ses dents artificielles et les tend au dentiste, qui s'écrie : « Je comprends, mon pauvre ami ! C'est un dentier de femme que je t'ai prêté ! »

LE CURÉ TIMIDE

Historiette populaire racontée à Sturgeon Falls, Ontario, le 27 octobre 1959, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait apprise dans les chantiers, vers 1901.

Enregistrement no 1358.

C'ést bon d'vous dire enn' fois, c'tè' enn' p'tit' paroèss' de campagne. I' y avè' in jeun' prêt' lâ ; ça faisa't pâs b'en b'en b'en dés années qui' i' éta't prêtre. Mé', i' éta't b'en gêné, oh ! b'en gêné. I' chanta't sa messe, p'is quand i' v'na't l'temps d'monté' en chaire, pour fair' son sarmon, ah ! i' en ava't cent pieds d'lon [long] à dire. Aussitôt qu'i' éta't monté en chaire, i' ava't p'us r'guien, i' ava't tout' tout' pardu.

Le mond' de c'paroèss'-lâ, i' ont v'nu qu'i' aima'ent pâs c' prêt'-lâ. I' dit : « I' monte en chaire, p'i' i' nous dit t'oâs quat' mots, p'is c'ést fini. On aim' b'en a'oèr in prêtr' qui nous fè' in sarmon in peu, i' dit, qui nous fait dés r'montrances ; mé', i' dit, pâ'-en-tout' ! »

Te'jours, i' y en â que'qu's'-ins qui on écri' à l'évêque. «C' prêt'-lâ, lâ, i' chant' la messe, p'is c'ést tout'. I' monte en chair' p'i' i' dit deux t'oâs mots p'is son sarmon ést fait'. I' dit, on voudrè' a'oèr in prêtr' qui fè' in sarmon ! »

To'hours, l'évêque ést v'nu. S'en vâ l'trouver. « Dis-moé don, i' dit, quoi ça veut dire, çâ ? In jeun' prêtr' comm' toé, p'is t'és smatt' [smart][1] tout'. I' dit comment ça s'fa't, çâ, i' dit, qu' tu leu' fa's pâs d'sarmon ?

— I' dit parlez-moé-z-en pâs ! I' dit, d'vant que j'monte en chaire, lâ, j'pourrè' en dire, i' dit, pour in heure, p'is j' su's pâ' aussitôt rendu en chaire, i' dit, j'ai p'us r'guien dan 'a tête !

Ah b'en ! i' y a qu'qu' chos' là-d'dans, çartain ! I' dit, tu vâ' allé' 'oèr le docteur, i' dit, pour 'oèr que c'que c'ést qu' t'âs. I' y a que'qu' chos' çartain ! »

I' pârt, s'en vâ 'oèr le docteur ; cont' çâ au docteur tel comm' c'éta't. « B'en, i' dit, moé, j'peux pâs fair' grand-chose, grand-chos' là-d'dans. I' y a que'qu' chos' qui march' pâs. 'Cou' don, i' dit, on l'â in bon dentiss' [dentiste] écitte, i' dit. Vâ

---

1. *Smart* (angl.) : Fin, intelligent, habile.

don 'oèr le dentisse. T'ed b'en, i' a dit, i' a ... ça dépend t'ed b'en d'tés dents, çâ, i' dit, qui march'nt pâs, i' y a que'qu' chose. T'âs pâs mal aux dents ?

– B'en, i' dit, dés fois, i' dit, j'ai dés douleurs.

– Justement çâ ! I' dit, vâ 'oèr le dentisse ! »

Vâ trouver l'dentisse, p'is le dentiss' gu'i pâsse in examen. « Ah ! i' dit, t'âs b'en dés méchant's dents, b'en dés méchant's dents ! Faudra't qu' tés dents v'na'ent toute' arrachée à nett'.

– P'is, pens's-tu, i' di' au dentisse, qu'ça f'rè' in p'tit brin d'diffarence ?

– Ah oui ! j'pens' qu'ça 'n en f'ra't pâs mal, i' dit, moé ! C'ést tés dents qui t'caus'nt çâ. Tu devra's faire arracher tés dents ! »

Te'jours, i' gu'i arrach' tout's lés den à nett'. I' ést que'qu's jours de minme, deux t'oâs jours. Mé', i' éta't lâ, blah blah blah blah blah, pareil comm' moé, j'ai p'us d'dents moé non plus ! Te'jours, i' s'en vâ trouver l'dentisse, i' dit : « Quand ést c'c'ést j'pourrè' a'oèr dés dents pour m'remplir la bouche i' dit que j'peuv' parler ?

– I' dit, j'en ai dés pala's d'côté [2], dés pala's, i' dit, qu' j'ava's fa't, dés pala's, i' dit, qu' j'avais fa't, dés pala's neu's, p'is, i' dit, j'ai cés vieux pala's-lâ. I' dit, on vâ t'en asseyer, i' dit, pour 'oèr, i' dit, comment ça f'ra't. »

I' asseille [essaie] in set [3] de pala's, lui ; ça gu'i faisa't pâs trop trop pire. Mé' i' dit : « Port' ceuz'-lâ enne escousse, lâ, p'is tu vâ 'oèr la diffarenc' qu'ça fait, p'is, i' dit, plus târd, i' dit, dans que'qu' temps, b'en, i' dit, j' t'en f'rai in qui fit'ra [to fit][4] mieux qu'çâ, lâ, à ta bouche.

– Correck ! »

Prend çâ, p'i' i' pârt. Le dimanch' d'ensuite chant' sa messe, p'is quand qu'ést v'nu l'temps de fair' son sarmon, monte en chaire. Ah, ah, ah, ah, ah ! i' ajua't [achevait] p'us ! Câlin ! i' dit, ça faisè' in heure in heure et d'mie qu'i' éta't lâ, p'is piac, piac, piac ... Ça marcha't ... tout' eur'vola't. To'hours, i' â eu c'te pala's-lâ pour in moâs. 'A tout's lés dimanche' i' ajua't p'us. Ah ! i' 'n ava't te'jours, te'jour' à dire. Ah câlin ! i' dit, avant, i' parla't p'us, p'is pâs moyen d' gu'i arraché' enn' parole, p'is, i' dit, asteur, i' parl' b'en trop !

En-'oeille enn' lett'e à l'évêque encôre. I' dit : « J'sé's pâs quoi c' qu'i' â ; i' dit, avant, i' parla't pâs, p'is, i' dit, asteur, i' parl' b'en trop. I' nous quient [tient] deux heures, in heure et d'mie, i' dit, lâ, le curé. » L'évêqu' s'en vient l'trouver p'i' i' gu'i cont' çâ. « Quo' ça veut dire, çâ ?

– Ah b'en, j'eul l'sé's pâs ! »

---

2. *Côté* (de) : En réserve, supplémentaire.
3. *Set* (angl.) : Assemblage, assortiment.
4. *Fit* [to] (angl.) : Convenir, ajuster, s'accorder.

To'hours, que'qu's jour' apras, i' pârt, s'en vâ trouver l'dentisse. « 'Cou' don, i' dit, deplus [depuis] que j'me su's mis c' pala's-lâ dan 'a bouche, i' dit, j'pus capab' d' m'empêcher d'parler. I' dit, ça sort malgré moé !

– L'dentiss' gu'i dit : « Mont'-moé don c'pala's-lâ ? »

I' ôt' çâ, p'i' i' gu'i monte . . . « Ah b'en ! j'te cré's, i' dit, c'st in pala's d'femm' que j' t'ai prêté ! »

15 – LES DEUX FRÈRES AMORPHOSÉS EN VEAUX

Une fois, c'était un vieux et une vieille. Ils avaient deux garçons qui s'appelaient Jacques et Pierre. Cette famille avait peiné sur une pauvre petite ferme de sable plus favorable à la surette qu'aux grains ordinaires. La famille, dans ces circonstances, parvenait difficilement à boucler son budget.

Arrivés à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, les deux jeunes gens étaient fatigués de la situation financière. Ils avaient dû toujours gratter pour joindre les deux bouts.

Donc, une bonne journée, ils préviennent leurs parents de leur départ : « Ici, nous sommes toujours dans la misère et le peu que vous possédez, vous êtes aussi bien de le garder pour vous autres. Nous partirons donc et nous essaierons de faire notre vie ailleurs. » La vieille accepte leur décision mais y met une nuance : « Si c'est votre désir, partez, mais que ce ne soit pas pour toujours !

– Non, nous reviendrons, maman ! »

C'était le début du printemps. Ils empaquettent leurs petits bagages et ils quittent la maison en emportant à peu près la moitié d'un sac de pois. Ils s'engagent dans la forêt. Ils y marchent pendant un gros mois ; c'était des hommes très adroits dans la forêt et dans tout ce qui la concerne comme, par exemple, la chasse. Ils mangeaient plein leur ventre, car il y avait du gibier en quantité.

Finalement, ils arrivent au bord d'un lac d'une couple de milles de long. C'était un vrai beau lac avec, en bordure, un terrain d'une grande fertilité. Ils se dirent : « On ne peut trouver de meilleure place ; nous bâtirons un campement dans ce lieu et nous y travaillerons la terre. Les céréales et les légumes y pousseront en abondance ».

Ils se mettent donc à l'œuvre. Ils défrichent un joli coin de terre et ils y sèment leurs pois. Ceux-ci croissent comme par enchantement. Ils recueillent donc une fructueuse récolte de pois.

Durant l'hiver ils n'ont presque rien à faire. Ils se nourrissent trois fois par jour de bonne soupe aux pois. Voilà environ une dizaine d'années qu'ils ont quitté le foyer paternel. Ils n'y sont encore jamais retournés ; ils sont heureux de leur sort. Ils avaient construit un grand camp, et y avaient installé un foyer de grosses pierres : à cette époque, il n'y avait pas de poêle dans ces endroits éloignés.

Après leur départ de la maison paternelle, la mère met au monde une petite fille. À ce moment de notre récit, elle est âgée de dix à douze ans. Elle a une vieille fée pour marraine. Son père et sa mère ne lui ont jamais parlé de ses deux frères. Chaque jour, la fillette visite sa marraine qui lui donne facilement de petits cadeaux.

Un jour, la fée lui demande : « Que dirais-tu si tu avais deux frères qui surgiraient tout à coup pour te voir ?

– Deux frères ? Je n'en ai pas !

– Oui, tu en as deux, tes parents ne t'en ont jamais parlé ?

– Non !

– Je sais que tu as deux frères et je les ai bien connus. »

De retour à la maison, la fillette s'informe à sa mère : « Est-ce vrai que j'ai deux frères ?

– Qui t'a encore mis pareille sottise dans la tête ?

– C'est ma marraine.

– Elle a abusé de ta naïveté, c'est tout ! Tu n'as pas de frère.

– Pourtant, elle m'a bien assuré que j'en avais deux : Pierre et Jacques.

– Ce ne sont que des imaginations et des inventions. Ta marraine devient vieille ; aussi elle commence à perdre le nord. Elle est capable de te dire n'importe quoi !

– C'est bien. »

Le lendemain, la fillette retourne chez sa marraine, et lui fait part de sa petite enquête : « J'ai parlé à ma mère et ce n'est pas vrai, je n'ai pas deux frères !

– Oui, tu as deux frères, mais ta mère ne veut pas te le dire. »

À la maison, la fillette dit à sa mère : « Ma marraine m'a assuré que j'avais deux frères mais que vous vouliez me le cacher. Je partirai à leur recherche, je marcherai tant qu'il y aura de la terre ferme, et je les trouverai.

– Ah ! Tu es folle, tu ne nous laisseras pas seuls. Recherche-les, si tu veux. C'est bien vrai que tu as deux frères, ils sont partis il y a bien longtemps, tu n'étais pas encore née lorsqu'ils nous ont quittés. »

Dans un havresac, la jeune fille entasse un peu de nourriture, et elle entreprend à peu près la route que ses frères avaient suivie quelques années plus tôt. La marraine lui avait indiqué la bonne direction.

Elle marche bien longtemps. Finalement, vers les neuf heures, elle découvre leur gîte, elle s'y achemine prudemment. Ils sont à l'ouvrage ; elle se cache. Elle entend deux hommes qui se préparent un repas tout en parlant entre eux : « Comment as-tu aimé ta journée, Pierre ?

– Bien ! »

En entendant le nom de Pierre, la jeune fille est sûre que ce sont là ses frères.

Ils quittent leur camp, la fillette sort de sa cachette. Le feu était très ardent ; ils ne l'éteignaient jamais. Elle prépare de la nourriture. Vers l'heure de leur retour, elle dresse la table, y installe les aliments en prenant soin de les couvrir pour les empêcher de refroidir.

Il y avait de grands baquets tout en bois. Ils avaient à peu près quatre pieds de haut. Elle en renverse un sur elle et s'y tient cachée. Ses frères arrivent, et ils aperçoivent le repas entièrement prêt. Ils se disent : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Il y a plus de dix ans que nous habitons ce camp et cela ne nous est encore jamais survenu.

– Quelqu'un est passé par ici et nous joue un tour ou a songé à nous empoisonner tous les deux. »

Les deux frères avaient une petite chienne qui les suivait partout. Le repas sentait si bon ! Il leur en coûtait de présenter à la chienne de la belle soupe aux pois, jaune comme de l'or. Un des deux suggère : « Nous en donnerons à la chienne, si elle s'empoisonne, elle mourra, et nous sauverons ainsi notre vie ; dans le cas contraire, elle vivra et nous ne serons pas obligés de jeter un si bon mets ». L'animal en mange et s'en trouve bien ; il goûte à tous les plats que la jeune fille avait préparés.

Le lendemain matin, ils prennent leur déjeuner et ils partent à l'ouvrage. Aussitôt après, la jeune fille culbute la cuve, mange et prépare le dîner de ses frères. Au moment où tout est préparé, ils surgissent : « Notre repas nous attend encore ! Comment expliquer ce phénomène ? » Cependant, ils sont moins méfiants, ils mangent, fument un moment et retournent à leur besogne. De nouveau, elle organise leur repas du soir puis, elle se recache en-dessous du grand baquet.

Le lendemain matin, ils vont travailler. Elle leur cuit encore leur dîner et elle dresse la table. Leur repas achevé, ils se partagent la besogne : « Toi, tu nettoieras la vaisselle tandis que moi je ferai la lessive ». Aussitôt, la jeune fille pense : « Ah ! il lui faut le baquet pour laver le linge, je suis prise ! » Il s'y dirige, empoigne le baquet et il aperçoit la fillette. « Comment se fait-il que tu sois ici ? Est-ce toi qui nous prépares ainsi à manger ?

– Oui, oui, oui, et puis, je suis votre petite sœur !

– Ah non, tu ne l'es pas, lorsque nous sommes partis de chez nous, nous étions les seuls enfants : il n'y avait que mon père, ma mère, mon frère et moi-même, mais pas question de petite sœur !

– Je suis née après votre départ. Connaissez-vous telle vieille ?

– Oui !

– C'est ma marraine, elle m'a assuré que j'avais deux frères et je suis venue vous retrouver. Mon père et ma mère ne voulaient pas m'apprendre que vous

existiez mais finalement, ils ont bien été obligés de me l'avouer. Je veux rester avec vous.

– Nous le souhaitons, nous aussi ! »

Il fallut mettre la fillette au courant d'un certain règlement : « Vois-tu la petite chienne ? D'ordinaire, elle nous suit dans toutes nos allées et venues. À présent, elle t'accompagnera toujours. Quand bien même nous lui dirions le contraire, elle ne te laissera pas. Tout ce que tu prépareras, n'oublie pas de lui en donner. Si tu cuis de la soupe, présente-lui-en une petite quantité. Si tu oublies ce point, elle te jouera un tour.

– Elle me jouera un tour ? Quel tour ?

– Oui, elle éteindra ton feu et tu auras ensuite beaucoup de peine à le rallumer. Ici, nous n'avons pas d'allumettes, nous n'avons que des briquets destinés à faire jaillir des étincelles, et il faut consacrer beaucoup de temps pour allumer un feu.

– C'est bien vrai ! »

Elle se plaisait beaucoup chez ses frères. Elle préparait les aliments et elle en distribuait un peu à la chienne ; celle-ci était heureuse et savait se montrer agréable.

Leur voisin était un géant ; il n'habitait pas très loin du camp avec sa vieille mère, à peu près à un demi-mille. Une journée, la fillette avait beaucoup à faire.

Elle cuit ses galettes, mais oublie d'en donner à la petite chienne. Pendant que la cuisinière est occupée à une besogne pressante, la chienne éteint le feu au moyen de son « pipi ». Privée de feu, la fillette est désemparée ; tout à coup, une idée lui surgit en tête. Elle court trouver la mère du géant pour lui quémander des allumettes.

De retour, elle s'empresse de rallumer le feu. Le soir, elle raconte ce fait à ses frères : « J'avais pétri des galettes et j'ai omis d'en donner à la petite chienne ; elle a éteint mon feu et j'ai bien été obligée d'aller chez le géant chercher des allumettes.

– Nous te l'avions pourtant défendu ! N'y retourne plus ! Autrement, il t'arrivera malheur, c'est certain !

– Le géant n'y était pas.

– Non, mais il va l'apprendre. »

En effet, peu après son départ, le géant rentre chez lui. Il ne s'était pas absenté bien longtemps. Il fixe ses yeux sur la vieille ; celle-ci lui demande : « Qu'as-tu ?

– Je sens, ici, de la viande fraîche, quelqu'un est venu chez nous !

– Es-tu fou ?

– Oui, je t'assure, je le sais quelqu'un est venu, car il a laissé une odeur de viande fraîche. N'as-tu pas reçu nos voisins ?

– Non, ils ne sont pas venus ici.

– Tu me contes des blagues !

– Oui, la petite fille qui habite avec eux m'a visitée pour se procurer des allumettes et raviver son feu.

– Ah, je le savais bien ! »

Le lendemain matin, les deux frères partent à l'ouvrage. La porte de leur camp restait fermée grâce à une légère barre de bois qui s'insérait dans le cadre. Pour soulever cette planchette, on introduisait un doigt dans un trou pratiqué dans la porte et l'on poussait cette dernière pour la faire pivoter.

L'immense géant pénètre donc dans le camp, après le départ des deux frères et aborde la fillette : « Je vais te laisser la vie, pour cette fois ! Mais va falloir que, trois soirs de suite, à neuf heures précises, tu places ton doigt dans le trou placé près de la barre de la porte ! »

Chaque soir les deux frères se couchaient normalement un peu avant neuf heures. À la fin de la journée célèbre par la visite du géant, à l'heure dite par ce dernier, la fillette se lève, et place son doigt dans le trou de la porte.

Le géant arrive et, de l'extérieur, lèche avidement le doigt au point qu'il lui suce le sang à travers la peau.

Le lendemain matin, elle est malade ; elle se sent affaiblie et démoralisée. Ses frères s'enquièrent de sa santé : « Qu'as-tu ? Es-tu malade ?

– Non, je ne suis pas malade ; je suis fatiguée. »

Le soir, la même scène se répète. Le lendemain, les deux hommes constatent qu'elle est encore plus pâle. Le géant lui avait sucé une partie du sang. Un de ses frères la force de lui dévoiler la cause de son malaise. Elle le met donc au courant des faits : « Le gros géant est venu ici, il m'a fait promettre de mettre mon doigt dans le trou de la porte, là où on lève la barre ; sinon, il me dévorerait.

– Je m'explique maintenant ta maladie !

– Ce soir, à neuf heures, il faut que je lui obéisse encore.

– Ah, bon ! je vais te libérer de ce danger. »

Les deux frères possédaient un de ces anciens fusils à baguette. Il perce un trou de petite tarière dans la porte, à la hauteur du front du géant, et dans le trou glisse la gueule du fusil chargé. Ensuite, il lui dit comment utiliser ce piège : « Ce soir, tu placeras ton doigt dans le trou de la porte, comme d'habitude. Lorsque le géant commencera à te sucer le doigt, de ton pied, tu feras déclencher la gachette, et ce sera la fin de ce monstre ! »

Le soir venu, la fillette suit le plan du grand frère. Le géant s'écroule mort. En entendant le coup de feu, la vieille savait qu'ils avaient tué son fils ; elle en était furieuse.

Le géant disparu, la jeune fille continue de visiter la vieille. Celle-ci profite d'un fait banal pour se venger. Les deux hommes, avant la venue de leur sœur, ne soignaient nullement leur chevelure : ils avaient de grand cheveux qui leur descendaient sur les épaules ; même après l'arrivée de la fillette, ils ne possédaient pas de peigne pour se peigner, leurs cheveux étaient réellement en désordre.

Une journée, la vieille s'avise d'en parler à la fillette : « Si tes frères se faisaient peigner les cheveux, ils seraient beaucoup mieux. Ils ont de longs cheveux tout en désordre qui leur pendent dans le cou. La tête doit leur démanger ! Si tu avais un peigne à toi, tu pourrais leur démêler les cheveux, cela leur ferait du bien ! N'as-tu pas de peigne ?

– Non, je n'en n'ai pas.

– Tiens, je vais t'en donner un très bon. Après le souper, l'ouvrage terminé, place-les tous les deux devant toi. Afin de prévenir la jalousie, passe le peigne dans leur chevelure à tour de rôle ».

Après le souper, la jeune fille dit à ses frères : « Vous avez de longues chevelures, j'ai un peigne et je vous démêlerai les cheveux à tous deux. Agenouillez-vous donc là-bas. Afin d'éviter la jalousie, je donnerai un coup de peigne à un, puis ensuite à l'autre !

– Ça va ! »

Ils se placent donc en avant d'elle. Elle procède comme elle le leur a annoncé. Tout à coup, ses frères sont transformés en veaux ! « Ah ! me voilà bien mal prise, pense-t-elle ! Pourquoi, sale vieille, m'avoir joué un tel tour ? Que vais-je faire, à présent ? »

La voilà seule en compagnie de ces deux veaux qui la suivent partout en beuglant. Elle se résout à tenter le voyage de retour chez ses parents.

Un petit sac de nourriture au dos, elle part. Après avoir marché quatre à cinq jours, sur son chemin, elle rencontre trois gars à cheval. Ils commencent à rire de la jeune fille à la vue des petits veaux qui la suivent en beuglant. Elle a le courage de protester : « Vous n'avez nullement besoin de rire de moi ! Ce sont mes deux frères qui sont amorphosés en veaux.

– Comment ont-ils pu être ainsi transformés ?

– C'est la vieille mère d'un géant qui m'a conseillé de leur donner un coup de peigne à tour de rôle afin qu'ils n'en soient pas jaloux. Au deuxième coup de peigne, ils se sont trouvés amorphosés tous les deux.

– Très bien ! Nous allons nous rendre chez cette vieille et nous allons lui parler. Accompagne-nous ! »

En arrivant chez la vieille femme, les trois cavaliers commencent à la semoncer : « Si tu ne rends pas leur forme humaine à ces deux êtres, nous te flamberons la tête. Ce sera la fin de ton passage sur terre !

– Ne me faites rien, je vous en supplie ! »

L'un des voyageurs dit à la jeune fille : « Ce sont donc tes deux frères qui sont amorphosés en veaux ?

– Oui !

– Il va te falloir épouser l'un de nous trois. Lequel d'entre nous choisis-tu ?

– Pas si vite ! Je n'ai jamais pensé au mariage.

– Tes frères resteront veaux, si tu refuses de te marier ! Lequel choisis-tu pour mari ?

– Eh bien, ce sera toi qui me parles !

– C'est accepté ! »

Après ce dialogue, il ordonne à la vieille de démorphoser les deux frères. La vieille saisit un peigne, et le tend à la jeune fille en lui ordonnant : « Donne-leur à chacun un autre coup de peigne. » La fillette obéit. Ses deux frères redeviennent comme auparavant. C'était comme dans un rêve ; ils ignoraient qu'ils avaient été amorphosés en veaux.

La jeune fille les ramena vite à la réalité : « Il va falloir que je vous quitte pour me marier avec cet homme.

– Pourquoi nous abandonner ainsi ?

– Je l'ai promis. Vous étiez amorphosés en veaux ; pour vous démorphoser, il a fallu que je promette d'épouser cet homme-là.

– S'il le faut, suis ta promesse ! »

La petite chienne suivait l'ancienne cuisinière. Cette dernière dit à ses frères : « Je pense que je la garderai à mes côtés. Vous n'en avez pas besoin et elle me sera peut-être bien utile ! » Elle prend la petite chienne dans ses bras et suit l'homme qu'elle avait promis d'épouser.

Ils ont marché longtemps dans le bois. Un jour, dans l'après-midi, vers les trois heures, ils arrivent à un beau château. Deux femmes l'habitent. Lorsqu'ils y pénètrent, une des deux dames tire la jeune fille à l'écart : « Viens ici.

– Que me veux-tu ?

– C'en est fait de ta vie, si tu restes ici. Demain matin, au plus tard, tu seras morte car cet homme te tuera.

– Il va me tuer ?

– Oui, c'est certain ! En voilà onze qu'il fait disparaître. Ensuite, il les suspend à un crochet par la mâchoire, dans une chambre secrète. »

Elle se procure un morceau de papier sur lequel elle écrit à ses frères de venir au plus vite à son secours, sinon elle va être mise à mort. Elle accroche ce message au cou de sa petite chienne, et elle lui commande : « Va de ce côté-là ! »

La chienne arrive chez les frères au moment de leur souper. Elle aboie devant la porte ; ils découvrent le papier autour du cou. Ils décident donc d'aller au secours de leur sœur au plus tôt, car demain matin après neuf heures, elle sera déjà morte. Ils partent à toute vitesse, et, à la brunante, ils arrivent au château.

L'homme que leur sœur avait choisi semble bien content de les revoir, mais les deux visiteurs annoncent qu'ils sont incapables d'y demeurer bien longtemps ; ils prétextent qu'ils doivent retourner vaquer à leurs travaux. L'un des frères lui demande : « N'as-tu pas d'anciens outils de chasse, ici, des pièges, des vieux fusils ?

– Oui, certainement ! »

Il les conduit à un appartement où ils en trouvent beaucoup. « Lorsque nous repartirons, pourrions-nous en emporter un de cette sorte ?

– Oui, prends tout ce dont tu as besoin. Si tu les veux tous, ils sont à toi ! »

Le maître du château ouvre la porte d'une autre chambre, elle est garnie de beaux ameublements. Plus loin, il passe devant une autre porte accédant à un appartement ; un des frères de la jeune fille lui dit : « Arrête donc !

– Quoi ?

– Tu nous as montré de vieux engins de chasse, ensuite, les beaux meubles de cette pièce-là, et celle-ci, tu ne nous la fais pas visiter ?

– Ah, il n'y a rien qui vaille, là-dedans ! Nous perdons notre temps ! »

Le frère se recule, prend son élan et enfonce la porte. L'hôte prend peur et veut se sauver. Un des visiteurs l'attrappe et lui ordonne de ne pas bouger. On compte onze cadavres suspendus, un douzième crochet libre. « Celui-là était pour ma sœur, n'est-ce pas ? »

Il l'empoigne et le suspend au crochet en lui disant : « C'est toi qui vas prendre sa place ! »

L'histoire se termine ici. La jeune fille accompagna ses frères et demeura avec eux à jamais.

LES DEUX FRÈRES AMORPHOSÉS EN VEAUX

Récit folklorique raconté à Sturgeon Falls, Ontario, le 8 novembre 1969, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris dans les chantiers de l'Ontario, vers 1918.

Enregistrement no 1423. Conte-type du groupe 450-459 (frères et sœurs) constitué avec des épisodes des types 709 II b (sœur dans la maison de ses frères, adoptée par eux), III a (visite du géant ; peigne donné par la mère du géant qui amorphose les frères en veaux), V (délivrés par un prince qui devient « Barbe-Bleue »), 312.

D'ebord [d'abord] on vâ dire, enn' fois, c'étè' in vieux p'i' enn' vieille. I' ava'ent deux garçons : in s'app'la't Jâcqu's p'is l'aut', Pierre. Et p'i' i' ava'ent te'jours pâssé leu' vie dan enn' 'tit' plaç' b'en pauv' : pauv' 'tit' terr' [1] de gravois qu'i' y ava't lâ ! Ça poussè' 'ienqu' d'la surette [2] ; i' ava'ent b'en d'la misére à viv'e.

V'lâ 'és garçons rendus pâs mal âgés, on vâ dir' de vingt-cinq à trente ans. I' éta'ent tannés [3] de d'çâ, 'és aut's. I' ava'ent te'jours gratté 'és deux bout's pour ram'ner çâ ensemb'e, p'i' i' ava'ent te'jours b'en eu d'la misère.

Enn' bonn' journée, i' s'décide ; i' di' à son pér' p'i' à sa mére, i' dit : « On vâ s'en aller, n'us aut'es. I' dit, on â te'jour' eu d'la misère écitt', p'i' i' dit, le p'tit brin que vous avez, i' dit, c'st aussi b'en d'eul l'garder pour vous aut's ! N'us aut'e' on vâ s'en aller, p'i' i' dit, on vâ asseyé' à s'défend' alguieurs [ailleurs].

– Ah b'en ! c'st ô ké, 'a dit, 'a vieille ! si c'ést vot' goût. 'A dit, tâchez pâs, 'a dit, de partir pour jama's r'venir ?

– Ah ! i' dit, non ; i' dit, on r'viendrâ ! »

To'hours, i' ont paqu'té leu' bagag' p'i' i's gu'y elle' [vont]. I' ont pri' 'a forêt. I' ont marché, on vâ dire, p'ted b'en deux t'oâs moâs [mois] dans c'forêt-lâ. C'ta't dés gârs qu'éta'ent b'en adrett's [adroits] dans l'boâs, [4] dans tout', dans la chasse,

---

1. *Terre :* Propriété, ferme.
2. *Surette :* Oxalide.
3. *Tanné :* Fatigué, ennuyé.
4. *Bois :* La forêt.

dans tout' ; heill ! i's pâtissa'ent pâs ! I's s'tua'ent du gibié' en mass' [5] pour manger.

To'hours, i' arrive' dan enn' place ; i' y avè' in p'tit lac, oh ! in p'tit lac, on vâ dire à pe' prè' enn' coupeul de mill's de long, in beau p'tit lac, du beau terrain chaqu' bord de c'lac-lâ. « Ti'ns [tiens], enn' bell' place, i' dit, écitte. On peut pâs trouver d'meilleur' place ! I' dit, on vâ s'faire in camp'ment, écitt', p'i' i' dit, on vâ s'rouver' [s'ouvrir] i' dit, enn' terre écitt' ; d'la bonn' terre, i' dit, ça doé' b'en pousser, lâ. »

Quand i' ont parti, i' avè' emm'né à pe' près la mo'tié d'enn' poch' de poâs [pois] enteur leu' deux, p'is d'aut's p'tit's affaires. Quand i' on arrivé lâ – i' éta'ent partis l'printem assez d'bonne heure – i's sont fa't in morceau d' terr' p'i' i's s'sont s'mé dés poâs. P'is ça poussè' à plein' terre. I' on eu enn' récolt' de poâs du kâlin !

Mé', dans l'hiver, ça l'ava't pâs grand-chose à faire, mé', i's faisa'ent d'la soupe aux poâs ; i's mangea'ent d'la soupe aux poâs, t'oâs fois par jour. D'la bonn' soupe aux poâs !

V'lâ te'jours – dans in conte, ça vâ vite – v'lâ te'jour' enn' dizain' d'années qu'i' éta'ent partis d'chez eux, i's gu'y ava'ent jama's r'tourné, mé', i's s'arrangea'ent b'en. I's s'ava'ent bâti in beau gros camp', lâ, b'en amanché, enn' bell' cambus' [6] dedans ; dans c'temps-lâ, i' y avait pâs d'poêle, t'sé's, dans dés plaç's de minme !

T'jours, l'temps qu'i' ont 'té partis, la vieille, alle ava't c' p'tit' fill'-lâ, qu'alle avè' eue avec le temps qu'i' ava'ent 'té partis, lâ. Ah ! alle ava't p'tpêt' b'en douze, dix à douze ans, dans l'temps. P'i' i' y avè' enn' vieill' qui s'trouvâ't sa mârraine ; c'ta't supposé d'êt' enn' vieill' fée. P'i' alle alla't faire in tour à tou' 'és jours, 'oèr sa mârraine. Sa mârrain' gu'i denna't dés p'tits présents, dés p'tit's affaires.

Enn' journée, 'a gu'i d'mande, 'a dit : « Quoi c'tu dira's, 'a dit, si t'ava's deux frér's qui r'ssoud'ra'ent t'trouver tout d'in coup, lâ ?

– Deux frères, 'a dit, j'en n'ai jamè' eu d' frére. »

Son pér' p'is sa mér' gu'i ava'ent jamais dit qu'alle ava't dés fréres. « B'en, 'a dit, j'en n'ai pâs d'frére !

– Oué, 'a dit, t'en âs ; t'en âs deux ! I' t'eul l'ont jama's dit ?

– Non ; 'a dit, i's m'en ont jama's parlé.

– B'en, 'a dit, t'en âs, 'a dit, je l'sé's, 'a dit, moé, 'a dit, j'lés ai b'en connus, tés fréres ! »

To'hours, pârt p'is s'en vâ chez eux. 'A di' à sa mére, 'a dit : « C'tu vra', 'a dit, moé, 'a dit, j'ai deux fréres ?

– Qui c'ést qui t'â dit çâ, encôre ?

---

5. *Masse* (en) : En quantité, beaucoup.
6. *Cambuse :* Foyer rustique établi dans un camp de bûcherons.

– B'en, 'a dit, c'ést ma mârraine !

– Kâlin d'bârré ! 'A t'â d'inqu' fa't accrère, 'a dit, c'ést tout'. T'en âs pâs d'frères !

– B'en, 'a dit, 'a m'â assuré, 'a dit, qu' j'en ava's, deux fréres ; p'is, 'a dit, 'a m'â dit leu's noms : Pierr' p'is Jâcques.

– Oué ; ah ! c'ést dés pêurs, çâ ; c'ést d's affair's qu 'a s'met dan 'a tête ! Quiens, 'a ést pâs mal vieill' ta mârraine, 'a dit, asteur ; 'a dit, 'a commence à dérèlé [dérailler][7] in peu, 'a dit, 'a peut déformé' 'és affaires.

– Oué ! »

To'jou's, l'lend'main 'a gu'y r'tourne encôre : 'a dit : « J'gu'y en ai parlé à ma mèr' de d'çâ ; 'a dit, qu' j'en n'ai pâs d'frére.

– Oué, 'a dit, t'en âs ! 'A dit, 'a veut pâs te l'dire. T'âs deux fréres ! »

'A s'en r'tourn' p'i' 'a gu'i dit çâ encôre ; 'a dit : « 'A m'â assuré qu' j'en ava's deux fréres.

– Ouais . . .

– 'A dit, j'en ai dés fréres, p'i' 'a dit, vous voulez pâs m'dire. B'en, 'a dit, m'en vâs lés trouver més fréres, moé ! P'i' 'a dit, m'en vâs marcher tant qu'terr' serâ terre, p'i' 'a dit, m'âs lés trouver més fréres !

– Ah ! tu folle, 'a dit, t'és pâs pour nous laisser t'ut seuls, t'en aller. Charch' de v'où c' qu'i's sont, 'a dit. C'ést vra', 'a dit, t'en âs dés fréres, p'is, 'a dit, ça fa't longtemps ; 'a dit, t'éta's pâ' au mond' quand qu'i' ont parti.

– 'A dit, m'â' allé' 'és trouver ! »

To'jour' 'a s'a greillé in 'tit brin d'manger, in p'tit pac sac [pack-sack][8], p'i' 'a pârt su' l'bord[9] qu'i's gu'i ava'ent di' à pe' près qu'i' éta'ent partis ; p'is la vieill' gu'i ava't dit, sa mârraine, quel bord qu'i' été' allés.

To'hours, 'a a marché 'n bonne escousse, b'en longtemps. 'A ést v'nue à bout d'découvert de v'où c'qu'i' éta'ent. Alle â arrivé lâ, le matin, à huit heure' et d'mie, neuf heures. I' éta'ent parti' 'és aut' à l'ouvrage, apras travailler, p'i' alle arriv' lâ tranquill'ment. Lâ, ça doé' êt' écitt' qu'i's son 'és aut's. 'A s'ést cachée ; sés frére' i' ont v'nu, p'is s'sont fa't à manger, p'i' i's s'parlè' enteur 'és aut's : « Hein ! i' dit, Pierre, i' dit, comment c't'â' aimé çâ aujo'rd'hui ?

– L'aut', b'en . . .

– B'en, 'a dit, c'ést justemen 'és aut's, çâ ! »

To'jours, enn' fois, qu'i' ont 'té partis, 'a s'leve . . . p'i' i's garda'ent te'jours du feu 'és aut's, lâ, p'is jama's qu'i' éteinda'ent leu' feu. Eh b'en, 'a s'lev' p'i' 'a fè' à

7. *Dérailler :* Vx fr. desrayer : sortir du chemin, de la voie. Ici, perdre l'esprit.
8. *Pack-sack* (angl.) : Havresac.
9. *Bord :* Direction.

manger. P'is, vers l'heur' qu'i' éta'ent pour arriver, a pe' prè' in heur' d'avant, lâ, 'a mè' 'a tab' p'i' 'a met l'manger su' 'a tab'e, p'i' all' l'abrill' [abrier] pour qu'i' ress' chaud.

I' ava'ent dés ancienn's tob's [tubs] [10] à laver, lâ ; c'ta't tout en boâs. C'ta't dés affair's qui avè' à pe' près quat' pieds d'grand, sé' b'en, dés affèr's qui étè' haut d'minme. Griffe, p'i' 'a cant' [11] la tob' par 'ssu' elle, p'i' 'a grouill' pâs ! 'Es aut's, i' arriv'nt p'i' i' aparçoèv'nt çâ : l'manger su' 'a tab'e, p'is tout' ! « Comment ça veut dire, çâ ? I' dit, tant d'années qu'ô' ést écitt' p'is ça a jamè' arrivé enne affér' de minme ! Tout d'in coup, i' dit, c'ést que'qu's-in qui est v'nu écitt' pour nous joué' in tour, i' dit, pour nous empoisonner tou' 'és deux ! »

I' avè' enn' p'tit' chienne, lâ, oh ! enn' p'tite affair' qui étè' 'ienque à pe' près long d'minme, tout p'tite, p'is, 'a 'és suiva't partout. Te'jours, ça senta't bon. I's sava'ent pâs quoi c'ést faire. In qui dit : « I' dit, c'ést d'valeur, mé', i' dit, c'ést égal ! I' dit, on vâ 'n en denné' à 'a p'tit' chienne. »

Alle ava't fait' d'la bell' soupe aux poâs, p'i' 'a éta't belle, jaun' comm' d'l'or, la bell' soupe ! I' dit : « On vâ en denné' à 'a p'tit' chienne, p'i' i' dit, si 'a ést poéson, i' dit, 'a p'tit' chienn' vâ mourir ; p'is si 'a ést pâs poéson, b'en i' dit, 'a mourra pâs. »

I' en denne à 'a p'tit' chienne, la p'tit' chienne â mangé ; c'tè' âll raït [all right] [12]. I's gu'ieu denne' à mangé' ; ah ! câline ! i' 'a trouva't bonne ! Et p'i' 'a ava't fait' d'aut's affaires : i' ont tout' fait' goûté' à 'a p'tit' chienne.

To'jours, l'lend'main matin, i's s'sont fait' à déjeuner, p'i' i' ont parti. Aussitôt qu'i' ont 'té partis, elle, 'a s'ést l'vée p'i' alle â mangé p'i' alle a fait eul l'dîner. Tout éta't paré encôre. I's r'ssoud'nt. « Quoi ç'ça veut dire, çâ ? » Lâ, i's craigna'ent moin in peu, i' ont mangé, fumé in escousse, p'i' i' ont r'parti. 'A 'a fait eul l'souper, encôre, pour le soèr. P'i' 'a s'cacha't te'jour' en d'ssour de c'tte grand tob'-lâ.

Te'jours, le lend'main, i' ont r'parti. 'A leu's â fait' à dîné encôre, paré su' 'a tab'e. Te'jours, i' y en â in, in coup qu'i' â eu dîné, i' dit : « Toé, i' dit, tu vâs lavé' 'a vaissell', néteiller [nettoyer] çâ, p'i' i' dit, moé, i' dit, faut qu'j'me lav' du linge ! (Tout bas : «Ah ! câline, 'a dit, faut qu'i' s'lav' du linge ! 'A dit, c'ést leu' tob [tub], çâ. Lâ, j'su's pris ! ») I' s'en vâ, po'gn' le tob', p'is r'gârd' dessous : « Comment, ça s'fa't, i' dit ? C'ést toé qui nous fai' à manger d'minme ?

– P'is, 'a dit, moé, 'a dit, j'su's vot' p'tit' sœur !

– Ah ! i' dit, non, i' dit, t'és pâs not' 'tit' sœur, i' dit, pâ'-en-tout' ! I' dit, quand qu'on l'â parti d'chez nous, i' dit, ô' éta't t'ut' seuls : r'guien qu'moé p'is mon frére, p'is mon pér' p'is ma mére ; i' dit, on n'ava't pâs d'sœur !

---

10. *Tub* (angl.) : Cuv· grand baquet.
11. *Canter :* Penche· incliner.
12. *All right* (angl.) . Très bien ! Parfait !

– B'en, 'a dit, j'su's v'nue au monde, 'a dit, après qu'vous avé' été partis, vous aut's. C'ést ma mârraine . . . Connaissez-vous telle et tell' vieille, lâ ?

– Oué !

– B'en, çâ, 'a dit, c'ést ma mârraine, p'is c'ést ell' qui m'â dit, 'a dit, qu'j'ava's dés frér's ; p'is, 'a dit, j'su's v'nue à bout d'vous trouver ! 'A dit, mon pér' p'is ma mér' voula'ent pâs me l'dire, mé', 'a dit, i's sont v'nu' à bout de me l'dire. P'is, 'a dit, j'su's v'nue vous trouver, p'is j'vâs resté' a'ec vous aut's.

– Oué ? B'en, i' dit, c'ést correck ! B'en, i' dit, asteur, i' dit, on vâ t'avartir d'enn' chose, lâ. I' dit, voés-tu la p'tit' chienne, lâ, icitt', lâ. B'en, 'a nous suit n'us aut's. On pârt le matin, on vient dîner, 'a s'en vien a'ec n'us aut's, p'is, 'a dit, après dîné' 'a s'en vien encôre, mé', i' dit, asteur, 'a vâ resté' a'ec toé tout l' temps, 'a dit, 'a t'laiss'ra pâs. Co' minm' [quand bien même] qu'on voudra't l'emm'ner, n'us aut's, 'a s'en viendra pâ' a'ec n'us aut's ; i' dit, 'a vâ resté' a'ec toé. I' dit, tout's sort's d'affair's que tu vâs faire, fa's quoi c'tu voudrâs, i' dit, oublie pâs d'gu'i en denner. Si tu fa's d'la soupe, dennes-y-en in p'tit brin ; n'importe quoi que c'tu vâs faire, dennes-y-en in p'tit brin ! Si tu gu'i en fa's pâs, i' dit, 'a vâ t'joué' in tour.

– 'A vâ m'joué' in tour ?

– Oui, i' dit, 'a vâ éteind' ton feu, p'i' i' dit, après çâ, tu vâ' a'oèr d'la misère à l'rallumer, c'feu-lâ. Tu sé's, i' dit, n'us aut', i' dit, o' a pâs d'allumette' icitte ; i' dit, on l'â 'ienqu' dés batt'-feu [13], p'i' i' dit, ça prend du temps, i' dit, à fair' du feu a'ec çâ.

– C'ést vra' ! »

Câlin ! 'a éta't b'en, lâ, a'ec 'és aut's : 'a faisè' à manger p'i' alle en denné' in p'tit brin à 'a p'tit' chienne ; la p'tit' chienn' s'arrangea't b'en avec. Ah ! câlin, i' y ava't r'guien d'plus beau !

Te'jours, enn' bonn' journée, 'a éta't pressée et p'i' i' y avè' in giant qui étè' 'oésin dés aut's, pâs b'en b'en loin, à pe' près p't-êt' b'en in d'mi-mill', de d'lâ. P'is, i' ava'ent parlé de d'çâ qu'i' y avè' in giant, lâ, p'is qu'i' ava't sa vieille avec, p'is tout'.

'A [la petite fille] fa't dés galettes, p'i' alle â o'blié d'gu'i denner dés galette' à 'a p'tit' chienne. Le temps qu''a étè' occupée à d'aut's choses, la p'tit' chienn' pârt p'i' 'a éteint son feu : piss' dessus, éteint l'feu ! « Ah ! b'en, 'a dit, me v'lâ b'en amanchée, pâs d'allumettes, r'guien pour fair' du feu ! B'en, 'a dit, me v'lâ b'en amanchée, lâ ! Quiens ! 'a dit, j'ai enne idée. 'A dit, j' m'en vâ' aller trouver l' mér'-giant, p'i' 'a vâ m'denner dés allumettes, elle ! »

'A prend sa cours' p'i' 'a gu'y vâ. 'A â d'mandé dés allumette' à 'a mér'-giant ; 'a di' oui ! 'A gu'i en denne. 'A pârt pour allumer son feu. Te'jours, le soèr, 'a

13. *Batte-feu :* Briquet destiné à faire jaillir des étincelles.

cont' çâ à sés fréres, p'i' 'a dit : « J'ai 'té ôbligée d'aller su' 'a mér'-giant, 'a dit, charcher dés allumettes, 'a dit, j'ava's fait dés galettes, p'is j'ai ô'blié d'gu'i en denner.

– I' dit, on t'eul l'â dit : p'i' i' ont dit, r'tourn's-y p'us, lâ, parç' qu'i' vâ t'arriver malheur, çartain, si tu vâs lâ.

– 'A dit, l'giant, 'ta't pâs lâ !

– I' dit, non, i' éta't pâs lâ, mé', i' dit, i' vâ l'sa'oèr ! »

Te'jours, le giant, i' arrive ; i' y ava't pâs b'en b'en longtemps qu'i' éta't parti. I' r'gâr' la vieille ; la vieill' dit : « Quo' c't'âs ?

– I' dit, ça sent la viand' fraîche, i' dit ! I' ést v'nu que'qu's-un écitt' ?

– La vieille 'a dit, tu fou, 'a dit, toé ?

– I' dit, oui, j' t'assure ! I' dit, j'eul l'sés, i' dit, moé, qu'i' ést v'nu qu'qu's-un écitt' : ça sent la viand' fraîche !

– Vâ don t'assir', 'a dit, ça sent la viand' fraîche !

– Lé' 'oésin, i' dit, i's sont pâs v'nus, lâ ?

– Non ! 'oésins sont pâs v'nus !

– B'en, i' dit, tu m'cont's dés ment'ries, lâ !

– Oui, 'a dit, la p'tit' fill' qui ést avec 'és aut's, 'a dit, 'a ést v'nue, 'a dit, charcher dés allumett's pour allumer son feu.

– Ah ! j'eul l'sava's b'en, i' dit ! »

Te'jours, le lend'main matin, i' ont parti, 'és aut's, pour aller travailler, le gros giant r'ssout. Ah ! i' éta't noèr de rage : « B'en, i' dit, asteur, i' dit, m'â' t'laisser faire. I' dit, voés-tu l'trou qu'i' y â dan 'a port' lâ ? » I' y avè' 'ienqu' enn' gross' clenche en boâs, lâ ; c'tè' en dehors, p'i' i's s'pâssa'ent l'doigt d'dans, 'és aut's, p'i' i's l'vè' 'a clenche. « B'en, i' dit, faut qu'tu vienn's mett' ton doigt, i' dit, lâ dans c' trou-lâ, i' dit, pour t'oâs soèrs de file, à neuf heures, juss'. » I's s'couch'nt, 'és aut's ; à neuf heures, i' éta'ent couchés. « D'minme, 'a dit, m'âs t'laisser faire ! »

B'en, à neuf heur's juss', 'a se l'va't, in coup qu'i' éta'ent couché', 'és aut's, p'i' 'a metta't son doigt, p'is l'giant arriva't, p'i' i' gu'i licha't l'doigt, p'i' i' suça't l'doigt ; i' étè' après tout' gu'i sucer l'sang qu''a ava't dans l'corps.

L'lend'main matin, 'a éta't malade, 'a fila't [to feel][14] pâs b'en. « De quoi c'que t'âs ? Es-tu malade ?

– Non, j'su's pâs malade ! »

Te'jours, le soèr, encôr' pareil. B'en, l'lend'main matin, 'a était b'en p'us pâle encôre. I' gu'i ava't qués'ment tout' sucé l'sang qu''a ava't. I' dit : « Tu vâs m'dir' de quoi c' c'ést qu'i' y â !

14. *Feel* [to] (angl.) : Se sentir, se trouver, éprouver une sensation bonne ou mauvaise.

– B'en, 'a dit, le gros gian i' ést v'nu écitt', p'i' 'a dit, i' m'â fait' promett' de mett' mon doigt dan l'trou d'la porte, où on lev' la clenche, lâ, ou b'en don, 'a dit, qu'i' m'dévor'ra't !

– Ouè !

– P'is, 'a dit, faut j'gu'i mette encôre à soèr, 'a dit, à neuf heures !

– Ah, ah ! âll raït [all right] ! J'vâ' arranger çâ ! »

I' ava'ent dés anciens fusi' à baguette, 'és aut's, lâ, dans c'temps-lâ ; p'i' i's paqu'ta'ent çâ a'ec enn' baguette, lâ. Ça rentra't juss' dans c'trou-lâ. I' dit : « Tu vâs l'mett' ton doigt, à soèr, i' dit, dans l'trou, lâ. Et p'is, pren in p'tit tariére, lâ, p'is parce in trou à pe' près la hauteur du front du giant, lâ, et p'is met l'canon d'ssus, de c'câlin d'fusil-lâ, lâ, qui éta't chargé à morte charge. » P'i' 'a met son doigt. P'is quand i' â commencé à sucer, 'a gu'i â touché a'ec son pied. Bagn ! Fend la têt' du gian en deux. Ah ! v'lâ l'giant mort. I' â p'us r'tourné su' 'a vieille. La vieille, all' l'a su ; 'a s'ést aparçue qu'i' ava'ent tué l'giant, 'a avè' attendu l'coup. La vieille étè' en câlin, lâ !

Te'hou's, in coup que l'gian â 'té mort, la p'tit' fille alla't faire in tour souvent, lâ. P'is, 'és aut's, t'sé's b'en, i' éta'ent t'ut seuls lâ ; i's s'coupa'ent pâ' 'és jueux [cheveux] : i' ava'ent dés grands jueux qui descendè' à mo'quié dans l'dos, lâ, et p'is pâs d'peign' pour s'peigner, lés jueux tout' cotonnés [15], p'is . . .

Enn' journée, la vieille 'a dit : « Sé's-tu, 'a dit, tés fréres, 'a dit, lâ, si i's s'faisa'ent couper lés jueux, 'a dit, i's s'ra'ent b'en mieux, 'a dit, ça r'gârd'ra't mieux ; 'a dit, i' ont dés grands jueux, p'is, 'a dit, ça leu' pend dans l'cou, dés jueux tout cotonnés. 'A dit, t'âs pâs d'peigne, 'a dit, toé, 'a dit, pour lés peigner ? Ça leu' f'ra't du bien, 'a dit, çâ, lés peigner ! La têt' doé' leu' démanger ! 'A dit, si t'avè' in peign' pour lés peigner, 'a dit, lâ, 'a dit, ça démêl'ra't lés jueux, p'is gratté' 'a peau in peu su' 'a tête, 'a dit, ça gu'ieu f'ra't du bien.

– 'A dit, non ; 'a dit, j'en n'ai pâs !

– Quiens, 'a dit, m'en vâs t'en denné' in, in peigne, moé, 'a dit, in bon peigne ! 'A dit, apras souper, lâ, 'a dit, mecqu'tu féniss's l'ouvrage, lâ, 'a dit, fa's-lés mett'e, 'a dit, tou' 'és deu' en avant d'toé, lâ. P'is, 'a dit, pour pâs qu'i's soeill'nt jaloux, tu denn'râ' in coup d'peigne à in, in coup d'peigne à l'aut', coup d'peigne à in, coup d'peigne à l'aut', p'i' 'a dit, i's s'ront pâs jaloux d'minme : tu vâ' 'és peigner tou' 'és deu' ensemb'e.

– C'ést b'en vra' ! »

To'jours, après souper, b'en, 'a dit : « Vous avez dés grands jueux, p'is, 'a dit, j'ai in peigne, p'i' 'a dit, m'en vâs vous peigner tou' 'és deux. Mettez-vou' à g'noux tou' 'és deux, lâ ! 'A dit, pour pâs qu'vous étié' êt' jaloux, 'a dit, m'en vâs vous en denner chaquin in coup d'peigne : in coup d'peigne à in, in coup d'peigne à l'aut'e, p'is, 'a dit, en v'nant d'minme.

15. *Cotonnés* : Emmêlés, en désordre.

– All right ! »

I's s'mette' à g'noux d'van elle, mé', 'a griff' le peigne, denne in coup d'peigne à in, denne in coup d'peigne à l'aut'e ! Baaa ! Deux veaux d'van elle, emmorphosé' en veaux ! Chaqu' coup d'peign' qu"a gu'i ava't denné, p'is l'coup d'peign' denné justemen à l'aut'e, lâ, i's s'sont trouvé' emmorphosé' en veaux tou' 'és deux. « B'en, 'a dit, me v'lâ b'en amanchée ! Vieill' câlin, m'a'oèr joué' in tour de minme ! Ah b'en ! 'a dit, que c'tu veux que j'faize ? »

To'jou's, la v'lâ t'ut seul' là-d'dans, elle, lâ, avec cés deux veaux-lâ. I' 'a suiva'ent partout, p'is ba-a-a écitt', p'is ba-a-a lâ ! Ah . . . ! 'a éta't b'en amanchée. « B'en, 'a dit, m'en vâ' asseyer, 'a dit, à m'en r'tourner, 'a dit, che' nous ! »

'A pâr' avec in p'tit pac-sac dans l'dos, in p'tit brin d'manger, pour s'en aller chez eux. Du long d'son ch'min, in coup qu"a a vu [eu] marché quat' cinq jours, 'a rencont' t'oâs gâ' [gars] à joual, p'i' i' ont commencé à rir' de elle. Lés p'tits veaux, i' 'a suiva'ent partout, p'is ba-a-a écitt', p'is ba-a-a lâ ! « Vous avez pâs besoin d'rir' de moé, 'a dit ! 'A dit, çâ, 'a dit, c'ést més deux frér's qui sont emmorphosés, 'a dit, en veaux.

– Comment ça s'fa't, çâ ?

– B'en, 'a dit, c'ést la vieille, lâ, qui ress' lâ, 'a dit, la vieill' giant. 'A dit, c'ést elle ! 'A dit, 'a m'â denné in peign' pour lés peigner, p'i' 'a dit, 'a m'â dit d'leu' denner chequin in coup d'peigne, pour chaque, 'a dit, pour lés peigner, 'a dit, p'pâs qu'i's seill'nt jaloux. P'is, 'a dit, l'deuxieum' coup d'peigne, 'a dit, j' gu'i ai denné, 'a dit, i's sont trouvé' emmorphosé' en veaux tou' 'és deux.

– Oué ? B'en, i' dit, on vâ gu'y e'ller, p'is, i' dit, on vâ l'arranger, i' dit, lâ ! Viens-t-en ! »

I' r'vir'nt de bord p'is s'en all'nt su' 'a vieille. I's dise' à 'a vieille, lâ : « Si tu r'mets pâs, i' dit, cés deux veaux-lâ, la magniér' qu'i' étè' avant, i' dit, toé, i' dit, on t'flamb' la tête ! I' dit, tu gu'irâs jamè' in pouç' p'us loin !

– 'A dit, fait's-moé r'guien, fait's-moé r'guien !

– B'en, i' dit, asteur, c'ést tés deux frères, çâ, qu'ést en veaux, lâ ?

– Oué !

– B'en, i' dit, lâ, lâ, vâ fo'èr [falloir] tu marisse' in d'n'us aut's ! Quel est-c' tu prends dés deux ?

– Aie ! Pâs pour me marguier !

– B'en, i' dit, tés frér's vont rester d'minme ! Quel est-c' tu prends, i' dit, d'n'us aut's ?

– Ah b'en . . . ! B'en, 'a dit, m'â' prend toé, 'a dit, lâ !

– C'st ô ké ! »

'A 'n n'â pri' in. I' di' à 'a vieille, i' dit : « Mets-moé cés deux homm's-lâ comme i' étè' avant, lâ ! » Pren in peigne, p'i' all' l'denne à 'a p'tit' fille. 'A dit : « Denn'-leu' chequin in coup d'peigne encôre. » Denn' chequin coup d'peigne : lés v'lâ d'van 'és aut's. Mé', c'ta't pareil comme in rêve, 'és aut's : i's sava'ent pâs qu'i' ava'ent 'té emmorphosé' en veaux.

– P'is, asteur, 'a dit, vâ fouloèr, 'a dit, que j'vous laisse ; 'a dit, j'me marie, 'a dit, a'ec c'ui-lâ, lâ, p'is, 'a dit, faut que j'vous laisse !

– T'és pâs pour t'en-aller d'minme ?

– B'en, 'a dit, j'eul l'ai promis ! 'A dit, vous étié' emmorphosé' en veaux, p'is, 'a dit, pour vous remm'ner, 'a dit, â foulu que j'promess' d'eul l'marguier, c'ui-lâ !

– Ah b'en ! pu'squ'il l'faut, âll right ! »

Te'jou's, alle a parti a'ec c'gârs-lâ. Et p'is, i' y ava't la p'tit' chienne. 'A la lâcha't pâs. « B'en, 'a dit, j'cré's b'en, 'a dit, j'm'en vâ' emporté' 'a p'tit' chienne avec moé. P'is, vous aut's, 'a dit, vous en avez pâs d'besoin ; 'a dit, m'âs l'emporter. Ça s'râ p'-êt' b'en c'mmod' pour moé ! » Pren 'a p'tit' chienn' dans sés brâs p'i' 'a s'en alle avec.

Ah ! i' ont fait' b'en loin dans l'boâs. I' on arrivé dans l'boâs, enn' bell' bâtisse, in beau château. I' y ava't deux créyatur's [16] qui s'trouvè' à resté lâ dans c'château-lâ. Quand qu'i' on arrivé lâ, dan apros-médi, vers deux heure' et d'mie, t'oâs heures, i' y en â enn' qui l'appelle, 'a dit : « Vien écitt'.

– Quoi c'ést tu veux ?

– Ta vie est au bout', 'a dit, toé, écitte ! 'A dit, d'main matin, 'a dit, l'plus târd, t'és morte ! 'A dit, i' vâ t'tuer !

– I' vâ m'tuer ?

– 'A dit, oué, çartain, 'a dit ! En v'lâ b'en, 'a dit, en v'lâ onz' qu'i' tue, 'a dit, p'i' i's sont accrochées, 'a dit, dan in appartement, par la margoulette, 'a dit, en d'ssour d'in crochet ; 'a dit, tu 'oèr ! »

Griffe in papier p'i' 'a écri' au plus câlin su' l'papier, 'a dit d'v'nir à son s'cour' au plus vite, qu"a éta't pour êt' mi' à mort. P'i' 'a accroch' çâ d'vant l'chien, la p'tit' chienne, p'is go ! 'A gu'y vâ su' c'bord-lâ, elle.

Alle arriv', lés gars, i' étè' après souper ; 'a s'met dan 'a porte : grich', grouch', grouch' ! I's gu'i rouv'nt la porte, p'i' aparçoè' c'papier-lâ dans l'cou. I's lis'nt çâ d'allé' à son s'cour' au plus vite, qu"a éta't pour êt' mi' à mor' enteur 'ci p'is demain matin, à neuf heures. I' ont parti p'i' i' ont été. I' on arrivé lâ, vers . . . à la breunante, le soèr. I's gu'y avè' été su' enn' touche [17].

16. *Créature :* Femme, épouse, fille.
17. *Touche* (sur une) : Rapidement, à toute vitesse.

Ah ! mon gârs, b'en content d'é' [de les] 'oèr ; ah ! b'en content ! Couch'nt lâ. « B'en, i' dit, ô' ést pâs capab'e, i' dit, d'êt' b'en longtemps, i' dit, n'us aut's ; i' dit, faut qu'on s'en r'tourne ! Mé', i' dit, t'âs pâs dés agrès d'chasse, i' dit, vous aut's, i' dit, écitt', toé, i' dit, tu t'sers pâs ? I' dit, b'en, tu sé's, dés pièges, dés vieux fisils . . . dés vieill's affair's de minme.

– Ah ! i' di' oui, j'en ai ! »

S'en vâ dan in appartement, lâ ; ah ! i' y en avè' in paquet du câlin. « Bon ! i' dit, mecqu'on vienn' pour partir, i' dit, on peu' en prend'e, de minme, i' dit ?

– Ah ! i' di' oui, prends-lés . . . tout' c'vous avez besoin. Si vous voulez tout' l'a'oèr, vous pouvez b'en l'emm'ner si vous voulez ! »

Arrive à in aut' appartement, i' rouv' la porte : i' y ava't tout's sort's de bell's affair's là-d'dans d'accrochées. I' y avè' in aut' appartement plus loin, pâss' tout drette. « Oh ! i' dit, arrett' don !

– Quoi ?

– I' dit, tu n's âs montré dés vieux agrès, tu n's â montré c't appartement-lâ, i' dit, tés bell's affaires, p'is cell'-lâ, lâ, tu pâss's tout drette, tu mont's pâs çâ ?

– Ah ! i' dit, c'ést bon à r'guien ; i' dit, ça ser' à r'guien d'montrer çâ ! »

In, i' s'racule ; bagne ! in coup d'pied dan 'a porte ! Ouff ! ouvr' la porte. Mon gârs commence à a'oèr pêur, l'aut' l'agrafe : « Grouill' pâs, i' dit, lâ ! enn' deux, t'oâs, quat' cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze ! I' 'nn â encôre in crochet ; c'ui-lâ, i' dit, i' éta't pour ma sœur ! » Il l'agriffe, p'is vrouch ! Dedans ! qu'i' dit ! C'ést toé qui vâs gu'y allé' à 'a place ! »

Lâ, l'histoère a féni drett' lâ. 'A s'ést en-r'tournée de v'où qu''a restè' a'ec sés fréres, p'i' 'a â jama's r'grouillé de d'lâ !

16 – L'ORFÈVRE JALOUX

Il était, une fois, un prince dont le passe-temps favori était le dessin. Il dessinait des animaux, toutes sortes de personnages ou de scènes que produisait son imagination.

Une bonne journée, l'idée lui vient de dessiner le portrait d'une jolie femme jamais vue ni connue. Le portrait terminé, la beauté du personnage s'avère plus qu'ordinaire. À la vue de ce succès le prince se dit : « Voici un travail parfait ! C'est à peu près, je crois, le meilleur portrait que je puisse réussir. C'est un personnage dessiné selon mes goûts ; il incarne une beauté sans égal. Aujourd'hui, foi de prince que je suis ! je fais serment d'épouser seulement la femme dont la beauté s'apparente à celle du personnage que j'ai dessiné ! »

Le prince se met en route, marche d'une ville à l'autre, de pays en pays, visite l'univers entier en vue de rencontrer la vivante ressemblance de son dessin. Impossible ! Après avoir cherché partout sans succès, le prince se décourage et commence à rebrousser chemin. Sur la route du retour, il s'arrête par hasard dans une grande ville industrielle où s'affichait partout la richesse. Il entre dans un gros hôtel et entame la conversation avec l'hôtelier. « Voici, dit le prince, au moins une dizaine d'années que je voyage.

– Vous avez dû visiter beaucoup de pays ?

– Oui ; j'ai couru de côté et d'autre, à la recherche de quelque chose. Mais j'ai cherché en vain. J'ai voyagé un peu partout, mais je crois que mes recherches sont vouées à l'échec. Mon courage est rendu à bout, impuissant que je me sens à trouver l'objet de ma recherche.

– Mais qu'est-ce que vous ne pouvez trouver ?

– Je cherche, répond le prince en mettant la main dans sa poche, je cherche la personne qui ressemble à ce portrait. C'est moi l'auteur de ce dessin, et j'ai promis de n'épouser que la femme dont la beauté égale parfaitement celle de ce portrait.

– C'est vous qui avez dessiné ce personnage ?

– Certainement, c'est moi !

– Eh bien ! mon ami, êtes-vous certain d'avoir cherché sérieusement ?

– J'ai cherché de mon mieux, et je n'ai rien trouvé.

– Mais la parfaite ressemblance de ce portrait existe ici, dans notre ville. La ressemblance ne peut pas être plus parfaite !

– Oui ? Y aurait-il moyen de voir cette femme ?

– Ah ! je ne sais trop ! Peut-être oui, peut-être non . . . Vous savez, cette femme-là est déjà mariée.

– Peu m'importe qu'elle ait un mari ou non !

– Ah ! attention ! son mari est un orfèvre. Le matin, en quittant la maison, il ferme les portes à clé pour empêcher sa femme de sortir. Depuis son mariage avec cet orfèvre, la pauvre femme n'a jamais mis le nez dehors. Elle est enfermée de façon qu'elle ne voie personne et que personne ne la voie ! Midi venu, l'orfèvre revient pour prendre son repas, mais dès qu'il sort de la maison, la clé referme la porte de façon que personne ne puisse sortir.

– Oui ? Eh bien ! je vais essayer de dresser un plan pour visiter cette dame. Seriez-vous assez bon de désigner un guide qui m'indique la demeure de cette femme ?

– Certainement ! »

L'hôtelier fait venir un homme et lui demande de conduire le voyageur à la demeure de tel orfèvre, seulement pour lui indiquer la maison. « Très bien ! dit le messager, mais à quoi bon lui indiquer la maison ? Il lui est impossible de pénétrer là ; toutes les portes sont fermées à clé. La femme de cet orfèvre ne peut faire un pas dehors, elle ne peut même pas voir le soleil !

– Le voyageur, dit l'hôtelier, ne désire qu'une chose, pour le moment : constater où se trouve la maison. Le reste ne nous regarde pas ! »

Le guide accompagne le prince voyageur et lui indique la maison recherchée. « Eh bien, maintenant, conduis-moi à la boutique de l'orfèvre. Comme tu le vois, je suis étranger dans la ville ! »

Le guide le conduit en vue de la boutique ; le prince n'entre pas chez l'orfèvre mais revient directement à l'hôtel. Il appelle le maître d'hôtel et lui dévoile son plan : « J'ai décidé de donner un banquet au cours d'une fête ; je vais inviter les gens des alentours et surtout l'orfèvre en lui demandant d'amener son épouse.

– Il ne l'amènera pas, soutient l'hôtelier !

– Mais c'est exactement ce que je désire. Je sais qu'il ne lui permettra pas de venir, mais cependant, elle assistera à mon banquet !

– Faites comme bon vous semblera ! »

Le prince fait les démarches en vue de faire préparer un gros banquet pour telle date et fait ses invitations. Il rend visite à l'orfèvre et l'invite à prendre part au banquet. « Je désire vous y voir avec votre épouse, insiste le prince !

– Entendu ! » répond l'orfèvre.

Mais le prince n'était pas dupe ; il savait bien que l'orfèvre ne se ferait pas accompagner de sa femme. Quelques heures avant le banquet, le prince, en l'absence de l'orfèvre, loue les services de trois ouvriers habiles et leur fait pratiquer une ouverture dans le mur de la résidence de la jolie femme. Cette ouverture camouflée ne laisse aucune trace compromettante.

Une fois l'ouverture pratiquée, le prince entre en pourparler avec la dame et lui annonce qu'à telle heure il viendra la chercher. Il lui remet une belle toilette à revêtir un peu avant l'heure du banquet. Il lui promet de venir la reconduire chez elle une quinzaine de minutes avant la fin de la fête pour empêcher l'orfèvre de s'en apercevoir. La dame accepte volontiers de collaborer à ce stratagème.

Le soir du banquet, tout est à point, les convives s'amènent . . . le prince s'échappe et va rejoindre la jolie femme chez elle. Il la trouve ravissante dans ses toilettes de la plus grande élégance. Elle se présente au banquet, appuyée au bras du prince. L'orfèvre lui jette un coup d'œil. « Diable ! qu'elle ressemble à ma femme ! Quelle beauté ! Mais, je crois que la mienne est encore plus belle. Pourtant, celle-ci est belle et intelligente. Quelle élégance dans son pas de danse ! Regarde-la donc évoluer ! Quel savoir-faire ! Mais ma femme est aussi habile que celle-ci, et même je trouve la mienne plus jolie. Ah ! je ne sais plus quoi penser. J'observerai ma femme à mon retour, et je ferai alors la comparaison. »

La fête tire à sa fin ; le prince quitte la salle, avant le départ des invités, et ramène la jolie femme chez elle. Quelques minutes plus tard, l'orfèvre rentre dans sa demeure et lance sa question habituelle : « Es-tu ici, ma chérie ?

– Certainement, je suis ici ! Comment veux-tu que je sorte ? Tout est fermé à clé. Il m'est impossible de franchir la porte !

– Ah ! ma femme, je regrette de ne t'avoir pas amenée avec moi au banquet, ce soir !

– Pourquoi regrettes-tu ?

– Eh bien ! j'ai vu une princesse, ce soir, l'épouse du prince étranger. Je n'ai jamais rencontré une femme qui te ressemble d'une façon si exacte. Deux gouttes d'eau ne sont pas plus semblables ! En l'observant attentivement, il me semblait parfois que tu étais plus jolie que cette princesse, mais je revenais parfois sur cette impression pour vous reconnaître une égale beauté. Je l'ai donc trouvée élégante ! Toi aussi cependant tu ne te laisses pas dépasser facilement sur ce point !

– Ah ! j'aurais donc dû assister à cette fête pour voir cette princesse de grande beauté ! »

Trois ou quatre jours après, le prince organise un autre banquet auquel il invite l'orfèvre et sa femme. Mais il était certain que l'orfèvre ne se déciderait pas d'amener son épouse à cette fête. Le soir du banquet, le prince va chercher secrètement la jolie femme de l'orfèvre. Le banquet terminé, il dit à celle-ci : « Reste ici ; je vais trouver une autre femme à ton mari ! »

Dans le courant de la journée, il avait rencontré une grosse négresse, et il lui avait recommandé de l'attendre à telle heure et à tel endroit, le soir même. Le prince rejoint la négresse à l'heure dite et lui rafraîchit la mémoire. « Es-tu capable de tenir ta promesse ?

– Vi, vi !

– Je vais te conduire à la demeure de l'orfèvre ; en rentrant, ce soir, il va te dire : « Mais tu n'es pas ma femme ? » Tu lui répondras « Eh bien ! oui, tu vois bien que c'est moi ta femme ! » Dis toujours « oui », et vu vas devenir son épouse, c'est certain !

– Je le veux bien ! »

Le prince installe la négresse dans la demeure de l'orfèvre. À la fin de la veillée, ce dernier rentre chez lui et aperçoit cette étrange personne. « Écoute donc ! Ce n'est pas toi qui es ma femme ?

– Vi ! c'est b'en mé !

– Je ne puis pas croire que tu sois ma femme. Diable ! tu as . . .

– Vi, vi ! C'est ainsi que ça arrive dans le monde. C'est mé, tu le vois, c'est b'en mé !

– C'est mé, c'est mé ! Je sais bien que c'est toi, mais comment se fait-il que tu sois devenue si noire ?

– Ah ! be be be ; je ne le sais pas, mé ! C'est peut-être le bon Dieu qui en a décidé ainsi.

– Je puis difficilement croire que c'est toi ma femme ! Serait-ce une malédiction du Ciel ?

– Eh b'en ! Sais pas, mé, sais pas !

– Je puis me fier à toi ! C'est certain que tu es ma femme !

– B'en vi ! Tu le vois, c'est mé ! »

Le lendemain matin, le prince devait remonter dans son navire pour retourner à son château. Il avait invité tous ses amis de la veille à venir le voir partir. L'orfèvre se rend à l'invitation du prince, mais laisse la négresse chez lui. Au moment de larguer les amarres, la jolie femme crie à l'orfèvre, du pont du bâtiment: « Aïe, mon jaloux ! Fais la croix où tu voudras, mais tu ne me reverras plus, tu pourras plus me tenir renfermée dans ta maison !

– Comment ? Tu ne pourras plus . . . Ah ! espèce de malhonnête ! Tu m'as volé ma femme et tu l'as remplacée par une négresse ! »

Et voilà la fin de mon histoire ; c'est tout ce que j'en sais !

L'ORFÈVRE JALOUX

Récit folklorique raconté le 13 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris dans les chantiers d'Ontario, en 1919.

Enregistrement no 1329. Contes-types 1350-1429 (mari jaloux berné. Substitution d'une négresse à sa femme).

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, c'été' in prince. Ce prinç'-lâ, son occupâtion c'éta't dessigner [dessiner] tout's sort's d'affaires : des animaux . . . tout's sort's d'affair's qui gu'i v'na'ent dan 'a tête.

Enn' bonn' journée, i' gu'i prend l'idée de dessiner l'portra't d'enn' créyatur [1] qu'i' ava't jamais vue ni connue. Dessin' [dessine] c'portra't-lâ ; ah ! que'qu' chos' de beau. In coup qu'i' a eu dessiné çâ, b'en, i' dit : « Çâ, i' dit, c'ést b'en travaillé, b'en fait'. Çâ, i' dit, c'st à peu près, i' dit, j'cré's b'en, j' pourrai jama's fair' mieux qu'çâ. I' dit, çâ, i' dit, c'ést dépeint, i' dit, à mon goût, p'is c'st enn' beauté râre ! B'en, i' dit, asteur, foi' d'prinç' que j'suis, i' dit, j'me marierai jama's sans r'joind' la r'ssemblance de c'portra't-lâ ! »

Ça fa't qu'i' pârt. Vâ dan enn' place, vâ dans l'aut'e, i' a tout' courâillé quas'ment, pour b'en dire, l'univer' entier pour trouver la r'ssemblanç' de c'portra't-lâ qu'i' ava't fait'. Pâs moyen null' pârt, null' pârt ! I' ava't tout' couru . . . Lâ, i' éta't découragé, i' s'en r'vena't. En s'en r'venant, s'adenne à arrêter dan enn' gross' ville ; i' y ava't plusieurs grosse' industries, lâ, partout. Lâ, l'argent roula't par-dessu' 'a tête.

S'en vâ à in hôtel qu'i' y ava't, enn' grosse hôtel, gros café. Commence à parlé' avec le maît' d' l'hôtel. I' dit : « Lâ, i' dit, çartain, i' dit, ça fa't te'jours le moins dés moins, i' dit, enn' dizain' d'années que j'su's parti en 'oéyage, lâ !

– P'is, i' dit, avez-vous vu b'en du pays ?

– Oui ! J'en ai vu du pays de bord d'tout côté. I' dit, j'été' en r'charch' de que'qu' chose, p'is j' l'ai pâs trouvé ! P'is, i' dit, j'ai tout' courâillé partout, p'is, i' dit, j'cré's b'en qu'ça m'ser' à r'guien, lâ, i' dit, j'su's rendu au bout', lâ, i' dit, j'peux p'u' arguien trouver de quoi j'veu' a'oèr !

---

1. *Créature :* Femme ou fille.

– Quo' c'que c'ést ?

– I' mè' 'a main dans sa poche, i' dit, j'charch' la r'ssemblanç' de c'portra't-lâ. C'ést moé, i' dit, qui l'a dessigné [dessiné] p'is, i' dit, j'ai promis que j' mariera's jamè' aucun' créyature à part qu'i' r'sembeurrè' [ressemblerait] à c'portra't-lâ, i' dit, comm' deux goutt's d'eau.

– C'ést vous qu'i' â fait' c'portra't-lâ ?

– I' di' oui, c'ést moé !

– B'en, i' dit, mon ami, i' dit, vous avez b'en charché ?

– Oué, j'ai b'en charché !

– P'is vous avez r'guien trouvé ?

– Non, r'guien trouvé !

– Mé', i' dit, i' y â 'a r'ssemblanç' de c'portra't-lâ, drette icitte, i' dit, dans c'vill'-lâ, icitt'. Ça peut pâs, i' dit, êt' plus pareil !

– Oué ? P'i' i' dit, i' y a'ra't-i' moyen d'la 'oèr ?

– Ah b'en ! i' dit, j'sé's pâs, i' dit. Ça s'pourra't p't'ed b'en, t'ed b'en qu'oui, t'ed b'en qu'non. C'tte créyatur'-lâ, i' dit, 'a ést marguiée.

– Ça m'fa't r'guien, i' dit, co' minm' qu' 'a s'ra't marguiée !

– I' dit, son mari c'st in eurfèv' [orfèvre]. P'is, i' dit, l'matin, quand qu'i' pârt, i' dit, i' bârr' tout's lés portes, qu' 'a ést pâs capab' d'sortir. P'is, i' dit, c'tte créyatur'-lâ, depu'ss' qu' 'a ést marguiée avec c't eurfèv'-lâ, i' dit, alle â jama's mis l'nez dohors. 'A ést renfarmée, lâ, qu' 'a 'oé' pâs parsonne, p'is parsonn' la 'oeille. I' s'en r'vient l'médi, vient prend' sés r'pâs, p'is, in coup qu'i' pârt, toc ! tout' barré, i' y a pâs moyen d'sortir.

– Ouè ? Te'jours, b'en, i' dit, m'â' vâ' asseyer, i' dit, amancher mon affaire, i' dit, pour la 'oèr. I' dit, êt's-vous capab' d'en-'oeiller que'qu's-in, i' dit, m'montrer, i' dit, de v'où c' qu' 'a ress' c'tte femm'-lâ ?

– Oué ! »

I' en-'oueille in homme, i' dit : « Veux-tu allé' montrer, i' dit, à c' mecieu-lâ, i' dit, de v'où telle et tell' femm' reste, la femm' de tel et tel eurfèv'e ?

– Oué ! Mé', i' dit, quoi ça vâ m'denner d'aller gu'i montrer ? I' dit, i' ést pâs capab' d'aller lâ, lui ! I' ést pâs capab' 'oèr c'tte femm'-lâ ; i' dit, tout ést bârré ! I' dit, 'a met pâs l'nez dehors, i' dit, 'a ést pâs capab' 'oèr . . . 'oèr le saleil seul'ment !

– I' dit, i' veu' 'oèr la méson, p'is c'ést tout' ! P'is, après çâ, i' dit, i' s'arrang'ra a'ec le resse.

– Ô Ké ! »

I' s'en vâ, p'i' i' gu'i mont' sa méson. « B'en, i' dit, asteur, i' dit, tu vâs v'nir me montrer, i' dit – j' t'étrang' dan 'a place – mé', tu vâs v'nir me montrer de v'où c' qu'i' rest' c't eurfèv'-lâ !

– Âll raït [all right][2] »

I' s'en vâ gu'i montrer, mé', i' a pâs rentré. I' s'é' en-r'tourné à l'hôtel. I' di' à l'hôtelier, i' dit : « M'en vâs faire, i' dit, in souper in gros parté [party][3] p'is tout' inviter l'monde, partout ; p'is, i' dit, m'en vâ' allé' inviter, i' dit, c't eurfèv'-lâ, i' dit, qu'i' vienne au souper, pareil comm' lés aut's. P'is qu'i' emmèn' sa dame avec lui.

– Le gârs, i' dit, il l'emmèn'râ' pâs !

– L'aut'e' i' dit : ça fa't r'guien ! Justement, i' dit, que c'que j'veux ! Je l'sé's, i' dit, qu'il l'emmèn'ra pâs. Mé', i' dit, 'a vâ êt' écitt', pareil.

– All right ! »

I' arrang' çâ pour telle et tell' journée, le gros banquet, lâ, le gros souper, lâ. I' pârt p'i' i' s'en vâ trouver l'eurfèv'e et p'i' il l'invit' pour v'nir à c'banquet-lâ.

« O Ké, i' dit !

– P'is, vous emmèn'rez vot' dame avec vous.

– O ké ![4] I' dit, ô Ké ! »

Mé' i' ava't pâs d'danger, i' sava't b'en qu'i' éta't pâs pour l'emm'ner. Lui, dans l'courant d'la journée, mon gârs [l'orfèvre] i' étè' accupé, i' engag' t'oâs homm's b'en smatt' [smart][5] lâ, p'i' i' s'fa't parcé in trou au travers d'la bâtiss' pour farmé' invisib', qu'i' ava't pâ' aucun' traç' qui s'trouvè' à 'paraît'.

Te'hours, parç' ce trou-lâ, p'i' i' â parlé à la femme, p'is qu'à telle heure, i' éta't pour v'nir la charcher, lâ. I' donna't l' ling' pour s'habiller, p'i' à telle heure, éta't pour v'nir la charcher, p'is qu'i' éta't pour l'emm'ner t'eut' suite après l'party avant que l'mond' parte' ; enn' quinzain' de menute' avant, pour pâs qu'i' s'en aparçoève.

– All right ! »

Te'hours, le soir, in coup qu'tout éta't paré, lâ, in coup que l'mond' 'ta't tout' rendu, i' a sorti, lui, i' a été 'a charcher. I' a rentré. Oh ! câlin, que'qu' chos' de beau, p'i' 'a éta't-tu b'en habillée ! Enn' bell' robe, i' ava't r'guien d'plus beau !

Mon gârs gu'i j'tè' in œil : « Câlin, i' dit, qu' 'a r'ssemb'e à ma femme ! 'A ést-tu belle in peu ! Mé', j'cré's, i' dit, qu' ma femme ést plus bell' que çâ in peu. 'A ést b'en belle, b'en belle, b'en smatt'. Ah câlin ! r'gâr' don çâ si 'a dans' b'en, r'gâr' don çâ ! R'gâr'-moé-la don fére ; 'a ést smatt' ! Mé' ma femme ést aussi smatt' que

2. *All right* (angl.) : Entendu ! Très bien !
3. *Party* (angl.) : Fête, réunion, soirée.
4. *O Ké* [O.K.] (angl.) : Façon américaine de dire « oui » ou d'acquiescer à une demande.
5. *Smart* (angl.) : Habile, fin, rusé, adroit.

çâ. Mé', i' dit, ah ! i' dit, j'cré's qu' 'a ést plus bell' que çâ, moé, j'sé's pâs, moé ! O' 'â 'oèr çâ mecqu' j' m'en r'tourne. M'âs l'examiner comme i' faut ! »

Te'jours, in coup le banquet féni, pâr' avan 'és aut's, p'i' i' vâ la r'mener lâ. I' s'en r'tourne. Mon eurfèv'e r'ssout, i' rent'e : « Tu écitt', ma vieille ?

– B'en, comm' de réson, 'a dit, j'su's t-écitte 'a dit ! Comment c'tu veux que j'sorte ? 'A dit, tout ést bârré. 'A dit, j'pâs capab' grouiller d'édcitte !

– I' dit, j'ai b'en du chagrin, i' dit, d'pâs t'a'oèr emm'née' avec moé !

– Comment çâ ?

– B'en, i' dit, j'ai vu enn' femme, i' dit, à soèr, i' dit, la femm' d'in prince, i' dit, c'st enn' princesse. J'ai jama's rencontré' enn' parsonne, i' dit, pour te r'ssembler comm' toé, i' dit ! C'ést pareil, i' dit, comm' deux goutt's d'eau. Mé', je l' r'gârda's, p'is, lâ, i' dit, me sembl'e, i' dit, dés fois, que t'éta's plus bell' que elle. Mé', i' dit, non ; j'ai dit . . . i' dit, ça vâ, ah ! en balance ! I' dit, vous êt'e' aussi belle enn' comm' l'aut'e. Mé' i' dit, 'a éta't don smatt'. J'cré's b'en, i' dit, t'é' aussi smatt' que çâ, toé, all right ! Mé', i' dit . . .

– Oh ! t'a'ra's b'en dû m'emm'ner, qu' j'la 'oeill' c'femm'-lâ !

– Ah oui, mé' . . . »

Te'jours, t'oâs quat' jour' après, in aut' banquet qui s'fa't. I' étè' encôre invité d' l'emm'ner. Mé', non, i' y a pâs d'danger qu'i' v'nè' à l'emm'ner !

Te'jours çâ, lâ, c'éta't l'dargnier soèr. Quand que l'banquè' â été féni, lâ, i' dit : « Toé, i' dit, ress' écitte, i' dit, m'âs gu'i en emm'né' enn' femme ! » I' ava't rencontré enn' gross' négress' dan 'a journée, p'i' i' gu'i ava't fait' la langue d' l'attend'e à telle et tell' place, le soèr. I' arrive à elle : « B'en, i' dit, asteur, i' dit, t'és capab' quiend' [tenir] ta promesse, hein ?

– 'A dit « vi » [oui].

– Mé', i' dit, m'âs t' m'ner lâ, lâ, p'i' i' dit, en rentrant, mé', i' vâ dire, c'pâs toé, çâ ? Tu dirâs : « B'en, vi ! tu 'oé's b'en c'ést moé ! » Dis te'jours que oui, p'is, i' dit, tu vâs t'marguier, tu vâ' 'oèr !

–'T' ôké ! »

L'emmèn' lâ, p'is mon gârs r'ssou' aprè' 'a veillée, rouv' la porte, p'i' i' rent'e. I' aparçoé' çâ. Mé' i' dit : « 'Cou' don, c'ést pâs toé, çâ ?

– B'en vi [oui] ; 'A dit, tu 'oé's b'en c'ést mé [moé] !

– B'en, j'peux jamais crèr' qu' c'ést toé, çâ ! Câlin ! i' dit, t'âs b'en . . .

– B'en vi, 'a dit, c'ést comm' çâ, 'a dit, qu'ça vâ dans l'monde. 'A dit, c'ést mé, 'a dit, tu 'oé's b'en c'ést mé !

– B'en, i' dit, j'peux pâs crèr' çâ, qu' c'ést toé !

– B'en, c'ést mé, b'en çartain, 'a dit, c'ést mé !

– B'en, c'ést mé ! Oué ! I' dit, çâ, c'ést toé ! Mé', comment ça s'fa't, i' dit, qu' t'és noèr' de minme ?

– Ah ! be' b'en, 'a dit, j'sé's pâs, moé, 'a dit, c'ést t'ed b'en l'Bon Guieu [Dieu] qu' all' l'â voulu d'minme !

– B'en, i' dit, j'peux jama's crèr' qu' c'ést toé, çâ ! ah b'en ! c'st enn' pénition [punition] du bon Dieu !

– B'en, 'a dit, j'sé's pâs, sé's pâs !

– B'en, d' minme, c'ést toé, çartain, c'ést toé ?

– B'en vi, tu 'oé's b'en qu' c'ést mé ! »

Te'jours, le lend'main matin, i' [le prince] éta't supposé d'prend' le bôt [boat] [6] p'i' i' éta't tout' invité, l'mond' d'la plass' [place] d'aller le r'conduire au bateau pour prend' le bôt' pour s'en r'tourner.

I' gu'y â été, mé', i' a pâ' emm'né' 'a gross' négress' non plus. Qu'in coup que l'bôt' â 'té paré à partir, lâ, qu'i' ont décollé : [7] « Heille, 'a dit, mon jaloux, lâ, 'a dit tu peux t'faire enn' marqu' su' l'bec ! 'A dit, tu m'trouv's . . . tu m'renfarm'râs p'us dans ta maison !

– Comment, i' dit, tu renferm'râs p'us . . . B'en, i' dit, c't enfant d'nanan'-lâ [8], i' dit, i' m'â joué in tour. I' dit, i' m'â volé ma femme, p'is, i' dit, i' â mi' 'a négresse à ma place ! »

Çâ, c'ést tout' quoi j'en sé's !

---

6. *Boat* (angl.) : Navire, bâtiment, bateau (Vx fr. : bot)
7. *Décoller :* Quitter le quai, s'éloigner.
8. *Enfant de nanane :* Sorte d'interjection traduisant l'indignation à l'égard de quelqu'un.

17 – LES TROIS VIEILLES FILLES

Je vous dirai, à mon grand plaisir, qu'autrefois trois filles célibataires, trois sœurs, vivaient sous un même toit. À cette époque, les filles pouvaient s'adonner à plusieurs besognes. L'une d'elles s'occupait du tissage, une autre filait la laine au rouet, et la troisième préparait la nourriture.

Vous connaissez tous ce trait particulier aux filles célibataires ; elles commencent à se taquiner l'une l'autre à propos du mariage. « Moi, dit l'aînée, j'épouserais volontiers le valet du roi !

– Ah ! s'écrie l'autre, le valet du roi ! S'il s'agit seulement de faire un choix, moi, je préférerais épouser son surintendant !

– Quant à moi, enchaîne la plus jeune, puisque nous en sommes à parler pour rire, s'il me fallait déclarer mon choix, je préférerais épouser le roi lui-même ! »

Par pur hasard, ces trois personnages frôlaient la maison des célibataires et ont entendu les propos de ces dernières. Le roi dit à ses deux compagnons : « Entrons ! » On frappe à la porte : « Bonjour, bonjour, mesdemoiselles !

– Bonjour, Sire mon roi !

– Pourriez-vous me répéter, demande le roi, les propos que vous échangiez, il y a un instant ?

– Ah ! nos propos ? Des riens !

– Des riens, des riens ! Quels souhaits formuliez-vous, toutes trois, il n'y a pas si longtemps ? L'une souhaitait ci, l'autre souhaitait ça !

– Ah ! je ne m'en rappelle pas !

– Votre mémoire ! La mienne n'a pas encore faibli. Toi, l'aînée du groupe, qu'est-ce que tu as dit ? Tu n'as pas déclaré que tu épouserais le valet du roi ?

– Ah ! en effet, c'est bien vrai ! Nous avons manqué de prudence ! Mieux aurait valu tout avouer !

– Et toi, de continuer le roi, toi, la deuxième, qu'est-ce que tu as dit ?

– Moi, de répondre la vieille fille, j'ai affirmé que j'épouserais de préférence votre surintendant !

– Toi, la plus jeune ? C'est bien toi qui es la cadette, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu disais un peu avant notre arrivée ?

– Ah ! excusez-moi, Sire mon roi ! Il m'est trop pénible de répéter ce que j'ai dit !

– Pas d'excuse, poursuit le roi ! Répète-moi ce que tu as dit !

– Et bien ! voici. Si l'on m'offrait de choisir mon mari, je choisirais de préférence le roi lui-même !

– C'est bon, dit le roi ! Il n'y a rien de répréhensible dans ces propos ! Puisque vous avez exprimé votre pensée, ces mariages vont avoir lieu ! »

La plus jeune des sœurs célibataires épouse le roi, l'autre le surintendant, et l'aînée, le valet du roi. Voilà les trois compagnes au bras d'un mari ! Les deux plus vieilles peuvent difficilement accepter que la plus jeune soit l'épouse du roi ; elles en sont un peu jalouses.

À cette époque, en cas de guerre, les rois devaient marcher, en personne, à la tête de leurs armées. Cinq ou six mois après son mariage, le roi, qui avait épousé la plus jeune des trois célibataires, est obligé de partir à la guerre. Quelques mois après son départ, sa femme donne naissance à un petit garçon de grande beauté. Les deux sœurs de la nouvelle maman écrivent au roi et lui apprennent que sa femme a accouché d'un chien. La nouvelle surprend un peu le roi, mais il répond sans tarder : « Chien, chienne ou chatte, que mon enfant soit monstrueux ou non, je vous demande de bien en prendre soin jusqu'à mon retour ! »

Les deux sœurs jalouses font construire un coffret de bois imperméable, y enferment l'enfant et lancent le coffret à la rivière qui coulait près du château. Le coffret flotte au gré du courant et suit la rivière. Quatre ou cinq milles plus bas que le château du roi, vivait un vieux jardinier, un vieux Français qui s'adonnait à la pêche tout en cultivant un jardin. Le jardinier demeurait seul avec sa vieille épouse. Un bon matin, à son lever, il aperçoit le coffret qui se dandine au fil de l'eau au gré des remous. Il dit à son épouse : « Regarde le joli coffret qui descend dans le courant de la rivière ! Je vais aller m'en emparer. »

Le jardinier lance son bateau à la rivière, attrape le coffret et l'apporte à sa demeure ; il l'ouvre et est surpris d'y trouver un joli bébé bien vivant. Même renfermé depuis trois ou quatre heures, il n'avait pas souffert dans ce petit coffre imperméable. « Mille diables ; s'écrie le jardinier ! Quelle idée d'enfermer un si ravissant bébé dans une boîte et de le laisser aller à la dérive ! »

Puis il s'adresse à sa femme : « Nous allons lui sauver la vie, n'est-ce pas ?

– Mais certainement, répond la vieille dame ! Nous allons lui servir de parents ! »

Le jardinier et sa femme commencent donc à traiter l'enfant trouvé comme leur propre enfant.

Trois ou quatre mois après la naissance du bébé, le roi revient au château et y séjourne une quinzaine de jours. Il n'est nullement question de l'enfant ; pas un propos n'est échangé à son sujet. Le roi retourne à la guerre. Un peu moins d'un an plus tard, l'épouse du roi donne naissance à un autre garçon d'une beauté remarquable. Ses deux sœurs annoncent au roi que sa femme a donné naissance à un autre petit chien. Le roi répète sa même réponse, sans tarder : « Chien ou autre animal, ayez-en bien soin ! » Les deux jalouses s'empressent de faire fabriquer un autre coffret, y enferment l'enfant et le lancent à l'eau. Le vieux jardinier n'a pas manqué de découvrir l'enfant dans le coffret. Tout heureux, à la vue du joli petit garçon, il l'adopte et commence à prendre soin de ce second bébé charmant.

Le roi, le temps de son congé militaire venu, retourne au château et y séjourne un mois ou un mois et demi ; son congé terminé, le roi regagne les quartiers généraux de l'armée. Plusieurs mois plus tard, sa femme donne naissance à un autre enfant, à une petite fille d'une merveilleuse beauté.

Les sœurs jalouses écrivent de nouveau au roi en toute hâte et lui annoncent que sa femme a donné naissance à une petite chatte. Le roi leur répond toujours dans le même sens : « Qu'il s'agisse d'un chien, d'un chat, d'une chatte ou de tout être d'un autre genre, ayez-en soin ! » Cependant les deux jalouses font placer la petite fille dans un coffret de bois qu'elles lancent encore dans la rivière. Le vieux jardinier s'empare encore du coffret et adopte cette petite fille dont il commence à prendre soin à côté des deux petits garçons dont il avait sauvé la vie.

Le roi revient de la guerre. Furieux de l'attitude de sa femme qui ne lui souffle mot de sa progéniture, le roi fait bâtir un édifice de pierre aux doubles murs très épais et y enferme sa femme en lui disant : « C'est tout ce que tu mérites puisque tu ne peux donner naissance à d'autres êtres que des chiens et des chats ! » La femme du roi se voit renfermée dans cette prison, nourrie, tout comme un chien, des restes de la cuisine.

Dans un conte, le temps s'écoule rapidement. Pendant que la femme du roi vit misérablement derrière des murs de pierre, le vieux jardinier et sa femme ferment les yeux pour toujours. L'âge des trois enfants s'échelonne entre quinze et vingt ans. Après la mort de leurs parents adoptifs, les deux garçons et la fillette vivent ensemble. Un bon jour – un an et demi ou deux ans après la mort du jardinier et de sa femme – un vieillard portant une longue barbe se présente chez les trois orphelins. « Je sais, leur dit le vieillard, je sais bien, mes enfants, que vous êtes bien installés ; une belle petite maison propre, coquette, agrémentée d'un parterre et d'un jardin de grande beauté ... vous avez tout pour être heureux ! Cependant il manque quelque chose à votre bonheur.

– Mais que peut-il donc nous manquer, demande l'un des trois orphelins ?

– Eh bien ! reprend le vieillard, si vous possédiez la branche d'olivier chantant, l'oiseau parleur, le rideau de brume dorée et la bille de verre brillant, vous auriez une source de beauté incomparable. L'oiseau parleur se perche sur la branche d'olivier chantant et il tient des discours comme un humain. Du pied de cette

branche jaillit un courant d'eau dorée qui se transforme en un rideau de brume éblouissante. En plus, la bille de verre . . .

– Ah, oui !

– Si vous possédiez ces sources de beauté, vous seriez les plus heureux du monde ! »

Mais où trouver ces merveilles, dans quel endroit ? Personne ne le savait ! Après le départ du vieillard, les deux jeunes hommes commencent à songer d'une façon intense au bonheur possible dont ils pourraient jouir. L'un d'eux prend bientôt une décision : « Il faut que je parte à la conquête de ces choses merveilleuses ! Il me faut les trouver !

– Reste donc tranquille, répond l'autre ! Qu'est-ce que tu vas gagner ? Nous vivons heureux ici ; de plus, pense qu'il peut t'arriver un malheur ! Les accidents sont si fréquents un peu partout. Reste donc près de nous !

– Non, non ; je prends la route à l'instant ! »

Les trois orphelins possédaient de beaux chevaux pleins de santé ; le voyageur en choisit un, le selle et, au moment de partir il revient à la maison et fixe solidement son couteau de poche au plafond : « Au bout d'un an, confie-t-il aux autres, si je ne suis pas de retour, vous retirerez ce couteau ; l'apparition de trois gouttes de sang signifiera que je suis en danger. »

Son frère s'empresse de lui faire une promesse : « Si les gouttes de sang m'annoncent que ta vie est en danger, je partirai à ta recherche pour savoir ce qui te retient, je t'en fais la promesse !

– Merci, mon frère ! »

Le voyageur fait ses adieux et lance son cheval sur la route. Il va de village en village, voyage pendant cinq ou six mois et finit par découvrir quelle direction suivre. Il emprunte une route tracée en pleine forêt et parvient à une montagne très haute et abrupte sur le flanc de laquelle se dessinait un chemin qui semblait ne jamais prendre fin.

Un peu avant d'arriver à cette haute montagne, le jeune voyageur aperçoit une sorte de masure. Bientôt un vieillard en sort. Le voyageur est frappé par l'âge de ce solitaire dont le visage était couvert de rides ; la vieillesse semblait avoir permis à la mousse de se fixer au creux de ces multiples rides. « Où vas-tu, prince, demande le vieillard ?

– Je voyage dans le but de découvrir la branche d'olivier chantant, l'oiseau parleur, la brume dorée et la bille de verre brillant.

– Eh bien ! tu es parvenu à l'endroit précis qui contient ces merveilles. Mais prends ce conseil : Rebrousse chemin et va-t-en ! Tu ne seras jamais capable de t'emparer des richesses dont tu parles !

– Pourquoi je ne pourrais pas les conquérir ?

– Prince, le long de cet interminable chemin montant gisent des millions de gens qui ont été métamorphosés en pierres noires. Quelques-uns se sont rendus à une faible distance du but, mais pas un seul n'a pu réussir cet exploit.

– Mais pourquoi serais-je incapable de parvenir au bout de ce chemin ?

– Eh bien ! je le sais, moi, que tu ne pourras atteindre ton but ! Combien de gens aussi habiles et même plus habiles que toi ont essayé d'aller jusqu'au bout de ce chemin et n'ont jamais pu s'y rendre !

– Je ne puis imaginer, dit le jeune voyageur, les raisons qui m'empêcheraient d'atteindre mon but !

– Eh bien ! désires-tu tenter ta chance ?

– Certainement, je le veux !

– Dans ce cas, je vais te dire ce que tu dois faire ! Place la bride de ton cheval dans le sens opposé, engage-toi dans la route grimpante et pique de l'éperon ; ne crains pas de stimuler ton cheval. Plus vite tu monteras, mieux ce sera pour toi! Mais attends-toi aux difficultés. Tu vas entendre de tous côtés des voix qui vont crier : « Tue-le ! Tranche-lui le cou ! Attrape-le ! » Si tu as le malheur de tourner la tête pour regarder en arrière, vous êtes immédiatement métamorphosés, toi et ton cheval en une masse de pierre noire !

– Oui ? Pourtant, diable ! je devrais pouvoir me maîtriser et filer droit sans retourner la tête !

– C'est plus facile à dire qu'à faire ! Tu vas avoir tellement peur, j'en suis certain, que tu ne pourras t'empêcher de regarder en arrière, et ce sera ta fin !

– Tout de même, dit le jeune voyageur, je veux tenter l'ascension de cette montagne ! »

Le jeune homme change la position de la bride de son cheval et se lance à l'assaut de la montagne. Les voix commencent à multiplier les menaces : « Tue-le ! Détruis-le ! Coupe-lui le cou ! Arrête-le ! » Il tourne la tête . . . et vlan ! Le voilà transformé en pierre noire, lui et son cheval !

Un an après le départ du voyageur, son frère retire le couteau du plafond ; il s'en échappe trois gouttes de sang . . . Il dit à sa sœur : « Mon frère est dans le malheur ! J'ai promis que j'irais le secourir et je pars en vue d'accomplir ma promesse !

– Tu cours à la rencontre du même malheur que notre frère, et moi, je serai seule au monde ! »

Le jeune homme plante son couteau au plafond et donne à la fillette le même avertissement que son frère : « Si, au bout d'un an, je ne suis pas de retour, tu retireras le couteau ; le suintement de trois gouttes de sang t'indiquera qu'il m'est arrivé malheur !

– Je ne sais que faire, mon frère. Je ne sais si je puis te promettre d'aller à ton secours ! Obligée que je serai de vivre seule, je ne perds rien à faire la promesse de chercher à te secourir, en cas de besoin ! »

Le jeune homme prend la route. Il fait à peu près le même trajet que son frère et parvient au pied de la montagne. Le vieillard sort de sa masure : « Bonjour, beau prince !

– Que signifie cette salutation ? Je ne suis pas un prince !

– Oui ; tu es un prince ! Moi, je sais que tu es un prince !

– Ah ! c'est la première fois que l'on m'appelle prince, proteste le jeune homme ! On ne m'a jamais appelé prince . . .

– Quoi qu'il en soit, tu es prince. Je m'imagine que tu es venu ici dans le même but que ton frère ?

– Mon frère ?

– Oui, oui ! Ton frère est venu conquérir la branche d'olivier chantant, l'oiseau parleur . . . et il a manqué son coup. Il a été transformé avec son cheval en pierre noire. Et toi, tu veux répéter son exploit ?

– Ah ! Vous voulez m'intimider !

– Non ; je ne veux pas t'effrayer ; ton frère est là le long du chemin ! As-tu l'intention d'essayer, toi aussi, de conquérir la bille de verre brillant et l'oiseau parleur ?

– Oui, oui ! je veux tenter ma chance !

– Eh bien ! tu vas aboutir exactement là où est ton frère ! Si tu tiens absolument à entreprendre l'ascension de la montagne, change la position de la bride de ton cheval et pique de l'éperon. Pendant que tu grimperas la côte, des voix vont crier de partout : « Tue-le ! Arrête-le ! Détruis-le donc ! » Si tu as le malheur de regarder en arrière, la peur va te gagner, et tu vas être transformé en une masse de pierre avec ton cheval, comme ton frère !

– Diable de diable ! Pourtant, je devrais être assez maître de moi pour ne pas tourner la tête !

– Ton frère se disait également assez sûr de lui pour garder la tête droite ; mais il s'est retourné et il a été changé en pierre noire ! »

Le voyageur lance son cheval à l'assaut de la haute montagne et joue de l'éperon. Mais le jeune cavalier répète la gaucherie de son frère ; il tourne la tête et se trouve, lui aussi, transformé en pierre noire !

La fillette, un an après le départ de son second frère, arrache le couteau et voit couler trois gouttes de sang. « Eh bien ! se dit-elle, me voilà dans de beaux draps ! Mon devoir est d'aller les trouver et de mourir avec eux ! Ils ne sont pas revenus, donc ni l'un ni l'autre n'a échappé au danger ! »

Elle dépose le couteau, saute à cheval et prend la route. Après cinq mois de voyage, elle aboutit à la montagne que ses frères avaient connue. Le vieillard sort de sa masure et vient la saluer : « Bonjour, belle princesse !

– Doucement ! Je ne suis pas une princesse !

– Ah, oui ! insiste le vieillard ; tu es une princesse ! Tu viens chercher ici, je crois bien, le même sort que tes frères : la métamorphose en masse de pierre !

– Mes frères sont donc métamorphosés ?

– Eh oui ! Ils sont venus conquérir la branche d'olivier chantant, l'oiseau parleur, la bille de verre brillant ; mais ils ont échoué et ils ont été métamorphosés en masses de pierre noire, dans le flanc de la côte. Quelle est ton intention à toi ? Es-tu décidée de tenter le même exploit ?

– Ah ! je ne sais trop ! Laissez-moi réfléchir un peu !

– Eh bien ! je vais te dire comment les choses vont se passer. Il faut d'abord que tu places la bride de ton cheval en sens opposé ; ensuite dirige ton coursier sur la route de la montagne et n'aie pas peur de te servir de l'éperon. Plus vite tu grimperas, plus tu seras protégée. Des voix vont retentir de tous côtés : « Arrête-la donc ! Tue-la ! Tranche-lui le cou ! Empare-toi d'elle ! Frappe, frappe ! » Si tu as le malheur de regarder derrière toi, tu es perdue ! Tu seras transformée en pierre noire comme tes frères, et tu resteras comme eux le long du chemin, au flanc de la montagne.

– Oui ! ce n'est pas une aventure de tout repos !

– Que décides-tu ? As-tu le courage de risquer ta peau ?

– Oui, je vais tenter l'ascension de la montagne. Mais je ne procéderai pas exactement comme les autres. Il m'est venu une idée . . .

– Quelle sorte d'idée as-tu ?

– J'ai l'intention de me remplir les oreilles d'ouate pour m'empêcher d'entendre quoi que ce soit. Je n'entendrai aucun cri et j'aurai une chance de me rendre au sommet de la montagne.

– Sais-tu que tu es la première à penser à cette technique ! De toutes les femmes, de toutes les princesses et des princes amorphosés le long de cette route, tu es la première à me proposer ce procédé ! »

La fillette commence à s'introduire de l'ouate dans les oreilles, mais le vieillard lui donne ses dernières instructions : « J'ai l'espoir que tu vas réussir l'exploit en procédant de cette façon. En arrivant au sommet de la montagne, tu poseras la main sur la branche d'olivier chantant. À ce moment l'oiseau parleur va t'adresser la parole. Bientôt, une vieille va s'approcher de toi et va t'inviter à te reposer sur un beau fauteuil doré. Tu lui répondras : « Ma vieille véreuse ! Si tu ne délivres pas immédiatement les personnes que tu as métamorphosées le long de la

route, au flanc de la montagne, je te fracasse la cervelle ! » Elle va accepter sur-le-champ de t'obéir. Elle va te remettre une petite boîte de savon, ah ! une boîte de minimes dimensions. Elle te dira de tremper ton doigt dans le contenant et d'en toucher les pierres, le long de la route, en descendant. Toutes les personnes amorphosées vont reprendre vie et vont descendre à ta suite. Mais, ne manque pas ton coup ! Dès que la vieille t'aura remis la petite boîte de savon merveilleux, fais-lui sauter la tête sans tarder. Autrement, elle pourrait peut-être te métamorphoser ! »

La fillette se bouche les oreilles et dirige son cheval sur la route du flanc de la montagne. Les voix ont beau hurler : « Tue ! Hache-la ! Tranche-lui le cou ! » la fillette n'entend rien ; elle file vers le sommet. Une fois parvenue au faîte de la montagne, elle pose sa main sur la branche d'olivier chantant et se libère les oreilles. L'oiseau chanteur lui dit : « Ah ! toi, tu es habile ! Tu as fini par me conquérir ! » Sur les entrefaites, la vieille apparaît à côté de son fauteuil doré : « Venez vous reposer, belle princesse ! Vous avez dû vous fatiguer beaucoup en traversant cette troupe de vauriens, tout le long de la côte !

– Vieille chipie ! Si tu ne délivres pas immédiatement toutes les personnes que tu as métamorphosées en pierres le long de cette route, je te fracasse la cervelle !

– Ne me faites pas de mal ! Oui, oui, oui, je me rends à votre désir ! »

La vieille apporte une boîte de savon merveilleux à la jeune fille ; celle-ci assène un coup sonore sur la tête de la vieille en criant : « Meurs, vieille vermine ! Tu ne me travailleras pas sournoisement dans le dos ! » La petite voyageuse trempe son doigt dans le savon merveilleux et commence à toucher, en descendant, chacune des pierres le long de la route. À ce seul contact, les gens reprennent vie : « Merci, belle princesse ! Merci, belle princesse ! » Les mercis pleuvaient de tous côtés. Ses deux frères étaient heureux d'être délivrés ; ils en pleuraient de joie.

La famille revient à la masure du vieillard. « Je n'ai jamais, dit-il, rencontré une princesse si habile. Tu as été la seule à trouver, parmi tes idées, le moyen de réussir cet exploit ! »

Les gens délivrés se dispersèrent pour rentrer chacun chez soi ; les frères et la sœur revinrent à leur demeure en prenant soin des merveilles qu'ils rapportaient de leur voyage. Ils disposèrent ces nouveautés dans une grande salle. Ils étaient émerveillés de ces richesses. L'eau dorée jaillissait et formait une brume fleurie ; l'oiseau parleur leur faisait part d'événements inconnus jusque-là.

Un bon matin d'automne, l'un des frères dit à l'autre : « Je désirerais bien aller à la chasse ! Ce serait une journée merveilleuse ! » Ils avaient l'habitude de faire une excursion de chasse à chaque automne. « La température est belle, répond le frère, mais nous avons abattu tout le gibier ; la forêt est déserte !

– Nous pourrions aller chasser sur le domaine du roi !

– Ah ! tu oublies l'interdiction qui empêche des gens comme nous de chasser sur les propriétés royales !

– Oui ; mais il se peut que personne ne nous voie ! Nous serons prudents, et si l'on entend venir les gardiens, nous pourrons filer à toute allure ! »

À cette époque, on chassait à cheval. Les deux frères entrent dans la forêt à la recherche du gibier. Ils se promènent ici et là pendant deux bonnes heures. Tout à coup, ils se trouvent face à face avec le roi . . . Ils s'empressent d'aller à sa rencontre : « Nous nous excusons, dit l'un des jeunes gens, d'avoir voulu chasser dans votre forêt sans votre permission. Nous étions à court de temps et nous nous promettions de vous en parler lors d'une rencontre en forêt ou plus tard . . .

– Venez à la chasse chez moi aussi souvent que vous voudrez, mes enfants ! Venez dans ma forêt, je vous en donne la permission ! »

Ils font tous les trois une couple de randonnées, sans lever de gibier. « Maintenant, dit le roi, je crois que l'heure est assez avancée ; je vais rentrer au château !

– Eh bien ! nous retournons chez nous, nous aussi ! Dites donc, Sire mon roi, accepteriez-vous de venir prendre le dîner avec nous, dimanche midi ?

– Certainement, répond le roi !

– Venez dîner avec nous ; notre petite sœur en sera très heureuse !

– C'est promis ! dit le roi ; j'irai prendre le dîner avec vous autres ! »

À l'annonce de la visite du roi, la petite princesse commence à s'affairer autour du poêle en vue de faire cuire des galettes, des tartes, des gâteaux, toutes sortes de pâtisseries qui puissent rehausser le repas de réception du roi. L'oiseau parleur, après l'avoir observée en silence, lui dit soudain : « Hé ! petite, dis-moi donc ce que tu es en train de fricoter ?

– Eh bien ! le roi va venir prendre le dîner à notre table, dimanche, et je voudrais lui préparer un excellent repas !

– Abandonne ces préparatifs. Ne prépare rien de spécial pour le roi ! Tu orneras la table de ta plus belle vaisselle et tu rempliras de billes de verre le grand bol de cristal. Quand ta table sera préparée, tu diras au roi : « Sire mon roi, approchez-vous de la table ! » Vous lui présenterez le bol de cristal en lui demandant de se servir. Après un coup d'œil, il va s'écrier : « Des billes de verre, ça ne se mange pas, mes enfants ! » Ne répondez rien ; c'est moi qui vais vous tirer d'embarras ! »

Le dimanche midi, le roi se présente chez les jeunes qui l'avaient invité. La jeune fille, malgré le bon dîner qu'elle avait préparé, dispose la table selon le conseil de l'oiseau parleur : elle apporte le bol de cristal, des vases de grand prix, de belles assiettes. Une fois la table parée, la jeune fille s'adresse au roi : « Sire mon roi, veuillez vous approcher de la table ! »

Le roi prend sa place à table, jette un coup d'œil sur le bol de cristal. « Servez-vous, servez-vous, Sire mon roi, insiste la jeune fille !

– Comment ? servez-vous, servez-vous ! Des billes de verre, ça ne se mange pas, mes enfants, ce n'est pas une nourriture ! On peut comparer ces billes à des perles ; on ne mange pas des perles !

– Homme de foi chancelante ! s'écrie l'oiseau parleur. Il est aussi facile de croire à la vertu nutritive des perles que de croire, comme vous l'avez fait, à la possibilité pour une femme de donner naissance à deux chiens et à une chatte. Belle absurdité ! Voici, Sire mon roi, près de vous vos deux chiens et votre chatte ! Pouvez-vous le croire ? »

Le roi s'empresse de passer la porte. Il se rend à la prison de pierre, en retire sa femme et la remplace par ses deux sœurs jalouses.

À la vue de son erreur impardonnable, le roi fit venir l'évêque pour bénir de nouveau son mariage. Les deux jalouses se trémoussaient derrière les murs de pierre pendant que l'on fêtait les noces. Les trois enfants sont revenus au château avec leurs parents et ont profité du temps des festivités pour laisser déborder leur joie.

Quant à moi, de passage au château pendant les noces, j'ai tenté de tendre l'oreille pour saisir ce qui s'y passait, mais on m'en a empêché, en me forçant à venir raconter ces faits aux autres.

LES TROIS VIEILLES FILLES

Récit traditionnel raconté, le 15 octobre 1959, à Sturgeon Falls, Ontario, par Maurice Prud'homme (72 ans) qui l'avait appris de son grand-père Alexandre Prud'homme, en 1899.

Enregistrement no 1331. Conte-type 707 a, b, (var.), II a, b, c, III a, b, c, d, IV a, b, c.

C'ést bon d'vous dire, enn' fois, i' y ava't t'oâs vieill's filles ; i's resta'ent tou' 'és t'oâsse' ensemb', p'is dans c'temps-lâ, lâ, b'en, i's faisa'ent tout's sort's de djob [job].[1] I' y en avè' eunn' qui étè' après faire . . . travailler du méquier [métier][2] l'aut' étè' après filer du rouett', et p'is l'aut' étè' après fair' le dîner.

P'is vous savez comment c'que c'ést dés vieill's fill's. Té'jours, lés v'lâ partie' à s'étrivé'[3] enne et l'aut'. La plus vieille, 'a dit : « Moé, 'a dit, j' mariera's b'en, 'a dit, l'valet du roi !

– Ah ! l'aut', 'a dit, l'valet du roi ! Tant qu'à d'mander, 'a dit, j' mariera's b'en mieux son surintendant. La deuxième . . .

– La t'oâsième, la plus jeune, b'en, 'a dit, moé, 'a dit, j'sé's b'en, 'a dit, c'é' 'ienqu' pour rire, mé', 'a dit, en tous lés câs, tant qu'à d'mander, 'a dit, j' mariera's b'en mieux le roi ! »

P'i', i's s'adenna'ent-tu pâ' au râs la maison ; i' ont tout' attendu [entendu] çâ. « B'en, i' dit, arrête, on vâ rentrer ! » I's rent'nt tou' 'és t'oâs : « Bonjour, bonjour, més vieill's fill's !

– Bonjour, bonjour, Sir' mon roi !

– Bonjour ! 'Coutez don, i' dit, més vieill's filles ! Que c'que c'ést qu'vous étié' après conter, lâ ?

– Ah ! 'a dit, pâs grand-chose !

– Pâs grand-chose ? Que c'que c'ést vous v'nez d'dire, lâ ? Vous étiez tou' 'és t'oâss', lâ, p'i' enn' c'ta't ci, p'is l'aut' c'ta't çâ . . .

---

1. *Job* (angl.) : Emploi, travail, occupation.
2. *Métier :* Métier à tisser : Machine qui sert à tisser la laine.
3. *Étriver :* Agacer, taquiner.

– Ah ! 'a dit, j' m'en rappell' pâs !

– Ah ! m'en rappell' pâs ! I' dit, moé, i' dit, j' m'en rappell' b'en ! Toé, i' dit, la plus vieille, quoi c' t'as dit ? I' dit, tu d'manda's que'qu' chose. T'as pâs dit, i' dit, moé j' mariera's b'en, i' dit, l'valet du roi ?

– 'A dit, oui ; c'ést vrè' ennéfett' [en effet] ! 'A dit, o' ést pris, o' ést aussi b'en, 'a dit, d'continué' avec !

– P'is, i' dit, toé, i' dit, que ç'c'ést qu' t'as dit ?

– Moé, 'a dit, j'ai dit, j'mari'ra's b'en mieux l'surintendant du roi !

– P'is toé, i' dit, la jeune ? C'ést toé qu'é' 'a plus jeune, quoi c' t'as dit, toé ?

– Ah ! excusez, 'a dit, Sir' mon roi ! Ça m'coût de l'dire !

– I' y a pâs d'excusage ! I' dit, dis quoi c' t'as dit !

– B'en, 'a dit, moé, j'ai dit, 'a dit, tant qu'à d'mander, 'a dit, j' mariera's b'en mieux le roi !

– Bon ! b'en, i' dit, i' y â r'guien d'mal là-d'dans ! B'en, i' dit, pluss' que [puisque] vous l'avez dit, i' dit, ça vâ s'faire ! »

Te'jours, la plus jeune â marguié le roi, l'aut', le surintendant, p'is la plus vieille, le valet. Bon ; lés v'lâ marguiées ! Ah ! lâ, lés deux aut's qui éta'ent pâs mal en câlin cont' la plus jeune ; c'tè' 'a plus jeune, c'st ell' qui ava't marguié le roi. I's commençè' à êt' jalouse' in peu. Te'jours, d'in affaire à l'aut', dans cés années-lâ . . . quand qu'lés roi 'ta'ent pri' en guerre, fola't qu'i's sœille' en têt' de leu's armées, 'és aut's minmes. Et p'is v'lâ le roi pri' en guerre. Ça faisa't 'ted b'en, à pe' prè' in cinq six moâs qu'i' étè' ensemb'e, p'i' i' â été ôbligé d'partir.

Te'jour', i' s'ést en-allé. A pe' près, on vâ dire, huit neuf moâ' après, sa femm' ress' malade, oh ! in beau p'tit gârs, que'qu' chos' de beau ! Sés sœur' écrive' au roi que sa femme ava't resté malad' p'is qu'alle avè' eu in chien. « Ouè ? in chien ! » I' gu'i répon au plus vite : « Chien, chienne, chatte, ça sœill' que ç'ça voudrâ, él'vez-lé jusqu'à temps que j'sœill' lâ ! »

I' ont fait' enn' bell' p'tit' boête étanche, p'is, i' ont mis l' p'tit gârs d'dans, p'i' i' ont mis l'couvert [couvercle], p'is, ils l'on en-'œillé à 'a riviére, i' étè' au râ' 'a riviére. La boêt' s'en alla't su' l'eau.

Oh ! à pe' près' à in quat' cinq mill's de d'lâ, i' y avè' in vieux jardignié' [jardinier], in vieux França's ; i' faisè' 'a pêch' p'i' i' travailla't son jardin. P'i i' éta't tout seul avec sa vieille. In bon matin, i' s'leuve [lève], i' aparçoé' v'nir c'tte boêt' su' l'eau, qui s'en v'nè' en sautâillant ; c'ta't dés p'tite' houles. I' di' à sa vieille : « R'gârd' don, i' dit, enn' bell' p'tit' boête ! Gar' don, gâr' don ! B'en, i' dit, m'â' allé' 'a charcher ! »

Saut' dans son p'tit bôt' [boat][4], p'i' i' s'en vâ, p'is ramâss' la boête, p'i' i' rent' chez eu' avec, p'i' i' rouv' la boête. In beau p'tit gâ' [gars] ! I' éta't pas mort,

4. *Boat* (angl.) : Bateau, bâtiment. (Vx fr. : bot)

ça faisa't 'ted b'en t'oâs quatre heur's qu'ils l'ava'ent mi' à l'eau, p'is c'tte boêt-lâ éta't b'en étanche ; c'éta't correck. « B'en, i' dit, câlin ! comment ça s'fa't, çâ, d'a'oèr mi' in enfant, si joli p'tit enfant, p'i' i' dit, l' mett' dan enn' boête, p'i' i' dit, pour l'en-'œillé' à 'a driff' [drift][5] ?

B'en, i' di' à 'a vieille, i' dit : « On vâ l'el'ver, hein ?

– La vieille, 'a dit, c'ést b'en correck ! 'A dit, b'en çartain, 'a dit, qu'on vâ l'el'ver ! »

Te'jours, à pe' près t'oâ' ou quat' moâs, in coup[6] qu'i' on eu c' p'tit-lâ, 'és aut's, le roi vient faire in tour, pâsse enn' coupeul de s'main's, p'i' i' s'en r'tourne encôre. I' 'n n'â pâs parlé in mot de d'çâ, ni in ni l'aut'. C'ést tout' resté mort.

In coup qu'i' fut r'parti encôr' pour enne escouss' [secousse][7] de minm', lâ, on vâ dire à pe' près 'ted b'en in an, in an et d'mi, enteur 'ci c'temps-lâ, 'a 'n â eu encôre in aut', in aut' beau p'tit gârs. B'en, i' ont fait' pareil ; i' on écri' au roi qu'sa femme avè' eu in aut' chien. I' â fait' répons' tout d'suit' de l'garder qu' ça sœil quoi ça voudrâ, de l'garder. Mé', 'és aut', i' ont fait' la boête, p'is chip [ship][8] à l'eau !

Le vieux jardignié' [jardinier] a encôr' po'gné c' boêt'-lâ. « Ah ! i' dit, in aut' p'tit gârs ! » Il l'â mi' en éleuve[9] avec l'aut' ; ça gu'i en faisa't deux, deux beaux p'tits gârs !

Te'hours, au bout du tem [temps] espiré [expiré] qu'i' avè' à faire, i' ést r've-nu encôre ; i' â pâssé in moâ' in moâ' et d'mi lâ, p'i' après çâ, i' s'ést en-r'tourné encôre. Dans l'année d'ensuite, la v'lâ encôr' malade ; ah ! enn' bell' p'tit' fill' de c'coup-lâ ! Que'qu' chos' de beau !

I' écrive' au roi, au plus câlin, qu' sa femme avè' eu enn' chatte. I' dit : « J'vous l'ai dit . . . i' â répond [répondu] d'garder, qu'ça sœill' quoi ça voudrâ, chien, châ, chatte, qu'ça seill' ça voudrâ, de l'garder ! » Non ; i' ont fa't enn' p'tit' boête', chip [ship] encôre ! Le vieux poéssognier [poissonnier] l'â encôr' po'gné. Ah ! lés v'lâ avec deux p'tits gâ' en éleuve, p'is c'tit' fill'-lâ ; enn' bell' p'tit' fille !

Bon ! lui, i' r'vient de la guerre, p'i' assé' en câlin de d' çâ – i' en parla't pâs – i' s'fa't bâtir quat' murs de pierr' de quat' pieds d'épais. I' y avè's à pe' près t'oâs pié' [pied] enteur lés murs, p'i' i' 'a met d'dans. « C'ést tout' quoi c'tu mérit's, çâ, i' dit, toé, i' dit, 'ienqu' dés chiens, p'is dés châts p'is dés chatt's que t'âs ! »

Bon ! la v'lâ rendue lâ. Bon ! 'A viva't, ell' lâ, b'en proche à l'air du temps. I' 'a soégna'ent pareil comm' qu'i's soègn'nt lés chiens, lâ : 'ienqu' lés déchets d'la maison.

---

5. *Drift* (angl.) : Dérive.
6. *Coup (un coup que)* : Après que.
7. *Secousse* : Période de temps, espace de temps.
8. *Ship* [to] (angl.) : Envoyer, expédier ; ici, *lancer*.
9. *Élève* : Prendre en . . . mettre en élève : Accepter, entreprendre.

Te'jours, d'in affaire à l'aut', ça pâss' pas mal[10] vit' dan in conte. Lâ, le vieux p'i' 'a vieille, jardignier, lâ, morts tou' 'és deux ! I' éta'ent rendus, on vâ dire, â l'âg' de quinze allé' à vingt ans. P'is c'tte femm'-lâ été' encôre enteur lés murs de pierre.

Enn' bonn' journée, cés deux vieux-lâ sont morts, lés v'lâ t'u' seuls. A pe' près' in an, in an et d'mi, deux an après, i' r'ssou' [ressoudre][11] in vieux, lâ. La grand barb' gu'i v'na't jusqu'à 'a ceinture. Te'jours, le vieux dit : « J'sé's b'en, vous, més enfants, i' dit, vous êt's b'en gréyé'[12] écitt', b'en amanchés[13], b'en ... Enn' bell' p'tit' méson, i' dit, b'en prop', b'en nett' partout, p'i' i' dit, in beau parterre, p'is, i' dit, in beau jardin ; i' dit, i' vous manque r'guien ! I' dit, i' y â 'ienqu'enne affair' qui vous manque.

– L'aut' â dit : Quoi c' que c'ést, i' dit, qui nous manque ?

– B'en, i' dit, si vous aviez, i' dit, la branch' d'olivier chantin [chantant], p'is, i' dit, l'oéseau qui parl' p'is l'eau jaun', p'is l'marbeur [marbre] blanc ? Lâ, i' dit, vous a'riez que'qu' chos' de beau ! I' dit, la branch' d'olivier chantin c'é' où c' que l'oéseau s'quient d'dans, p'i' i' parle, i' dit, i' parl' pareil' comm' n'us aut's. Pis', i' dit, l'eau jaune, lâ, i' dit, qui sort du pied de d'çâ p'is qui flêurit, i' dit, pareil comme enn' breume ; i' dit, i' y â r'guien d' plus beau, p'is l'marle blanc.

– Ouè ?

– P'is, i' dit, si vous aviez çâ, i' dit, vous s'rez l'mond' le plu' h'ureux qu'i' y â pâs. »

De v'où c' que c'éta't çâ ? Parsonn' le sava't ! De v'où aller pour a'oèr çâ ? Te'jours, in coup que l'vieux éta't tout' parti, i's jongla'ent, lés deux, lâ, mé' i's jongla'ent pâs mal fort. I' y en â in, i' dit : « Moé, i' dit, faut j' gu'y ell' 'oèr pour çâ ! Faut je l'trouve, i' dit !

– Ah ! lés aut's dit : Que ç'çâ vâ t'deunner, çâ ? O' ést b'en d'minme ; ress' don tranquille ! I' peut t'arriver d' malheur. I' dit, tu sé's, i' dit, i' y â tant d' malheurs qu'arriv'nt partout, tout d'bord tout côté. P'is t'é' aussi b'en d'rester tranquille !

– Non ; i' dit, j' gu'y vâs ! »

I' ava'ent dés beaux jouaux b'en smatt [smart][14] ; i' en selle in, p'is quand qu'i' ést v'nu pour partir, i' rent' p'i' i' prend son couteau d' poche. Pouff ! il l' plante au plafond, solide. I' dit : « Au bout' d'in an, si j' su's pâs r'venu, i' dit, vous arrach'rez l' couteau de d'lâ. P'is, i' dit, si i' timb' t'oâs goutt's de sang, vous pourrez dir' j' su's b'en mal pris !

---

10. *Mal* (pas) : Passablement, assez.
11. *Ressoudre :* Arriver.
12. *Greyé :* Monté, établi, installé, pourvu.
13. *Amanché :* Synonyme de greyé.
14. *Smart* (angl.) : Agile, plein de talents, de force.

– B'en, l'aut', i' dit, si, au bout' d'in an, mecqu' j'arrach' le couteau de d'lâ, si i' timb' t'oâs goutt's de sang, p'i' i' dit, tu s'râs mal pris, i' dit, m'â' allé' 'oèr de quoi c'tu fa's. I' dit, j' teul l' promets ! »

All raït [all right][15] ! Mon gârs pârt. Good-bye ![16] Marché 'ted b'en cinq six moâs, vâ écitt', vâ lâ. Te'jours, i' â trouvé l' rain-d'vent[17] de v'où z-aller. Pren in ch'min d'boâs, p'i' i' arrive au pied d'enn' montagne. Lâ, i' y avè' enn' côte, c'ta't juss' pour 'oèr le bout' tant qu' 'a été' à pic p'is longue.

Arrivant là, au pied d'la côte, i' arrive à in p'tit shack[18], i' y avè' in vieux lâ ; i' sort. I' été assez vieux qu'i' ava't l' visage assez plissé qui . . . plein d' pli , i' y ava't d'la mouss' dans cés plis-lâ tant qu'i' éta't vieux. « De v'où c'tu vâs, i' dit, mon prince ?

– B'en, i' dit, j'su's parti, i' dit, pour aller charcher, i' dit, la branch' d'olivier chantin [chantant], p'is l'oéseau qui pa'le, l' marle blanc, p'is t't's cés affair's-lâ.

– B'en, i' dit, t'és justemen à bonn' place, i' dit, icitte. Mé', i' dit, r'vir' de bord, i' dit, vâ-t-en. Vâ-t-en, i' dit, tu s'râs jama's capab' d'aller lâ, i' dit, t'rend' lâ, jama's !

– Pourquoi çâ ?

– Ah b'en ! i' dit, i' y en â dés millions, i' dit, dans c'côt'-lâ i' dit, emmorphosé' en pierr' noère, lâ ; chaqú' bord du ch'min, i' dit, raït trou' [right through][19] aller jusqu'en l'air. I' y en â qui s'sont b'en proch' rendus, mé' i' y en a pâ' in, i' dit, qui â 'té capab' de s'rend'e.

– Pourquoi, i' dit, qu' j' s'ra's pâs capab' d'me rend'e ?

– B'en, i' dit, je l'sé's, i' dit, moé, tu s'râs pâs capab' te rend'e. I' y en â aussi smatt' que toé, p'is minm' plus smatt' que toé qui on esseyé à aller lâ, i' dit, p'i' i' ont jama's 'té capab's de s'rend' lâ.

– B'en, i' dit, j'pourra's pâ' 'oèr, i' dit, pourquoi c' que c'ést j' pourra's pâs m' rend' lâ.

– B'en, i' dit, âs-tu envie d'esseyer ?

– I' di' oui, j'envie d'asseyer !

– B'en, i' dit, m'âs t'dir' quo' c'ést faire. I' dit, r'vir' la brid' de ton joual à l'envers, p'i' i' dit, pren 'a côte, p'is, i' dit, piqu' d' l'ép'ron, pâs pêur ! Plus vit' que tu vâs monter, mieux qu' ça vâ êt'e. Mé', i' dit, t'és pâs monté. Ça vâ t'crier, i' dit, apras toé, lâ : « Tue ! Hache ! Abîme ! Po'gn'-lé donc ! Coup's-y l'cou, p'is

15. *All right* (angl.) : Très bien !
16. *Good-bye* (angl.) : Au revoir, adieu.
17. *Rain-de-vent* : Direction
18. *Shack* (angl.) : Maisonnette primitive.
19. *Right through* (angl.) : Sans interruption, d'un bout à l'autre.

po'gn'-lé ! » P'is si t'âs l' malheur de r'virer la têt' pour r'gârdé' en arguiére, i' dit, tu timbe' emmorphosé, toé, p'is ton joual, en pierr' noère.

– Ouè ! B'en, i' dit, câlin, i' dit, pourtant j' doé' êt' capab' d'toffer [tough][20] çâ sans me r'viré' 'a tête !

– Ouè ! i' dit, c'ést bon de l'dire, mé' c'ést de l'faire. I' dit, tu vâ' a'oèr assez pêur, i' dit, j'su's çartain, i' dit, moé qu'tu vâs te r'viré' 'a têt' de bord, p'i' en t'viran 'a têt' de bord, i' dit, t'és féni, t'és t-emmorphôsé en pierr' noère.

– B'en, i' dit, j' l'asseille. »

R'vir' la brid' de son joual à l'envers p'is le v'lâ parti, p'i' on grimp' dan 'a montagne ! P'is ça gu'i cria't : « Tue ! Hache ! Abîme ! Coup's-y l'cou ! Po'gn'-lé, po'gn'-lé ! » Bang ! I' r'vir' la tête ! Vrouch ! emmorphosé en pierr' noère avec son joual. Ah !

Te'jours, au bout d'in an qu'i' â 'té parti, son frére arrive, po'gn' le couteau, tir' le couteau, t'oâs gross's goutt's de sang. B'en, i' dit ; « Mon frére ést mal pris ! I'dit, j'y ai promis que j'ira's, p'i' i' dit, j' m'en vâs gu'y aller !

– 'A dit, tu vâs fair' pareil comm' lui. 'A dit, après çâ, 'a dit, m'â' êt' tout seule, 'a dit, moé ! »

Prend son couteau, p'i' i' l' plant' lâ, lui 'ssi. P'is la minme affaire. I' dit : « Si au bout' d'in an j' su's pâs r'venu, i' dit, t'arrach'râs l' couteau, p'i' i' dit, si i' y â t'oâs goutt's de sang qui tumbe, j' s'rai mal pris !

– B'en, 'a dit, j'sé's pâs quo' c'ést faire, 'a dit, moé, lâ. J' sé's pâs si j' vâs t' promett' de gu'y aller. B'en, 'a dit, tant qu'à êt' tout seule, 'a dit, j'te promets que j' m'â' allé' 'oèr quo' c' qu'i' y â. »

Ah ! mon gârs pârt. I' a fait' le projet [trajet] pareil comm' l' aut' p'i' au bout' du tem [temps] arrivé, i' a arrivé au pied de c' montagn'-lâ ; c'te vieux-lâ sor' encôre : « Bonjour, beau prince !

– I' dit, comment ça s'fa't ? I' dit, j' su's pâ' in prince, moé !

– Oui, t'és t-in prince !

– Ha, ha, oui !

– Moé, i' dit, je l'sé's : t'és t-in prince.

– B'en, i' dit, j'me su's jamais fait app'lé' prince encôre. C'é' 'a promiér' fois.

– Oui, mé' t'és t-in prinç' pareil. Faut craire, i' dit, t'és v'nu faire, i' dit, la minme affair' que ton frére, toé, lâ !

– Mon frére ?

– Oui, i' dit, ton frére i' a voulu a'oèr la branch' d'alivier chantin, l'oéseau qui pa'le, le marle blanc, l'eau jaune. P'is, i' dit, i' a pâs 'té capab' de s' rend'e. I' di' i'

20. *Tough* [to] (angl.) : Endurer.

ést emmorphôsé dan 'a côte, lui p'is son joual, en pierr' noère. D' minme, i' dit, tu veux fair' pareil, toé ?

– Ah ! i' dit, v'voulé' asseillé' à m'fair' pêur, lâ.

– B'en, i' dit, j'veux pâs t'fair' pêur. I' dit, ton frére ést lâ. P'is, as-tu envie d'asseiller, toé 'ssi, i' dit, aller charcher çâ, lâ, c'tte affair'-lâ, la marle blanche, l'oéseau qui parle . . . ?

– Oué, oué ! i' dit, j'envie d' l'asseiller !

– B'en, i' dit, tu vâs fair' pareil comm' ton frére. Si t'â' envie d'asseillé, absôl'ment, i' dit, r'vir' la brid' de ton joual à l'envers, p'i' i' dit, grimp' la côte, p'is piqu' l'ép'ron. P'is ça vâ t'crier : « Tue ! Hâche ! Abîme ! Po'gn'-lé don ! » P'is, si t'âs l' malheur de r'gârdé' en arguiére, tu vâ' a'oèr pêur, p'is tu vâs timbé' emmorphôsé pareil comm' ton frére, en pierr' noère, p'is ton joual pareil !

– Câlin d' câlin ! I' dit, pourtant j' devrè' êt'e assez brav' sans r'gardé' en arguiére.

– Oui ! ton frér' 'tè' assez brave itou. I' â dit qu'i' r'gârd'ra't pâ' en arguiére, mé' i' a r'gârdé en arguiére ; i' ést emmorphôsé. »

I' griff' la côt' p'i' écitt', p'i' en-'oeill's-y çâ ! Mé', i' a pâs faite aussi . . . mieux qu'l'aut'e. I' â r'viré 'a têt' p'i' i' â timbé emmorphôsé en pierr' noèr' lui 'ssi.

Au bout' d'in an, sa sœur po'gn' le couteau, tir' le couteau ; t'oâs goutt's de sang ! « B'en, 'a dit, me v'lâ b'en amanchée, lâ ! B'en, 'a dit, j' t-aussi b'en, 'a dit, d'a'é' [aller] 'és trouver ! M'âs mourir a'ec eux aut's, i's sont pâs r'venus ni in ni l'aut d' 'és aut's, dés deux. »

Griff' le couteau, p'is serre. 'A saute à joual p'i' 'a pârt. Au bout d' quat' cinq moâs, 'a r'ssou' à 'a minm' plaç' que lés aut'e' avè' arrivé. En arrivant lâ, l' vieux sort : « Quiens, bonjour bell' princesse !

– Ah ! 'a dit, j' pâ' enn' princesse !

– Ah ! oui, i' dit, t-enn' princess'. Faut craire, i' dit, tu viens fair' pareil comm' tés fréres, i' dit, t'emmorphôser dan 'a côte, en pierr' noère, lâ ?

– Més frér's sont emmorphôsés ?

– Oué ! I' veule' a'oèr la branch' d'olivier chantin [chantant] l'oéseau qui parle, le marbe blanc, p'is, i' ont pâ' 'té capab' de s' rend'e. Sont emmorphôsé' en pierr' noèr' dan 'a côte, lâ. Quo' c' t'envie d'faire ? As-tu envie d' gu'y aller ?

– Ha ! 'a dit, j'sé's pâs, mé' 'a dit, j' m'âs jonglé' à çâ in peu.

– B'en, i' dit, m'âs t'dir' comment c' que c'est ; i' dit, faut qu' tu r'vir's la brid' de ton joual à l'envers, p'is, i' dit, prend' la côt', p'is piqu' d' l'ép'ron, i' dit, plus vit' tu mont'râs, mieux ça s'râ ! P'is ça vâ t'crier tout's sort's de méchants cris : « Po'gn'-la don ! Tue-lâ ! Coup's-y l'cou ! Po'gn'-lâ ! Po'gne ! Fesse ! Fesse ! » P'is,

i' dit, si t'âs l' malheur de r'virer p'is r'gârdé' en arguiére, i' dit, tu timbe' en pierr' noère, i' dit, toé, emmorphôsée pareil comm' tés frér's dan 'a côte, lâ !

– Ouè ! C'est si ouaïld [wild][21] que çâ, 'a dit !

– P'is, i' dit, quoi c' t'en penses ? As-tu envie d'asseiller ?

– Oui ; 'a dit, m'en vâ' asseiller. Mé', 'a dit, j' su's pâs pour fair' comme 'és aut's. J'ai in idée, 'a dit, moé !

– Ouè ? Quell' sort' d'idée qu' t'âs ?

– 'A dit, m'âs prend' d'la ouette [ouate]. J' m'âs m' boucher lés deux areill's b'en taït [tight][22] p'i' 'a dit pour pâs qu' j'attend'e eur'guien. Qu'i's crigu'nt tant qu'i's voudront, j'attendrai r'guien, p'is, 'a dit, j' m'en vâs m' rend'e !

– B'en, i' dit, sé's-tu, i' dit, c'ést la promiér' qui m' dit çâ ! I' y en â b'en dés créatures[23], dés princess's de tout's lés sorte' emmorphôsées dans c' côt'-lâ, p'is dés princes, tout çâ. P'is, i' dit, c'é' 'a promiér' qui m' dit çâ. »

Prend d'la ouett' p'i' 'a s'bourr' lés areill's b'en taït [tight]. Bon ! asteur, devant qu' 'a s'bourr' lés areilles, lâ, i' dit : « J'pens' b'en, i' dit, qu'tu vâs t'rend' d'la magniér' qu' t'és t-amanchée lâ. Mé', i' dit, tu vâ' arriver lâ, lâ, su' 'a têt' d'la côte, p'i' i' dit, tu t'mettrâ' 'a main, 'a dit, su' 'a branch' d'olivier chantin, lâ. I' dit, lâ, l'oéseau vâ t'parler. P'is, i' dit, i' vâ r'ssoud' enn' vieille à toé, avec in beau fauteuil en or, pour te fair r'pôser. Tu dirâs : « Ma vieill' toute-en-travers, si tu m'déliveur [délivres] pâs tout c'mond'-lâ que t'â' emmorphôsé dan 'a côte, lâ, j'te flamb' la tête ! » 'A vâ t'dire : « Oui, oui, oui, oui ! » 'A vâ t'denné' enn' p'tit' boêt' de save,[24] oh ! à pe' près, t'ed b'en deux pouç's de gros, enn' p'tit' boêt' plate. Fa't qu' tu sauç'râs ton doigt d'dans, p'i' i' dit, en descendant, tu pass'râs ton doigt su' tout's lés pierres. I's vont tout' s'trouver délivrés ; i's vont descend' par darguiér' toé. Mé', i' dit, manqu' pâs ton coup mecqu' 'a t'eill' denné' 'a boête, zlim ! Fa's sauté' 'a têt' de d'ssu' 'és épaules, elle, lâ ! Parç' qu'i' dit, 'a pourra't t'ed b'en t'emmorphôser, elle. »

Te'hours, 'a s'bouche 'és areilles, p'i' 'a pârt. P'i' on mont' dan 'a côte : « Tue ! Hache ! Abîme ! Coup's-y l'cou ! » Pâs d'affaire, en-'oueille en l'air ! 'A r'ssout p'i' 'a mè' 'a main su' 'a branch' d'olivier chantin. L'oéseau : « Ha ! i' dit, toé, t'és smatt'. T'és v'nu à bout d' m'a'oèr, hein ? »

Lâ, 'a s'ést débouché 'és areilles. La vieille r'ssou' avec son beau fauteuil en or : « Viens vous r'poser, 'a dit, bell' princesse. Vous avez dû a'oèr d'la misèr' d' pâssé' à travers de tout's cés méchants-lâ dan 'a côte !

– Ma vieill' tout-en-travers ! Si tu m'déliveur pâs tout' le mond' qu' t'â' emmorphôsé, 'a dit, dans c' côt'-lâ, 'a dit, j'te flamb' la tête !

---

21. *Wild* (angl.) : Barbare, farouche, sauvage.
22. *Tight* (angl.) : Tassé, serré, hermétiquement fermé.
23. *Créature* : Femme, fille.
24. *Save* : Ancienne marque de savon. Savon.

– Oui, oui, oui, oui ! 'A dit fait's-moi r'guien ! »

'A vâ gu'i charché' enn' p'tit' boêt' de save. Dougn' ! « T'és morte, toé, p'tit' vieill' câlin ! Tu m' jouerâs pâs d'tour noèr. » 'A pâss' son doigt dan 'a save, p'is, en descendant, 'a â beurré tout's lés pierres. R'guien qu' d'y toucher : « Marci, bell' princesse, p'is, marci bell' princesse, p'is marci icitt', p'is marci lâ ! » 'A déliv' sés deux frér's qu'étè' emmorphôsés. Ah b'en ! i' éta'ent contents, p'i' i's braillè'[25] à chaud's larmes.

I' arrive' au pied d'la côte, su' l'vieux, b'en, i' dit : « J'ai jamais rencontré, i' dit, enn' princesse, i' dit, si smatt' que toé ! T'ava's tout's sort's d'idées ; t'é' 'a seule, i' dit, qu' t'â' été capab'e ! »

B'en lâ, i' ont tout' parti chequin leu' bord, p'i' 'és aut'e' ont pris çâ c'te drigaill [drigail][26]-lâ, p'i' i's s'sont en-allés tou' 'és t'oâs chez eux.

I' avè' enn' bell' grand salle ; i' ont braqué[27] çâ là-d'dans, lâ, b'en 'stallé [installé], lâ. Ah ! p'is c'ta't beau d'oèr çâ. L'eau qui . . . d' l'eau jaun' qui monta't p'is qui fleurissa't lâ. P'is l'oéseau qui parle, lâ ; i' parla't comm' n'importe qui p'is b'en dés affair's qu'i's connaissa'ent pâ', 'és aut'e', i' raconta't çâ, lui, de quo' c' qu'i' s'ava't pâssé, de tout' quo' c' qu'i' s'ava' fait'.

Te'hours, enn' bonn' journée, dedans l'automne, vers cés tem [temps] écitte, i' 'n â in qui dit, i' dit : « J'aim'ra's don allé' à chasse, i' dit, moé ! » I' allè' à 'a chasse à tou' 'és automnes. I' dit : « Lâ, i' dit, me semb'e, i' dit, qu' c'ést in beau temps, enn' bell' journée !

– Oui, mé', i' dit, 'cou' don, i' dit, on l'â tout' chassé partout, p'is, i' dit, i' y â p'us r'guien !

– Oui, mé', i' dit, on pourrè' aller, i' dit, dan 'a forêt du roi !

– Oui, mé', tu sé's, i' dit, qu' c'ést défendu d'aller dan 'a forêt du roi.

– Oui, mé', on peut t'ed b'en gu'y aller, p'i' i' dit, sans rencontrer parsonne, d'faire attention. Si ô' attend que'qu' chose, b'en, on pourrâ s'poussé'[28] au plus câlin. »

Dans cés temps-lâ, i' faisa't tout' la chasse à joual. Te'hours, i's part'nt ; prenn'nt la forêt. In coup qu'i' fut parti pour enn' coupeul d' heures, vâ écitt', vâ lâ, rencont' le vieux roi. Ah ! i's s'en vont l' trouver. « On vous d'mande escuse, i' dit, de pâs vous a'oèr d'mandé parmission d'allé' à 'a chass' dans vot' forêt. On s' trouvè' in p'tit brin pressé, p'i' i' dit, ah b'en ! si on rencont' le roi, p'is, i' dit, on gu'i dira plus târd, i' dit, qu'on â été à 'a chass' dans sa forêt.

– V'nez tant qu'vous voudrez, i' dit, més enfants. V'né' à 'a chass' dan 'a forêt. I' dit, j'vous denn' la parmission, moé ! »

---

25. *Brailler :* Pleurer, se lamenter.
26. *Drigail :* Bagage, mobilier, attirail.
27. *Braquer :* Laisser, disposer, placer.
28. *Pousser (se) :* Déguerpir, s'enfuir, aller à toute vitesse.

Te'jours, i' ont fait' enn' coupeul de rondaine' ensemb' tou' 'és t'oâs, p'i' i' ont r'guien po'gné. Te'jours, le vieux roi, b'en, i' dit : « J'cré's b'en qu'i' ést assez târd, i' dit, moé, i' dit, m'âs m'en r'tourner !

– B'en, i' dit, n'us aut'e' étou !

– I' dit, 'cou' don, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, pourriez-vous . . . capab' d' v'nir prend'e l' dîné' avec n'us aut'es, i' dit, dimanche au médi ?

– Ah ! i' di' oui, çartain !

– B'en, i' dit, v'nez prend'e l' dîné' a'ec n'us aut'es I' dit, ma p'tit' sœur, i' dit, 'a s'ra't b'en contente.

– Ouè ! B'en, c'ést correck, i' dit. J'vous promets, i' dit, j' m'â' aller prend'e l' dîné' avec vous aut's. »

V'lâ la p'tit' princesse alentour du poêle, gu'i fair' dés galettes, fair' dés gâteaux, dés tartes, de tout's sort's d'affair's pour eur'ce'oèr le roi. L'oéseau qui parle, i' éta't lâ, p'i' i' 'a r'gârda't faire. « Heille ! i' dit, mignonne, i' dit, dis-moé don, i' dit, quo' c' t'és t-apras fair' lâ ?

– B'en, 'a dit, le roi, 'a dit, i' vâ v'nir dîné' a'ec n'us aut's, dimanche, lâ, p'i' 'a dit, j'voudrè' a'oèr in bon r'pas pour gu'i denner.

– Laiss' çâ lâ, i' dit. Fa's-en pâs de d'çâ ! I' dit, tu mett'râs, i' dit, dés beaux vaisseaux su' 'a tab', p'is tu prendras l'grand plâ' [plat] en cristal, lâ, p'i' i' dit, mets dés marb's dedans . . . çâ, cés marb's, lâ, c'éta't qués'ment comm' dés p'tit's boules, on dira't, comme en vit'e, claire, mince, lâ. I' dit, emplis la boêt' b'en pleine, p'i' i' dit, mecqu'tu seill's [sois] tout' parée, tu dira' au roi : « Approchez, Sir' mon roi ! V'nez manger ! » P'i' i' dit, vous gu'i pouss'rez la bol, p'is vous direz qu'i' s'sarve. I' dit, i' vâ r'gârder çâ ; i' vâ dire : « Ça s'mang' pâs, çâ, més enfants ! » Parlez pâs, i' dit, vous aut's ; moé, m'â' arranger l'ress'e. I' dit, si i' peut dire « Ça s'mang' pâs », i' dit, moé, m'âs l'arranger, moé !

– O Ké ! »

Te'jours, le dimanche au médi, elle ava't fa't in bon dîner, mé' all' l'a pâs mis, alle a fait' tel comm' l'oéseau gu'i ava't dit. Met c'grand bol-lâ, p'is met dés beaux vaisseaux, dés bell's assiettes, toute. Quand qu' 'a â été parée, 'a dit : « Approchez, 'a dit, Sir' mon roi ! »

I' s'approche, r'gâr' çâ, c'vaisseau-lâ su' 'a tab'e. 'A dit : « Tirez, 'a dit, Sir' mon roi, tirez !

– Comment, i' dit, tirez ! Ça s'mang' pâs, çâ, més enfants. Ça s'mang' pâs, çâ ! C'ést dés parles [perles] ; ça s'mang' pâs, çâ, dés parles.

– L'oéseau dit : comment, i' dit, légèr' de conscienc' que vous ête' ! I' dit, légèr' de croyance ! I' ést aussi possib'e, i' dit, dés parl's se mang'nt comm' vous, i' dit, légèr' de croyance . . . Penser, i' dit, qu' vot' femme â eu deux chiens p'i' enn' chatte ? C'ést-tu possib' çâ ? V'lâ vos deux chiens, p'i' i' dit, v'lâ vot' chatte, i' dit, p'is légèr' de croyanç' que vous êt's ! »

Le vieux roi sort la porte, p'i' on gu'y vâ su' c' bord-lâ ! Arrive au mur de pierre, p'i' i' 'a sort de d'lâ. P'i' i' griff' lés deux aut's p'i' i' lés â mi' à 'a place.

Lâ, le vieux roi, lâ, i' a vu la tromp' qu'i' ava't fait'. I' a fait' v'nir l'évêque, lâ, p'i' i' â r'nouv'lé sés noç's de nouveau, p'is lés deux aut'e ont dansé dans l' p'tit carreau, lâ, dans l'mur de pierre, le temps qu'i' ont fait' dés noces. P'is lâ, sés enfants sont en-r'tourné' avec lui. Et p'is, lâ, du temps dés noç's, lâ, i' on eu pâs mal de plésir.

Moé, j' pass' lâ, p'is j'me mè' à écouter : « Heille heille ! i' dit, pas d'écoutage ! March' par lâ ! I' dit, vâ conter çâ aux aut's ! »

LEXIQUE

ABORD QUE (d') : Pourvu que, puisque, 97, 125.
ACCANTÉ : Appuyé, penché, 122.
ACHALER : Ennuyer, fatiguer, irriter, 250.
AGRAFER : Attraper, 126, 249.
ALL RIGHT (angl.) : C'est très bien ! Parfait ! 28, 60, 92, 118, 141, 160, 179, 243, 265, 290, 303, 321.
AMANCHÉ : Synonyme de GREYÉ : Disposé, établi, 164, 320 ; Arrangé, ajusté, être dans une situation. Ici, être dans de beaux draps, 58 ; *Être bien amanché :* Être dans de beaux draps, dans une situation difficile, 90 ; *Mal amanché :* Dans de vilains draps, en mauvaise situation, 242 ; *Amancher quelqu'un :* Lui créer un problème, le laisser dans le doute, 121.
ANYWAY (angl.) : D'une façon ou d'une autre. Quand même, tout de même, 62, 99, 124, 146.
ARRACHER (en) : Éprouver de grandes difficultés, 264.
BABICHE : Lanière de cuir, 246.
BACUL : Pièce de bois à laquelle s'attachent les traits de chevaux, 186.
BAD LUCK (angl.) : Malchance, accident, 39, 60, 97.
BADRER (de l'anglais BOTHER) : Inquiéter, s'occuper, se tracasser, 251.
BARER : Donner, fournir, 119.
BARGAIN : Vx fr. Bargaigne : Affaire, transaction avantageuse, 16.
BATTE-FEU : Briquet destiné à faire jaillir des étincelles, 291.
BEAT [to] (angl.) : L'emporter sur, 272, *Beat all to hell :* Au diable, 39. L'emporter sur, dépasser ; *Beatable :* Qui peut être dépassé, 121, 247.
BOAT (angl.) : Navire, bâtiment. Vx fr. bot, 305 ; chaloupe, gros bâtiment flamand, 115, 318.
BOILER (angl.) : Bouilloire, 224.
BOIS : La forêt, 287.
BOIS (chemin de) : Passage rudimentaire pratiquée dans la forêt, 246.
BORD : Direction, 289.
BOTHER [to] (angl.) : Ennuyer, importuner, fatiguer, 66.
BOUILLOTTE : Nourriture, menu quotidien, nourriture préparée sur le feu, 159.
BOUT (être rendu au) : Être exténué, à bout de forces, 64.
BRAILLER : Pleurer, se lamenter, 125, 325.
BRAQUER : Laisser, disposer, placer, 325.
BRASSE-CORPS (à) : À bras-le-corps, 247.
BROSSE : Cuite. Prendre une brosse : S'enivrer, 38.
BUM (angl.) : *Être sur la bum :* être sans le sou, 58 ; vaurien, fainéant, viveur, 160.
BUNCH (angl.) : Quantité, assortiment, série, 182, ; Masse, foule, groupe, 242.
CABOCHER : Frapper à la tête, battre, 246.
CALÂBRE : Homme de grande taille, grand corps, homme mal bâti, 249.
CALER : S'enfoncer un bâtiment dans l'eau, 217, 249.
CAMBUSE : Foyer rustique établi dans un camp de bûcherons, 288.

CAMP (sacrer le) : Déguerpir, prendre la fuite, 183.

CAN (angl.) : Boîte de conserve, boîte de fer blanc, contenant cylindrique, en métal, 72.

CANTER : Pencher, incliner, 290.

CAP (angl.) : Capsule ; fusil qui s'amorce au moyen de capsules, 146.

CARREAUTÉ : À carreaux, 248.

CASH (angl.) : Argent comptant, 142.

CASSÉ : *Être cassé :* N'avoir plus d'argent, 58, 159.

CHANGE (prendre tout son petit) : Venir à un cheveu d'échouer. Arriver à son but avec de grandes difficultés, 249.

CHANGE TA CHIQUE DE BORD : Abandonner son projet, 93, 148.

CHANGER (se) : Changer ses vêtements, 96.

CHARGE [to] (angl.) : Exiger, demander, réclamer, 186.

CHASSIS : Fenêtre, 164, 211.

CHAUD : Ivre, soûl, 30.

CHEAP (angl.) : Aller en petit, économiser, lésiner, 28.

CHEMIN DE BOIS : Passage rudimentaire pratiquée dans la forêt, 246.

CHIQUE (change ta chique de bord) : Abandonner son projet, 93, 148.

CHIQUER LA GUENILLE : Bouder, chicaner, être de mauvaise humeur, 18, 57.

CHUM (angl.) : Compagnon, copain, ami intime, camarade, 16, 57, 160, 187, 207, 242 ; *To chum :* Choisir pour ami intime, pour camarade, 74, 116.

CHUNK (angl.) : Gros morceau (pain), gros tronçon (bois), 271.

CLAIR (vx fr.) : Tous frais déduits, 116.

CLEAR (angl.) : Libéré, quitte, acquitté, absous, 17, 63, 101 ; *To clear :* Libérer, acquitter, débarrasser, 222.

CLEARANCE (angl.) : Décharge, quittance, 188 ; Défrichement, endroit défriché, 264.

COAT (angl.) : Habit, blouse, veston, 96 ; Pardessus, manteau, 264.

COAX [to] (angl.) : Cajoler, amadouer, 100.

CONNAISSANT : Connaisseur, savant, 115.

COTÉ (de) : En réserve, supplémentaire, 277.

COTONNÉS : Emmêlés, en désordre, 293.

COUP (un coup que) : Après que ... 91, 246, 319.

CRÉATURE : Femme, fille, épouse, 65, 96, 178, 295, 301, 324.

CRIQUE (Creek) (angl.) : Ruisseau, petite rivière, 124, 222.

DECK (angl.) : Pont, 97.

DÉCOLLER : Décamper, partir précipitamment, 256 ; Quitter le quai, s'éloigner, 305.

DEDANS (mettre) : Le faire entrer dans l'écurie, 28, 207, 264.

DÉMANCHE (en) : En ruine, délabré, 127.

DEMI-MINOT : Mesure de capacité contenant la moitié d'un minot, 16.

DÉRAILLER : Vx fr. desrayer. Sortir du chemin, de la voie. Ici, perdre l'esprit, 289.

DIABLE EST AUX VACHES (le) : On ne s'entend pas ; il y a rivalité, contestation, 74.

DRIFT (angl.) : Dérive, 319.

DRIGAIL : Bagage, mobilier, attirail, 325.

EAU (lâcher de l') : Uriner, 185.

EFFOIRER : Briser, réduire en morceaux, 72.

ÉLÈVE : Prendre en ... mettre en élève ; Accepter, entreprendre de donner à un enfant entretien et instruction, 319.

ENFANT DE NANANE : Sorte d'interjection traduisant l'indignation à l'égard de quelqu'un, 305.

ENGAGÈRE (fille) : Servante, domestique, bonne, 97, 185.

ENNÉFETTE : En effet, 92.

ÉTRIVER : Agacer, taquiner, 317.

EVERYTHING (angl.) : Tout, toute chose, 251.

EXHIBITION (angl.) : Exposition, 211.

FAIR (angl.) : Juste, franchement, droit, 120, 209.

FEEL [to] (angl.) : Se sentir, se trouver ; éprouver une sensation bonne ou mauvaise, 292.

FIABLE : Digne de confiance ; à qui l'on peut se fier, 210.

FIT [to] (angl.) : Convenir, ajuster s'accorder, 254, 277.

FLAG (angl.) : Drapeau, banderolle, 92.

FLASQUE : Gourde, flacon, 29.

FONCÉ : Qui a un fond. Ici, c'est plutôt : qui a un couvercle, 251.

FRAPPER : Rejoindre, croiser, découvrir, 128.

FRASIL : Petite glace fine, peu épaisse, 181.

FUN (angl.) : Joie, plaisir, réjouissance, 30, 207.

GAME (angl.) : Batailleur, plein de force, plein d'énergie, 211.

GANG (angl.) : Bande, troupe, foule, 20, 30, 74, 125, 145, 211, 272.

GARROCHER : Lancer, projeter, 20.

GEE UP (angl.) : Hue ! Ha ! Dia ! 69.

GÊNÉ : Timide, 178.

GET [to] (angl.) : Aller, partir, 119, 217.

GET UP (angl.) : Marche, en avant, allons-y, en route, 72, 249 ; Un commandement qu'un charretier donne à son cheval pour lui indiquer qu'il faut avancer, 149.

GIVE IT TO HIM (angl.) : Vas-y ! Ne perds pas de temps, 160.

GLADSTONE : Marque de calèche très élégante, 151.

GO : *To be on a go :* Avoir le pied en l'air ; Ici, en voyage, 263.

GO (sur une) : Expression populaire. Voyages d'aventures, période d'ébriété, 38.

GOLÉE (angl. GULLY) : Coulée, ravin, 69, 149.

GOOD-BYE (angl.) : Salut, au revoir ! Adieu ! 28, 92, 120, 246, 321.

GRAFIGNURE : Égratignure, éraflure, 224.

GRÉER (GRÉYER) : Procurer, obtenir, 116 ; Bien équiper, pourvoir de ce qu'il faut, 120, 143, 320.

GRIBOUILLE : Discorde, désaccord, querelle, 18.

GROS (pas) : Peu nombreux, 93.

GUENILLE (chique la) : Bouder, être de mauvaise humeur, 18, 57.

GULLY (angl.) : Ravin, ruisseau, petit cours d'eau, 69, 149.

HALER : Tirer, 250.

HARD UP (angl.) : À sec, à court (d'argent), 116.

JACK-POT (angl.) : Lieu de débarras où tout est en désordre, 160.

JOB (angl.) : Position, travail, emploi, tâche, 58, 143, 211, 317. *Faire la job à quelqu'un :* S'en débarrasser, 119.

JONGLER : Réfléchir intensément, se concentrer, 118, 162, 219.

JOURNÉE (aller en) : Gagner sa vie comme journalier, 181.

JUMP (angl.) : Saut, 209 ; *To jump :* S'enfuir, disparaître, quitter la place, abandonner un emploi à la cachette, 247.

LÂCHER DE L'EAU : Uriner, 185.

LOG (angl.) : Billot (bille de bois en grume), 264.

LUCK (bad) (angl.) : Malchance, accident, 39, 60, 97.

LUNCH (angl.) : Léger repas, collation, 91, 124, 144, 183, 250.

MAGANER : Malmener, fatiguer, 271.

MAINS (se cracher dans les) : S'encourager, se préparer à affronter les difficultés, 159.

MAL (pas) : Passablement, assez, 88, 115, 263, 320.

MARGOULETTE : Mâchoire (parfois bouche), 264.

MARIÉE : Épousée, 264.

MARIEUX, euse : Pour qui le mariage a de l'attrait, 179.

MASSE (EN) : En grande quantité, beaucoup, 116, 250, 288.

MENER : Aller à grande allure ; Avancer rapidement, 64, 89, 208, 264.

MÉTIER : *Métier à tisser :* Machine qui sert à tisser la laine, 317.

MOTTON : Petite motte de terre durcie, 181.
MOVE [to] (angl.) : Transporter, remuer, 123.
O.K. (ô ké) : Formule américaine pour dire entendu, c'est très bien, 16, 97, 118, 126, 147, 244, 303.
OUHÔ : Commandement pour faire arrêter un cheval, 207.
PACK-SACK (angl.) : Havresac, 289.
PALOTTE : Lourd, qui manque d'agilité, de souplesse, 88.
PART (part à part) : À l'écart les uns des autres, 210.
PARTY (angl.) : Fête, réunion, soirée, 303.
PAS MAL : Passablement, assez, 88, 115, 263, 320.
PATENTE : Machine. Ici, potence, 60.
PEDDLER (angl.) : Marchand ambulant, colporteur, 116.
PEP (angl.) : Symbole de l'énergie, de la force, 212.
PITON : Vieux cheval, 212.
PLATE : Un platin, 207.
PLATE (angl.) : Lame, plaque, 89.
PLAYED OUT (angl.) : À bout de forces, exténué, 65.
POLE AXE (angl.) : Hallebarde ; ancienne arme de guerre, 70, 250.
POT (Jack) (angl.) : Lieu de débarras où tout est en désordre, 160.
POUSSER (se) : Déguerpir, décamper, déloger en vitesse, 126, 246, 325.
PRENDRE (se) : Se battre, se quereller, 223.
QUAND ET : Avec, en même temps que, en compagnie de . . . 256.
QUART : Baril, tonneau, futaille, 117.
RAIN DE VENT : Direction, 321.
RAPAILLER : Ramasser, 146.
REBOURS : *Avoir un rebours :* être indisposé, malade, 58 ; *être de rebours ;* être revêche, de mauvaise humeur, 58.
RENVOYER : Vomir, restituer, 69.
RESSOUDRE : Arriver, survenir, 98, 320.
REVOLER : Être projeté, être lancé, 90, 220.
RIDE (angl.) : Course, promenade à cheval, 207.
RIGHT THROUGH (angl.) : D'un bout à l'autre, de part en part, 65, 127, 209, 246, 321.
RIP AND GIP (angl.) : De peine et de misère, 187 ; Rip et de rap (Gloss. du parler français au Canada) : de peine et de misère, à la diable, 247.
RODAILLER : Fréquentatif de rôder : Aller ça et là, 19, 60, 90, 116.
ROUE : Avoir le collet en roue : Faire le beau, porter beau (en parlant d'un cheval), 212.
ROUGH (angl.) : Raboteux, bruit, non poli, 183, 264.
ROULETTES (aller sur les) : Sans accrocher, sans grosses difficultés, sans contretemps, 58, 119.
SAFE (angl.) : En sécurité, à l'abri du danger, 123.
SAPRÉMENT : Adv. employé en guise de juron, il équivaut à maudit, 90.
SAVE : Sorte de savon de marque Save, 72, 324 ; *To save :* mettre en banque, épargner, 58.
SCHNICK : Expression indiquant que le coup est manqué, 185 ; expression qui traduit la déception, l'insuccès, 245.
SECOUSSE : Période de temps, certain espace de temps, 58, 125, 206, 319.
SET (angl.) : Choix, série, assemblage, paire, 151, 163, 277.
SHACK (angl.) : Masure, habitation rustique, camp, 59, 159, 264, 320.
SHAPE (angl.) : Condition, mine, 210.
SHED (angl.) : Hangar, remise, 95.
SHIP [to] (angl.) : Envoyer, expédier ; Ici, lancer, 319.
SHOT (angl.) : Coup de fusil, 129.
SMART (angl.) : Habile, fin actif, gentil, aimable, 67, 88, 121, 145, 160, 206, 263, 303, 320.
SMOKING ROOM (angl.) : Fumoir, 28.
SNACK (angl.) : Festin, repas copieux, 217.
SNEAK (angl.) : Prononcé « SHNEAK » par les Irlandais : Se glisser, aller furti-

vement, 244 ; To sneak : Être indiscret, écornifleur, importun, 213.
STAND (angl.) : Estrade, tribune, 265.
STEADY (angl.) : Avec constance, assurance, persistance, 220.
STOCK (angl.) : Gros nombre, grand troupeau, 16 ; belle race d'animaux, 142, 163.
STRIP [to] (angl.) : Développer, débarrasser, 124.
STUFF (angl.) : Ensemble de marchandises assorties, d'outils, de meubles, 31, 116 ; produit, lotion, 224.
SUCRE DU PAYS : Sucre d'érable, 122.
SURE (angl.) : Certainement, 124, 143, 180.
SURETTE : Oseille, nom populaire de l'oxalide, aussi appelée « pain des oiseaux », 206, 287.
SUSPENTE : Sorte de courroie ou ganse cousue au matelas du lit, 185, 266.
SWING (angl.) : Mouvement rythmé, oscillation, branle, 20 ; DONNER UN SWING : Imprimer à quelqu'un ou à quelque chose une poussée qui fait virevolter, 90.
TANNANT DE : Extraordinaire, magnifique, 127, 242, 272.
TANNÉ : Fatigué, saturé, ennuyé, 93, 115, 215, 287.
TEAM (angl.) : Attelage, paire de chevaux, 210.
TERRE : Propriété, ferme, 287.
TERRE NEUVE (faire de la) : Abattre les arbres, arracher les souches pour préparer le terrain, 160.
TIGHT (angl.) : Serré, tassé, hermétiquement, fermé, étroitement relié, 120, 185, 256, 324.
TIME (angl.) : *To have a fine time :* S'en donner à cœur joie, 30.
TÔLE : Sou, 159 ; *Sans une tôle :* Sans argent, 58.
TOUCHE (aller sur une) : Avancer, s'en aller à vive allure, 145, 181, 220, 295.
TOUGH (angl.) : Brutal, coriace, dur, endurant, 71 ; *To tough :* Endurer, 322.
TOUNE : Fillette ou jeune fille qui a de l'embonpoint, 179.
TRAIN : Tapage, bruit, vacarme, 30, 62, 125.
TRAMP (angl.) : Chemineau, vagabond, voyou, 186.
TRAVERS (au) : Parmi, 212.
TRICKS (angl.) : Tours, fraudes, artifices, finauderies, 72.
TROUBLE (angl.) : Souci, peine, difficulté, 218.
TUB (angl.) : Cuve, grand baquet, 290.
TUNE (angl.) : Ton, mélodie. *Partir sur une tune :* S'enivrer, être ivre, 58.
USER : Sens anglais de *To use :* Faire usage de ; *Être usé :* pris dans le sens de *être traité,* 126.
VACHES (le diable est aux) : On ne s'entend pas, il y a rivalité, contestation, 74.
VALEUR (être de) : Fâcheux, ennuyeux, regrettable, attristant, dommage, 220, 264.
VOLIER (ou vollier) : Troupe d'oiseaux qui volent ensemble, 217.
VOYAGEAGE : Action de voyager souvent et en beaucoup de contrées, 94.
WATCH [to] (angl.) : Surveiller, guetter, observer, 72, 211, 243.
WATCHMAN (angl.) : Gardien, surveillant, 243.
WATCH OUT (angl.) : Attention ! Prenez garde ! 94.
WAVE (angl.) : Vague, houle, 220.
WHÔ : Cri pour arrêter les chevaux ou pour les empêcher de partir, 207. Ici, pour arrêter François, 28.
WILD (angl.) : Barbare, farouche, sauvage, 324.

INDEX ANALYTIQUE

ACHETEURS ; Les acheteurs trouvent le prix des vaches du roi trop élevé, 12.

ADOPTION ; Un roi adopte Jean et Anna pour remplacer ses deux enfants enlevés, 135.

AIGLE ; Un aigle, pour remercier Georges, lui donne une plume qui a la vertu de le transformer en aigle ; ce pouvoir lui permet de traverser la mer et de remporter une victoire contre un géant transformé en aigle, 45s ; Laromée-Sans-Peur se laisse coudre dans une peau de mouton et transporter par un aigle, 112 ; des aigles décrochent un château suspendu à des chaînes d'or et permettent ainsi à de plus gros oiseaux de le transporter, 197s.

AILÉ ; Laromée-Sans-Peur voyage sur un cheval ailé, 113s.

AIMANT ; Bâtiment attiré vers une île par une force mystérieuse comparable à celle de l'aimant, 76.

ALLUMETTES ; Dans un camp de défricheurs on utilise un batte-feu au lieu d'allumettes, 282.

AMBITION ; Le prince Georges perd sa cargaison d'or et est abandonné dans une île à cause de son ambition, 43s ; une femme parvient, par ambition, à faire épouser sa nièce par un roi, à la place d'une jolie princesse, 83s.

AMORPHOSÉ ; Voir EMMORPHOSÉ.

ANGLAIS ; Un jeune homme affirme à ses parents que leur chien peut apprendre le français et l'anglais, 35.

ANNA, sœur de Jean, voyage avec lui et enfin épouse un prince, 131ss.

ARBRE ; Pour faire punir le prince Arthur, sa tante coupe tous les arbres du verger, 84 ; Laromée-Sans-Peur creuse un trou au pied d'un pin et y trouve un arc et une flèche, 110 ; Jean rencontre une fée qui lui conseille de fouiller au pied d'un arbre où il trouve un sabre et une boîte, 137.

ARC ; Laromée-Sans-Peur trouve une flèche et un arc en creusant le sol ; il tire sa flèche et obtient l'aide d'un canot magique, 110 ; le prince Jacques spécialisé dans le tir à l'arc, 114.

ARCHET ; Le violon magique commence à faire danser, au premier coup d'archet, 25. Voir OBJET MAGIQUE.

ARGENT ; François prétend avoir fait beaucoup d'argent en vendant sa vache un sou le poil, 12 ; caveau rempli d'or et d'argent, 157.

ARTHUR ; Aventures du prince Arthur et de son serviteur, Gros-Pierre, 76ss.

AVEUGLE ; Voir LAROMÉE-SANS-PEUR.

BAGUETTE magique donnée à François par une vieille qu'il a fait ensevelir ; usage qu'en fait François, 172ss. Voir OBJET MAGIQUE.

BAN ; Un roi publie un ban et promet sa princesse en mariage, 21.

BANQUET ; Pendant un banquet donné par le roi, Ti-Jean prouve qu'il a détruit la bête-à-sept-têtes, 241 ; banquets organisés par un prince pour préparer l'enlèvement de la jolie femme d'un orfèvre jaloux, 298ss.

BAQUET ; Une fillette se cache sous un baquet (cuve à laver) pour observer ses frères revenus de leur travail, 281.

BARBARES ; Une armée de barbares doit attaquer un royaume, 78s.

BARBE-BLEUE épouse une princesse, décide de la tuer, mais se fait arrêter par les soldats du roi, 259ss ; une jeune fille est forcée d'épouser un inconnu qui l'a aidée à sauver ses frères ; le nouvel époux se conduit comme Barbe-Bleue, 285s.

BARILS ; Soldats cachés dans des barils, 105s.

BASSE-FOSSE ; Les gens qui ne peuvent proposer à la princesse une énigme insoluble sont jetés dans une basse-fosse, 21.

BATAILLE ; Série de batailles entre Georges et trois personnages d'une force impressionnante, 52s ; bataille entre le petit bœuf bleu et le bœuf roux, 231.

BATIMENT du prince Arthur et de Gros-Pierre fait naufage sur le rivage d'une île, 76 ; Laromée-Sans-Peur prédit l'arrivée d'un bâtiment qui portera des soldats cachés dans des barils, 105 ; le bâtiment de Laromée-Sans-Peur se fracasse sur un récif, près d'une île déserte, 107 ; Ti-Jean obtient du roi un bâtiment en or pour aller enlever une princesse, 195.

BATTE-FEU ; Briquet. Instrument primitif pour allumer le feu, 282.

BÉLIER ; Prince transformé en bélier est délivré par Ti-Jean au moyen d'un chapelet, 138.

BERCEAU ; Bébé tué au berceau pour faire condamner un innocent, 85. Voir GARÇON.

BETES ; Ti-Jean doit conduire un troupeau de bêtes à cornes au pâturage, 227 ; une princesse doit être dévorée le jour de son anniversaire par une bête-à-sept-têtes, 236 ; bêtes qui s'opposent à Jean, désireux de rejoindre un prince, 137s.

BICHE ; Jean tire sur une biche et croit avoir tué un animal mais a tué la fée Félicité qui tenait les autres en esclavage,134.

BIENS ; le père d'Arthur perd tous ses biens et sa couronne au cours d'une guerre, 75 ; un forestier voit sa propriété s'améliorer grâce à un souhait, 156 ; un géant, à la veille de mourir, lègue tous ses biens à Ti-Jean, 235.

BILLES de verre servies sur la table en guise de nourriture, 315.

BLÉ ; Ti-Jean réclame au roi un navire chargé de blé, 197s.

BLESSURES du poulain blanc guéries rapidement grâce à l'eau merveilleuse, 203.

BOEUF ; Ti-Jean exige du roi un navire chargé de viande de bœuf, 197 ; aventures de Ti-Jean protégé par le petit bœuf bleu, 227ss.

BOITE ; Une fée conseille à Ti-Jean de fouiller au pied d'un arbre, 137 ; il y trouve un sabre et une boîte contenant un chapelet, 137.

BONHEUR promis à des jeunes gens s'ils conquièrent certains objets magiques, 309.

BORGNES ; Sept borgnes, le soir venu, se noircissent la figure, se lamentent, s'arrachent les cheveux et rient, 111.

BOTTE d'or du cavalier mystérieux blessé par un soldat, 238.

BOUCHER ; Furieuse des pouvoirs magiques du petit bœuf bleu, une reine vend l'animal au boucher, 230.

BOUE ; Géants noyés dans la boue, 233ss.

BOUTEILLES d'eau merveilleuse apportées par Ti-Jean, 201s.

BRANCHE ; Un vieillard promet le bonheur à des jeunes gens s'ils vont conquérir la branche d'olivier chantant, 309ss.

BREBIS ; Jean délivre un prince et une princesse transformés en bélier et en brebis, 137s.

BRIDE ; Un vieillard conseille à un jeune homme de placer la bride de son cheval dans le sens opposé pour mieux conquérir les objets merveilleux qu'il cherche, 311ss.

BROCHET rapporte du fond de l'eau les clés d'un château, 200. Voir POISSON.

BRUME ; Un vieillard promet le bonheur à des jeunes gens s'ils vont conquérir le rideau de brume dorée, 309ss.

CABANE ; Un prince conduit sa nouvelle épouse à une pauvre cabane, 260.

CAILLOU utilisé pour noyer un chien, 36.

CALE ; Une princesse descendue dans la cale d'un navire s'aperçoit qu'on l'a enlevée, 196.

CANOT ; Laromée-Sans-Peur isolé sur une île, découvre en rêve le moyen de se procurer un canot, 110.

CAPITAINE d'une armée est épargné, 79 ; Gros-Pierre sert de capitaine sur le bâtiment du prince Arthur, 76 ; capitaine du navire qui décharge une cargaison de barils mystérieux, 106 ; Laromée-Sans-Peur oblige le capitaine du navire à s'approcher d'une île dangereuse, 107 ; Ti-Jean tient tête à cinq mille hommes sous les ordres d'un capitaine, 240. Voir BARILS.

CARROSSE ; Arthur et Gros-Pierre se rendent au camp des ennemis d'un roi dans le carrosse royal, 79.

CARTES ; Trois soirs de suite, Georges se rend au château des géants pour jouer aux cartes, 52ss ; Laromée-Sans-Peur apprend à tirer aux cartes, 104.

CAVALIERS ; Une jeune fille accompagnée de ses deux frères métamorphosés en veaux rencontre trois cavaliers, 284s.

CAVEAU ; Un fermier obtient, grâce à la vertu d'un souhait, un caveau rempli d'or et d'argent, 157.

CÉLIBATAIRE ; Sur l'instance d'un curé, un célibataire décide de se marier, 167.

CERCUEIL ; Un cordonnier procure un cercueil à une pauvresse morte sur la route, 171.

CHAINE ; Afin de libérer Elisabeth, Gros-Pierre tranche une chaîne d'or au moyen d'une enclume en or et d'un ciseau, 86 ; château suspendu à des chaînes d'or, 195.

CHALOUPE ; Georges remplit une chaloupe d'or. À cause de son ambition, il est abandonné sur une île, 43. Voir ILE.

CHAMBRE ; Transformé en fourmi, Georges se rend à la chambre d'une princesse dans un château transporté au fond de la mer, 48s ; Laromée-Sans-Peur entre dans une chambre interdite et découvre un cheval ailé, 113. Voir FÉE, FRÈRES.

CHANSON ; formule magique accompagnée de chant, 228ss ; une princesse obtient de Barbe-Bleue la faveur de chanter un couplet de chanson à chaque marche d'un escalier, 261.

CHAPELET ; Une fée indique à Jean où trouver une boîte contenant un sabre et un chapelet, 137.

CHARBONNIER raconte au roi qu'il a tué la bête-à-sept-têtes, 239.

CHASSE ; Deux frères décident d'aller à la chasse dans la forêt du roi, 314s.

CHAT ; Sac de peau de chat, 21.

CHATEAU ; Le roi chasse le prince Georges de son château, 41 ; sous prétexte qu'il veut cultiver une ferme, Georges se rend au château des géants et choisit la vieille jument blanche, 51 ; au dernier étage du château des géants, Georges trouve une cruche et une boîte qui serviront à délivrer un château sous-marin, 54 ; Arthur vivait au château avec Gros-Pierre, sa sœur et son père, 75 ; arrivés au château d'une ville en deuil, Arthur et Gros-Pierre apprennent qu'une armée de barbares s'apprêtent à attaquer le royaume, 78s ; Laromée-Sans-Peur découvre un château où demeurent sept hommes aveugles de l'œil gauche, 111 ; découvre un autre château, 112 ; une princesse refuse d'épouser un roi si l'on ne lui apporte pas son château situé au milieu de la Mer Rouge, 195s.

CHEVAL ; François selle son cheval et se met en route vers le château du roi, à la suite de son frère, 21s ; Arthur et Gros-Pierre reçoivent d'un vieillard des chevaux qui peuvent voler comme des oiseaux, 77s ; la tante du prince Arthur tue les chevaux du roi pour jeter le blâme sur le prince, 84 ; Georges se rend chez les géants pour se choisir un cheval ; s'il ne choisit pas la vieille jument blanche, il sera transformé en cheval, 50 ; Laromée-Sans-Peur entre dans une chambre interdite et découvre un cheval qui le transporte dans les airs et finalement crève l'œil gauche de son cavalier, 113s ; Ti-Jean s'installe au château d'un roi pour prendre soin de deux vieux chevaux ; il se rend à une exposition et gagne le premier prix avec ses vieux chevaux qu'il a rajeunis au moyen de deux plumes de l'oiseau d'or, 192ss.

CHEVEUX ; Afin de lui sauver la vie, Gros-Pierre attrape Arthur par les cheveux et le lance sur le sable, 76.

CHIEN ; Un jeune homme reçoit de l'argent de ses parents pour faire éduquer le chien Coley, 36 ; chien qui participe à la bataille entre Ti-Jean et la bête-à-sept-têtes, 236ss ; une princesse attache un message au cou de son chien et envoie l'animal au château de son père pour l'avertir qu'elle est en danger d'être tuée, 260.

CHIENNE ; Deux frères soupçonnent que leur nourriture est empoisonnée ; ils en font manger à leur chienne, 281 ; une petite chienne éteint le feu du foyer parce que la cuisinière a oublié de lui donner de la galette, 282 ; en apprenant qu'elle sera tuée, une nouvelle épouse attache un papier au cou de la chienne et envoie l'animal chez ses frères, 286.

CISEAU ; Pour délivrer une sirène il faut couper sa chaîne au moyen de ciseau à froid, 86.

CLÉ ; Une princesse lance les clés de son château à la mer pour empêcher les gens de la visiter, 196 ; Ti-Jean, aidé du roi des poissons, retrouve ces clés, 200.

CLOTURE ; Un fermier obtient par la vertu d'un souhait, une clôture autour de ses terres, 156 ; la princesse attend la bête-à-sept-têtes dans un jardin entouré d'une haute clôture, 236.

COCHON ; Vessie de cochon, remplie de sang, utilisée pour simuler un meurtre, 12 ; François affirme au roi qu'il a trouvé des cochons au fond de la mer. Pour accomplir le même exploit, le roi se fait jeter à la mer et ne revient plus, 14s.

COEUR ; Un poignard tombe d'une tablette et perce le cœur d'un prince, 109.

COFFRET dans lequel on renferme des enfants jetés à la mer, 308s.

COLPORTEUR ; Laromé -Sans-Peur s'associe à un colporteur pour gagner un peu d'argent, 103.

COMMERCE ; Un ro enclin aux transactions commerciales se fait duper par François, 11.

COQ ; Une paysanne cache les coqs de son poulailler à l'occasion de la visite du curé, 269s.

CORDE ; François attache un caillou à une corde et s'en sert pour noyer son chien, 36.

CORDONNIER ; Aventures du cordonnier François Robert, 167-177.

CORNE ; Bœuf à trois cornes qui surveille une fontaine d'eau merveilleuse, 201 ; le petit bœuf bleu recommande de lui enlever les cornes et une lanière de peau, après sa mort, 230s.

CORPS ; Pour satisfaire trois bêtes qui se chicanent, Georges donne au lion le corps du poisson, 46.

CORTÈGE de personnes et d'animaux organisé par François, 175ss.

COUPLET de chanson que chantent la mariée et sa servante pour déjouer Barbe-Bleue, 261.

COURONNE ; Laromée-Sans-Peur prédit au roi qu'il perdra sa couronne, 105 ; le roi offre sa couronne à Laromée-Sans-Peur mais celui-ci la refuse, 106.

COUTEAU ; François simule un meurtre en perçant d'un coup de couteau une vessie de cochon remplie de sang et placée sur la poitrine de sa femme, 12 ; au moyen de son couteau, Georges fait le partage d'un poisson entre un lion, un aigle et une fourmi, 46 ; en retirant un couteau planté au plafond, trois gouttes de sang signalent que le héros est en danger, 310.

CRAMPONS ; Le poulain blanc demande qu'on lui procure des fers en or garnis de crampons, 201.

CRI ; Laromée-Sans-Peur entend un cri de grenouille qui l'avertit de la présence d'un serpent, 114.

CROCHET qui sert à suspendre les femmes que tue un mari cruel, 260s, 285s.

CROIX ; Transformé en aigle, Georges parvient à une croix au milieu de la mer ; il descend à l'intérieur de la croix et découvre un roi, une reine et une princesse dans un château sous la mer, 47s.

CRUCHE ; En brisant une cruche, Vénus délivre une ville amorphosée, 55.

CULTIVATEUR avait deux fils, François et Ti-Quienne, 21 ; un cultivateur donne de l'argent à son fils afin de faire instruire son chien, 36 ; Jean et sa sœur vont de cultivateur en cultivateur pour se trouver un emploi, 132s.

CURÉ décide un célibataire à se marier ; il se charge de lui trouver une épouse, 167 ; le curé visite régulièrement la femme en l'absence de son époux. Il s'en repent, 169ss ; un curé est blâmé par ses paroissiens parce qu'il n'est pas éloquent, 273s.

CUVE ; Voir BAQUET.

DANGER ; Un vieillard avertit deux frères et une sœur, partis à la conquête d'objets magiques, du danger qui les guette, 310ss.

DANSER ; Une fée donne à François un violon magique qui a la vertu de faire danser quiconque l'entend, 23.

DEMI-MINOT ; François envoie sa femme emprunter le demi-minot du roi pour mesurer de l'argent, 11s.

DENTISTE ; Un dentiste extrait les dents d'un prêtre et les remplace par des dents artificielles . . . des dents de femme, 273ss.

DEUIL ; Arthur et Gros-Pierre arrivent à un château en deuil, 78.

DIMANCHE ; Deux fermiers qui travaillent le dimanche reçoivent une visite mystérieuse, 154s.

DINER ; Une fillette prépare le dîner de ses frères et se cache sous une cuve, 281s ; une fillette prépare un dîner pour le roi, 315.

DISPUTE qui conduit le roi à tuer la reine avec l'intention de la ranimer grâce à un sifflet faussement magique, 13s.

DOIGT ; Un géant tente de faire mourir une fillette en lui suçant un doigt, 283 ; une fillette démorphose des gens en touchant, de son doigt enduit de savon merveilleux, des pierres, le long de la route, 314.

DON ; À sa naissance un prince reçoit de trois fées, trois dons, en particulier celui de l'intelligence, 108.

DUPERIES de François à l'égard d'un roi naïf, 11ss.

DRAPEAU ; En signe de victoire Arthur et Gros-Pierre arborent un petit drapeau, 79.

EAU ; Château délivré au moyen d'une fiole d'eau brisée aux quatre coins, 55 ; Ti-Jean est chargé par le roi de chercher de l'eau revigorante pour satisfaire une princesse, 201.

ÉCOLIERS ; Laromée-Sans-Peur vient en aide à des écoliers d'un village éprouvé par la pauvreté, 103.

ÉCURIE ; Un géant, avant de mourir, fait le don de ses biens à Ti-Jean, le vacher du roi, 235.

ÉDIFICE ; Le roi fait construire une prison de pierre pour y enfermer sa femme qui, lui a-t-on dit, a donné naissance à des chiens et à des chats, 309.

ÉLISABETH, sœur du prince Arthur, est laissée en pension chez une tante lors du départ d'Arthur, 76, 81 ; jetée à la mer, Elisabeth est enchaînée par les sirènes et est délivrée par Gros-Pierre, 83, 86.

EMMORPHOSÉ ; Famille royale emmorphosée dans un château sous-marin, 49 ; princesse changée en jument blanche, 49 ; Laromée-Sans-Peur démorphose une ville et une princesse, 114 ; deux frères sont changés en veaux par une fée jalouse, 284 ; deux frères sont emmorphosés en pierre en voulant conquérir des objets magiques, 311.

EMPLOI ; Georges se trouve plusieurs emplois mais les quitte dès qu'il a amassé un peu d'argent, 41ss.

ENCAN ; Jean et sa sœur vendent tous leurs biens au cours d'un encan et partent en voyage, 131s.

ENCLUME ; Une princesse enchaînée par les sirènes est libérée grâce à une enclume et un ciseau à froid, 86.

ENFANT ; Des femmes jalouses annoncent au roi que sa femme a donné naissance à un chien au lieu d'un enfant, 308.

ÉNIGME proposée à la princesse pour obtenir sa main, 21.

ENNEMIS ; Arthur et Gros-Pierre massacrent toute une armée d'ennemis, sauf le capitaine, 79.

ÉPOUSE ; Deux forestiers épousent deux femmes de talents différents, 154 ; un jardinier et son épouse élèvent trois enfants trouvés à la dérive sur la rivière, 308s.

ÉTRANGER ; Un étranger mystérieux visite un forestier qui travaille le dimanche, et lui donne le secret de devenir riche rapidement, 154.

ÉVEQUE ; À la suite de plaintes des paroissiens, un évêque visite un jeune curé, 273 ; un roi renouvelle son mariage devant l'évêque, 316.

EXPOSITION ; Deux vieux chevaux, sous l'effet magique de plumes d'or, remportent le prix de beauté lors d'une exposition, 193.

FAIM ; Le prince Arthur, attaché à un poteau, est condamné à mourir de faim et de soif, 85.

FAUTEUIL ; Une vieille invite Jean à s'asseoir sur un fauteuil pour l'emmorphoser, 138.

FÉE ; Au cours d'un voyage au château d'un roi, trois soirs de suite, François est aidé par une fée. Chacune des fées lui donne un objet magique qui lui sera d'un grand secours, 22ss ; au cours de leur voyage, Jean et sa sœur rencontrent plusieurs fées ; les fées leur donnent le pouvoir d'avancer à grande vitesse et leur prédisent un emploi, 134ss ; les fées avaient donné à Jean et à sa sœur Anna les traits d'un prince et d'une princesse, 135 ; Jean rencontre une fée qui lui conseille de fouiller au pied d'un arbre où il trouve un sabre et une boîte contenant un chapelet, 37 ; une fée se procure une calèche de façon magique, 139.

FÉLICITÉ ; La fée Félicité tuée par Ti-Jean qui croit avoir tué une biche, 134.

FEMME ; François envoie sa femme au château pour emprunter un demi-minot, 11 ; la femme d'un cultivateur convainc son époux d'envoyer leur fils faire éduquer leur chien, 35s ; une femme, dénuée de talent, gaspille deux souhaits à des fins inutiles. Son époux, fâché de la perte des deux souhaits, dépense deux autres souhaits pour punir sa femme, 158 ; François donne des souliers à une pauvre vieille femme qui va nu-pieds. Après sa mort, la vieille femme revient aider son bienfaiteur, 170 ; deux femmes annoncent à une jeune épouse qu'elle sera tuée et suspendue à un crochet, 260, 285 ; une jolie femme est gardée captive par son époux jaloux ; elle est enlevée par un prince, 298.

FERME ; François travaillait sur la ferme tandis que son frère, Ti-Quienne, fréquentait l'école, 21.

FERMIER ; Un fermier indique à Georges qu'une route mène à la mer, 42 ; deux forestiers s'établissent sur des terres et deviennent fermiers ; l'un d'eux, appuyé par le talent de sa femme devient riche, l'autre reste pauvre, 153ss.

FERS ; Afin d'accomplir sa tâche, le poulain blanc demande qu'on lui fasse des fers en or armés de pinces et de crampons pointus, 201.

FESSES ; Pour punir sa femme d'avoir gaspillé deux souhaits, un paysan souhaite que la marmite lui colle aux fesses, 158 ; François, muni d'une baguette magique, fait coller un pot de chambre aux fesses de sa femme, 173.

FEU ; Une petite chienne éteint le feu d'un foyer pour punir la cuisinière de l'avoir privée de galettes, 282.

FILLE laide qui épouse le roi à la place de la princesse, 83s ; Laromée-Sans-Peur fait la connaissance d'une vieille fille qui lui apprend à tirer aux cartes et à tirer l'horoscope, 104 ; un curé se rend chez trois vieilles filles pour préparer la visite d'un célibataire, 168 ; une vieille fée, marraine d'une petite fille, lui annonce qu'elle a deux frères ; elle se met à leur recherche et trouve leur demeure, 280 ; trois vieilles filles vivaient ensemble ; chacune d'elles désire épouser soit le roi, soit l'intendant du roi, soit le valet du roi. Les mariages ont lieu, 307ss ; la femme du roi donne naissance à une fille ; des personnes jalouses lancent l'enfant à la rivière dans un coffret, 308 ; une jeune fille se met à la recherche de ses frères, à la recherche d'objets merveilleux ; elle apprend leur sort d'un vieillard. Elle se rend au haut de la montagne et revient avec les objets merveilleux, 312ss.

FILS ; Un roi renvoie son fils du château pour obéir à la reine, 41.

FLACON ; Une fois emprisonné, François fait circuler son flacon magique parmi les prisonniers, 24. Voir OBJET MAGIQUE.

FLÈCHE ; À la suite d'un rêve, Laromée-Sans-Peur découvre un arc et une flèche, 110.

FONTAINE d'eau merveilleuse, 201ss.

FORESTIERS ; Deux anciens forestiers deviennent fermiers, 154.

FORET ; Dans une forêt, Georges découvre un lion, un aigle et une fourmi qui se disputent autour d'un poisson, 45s.

FORMULE destinée à endormir les trois yeux d'une princesse, 228s.

FOSSÉ ; Ti-Jean noie trois géants dans un fossé rempli de boue, 233s.

FOURMI ; En partageant un poisson, Georges donne la tête à une fourmi ; pour le remercier, la fourmi lui donne une de ses pattes avec le pouvoir de se transformer en fourmi, 46.

FRANÇAIS ; Le chien qui sait lire le français, 36 ; un vieux Français est forcé, par une puissance magique, de se joindre à un défilé ridicule, 175.

FRANÇOIS est un pauvre cultivateur, ami du roi, dont il exploite la naïveté, 11ss ; François, fils de cultivateur, part en voyage en vue de proposer une énigme à la princesse. Sur son chemin, trois fées lui donnent des objets magiques qui l'aident à triompher des difficultés, 22ss ; François, fils d'un paysan analphabète fait croire à son père qu'il peut faire instruire le chien Coley, 35 ; François Robert, un cordonnier célibataire épouse une vieille fille. Sa femme reçoit son amant. Une vieille dame qu'il a secourue lui procure les moyens de punir l'amant de sa femme, 167.

FRÈRES ; Laromée-Sans-Peur tire une flèche dans le front d'un cheval, et atteint un point très restreint, 110 ; deux frères se rendent à un château où leur sœur est en danger d'être mise à mort. Ils sauvent leur sœur et punissent le tueur de femmes, 286 ; deux frères vont à la chasse sur le terrain du roi ; le roi les rencontre, et ils l'invitent à dîner, 315.

FRONT ; Un bœuf a une corne très acérée placée au milieu du front, 201.

FUSIL ; Deux frères se débarrassent d'un géant mal intentionné en se servant d'un fusil dissimulé dans la porte de leur maison, 283s.

GANT ; En voulant ramasser le gant du roi, un soldat découvre la cachette de Barbe-Bleue, 262.

GARÇON ; Une fille laide, épouse du roi, donne naissance à un garçon ; la grand'mère tue l'enfant dans son berceau et tente de faire condamner Arthur, 84s ; la femme du roi donne naissance à deux garçons et à une fille. Deux femmes jalouses annoncent au roi que sa femme a accouché de deux chiens et d'une chatte. Elles enferment les enfants dans un coffret et elles les lancent à la rivière, 308.

GÉANTS qui ont transformé la princesse Vénus en jument blanche, 50 ; Georges choisit une vieille jument parmi les chevaux des géants ; à l'aide de la jument il tue les géants et leur mère, et libère la ville, 54 ; les géants de la Montagne de Glace avaient enlevé les enfants d'un roi, 135 ; trois géants possèdent un terrain couvert de trèfle. Ti-Jean perce un trou dans la clôture et y mène ses vaches ; un à un les géants tentent de défendre leur terrain, mais Ti-Jean les fait disparaître dans un fossé de boue. Le troisième de ces géants livre par écrit à Ti-Jean ses propriétés et tous ses biens, 232ss ; un géant à la suite de la visite d'une fille dans sa maison, l'oblige à le rencontrer chaque soir. Il tente de la faire mourir en lui suçant le sang. Les frères de la jeune fille tuent le géant, 283. Voir CARTES, SABRE.

GEORGES ; Le prince Georges est chassé du château par son père ; il dépense tout son héritage et doit se trouver un emploi. Plus tard, il rencontre un vieillard qui l'envoie à une île chercher de l'or ; à cause de son ambition il est abandonné sur l'île. Un vieillard l'aide à quitter l'île. En traversant la forêt, il vient en aide à un lion, un aigle et une fourmi qui, en retour, lui donnent des objets magiques. Il délivre un château sous-marin et une famille royale, 41ss.

GRENOUILLE ; Princesse métamorphosée en grenouille, 114.

GOUTTES ; Des gouttes de sang signalent que le jeune homme est en danger, 311.

GROS-PIERRE ; Ami d'Arthur, Gros-Pierre part en voyage avec lui ; grâce à son dévouement il vient souvent en aide à Arthur ; il sauve Elisabeth des sirènes, et l'épouse, 76ss.

GUERRE ; Une guerre enlève au père d'Arthur sa couronne et ses biens, 75.

HABITS ; Portrait d'une princesse découvert dans un habit de prince, 81 ; habits et chevaux de différentes couleurs donnés à Ti-Jean par le géant, 235.

HÉRITAGE ; Le roi donne un héritage à Georges et le chasse du château ; en peu de temps Georges dépense son héritage et doit gagner sa vie par le travail, 41 ; Laromée-Sans-Peur voyage et dépense son héritage en aidant les pauvres, 103.

HOMME ; Une princesse, enfermée dans un château sous-marin, croit avoir vu un homme dans sa chambre, 48s ; un homme annonce à un cordonnier la mort d'une vieille femme ; le cordonnier fabrique un cercueil à la défunte et se charge de l'enterrer, 171 ; un jeune homme décide d'aller à la recherche des objets merveilleux décrits par un vieillard. Il est transformé en une statue de pierre, 312.

HOROSCOPE ; Laromée-Sans-Peur s'installe dans une ville et tire l'horoscope à ceux qui le désirent, 104.

HOTEL ; Ti-Quienne loge à un hôtel et y reçoit l'aide de trois fées, 22ss.

HOTELIER ; Dans une ville, un prince s'arrête à un hôtel et montre à l'hôtelier le portrait d'une femme ; l'hôtelier lui indique que la femme est l'épouse d'un orfèvre jaloux, 297.

HUILE ; Afin de tuer des soldats cachés dans des barils, Laromée-Sans-Peur les inonde d'huile bouillante, 106.

ILE ; Une chaloupe magique mène Georges à une île en or ; il est forcé d'y rester à cause de son ambition, 43s ; naufragé sur une île, Laromée-Sans-Peur voit arriver un bâtiment ; il se cache dans un pin et voit les hommes repartir, 109s. Voir NAUFRAGE.

INSTRUCTION de Ti-Quienne comparée à la débrouillardise de François, 21-26 ; un jeune homme obtient de l'argent pour procurer l'instruction à son chien, 35s ; l'instruction d'un prince lui facilite l'obtention d'un emploi, 41ss.

INSTRUMENT ; Princesse distraite par la multitude des instruments de musique dans la cale du bâtiment, 196.

JACQUES ; Spécialiste du tir à l'arc, le prince Jacques promet de crever l'œil droit du premier homme qu'il rencontrera, 114. Voir PIERRE.

JALOUSIE ; Conseil de peigner deux frères ensemble pour éviter la jalousie, 284 ; jalousie de deux femmes dont la sœur cadette a épousé le roi, 308s.

JARDINIER découvre, à trois reprises, un enfant dans un coffret qui flottait sur la rivière. Il adopte ces trois enfants, 308s ; jardiniers chez les géants, 50.

JEAN ; Après la mort de leurs parents, Jean part avec sa sœur Anna à la recherche d'un travail. Aidés par des fées, ils traversent la forêt à grande vitesse. Ils sont adoptés par un roi et une reine. Jean part à la recherche des enfants du roi. Il les ramène au château. Jean épouse la princesse, et Anna épouse le prince, 131ss.

JOURNAL ; François annonce à ses parents que, d'après le journal, on peut enseigner aux chiens à parler et à compter, 35.

JUMENT ; Princesse Vénus changée en jument blanche, 49.

JUSTICE ; Un vieillard donne un cheval et un sabre merveilleux à Arthur et à Gros-Pierre à condition qu'ils défendent la justice, 77s.

LAC ; Ferme établie au bord d'un lac, 279.

LAINE ; Une de trois sœurs s'occupe à filer la laine, 307.

LANGUES ; Ti-Jean tue la bête-à-sept-têtes et recueille les langues, 239.

LANIÈRE ; Le petit bœuf bleu recommande à Ti-Jean de lui enlever une lanière de peau, après sa mort, 230s.

LAROMÉE-SANS-PEUR reçoit son héritage de son père ; il part en voyage et partage ses biens avec les pauvres. Il s'associe à un colporteur, et enfin, apprend à tirer aux cartes et l'horoscope. Installé dans une ville, il prévoit une invasion et sauve le roi. Ce dernier lui offre sa couronne et sa princesse mais Laromée-Sans-Peur refuse, et part en voyage sur la mer. Le bateau fait naufrage et Laromée-Sans-Peur est abandonné sur une île. Grâce à un rêve, il obtient un canot magique et s'enfuit de l'île. Il se rend à un château habité par sept borgnes. Lui-même perd un œil et devient complètement aveugle, 103ss.

LETTRE que François écrit à son père pour lui demander de l'argent destiné à compléter l'éducation du chien, 36 ; fausses lettres adressées à un roi, 308ss.

LION ; En faisant le partage d'un poisson, Georges donne le corps au lion ; pour le remercier, le lion lui donne un crin de sa queue ; ce poil lui permet de se changer en lion, 46.

LIT ; Barbe-Bleue se cache sous le lit, et est découvert par un soldat du roi, 262.

LUNE ; Laromée-Sans-Peur touche d'une flèche une tache blanche en forme de lune dans le front d'un cheval, 110.

MACHOIRE ; Des tueurs de femmes suspendent leurs victimes à un crochet par la mâchoire, 260, 285s.

MAISON ; Laromée-Sans-Peur arrive à une maison où demeure un homme, et reste quelque temps avec lui, 113s.

MAISONNETTE ; Chacun de deux forestiers se construit une maisonnette, 153.

MALADIE ; Un chien, d'après François, lui a raconté que le père avait caressé la servante pendant une maladie de sa femme, 37.

MARCHÉ ; Le roi mène son troupeau de vaches au marché et les offre à un sou le poil, 12.

MARIAGE ; Georges épouse la princesse Vénus, 56 ; un vieillard défend à Arthur et à Gros-Pierre de se marier au cours de leur voyage d'un an, 78 ; le roi, lié par une promesse, épouse une fille laide, 83 ; Jean épouse la princesse, et Anna épouse le prince, 139s ; la princesse fait venir l'évêque et épouse Ti-Jean, 205.

MARMITE ; Deux fermiers reçoivent, d'un étranger, le conseil de tuer leur vache et d'en faire bouillir les pattes dans une marmite, 154ss.

MARRAINE ; Une fée est la marraine d'une petite fille et lui révèle l'existence de ses frères, 280.

MASURE ; Deux voyageurs découvrent une route qui les conduit à une masure où demeure un vieillard, 77.

MER ; François est condamné à être attaché dans un sac et à être jeté à la mer, 14 ; arrivé à la mer, Georges fait rencontre d'un vieillard, 42 ; un aigle traverse la mer à condition qu'il se repose sur une croix, au milieu de la mer, 47s ; une fillette est jetée à la mer par jalousie et enchaînée par les sirènes, 83 ; château au centre de la Mer Rouge, 195s.

MÈRE des géants avait ensorcelé une ville et des habitants, 49 ; la mère d'un géant donne un peigne magique à une jeune fille, 284.

MESSAGE envoyé par une princesse en danger de mort, 260, 286.

MEURTRE de femmes nouvellement mariées, voir mot précédent.

MONTAGNE ; Enfants enlevés par les géants de la Montagne de Glace, 135.

MORT ; Le roi décide de mettre François à mort afin de le punir de ses tromperies, 14 ; une fée a prédit qu'un prince mourrait à l'âge de vingt et un ans, 109.

MOUCHOIR ; Un vieillard transporte Georges d'une île à une forêt en utilisant un mouchoir magique, 45 ; Ti-Jean enveloppe les langues de la bête-à-sept-têtes dans le mouchoir de la princesse, 239.

MOUSTACHE ; Une femme sans talent utilise un souhait pour faire pousser une moustache à son jeune enfant, 158.

MOUTON ; Laromée-Sans-Peur est transporté sur une colline cousu dans une peau de mouton, 112.

MOUTONNE ; Voir BREBIS.

MUET ; Le prince Arthur, sous la menace d'un pistolet, promet d'être sourd et muet, 83.

MUR ; Le poulain blanc saute un mur surveillé par le poulain rouge, 202 ; le cheval de Ti-Jean qui vient combattre la bête-à-sept-têtes, franchit facilement un mur de pierre, 236s.

MUSIQUE ; Instruments de musique placés dans la cale d'un bâtiment, 195.

NAPPE ; François utilise, en prison, une nappe magique qui procure de la nourriture aux prisonniers, 23s ; nappe magique dans l'oreille du bœuf bleu, 227ss.

NAUFRAGE du navire du prince Arthur et Gros-Pierre, 76 ; Laromée-Sans-Peur force le capitaine à s'approcher d'une île, et fait naufrage, 107.

NÉGRESSE ; Un prince enlève une femme très jolie et la remplace par une négresse, 299s.

NOCES de Georges et d'une princesse, 56 ; noces du prince Arthur et d'une princesse, 87 ; noces de Jean et d'une princesse, en même temps que celles d'un prince et de la sœur de Jean, 139s ; noces de Ti-Jean et d'une princesse, 205, 241 ; noces de Barbe-Bleue et d'une princesse, 259.

NOURRITURE procurée par une nappe magique. Voir NAPPE. Subsistance d'Arthur et Gros-Pierre dans une île, 77 ; nourriture déposée dans une fosse pour nourrir un prince, 108.

OBJET MAGIQUE ; Sifflet qui rend la vie, 12s ; flacon qui ne se vide jamais ; violon qui fait danser ; nappe qui procure la nourriture, 22ss, 227s ; chaloupe qui conduit le prince Georges, 43 ; mouchoir magique qui transporte Georges, 45 ; crin de lion

qui donne force ; plume d'aigle, patte de fourmi, 46s ; sabre magique qui coupe plus loin que la pointe ; savon qui guérit, 53s ; sabre magique, 78 ; canot qui conduit Laromée-Sans-Peur, 110 ; sabre et chapelet, 137s ; souhaits qui procurent les objets désirés, 155ss ; baguette et formule magiques, 172ss ; plumes d'or, 191ss ; eau revigorante, 201ss ; formule magique pour endormir, 229s ; lanière de peau donne la force en employant une formule, 231 ; chevaux, chiens et sabres magiques, 235s ; peigne qui change deux frères en veaux, 284 ; conquête de l'oiseau parleur, du rideau doré, de la branche d'olivier chantant, et de la bille de verre, 314 ; savon qui ranime des gens amorphosés en pierres, 314.

OEIL ; Le prince Jacques tire une flèche dans l'œil droit de Laromée-Sans-Peur, 114 ; Laromée-Sans-Peur découvre dans un château sept hommes aveugles de l'œil gauche, 111 ; formule pour endormir les yeux de la princesse, 228s.

OISEAU ; Au milieu d'une forêt, Ti-Jean enlève deux plumes à un oiseau doré, 191 ; l'oiseau parleur révèle au roi où sont ses enfants, 316.

OLIVE ; Esclave de Barbe-Bleue, Olive annonce à la princesse qu'elle sera tuée, 261.

OLIVIER ; Branche d'olivier chantant, 314.

OR ; Georges remplit sa chaloupe d'or, 43 ; une fois jetée à l'eau, la princesse Elisabeth est saisie par des sirènes et retenue par des chaînes d'or, 83 ; un fermier obtient, grâce à un souhait, un caveau plein d'or et d'argent, 157 ; les plumes d'or de l'oiseau, 191s ; château suspendu à quatre chaînes d'or, 195 ; le petit poulain blanc exige des fers en or, 201 ; botte d'or du cavalier mystérieux, 238.

OREILLE ; Nappe magique placée dans l'oreille du petit bœuf bleu, 227 ; une princesse se remplit les oreilles d'ouate pour ne pas entendre les cris distrayants, 313.

ORFÈVRE jaloux se fait enlever sa jolie femme, 299s.

ORTEIL ; Un cavalier mystérieux se fait couper l'orteil dans sa botte d'or, 238.

OUATE ; Voir OREILLE.

OUVRIERS ; Un prince fait percer par des ouvriers une porte secrète dans la maison de l'orfèvre, 299.

PAIENS ; Un roi annonce à deux voyageurs qu'il attend des païens qui en veulent à sa religion, 78s.

PALONNIER ; François demande au voisin d'atteller son cheval à un palonnier et y fait coller magiquement plusieurs personnes et des animaux, 175.

PAROISSIENS ; Des paroissiens se plaignent de leur curé auprès de l'évêque, 273.

PARENTS ; Des parents accompagnent leur fille qui vient d'épouser Barbe-Bleue, 259.

PARLEUR ; L'oiseau parleur, 314ss.

PATTE ; Une fourmi donne une de ses pattes à Georges, 47 ; un étranger conseille à des fermiers de tuer leur vache et d'en faire bouillir les pattes, 154.

PEAU ; Un sac de peau de chat, 21 ; Laromée-Sans-Peur se laisse renfermer dans un peau de mouton et transporter par des aigles, 112 ; le petit bœuf bleu demande à Ti-Jean de tailler une lanière dans sa peau après sa mort, 230s.

PEIGNE ; La mère d'un géant donne un peigne magique à une jeune fille, 284.

PEUR ; Voir LAROMÉE.

PIERRE ; Deux frères, Jacques et Pierre, quittent leurs parents et défrichent une ferme au bord d'un lac. Peu après leur départ, la mère donne naissance à une fille. A l'âge de quinze ans, la petite fille découvre ses frères et fait le ménage de la maison. Ses

frères sont changés en veaux par la malice d'une fée. La fillette parvient à les libérer de leur sort, mais doit épouser une sorte de Barbe-Bleue. Les deux frères sauvent la vie de leur sœur, 279-286.

PISCINE ; Une princesse exige que le roi lui fasse construire une piscine capable de contenir du plomb fondu. Protégés par une eau merveilleuse la princesse et Ti-Jean y nagent à leur aise. Le roi est détruit, 204.

PISTOLET ; Devant sa tante qui le menace d'un pistolet, Arthur promet d'être sourd et muet jusqu'au retour de Gros-Pierre, 83.

PLAFOND ; Un jeune homme plante son couteau au plafond avant de partir à la conquête d'objets merveilleux, 311ss.

PLOMB ; Une princesse et Ti-Jean se baignent dans le plomb fondu, 204.

PLUMES de l'oiseau d'or, 191.

POIGNARD ; Une vieille femme tue un enfant au berceau au moyen d'un poignard, 85 ; un poignard culbute d'une tablette et tue un prince sous les yeux de Laromée-Sans-Peur, 109.

POIL ; Un roi veut vendre ses vaches un sou le poil, 12 ; poil donné par le lion à Georges pour le récompenser, 46.

POIS ; Deux garçons quittent la ferme de leurs parents pour faire leur vie ailleurs ; ils apportent la moitié d'un sac de pois, 279.

POISSON ; Un lion, un aigle et une fourmi se battent autour d'un gros poisson ; Georges leur en fait un partage satisfaisant. En guise de remerciement, chacun lui fait un cadeau, 45s ; le roi des poissons s'offre à retrouver les clés du château au fond de la mer, 200.

POITRINE ; Faux assassinat d'une femme sur la poitrine de laquelle son mari avait disposé une vessie pleine de sang, 12.

PONT ; François lance son chien du haut d'un pont, dans la rivière, 36 ; Jean rencontre une fée sur un pont, 137.

PORC ; Sang de porc placé dans une vessie pour simuler un meurtre, 12.

PORTE ; Un géant se fait tuer par un fusil disposé dans la porte d'un camp, 284 ; deux frères enfoncent une porte du château de leur beau-frère et découvrent des cadavres de femmes, 286.

PORTRAIT de la princesse Elisabeth retrouvé dans la poche d'un habit, 81 ; Jean découvre les portraits du prince et de la princesse disparus, 136 ; un prince dessine un portrait idéal d'une femme, 297.

POTEAU ; Le roi enchaîne Arthur à un poteau près de la mer où il est condamné à mourir de faim et de soif, 85.

POULAIN ; Un vieux et une vieille donnent en héritage un poulain blanc à leur fils. Le poulain a le don de la parole et guide le jeune homme au cours de multiples aventures périlleuses, 189-205.

PRETRE ; Un gros prêtre, qui demandait l'aide d'un vicaire, reçoit une bonne leçon de la part d'une paysanne, 269s ; un jeune prêtre est trop timide pour prêcher. Le dentiste lui arrache les dents et lui prête un dentier temporaire. Le prêtre fait maintenant les sermons trop longs. On découvre qu'il a un dentier de femme, 273s.

PRINCE ; Aventures du prince Arthur et de Gros-Pierre, 75-87 ; un prince est tué en présence de Laromée-Sans-Peur comme l'avait prédit une fée, 109 ; un prince épouse

une princesse et lui annonce qu'il va la tuer, 260 ; un prince dessine le portrait de la femme de ses rêves, 297.

PRINCESSE ; Un roi promet sa princesse à quiconque pourra lui proposer une énigme insoluble, 21 ; Georges découvre au fond de la mer, dans un château, une princesse, un roi et une reine ; il apprend de la princesse que sa sœur, transformée en jument, peut leur venir en aide, 49 ; le prince Georges découvre une princesse dans un château sous-marin. Il épousera une autre princesse qui avait été amorphosée en jument blanche, 48, 56 ; le prince Arthur et Gros-Pierre arrivent à un château où un roi et sa princesse attendent les ennemis, 78ss ; une vieille dame ambitieuse parvient à substituer sa fille laide à la princesse Elisabeth qui devait épouser le roi, 83s ; Laromée-Sans-Peur délivre une princesse amorphosée en grenouille, 114 ; Jean délivre une princesse amorphosée en brebis, 137 ; Ti-Jean, guidé par son poulain blanc va chercher une princesse qu'un roi veut épouser, 195s ; une princesse découvre le secret de Ti-Jean qui se nourrit par la vertu d'une nappe magique, 229s ; Ti-Jean doué d'une force magique délivre une princesse de la bête-à-sept-têtes, 236ss ; un prince épouse une princesse et a l'intention de la mettre à mort, 259s ; un vieillard apprend à une fillette qu'elle est princesse, 313.

PROMESSE ; Georges promet au vieillard de ne plus revenir voler de l'or dans l'île, 45 ; Arthur promet à son père de toujours suivre les conseils de Gros-Pierre, 76.

PROPRIÉTÉ ; Voir BIENS.

PROVISION ; Voir NOURRITURE.

REINE tuée par le roi qui tente de la ranimer au moyen d'un sifflet magique, 14 ; la seconde femme d'un roi ne s'entend pas avec le prince Georges, et convainc le roi de le chasser, 41 ; une vieille reine tente de détruire Ti-Jean par la faim. Elle le fait surveiller par ses filles, 227s.

RELIGION ; Roi menacé par des ennemis qui en veulent à la religion, 78s.

REVE : Laromée-Sans-Peur, à la suite d'un rêve, creuse un trou au pied d'un pin et y découvre un arc et une flèche ; il tire la flèche dans le front d'un cheval ; un canot magique vient le sauver de l'île et le déposer au bord d'une forêt, 110.

RICHESSE ; François annonce au roi qu'il a conquis la richesse ; il profite de la naïveté du roi pour le duper, 11s.

RIVIÈRE ; Un garçon jette son chien du haut d'un pont dans la rivière, 36.

ROI ; Un roi se fait duper par François à trois reprises, et en perd son troupeau de vaches, sa reine et enfin, sa vie, 12ss ; un roi fait une proclamation dans laquelle il promet sa princesse et une partie de sa couronne, 21 ; un roi remet un héritage à son fils et le chasse du château, 41 ; un roi, mourant, recommande à son fils de toujours suivre les conseils de Gros-Pierre, 75 ; un roi se dit attaqué par une armée de païens qui en veulent à sa religion, 78s ; Laromée-Sans-Peur, fils du roi, 103 ; un roi, sceptique des pouvoirs magiques de Laromée-Sans-Peur, se présente chez lui pour faire tirer son horoscope ; Laromée-Sans-Peur lui prédit une tentative d'invasion, 104s ; un roi qui s'est fait enlever ses enfants par des géants, adopte Jean et sa sœur, 135 ; un roi, convaincu qu'un cordonnier est sorcier, lui commande d'abattre une montagne devant son château et de lui montrer quelque chose qu'il n'a jamais vu, 171 ; Ti-Jean se rend chez un roi et offre de garder deux vieux chevaux ; le roi acquiesce, et Ti-Jean s'installe au château avec son poulain blanc, 192 ; un roi veuf épouse une vieille reine veuve qui n'aime pas le fils de son nouveau mari et tente de s'en débarrasser, 227 ; à la nouvelle que Ti-Jean a l'orteil coupé, le roi envoie ses sol-

dats le chercher ; Ti-Jean refuse de les accompagner, et le roi doit se rendre le voir, 240 ; un roi avait comme enfant unique une jolie princesse, 259 ; un roi et ses soldats arrivent à temps pour sauver la vie de la princesse menacée de mort par Barbe-Bleue, 262. Un roi à la suite de fausses lettres, perd ses trois enfants et jette la reine en prison, 307-316.

ROUTE ; François se joint à son frère qui est en route vers le château du roi, 21s ; Georges part à la recherche d'un emploi, 41 ; Georges suit une route qui mène à la mer, 42 ; abandonné sur une île, Georges découvre une route qui mène à une maisonnette, 44 ; Gros-Pierre et Arthur découvrent sur une île une route qui les mène à la masure d'un vieillard, 77 ; malgré le danger qu'on lui annonce, Jean et sa sœur prennent une route à travers la forêt ; un cultivateur leur donne des provisions et un fusil en plus de munitions, 133 ; Barbe-Bleue suit une route de forestiers et parvient à une pauvre cabane où il fait descendre sa nouvelle épouse, 259s ; des gens métamorphosés en pierres gisent le long de la route, 311ss.

RUISSEAU ; Ti-Jean sur le conseil de son poulain, s'installe sur le bord d'un ruisseau et aperçoit des traces de sang rebrousser le courant ; c'est un signe que le poulain est vivant, 202.

SABRE magique utilisé dans un duel, 53 ; sabre magique donné par un vieillard à Arthur et à son ami Gros-Pierre, 78 ; une vieille jalouse tue des chevaux à coups de sabre pour faire condamner Arthur, 84 ; une fée fait découvrir à Jean un sabre magique, 137 ; sabre magique que Ti-Jean découvre chez les géants, 235.

SAC ; Pour punir François de ses duperies, le roi le met dans un sac et se dirige vers la mer pour le jeter à l'eau ; chemin faisant, François parvient à changer de place avec un paysan, 14s ; François remplit un sac de pièces d'argent et de bibelots, 21 ; deux frères partent de la maison paternelle en apportant la moitié d'un sac de pois, 279 ;

SANG ; François simule un meurtre en perçant d'un coup de couteau une vessie pleine de sang dissimulée sur la poitrine de sa femme, 12 ; Ti-Jean, installé sur le bord d'un ruisseau, surveille une traînée de sang, 202 ; trois gouttes de sang suintent d'un plafond d'où l'on arrache un couteau, 311ss ; un géant met en danger la vie d'une fillette en suçant le sang de son doigt, 283.

SAVON ; Vénus donne une boîte de savon magique à Georges, 54 ; une jeune fille reçoit d'une vieille une boîte de savon merveilleux qui lui permet de rendre la vie aux gens changés en pierres, 314.

SEIGNEUR ; Ti-Jean se rend chez un cultivateur ayant le titre de seigneur ; il est embauché comme vacher, 231.

SERPENT ; Laromée-Sans-Peur délivre une ville en tuant un serpent, 114.

SERRES ; Des aigles transportent dans leurs serres Laromée-Sans-Peur enveloppé dans une peau de mouton, 112.

SERVANTE ; Un chien instruit est mis à mort parce qu'il menace de révéler qu'un homme a caressé la servante, 37 ; une servante du château trouve le portrait de la princesse Elisabeth dans une poche de vieil habit, 81.

SIFFLET ; Voir OBJET MAGIQUE.

SIRÈNES ; Elisabeth est jetée à l'eau, attrapée par des sirènes et enchaînée au fond de la mer, 83.

SOEURS ; Deux sœurs, jalouses de leur cadette qui a épousé le roi, font disparaître ses enfants en l'absence du roi, 308ss.

SOIF ; Le prince Arthur, attaché à un poteau, est condamné à mourir de faim et de soif, 85.

SOLDAT ; Arrivé dans la chambre de la princesse, François découvre le lit entouré de six soldats, 25 ; cargaison de barils remplis de soldats, 105s ; un soldat tranche le bout de la botte d'or et le gros orteil de Ti-Jean, 238.

SORCIER ; Un curé affirme au roi que le cordonnier François est un sorcier, 169s.

SOU ; François fait croire au roi qu'il a vendu sa vache un sou le poil, 12.

SOUHAIT ; Un forestier devenu fermier formule des souhaits qui sont toujours efficaces, 156 ; trois filles font un souhait : l'une veut épouser l'intendant, l'autre le valet, et la cadette souhaite épouser le roi, 307.

SOULIERS ; François fait cadeau à une pauvresse d'une paire de souliers, 170.

SOURD ; Menacé de mort par une vieille femme, le prince Arthur promet de paraître sourd et muet, 83.

TANTE ; Elisabeth est laissée pensionnaire chez sa tante, 76ss.

TETE ; Georges partage un poisson et en donne la tête à une fourmi, 46s ; un vieillard avertit un jeune homme de ne pas se retourner la tête en gravissant la montagne, 311 ; une fillette tranche la tête d'une vieille sorcière après en avoir obtenu un savon merveilleux, 314 ; un sabre magique de petites dimensions sert à trancher facilement la tête d'un géant, 53.

TI-JEAN ; Les parents de Ti-Jean lui donnent un poulain blanc comme héritage. Ce poulain a le don de la parole et de l'intelligence. Il guide Ti-Jean à travers une foule de difficultés. Ti-Jean finit par épouser une princesse, 189-205 ; fils d'un roi, Ti-Jean est envoyé par sa belle-mère garder un troupeau de bêtes à cornes ; un bœuf bleu lui donne à manger à l'aide d'une nappe magique. Au cours d'une bataille avec un bœuf roux, le bœuf bleu est tué, et Ti-Jean lui enlève les cornes et une lanière de peau. Ces reliques lui procurent une force qui lui permet de tuer des géants et de détruire la bête-à-sept-têtes, exploits qui lui valent d'épouser la fille du roi, 227-241.

TIMIDITÉ ; Un jeune prêtre ne peut faire de sermon à cause d'une apparente timidité, 273.

TI-QUIENNE, fort de son instruction académique, tente de proposer une énigme à une princesse ; elle en trouve la solution, et Ti-Quienne est emprisonné. François, paysan sans instruction, libère Ti-Quienne et lui conseille de continuer son éducation, 21-26.

TONNEAUX ; Ti-Jean reçoit d'un géant tous ses biens, dont sept tonneaux d'or, 235.

TOURS ; Voir DUPERIES.

TROUPEAU ; Dupé par François, un roi conduit son troupeau de vaches au marché, et essaie de le vendre à un sou le poil, 12 ; un fermier obtient de beaux troupeaux en utilisant un souhait, 156 ; Ti-Jean conduit un troupeau de bêtes au pâturage, 227.

TUYAU ; Laromée-Sans-Peur fait mourir des soldats enfermés dans des barils en les inondant d'huile bouillante au moyen d'un tuyau, 106.

VACHE ; Un roi met ses vaches en vente à un sou le poil, 12 ; sur le conseil d'un étranger, un forestier tue sa vache, et en fait bouillir les pattes dans une marmite ; il devient riche en utilisant la vertu de quatre souhaits, 156.

VACHER ; Ti-Jean s'engage comme vacher du roi, tue des géants et la bête-à-sept-têtes, 231.

VAISSEAU ; Voir BATIMENT.

VALET ; Une de trois vieilles filles désire épouser le valet du roi, 307.

VASE ; Grâce à une baguette magique, François le cordonnier fait coller un vase de nuit aux fesses de sa femme, 173.

VEAUX ; Deux frères sont changés en veaux sous l'effet d'un peigne magique, 284.

VENTE d'un troupeau à un sou le poil, 12.

VÉNUS ; Une princesse amorphosée en jument blanche explique à Georges la façon de libérer sa ville et ses parents, 50s ; une fois délivrée, Vénus se rend au château de ses parents où Georges décide de l'épouser, 55.

VESSIE ; Voir SANG.

VEUF ; Un roi veuf épouse une femme qui n'aimait pas son fils Georges, 41.

VICAIRE ; Un curé demande l'aide d'un vicaire, 269.

VIEILLARD ; Georges fait la connaissance d'un vieillard et lui promet la richesse s'il veut être fidèle à sa parole, 42s ; un vieillard qui demeure sur une île pend les gens qui volent l'or de l'île ; il décide de pardonner à Georges, à cause de la bravoure de ce dernier, 44s ; une princesse dit à Georges de retrouver trois vieillards jardiniers qui ont échappé à la magie des géants, 50 ; abandonnés sur une île, Arthur et Gros-Pierre font la connaissance d'un vieillard qui leur donne un cheval et un sabre magique, et leur recommande de se battre pour la justice, 77s ; un vieillard se présente chez trois jeunes gens et leur annonce qu'avec certains objets magiques ils auraient le parfait bonheur, 309s ; un vieillard conseille à un jeune homme de ne pas chercher les objets merveilleux car il sera amorphosé en pierre noire s'il se tourne la tête en grimpant la montagne, 310.

VIEILLE ; Jean menace de tuer une vieille si elle refuse d'aller chercher le bélier dans le clocher du château, 138 ; une vieille donne un peigne à une fille, en lui conseillant de peigner ses frères à tour de rôle pour prévenir la jalousie ; sous l'effet du peigne, les deux frères sont transformés en veaux, 284.

VIEUX ; À la veille de sa mort, un vieux fait promettre à son fils de ne jamais abandonner sa sœur, 131 ; un vieux et une vieille avaient deux garçons ; ces derniers quittent la maison paternelle pour gagner leur vie ailleurs, 279 ; un vieux et une vieille donnent en héritage un poulain blanc à leur fils, 189.

VILLAGE ; Dans un village régnait un roi, ami de François, 11 ; après avoir vendu des chaussures à tout son village, un cordonnier se rend à d'autres villages pour vendre sa marchandise, 170s.

VILLE ; Une princesse raconte à Georges que la mère des géants a amorphosé sa ville, 49 ; Laromée-Sans-Peur découvre un lieu où se situe une ville amorphosée ; il la délivre en tuant un serpent d'un coup de talon, 114.

VIOLON ; En prison, François sort son violon magique et se met à jouer ; les prisonniers et la famille royale se mettent à danser, 25.

VOLAILLES ; Un vieux curé garde des volailles, et les compare aux volailles d'une vieille paysanne, 269s.

VOYAGE ; Un prince et une princesse, nouvellement mariés, partent en voyage au pays du prince, 259 ; une jeune fille part en voyage vers la maison paternelle avec ses deux frères amorphosés en veaux, 284 ; Ti-Jean et sa sœur vendent leurs biens avant de partir en voyage, 132.

YEUX ; Une formule magique doit faire fermer les yeux de princesses chargées de surveiller Ti-Jean, 228s.

TABLE DES MATIÈRES

Présentation 9

Contes

1 – François, le joueur de tours (Conte-type 1535)
Texte remanié 11
Texte original 16

2 – François et Ti-Quienne (Contes-types 559 et 851)
Texte remanié 21
Texte original 27

3 – Le chien instruit (Conte-type 1750)
Texte remanié 35
Texte original 38

4 – Le prince Georges (Contes-types 302, 531, 530)
Texte remanié 41
Texte original 57

5 – Le prince Arthur (Contes-types 403, 400)
Texte remanié 75
Texte original 88

6 – Laromée-sans-peur (Contes-types 934 A et 954)
Texte remanié 103
Texte original 115

7 – Le bélier et la moutonne (Conte-type 450)
Texte remanié 131
Texte original 141

8 – Les deux forestiers devenus fermiers (Conte-type 750 A)
Texte remanié 153
Texte original 159

9 – François Robert, cordonnier de son métier (Conte-type 571)
Texte remanié 167
Texte original 178

10 – Le petit poulain (ou l'oiseau d'or) (Conte-type 531)
Texte remanié 189
Texte original 206

11 – La bête-à-sept-têtes (Contes-types 511, 314 et 300)
Texte remanié 227
Texte original 242

12 – Barbe-bleue (Conte-type 312)
Texte remanié 259
Texte original 263

13 – Le gros prêtre qui demande un vicaire
Texte remanié 269
Texte original 271

14 – Le curé timide
Texte remanié 273
Texte original 276

15 – Les deux frères amorphosés en veaux (Contes-types 450-459)
Texte remanié 279
Texte original 287

16 – L'orfèvre jaloux (Contes-types 1350-1429)
Texte remanié 297
Texte original 301

17 – Les trois vieilles filles (Conte-type 707)
Texte remanié 307
Texte original 317

Lexique 329

Index analytique 335

Achevé d'imprimer à Montréal par les Presses Elite
pour le compte des Éditions Bellarmin,
le quatrième jour du mois de février
de l'an mil neuf cent soixante-dix-sept.

Tome 9

Contes franco-ontariens

(Troisième partie du répertoire de Maurice Prud'homme)

Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la sour du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tourné vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échap pé aux écrivains et aux savants.

Depuis 25 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouv Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études e son enseignement universitaires. Gaspésien de naissance, ancien élève et collabora teur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de so énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTA RIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sud bury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

Le présent volume est le huitième d'une longue série qui sortira des presses de quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les biblio thèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cou de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bie que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassement de caractère culture Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cet littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servi à souhait, quand rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.